LES

RELIGIONS DE LA PRÉHISTOIRE

J'ai lu et examiné avec soin l'ouvrage intitulé : *Les Religions de la Préhistoire. L'Age Paléolithique*, par Th. MAINAGE, Professeur d'Histoire des Religions à l'Institut catholique de Paris. Non seulement je n'y ai rien trouvé qui s'oppose à ce qu'il soit imprimé, mais je l'ai même trouvé remarquable par sa documentation scientifique, par sa doctrine sûre, et par sa clarté.

Paris, le 30 janvier 1921.

P. M. SEJOURNÉ, S. T. L.

Vu et approuvé :

R. MONPEURT, S. T. L.

Nihil obstat.
Parisiis, 31 jan. 1921.
R. LOUIS, Pr. P.

Imprimatur.
Parisiis, 1 febr. 1921.
J. LAPALME, V. G.

LES RELIGIONS DE LA PRÉHISTOIRE

L'AGE PALÉOLITHIQUE

PAR

TH. MAINAGE

PROFESSEUR D'HISTOIRE DES RELIGIONS A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS



PARIS

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie
ÉDITEURS
30, Rue Saint-Sulpice.

AUGUSTE PICARD
ÉDITEUR
82, Rue Bonaparte.

1921

AVANT-PROPOS

On s'est proposé, dans cet ouvrage, de coordonner, au point de vue religieux, les résultats acquis à la Préhistoire, après une soixantaine d'années de recherches, de fouilles et d'études poursuivies, avec une inlassable patience, par de nombreux spécialistes.

L'abondance progressive des documents a paru autoriser une entreprise qui, jadis, eût été prématurée. Si, en particulier, l'âge paléolithique n'a pas encore, loin de là, livré tous ses secrets, il est, aujourd'hui, suffisamment connu pour légitimer au moins un essai, une ébauche de synthèse.

Cette synthèse, du reste, — on tient expressément à le dire —, n'a ni la prétention ni l'espoir d'être définitive. A parcourir ces pages, on s'apercevra, au contraire, que l'auteur n'a rien voulu dissimuler des lacunes considérables de l'information actuelle. Même en Europe occidentale, où la moisson archéologique est la plus riche, il reste d'immenses lacunes à combler. Ailleurs c'est le silence, et un silence d'autant plus impressionnant qu'il n'est pas absolu et qu'il excite, sans le combler, le désir de connaître.

Attendre le jour problématique où l'humanité glaciaire consentira enfin à sortir de son mutisme, d'un bout à l'autre de son étendue, serait peut-être une illusion. Ce qu'elle a dit déjà, sur ses croyances et sur ses coutumes religieuses, est assez intéressant pour mériter qu'on le mette en lumière. A condition de ne point dépasser les limites au delà desquelles l'investigation positive cède le pas à l'invention purement imaginative, on peut embrasser d'un seul coup d'œil le terrain défriché et ramener à l'unité d'une vue d'ensemble la multiplicité des monographies sporadiques.

L'opportunité d'une œuvre de ce genre, il n'y a pas lieu de la démontrer. Toute science est progressive, et il y a loin de Boucher de Perthes à l'abbé Breuil ! Mais justement parce que la Préhistoire, elle aussi, progresse, il est bon parfois, de se rendre compte du degré d'avancement où elle est parvenue. Sur le terrain de la Religion, on estimera sans doute que, des négations radicales de M. G. de Mortillet aux révélations

récentes de l'art pariétal des cavernes, l'écart n'est point tout à fait négligeable.

Mais les préhistoriens de carrière, absorbés par leurs recherches personnelles et passionnantes, n'ont pas toujours le loisir de rédiger ces « états », ces « bulletins », à l'usage du public cultivé ou des professionnels de la science des religions. Les uns et les autres ont cependant tout intérêt à s'instruire auprès des maîtres. C'est notre meilleure excuse d'avoir osé prendre la parole en un sujet où les maîtres seuls auraient le droit de parler.

Du moins a-t-on pris à tâche de comprendre et de traduire exactement leur pensée. En cas de divergences, on a fixé son choix sur l'opinion qui paraissait la mieux justifiée par l'application d'une méthode rationnelle dont les principes généraux sont exposés au chapitre III de ce volume. Et toujours on a eu en mémoire les lumineux conseils que M. Marcellin Boule, dans un compte rendu du Manuel d'archéologie *du regretté J. Déchelette* [1] *donnait* à *ceux qui se mêlent d'écrire sur la préhistoire. Idéal difficile à remplir. Puissions-nous ne lui avoir pas été trop inférieur.*

D'autre part, et malgré le crédit dont elle jouit parmi nombre d'anthropologues, on n'a pas cru devoir se rallier à l'hypothèse évolutionniste touchant les origines de l'homme. Cette attitude de réserve, on voudra bien le croire, n'a pas été adoptée en vue de satisfaire aux exigences d'une orthodoxie ombrageuse. L'intervention directe de Dieu, à l'heure où l'homme apparaît sur la terre, est une vérité de foi. De même la création de l'âme immatérielle. La manière dont le Créateur utilisa, pour former le corps de l'homme, une matière antécédente, est susceptible de commentaires variés sur lesquels l'Église catholique, jusqu'à ce jour, s'est abstenue de porter un jugement définitif. Il ne nous semble pas que, dans l'état actuel de la science, le commentaire évolutionniste s'impose plus que les autres : de là notre abstention.

Avant de remettre ce travail entre les mains du lecteur, on tient à acquitter plusieurs dettes de reconnaissance.

Nous remercions spécialement M. le Comte Bégouen d'avoir bien voulu nous communiquer plusieurs documents et renseignements de valeur. Nous lui savons gré, surtout, de nous avoir autorisé à reproduire en vignette, sur la couverture de cet ouvrage, l'image, absolument inédite, du sorcier de la

1. *L'Anthropologie*, t. XIX, p. 451.

grotte des Trois-Frères [2]. *Ce dessin a été l'objet d'une communication à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *le 3 septembre 1920. M. l'abbé Breuil, à qui l'on doit la copie définitive du document, a consenti, d'accord avec l'auteur de la découverte, à anticiper en notre faveur sur la publication du compte rendu officiel de la séance académique. Qu'il veuille bien, lui aussi, trouver ici, avec l'expression de notre gratitude, l'hommage de notre respectueuse admiration pour son œuvre tout entière, orgueil de la science préhistorique française.*

Nous remercions également M. le dr Capitan, à qui nous devons d'avoir eu sous les yeux une reproduction au trait du galet de la Madeleine, dont il sera question à la fin du ch. VI; les éditeurs qui ont consenti à de lourds sacrifices pour assurer la bonne présentation du volume; les dessinateurs enfin qui nous ont apporté le concours de leur talent.

Les Religions de la Préhistoire, *si Dieu le permet, auront une suite, où l'on décrira, pour autant qu'elles sont accessibles, les croyances de l'âge néolithique et, le cas échéant, des âges ultérieurs, jusqu'aux débuts de la période proprement historique. L'ensemble constituera une enquête générale sur les plus anciennes religions de l'humanité en marge de la Révélation surnaturelle.*

Paris, le 27 décembre 1920.

Th. Mainage,
professeur à l'Institut catholique de Paris.

---

2. Cette grotte, qui contient d'inestimables trésors d'art paléolithique, a été découverte par M. le comte Bégouen lui-même et ses trois fils : d'où son nom de grotte des *Trois-Frères* (Ariège). *Cf. Ch.* V et VIII.

LES RELIGIONS DE LA PREHISTOIRE

L'AGE PALÉOLITHIQUE

CHAPITRE PREMIER.

L'Habitat et les Races.

SOMMAIRE :

I. — L'ÉPOQUE GLACIAIRE. *Causes incertaines, effets certains. — Les glaciers actuels. — Paysages morainiques. — Extension des anciens glaciers en Amérique et en Europe. — Pluralité des périodes glaciaires. Comment elle se prouve. — Concordance des divers systèmes proposés par les géologues. — Périodes interglaciaires.*

Insertion de la Préhistoire humaine dans la série des glaciations. Divisions de l'âge paléolithique. — Le paléolithique supérieur est postglaciaire. — Le paléolithique moyen est contemporain de la période würmienne. — Le paléolithique inférieur apparaît dans la dernière période interglaciaire. — En Europe, l'homme n'est pas antérieur à la période rissienne.

Insuffisance du critérium géologique pour dater toutes les stations humaines de l'âge quaternaire. — La Paléontologie, auxiliaire de la Géologie. — Succession des faunes pléistocènes : faune chaude, faune froide, faune des steppes. — Relations des faunes avec les terrains géologiques. — Relations des vestiges humains avec les vestiges des faunes.

II. — LES RACES QUATERNAIRES. *Le point de vue évolutionniste. — Comment on détermine l'âge relatif d'un squelette ou d'un débris de squelette. — Classification des ossements humains aux trois étages du paléolithique. — Rareté des documents contemporains des périodes les plus reculées. Les anciennes données de l'hypothèse évolutionniste. La race de Néanderthal. — La race de Cro-Magnon. — Le pithécanthrope de Java. — Théorie de Schwalbe.*

Les nouvelles données de l'Anthropologie. La race de Néanderthal est-elle homogène? — Découverte d'une race négroïde à Grimaldi. — L'homme de Piltdown et le crâne de Galley-Hill. — Rajeunissement du pithécanthrope de Java. — Le pithécanthrope de Java est-il un homme ou un gibbon? — L'évolution de l'espèce humaine n'est pas prouvée. Infériorité de l'homme de Néanderthal. — Elle ne crée pas une différence spécifique. L'homo primigenius *est, lui aussi, un* homo sapiens.

III. — CHRONOLOGIE ABSOLUE DE L'AGE QUATERNAIRE. *Difficultés de l'établir. — Chiffres démesurés et chiffres plus modérés. — Ces derniers ont plus de chance d'être vrais. — Arguments tirés de la vitesse des glaciers ; — du temps requis pour la formation des strates géologiques. — Les gorges du Niagara. — Les fouilles de M. Flinders Petrie en Egypte. — Age probable de l'homme pléistocène.*

Reconstituer le cadre où l'homme paléolithique [1] a vécu est le

1. Au cours de cet ouvrage nous emploierons, comme synonymes, les termes : quaternaire, pléistocène, paléolithique. Tous trois dési-

préliminaire obligé d'une étude sur la religion quaternaire. Nul, il est vrai, ne songe plus aujourd'hui à nier l'existence d'une civilisation contemporaine de la dernière période géologique. Mais il n'est pas sans intérêt de présenter dans une courte synthèse les preuves qui ont permis à la science d'évoquer une humanité dont nous séparent plus d'une centaine de siècles. Redire ces preuves, que seuls le relief des terrains et les vestiges des faunes nous apportent, sera le meilleur moyen d'animer la scène grandiose où s'inscrit la vie de ces lointains ancêtres. Et comme le milieu physique — surtout chez les peuplades primitives — réagit sur la religion, ne fût-ce qu'en imprimant à la société certaines orientations que le courant religieux reflète à son tour, c'est déjà s'initier un peu à la mentalité de l'homme fossile que de jeter un regard sur le monde qui l'entourait. Et puis, qu'était-il lui-même, ce mystérieux habitant des stations à l'air libre, des grottes ou des abris sous roche? Etait-il un être semblable à nous, capable d'éprouver, comme nous, le sentiment et le besoin religieux? Et enfin, si prodigieusement perdue qu'elle soit dans le recul des âges, son antiquité échappe-t-elle à toute évaluation numérique, comme la distance des étoiles, perdues dans l'immensité spatiale, se dérobe aux calculs des astronomes?

A ces premiers problèmes, le présent chapitre s'efforcera de répondre.

gnent la même réalité. Mais ils l'envisagent sous un aspect différent. Le terme *quaternaire* se réfère à la géologie. Il désigne la place qu'occupent les terrains les plus récemment formés dans la stratification générale de l'écorce terrestre. Cette stratification comprend, on le sait, quatre étages: primaire, secondaire, tertiaire, quaternaire. — Le terme *pléistocène* est en rapport direct avec la paléontologie. A partir de l'âge tertiaire, la proportion des formes actuelles des coquillages fossiles s'accroît de plus en plus. D'où la nomenclature classique: éocène (de *eôs*, aurore, et de *kainos*, récent: c'est l'aurore des formes actuelles); oligocène (de *oligos*, peu: les formes actuelles sont encore en petit nombre); miocène (de *meion*, moins: il y a un nombre moindre de formes actuelles qu'à l'époque suivante); pliocène (de *pleion*, plus); pléistocène (de *pleistos*, très nombreux: la faune actuelle est sur le point d'être pleinement réalisée). — Enfin, le terme *paléolithique* s'applique à l'industrie humaine, datée par les terrains quaternaires et par la faune pléistocène, c'est-à-dire à la plus vieille civilisation de la pierre (*palaios*, ancien; *lithos*, pierre), à laquelle succédera une industrie lithique plus récente, le *néolithique* (*neos*, jeune).

I

La fin de l'Age tertiaire[2] fut marquée par la venue ou le retour [3] des phénomènes dont l'ensemble constitue l'époque glaciaire.

La cause de ces phénomènes est mal connue. Il se pourrait

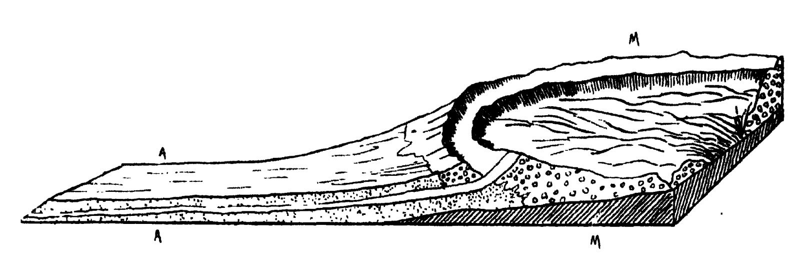


Fig. I. — UNE SÉRIE GLACIAIRE, D'APRÈS M. PENCK.
M, moraines terminales ; A, alluvions et terrasses.

que, dans l'hémisphère nord, à l'évaporation intense des eaux marines ait succédé un refroidissement de la température qu'ex-

2. Le pliocène. Mais à son tour le pliocène se subdivise en trois étages (Cf. A. DE LAPPARENT, *Abrégé de Géologie*. Paris, 7e éd. pp. 369-370) : le *Plaisancien*, l'*Astien* et le *Sicilien*. C'est au *Sicilien* (envahissement momentané de la Méditerranée par une faune arctique ; formation du *Forest-bed* en Angleterre et des graviers de *Saint-Prest*, près Chartres) que se serait produite la première invasion des glaciers sur le Continent.

3. Le *retour* : en effet, l'existence de phénomènes glaciaires aux périodes antérieures au pliocène est admise aujourd'hui par nombre de géologues. Le glaciaire *cambrien* serait représenté en Norvège (?), au Yang-tse et dans l'Australie du Sud. (Cf. E. HAUG. *Traité de Géologie*, Paris, 1908-1911, p. 616). Il y aurait eu une glaciation *permo-carbonifère*, dont l'Inde, l'Australie et l'Afrique du Sud garderaient les vestiges (Cf. *ibid.*, p. 825). D'autre part, en 1915, W. ATWOOD signalait des formations glaciaires *éocènes* dans le sud-est du Colorado (Cf. *Anthropologie*, t. XXVIII, p. 599).

pliquerait assez bien la rupture des barrières continentales arctiques. De vastes précipitations atmosphériques s'en seraient suivies, qui se traduisaient par la chute abondante des pluies et des neiges [4]. Mais si la cause reste obscure, les effets ne sont pas niables. A ce moment de l'histoire de notre globe, les sommets montagneux de l'Europe et de l'Amérique septentrionale se sont recouverts d'épaisses calottes de glace qui ont débordé sur les pentes et envahi les plaines.

L'étude des glaciers actuels [5] a servi de guide aux géologues pour établir ce fait capital. On sait aujourd'hui comment naissent et grandissent les glaciers ; comment la neige, déposée sur les cimes, se transforme en névés et les névés, à leur tour, se muent en couches de glace transparente ; on sait comment, grâce à leur plasticité relative et à leur pesanteur, ces masses énormes se mettent en marche, entraînent, dans leur course lente, sur leurs bords, sur leurs axes, et poussent devant elles ces sortes de bourrrelets composés principalement de détritus rocheux,

4. Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de présenter, même en résumé, toutes les théories qui ont été produites pour expliquer l'*apparition* et la *périodicité* des phénomènes glaciaires. Car, pour être viable, une hypothèse doit satisfaire à ces deux données essentielles du problème. L'hypothèse *astronomique* (précession des équinoxes, Croll) n'est plus admise. L'hypothèse *volcanique* (F. et P. Sarazin) paraît insuffisante. Il en est de même de celle qui invoque la diminution du volume d'*acide carbonique* contenu dans l'atmosphère (Chamberlain, Frech). L'hypothèse du libre rayonnement de la *chaleur terrestre*, vers la fin de l'Age tertiaire (Lasne), ne rend pas compte de la périodicité des époques glaciaires. Harmer fait appel à l'action prolongée des vents, qui a modifié le régime des climats. Very, de Lapparent, Krischtafowitch ont recours aux transformations survenues dans la structure des continents, avec les conséquences météorologiques qu'elles ont entraînées. M. Boule, qui a suivi de près le mouvement des idées sur cette question, écrivait déjà en 1894 (Cf. *Anthropologie*, t. V, pp. 312-313) : « Il est certain que tous les changements orogéniques qui ont marqué les dernières époques géologiques ont dû être accompagnés de troubles météorologiques qu'il est d'ailleurs difficile de préciser, mais qui permettent d'entrevoir une explication adéquate de l'ensemble du phénomène glaciaire, y compris l'alternative des phases d'extension et de retrait des glaciers » ; et en 1902 (Cf. *Anthropologie*, t. XIII, pp. 782-783) : « Les travaux en cours permettent d'espérer que la solution viendra du côté de la météorologie et de la paléogéographie ».

5. Pour l'étude des glaciers actuels, consulter E. Haug, *op. laud.*, ch. xxvi, (pp. 437 et suiv.).

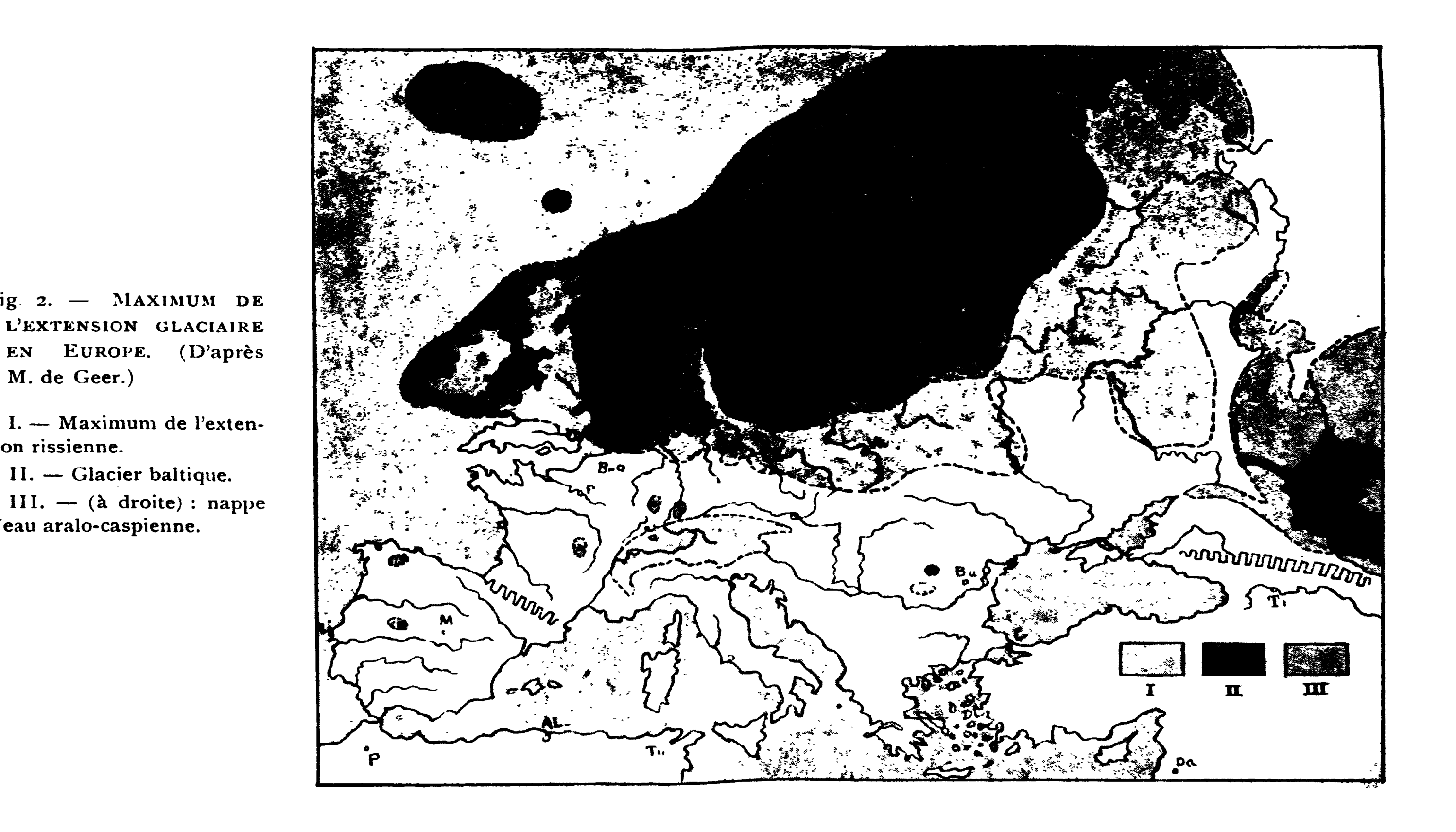


Fig. 2. — MAXIMUM DE L'EXTENSION GLACIAIRE EN EUROPE. (D'après M. de Geer.)

I. — Maximum de l'extension rissienne.

II. — Glacier baltique.

III. — (à droite) : nappe d'eau aralo-caspienne.

et qui ont reçu le nom de moraines [6] ; on sait enfin comment les eaux de décongélation forment, aux abords du glacier, des terrasses d'alluvions plus ou moins ravinées par les torrents (*fig.* 1, page 3). Du reste, tout le glacier est comparable au torrent [7] dont il rappelle la structure, avec cette différence qu'ici, les eaux solidifiées se déplacent par un mouvement presque imperceptible.

Or, supposons que, tout à coup, la glace disparaisse. Le sol gardera néanmoins la trace de sa présence antérieure. Tout d'abord, on verra se détacher le rempart des moraines frontales, tandis que, perpendiculairement à cette barrière, de semblables dépôts dessineront la ligne des moraines latérales ou axiales. En deçà de la barrière frontale, les terrasses alluvionnaires inclineront encore vers la vallée leurs surfaces caillouteuses. Au delà c'est-à-dire à l'emplacement même occupé jadis par la glace, il sera loisible d'observer que l'ancien lit, lorsqu'il n'est pas recouvert par des lacs ou encombré par les moraines immobilisées, est strié, poli par le frottement des lourdes masses qui ont glissé sur ce fond inégal. Et ces vestiges constitueront ce qu'on appelle, en géologie, un *paysage morainique* [8], paysage dont la physionomie est trop nette pour ne pas trahir la cause unique qui l'a créé de toutes pièces.

Or, ce paysage morainique — squelette décharné des glaciers morts — se retrouve, parfois intact, en plein relief sur l'architecture des premiers âges géologiques. Seulement, pour relier entre elles les différentes pièces du décor, il faut soumettre le

---

6. Voici la classification des moraines, telle qu'elle a été établie par la Commission *internationale des glaciers*, en 1899 :

Moraines mouvantes (participant à la marche du glacier)	*Moraines superficielles* (convoyées sur la surface du glacier)	Moraines latérales
		Moraines médianes
	Moraines internes (a la suture de deux masses de glaces en contact)	
	Moraines inférieures (entre le glacier et son fond)	
Moraines déposées (dans la région où s'opère la fusion du glacier)	*Moraines rempart*	Moraines longitudinales (= moraines médianes et internes)
		Moraines marginales — riveraines = m. latérales
		Moraines marginales — frontales (en avant du glac.)
	Moraines de fond	Moraines profondes (= mor. inférieures)
		Drumlins (monticules elliptiques dont le grand axe est parallèle à la direction de la glace)

Cf. HAUG, *op. cit.*, pp. 453-456. Il va de soi que les moraines quaternaires appartiennent à la catégorie des moraines « déposées ».

7. Cf. DE LAPPARENT, *Abrégé de Géologie*, p. 47.

8. L'expression a été introduite par E. DESOR, en 1875.

modèle à des agrandissements considérables. Les alignements de moraines se développent sur des centaines de kilomètres. Çà et là un bloc erratique [9], sans attache avec les terrains environnants, témoigne de l'amplitude formidable des anciens glaciers[10].

En Amérique, la limite extrême des moraines frontales coupe le Mississipi un peu au-dessus du confluent de ce fleuve avec le Missouri [11]. Et cela signifie que les glaces quaternaires ont submergé le Canada presque en entier, toute la région des grands Lacs et un morceau des Etats-Unis.

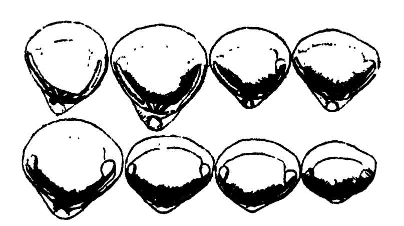


Fig. 3. — *Corbicula fluminaris.*

En Europe (*fig.* 2, page 5), la limite méridionale du glacier scandinave passe au nord de Londres, à deux cents kilomètres au-dessous de Berlin et de Varsovie, côtoie le Dnieper, puis le

9. Les blocs erratiques sont des rochers, parfois énormes, qui ont été transportés par les glaciers. A ce titre ils rentrent dans la catégorie des détritus morainiques ; mais ils diffèrent des moraines proprement dites, à cause de leur isolement et de leurs dimensions considérables. La *Pierre-à-Bot*, originaire du Valais et échouée près de Neuchâtel, mesure 16 mètres de long sur 5 de large et 13 de hauteur.

10. Moraines frontales et blocs erratiques ne constituent pas les seuls traits caractéristiques du paysage morainique. Ainsi, par exemple, les moraines baltiques, contemporaines de la troisième glaciation (*cf. infra*), et qui s'étendent, sur une longueur de 650 kilm., du Jutland à la Prusse orientale, forment des remparts parallèles, séparés par des plaines, des lacs, des mares sans écoulement. Ces lacs innombrables sont le résidu de la fonte des glaces. Le sol des plaines représente les moraines de fond. En avant des ceintures morainiques, on distingue les formations fluvio-glaciaires (graviers et sables), raccordées aux formations proprement glaciaires par des cônes de transition à pente très douce. Comme types de striages résultant du frottement des glaces, on peut citer les roches cannelées de l'île de Kelley sur le lac Erié, et les rochers striés de l'îlôt de Rüdersdorf, près Berlin.

11. La limite extrême du glacier américain est donnée très exactement par Beuchat, (*Manuel d'archéologie américaine.* Paris, Picard, 1912, p. 90).

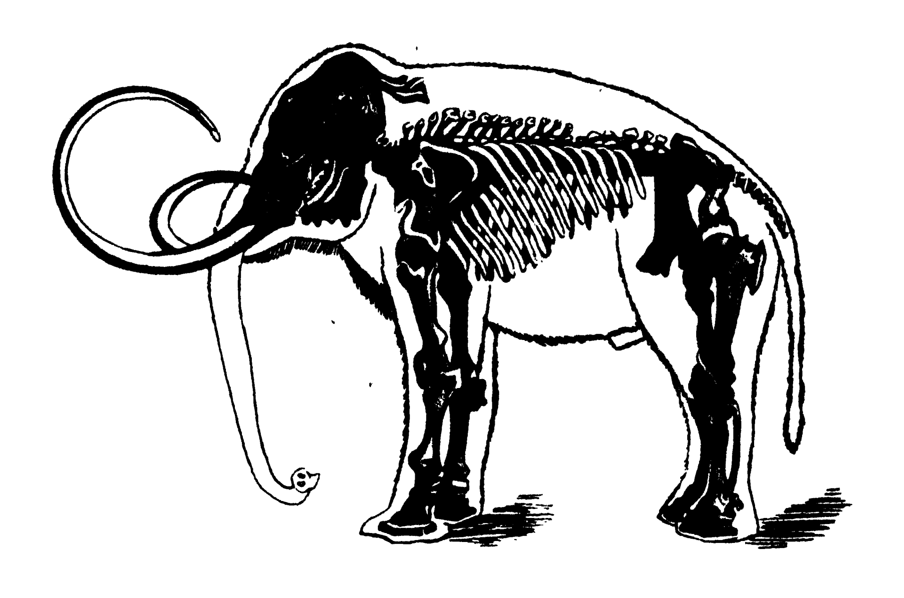
Don, remonte vers la chaîne de l'Oural[12]. Et cela signifie que l'Irlande, la majeure partie de l'Angleterre, toute la mer du Nord, toute la Baltique, la Hollande, la Prusse et les deux tiers de la Russie ont été ensevelis sous le manteau des glaces.

Le glacier alpin recouvre la Suisse, le Tyrol, enjambe le lac actuel de Genève et s'avance jusqu'aux confins de Lyon[13]. La région pyrénéenne[14], l'Auvergne[15], les Balkans[16], ont été le théâtre de phénomènes analogues, dont l'amplitude fut proportionnée à l'importance des massifs. En regard de ces prodigieuses manifestations des forces de la nature, nos glaciers actuels ne sont que des pygmées. Et pourtant ce sont eux qui, patiemment étudiés par les géologues, ont permis de découvrir la trace géante de leurs aînés.

L'observation attentive des paysages morainiques de l'époque pléistocène a révélé un autre fait, pour nous capital : la pluralité des périodes glaciaires. L'invasion des glaces n'a pas été d'un seul jet. Elle s'est accomplie en plusieurs temps. Elle compte plusieurs phases d'avancée, suivies de phases de recul. Là encore, l'induction scientifique repose sur des données rationnelles.

Une extension glaciaire, avons-nous dit, s'accompagne d'un ensemble de phénomènes issus d'une cause identique. Si donc il était arrivé qu'un même centre montagneux eût émis, à différentes reprises, des masses d'eau congelée, on devrait retrouver le système des phénomènes concomitants plusieurs fois répété. Autour de ce centre commun, plusieurs alignements de moraines frontales dessineraient leurs courbes concentriques, ou bien encore, ces alignements seraient superposés. Et dans les deux cas, les dépôts morainiques seraient séparés par des terrains d'un caractère tout différent. Les terrains d'alluvions, placés en avant des glaciers, parleraient dans le même sens. La fonte des eaux du premier glacier dépose une première terrasse.

12. Pour le détail, cf. HAUG, *op. cit.*, pp. 1780-1781.
13. Cf. *ibid*, 1832 et *suiv.*
14. Cf. *ibid.*, 1820 et *suiv.*
15. Cf. *ibid*, 1824 et *suiv.*
16 Le glaciaire balkanique a été étudié par J. CVIJIC, professeur à Belgrade, *in Annales de Géographie* (1917, n[os] 141-142. Compte rendu dans *l'Anthropologie*, t. XXVIII, pp. 183-184). L'Albanie également et la Serbie auraient connu des phénomènes semblables, signalés par M. J. DEDIGER, professeur à Belgrade, cf. compte rendu dans l'*Anthropologie*, t. XXVIII, p. 485.



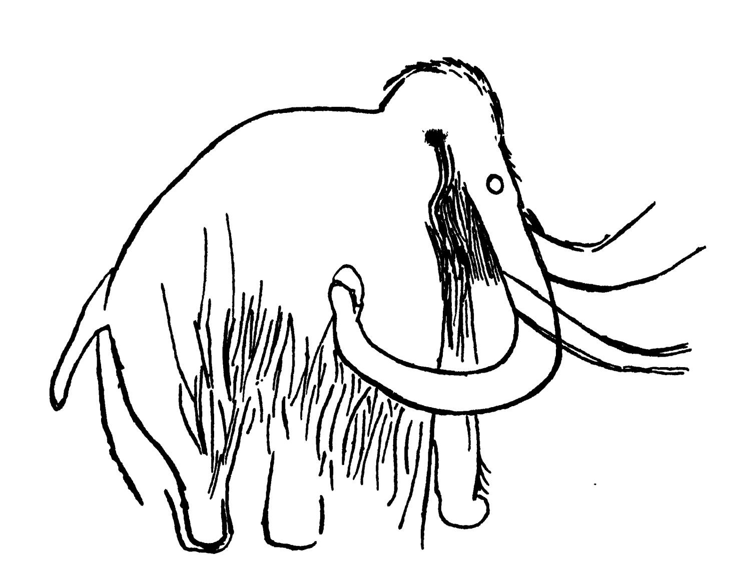


Fig. 4 et 5. — LE MAMMOUTH (*Elephas primigenius*).
En haut: Squelette de Mammouth du Musée de Saint-Pétersbourg.
En bas : Représentation du Mammouth, exécutée par les troglodytes de la grotte des Combarelles. (D'après BREUIL, *Altamira*, p. 124.)

Une seconde invasion glaciaire survient. En se retirant, elle détermine un ruissellement qui ravine la première terrasse, abaisse le niveau de celle-ci et forme au-dessous d'elle une terrasse moins élevée. Et ainsi de suite. Au terme de ce travail d'érosions successives et de plus en plus profondes, il y aura une série de terrasses étagées, et dont la plus élevée correspond à la plus ancienne glaciation, et la plus basse, à la plus récente. Et comme ces ravinements se produisent lors de la fonte des glaces, tout de même que les terrains qui séparent les couches de moraines se forment après le retrait des glaciers, chaque terrasse et chaque niveau de terrain intercalé entre deux couches de moraines représente une période interglaciaire.

Rien de plus simple en théorie. La réalité est plus complexe. Il n'est pas toujours facile ni de dissocier les différentes assises de moraines, ni de discerner les étages de terrasses, ni de rattacher chaque terrasse au système qui lui a donné naissance. En outre, il n'est pas prouvé que tous les centres d'expansion aient fonctionné d'après les lois d'un parallélisme absolument rigoureux. Et c'est pourquoi les géologues ne sont point d'accord sur le nombre des périodes glaciaires. M. Boule, qui a particulièrement étudié les terrasses de la région pyrénéenne[17], en admet trois. M.M. Penck et Brückner, qui ont exploré à fond le massif alpin [18], en reconnaissant quatre. M. Geikie, d'après les observations qu'il a faites, surtout en Angleterre [19], en compte jusqu'à six. Quant aux glaciers de l'Amérique, le

17. Voir, notamment, de M. BOULE. *Le plateau de Lannemezan et les alluvions anciennes des hautes vallées de la Garonne et de la Neste*, dans *Bull. Serv. Carte géol. fr.*, VI, pp. 447-469, 1895. — MM. A. PENCK et H. OBERMAIER, ont également étudié la période glaciaire dans les Pyrénées : le premier a publié, dans *Bull. Soc. d'Hist. Nat. de Toulouse*, XIX, pp. 105-200 (1885), un travail sur *La période glaciaire dans les Pyrénées*. Le second a donné des *Beiträge zur Kenntniss des Quartärs in den Pyrenäen (Archiv. f. Anthropologie*, N. F., IV, 299-310 [1906] ; V, 244-262 [1906]).

18. Le principal ouvrage dans lequel MM. ALBRECHT PENCK et EDUARD BRÜCKNER ont exposé leurs recherches est le suivant : *Die Alpen im Eiszeitalter*, 3 vol. in-8°, XVI + X + XII + 1199 pp., 156 fig., 30 pl., 19 cartes. Leipzig, 1901-1909.

19. JAMES GEIKIE. *On the Glacial Succession in Europa. (Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, vol. XXVIII, part I, 1892). — *The Classification of European Glacial Deposits. (Journal of Geology*, III, pp. 241-269, 1895). — *The Great Ice Age, 3e édition*, 1 vol. in 8°, 850 pp., *London*, 1894.

nombre des périodes, proposé par les glaciéristes de ce pays oscille de deux à treize [20].

Au fond, l'opposition est plus apparente que réelle. D'abord, il est un point sur lequel tous les géologues se rencontrent : c'est que, dans tous les pays, il y a eu une période *maxima* d'extension glaciaire. L'intensité inouïe du phénomène suggère invinciblement l'idée qu'il fut partout simultané [21]. Cette période, la seconde de Boule, correspond au *rissien* de Penck et au

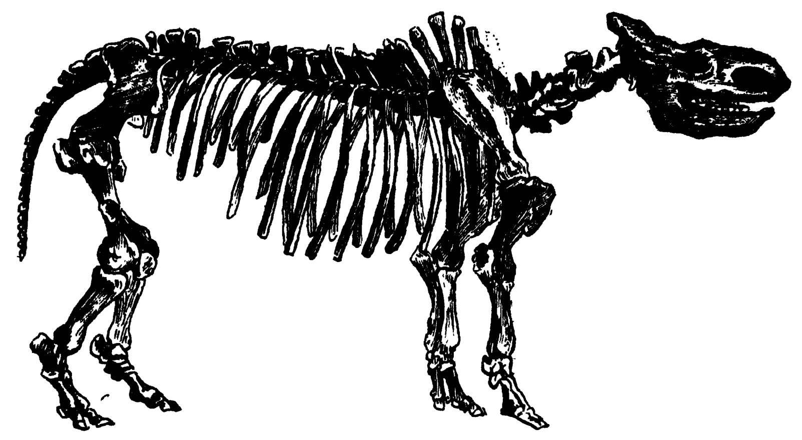


Fig. 6. — Squelette du RHINOCEROS A NARINES CLOISONNÉES. (*Rhinoceros tichorhinus.*)

saxonien de Geikie. Il ne reste donc plus qu'à situer, des deux côtés du saillant *rissien*, les autres périodes glaciaires. Ici éga-

20. Cf. BEUCHAT, *op. laud.*, p 93, note 2. Certains géologues américains, entre autres M. UPHAM, croient pouvoir ramener ces nombreuses glaciations à deux principales, dont la première aurait été la plus puissante.

21. « C'est au Rissien que la couverture glaciaire des Alpes atteint son maximum d'extension. Il faudrait des arguments péremptoires pour être en droit d'affirmer que le maximum de la glaciation dans les Alpes ne s'est pas produit en même temps que le maximum de la glaciation scandinave. Or ces arguments font complètement défaut » (HAUG, *op. cit.*, p. 1769). Si, d'autre part, avec plusieurs éminents géologues, on admet, pour l'Europe et pour l'Amérique, l'unité des causes qui ont provoqué l'invasion glaciaire (rupture des barrières continentales atlantiques), il devient légitime de supposer, au moins en gros, la simultanéité des grandes périodes de glaciation dans l'Ancien et le Nouveau-Monde. La première période glaciaire de M. UPHAM correspondrait, dans ce cas, au Rissien d'Europe.

lement, à condition de ne point serrer de trop près la question du synchronisme, les opinions se raccordent. La période d'extension *maxima* a été précédée et suivie d'une période d'extension moindre. La période antérieure à l'extension *maxima*, la première de Boule, répond au *mindélien* de Penck et au *scanien* de Geikie. La période postérieure à l'extension *maxima* répond au *würmien* de Penck et au *polandien* de Geikie. Les trois périodes ajoutées à la série par ce dernier géologue représentent de simples oscillations du *polandien*, oscillations dont les traces ont d'ailleurs été identifiées par Penck, à la suite du *würmien* [22]. Avant la première glaciation de Boule, M. Penck admet une glaciation plus ancienne, dont les moraines ont été fort altérées par les invasions postérieures, et qu'il appelle *günzien* [23].

En pratique, on pourra s'en tenir à la classification de M. Boule. Avec lui, on distinguera trois grandes périodes glaciaires, baptisées avec la nomenclature de M. Penck : le *mindélien*, qui clôt le pliocène supérieur : le *rissien*, période de la plus vaste extension, qui ouvre l'âge quaternaire : le *würmien*, d'une ampleur moindre. Enfin, entre le *mindélien* et le *rissien* d'une part : entre le *rissien* et le *würmien* d'autre part, s'intercalent les périodes INTERGLACIAIRES : la période qui suit le

22. Dans le système de PENCK, le würmien est suivi d'une phase de retrait, la phase dite d'Achen (*Achensch-wankung*). A cette phase de retrait succèdent des phases d'avancée et de recul connues sous le nom de stades de Bühl, de Gschnitz et de Daun, d'après les localités où le géologue allemand en a observé plus distinctement les traces.

23. Le tableau suivant établit, hypothétiquement, la concordance des divers systèmes de classification :

PENCK	GEIKIE	BOULE	UPHAM
GUNZIEN 1e Interglac.			
MINDÉLIEN 2e Interglac.	SCANIEN 1e interg. (Norfolkien)	1e PÉR. GLACIAIRE 1e interg.	
RISSIEN 3e Interglac.	SAXONIEN 2e interg. (Helvétien)	2e PÉR. GLACIAIRE 2e interg.	EXTENSION MAXIMA en Amérique
WÜRMIEN *Bühl* / *Gschnitz* / *Daun* } Oscillations	POLANDIEN Oscillations { *Mecklembourgien* / *Turbarien infér.* / *Turbarien supér.*	3e PÉR. GLACIAIRE *Post-glaciaire*	2e EXTENSION PRINCIPALE en Amérique

würmien prend le nom de POSTGLACIAIRE. Mais l'avenir dira si ce postglaciaire, auquel appartient l'histoire de l'humanité actuelle, n'est pas, lui aussi, une période interglaciaire.

Et maintenant nous sommes en mesure d'apprendre par quelle méthode l'existence de l'homme quaternaire a pu être établie. Pour la clarté de l'exposition, il nous faut anticiper quelque peu sur le sujet du prochain chapitre. On considérera donc provisoirement comme démontré que, dans l'Europe occidentale et centrale, la civilisation paléolithique se partage en trois

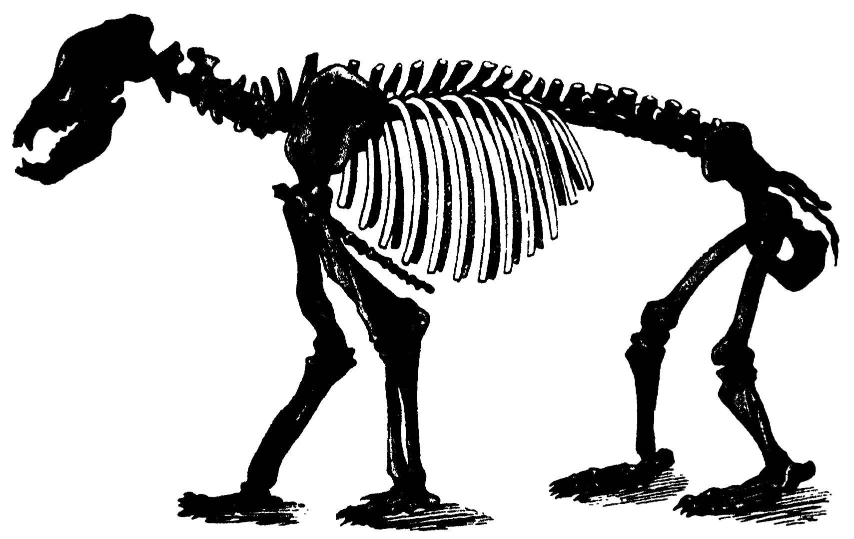


Fig. 7. — Squelette d'OURS DES CAVERNES. (*Ursus spelaeus.*)
Restitution de M. M. A. GAUDRY et M. BOULE.

périodes successives : le paléolithique inférieur, caractérisé par les industries de Chelles (*chelléen*) et de Saint-Acheul (*acheuléen*) ; le paléolithique moyen, caractérisé par le type industriel du Moustier (*moustérien*) ; et le paléolithique supérieur, ou Age du Renne, avec ses trois subdivisions principales : l'*aurignacien* (type industriel d'Aurignac) : le *solutréen* (type de Solutré) : le *magdalénien* (type de la Madelaine). Et si l'on n'a pas introduit, dès le début de ce travail, la description de ces différentes étapes de la civilisation quaternaire, c'est que, même si l'on avait démontré leur succession dans le temps, la date qui leur revient dans l'histoire du monde ne saurait être fixée, en dernière analyse, que par la géologie. Et voici la marche à suivre.

Enfin, il aurait pu se faire qu'un silex taillé fût en connexion avec des formations plus vieilles encore. Or, jamais ce cas n'a été constaté. Jamais, jusqu'à ce jour, aucune trace humaine ne s'est révélée dans les alluvions ou sur les moraines du glaciaire mindélien. D'où il semble résulter que l'apparition de l'homme, dans nos régions européennes, ne saurait remonter au delà de la seconde période interglaciaire [28]. L'homme n'a pas vécu, chez nous, à l'âge tertiaire. Il n'a pas été le témoin de la gigantesque extension rissienne. La préhistoire paléolithique s'étend tout entière sur deux versants, dont le premier s'achemine vers l'ultime épisode glaciaire, et le second redescend vers nous après le recul définitif des glaces. Ce rajeunissement relatif vaut la peine d'être signalé.

***

Et pourtant, si ces résultats avaient été obtenus par l'application exclusive de la méthode géologique, on aurait le droit de soulever encore certains doutes [29]. S'il ne s'agissait que de situer l'Age du Renne dans la chronologie relative du Quaternaire, on serait satisfait. Les stations dont nous avons parlé sont assez explicites et leur industrie est trop spéciale pour que les conclusions qu'on en tire ne soient pas applicables aux stations — même non datées géologiquement — qui ont livré les mêmes séries d'objets manuels. Encore serions-nous heureux de fortifier notre créance, la base de l'induction demeurant assez étroite.

Mais la difficulté s'accentue, si l'on se flatte de déterminer, avec quelques rares instruments découverts dans un coin des Alpes, l'âge de deux ou trois civilisations qui comptent en

28. Nous renvoyons la question des Eolithes et du préchelléen au chapitre suivant.

29. On ne veut nullement méconnaître, dans les lignes qui vont suivre, les résultats acquis, d'ores et déjà, à la Géologie, avant les découvertes ci-dessus mentionnées, mais simplement rappeler, à l'aide de quelques exemples choisis même parmi les plus démonstratifs dans leur ordre, que les contacts directs de l'industrie humaine avec des formations géologiques indiscutables, étant peu nombreux, la Géologie, par ses seuls moyens, n'aboutirait pas à dater, sans conteste, l'âge relatif des phases de l'industrie quaternaire. Pour généraliser ces conclusions sporadiques, il faut à la Géologie un « multiplicateur » Et ce multiplicateur, c'est la Paléontologie.

France, en Europe et peut-être dans le monde entier, plusieurs milliers de stations. Sans doute, le silex de Conliège est post-rissien. Mais une hirondelle ne fait pas le printemps. De plus,

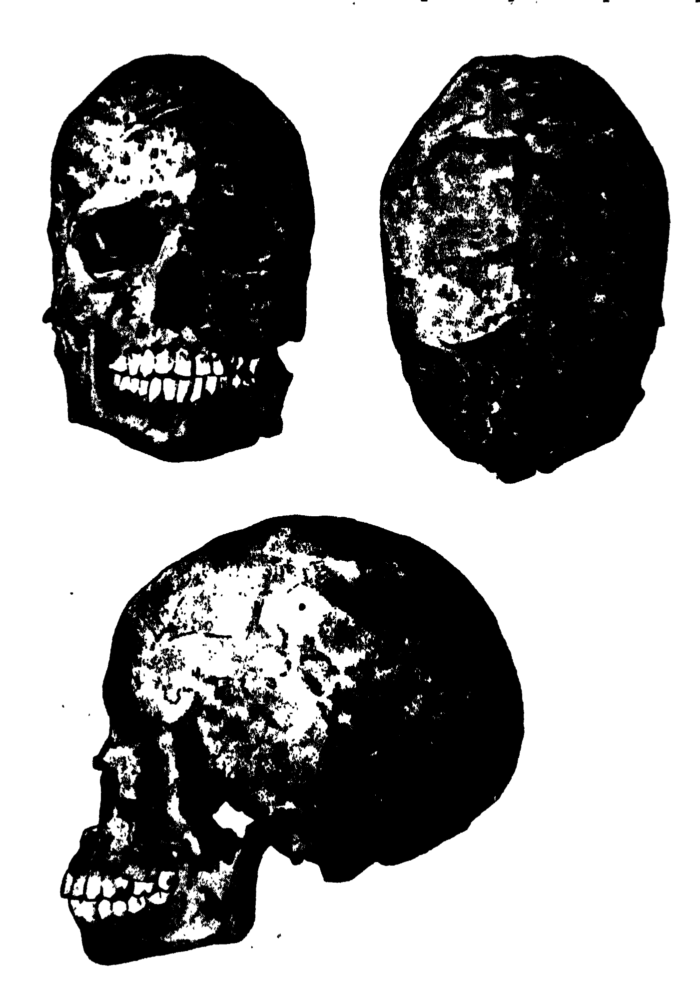


Fig. 10. — Race fossile de GRIMALDI. (Crâne du jeune négroïde de la Grotte des Enfants, vu de face, d'en haut et de profil.). D'après les photographies publiées par M. R. VERNEAU, dans *Les Grottes de Grimaldi*, t. II, pl. IV.

ce silex est acheuléen ; or, l'acheuléen est précédé par le chelléen. Et qui nous empêche de penser que cette humanité chelléenne ne plonge pas de profondes racines dans un passé antérieur au rissien ? Sans doute aussi, les troglodytes de Wildkirchli sont contemporains de la dernière glaciation. Mais

qui nous prouve que ces moustériens ne sont pas les survivants attardés d'une civilisation déjà très vieille ? Les fouilles ne livrent-elles pas souvent les types industriels du Moustier, associés aux types industriels de Saint-Acheul ? Et puis, il y a autre chose. Les stations situées dans le voisinage des glaciers sont plutôt rares. Comment dater, par la géologie, les centaines de campements établis en territoire extra-glaciaire ?

Il est vrai que les terrains ou grottes qui contiennent les restes de ces campements n'ont pas été soustraits à l'influence des phénomènes glaciaires. M. Boule a bien montré qu'à chaque nouvelle invasion des glaces correspond une élévation du niveau des mers, et qu'à chaque période de ce recul, correspond un abaissement de ce niveau. Il a bien montré aussi que l'abaissement de ce niveau de base entraîne, pour toutes les rivières, pour tous les fleuves qui descendent vers la mer, des phénomènes de ruissellement et d'érosion intenses, de telle sorte que le creusement des terrasses fluviatiles et celui des terrasses glaciaires seraient parallèles et simultanés [30]. Mais s'il est parfois

30. Ce parallélisme des phénomènes glaciaires, des transgressions marines et du creusement des vallées a été mis en lumière par M. Boule dans une magistrale étude entreprise à propos des fouilles de Grimaldi, (*Les Grottes de Grimaldi* (Baoussé-Roussé), t. I, Fascicule II, Deuxième section : Paléogéographie, ch. Ier, *Formations marines aux Baoussé-Roussé ;* ch. II, *Les Rivages méditerranéens aux temps quaternaires).* Dans la partie de ce travail, réservée aux conclusions générales, M. Boule commence par établir la relation qui existe entre les glaciations et les transgressions marines. Cette relation est de telle sorte que, à chaque mouvement *positif* (élévation du niveau) de la mer, correspond une recrudescence de l'activité glaciaire, tandis qu'à chaque mouvement négatif (abaissement du niveau), correspond une période de recul des glaces. Quant à la formation des vallées, voici comment s'exprime l'éminent professeur du *Muséum* . « On admet généralement que les phases interglaciaires correspondent à des périodes de creusement des vallées et les phases glaciaires à des périodes de remblaiement. Or, M. de Lapparent, (*Traité de Géologie*, 5e éd., p. 1721), a déjà montré que le phénomène des terrasses alluviales ne saurait être regardé comme une conséquence exclusive du régime glaciaire, puisqu'il se présente dans une foule de vallées qui n'ont jamais été soumises à ce régime. Il est donc nécessaire de faire intervenir des changements de pente des cours d'eau, changements dont la cause la plus simple doit se trouver dans la variation du niveau de base. Les périodes de remblaiement correspondraient donc à des périodes de submersion, c'est-à-dire à des mouvements positifs, tandis que les périodes de creusement impliqueraient des mouvements négatifs »

difficile de rattacher une terrasse glaciaire au système dont elle dépend, combien plus difficile sera-t-il de synchroniser, avec

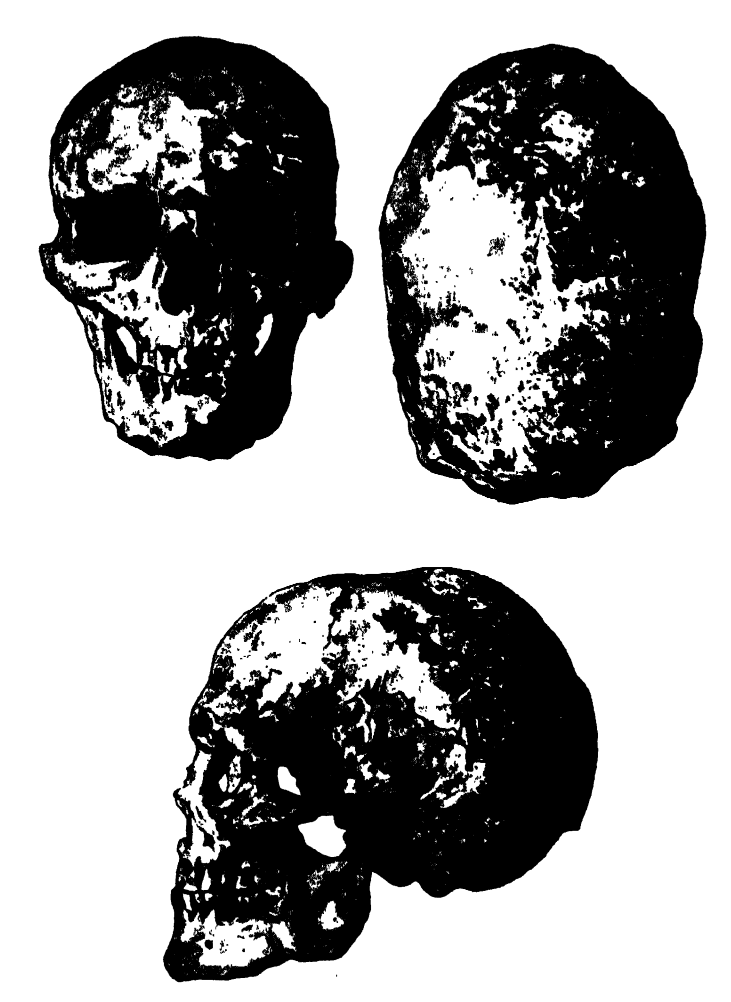


Fig. 11. — Race fossile de CRO-MAGNON. (Crâne de l'Homme exhumé du foyer H de la Grotte des Enfants, à Grimaldi, vu de face, d'en haut et de profil.) D'après les photographies publiées par M. R. VERNEAU, dans *Les Grottes de Grimaldi*, t. II, pl. III.

les périodes interglaciaires, les étages successifs des vallées creusées par la Seine ou par la Somme, et par conséquent,

(*op cit.*, p. 155). Ainsi donc, ce sont les mouvements maritimes qui font le trait d'union entre les formations glaciaires et les vallées extra-glaciaires. Le niveau de la mer s'élève-t-il ? Les glaciers se forment,

d'établir un lien géologique entre les industries que ces différentes terrasses peuvent receler de part et d'autre.

La géologie, abandonnée à ses propres ressources, ne serait pas venue à bout de ces difficultés, si elle ne pouvait compter sur les services d'une auxiliaire précieuse : la paléontologie, science des faunes et des flores fossiles.

Nous n'ignorons pas le cercle vicieux où l'on prétend parfois enfermer ces deux compagnes inséparables. La géologie, à bout d'arguments, renvoie, dit-on, à la paléontologie. Celle-ci, mise au pied du mur, déclare ne rien prouver en dehors de la géologie [31]. Ce reproche ne paraît fondé, ni en général, ni sur le domaine de la Préhistoire quaternaire. C'est à la géologie

le niveau de base des rivières se relève, la pente des thalwegs est moins prononcée, les phénomènes d'érosion se ralentissent et le remblaiement se produit. Le niveau de la mer s'abaisse-t-il ? L'extension glaciaire est enrayée, la fonte des glaces déchaîne des torrents, la rapidité des rivières est augmentée par l'abaissement du niveau de base, et les phénomènes d'érosion s'intensifient. Néanmoins, si cette concordance est, en soi, fondée, le discernement des phénomènes parallèles, *à la même époque*, demeure souvent difficile aux géologues, en dehors de toute indication faunique. C'est parce que les terrasses marines de Tanger (Maroc), contenaient une molaire d'*Elephas antiquus*, (*op. cit.*, p. 141), qu'on a pu les paralléliser avec le plancher de la Grotte du Prince, à Grimaldi. Mais c'est aussi parce que les terrasses supérieures des vallées de l'Isser (Algérie), de la Moselle, du Rhin et du Rhône, étaient dépourvues de faunes que M. de Lamothe (Cf. *Anthropologie*, t. XIII, p. 735-737), assigne au Pliocène supérieur des dépôts que M. Boule, avec raison d'ailleurs, attribue au pléistocène inférieur.

31. Voir à ce sujet la brillante dissertation de M. le chanoine Brettes dans *L'homme et l'Univers*, Tome III, p. 394 et *suiv. Critique des époques géologiques*. Cette charge à fond, discutable dans l'ensemble, comporte néanmoins une part de vérité. La paléontologie sort de son rôle lorsqu'elle prétend organiser la succession chronologique des espèces d'après le principe de l'évolution constamment progressive, et imposer ensuite cet ordre à la succession des terrains. C'était la méthode préconisée par M. Albert Gaudry. Elle a le grave inconvénient de porter atteinte à l'autonomie de la science géologique. Et qu'adviendrait-il, si la succession *réelle* des stratifications géologiques accusait une discordance avec la succession des faunes décrétée *à priori* par la Paléontologie ? Et comment la géologie garderait-elle la liberté de constater cette discordance si elle est dominée d'avance par le postulat de la paléontologie évolutionniste ? Mais, — et M. le ch. Brettes aurait pu s'en souvenir, — tous les géologues ne partagent pas les idées de M. A. Gaudry sur ce rôle quasi-exclusif de la paléontologie.

qu'incombe la tâche de dater l'apparition d'un organisme vivant. Seule elle le peut, parce que seule elle constate l'ordre de succession des terrains, et par conséquent l'ordre de succession des espèces ensevelies dans ces terrains. Mais s'il advient qu'un terrain ne soit plus en place, la présence de telle ou telle espèce animale ou végétale, déjà connue par la stratification régulière, permet de réintégrer la strate aberrante dans la série géologique. Alors, c'est la paléontologie qui date le terrain. Il n'y a là, on le voit, aucun cercle vicieux.

A l'époque quaternaire, le critère paléontologique acquiert un nouveau degré de précision, et voici pourquoi. A la fin de

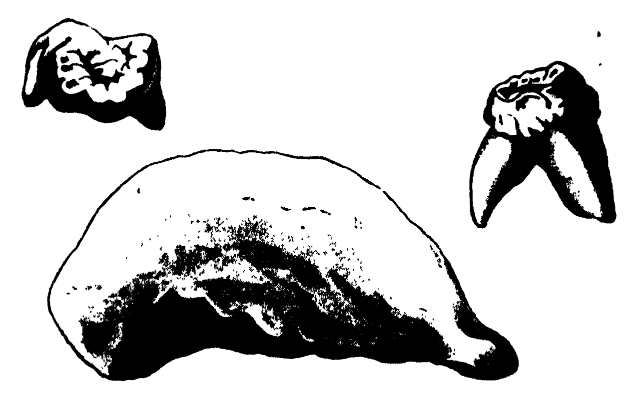


Fig. 12. — Le PITHÉCANTHROPE de Java. *(Pithecanthropus erectus.)* Calotte crânienne et molaire. (Cf. DECHELETTE, *Manuel*, p. 274).

l'Age tertiaire, l'Europe était soumise à un climat chaud. Ce climat, peu à peu, s'est refroidi : le retour périodique des glaciers en témoigne. Ce refroidissement n'a pas été brusque. Il a été progressif. Toutefois, la résistance du climat chaud fut telle, que le climat glaciaire ne fit sentir toutes ses rigueurs que longtemps après le passage de la vague rissienne et aux approches de la vague würmienne [32]. A partir de ce moment, la

32. Cette conclusion nous paraît s'imposer, du moment que l'on rejette (voir plus loin, pp. 29-30, n° 39, 2°) l'hypothèse du retour périodique et alternant des faunes chaudes et froides, entre deux glaciations. Si en effet le climat glaciaire avait été généralisé en Europe dès les premières invasions (Güntz ou Mindel), des espèces caractéristiques de la faune froide auraient dû apparaître au cours de la période interglaciaire Mindel-Riss. Or c'est seulement à la fin de l'interglaciaire Riss-Würm que la faune froide révèle son existence en Europe. C'est

transformation s'accélère, comme si la force calorique, usée *par les coups qu'elle avait reçus, eût cédé au dernier assaut d'un adversaire plus fort. Ce qui le prouve, c'est précisément la* place occupée par les espèces animales dans les terrains de l'Age quaternaire.

Ici, deux principes interviennent, qui dominent la question. En premier lieu, la variation des faunes est liée à la variation du climat. Ce dernier vient-il à se refroidir, les espèces organisées pour vivre sous une température chaude s'éteignent ou s'en vont, tandis que les espèces, organisées pour affronter les froids les plus rigoureux surgissent et se substituent à leurs devancières. Le discernement de ces deux faunes, chaude et froide, est facilité par l'usage d'un second principe, que le paléontologue Nehring formule en ces termes : « Les espèces qui, actuellement, caractérisent certaines régions de la surface de la terre (et leur climat spécial) peuvent aussi, dans les époques passées, être considérées comme caractéristiques des régions correspondantes, (et pour un climat analogue), dans les contrées où on les rencontre à l'état fossile [33] ».

Avec ces deux règles [34], on reconnaît que la substitution des faunes froides aux faunes chaudes s'est accomplie en trois étapes.

donc que, jusqu'à cette époque, le climat européen n'avait pas été suffisamment refroidi pour favoriser le développement de la faune arctique.

33. Cité par Nils Olof Holst : *Les commencements et la fin de la période glaciaire. (Anthropologie*, t. XXIV, p. 357). A noter que M. Nils Olof Holst est actuellement l'un des rares savants qui n'admettent pas la pluralité des périodes glaciaires.

34. Règles qu'il convient d'ailleurs de ne pas appliquer avec exclusivisme. La répartition des faunes quaternaires en trois catégories n'est pas aussi tranchée que les sèches nomenclatures sembleraient le suggérer. — Parmi les nombreux ouvrages relatifs à la faune pléistocène nous signalerons les suivants : *Annales de Paléontologie*, publiées sous la direction de Marcellin Boule, Paris, 1906 et *suiv.* ; Du même auteur : *Les Grottes de Grimaldi*, t. I, fasc. III (*Géologie et Paléontologie*, troisième section, Paléontologie), p. 157 et suiv. ; spécialement pour la faune de l'Age du Renne, cf. Emil Beyer, *Zur Verbreitung der Tierformen der arktischen Region in Europa während der Diluvialzeit* ; et Nehring, *Die Kleineren Wilderthiere vom Schweizersbild bei Schaffausen.* Zurich, 1895. Une vue d'ensemble a été donnée, pour cette même période par James Geikie : *The tundras and steppes of prehistoric Europe*, Dublin, 1898.

C'est, tout d'abord, le règne des espèces adaptées aux températures élevées : *l'Eléphant antique, le Rhinocéros de Merck, l'Elasmotherium* (variété du Rhinocéros, d'après Gaudry), l'Hippopotame, le *Machairodus* (sorte de lion), le Daim de la Somme, le Chevreuil, et un tout petit coquillage qui a su attirer

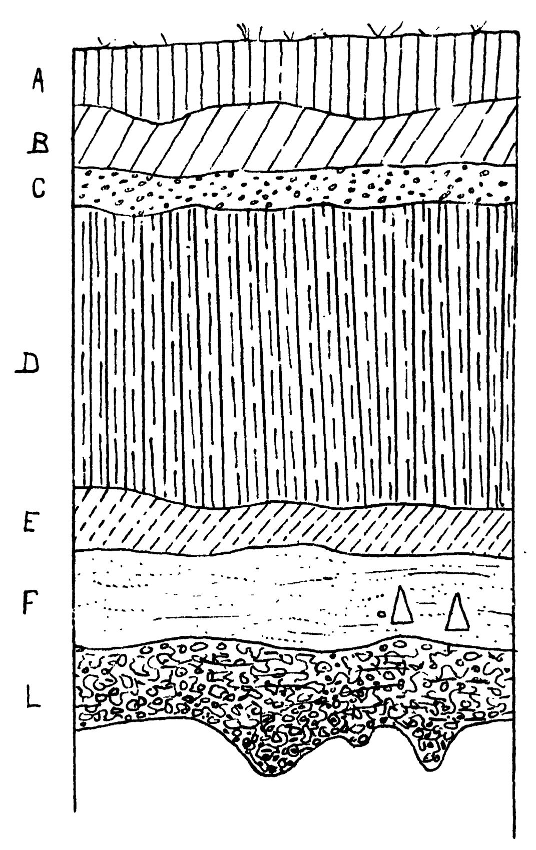


Fig. 13. — Premier exemple de stratigraphie. Coupe des alluvions de SAINT-ACHEUL (Somme) : l'industrie acheuléenne (couche D) est superposée à l'industrie chelléenne (couche F), avec intercalation de couches stériles (E). (D'après V. COMMONT, *Anthropologie*, t. XIX, p. 534).

sur lui l'attention des savants : le *corbicula fluminaris* [35] (*fig.* 3, page 7). On le découvre dans les anciennes alluvions des fleuves de l'Angleterre, de l'Allemagne, de certaines régions de la Sibérie. A l'heure qu'il est, cet intéressant et frileux mollusque vit retiré en Egypte, en Syrie, au Turkestan, au Cachemire. Cela

35. Cf. NILS OLOF HOLST, *art. cit.*, p. 356-357.

montre qu'autrefois, l'Europe jouissait d'un climat semblable à celui de l'Afrique et de l'Asie méridionale. Et l'on conçoit, d'autre part, que les Hippopotames, habitués à s'ébrouer dans l'eau tiède des étangs, aient trouvé leur habitat inconfortable lorsque nos fleuves se mirent à charrier des glaçons. Les éléphants et les rhinocéros, mal défendus par leur peau glabre contre les rigueurs du froid, ne furent pas mieux favorisés. Et tous ces animaux finirent par succomber.

Mais déjà l'avancée des glaces chassait devant elle une faune arctique. Parmi les représentants de cette faune, deux espèces, aux formes puissantes, se distinguent : le Mammouth (*fig.* 4, page 9) et le Rhinocéros à narines cloisonnées (*fig.* 6, page 11). Ces deux pachydermes peuvent lutter contre le froid humide qui sévit alors. Leur corps, au lieu d'être glabre comme celui de leurs congénères de jadis, est revêtu d'une superbe toison laineuse. Sur les parois des cavernes (*fig.* 5, page 9), le mammouth, tracé par la main sûre des troglodytes, apparaît souvent : presque toujours il est figuré avec sa copieuse fourrure. Autour de ces deux animaux typiques, d'autres se groupent : l'ours des cavernes (*fig.* 7, page 13), le grand Chat ou Lion des cavernes (*fig.* 58, page 93) ; le Léopard, l'Elan ; le Bouquetin, ami des rochers escarpés, au voisinage des neiges et des glaciers.

Enfin, le climat se refroidissant de plus en plus, voici venir la faune des toundras et des steppes. A ce moment, l'Europe presque entière offre l'aspect des continents voisins du pôle ou des hauts plateaux asiatiques. Ici les toundras, avec leurs vastes étendues couvertes de mousses et de lichens, sans arbres, sauf de rares bouquets de saules et de bouleaux rabougris. Ailleurs c'est la steppe, un peu moins désolée, avec ses prairies et ses rivières que bordent les pins, les mélèzes, les chênes, les tilleuls, les pommiers sauvages. La faune répond aux exigences du climat : le Renne (*fig.* 8, page 15), qui aujourd'hui ne descend guère au-dessous du 52e parallèle : le Glouton, qui suit à la trace les Rennes dont il fait sa proie : le Bœuf musqué, habitué aux glaces permanentes, le Bison, le Cheval : l'Izard et le Chamois dans les régions montagneuses ; le Renard arctique, hôte actuel du Spitzburg ; puis la foule grouillante des petits mammifères : le Hamster, la Martre, le Loir, le Lérot, l'Ecureuil, plusieurs variétés de Lemmings.

Telles furent, dans l'ensemble, les vicissitudes de la faune quaternaire. La succession est régulière et ne présente point de

solutions de continuité. En vain a-t-on voulu introduire une nouvelle hypothèse, d'après laquelle les espèces de chaque groupe seraient revenues périodiquement, après le recul de chaque invasion glaciaire [36] : « Une pareille alternance, déclare M. Boule, n a jamais été constatée. En France, où les gisements de mammifères pléistocènes se comptent par milliers et sont les plus riches, la succession est invariablement, inlassablement la même : faunes pliocènes, faune pléistocène chaude, faune pléistocène froide, faune du Renne [37]. »

Mais cette première observation ne suffit pas. Il s'agit de savoir si ces faunes sont en rapport avec des formations géologiques déjà identifiées. Or, elles le sont. Lorsque des terrains, renfermant des débris de fossiles, peuvent être rattachés à des formations glaciaires, la faune des steppes, ou du Renne, est postglaciaire ; la faune froide, ou du Mammouth, est contemporaine de la dernière glaciation ; la faune chaude, ou de l'Hippopotame, est interglaciaire, c'est-à-dire postérieure à l'invasion rissienne. Ces constatations, maintes fois répétées, acquièrent la valeur d'une loi. Et cette loi permet de fixer l'époque des terrains extraglaciaires : terrasses fluviatiles de la Somme, dépôts des grottes, plages marines, etc. La faune est comme la pièce d'identité qui, signée par le terrain géologique, restitue aux stratifications anonymes leur état civil ; elle est l'unité monétaire qui favorise les échanges entre tous les gisements d'une même époque.

Mais cette pièce d'identité, valable pour les terrains, l'est aussi pour les vestiges humains, ossements et industries, qu'ils contiennent. Le critère géologique, affiné et surtout universalisé par la paléontologie, révèle l'ordre des grandes étapes de la civilisation quaternaire. Dans les foyers allumés jadis, au temps des glaces, par les Paléolithiques, les débris des faunes, mêlés aux reliques des hommes, assignent à ces derniers une date précise. Leur âge est celui des espèces animales avec lesquelles ils se trouvent associés. A user de cette méthode, non seulement nous ne sommes pas obligés de modifier nos premières conclusions : nous les voyons acquérir un nouveau degré de précision

36. Hypothèse de PENCK, sur laquelle nous reviendrons plus loin. Cf. p. 29, note 39.

37. BOULE, *Grottes de Grimaldi*, *op. cit.*, t. I, fasc. II, p. 101-102, et *Anthropologie*, t. XIX, p. 11

dans l'Europe occidentale et centrale, à des vestiges de la faune chaude ; l'industrie moustérienne s'associe régulièrement à la faune du Mammouth : l'industrie de l'Age du Renne s'associe régulièrement à la faune des toundras et des steppes[38].

Il reste donc vrai que, dans nos contrées, l'homme n'est apparu qu'après la seconde période glaciaire ; *que le paléolithique moyen est contemporain de la dernière glaciation : et que toute la civilisation du Renne est postglaciaire.*

38. Pour résumer les deux premières parties de ce chapitre, nous croyons utile de placer sous les yeux du lecteur le tableau suivant, emprunté à M. Boule. (*Grottes de Grimaldi, op. cit.*, t. I, fasc. II, p. 99). Il est classique, et il a été maintes fois reproduit.

		Divisions géologiques	Phénomènes et formations géologiques	Animaux caractéristiques	Industrie humaine	
Quaternaire		ACTUEL	Alluvions récentes. Tourbières. Climat voisin de l'actuel.	Espèces actuelles. Animaux domestiques.	Période des métaux : Age du fer. Age du bronze. Age du cuivre. PÉRIODE NÉOLITHIQUE ou de la pierre polie.	
Quaternaire			*Couches de transition.*	*Cerf élaphe. Castor*	*Industrie de transition*	
Quaternaire	Pleistocène	supérieur	Dépôts supérieurs des grottes. Partie supérieure du lœss. Climat froid et sec ; régime des steppes.	ÉPOQUE DU RENNE	MAGDALÉNIEN Sculptures, gravures et peintures : silex taillés, petits et très variés.	Période Paléolithique ou de la Pierre taillée
Quaternaire	Pleistocène	moyen	Dépôts de remplissage des grottes. *Lœss.* Alluvions des bas niveaux ou des terrasses inférieures. Moraines de la 3e grande période glaciaire. Climat froid et humide.	ÉPOQUE DU MAMMOUTH Mammouth, Rhinocéros à narines cloisonnées. Ours, Hyène des Cavernes, etc.	MOUSTÉRIEN Origine du travail de l'os ; silex ordinairement taillés sur une seule face.	Période Paléolithique ou de la Pierre taillée
Quaternaire	Pleistocène	inférieur	Alluvions des terrasses moyennes. Tufs calcaires. Climat doux. Moraines de la 2e grande période glaciaire. Climat froid et humide.	ÉPOQUE DE L'HIPPOPOTAME Éléphant antique. Rhinocéros de Merck. Hippopotame, etc.	CHELLÉEN Premières traces humaines indiscutables en Europe ; les beaux silex sont taillés sur les deux faces.	Période Paléolithique ou de la Pierre taillée
Couches de transition du Forest-bed, *de Saint-Prest, de Solilhac.* Climat tempéré.						
Tertiaire		Pliocène supérieur	Alluvions des plateaux. Moraines de la 1re grande extension glaciaire.	ÉPOQUE DE L'ÉLÉPHANT MÉRIDIONAL Rhinocéros étrusque, cheval de Stenon, etc.	?	

Ce second coup de sonde dans les terrains pléistocènes a fait plus que de confirmer nos premières conclusions : il a restitué les conditions climatériques avec lesquelles nos ancêtres ont dû compter, et les espèces animales qui, on le verra plus tard,

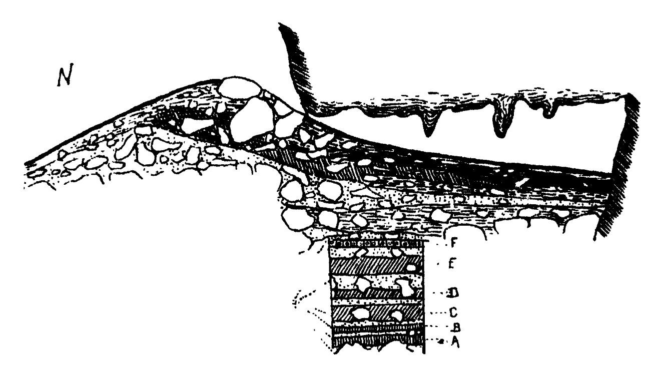


Fig. 14. — Second exemple de stratigraphie. Coupe du gisement de CASTILLO (Pyrénées cantabriques). Les niveaux, séparés par de minces couches de limon, se succèdent régulièrement depuis le moustérien (A), jusqu'au néolithique. (D'après H. BREUIL et H. OBERMAIER, *Anthropologie*, t. XXIII, p. 10).

ont joué dans leur existence et dans leur Religion, un rôle prépondérant [39].

---

39. A plusieurs reprises, nous avons fait allusion au système de deux géologues allemands, MM. PENCK et BRÜCKNER (cf. *supra*, p. 14, note 25), dont les conclusions battent en brèche celui que nous venons d'exposer d'après les travaux du professeur BOULE. Cette théorie nouvelle a exercé une trop grande influence, et elle entraîne, au point de vue de l'ancienneté de l'homme en Europe, des conséquences trop graves pour qu'il ne soit pas opportun de la signaler ici.

Le système de MM. PENCK et BRÜCKNER comporte un triple aspect : géologique, paléontologique et anthropologique. En géologie, il affirme l'existence de quatre périodes glaciaires dans les Alpes (*v. sup.* p. 14). — En paléontologie, il professe l'hypothèse du retour périodique des climats et des faunes. Le climat contemporain d'une extension glaciaire est celui de la *toundra* (froid et humide). A ce climat succède régulièrement une température caractéristique du régime des *forêts* (chaude). Enfin, aux approches d'une nouvelle extension des glaces, apparaît le climat des *steppes* (froid et sec). A chacun de ces climats correspond une faune spéciale. Au régime des *toundras* la faune froide à *Elephas primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus*, *Rangifer tarandus*. Au régime des *forêts*, une faune chaude à *Elephas antiquus*, *Rhinoceros Mercki*, *Cervus elaphus*. Au régime des *steppes*, une faune à *Elephas primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus*, *Equus caballus* et à petits mammi-

II

C'est avec cet homme que nous allons lier connaissance. Du reste, nous nous garderons bien d'oublier les données précé-

fères rongeurs. Ce cycle se renouvelle à chaque période glaciaire. Ainsi, par exemple, la faune chaude qui, dans le système classique, est associée au chelléen, reparaît à toutes les phases interglaciaires, intercalée entre la faune des *toundras* et celle des *steppes*. — En anthropologie, le nouveau système modifie encore les données généralement reçues parmi les savants français. Tandis que, pour M. BOULE, l'homme n'est apparu que postérieurement à la 3ᵉ glaciation (rissien), P. et B. le font apparaître entre l'invasion mindélienne et l'invasion rissienne. Le moustérien est, ou contemporain de l'invasion rissienne ou lui est antérieur. Le solutréen est antérieur au würmien. Quant au magdalénien, après avoir été jadis assigné par les deux géologues allemands à l'interglaciaire Riss-Würm, il a été reporté, depuis, à la période post-glaciaire. Ainsi l'antiquité de l'homme se trouve considérablement reculée, comme en témoigne le tableau comparatif que voici :

EPOQUES	PENCK ET BRUCKNER	BOULE
Post-glaciaire	Magdalénien	Magdalénien
		Solutréen
WÜRMIEN		Moustérien
Interglaciaire	Solutréen	Chelléen
RISSIEN	Moustérien	
Interglaciaire	Chelléen	
MINDÉLIEN		

Que faut-il penser de cette hypothèse ?

1° Au point de vue géologique, les conclusions de P. et B., qui constituent la partie la plus solide de leurs travaux, n'ont pas changé sensiblement l'ancienne classification des périodes glaciaires. Pendant quelque temps, M. BOULE crut que le würmien constituait une quatrième période survenue après les trois dont il reconnaissait l'existence. Il y avait là un simple malentendu. En réalité, la période supplémentaire, dont les vestiges ont été relevés dans les Alpes, ne s'ajoute pas à *la fin* de la série, mais au *début* : le Günzien a précédé la première des périodes admises par le professeur du Museum. (Cf. *sup.*, la concordance de la page 12, note 23).

2° Au point de vue paléontologique, l'hypothèse de l'alternance des faunes, qui bouleverse de fond en comble les critères habituellement reçus par les préhistoriens, est démentie par les nombreux faits auxquels M. BOULE se réfère dans le passage précédemment cité de son article (p. 20, note 30 : *Observations sur un silex taillé du Jura et sur la chronologie de* M. PENCK, *Anthropologie*, t. XIX, p. 1, *et suiv.*) ;

demment acquises. Si l'on veut discuter avec fruit sur les races quaternaires, il faut, au préalable, posséder une classification,

en outre, M. Fliche, dans une étude sur la flore des tufs de Lautaret (Hautes-Alpes), a montré que la flore forestière *(Pinus montana)* ayant été recouverte par des dépôts morainiques, a dû être détruite par une glaciation : c'est donc que la steppe n'a pas immédiatement précédé, comme le disent P. et B., l'invasion glaciaire (Cf. *Bulletin de la Société géologique de France*, 4e série, t. IV, pp. 387-400).

3° Au point de vue anthropologique, la théorie des deux savants allemands repose sur deux erreurs initiales. En premier lieu, l'interprétation fautive des données paléontologiques recueillies dans la station paléolithique de Villefranche-sur-Saone. Dans cette station, le moustérien est associé à une faune chaude et froide. Et comme, par ailleurs, aucune station moustérienne n'a été découverte en position sur les moraines du massif alpin, il faut conclure : *a)* que le moustérien est antérieur au rissien ou lui est contemporain : *b)* que le moustérien s'est prolongé à travers deux climats, l'un chaud et l'autre froid, représentés par leurs faunes respectives. Ainsi la position du gisement en dehors des moraines et l'association de l'industrie moustérienne à deux faunes semble apporter à la théorie une confirmation saisissante. — Il n'en est rien. Une station nettement moustérienne (Wildkirchli, *cf. sup.* p. 15 et note 26), a été découverte en plein domaine glaciaire. Et de plus l'argument tiré de Villefranche ne prouve rien. Les restes de faune chaude *(Rhinoceros Mercki)* ne faisaient point partie, à l'origine, du gisement moustérien. Ce sont des débris dont l'état fossilisé et roulé atteste qu'ils ont été transportés, beaucoup plus tard, par voie de ruissellement, au lieu où on les a retrouvés. Les restes de faune froide, au contraire (Mammouth, Bison, Renne, etc.), n'ont pas été roulés. Ils ont conservé un état de relative fraîcheur, tout comme les outils moustériens, avec lesquels ils furent primitivement associés. — La seconde erreur concerne la position stratigraphique du *lœss* (sur ce terrain, cf. Haug, *op. cit.*, p. 1765). D'après P. et B., le *lœss* serait une formation exclusivement interglaciaire et une formation de steppe. Mais puisque le solutréen est, archéologiquement, postérieur au moustérien et que d'autre part, en Autriche, les stations solutréennes sont ensevelies dans le *lœss*, il s'en suit que le solutréen est lui-même interglaciaire et appartient à la phase de steppe qui a précédé la dernière glaciation (Würmien). — Malheureusement pour P. et B., il n'est nullement prouvé que le *lœss* soit une formation exclusivement interglaciaire. Les deux géologues doivent eux-mêmes en convenir. D'après les observations faites par M. Boule dans la station du Schweizerbild, ils ont dû reconnaître que le magdalénien était postglaciaire. Or, il existe, sur le pourtour du massif alpin, plusieurs stations magdaléniennes (Gobelsburg, Aggsbach et Munzingen), et ces stations sont *dans le lœss*. C'est donc que le *lœss* n'est pas une formation exclusivement glaciaire, et dès lors rien ne prouve que les stations solutréennes soient interglaciaires *parce qu'elles sont comprises dans le lœss*. En

aussi exacte que possible, des plus anciens restes humains parvenus jusqu'à nous.

Il le faut d'autant plus que l'anthropologie en appelle, pour expliquer nos origines, à une hypothèse, grandiose il est vrai, mais obscure et troublante : l'Evolution. Cette hypothèse, à la rigueur, nous pourrions nous dispenser de l'examiner ici. L'histoire des religions n'a rien à voir avec la descendance animale, simiesque ou autre, de l'homme, sauf peut-être pour ceux qui s'ingénient à découvrir, dans le Totémisme, une vague survivance de l'âge où l'Homme n'était encore qu'une bête. Il ne semble pas que cette innocente théorie mérite les honneurs d'une sérieuse réfutation. En revanche, les idées évolutionnistes dominent à ce point la mentalité des anthropologistes actuels, qu'on ne peut éviter leur rencontre, dès qu'on aborde aux rivages brumeux de la Préhistoire. Prendre le biais serait une tactique imprudente. On donnerait à supposer que, de ce côté, un écueil se cache, où la foi religieuse risque de se briser : ce qui est faux.

Mais du moment que l'on se résout à parler d'évolution humaine, c'est-à-dire, à relier les uns aux autres des types hu-

fait, la station de Vercors, (*cf. sup.* p. 14), campée sur les moraines würmiennes, montre que le solutréen et l'aurignacien sont, eux aussi, postglaciaires. — Quant au chelléen et à l'acheuléen, leur position était en quelque sorte imposée par la fausse interprétation de la station de Villefranche. Du moment que le moustérien se rattachait au rissien, le chelléen, qui le précède, appartenait à l'interglaciaire Mindel-Riss. Argument de pure logique que les faits ont à leur tour démenti : et c'est là qu'intervient le silex de Conliège (cf. *sup.* page 20), trouvé dans une formation plus récente que le rissien.

L'hypothèse de MM. Penck et Brückner manque de base. Elle n'en a pas moins joui d'une vogue considérable et fourni des cadres commodes à nombre d'ouvrages parus en Allemagne (notamment Steinmann, *Die paläolithische Renntierstation von Munzingen am Tuniberge*, Fribourg-en-Brisgau, 1906 ; Wiegers, *Die geologischen Grundlagen für die Chronologie des Diluvialmenschen*, 1912 ; Bayer, *Die Chronologie des jüngeren Quartärs*, Vienne, 1913). En Angleterre, M. Geikie a cru pouvoir adapter son propre système aux conclusions de MM. P. et B. (*The antiquity of Man in Europe*, Edinburgh, 1914). — En revanche, la théorie a trouvé l'un de ses plus vigoureux adversaires dans la personne de M. H. Obermaier, élève de M. Penck et qui, après avoir partagé les idées de son maître, s'est nettement rallié au système de M. Boule. (Cf. *Anthropologie*, t. XX, p. 497 et suiv. *Les formations glaciaires des Alpes et l'Homme paléolithique*).

mains successivement apparus dans la durée, la science exige qu'avant de hasarder une généralisation quelconque, on ait disposé, d'après leur ordre chronologique, les données du problème. Trois règles président à ce travail.

Un squelette — ou fragment de squelette — est suffisamment daté lorsqu'il est en connexion avec un terrain géologiquement caractérisé, soit par lui-même, soit par sa faune. A défaut de ce premier critérium, la date d'un squelette ou fragment de

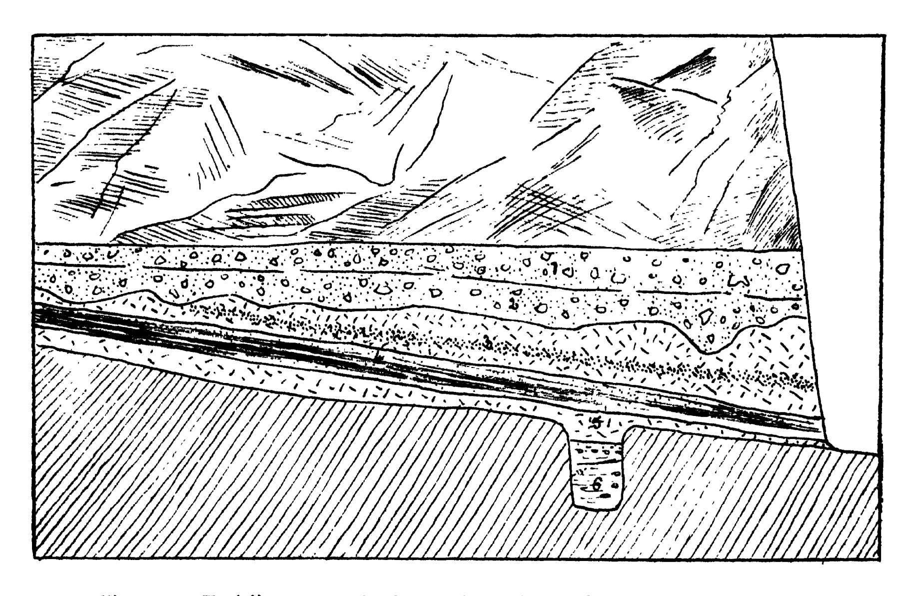


Fig. 15. — Troisième exemple de stratigraphie. Station du SCHWEIZERBILD (Suisse). Au-dessus des cailloutis de la dernière glaciation (würmienne, 6), s'étagent une couche d'ossements à rongeurs (faune des steppes, 5), et les foyers magdaléniens (4), post glaciaires. (D'après le D. NÜESCH, cf. *Anthropologie*, t. IV, p. 100.)

squelette sera fixée si le vestige est associé à un type d'industrie dont l'âge relatif a été dûment établi. Si l'un et l'autre de ces deux critères se dérobe, le seul moyen d'assigner une date probable à l'ossement fossile sera la ressemblance que ce fragment accuse avec d'autres pièces déjà datées. Cette troisième règle est moins précise. Elle suppose en effet que tous les débris humains semblables appartiennent à une même période. Or, cela peut être vrai pour l'ensemble de la période pléistocène : cela n'est pas nécessairement vrai pour telle période particulière.

L'application de ces trois règles autorise, avec quelques incertitudes de détail, la classification suivante[40].

Du *Paléolithique inférieur* nous possédons :

Les débris de deux squelettes : celui de Tilbury, près Londres (1883), et celui de Galley-Hill, dans le Kent (1888) ; — trois crânes : celui de l'Olmo, dans la vallée de l'Arno (1863), celui de Bury-saint-Edmunds, dans le Suffolk (1882), et celui de Piltdown, dans le Sussex (1912)[41] : — plusieurs fragments de crânes : la Denise, Loire (1844) : Krapina, en Croatie (1899 et *suiv.*) ; ce dernier lot se compose d'arcades sourcilières ayant appartenu à une douzaine de sujets, et de quelques autres débris :— deux mâchoires : celle de Mauer, Heidelberg, dans le duché de Bade (1907)[42] ; et celle d'Ehringsdorf, près Weimar (1914)[43].

40. La bibliographie des travaux relatifs aux races quaternaires est immense. Il faut, de toute nécessité, abréger. Au lecteur à qui le temps fait défaut pour se livrer à des recherches souvent peu rémunératrices, on conseillerait de lire, d'abord, un excellent article de M. l'abbé Breuil : *Les plus anciennes races humaines connues*, dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 3e année, n° 4, p. 710 et *suiv.* ; et la monographie — qui est beaucoup plus qu'une simple monographie — de M. Boule sur *l'homme de la Chapelle-aux-Saints*, dans *Annales de Paléontologie*, 1911-1913. Quant à la bibliographie spéciale des découvertes, elle est judicieusement indiquée dans l'article précité de M. l'Abbé Breuil, jusqu'en 1907 (quaternaire moyen et inférieur) et par M. Boule, *op cit.*, pour la race de Néanderthal jusqu'en 1911. Il convient aussi de signaler deux articles, déjà anciens, mais qui ont conservé toute leur valeur critique, pour les documents dont elles traitent, de M. H. Obermaier : *Les restes humains quaternaires dans l'Europe centrale*, dans *Anthropologie*, t. XVI, pp. 385 et *suiv.* ; t. XVII, pp. 55 et *suiv.* Nos propres indications bibliographiques porteront donc, à peu près exclusivement, sur le paléolithique supérieur.

41. Cf. Boule, *Anthropologie*, t. XXVI, pp. 39 et *suiv.* ; *id. ibid.*, t. XXVIII, pp. 433-435.

42. Cf. *Id. ibid.*, t. XXVI. pp. 184-186.

43. L'âge de cette mâchoire a été fort discuté et demeure incertain. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'elle appartient à un paléolithique très ancien. L'opinion de Schotensack (*Der Unterkiefer des « Homo Heidelbergensis » aus den Sanden von Mauer bei Heidelberg*, Leipzig, 1908), qui l'assigne au pliocène (« âge pliocène incontestable ») n'a pas été suivie. Sauer (*Exkursion in die Mauer Sande.* Heidelberg, 1909), tient pour le *début* du quaternaire. Paul Sarasin (*Uber die Fehlerquellen in der Beurtheiling der Eolithen.* Bâle 1911) reporte la date au *milieu* du quaternaire. Enfin M. H. Obermaier (*Der Mensch*

Au *Paléolithique moyen* nous devenons un peu plus riches : Neuf squelettes entiers : deux de Spy, près Namur (1886), un de la Chapelle-aux-Saints, Corrèze (1908), un du Moustier, Dordogne (1908), quatre de la Ferrassie, Dordogne (1909), un de la Quina, Charente (1911) ; — plusieurs fragments d'un squelette découvert à Clichy, Paris (1868) : voûte du crâne, un fémur, un tibia, un péroné ; — deux crânes plus ou moins complets : Marcilly, Eure (1883), et Bréchamp, Eure-et-Loir (1892) ; — cinq mâchoires : Malarnaud, Ariège (1888), Isturitz, Basses-

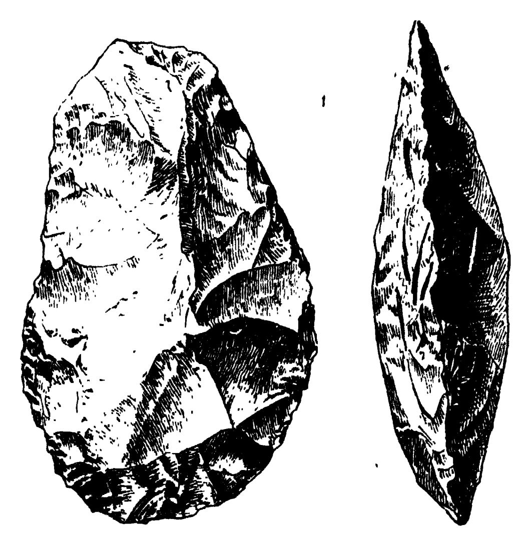


Fig. 16. — INDUSTRIE CHELLÉENNE. Coup-de-poing amygdaloïde de CHELLES. (D'après PIETTE, l'*Art pendant l'âge du Renne*, p. 37.)

Pyrénées (1895), pièce disparue dont on ne possède que la photographie, et les trois mâchoires du Petit-Puymoyen, Charente (1907) ; — fragments divers de la caverne de Schipka, Moravie (1882 et *suiv.*).

Avec le *Paléolithique supérieur*, les documents se multiplient : L'époque *aurignacienne* nous a légué, jusqu'à ce jour : les cinq squelettes de Cro-Magnon, Dordogne, dont un seul, celui

der Vorzeit, Berlin, Munich, Vienne, 1912) propose, comme *vraisemblable*, *l'interglaciaire Mindel-Riss*. Cette détermination aurait pour résultat de vieillir à nouveau l'homme préhistorique en Europe. Mais la preuve n'est pas faite, et M. Obermaier ne propose pas son opinion comme irrévocable.

d'un vieillard, a pu être sauvé (1868)[44] ; les quatorze squelettes des Grottes de Grimaldi, près Menton (1872 à 1902)[45] ; le squelette de Brünn, Moravie (1891)[46] ; le squelette d'Ipswich, Angleterre (1911)[47], dont la date est douteuse : — le crâne de Combe-Capelle-Montferrand, Dordogne (1909)[48].

Au *Solutréen* on a recueilli : quatorze squelettes, avec les débris de six autres, découverts à Predmost, Moravie (1882-

44. L. LARTET, *Une sépulture des troglodytes du Périgord*, dans *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2e série, t. III, 1868 ; — BROCA, *Sur les crânes et ossements des Eyzies*, *ibid.* 2e série. t. III, 1869 : — A. DE QUATREFAGES et E. T. HAMY, *Crania ethnica*, Paris, 1882.

45. Emile RIVIÈRE, *De l'Antiquité de l'Homme dans les Alpes-Maritimes*, Paris, 1887 ; — *Les Grottes de Grimaldi* (Baoussé-Roussé), t. II, fasc. I. *Anthropologie*, par le dr René VERNEAU, Monaco, 1906.

46. *Mitthéilungen*, de Vienne, t. XXII, 1892 — L'attribution de ce squelette (sépulture) à l'époque aurignacienne est hypothétique. D'après le Dr HERVÉ, (*Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, Paris, 1893, pp. 20-24), le crâne indiquerait un Cro-Magnon resté néanderthaloïde par sa région antérieure. D'autre part, le mode d'ensevelissement rapproche l'homme de Brünn des hommes de Grimaldi. Enfin, à proximité des ossements, on a découvert une petite figurine d'homme, en ivoire, comme le sont les figurines de Brassempouy. Cet ensemble d'indices pourrait suggérer la date aurignacienne que nous adoptons ici.

47. Découverte annoncée dans le *Times* du 1er février 1912. Son auteur, M. Reid Moir, affirmait que le squelette gisait dans une couche sableuse sous-jacente au *boulder-clay* de la principale extension glaciaire en Angleterre. C'était attribuer à l'homme une antiquité singulièrement reculée Depuis, M. Reid Moir a reconnu son erreur. Dans un article de *Nature* (12 octobre 1916), il déclare que « de nouvelles investigations lui ont montré que le gisement doit être considéré comme un vieux sol aurignacien et que le squelette humain a dû être enterré dans ce vieux sol. La masse de terrain, qui surmontait le squelette et qu'on avait considéré comme du *boulder-clay* en place, n'est en réalité qu'un terrain remanié ». (Cf. *Anthropologie*, t. XXVIII, p. 188). M. BOULE, (*La paléontologie humaine en Angleterre*, *Anthropologie*. t. XXVI, pp. 37-38), avait proposé d'écarter « complètement », « de la collection des documents authentiques, ayant un état-civil en règle », le squelette d'Ipswich. Plus tard (*ibid.*, t. XXVIII, p. 189), il ne paraît nullement convaincu de l'âge aurignacien de ce document paléontologique qui « est peut-être plus récent encore ». Nous le mentionnons donc ici sous toute réserve.

48. Découvert par Hauser, dont l'autorité et même la probité scientifiques ont été l'objet de fortes suspicions. Voir néanmoins, au sujet de ce squelette, *Anthropologie*, t. XXI, pp. 350-351 ; t. XXII, pp. 51-55 ; t. XXIII, p. 223 ; *ibid.*, pp. 703-705.

1894)[49] ; le squelette de Laugerie-Haute dont la découverte fut simplement annoncée en 1907[50] ; — une mâchoire, trouvée par Piette dans les fouilles de Gourdan, Haute-Garonne et dont l'abbé Breuil a fixé la date la plus probable[51].

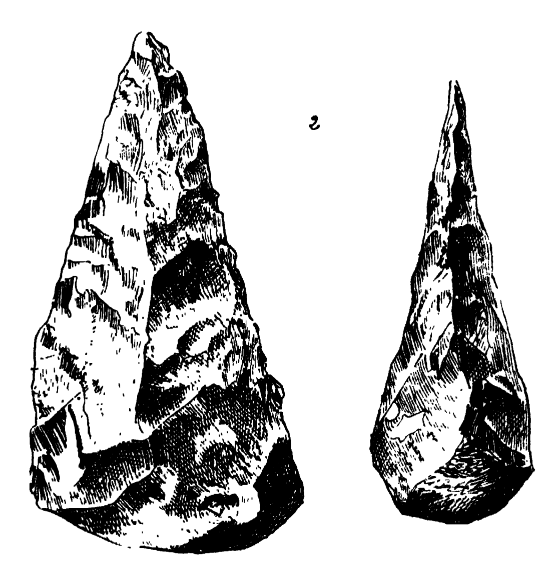


Fig. 17. — INDUSTRIE ACHEULÉENNE. Instrument amygdaloïde lancéolé de SAINT-ACHEUL. (D'après PIETTE, *ibid.*, p. 41.)

Enfin, du *magdalénien*, nous avons : trois squelettes : Raymonden, Dordogne (1888)[52], Laugerie-Basse, Dordogne (1872)[53], les Hoteaux, Ain (1894)[54] ; — plus un certain nombre de frag-

49. Cf. Bibliographie dans OBERMAIER, *Restes humains quaternaires*, *art. cit.*, *Anthropologie*, t. XVI, p. 393.

50. Cf. *Anthropologie*, t. XVIII, p. 234.

51. Cf. BREUIL, *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, *art. cit.*, p. 719, et note 4 de la même page.

52. Michel HARDY, *La station quaternaire de Raymonden à Chancelade (Dordogne) et la sépulture d'un chasseur de Rennes*, p. 45 et *suiv.* Paris, 1891. — L. TESTUT, *Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de Chancelade*, dans *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon*, t. VIII, 1889.

53. MASSÉNAT, LALANDE et CARTHAILHAC. *Découverte d'un squelette humain à l'âge du Renne, à Laugerie-Basse*, dans *Matériaux pour l'histoire... de l'homme*, 1872, p. 224.

54. Abbé TOURNIER et Charles GUILLON *Les hommes préhistoriques dans l'Ain*, Bourg, 1895.

ments, plus ou moins importants, exhumés à Freudenthal et au Kesslerloch, en Suisse, à Andernach, en Allemagne et au Gudenushöhle[55], en Basse-Autriche.

Quant aux crânes de Néanderthal et de Gibraltar, on ne connaît pas la date de leur gisement[56].

Ce simple relevé nous suggère déjà une remarque opportune. Plus nous remontons vers les origines, et plus les pièces se raréfient. Quelle sera la solidité d'une synthèse évolutionniste qui, parvenue au point le plus critique et le plus délicat de son argumentation, ne dispose que d'un nombre fort restreint de documents authentiques ?

Mais passons. Des innombrables hypothèses que l'étude des hommes fossiles a inspirées, on pouvait naguère dégager une sorte de vue schématique, assez impressionnante, parce qu'elle semblait satisfaire aux données essentielles du problème.

A part quelques divergences de détail, la morphologie de l'homme pléistocène se ramenait à deux types principaux : le type de Néanderthal ou de Spy, et le type de Cro-Magnon.

Le premier, disait-on, donnait les signes d'une incontestable infériorité intellectuelle. Taille petite, corps massif, absence de saillie mentonnière, mâchoires puissantes, projetées en avant comme un museau, dents volumineuses, nez large et court, arcades sourcilières énormes, front bas et fuyant, faible capacité crânienne (1200 centimètres cubes), membres dont la structure indiquait une attitude verticale à peine affermie : tel était l'aspect presque bestial de cet ancêtre qui avait peuplé l'Europe durant les deux premières phases du Paléolithique (*fig.* 9, p. 17).

Or, voici que le Paléolithique supérieur révélait un type humain bien différent de ce misérable sauvage. L'homme de Cro-Magnon, si l'on excepte sa musculature aussi vigoureuse que celle de son prédécesseur, semblait prendre à rebours tous les caractères somatiques de ce dernier : son front haut et bombé, ses arcades sourcilières normales, son menton bien accusé, son nez saillant et droit, sa capacité crânienne considérable et jusqu'à sa taille qui avait pu atteindre 1 mètre 94, tout dénotait un être supérieurement doué. N'était-il pas logique de supposer que l'on avait affaire à deux *espèces* dont la plus déshéritée, ou *Homo primigenius* était aussi la plus vieille, et qui représen-

55. Cf. OBERMAIER, *art. cit.*, *Anthropologie*, t. XVII.
56. Absence de stratigraphie et de fossiles.

taient, l'une après l'autre, les étapes d'une évolution manifeste ? (*fig.* 11, page 21).

La découverte, déjà ancienne, du Pithécanthrope de Java [57] (1891-1892), apportait à cette théorie un argument de poids.

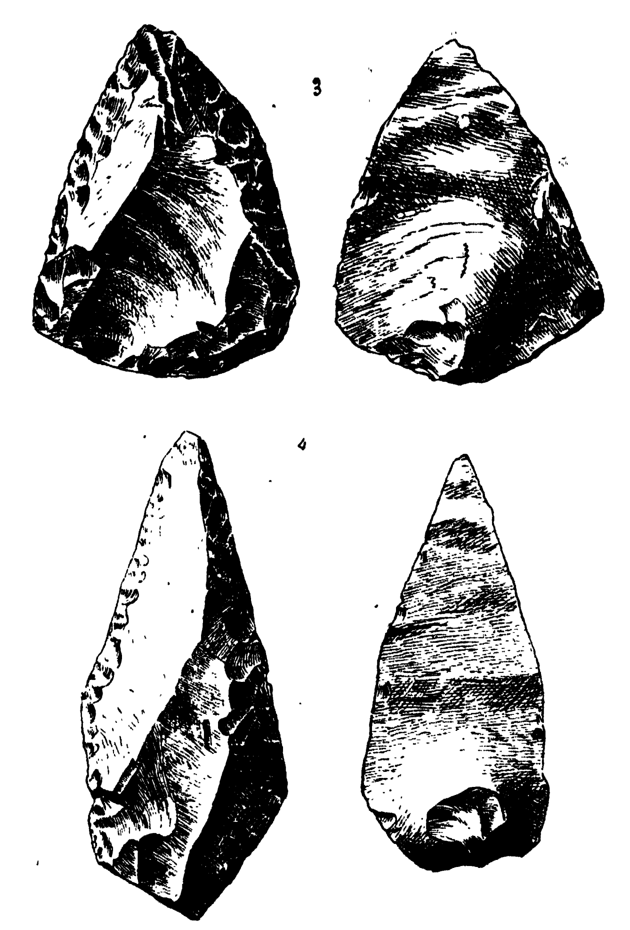


Fig. 18. — INDUSTRIE MOUSTÉRIENNE. Pointes recueillies au MOUSTIER. (D'après PIETTE, *ibid.*, p. 44.)

Au dire du Dr Dubois, auteur de la trouvaille, cette créature étrange n'était ni tout à fait un homme, ni tout à fait un singe

57. Grâce à la Revue *l'Anthropologie* on peut suivre les étapes de la longue controverse engagée au sujet du Pithécanthrope de Java. Voici les principales références : t. VI, pp. 65, 605, 725 ; t. VII, pp. 63, 220, 334 ; t. VIII, pp. 479, 703 ; t. XI, p. 238 ; t. XII, pp. 103, 235 ; t. XV, p. 376 ; t. XIX, p. 260 ; t. XX, p. 373 ; t. XXII, pp. 45, 55.

(*fig.* 12, page 23). Nombre de savants se ralliaient à cette opinion. Le type de Néanderthal avait donc retrouvé son propre ancêtre, la forme intermédiaire, par laquelle la descendance humaine rejoignait les anthropoïdes de l'âge tertiaire, dont l'existence devenait ainsi de plus en plus probable. Telle était, il n'y a pas bien longtemps, l'hypothèse de Schwalbe [58]. C'en est une entre vingt autres. Elle était claire et paraissait solidement appuyée.

***

Mais pour la rendre seulement vraisemblable, il eût fallu bien des choses. Il eût fallu que la race de Néanderthal fût homogène, et ne présentât point, çà et là, des différences qui ne permettent pas de faire rentrer, sous la description qu'on en donne, tous les exemples qui aspirent à la représenter. Il eût fallu que cette race fût la seule, et ne coexistât point, au même instant de la durée, avec une autre race qui n'avait rien de commun avec elle. Il eût fallu qu'entre le pithécanthrope de Java et son prétendu lignage, aucun intermédiaire gênant ne vînt s'interposer. Il eût fallu que ce même pithécanthrope se tînt à une distance assez respectueuse des premiers hommes connus, pour donner à ceux-ci le temps d'acquérir leurs caractères différentiels et spécifiques. Il eût fallu, enfin, que le filleul de M. Dubois consentît à déclarer son identité. Il ne suffisait pas de dire qu'il avait été un intermédiaire, un agent de liaison : car de l'homme, même le plus déshérité, au singe, même le plus achevé, il y a toute la distance qui sépare un être intelligent d'un animal.

Or, sur toute la ligne, l'hypothèse a cédé.

D'abord, il n'est pas sûr que les individus assignés à la race de Néanderthal offrent toujours des caractères nettement tranchés. Tous les anthropologistes ne s'accordent pas lorsqu'il est question d'assigner un vestige humain à l'une ou l'autre des deux races quaternaires. Et quel étonnement n'éprouve-t-on pas à lire deux affirmations du genre de celle-ci : « La tête humaine

58. G. Schwalbe, *Studien zur Vorgeschichte des Menschen*, 1906. — Notons que pour ce savant, *Homo primigenius* et *Homo Sapiens* représentent deux espèces distinctes, séparées par un intervalle chronologique.

(il s'agit des crânes de Predmost), rappelle d'une façon frappante celle de Néanderthal[59] », et chez un autre auteur : « Je suis disposé (il s'agit toujours des crânes de Predmost), à les

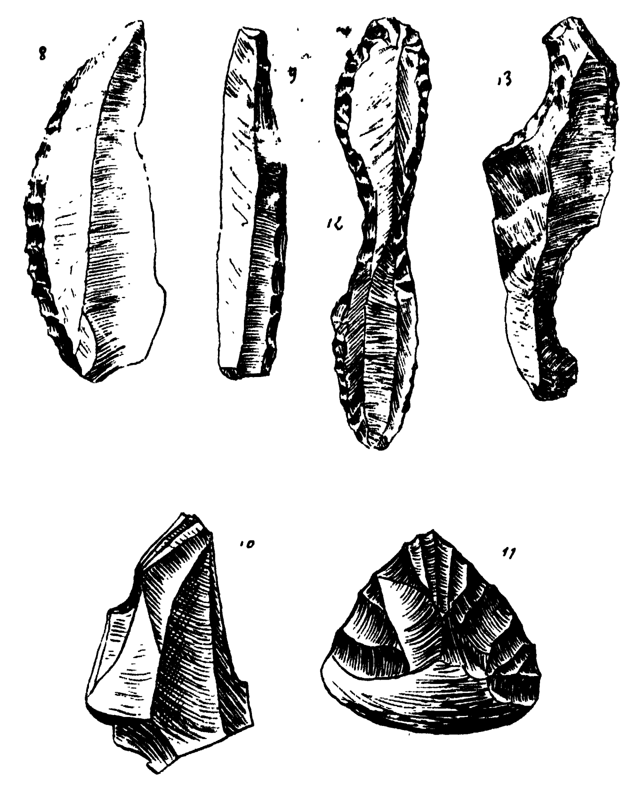


Fig. 19-24. — INDUSTRIE AURIGNACIENNE. 8, Pointe du type de CHATELPERRON ; 9, pointe du type de LA GRAVETTE : sur ces deux modèles, la retouche est unilatérale, d'où le nom de lame « à tranchant rabattu » qu'on leur donne — 12 et 13, lames à coches latérales : le 1er exemplaire provient des COTTÉS (Vienne) ; le second, des grottes de GRIMALDI. — 10 et 11 : *grattoirs carénés*: le 1er exemplaire provient de GARGAS (Hautes-Pyrénées); le second de CRO-MAGNON (Dordogne); — les nos 8 à 12, d'après BREUIL (*Congrès de Monaco*, I, 330 et suiv.; n° 13, d'après CARTAILHAC, *Grimaldi*, II, II, 273).

attribuer à la race de Cro-Magnon[60] » ! Dans le gisement de Krapina[61], M. Kramberger va jusqu'à distinguer trois espèces

59. Charles MASKA, *La station paléolithique de Predmost en Moravie* (Autriche), dans *Anthropologie*, t. XII, p. 148.
60. Josef SZOMBATHY, *ibid.*, p. 156 premier alinéa.
61. Cf. *Anthropologie*, t. XXI, pp. 533-534.

d'*Homo primigenius*. Il a peut-être tort. Mais enfin, si la race de Néanderthal était homogène, de semblables divergences n'auraient pas lieu de se produire. Qu'il y ait eu une race de Néanderthal, nul ne songe à le nier. Où s'arrêtent exactement ses frontières anthropologiques ? On ne le sait pas [62].

Mais supposons qu'elle soit homogène ; encore faudrait-il, pour justifier la théorie, qu'elle eût été seule à exister avant la race de Cro-Magnon. Or, depuis les fouilles entreprises à Grimaldi sous les auspices du Prince de Monaco, cette solitude n'est plus admissible. Dans les couches inférieures de la grotte des *Enfants*, les explorateurs ont ramené au jour deux squelettes, celui d'un jeune homme et celui d'une vieille femme « représentants d'une race dont l'existence n'avait pas encore été signalée à l'époque quaternaire [63] ». Ces deux individus sont des négroïdes. L'allongement démesuré du crâne, la largeur de la face et son prognathisme accentué (*fig.* 10, page 19), le rapport des cuisses aux jambes et des bras aux avant-bras, les caractères du bassin ont suggéré au Dr Verneau des comparaisons concluantes. Quant au cerveau, il avait déjà, nous dit-on, « évolué d'une façon tout à fait remarquable [64] ». Evolué, si l'on veut. Mais, à coup sûr, cette évolution n'a pas eu pour point de départ les hommes du type de Néanderthal, car les négroïdes de Grimaldi furent les contemporains [65] des troglodytes de Spy et de la Chapelle-aux-Saints. Le Dr Obermaier [66] suggère par ailleurs

62. Dans sa nomenclature des ossements authentiques attribuables à la zone de Spy, M. Boule ne fait entrer que les dix noms suivants : Néanderthal, Gibraltar, la Naulette, Spy, Malarnaud, Krapina, la Chapelle-aux-Saints, Moustier, Ferrassie, Quina.

63. *Grottes de Grimaldi, op. cit.*, t. II, fasc. II, p. 126.

64. *Ibid.*, p. 158.

65. Boule, *Anthropologie*, t. XIX, p. 525.

66. Voici, en effet, comment M. Obermaier s'exprime au sujet des squelettes de Spy : « La plupart des savants attribuent aux fragments humains de Néanderthal, pour des raisons anatomiques, l'antiquité des squelettes de Spy et parlent d'un âge moustérien de ces derniers restes. Pour ma part je considère comme très problématique que ceux-ci appartiennent au moustérien. L'intérieur de la grotte de Spy, qui a été si mal fouillée par Rucquoy, contenait une couche moustérienne, sur laquelle se trouvait superposé un niveau moyen, qui rappelle d'une façon frappante le « Solutréen » de Menton, et qu'on doit placer au commencement de cette époque (comme « Présolutréen »). La terrasse au-devant de la grotte ne contenait *aucune couche moustérienne*, mais, à la base, les squelettes humains, au-dessus desquels

que les squelettes de Spy prolongent la race de Néanderthal jusqu'au pré-solutréen, c'est-à-dire en plein paléolithique supérieur, quand déjà la race de Cro-Magnon florissait sur la Côte d'Azur et sur les bords de la Vézère.

Il y a plus. Pour que l'hypothèse fût vraie, il faudrait, avons-nous dit, qu'il n'existât, entre le pithécanthrope et l'homme de Néanderthal, aucun intermédiaire capable de troubler la série évolutive. Or, ce gêneur existe : c'est l'homme de Piltdown.

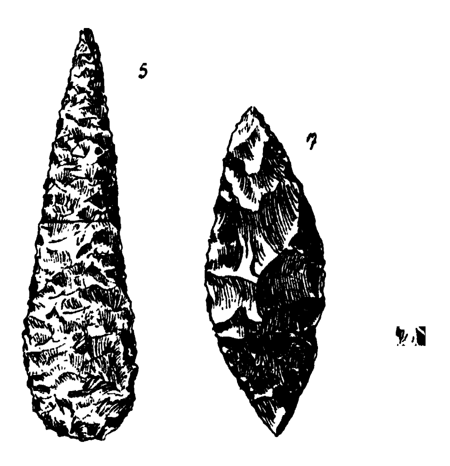


Fig. 25-27. — INDUSTRIE SOLUTRÉENNE. 5 et 17, pointes en feuilles de laurier et de saule. — 18. Pointe à cran typique (cf. PIETTE, *op. cit.*, p. 46). Les deux pièces 5 et 17 sont représentées à une échelle très réduite.

L'homme de Piltdown parut d'abord présenter une curieuse anomalie. Il avait un crâne humain et une mâchoire de Chim-

se trouvait la dite couche présolutréenne que recouvraient encore les vestiges d'un Paléolithique plus récent. L'étude des niveaux démontre que la vallée actuelle d'Orneau était déjà à peu près complètement formée, lorsque la couche inférieure de la terrasse qui renfermait les squelettes se déposait. Ceux-ci étaient accompagnés d'une pointe moustérienne et d'une lame en grès lustré ; plusieurs autres lames et trois pointes moustériennes gisaient encore non loin d'eux, comme MM. FRAIPONT et DE PUYDT ont bien voulu me l'assurer à Liège. Comme on trouve encore une quantité de pointes à main au niveau moyen (ancien Solutréen) de la terrasse, il n'est pas impossible que nous soyons à Spy en présence de sépultures du commencement du Solutréen et non du moustérien. Les sépultures de Menton et de Predmost en seraient des parallèles frappants ».

En somme, les néanderthaloïdes de Spy dateraient de l'aurignacien, (= présolutréen).

panzé. A étudier de plus près ce cas bizarre, on se rendit compte que les deux pièces n'avaient jamais pu être emboîtées. Il va de soi qu'elles ne l'étaient pas non plus lors de la découverte. L'avantage de cette heureuse trouvaille fut double. Il fut prouvé que durant le pléistocène inférieur il y avait eu, en Angleterre, un Chimpanzé. Mais quelque chose de beaucoup plus grave fut établi en même temps : le front du crâne humain, au lieu d'être aplati, était « en façade [67] » et n'avait rien de néanderthaloïde. Ce qui suggéra à M. Boule cette réflexion : « J'ai eu raison de dire que le vocable *homo primigenius*, appliqué au type de Néanderthal, était ridicule [68]. »

Reste sans doute le Pithécanthrope. Mais il n'est pas possible [69] d'admettre que ce mystérieux personnage soit l'ancêtre de l'homme de Piltdown. Peut-il même être l'ancêtre de l'homme de Néanderthal? D'après les lois de l'évolution, un temps considérable a dû s'écouler avant que le type de Néanderthal ait pu se différencier de son précurseur de Java. Or, ce temps est déjà diminué de toute la distance qui sépare le paléolithique moyen des commencements du paléolithique inférieur, puisque le type néanderthaloïde est représenté, dans les couches les plus profondes du paléolithique inférieur, par la mâchoire d'Heidelberg et par le crâne de Tilbury [70].

L'inconvénient serait atténué si, du moins, le Pithécanthrope avait vécu à l'âge tertiaire, au Pliocène, par exemple. Or de nouvelles recherches effectuées à l'endroit de la découverte ont modifié l'opinion émise par Dubois sur l'âge du gisement. Le Pithécanthrope, à son tour, serait quaternaire [71], de sorte que

67. Cf. A Bouyssonnie, dans *Revue du Clergé français*, 1er avril 1913, p. 54 et *suiv.*

68. Cf. *Anthropologie*, t. XXIII pp. 742-744. — On pourrait invoquer, dans le même sens, le crâne de Galley-Hill, si l'authenticité de ce document n'était pas suspecte. *Cf. Anthropologie*, t. VIII, pp. 60-61 ; t. XII, p. 445 ; t. XXI, p. 693 ; t. XXV, p. 122. A ce propos, M. Boule écrit : « La notion de l'âge est, à mon avis, capitale... Mieux faut faire de nouvelles fouilles systématiques... que de chercher à donner une nouvelle importance à tout un bric-à-brac de vieux os recueillis sans garanties suffisantes ». D'après M. Schmidt, le crâne de Galley-Hill, « à raison de son état de conservation doit, en toute hypothèse, être retiré du nombre des restes humains datant du Paléolithique ancien ».

69. A cause de la différence des caractères morphologiques.

70. Cf. Breuil, *Rev. des sciences philos. et théol.*, *art. cit.*, pp. 752 et 735.

71. Cf. J. Deniker, *L'âge géologique de la faune de Trinil*, dans

l'intervalle requis pour son évolution vers le type de Néanderthal devient tout à fait insuffisant. Enfin, pour achever la déchéance du malheureux insulaire de Trinil, on est très porté, aujourd'hui, à le considérer, non comme un singe-homme, mais comme un énorme gibbon. Quant aux Anthropoïdes, chefs de tout le lignage, point n'est besoin d'observer que jamais leurs traces n'ont été identifiées à travers l'âge tertiaire.

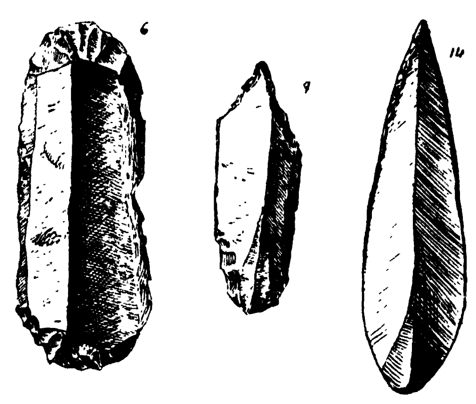


Fig. 28-32. — INDUSTRIE MAGDALÉNIENNE. 6, grattoir ; 7, burin ; 14, pointe ; 15, scie ; 16, double perçoir — N°s 6 et 7 d'après PIETTE, *op. cit.*, pp. 46 et 48 ; 14, 15, 16 d'après le capitaine BOURLON, *Anthropologie*, t. XXVII, p. 4. (Echelle réduite pour les n°s 6 et 7).

De la théorie simpliste de Schwalbe, il ne reste rien. Cette défaite n'a point dérouté les évolutionnistes. On a modifié l'arbre généalogique en multipliant ses branches [72]. On n'admet plus

Anthropologie, t. XX, pp. 373 et *suiv*. Résumé de la discussion : « Pour. VOLZ et MARTIN, le gisement du Pithécanthrope est du quaternaire moyen. Pour ELBERT, il est du quaternaire inférieur. DUBOIS maintient qu'il est du pliocène supérieur ». — *Même auteur : L'expédition* de Mme SELENKA à la recherche des restes du Pithécanthropus, *même Revue*, t. XXII, p. 551. M. BLANCKENHORN, collaborateur de Mme SELENKA, assigne les débris du Pithécanthrope à « l'époque de transition du tertiaire au quaternaire », ou « au milieu de la grande période pliocène-quaternaire inférieure » ou à la « période pluviale du début du quaternaire ». La date la plus récente correspondrait au glaciaire *mindélien*.

72. Voir, par exemple, les conclusions que M. BOULE donne à sa magistrale étude sur l'Homme de la Chapelle-aux-Saints, conclusions résumées en ces termes par M. CARTAILHAC (*Anthropologie*, t. XXIV, 256 et *suiv*.) : M. BOULE « nous entraîne bien loin de la conception classique et simpliste qui, d'une forme anthropoïde plus ou moins

que le Pithécanthrope de Java soit l'ancêtre direct de l'Homme de Spy. On pense que tous deux dérivent parallèlement d'une même souche, dont le prototype sera sans doute un jour découvert. C'est nous remettre simplement en face du postulat de l'évolution. Or, la vérité de ce postulat n'a pas encore été démontrée [73].

Contentons-nous donc d'enregistrer les résultats solides que notre troisième incursion dans le domaine de la Préhistoire nous a rapportés. A ces époques reculées, il y avait en Europe trois races principales : celle de Néanderthal, caractérisée par

évoluée conduisait directement la lignée humaine jusqu'à *H. Sapiens* par les étapes successives du Pithécanthrope et de l'Homme du Néanderthal. Pour lui, au contraire, la souche originelle du genre Homo a donné naissance à des rameaux divergents dont la plupart se sont desséchés à des époques antérieures à la nôtre et dont un seul a enfin donné naissance à l'humanité actuelle. Cette souche originelle plonge ses racines dans un passé beaucoup plus ancien qu'on ne le supposait jusqu'ici, et ne se raccorde vraisemblablement à la souche d'où sont sortis les Anthropoïdes et le Pithécanthrope qu'à une époque très reculée, probablement au tronc commun d'où sont issus tous les singes. Ainsi, l'évolution paléontologique humaine se rapproche de l'évolution d'un grand nombre d'autres mammifères, Chevaux, Eléphants, Ours, etc. ».

73. Ce serait peut-être le lieu d'introduire une remarque de M. A. Bouyssonnie, (*Revue du Clergé français*, 1er avril 1913). Après avoir rappelé la grande différenciation que présentent les vieilles races quaternaires, M. A. Bouyssonnie ajoute : « Cette différenciation profonde prouve la grande plasticité de l'humanité primitive, à moins que l'on ne renonce à l'unité de l'espèce humaine, ce qui a des conséquences graves au point de vue de la foi. Pour éviter ces conséquences, il faut admettre le principe même de l'évolutionnisme : les êtres vivants, aujourd'hui *fixés*, étaient primitivement d'une plasticité très grande et à laquelle on ne peut assigner aucune limite précise ». Que le principe évolutionniste de la plasticité des êtres vivants puisse être invoqué dans le cas présent, rien n'empêche d'en convenir. Mais il sera bon d'ajouter que, pour l'évolutionnisme, le principe de plasticité conclut non seulement à la différenciation des *races*, mais à la différenciation des *espèces*. Et la question reste entière de savoir si l'homme, spécifiquement différencié par ses facultés supérieures et spirituelles, se rattache, par voie d'évolution, à la série des mammifères de l'âge tertiaire. Le vrai problème est là. D'où vient l'*homo sapiens?* Sa descendance est-elle *totalement* animale? A ce point de vue, la réponse de la foi ne saurait être douteuse et trouver pleine satisfaction, — M. A. Bouyssonnie en est d'accord —, dans la loi de plasticité même poussée aux extrêmes limites de ses applications.

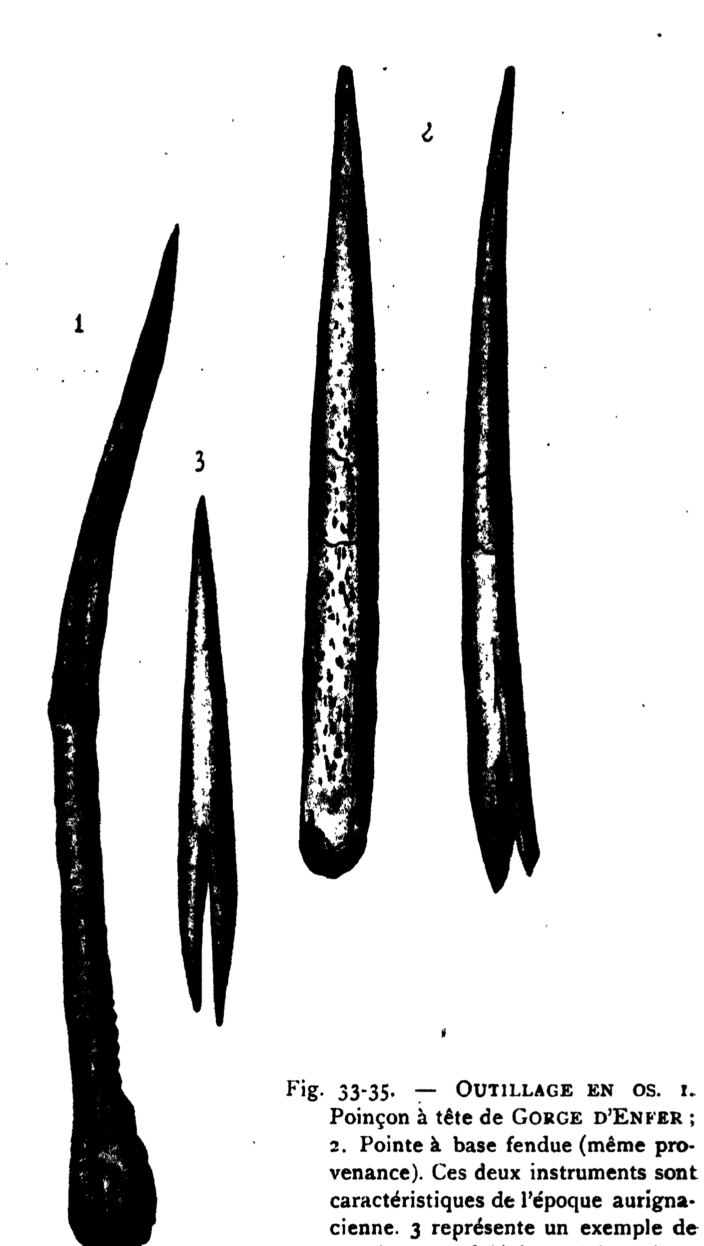


Fig. 33-35. — OUTILLAGE EN OS. 1. Poinçon à tête de GORGE D'ENFER ; 2. Pointe à base fendue (même provenance). Ces deux instruments sont caractéristiques de l'époque aurignacienne. 3 représente un exemple de la pointe magdalénienne à base fourchue (AURENSAN), qu'il ne faut pas confondre avec la pointe fendue d'Aurignac. N° 1 et 3, d'après CARTAILHAC, *Grimaldi*, II, II, pp. 278 et 282 ; n° 2, d'après GIROD, *Stations de l'âge du Renne*, t. II, pl. LXXXVII.

un front bas, par le relief des arcades sourcilières, la puissance des mâchoires et l'absence de menton ; la race négroïde, prognathe, mais au front droit ; enfin, la belle race de Cro-Magnon, magnifiquement représentée par la majorité des exemplaires de Grimaldi. Aux alentours, il est possible que d'autres races aient vécu. Les vestiges de Piltdown et de Galley-Hill autorisent cette supposition.

La plus déshéritée fut assurément celle de Néanderthal. Gardons-nous cependant des appréciations hâtives. D'abord, si déshérité qu'il fût, cet homme était vraiment un homme, quoi qu'en ait pu penser M. Schwalbe : « La comparaison des caractères morphologiques, écrit M. Stolyhwo [74], témoigne d'une parenté morphologique excessivement rapprochée entre les deux groupes (Spy et Cro-Magnon). Que la structure d'*Homo primigenius* soit plus primitive que celle d'*Homo sapiens*, j'en conviens, mais ce n'est pas une structure différente. Aussi ne nous paraît-il pas juste de refuser à *Homo primigenius* le nom de *sapiens*, car, bien que sa culture ait été sans nul doute fort primitive, il occupe cependant, en fait de développement intellectuel, un rang infiniment plus élevé que celui qu'ont pu atteindre ses parents animaux les plus proches ».

M. Boule, qui a consacré une magistrale monographie au squelette de la Chapelle-aux-Saints, ne pense pas autrement. Il a démontré, en particulier, que la capacité cranienne de la race de Néanderthal était sensiblement supérieure à celle que lui avaient attribuée Schaafhausen, Huxley et Schwalbe. Déjà le Dr Manouvrier avait élevé celle du crâne de Néanderthal de 300 centimètres cubes. M. Boule estime que la capacité du crâne de la Chapelle-aux-Saints est comprise entre 1570 et 1750 centimètres cubes. D'où il suit que « par un caractère morphologique de tout premier ordre », le type rentre tout à fait dans le groupe humain. Et si ce chiffre paraît encore inférieur, il y a lieu, continue le même savant, de se demander si « la substance cérébrale étant moindre comme quantité, sa qualité ou simplement sa répartition n'étaient point différentes [75] ». Et surtout, il faudrait prouver que le développement de l'encéphale est en

74. Cf. *Anthropologie*, t. XIX, pp. 214-215.

75. Cf. Boule, *ibid*, t. XX, pp. 262 et *suiv*. L'estimation donnée par Keith de la capacité crânienne de l'Homme de Gibraltar est douteuse (1100 centimètres cubes), *ibid*., t. XXI, pp. 246-247.

rapport constant avec le développement intellectuel[76]. Il est permis d'en douter.

Quant à l'énorme saillie des arcades sourcilières, — autre signe d'infériorité, — elle pourrait s'expliquer par des causes accidentelles qui ne seraient point, pour autant, des causes pathologiques. Cette saillie, d'après M. Sera[77], serait la conséquence directe de « l'accroissement mécanique de l'appareil masticateur ». La pression exercée de bas en haut, par la puissante mâchoire des hommes de Néanderthal aurait provoqué cet accroissement pléthorique des bourrelets et des arcs souciliers. C'est là une hypothèse ; elle n'est ni plus ni moins vraisemblable que tant d'autres. En tout cas, nous le saurons bientôt, les troglodytes de cette race avaient inventé un outillage relativement perfectionné, et ils rendaient à leurs morts les honneurs de la sépulture[78]. A ce dernier titre, ils ne sont pas inférieurs à ces tribus sauvages dont l'intelligence est capable de s'élever à des conceptions religieuses qui nous étonnent.

III

La méthode dont nous nous sommes servis jusqu'à présent, pour établir l'ordre des terrains géologiques, des faunes, des principaux types industriels et des races humaines nous a mis en possession d'une chronologie relative de l'âge quaternaire. Nous savons, par exemple, que telle assise de terrain est superposée ou sous-jacente à telle autre ; que tel ensemble d'espèces animales est apparu avant ou après tel autre, mais rien de plus. Nous serait-il possible de transformer cette chronologie relative en chronologie absolue, c'est-à-dire d'assigner à l'antiquité de l'homme paléolithique une date précise, exprimée en

76. Cf. à ce sujet, A. Lemonnyer, *La Révélation primitive et les données actuelles de la science*, p. 83, note 1.

77. Sera, *Sul significato della platicefalia con speciale considerazione della razzi di Neanderthal*, dans *Archivio per l'Anthropologia e la Etnologia*, t. XL, *fasc.* 3-4 ; t. XLI, *fasc.* 1. — Cette hypothèse, déjà suggérée par Virchow, a été également proposée par M. Toldt : *Brauenwülste, Tori supraorbitales, und Brauenbogen, Arcus superciliares, und ihre mecanische Bedeutung*. Vienne, 1914. — Notons cependant que cette explication suppose, mais n'explique pas, le front fuyant de la race de Néanderthal.

78. Voir le chapitre des sépultures.

bons chiffres sonnants, tout comme l'on date l'époque de la fondation de Rome ou le règne des Pharaons ?



Fig. 36-37. — 1. **HARPON** magdalénien avec un seul rang de barbelures. — 2. **SAGAIE** magdalénienne. Ces deux objets proviennent de **LAUGERIE-BASSE** (Dordogne) et ont été reproduits par **GIROD**, *op. cit.*, t. I, pl. LXX et LX.

L'entreprise est si aléatoire que, peut-être, serait-il plus sage d'y renoncer. Et lorsque on a patiemment compulsé les chiffres effarants que nombre de géologues alignent avec une assurance imperturbable, on est soulagé de trouver enfin sous la plume de l'un d'entre eux, cette critique sévère mais juste : « l'inconscience avec laquelle on voit certains préhistoriens attribuer tant ou tant de milliers d'années à telle ou telle époque de la période pléistocène est vraiment un spectacle pénible [79]. »

Voyons plutôt. Gabriel de Mortillet [80] réclamait, pour la durée des temps quaternaires, 200.000 à 250.000 ans, dont 100.000 pour le moustérien. M. Rutot est un peu plus réservé : il se contente volontiers de 130.000 ans [81]. M. Penck relève les exigences : il lui faut au moins 500.000 ans [82]. Quant à M. Keith, son estimation, semble-t-il, a battu tous les records : rien que pour

79. BOULE, *Anthropologie*, t. XXII, p. 311.

80. Sur le système chronologique de G. DE MORTILLET, voir *Le Préhistorique, 1re édition*, 1883, pp. 614 et *suiv*.

81. A. RUTOT, *Essai d'évaluation de la durée des temps quaternaires*, dans *Bulletin de la Société belge de Géologie*, tome XVIII, 1904, pp. 13 et *suiv*.

82. Chiffre rapporté dans l'*Anthropologie*, t. IX, p. 357 ; cf. *ibid*, t. XIX, p. 459.

l'évolution de la race de Néanderthal, il demande de 500.000 à 1500.000 ans [83] !

Il est assez curieux de noter que, de ces chiffres démesurés, on passe brusquement à des supputations infiniment plus modestes. Ainsi, le professeur Waldeyer, dès 1890, assignait à l'homme une antiquité de 15 à 20.000 ans [84]. L'abbé Boulay rabaisse ce chiffre à 10.000 [85]. D'après M. Sollas, les débuts du magdalénien ne remonteraient pas au delà de 16.000 ans [86]. D'après M. Nils Olof Holst, 6.900 ans nous séparent de cette même phase de la civilisation paléolithique [87]. La moyenne de ces opinions oscille entre 16 et 12.000 ans.

Où est la vérité ? Et qui peut avoir raison, entre les tenants du premier système et les partisans du second ? Toute préoccupation apologétique mise à part, on doit convenir que les estimations les plus modestes sont celles qui ont aussi le plus de chance d'être vraies, parce qu'elles reposent sur des faits dont la constatation est relativement plus facile. Voici quelques-uns de ces faits.

Un argument familier aux partisans des longues périodes, c'est la vitesse infinitésimale avec laquelle les glaciers actuels se déplacent. Ainsi la Mer de glace progresse par jour en hiver de 0m40, et en été de 0m75. En Suisse, la vitesse moyenne des glaciers est de 110 mètres par an. Le progrès annuel du Dedvorak au Caucase est de 40 mètres. Quel temps n'a-t-il donc pas fallu aux glaciers quaternaires pour recouvrir d'immenses espaces ! La comparaison est défectueuse. Car, plus un glacier est important, plus il marche vite. Ainsi au Groenland, où les masses congelées sont très considérables, certains glaciers marchent, en été, à des vitesses de 6 m. 83 et de 19 m. 77 par jour. L'argument paraît donc se retourner. Quelle ne devait pas être la vitesse de ces gigantesques glaciers quaternaires qui, sous la poussée d'une pesanteur formidable, durent s'avan-

83. *Cf. ibid.*, t. XXIII, p. 219.

84. Au 21e congrès des Anthropologistes Allemands : bref compte-rendu dans *Anthropologie*, t. I, p. 761.

85. Abbé N. Boulay, *L'ancienneté de l'homme d'après les sciences naturelles*. Lille, 1894. — *Même auteur. Les origines de l'espèce humaine*, dans *Revue de Lille*, février et mars, 1897.

86. J. W. Sollas, *Ancient Hunters*, London, 1911, chapitre XIV.

87. Dr Nils Olof Holst, *The Ice Age in England*, dans *Geological Magazine*, 1915.

cer à des allures dont nos plus grands glaciers actuels ne sauraient nous donner une idée exacte ?

Un autre motif allégué par les tenants des périodes longues, c'est la lenteur avec laquelle se forment les stratifications géologiques. Or, M. l'abbé Parat, l'infatigable explorateur des grottes de la Cure, observe que les ossements d'animaux fossiles ne sauraient se conserver s'ils ne sont rapidement recouverts par les couches alluviales. Dans les grottes de la Cure, l'épaisseur moyenne de ces couches est de 5 m. 50. D'après le système de M. de Mortillet, ce remplissage aurait mis à se déposer 55.000 ans, à raison de 55 millimètres par espace de 500 ans. Mais cette mince couche n'aurait pas suffi à recouvrir les ossements qui, de ce chef, n'auraient pas été conservés. Or, ils l'ont été, et l'abbé Parat insiste même sur leur état remarquable de conservation. C'est donc que le remplissage s'est accompli beaucoup plus rapidement que ne le supposait M. de Mortillet [88].

Il y a plus. D'une étude à laquelle le Dr Topinard s'est livré sur la région des Grands Lacs Canadiens, il résulte que le creusement des gorges du Niagara ne remonte pas au delà de 10.000 ans, et la dernière extension glaciaire à 12.500 ans. D'après cette supputation, il serait téméraire d'assigner à l'homme une antiquité supérieure à 15.000 ans [89].

Enfin, dans les sépultures préhistoriques, fouillées en Egypte par M. Flinders Petrie, on a découvert des silex taillés qui offraient avec nos silex magdaléniens de l'âge du Renne des ressemblances frappantes. Ces silex étaient associés à des harpons de facture également magdalénienne. Or l'un de ces harpons égyptiens remonte à la première partie de la seconde civilisation préhistorique, c'est-à-dire, entre 8000 et 6000 ans avant Jésus-Christ. Même si ce harpon et ces silex ne sont que les survivances d'une civilisation plus ancienne, celle-ci ne saurait être indéfiniment éloignée d'une époque où l'on avait si fidèlement conservé les modèles industriels antérieurs [90].

La convergence de ces indications puisées à des sources très diverses est suggestive. Elle nous permet d'écarter les comptes

88. Abbé PARAT, *Matériaux pour l'établissement d'une chronologie des temps quaternaires*, dans *Congrès international d'Anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, Monaco, 1907, t. I, pp. 280 et *suiv.*

89. Paul TOPINARD, *L'Anthropologie aux Etats-Unis*, dans *Anthropologie*, t. IV, pp. 340 et *suiv.*

90. *Ibid.*, t. XXVI, p. 604.

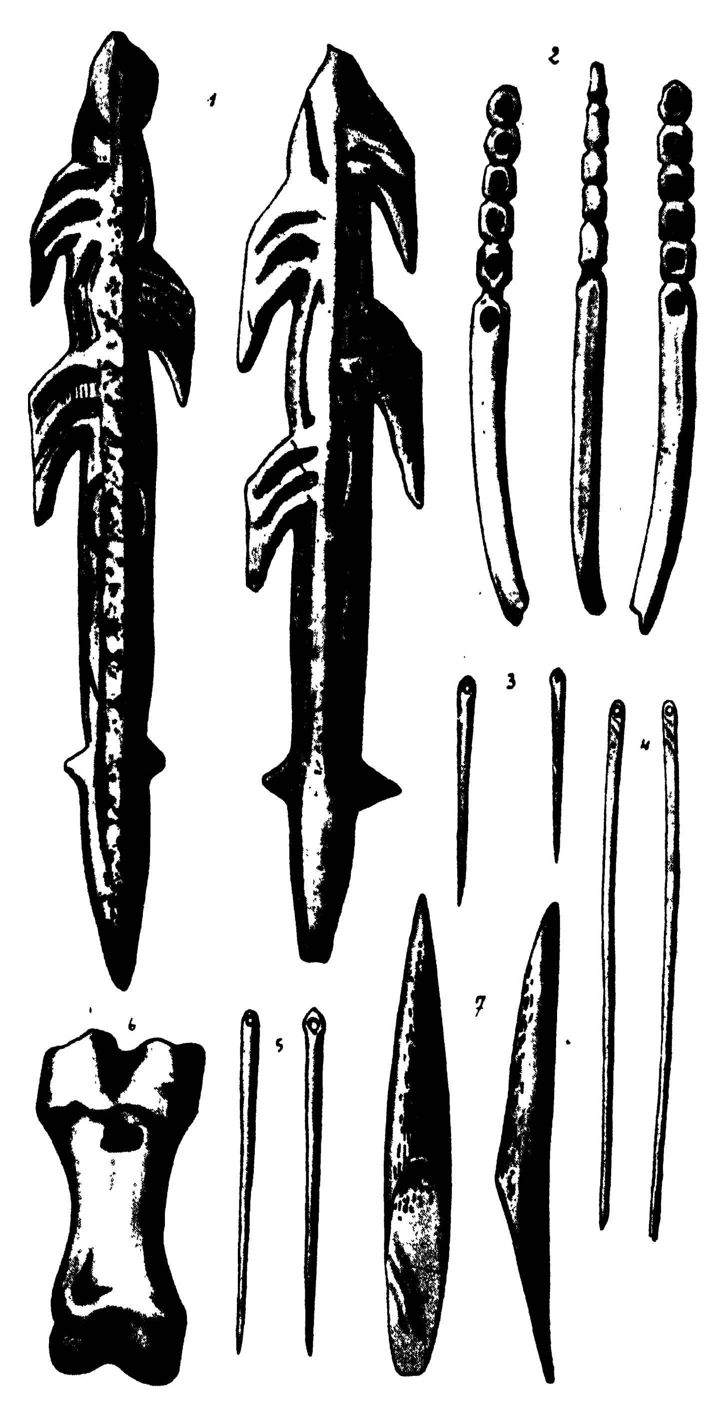


Fig. 38-44. — OUTILLAGE MAGDALÉNIEN. 1. Harpons à deux rangs de barbelures ; 7, flèche à pointe récurrente ; 6, sifflet ; 2, 3, 4, 5, aiguilles. D'après PIETTE, *op. cit.*, *passim*.

fantastiques de Gabriel de Mortillet et de ses imitateurs. Il ne paraît pas que la vieillesse de l'homme chelléen soit supérieure à 13 ou 14.000 ans avant notre ère. Cet âge est encore bien vénérable, mais rappelons-nous que ni la Bible, ni l'Eglise n'enseignent, à titre de révélation, aucun système chronologique.

Nous connaissons les grands phénomènes géologiques dont le monde fut alors le théâtre ; nous avons noté les modifications du climat et le changement des faunes. Sur cette scène, lentement mobile, nous avons situé l'homme. Mais comment cet homme s'est-il comporté au sein de la nature ondoyante et diverse qui l'entourait ? Comment sut-il lutter contre les éléments, pourvoir à ses besoins, et frayer peu à peu les routes au progrès civilisateur ? Ce sera le sujet de notre second chapitre.

CHAPITRE SECOND.

La Civilisation Paléolithique.

SOMMAIRE :

Objet et but de ce chapitre : décrire, de la civilisation, ce qu'il est nécessaire d'en connaître pour mieux comprendre la religion.

I. — L'ÉVOLUTION INDUSTRIELLE. *Les pierres taillées. — Distinction des types industriels. — La succession des outillages attestée par la superposition des niveaux stratigraphiques.*

Les phases de l'industrie paléolithique : le chelléen ; *l'*acheuléen ; *l'*aurignacien ; *le* solutréen ; *le* magdalénien ; *l'*azilien. *Cette classification est applicable à l'Europe. — Le* préchelléen. — *Les éolithes.*

II. — L'ÉVOLUTION ARTISTIQUE. *L'art mobilier. Niveau aurignacien : sculptures, gravures, décors géométriques. — Epoques ultérieures. Progrès de la sculpture : ronde-bosse et bas-reliefs. — Gravures à contours découpés ; gravures simples ; gravures en champ-levé. — La stylisation, aux niveaux* gourdanien *et* lorthétien.

L'art pariétal. Découverte des peintures quaternaires dans la grotte d'Altamira. — Nouvelles trouvailles. — Authenticité des images peintes ou gravées sur les parois des cavernes. — Les phases de l'art pariétal : comment on les distingue. Résultats. — Relations des dessins rupestres avec les phases de l'industrie. — Valeur artistique de ces dessins.

III. — LE TRAIT CARACTÉRISTIQUE DE LA CIVILISATION QUATERNAIRE. *L'homme paléolithique réalise le type chasseur dans toute sa pureté.* — Il n'a pas d'animaux domestiques. *Preuves. — Objections : les chevaux de Solutré, les chevêtres, les couvertures ; réponse.*

L'homme paléolithique est nomade. *En quel sens il faut entendre ce nomadisme : stations tour à tour occupées et abandonnées. — Le nomadisme attesté par les voyages des coquilles, — et par l'unité artistique.*

L'homme paléolithique ne connaît pas l'agriculture. *Rareté des représentations végétales. — Les navettes de tissage. — Les aiguilles et les cousoirs. — Les vêtements. — L'emploi du fil ne suppose pas la culture systématique des plantes textiles.*

L'art quaternaire reflète le milieu social qui l'a produit : il est avant tout un art de chasseurs.

Décrire, en quelques pages, l'évolution civilisatrice des races paléolithiques serait l'effet d'une prétention aussi vaine que téméraire. L'extrême complexité du sujet s'y oppose, et à vou-

loir trop simplifier, on risque d'imprimer, à la synthèse qu'on ébauche, un caractère systématique que la réalité ne comporte pas.

La Préhistoire, aussi bien, est un domaine fertile en surprises. Nombre de conclusions, qu'elle semblait tout d'abord avoir autorisées, se modifient au hasard des fouilles et des trouvailles nouvelles. En marge du livre où ils enregistrent et organisent les découvertes, les préhistoriens sont tenus de ménager, en prévision de l'avenir, de larges espaces blancs.

N'allons pas cependant pécher par excès de scepticisme. Sur le vaste champ des ruines pléistocènes, certaines assises humaines sont encore en place et dessinent les contours de l'édifice abattu. Nous avons la satisfaction de reconstituer, au moins par le dehors, quelque chose de la vie de nos lointains ancêtres, d'enchaîner les étapes de leur industrie, de leur art, et de les retrouver, par leur intelligence et leur énergie tendues vers l'effort, très semblables à nous.

Mais cette reconstitution, singulièrement captivante, n'est possible que par l'accumulation et la comparaison de milliers et de milliers de petits faits. Ces faits ne se laissent point classer en catégories tranchées. Les séries se fondent à leurs limites comme les couleurs d'un spectre réfracté par un prisme. C'est peu à peu que la nuance s'accuse assez nette pour motiver une coupure.

Et puis, au fur et à mesure qu'il se rapproche de nous, le courant civilisateur s'élargit. S'il est plus riche d'apports, il est plus inégal aussi. On n'a pas exprimé toute la physionomie de l'art magdalénien, par exemple, lorsqu'on a cité tel ou tel chef-d'œuvre, la tête du cheval hennissant du Mas d'Azil ou les derniers polychromes d'Altamira. A côté de ces réussites, il y a eu des tâtonnements, des « repentirs », des échecs. Or, on ne l'ignore pas, l'étude de ces essais est parfois plus instructive que celle des chefs-d'œuvre.

Et voilà pourquoi il est si malaise de tracer une esquisse fidèle de la civilisation quaternaire. L'attente légitime de documents nouveaux interdit de prononcer des jugements définitifs. La fluidité des choses déjà connues se dérobe aux divisions arrêtées. Un résumé s'accommode mal de semblables exigences.

Nous avons conscience de ces difficultés. Et nous serions impardonnable de passer outre, si, au delà de cette rapide esquisse, nous ne poursuivions pas un autre but. L'industrie et

l'art ne nous intéressent ici que pour autant qu'ils sont capables de nous introduire dans la Religion de l'homme préhistorique [1]. Hormis les sépultures, la mentalité religieuse de cet homme ne nous est accessible que par un stock, d'ailleurs considérable,

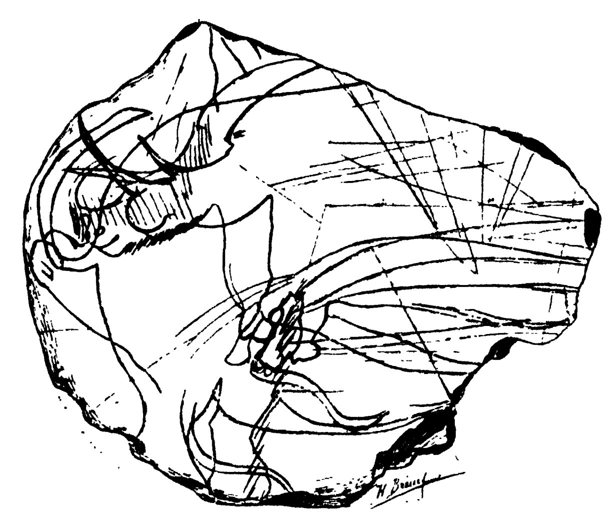


Fig. 45. — ART AURIGNACIEN. Gravure sur objets manuels. Galet de schiste, découvert dans la grotte du TEILOBITE (Yonne), représentant des profils enchevêtrés de *rhinoceros tichorhinus* et de capridés. Dessin de M. l'abbé BREUIL.

d'images gravées ou peintes sur les instruments ou sur les parois des grottes. Or si déjà, au seul point de vue de l'histoire de

1. Et c'est pourquoi nous nous croyons autorisé à éliminer de ce chapitre une foule de renseignements et de références que l'on trouvera dans les ouvrages qui traitent *ex professo* de l'archéologie préhistorique. Signalons, une fois pour toutes, comme spécialement recommandable, l'excellent *Manuel* du regretté Joseph DÉCHELETTE, (mort au champ d'honneur) : *Manuel d'archéologie préhistorique*, Paris, PICARD, ouvrage dont l'unique lacune est d'avoir paru en 1908 : or, depuis ce temps, la Préhistoire s'est singulièrement enrichie de faits et de résultats nouveaux. Nous aurons donc à compléter, là où les connaissances de M. DÉCHELETTE se sont arrêtées. Pour le reste, nous nous contenterons d'insister, dans les notes marginales, sur les points qui intéressent, d'une manière plus directe, la question religieuse et dont l'éclaircissement préparera les voies aux chapitres ultérieurs de notre travail. Au point de vue iconographique, nous croyons devoir signaler un volume qui, sous un format modeste, contient à peu près tout ce qu'il importe de connaître si l'on veut se familiariser avec les produc-

l'art, l'ordre et la succession des œuvres constituent une base d'appréciation fort imposante, au point de vue de l'histoire religieuse, nous le verrons, ces mêmes éléments jouent un rôle plus capital encore. Il nous est donc indispensable de fixer quelques points de repère certains, auxquels nous rattacherons ensuite les manifestations diverses de l'art paléolithique. Ces points de repère nous sont fournis principalement par la transformation des types industriels. De plus, les manifestations artistiques, avant de les étudier sous l'angle spécial de la religion, nous devons les connaître en elles-mêmes : elles témoignent en effet du degré de culture atteint par les peuplades qui les ont produites, et ce renseignement nous sera d'une réelle utilité quand nous aurons à définir les règles de la méthode ethnographique. Enfin, et surtout, l'influence que les soucis habituels de la vie exercent sur le développement religieux nous oblige à dégager les traits généraux, essentiels d'une civilisation matérielle qui, pour s'échelonner sur un grand nombre de siècles, n'en garde pas moins, d'un bout à l'autre, le caractère d'une incontestable unité.

Evolution de l'industrie ; manifestations artistiques ; caractères fondamentaux de la civilisation : tels sont les problèmes que nous avons à traiter au cours de ce chapitre.

I

Nous avons admis, comme provisoirement démontrée, la répartition de l'outillage paléolithique en un certain nombre de séries dont chacune correspond à une époque distincte de la civilisation quaternaire. Il est bien permis de se demander comment on a pu établir une classification aussi exacte. Qu'il y

tions artistiques de l'âge paléolithique : c'est le *Répertoire de l'Art Quaternaire* de M. Salomon REINACH (Paris, Leroux, 1903). Ce répertoire, assurément, ne saurait remplacer les publications de PIETTE, ou de l'Institut de Monaco, ou des revues spéciales, et tel n'est pas le dessein de l'auteur. Mais il a l'avantage de placer sous les yeux du lecteur un tableau coordonné, complet (jusqu'en 1913) et accompagné de nombreuses références. Rappelons encore, parmi les publications destinées au grand public, le *Musée préhistorique* de MM. G. et A. de MORTILLET (2e édition, Paris, Schleicher, 1903), moins complet que le précédent mais qui embrasse la Préhistoire jusqu'à l'âge du Bronze inclusivement.

ait des silex taillés par la main de l'homme, et qu'on puisse discerner ces objets des pierres brutes éclatées par le jeu des forces naturelles, on se résigne encore à l'admettre. Et l'on a raison. Les archéologues se trompent quelquefois. Mais sans compter les signes intrinsèques qui dénotent la taille intentionnelle d'une pierre (silex, grès ou quartzite), la constance des formes, le rassemblement, sur un seul point, de quantités considérables d'outils similaires, l'association de ces outils à d'autres objets manifestement ouvrés, voire même à des squelettes humains, suffirait à lever tous les doutes. Mais que l'on veuille ensuite déterminer la succession dans le temps des formes industrielles, n'est-ce point donner à fond dans l'arbitraire, et soumettre les faits à des cadres purement artificiels? L'objection, si elle était fondée, appellerait des conséquences trop graves pour que nous soyons dispensés de l'éclairer. Si nous avions à raconter ici l'histoire de la Préhistoire, nous montrerions par quels cheminements longs et pénibles, on est parvenu à ordonner un classement viable des industries paléolithiques. Ce récit nous entraînerait trop loin. Nous emploierons donc délibérément le procédé didactique. C'est le schéma de la démonstration que nous allons exposer, en rappelant au préalable qu'il a fallu près d'un siècle pour l'amener à pied-d'œuvre.

La stratigraphie, science qui a pour but de fixer la position relative des niveaux archéologiques, nous fournit la clef du mystère. Son exercice se décompose idéalement, si l'on peut dire, en deux temps.

Les objets ouvrés, — pierres taillées, fragments d'ivoire ou fragments d'os, — sont enfouis dans la terre qui, peu à peu, recouvrit les campements habités jadis par les hommes. Sur un point donné, les fouilles vont ramener au jour tout un lot d'instruments. Dans ce lot, on aura vite observé qu'un ou plusieurs modèles prédominent. Des fouilles entreprises sur d'autres points de la même région ou même à des distances fort éloignées de ce premier gisement, aboutiront à des résultats identiques. Cette insistance à reparaître tant de fois en des localités distinctes suggère l'idée que l'on se trouve en présence d'un cycle industriel nettement caractérisé et qui exprime un moment de l'évolution totale. Mais voici que les recherches dirigées sur un autre champ d'investigations ne livrent plus les modèles du premier cycle. Par contre, ils restituent des modèles tout différents. Nous avons croisé une nouvelle étape du déve-

loppement industriel. Et ainsi de suite. En fin de compte, à force de répéter l'expérience, et à coups de pioche, nous aurons recueilli les pièces détachées d'une vaste construction dont le plan général nous échappe encore.

En fait, dès 1840, Boucher de Perthes identifiait, dans la Somme, un premier modèle qui, retrouvé plus tard, pur de mélange, à Chelles (Seine-et-Marne), prit le nom de *chelléen*. A partir de 1854, le Dr Rigollot signale à Saint-Acheul, près d'Amiens, un nouveau modèle qui s'appela *acheuléen*. En 1860,



Fig. 46. — ART AURIGNACIEN. Gravure sur galet de la station de REBIÈRES (Dordogne). Cheval. Style très archaïque. (D'après M. R. MONTANDON, *Anthropologie*, t. XXIII, p. 309.)

l'exploration, par Lartet, de la petite grotte d'Aurignac (Haute-Garonne), mettait les préhistoriens sur la piste d'un troisième cycle dont l'autonomie, ardemment discutée, tour à tour abandonnée et reprise, a conquis enfin droit de cité, grâce surtout aux précisions de M. Cartailhac et de l'abbé Breuil : c'est l'*aurignacien*, l'une des phases les plus importantes de la civilisation quaternaire. En 1863, la grotte du Moustier donnait à Lartet et Christy un quatrième cycle connu depuis sous le nom de *moustérien*. On doit, aux mêmes explorateurs, la découverte, en 1866, de l'industrie dont la grotte de la Madeleine venait de leur

livrer un certain nombre d'exemplaires : c'est le *magdalénien*. La même année, les fouilles exécutées par M. Adrien Arcelin au Crot-du-Charnier (Solutré, Saône-et-Loire), allaient permettre d'ajouter à cette nomenclature, le *solutréen*. Enfin, l'honneur d'avoir identifié le sixième et dernier type de l'industrie paléolithique revient à M. Edouard Piette : c'est l'*azilien*, ainsi baptisé à cause du Mas d'Azil, où il fut constaté pour la première fois en 1887.

Mais il ne nous suffit pas de posséder les pièces de la construction. Il nous faut procéder à leur assemblage, c'est-à-dire reconstituer l'ordre même de leur succession historique. Tâche maintenant superflue, dira-t-on, puisque déjà la géologie et la paléontologie nous ont amplement renseignés à ce sujet. D'accord. Mais si la méthode géologique peut dater, en gros, les phases de l'industrie quaternaire, son pouvoir ne va pas plus loin. Il s'arrête aux grandes lignes, parce que la même formation géologique et l'existence de la même faune ont fort bien pu se prolonger à travers plusieurs subdivisions d'une période industrielle. Il est donc nécessaire de recourir à un autre moyen, plus précis encore, pour compléter le tableau.

Ce moyen, la stratigraphie nous l'apporte en formulant cette règle théoriquement très simple : de deux ou plusieurs cycles industriels, le plus ancien est celui dont les modèles typiques sont renfermés dans la couche sous-jacente à toutes les autres, et l'ordre d'après lequel les cycles se sont succédé, historiquement, est l'ordre même des niveaux archéologiques à commencer par le plus bas. (*fig*. 13, 14 et 15 p. 25, 29, 33).

En pratique l'usage de cette règle ne conduit à des résultats indiscutables que si certaines conditions sont remplies : il faut d'abord que les couches explorées soient bien en place, c'est-à-dire n'aient jamais été ni troublées par les agents naturels (glissements de terrain, action des eaux), ni remaniées par la main des hommes. En outre, il faut que l'ordre de superposition, une fois donné, se révèle toujours identique, partout où on l'observe. Malheureusement, il est très rare de rencontrer une station où tous les niveaux soient représentés. Ici, les assises se succèdent régulièrement jusqu'à une certaine hauteur puis s'interrompent brusquement. Là, un chaînon intermédiaire manque à la série. Ailleurs, et plus fréquemment encore, ce sont les assises inférieures qui font défaut. Mais ces lacunes partielles, bien loin d'infirmer la conclusion finale, la confirment. Lorsque deux

niveaux sont superposés, toujours l'acheuléen succède au chelléen, le moustérien à l'acheuléen, l'aurignacien au moustérien, le solutréen à l'aurignacien, le magdalénien au solutréen et l'azilien au magdalénien. Et quand certains niveaux intermédiaires font défaut, le vide correspond toujours à la place qu'eût occupée l'industrie absente si elle eût été représentée. Une pareille concordance, mille fois répétée, acquiert la valeur d'une preuve scientifique. Sans crainte d'erreur, on peut affirmer que l'évolution industrielle paléolithique a suivi l'ordre que nous connaissons déjà, du chelléen à l'azilien. Il convient d'ajouter qu'à l'intérieur de chaque cycle, on observe des coupures secondaires. Suivant une comparaison familière à M. Cartailhac, « chaque couche constitue un des feuillets du livre à lire. Aujourd'hui, quand nous disons qu'une culture est moustérienne, nous indiquons non pas la page, mais le chapitre auquel elle appartient, si l'on peut dire[2] ». Ce sont là les dégradés, les demi-teintes dont nous parlions au début.



Sans trop nous attarder à ces nuances, nous pouvons définir, comme il suit, les phases de l'industrie quaternaire. L'évolution débute par les instruments de Chelles, ce que Boucher de Perthes appelait des « haches antédiluviennes », les ouvriers qui travaillaient avec lui des « langues de chat », et M. G. de Mortillet, plus belliqueux, des « coups-de-poing » (*fig.* 16, p. 35). Pour les fabriquer, les paléolitiques choisissaient un rognon de silex, dont ils enlevaient des éclats, à coups de percuteur, de manière à obtenir une sorte de pointe, à bords sinueux, ou de couperet pointu. Souvent, la convexité opposée à la pointe n'est pas taillée et garde sa forme naturelle. Les dimensions varient de six à vingt-huit centimètres de longueur. A quoi servaient ces « coups-de-poing » ? A beaucoup d'usages, sans doute : couper, racler, percer et, aussi, se défendre. En outre, avec les éclats détachés du bloc de silex, les Chelléens confectionnaient des outils de fortune, sans forme définie.

Avec l'acheuléen, la hache se modifie et s'améliore. L'ouvrier ne se contente plus de dégrossir un noyau de pierre dure : il façonne un bel instrument taillé en amande, soigneusement re-

2. CARTAILHAC, *Grottes de Grimaldi*, t. II, fasc. II, pp. 230-231.

touché sur les deux faces. Les contours, de sinueux qu'ils étaient, deviennent rectilignes (*fig*. 17, p. 37). Le poids s'allège, l'outil est plus maniable. Plus tard il s'affine encore et se réduit aux proportions élégantes d'une pointe mince, lancéolée, tranchante. Ce progrès marque déjà un apogée de la taille de la pierre. En même temps les éclats, jadis informes, subissent à leur tour un travail de remaniement et l'on assiste à un premier essai de spécialisation de l'outillage. Vers la fin de cette période, un nouveau modèle apparaît, l'éclat Levallois (découvert à Levallois-Perret) : bien loin d'être un débris simplement utilisé, il a été détaché

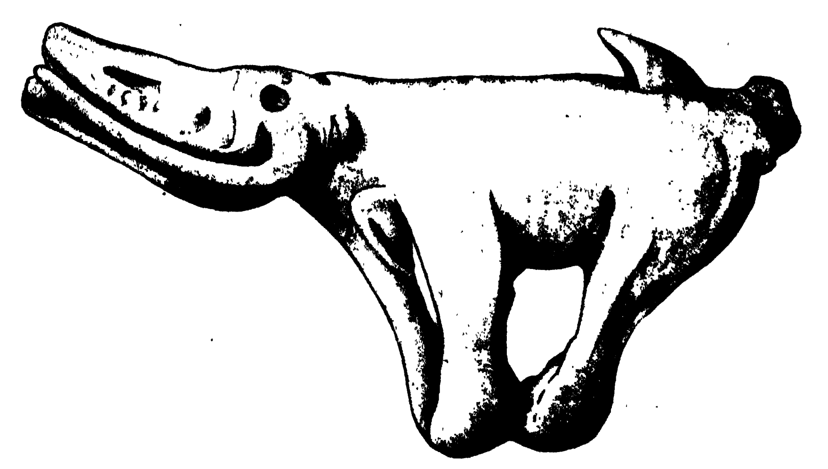


Fig. 47. — ART SUR OBJETS MANUELS. Sculpture en RONDE-BOSSE. Statuette de Mammouth en palme de renne. *Bruniquel*, Abri de Plantade (Tarn-et-Garonne). (D'après PIETTE, *op. cit.*, pl. V).

tout exprès d'un gros bloc ou *nucleus*, et il offre cette particularité de n'être taillé que sur une seule face. L'autre face reste dans l'état où elle se trouvait au moment de l'éclatement.

Or, cette forme de silex taillé sur une seule face [3], est le type auquel se ramènent tous les outils de l'époque moustérienne, avec cette différence que l'éclat n'est plus, comme autrefois, ovale, mais, dans l'immense majorité des cas, triangulaire (*fig*. 18, p. 39). Par contre, les haches se raréfient et peu à peu disparaissent. Ce délaissement a frappé les préhistoriens. L'outillage moustérien, écrit M. Cartailhac, « a sa compléxite particulière. On le voit se dégager des legs archaïques. On peut croire qu'il

3. CARTAILHAC, *Grottes de Grimaldi*, t. II, fasc. II, p. 236.

permettait une division du travail, une meilleure préparation des peaux et du bois. Ce qui est positif, c'est qu'il répondait à des habitudes très différentes, parfaitement déterminées, fixées. Dans les mœurs nouvelles les gros instruments d'autrefois n'avaient plus de rôle [4]. »

L'Age du Renne commence avec l'aurignacien. Cette industrie (*fig.* 19-24, p. 41), avons-nous dit, a été l'objet d'ardentes discussions. L'origine du débat remonte à G. de Mortillet. D'après celui-ci, l'utilisation industrielle de l'os s'était introduite au magdalénien. Or, l'aurignacien était justement caractérisé par deux objets en os : une pointe à base fendue ou non fendue (usage inconnu), et une sorte de poinçon affilé qui représente les plus anciennes épingles à cheveux de la planète (*fig.* 33-35, p. 47). Donc, l'aurignacien *devait* se confondre avec le magdalénien. Les fouilles exécutées dans une dizaine de stations ont établi, depuis, à l'évidence, que l'aurignacien non seulement ne s'identifie pas avec le magdalénien, mais qu'il est antérieur au solutréen [5]. Bien plus, ce n'est ni au magdalénien ni même à

4. « C'est à la fin de la période acheuléenne qu'apparaît la taille moustérienne, caractérisée par la préparation des nucléi destinés au débitage des éclats dits Levallois qui sont à la base de l'outillage moustérien ». COMMONT in *Anthropologie*, t. XXVI, p. 569.

5. A ces indications sommaires, nous croyons utile d'ajouter quelques compléments. La *question aurignacienne* compte en effet parmi les plus capitales de la Préhistoire paléolithique : on aura lieu, maintes fois, de s'en rendre compte au cours de cet ouvrage. Authenticité des sépultures de Grimaldi, débuts de l'évolution artistique, formes primitives des cultes thériolâtriques, tous ces points seraient demeurés obscurs et sans doute insolubles, si le niveau d'Aurignac n'eût pas été réintégré à la place qui lui échoit dans la stratigraphie quaternaire. C'est principalement à M. l'abbé BREUIL et à M. CARTAILHAC que revient l'honneur d'avoir élucidé ce problème, dont nous allons exposer brièvement les grandes lignes, quitte à revenir sur certains détails, lorsque nous traiterons le l'authenticité des sépultures. Nous reportons à la fin de la présente note les références bibliographiques.

Jusqu'en 1861, il n'existait pas encore de classification paléolithique. Ce furent précisément les fouilles exécutées, en 1860, dans la petite grotte d'Aurignac (Haute-Garonne), par Ed. Lartet, qui suggérèrent à celui-ci d'en introduire une. Cette classification reposait exclusivement sur le principe de la succession des faunes. Avec ce critérium, LARTET distinguait quatre âges de l'époque des cavernes : Age de l'*Ours des Cavernes ;* âge de l'*Eléphant* ou du *Rhinoceros ;* âge du *Renne ;* âge de l'*Aurochs.* L'aurignacien, représenté non seulement à Aurignac mais à la grotte de la *Chaise* (Charente), à la grotte des *Fées,* (Chatel-

l'aurignacien qu'il faut reporter les plus anciennes traces d'utilisation de l'os. Dès le moustérien, certains débris d'animaux

---

perron, Allier) et à *Gorge d'Enfer* (Dordogne), était contemporain de l'âge de l'ours. C'était assigner à ce niveau une ancienneté considérable; en quoi M. LARTET avait deviné juste. Malheureusement son opinion ne fut pas acceptée. Plusieurs causes contribuèrent à son abandon. Il y eut d'abord la découverte de l'industrie de Solutré. Cette industrie différait à la fois de celle d'Aurignac et de celle de la Madeleine. L'absence de fouilles méthodiques empêcha de définir, du premier coup, les rapports chronologiques de ces trois types industriels. Il y eut ensuite et surtout l'intervention de M. G. DE MORTILLET, dont les vues systématiques allaient influencer si profondément l'orientation des recherches préhistoriques. Or, M. G. DE MORTILLET, après avoir suivi quelque temps M. LARTET, se ravisa. A ses yeux, le critérium faunique était dans l'espèce, dépourvu de valeur. Persuadé, en outre, qu'à l'époque quaternaire, le progrès de la civilisation avait été continu, il ne put admettre que l'industrie solutréenne, si pauvre — il le pensait — d'instruments en os, eût été précédée par une phase que caractérisait la pointe fendue d'Aurignac. Par suite, il proposait la classification suivante (1868-1869) : les pointes en silex de Solutré se reliaient aux pièces plus archaïques du Moustier ; Aurignac marquait l'introduction de l'industrie de l'os et se rattachait, comme période de transition, au magdalénien, où le travail sur os avait atteint son apogée. Plus tard (1872), l'aurignacien disparaissait totalement de cette classification tendancieuse, et voici pourquoi. La seule différence que M. DE MORTILLET discernait entre l'industrie d'Aurignac et celle de la Madeleine, était la facture des pointes en os. « A l'époque d'Aurignac, disait-il, ces pointes sont fendues à la base et la hampe ou manche entre dans la pointe, tandis qu'à la belle époque de la Madeleine, c'est l'inverse qui a lieu : les pointes ont leur base taillée en biseau ou en coin pour pénétrer dans les hampes ». Or, conclut-il, « c'est un caractère insuffisant pour déterminer une époque ». Dès lors il devient superflu d'assigner à ce type archéologique une place distincte : il se confond avec le type magdalénien. Conclusion singulièrement hâtive et simpliste, car l'industrie aurignacienne, au seul point de vue typologique, accuse, avec celle de la Madeleine, des différences tout autres que celle dont M. G. DE MORTILLET fait exclusivement état. Quoi qu'il en soit, — à part de rares exceptions, parmi lesquelles il convient de mentionner M. HAMY, — l'ensemble des préhistoriens suivit la direction de l'auteur du *Préhistorique*. Puis la réaction se produisit. Elle fut motivée par un examen plus approfondi, plus scientifique des données archéologiques et stratigraphiques. Sans doute, on pouvait accorder à M. G. DE MORTILLET que le critérium paléontologique ne suffisait pas tout seul à dérimer la question aurignacienne. M. BREUIL est le premier à en convenir. « Le dernier mot, écrit-il, ne saurait être dit par la paléontologie, mais par la stratigraphie, pour fixer l'âge relatif des assises archéologiques qui nous préoccupent ». Or la stratigraphie ne permet plus aujourd'hui d'entretenir aucun doute à ce sujet. Elle ne le permet

(humerus de Bison, phalange de cheval), offrent des entailles, des stries qui indiquent une adaptation de ces ossements à un but déterminé. Enfin, en dehors de l'outillage en os, les in-



Fig. 48. — ART SUR OBJETS MANUELS. Applique d'ivoire, avec bouquetins sculptés en DEMI-RELIEF. *Mas d'Azil* (Ariège). (D'après PIETTE, *op. cit.*, pl. XLIX).

struments aurignaciens en pierre se révèlent fort bien caractérisés. Ce sont des burins, avec lesquels les péléolithiques

plus parce qu'elle a nettement établi que, dans nombre de stations, les niveaux aurignaciens se superposent directement aux niveaux moustériens, ou sont sous-jacents à des niveaux solutréens, ou enfin, constatation décisive, s'intercalent entre des niveaux moustériens et des niveaux solutréens. La nomenclature de ces stations a été présentée par M. l'abbé BREUIL, d'abord au Congrès de Périgueux (1905), puis et d'une manière plus complète encore, au Congrès de Monaco (1906). Ce sont, en Belgique, les gisements du *Trou-Magrite* (Pont-à-Lesse, fouilles

incisaient les dessins gravés sur les objets ou sur les parois des grottes. Le type normal est un silex dont l'extrémité est

de M. E. Dupont, de Goyet (fouilles de M. E. Dupont) et de *Spy* (fouilles de MM. Fraipont, Lohest, de Puydt). Ces stations permettent de distinguer trois niveaux superposés dans l'ordre suivant : *montaiglien* (= aurignacien), *magritien* (= solutréen), *goyétien* (= magdalénien). En France, cinq stations autorisent des conclusions identiques : *Solutré* (fouilles de M. Arcelin et de l'abbé Ducrost) ; *Brassempouy* (fouilles de M. Dubalen et de MM. Piette et de Laporterie) : *Pair-non-Pair* (fouilles de M. Daleau) ; *Arcy-sur-Cure* (fouilles de M. l'abbé Parat) ; *La Ferrassie* (fouilles de MM. Peyrony et Capitan). A cette liste, déjà considérable, il serait facile d'ajouter aujourd'hui plusieurs noms nouveaux. Citons, par exemple, les grottes de *Grimaldi* et notamment la grotte des *Enfants :* du foyer K au foyer A, toutes les assises sont aurignaciennes, et surmontent un foyer L, moustérien ; — la grotte de *Castillo* (Espagne cantabrique), où les couches aurignaciennes sont intercalées entre des couches moustériennes et des couches solutréennes ; — *Cueto de la Mina* (Asturies), où l'aurignacien a été découvert, sous-jacent au solutréen ; — la station d'*Ofnet* (Bavière) où le solutréen typique s'étage sur une strate caractérisée par la pointe à base fendue d'Aurignac. Quant à la prétendue pauvreté de l'industrie de l'os au solutréen, elle est démentie encore par les résultats des fouilles. Ainsi Cueto de la Mina a donné des canines de cerf percées, des esquilles appointées et une belle zagaie cylindrique. M. l'abbé Breuil va même jusqu'à supposer « que les assises qui, dans les Pyrénées ont fourni des sculptures sur bois de Renne appartiendraient dans leurs niveaux supérieurs, comprenant les assises à contours découpés (*v. infra*), à l'extrême base du solutréen (qui manque dans les Pyrénées) ». L'argument fondamental de M. G. de Mortillet n'a donc aucune valeur. Il est désormais prouvé que l'aurignacien constitue une phase autonome de la civilisation quaternaire, prenant place comme l'avait entrevu Lartet, au début de l'Age du Renne.

Bibliographie. — Lartet (Edouard). *Mémoires sur la station humaine d'Aurignac*, 1863 ; du même. *Annales des Sciences naturelles*, 4me série, t. XV. — Gabriel de Mortillet, *Promenades à l'Exposition universelle, Sépulture d'Aurignac*, in *Matériaux*... 1867 ; du même, *Promenade au Musée de Saint-Germain*, 1868. — Cartailhac, *Les grottes de Grimaldi*, t. II, fasc. ii, chap. iii et iv. — Abbé Breuil, *Congrès préhistorique de Périgueux*, communication sur l'*Epoque présolutréenne ;* du même : *Les Cottés*, grotte du vieil âge du Renne à Saint-Pierre de Maillé (Vienne), dans *Rev. de l'Ecole Anthrop. de Paris*, février, 1906) ; du même, *La Question aurignacienne, étude critique de stratigraphie comparée :* dans *Revue préhistorique*, 1907 ; du même, *Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique*, Monaco, 1906, t. I : communication sur *les gisements présolutréens du type d'Aurignac.* — Sur la Stratigraphie de *Castillo*, cf. *Anthropologie*, t. XXIII, p. 10, fig. 11 ; sur *Ofnet, ibid.* t. XX, pp. 207 et suiv. ; sur *Cueto de la*

taillée en deux facettes coupées à angle aigu pour augmenter la force de résistance de l'outil. Mais le burin, à cette époque, comporte de nombreuses variétés. Ce sont encore des grattoirs, qui, parfois, dessinent la carène d'un navire. Ce sont aussi des lames courtes ou allongées. En général, tous les instruments aurignaciens, quelle que soit leur spécialisation, en burins, en grattoirs, etc., sont retouchés, d'une retouche fort belle, sur leurs bords latéraux.

Cette remarque est d'importance, si l'on veut saisir le lien qui rattache le solutréen à l'aurignacien. Au solutréen, en effet, l'outillage typique semble bien différent (*fig*. 25-27, p. 43). Il se compose de magnifiques lames taillées en feuilles de laurier ou en feuilles de saule, pointes de flèches ou pointes de lance. Parfois l'extrémité inférieure se prolonge par une sorte de pédoncule ou de soie qui facilitait l'emmanchement. Au solutréen supérieur, cette rallonge s'accentue et forme avec le corps de l'outil un véritable cran. La taille solutréenne est d'une finesse extraordinaire : « de petits éclats enlevés par pression, au moyen d'un travail délicat, dessinent ordinairement sur les deux faces des sillons parallèles et souvent assez réguliers. Les belles pointes sont plates, de galbe très correctement profilé et parfois assez minces pour être transparentes[6] ». A aucune époque, sauf, beaucoup plus tard, au néolithique, l'art de façonner le silex n'a atteint un tel degré de perfection. La cachette de Volgu[7] (Saône-et-Loire) a donné les plus beaux exemplaires de ce type d'industrie : l'un d'entre eux mesurait 0m35 de longueur. Un pareil outillage peut-il dériver de l'aurignacien? On le croit assez volontiers. A l'aurignacien les retouches affectaient les bords de l'instrument : au solutréen elles s'étendent à toute la surface. Enfin, notons que cette phase industrielle a pratiqué le travail de l'os. Citons, en particulier, les aiguilles recueillies à Brassempouy (Landes)[8] et à Lacave (Lot)[9]. Ces aiguilles sont munies de leur

Mina, *ibid*. t. XXVIII pp. 446 et suiv. ; sur le solutréen dans les Pyrénées, cf. BREUIL, Congrès de Périgueux, *Essai sur la stratigraphie des dépôts de l'Age du Renne*, c. r., par CARTAILHAC, dans *Anthropologie*, t. XVI, p. 512.

6. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 138.

7. DÉCHELETTE, *ibid.*, p. 147.

8. Grotte du Pape. Cf. PIETTE, *L'art pendant l'Age du Renne*, pl. LXXVII, 6, 6a.

9. Armand VIRÉ, *Grotte préhistorique de Lacave* (Lot), dans *Anthropologie*, t. XVI, p. 426, fig. 14.

chas. Et l'on se demande par quel prodige de patience et d'habileté les troglodytes parvenaient, avec leurs perçoirs en silex, à obtenir des trous plus déliés que ceux que l'on observe sur les aiguilles de l'âge du fer [10].

Si l'on voulait apprécier l'industrie magdalénienne d'après son outillage lithique, on serait bien déçu. Flèches et lances solutréennes ont disparu. A leur place on trouve une extrême abondance de lames, rarement longues, le plus souvent très petites, sans aucune retouche ou avec un minimum de retouches. Plusieurs sont denticulées et ressemblent à des scies minuscules. D'autres s'achèvent en pointes très aiguës (*fig.* 28-32, p. 45).



Fig. 49. — ART SUR OBJETS MANUELS. GRAVURE SIMPLE. Renne gravé sur une pierre. Grotte des *Espélungues*, à Lourdes (Hautes-Pyrénées). (D'après PIETTE, *op. cit.*, pl. XCIX).

L'ensemble trahit une régression sensible sur les âges antérieurs. La régression est apparente. Si les magdaléniens ont négligé le silex, c'est parce que la plus grande partie de leurs instruments ont été confectionnés en os, en ivoire ou en bois de renne. L'essor imprimé à ce genre de travail est vraiment prodigieux. Aiguilles et cousoirs pour la confection des vêtements ; pendeloques, épingles, brochettes pour la parure ; sagaies, pointes de flèches, propulseurs pour la chasse ou pour la guerre ; harpons et hameçons pour la pêche ; spatules pour le malaxage des couleurs : la matière osseuse prédomine partout (*fig.* 36-44, p. 50, 53). Et comme l'os est une matière délicate, comme il doit être, non seulement

10. L'observation est de M. J. DECHELETTE, *op. cit.*, p. 162.

façonné en outils, mais sculpté et orné de fines gravures, il a fallu que l'outillage en silex se pliât à ses nouveaux emplois. De là vient son exiguité. C'est un outillage d'artisans qui visent à la précision ; c'est un outillage d'artistes qui recherchent l'exacte fidélité des images. Séparé de son contexte historique, le silex magdalénien est en recul. Replacé dans ce contexte il est l'auxiliaire d'un splendide progrès. Ce progrès, d'ailleurs, ne s'est pas accompli d'un seul jet. Au magdalénien inférieur, les grands silex sont encore nombreux et le harpon, type caractéristique de toute la période, n'est représenté que par des essais rudimentaires. Au magdalénien moyen (gourdanien), les petits silex sont plus fréquents, mais peu variés, et le harpon n'a qu'un seul rang de barbelures. Enfin, au magdalénien supérieur (lorthétien), l'outillage microlithique est très différencié et les harpons offrent souvent deux rangs de barbelures.

Un dernier niveau, l'azilien, se superpose, soit directement, soit par l'intermédiaire de couches stériles au magdalénien. A cette époque le climat s'est adouci. Les forêts poussent. Déjà le Renne remonte vers le Nord. Le Cerf Elaphe se substitue à lui. Ses bois, ses os fournissent la matière première de l'outillage azilien. Les harpons prennent des formes plus aplaties, plus grossières. L'industrie du silex reste pour le fond, magdalénienne. Il semble qu'on assiste au crépuscule de la civilisation paléolithique, comme si les hommes, épuisés par un trop long effort, avaient dès lors connu la décadence des races usées et mûres pour l'invasion.

Tel a été le développement de l'industrie à l'âge de la pierre taillée. Les préhistoriens qui ont dressé cette classification, rigoureusement conforme à la réalité des nombreux faits observés, ne sont pas suspects d'arbitraire. On peut, toutefois, soulever à son sujet deux problèmes. A-t-elle une valeur universelle? Est-elle complète ? Complète, elle l'est sans doute par le côté tourné vers nous. Mais sait-on si avec le chelléen on tient vraiment le premier anneau de la chaîne ? Nous aurons, plus tard, à revenir sur ces questions. Pour l'instant, il nous suffit de savoir que notre classement s'applique à l'Europe centrale et occidentale : majeure partie de l'Espagne, France, y compris l'Alsace (la Lorraine ne paraît pas avoir reçu la visite des paléolithiques) [11], Suisse, partie de l'Angleterre, Belgique, Alle-

11. Georges Goury, *Le paléolithique en Lorraine*, *Anthropologie*, t. XXV, p. 25 et suiv. L'absence de paléolithique en Lorraine s'explique

magne, Autriche-Hongrie. En Italie, le solutréen et le magdalénien sont restés inconnus jusqu'à ce jour.

D'autre part, il est extrêmement probable que l'homme n'a pas créé, d'une seule venue, le type de l'industrie chelléenne. Ce « coup-de-poing » qui nous paraît si élémentaire, est sans doute le fruit d'une longue recherche. Dans les alluvions de Saint-Acheul, M. Commont a exhumé, sur certains points, « une industrie très grossière, très archaïque, que l'on peut qualifier de préchelléenne[12] ». Hâtons-nous d'ajouter que cette trouvaille ne modifie en rien les lignes générales de la chronologie pléistocène. Les instruments préchelléens de M. Commont n'appartiennent pas à un autre terrain que celui des instruments chelléens proprement dits, et par conséquent le point de départ du progrès réalisé par le « coup-de-poing » de Chelles ne doit pas être cherché bien au delà[13].

Il est vrai que cette conclusion ne satisfait pas tous les préhistoriens. Il en est que poursuit le problème de l'homme tertiaire, et qui vont chercher, jusque dans les terrains du pliocène, voire du miocène, de l'oligocène et de l'éocène, des pierres utilisées par un homme hypothétique, datant de ce temps-là. Ces pierres fameuses, ce sont les *éolithes*[14]. Jamais l'imagination

rait par la structure du massif vosgien : à l'époque des glaciers, l'écoulement des eaux se produisit dans la direction de l'ouest, rendant le pays inhabitable. Seule, une tribu magdalénienne s'aventura de ce côté, et laissa les vestiges retrouvés dans la station de Saint-Mihiel.

12. Cf. *Anthropologie*, t. XIX, p. 571.

13. Cette conclusion est généralement admise, même par les préhistoriens qui se rallient à l'hypothèse des « éolithes ».

14. La discussion ardente, engagée autour des éolithes, continue, celle, non moins passionnée, dont les silex soi-disant « tertiaires » de Puy-Courny, de Thenay et d'Otta furent jadis l'objet. Ce sont principalement les publications de M. Rutot, conservateur du musée de Bruxelles, qui l'ont ranimée. A la suite de découvertes faites dans les alluvions de la vallée de la Lys (Reutel), de la Dendre (Maffles) et dans les tranchées de Mesvin, M. Rutot crut avoir identifié une industrie beaucoup plus vieille que le chelléen et qu'il baptisa du nom d'*éolithique* avec trois phases successives : *reutélien*, *mafflien* et *mesvinien*. A vrai dire la date de cette industrie n'était pas extraordinairement reculée, puisqu'elle était reportée à la base du Quaternaire. Mais, et ceci est beaucoup plus grave, les critères dont M. Rutot s'était servi pour reconnaître les silex en cause étaient de telle nature que si l'éolithique belge obtenait droit de cité dans la classification archéologique, on devrait admettre également l'authenticité d'une foule de documents similiaires. Or, ce n'est pas uniquement au début du quaternaire que l'on se flatte

n'a eu pour s'exercer plus libre carrière. Les éolithes étant, par définition, des pierres qui ne sont pas taillées d'après un modèle uniforme, il sera toujours loisible d'en trouver partout, principalement là où la nature en forme par milliers. Si l'existence de l'homme tertiaire doit un jour être prouvée, il ne sem-

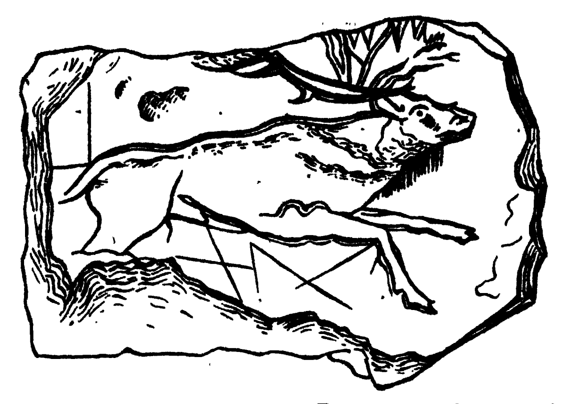


Fig. 50. — ART SUR OBJETS MANUELS. Renne au galop gravé sur un fragment de schiste. SAINT-MARCEL, Indre. GRAVURE SIMPLE.

ble pas que ce soient les *éolithes* qui fourniront les bases de la démonstration.

d'avoir rencontré des *éolithes*, mais encore au pliocène supérieur (Saint-Prest et Forest-bed de Cromer), au pliocène moyen (Plateau de Kent), au miocène supérieur (Puy-Courny et Otta), à l'oligocène supérieur (Thenay), à l'oligocène moyen (Boncelles), et jusqu'à l'éocène moyen (Duan). Si bien qu'avec les silex pour lesquels M. RUTOT demandait l'estampille de la science, l'antiquité de l'homme se trouvait ramenée au commencement de l'Age tertiaire ! M. OBERMAIER (*Das geologische Alter des Menschengeschlechts*, dans *Mitteilungen der geologischen Gesellschaft*; Vienne, 1908) a fait bonne justice de ces prétentions. De deux choses l'une: ou les éolithes sont attribuables à l'*homme* ou à un *précurseur* de l'homme. Si on les attribue à l'homme, on s'inscrit en faux contre les résultats les plus certains de la paléontologie, qui, jusqu'à présent, ne connaît pas d'homme tertiaire. Si on les attribue à un précurseur on se heurte au principe même de la doctrine évolutionniste : si en effet, à partir de l'âge tertiaire, l'être qui, un jour, devait être l'homme, a constamment évolué, son industrie a dû évoluer avec lui : or, observe judicieusement OBERMAIER, à tous les étages géologiques, les éolithes restent semblables à eux-mêmes. Il y a là déjà au moins une présomption contre l'authenticité du matériel éolithique. Et l'on est encouragé à serrer de plus près encore les termes du problème.

On sait ce qu'il faut entendre par éolithes : ce ne sont nullement des pierres taillées intentionnellement. Ce sont des « rognons » ou des

II.

A parcourir ce bref tableau, nous entrevoyons déjà que le terme de civilisation, appliqué à la Préhistoire, n'est pas un mot vide de sens. A ces époques reculées, l'intelligence humaine

« éclats naturels », « de formes plus ou moins régulières », « directement utilisés à la percussion ou au raclage », « avec retouche sommaire d'accommodation pour la préhension facile et retouches successives d'utilisation, s'il y avait lieu, c'est-à-dire, si l'outil était destiné à servir plusieurs fois de suite, grâce au ravivage des arêtes émoussées par l'usage ». (RUTOT, in *Bulletin de la société belge de géologie*, t. XVII, p. 427, 1903.) De cette définition résulte le principal argument à faire valoir contre la réalité des éolithes. Comment en effet se prononcer sur l'authenticité de pièces dont la caractéristique est précisément de ne présenter aucun des signes certains auxquels on reconnaît un instrument taillé par la main de l'homme? La régularité, la constance des formes font ici défaut, et les « retouches » sont affaire d'appréciation subjective. C'est ce que M. BREUIL explique dans un consciencieux article *sur la présence d'éolithes à la base de l'éocène parisien (Anthropologie*, t. XXI, pp. 285 et suiv.). Qu'il y ait eu une industrie éolithique préparant les voies à la véritable industrie paléolithique, il est permis de le conjecturer. Mais, ajoute M. BREUIL « si la nature exceptionnellement sans doute, peut produire des objets... semblables à des types industriels parfaitement définis et connus comme tels dans leurs milieux normaux en dehors de toute possibilité d'erreur, *à combien plus forte raison doit-on se montrer circonspect à l'égard des manifestations les plus élémentaires de l'activité humaine, et se montrer exigeant avant de fonder sur leur constatation si problématique des théories dépassant si formidablement ce qui est acquis d'une manière définitive et en toute évidence.* » Cette manière de voir est partagée par nombre de savants, tels, par exemple, M. COMMONT *(Anthropologie*, t. XXI, p. 683), et M. ENGERRAND *(ibid.*, t. XXIV, p. 592). — Elle est d'ailleurs singulièrement corroborée par une série d'observations positives qui semblent bien, jusqu'à nouvel ordre, enterrer la question des éolithes, inopinement ressuscitée par M. RUTOT. En premier lieu, les éolithes ne sont pas liés à des *stations*, mais à des *terrains*. Et cela veut dire qu'on les rencontre toujours dans des giments naturels. Jamais ailleurs. Jamais hors des limites à l'intérieur desquelles les silex se sont déposés par le jeu de causes purement géologiques. N'est-ce point là une preuve qu'ils sont l'œuvre de la nature et non pas l'œuvre de l'intelligence humaine? Ainsi — nous citons ce cas, mais il en est d'autres — M. VIRÉ *(Pseudoéolithes de la rivière souterraine de Padirac*; extrait du 6e congrès préhistorique de France, Tours, 1910), a découvert de superbes éolithes au fond du puits de Padirac (Lot). Or ce souterrain a toujours été inaccessible. C'est donc que les rivières souterraines fabriquent des éolithes. De même

ne chôme pas. Elle est toujours en éveil, et loin de s'immobiliser, elle révèle une grande souplesse, une réelle puissance d'adaptation progressive aux exigences de la vie. Les silex de Saint-Acheul, les belles lames solutréennes, les outils en os du magdalénien pourraient, sans exagération aucune, être qualifiés d'œuvres d'art.

Cette impression se fortifie lorsque, de l'étude de la technique industrielle, on passe à l'inventaire des images que nous ont léguées nos ancêtres. Ici, toute hésitation disparaît. Nous apprenons, avec surprise, que l'âge quaternaire a possédé non

M. Paul SARASIN, (*Uber die Fehlerquellen in der Beurteilung der Eolithen*, in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, t. XXII, nº 1, 1911), a montré comment l'action des eaux de la mer réussit à tailler en éolithes de vieux tessons de bouteilles, dont la matière ressemble de si près à celle des silex. Mais l'argument décisif, en cet ordre de recherches, a été fourni par les curieuses expériences auxquelles MM. BOULE, CARTAILHAC, CAPITAN et OBERMAIER se sont livrés à Mantes (Cf. *Anthropologie*, t. XVI, p. 261 ; cf. également M. de LAPPARENT, *Les silex taillés et l'antiquité de l'homme*, Paris, 1909). A l'usine de Guerville, près Mantes, on fabrique du ciment avec la craie extraite des carrières environnantes. Cette craie renferme encore, même après un premier triage, des nodules de silex empâtés dans la masse. Craie et nodules sont jetés dans une vaste cuve remplie d'eau, et soumis à l'action d'une herse de fer rattachée à un arbre vertical qui imprime, à la circonférence de l'appareil, une vitesse de quatre mètres par seconde (vitesse des eaux du Rhône en temps de crue). La craie se réduit en bouillie, tandis que les nodules s'agitent furieusement, s'entrechoquent et se heurtent aux dents de fer de la herse. Le résultat de cette opération est des plus curieux : « *Toutes les formes qualifiées d'éolithes se retrouvent à Guerville sans la moindre exception, offrant une identité complète avec les spécimens de Reutel que M. Rutot lui-même a donnés aux collections de l'Ecole des Mines. Percuteurs, rabots, racloirs, retouchoirs, pierres à encoches, enclumes, etc., rien n'y manque, pas même, dans bien des cas, le fameux bulbe de percussion. Certains échantillons*, déclare M. BOULE, *d'une perfection vraiment extraordinaire, paraissent avoir été l'objet d'un travail fini, de retouches méthodiques et plusieurs fois répétées.* » M. DE LAPPARENT, à qui nous empruntons ces lignes, et qui a raconté avec une jolie pointe d'humour l'épisode, ne donne-t-il pas la note juste lorsqu'il dit que le débat sur les éolithes se clôt « par un universel éclat de rire, si — ajoute-t-il — la déconvenue n'atteignait que des sectaires, toujours prêts à ramasser partout ce qu'ils croient être des armes contre la religion ». (*op cit.* pp. 42-43). Ainsi les éolithes rejoignent le célèbre anthropopithèque que naguère M. G. DE MORTILLET inventait pour accoler au nom de ce fallacieux ancêtre le nom de l'abbé BOURGEOIS, l'inventeur et le loyal défenseur des silex de Thenay.

seulement des artistes de valeur, mais encore des styles, des traditions et des écoles artistiques. Pour procéder avec ordre, nous allons passer en revue d'abord les objets manuels, puis les figures pariétales, en rattachant, autant que possible, les phases de l'art aux phases de l'industrie.

Jusqu'à présent, aucune œuvre d'art n'a pu être assignée au paléolithique inférieur ou moyen. L'apparition des images gravées ou sculptées sur des objets, ne semble pas remonter au delà de l'aurignacien. Détail non moins curieux, l'évolution artistique débute par la sculpture en ronde-bosse. La station de Brassempouy (Landes) [15], exactement datée par la pointe à base

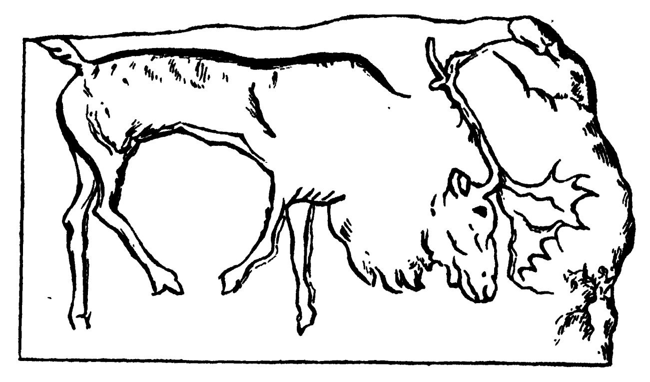


Fig. 51. — ART SUR OBJETS MANUELS. Renne broutant, sur bois de Renne. THAYNGEN (Suisse). GRAVURE SIMPLE.

fendue d'Aurignac, est significative à cet égard. Elle a livré un lot de petites figurines en ivoire de mammouth, et qui représentent surtout des femmes. La tête de l'une de ces femmes est recouverte d'une sorte de capuchon. De semblables statuettes en ivoire, en stéatite jaune, en calcite, ont été retrouvées à Menton, à Sireuil (Dordogne), à Pair-non-Pair (Gironde), au Trou-Magrite (Belgique). Sans doute elles ne seront pas absentes des autres niveaux de l'âge du Renne : mais il est remarquable de constater que la coutume de sculpter l'image de l'homme ait été particulièrement en honneur à l'aurignacien. Toutefois, la prédominance de la sculpture n'est pas aussi exclusive qu'on avait pu le croire jadis. La gravure s'annonce

15. Nous renvoyons l'étude plus approfondie de ces figurines humaines au chapitre VII de cet ouvrage (Anthropomorphisme).

par des essais plus ou moins réussis. Sur un galet de schiste (grotte du Trilobite, Yonne), on voit se dégager, d'un fouillis de lignes entrelacées, plusieurs profils de Rhinoceros (*fig.* 45, p. 57). Un galet de grès (station de Rebières, Dordogne), garde le tracé malhabile d'un cheval (*fig.* 46, p. 60). Un autre galet (également du Trilobite) porte le dessin d'un gracieux rameau à feuilles alternées (*fig.* 82, p. 150). Le décor géométrique n'est pas non plus inconnu : alignements de points, de lignes parallèles, de diagonales en séries, chevrons emboîtés, méandres réguliers, etc. En somme, les éléments essentiels de l'art à l'époque du Renne existent dès l'aurignacien.

Mais il y a eu, aux périodes ultérieures, — solutréen et magdalénien, — un immense progrès. Il est possible que la sculpture en ronde-bosse ait peu à peu évolué en bas-reliefs, puis en gravure à contours découpés, et enfin en gravures simples, encore que la succession ne soit pas rigoureuse et que l'introduction d'une technique nouvelle n'entraîne nullement la disparition des autres.

Le procédé de la sculpture en ronde-bosse n'a pas besoin d'être décrit (*fig.* 47, p. 63).

Le bas-relief est obtenu en sculptant, sur un objet, une seule face du modèle. Le relief, suivant les cas, est plus ou moins accusé (*fig.* 48, p. 66).

La gravure à contours découpés obéit à un autre procédé. L'artiste commence par sculpter, de chaque côté d'une pièce de bois de renne ou d'os, les deux moitiés d'une image : ensuite il abat la marge inutilisée (*fig.* 78, p. 141).

La technique de la gravure simple n'offre en général rien de spécial. Sur un outil ou sur un simple fragment d'os, le troglodyte reproduisait, au trait, l'image du modèle (*fig.* 49, p. 69 ; *fig.* 50, p. 72 ; *fig.* 51, p. 75).

Il arrive que le procédé se complique. L'artiste ne se contente pas d'inciser le trait. Avec un grattoir, il racle la surface extérieure aux contours de l'image, et celle-ci se détache en très léger relief. C'est la gravure en champ-levé (*fig.* 52, p. 78).

A examiner ces figures, on se rend compte que l'art quaternaire est profondément naturaliste. Le modèle est reproduit d'après nature, avec une exactitude et parfois avec une intensité de vie prodigieuses. Toutefois cette remarque, juste dans l'ensemble, appelle quelques restrictions. Aux dernières périodes

de l'Age du Renne, l'art tend à la stylisation [16]. Cette tendance, déjà sensible au gourdanien (magdalénien moyen), s'affirme surtout au lorthétien (magdalénien supérieur). La décoration de certains outils offre souvent des files d'animaux ou de têtes d'animaux d'une facture conventionnelle (*fig.* 53, p. 81 ; *fig.* 54, p. 84). Ailleurs, la stylisation est poussée si loin, elle est si savante, qu'il devient impossible, sinon par conjecture, de désigner l'original naturaliste d'où elle a été dérivée. Plusieurs motifs d'ornementation qui, de prime abord, paraissaient purement géométriques, pourraient fort bien être issus, par voie de dégénérescence, de modèles naturalistes : poissons, têtes de chevaux, de bovidés, de capridés, de cervidés, groins de sanglier (*fig.* 55, p. 87). Ainsi l'art quaternaire n'aurait pas échappé aux lois de l'évolution artistique vérifiées à des époques plus récentes. En Egypte, l'imitation de la nature précède et engendre la stylisation. Mais ces transformations nous obligent d'autre part à admettre le bien fondé de ce principe formulé par M. Salomon Reinach : « Il y a eu style, donc il y eut un enseignement ». Au sein des tribus paléolithiques, il y avait des écoles, si l'on peut dire, où les artistes en herbe s'initiaient aux traditions soigneusement conservées ou peu à peu modifiées par les maîtres de l'art.

***

Et pourtant nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Au vaste domaine de l'outillage industriel, de la sculpture et de la gravure sur objets, s'ajoute un domaine plus vaste encore, où le talent des artistes quaternaires a donné sa pleine mesure. Nous voulons parler des chefs-d'œuvre de l'art pariétal, bien connus aujourd'hui grâce aux splendides publications de l'Institut d'Anthropologie humaine, fondé par le Prince de Monaco.

En 1880, le monde savant apprit, avec émotion, que l'on avait rencontré, sur le plafond d'une grotte espagnole, de véritables fresques dues au pinceau des paléolithiques. Cette découverte, comme beaucoup d'autres, avait été le fruit d'un heureux ha-

16. Sur la stylisation dans l'art quaternaire, cf. BREUIL, *Etude sur les œuvres d'art de Laugerie-Basse* (Collection du marquis DE VIBRAYE), in *Anthropologie*, t. XVIII, p. 10 et suiv. — Du même auteur : *Exemples de figures dégénérées et stylisées de l'époque du Renne*, dans *Congrès de Monaco* (1906), t. I, p. 394 et suiv.

sard. Un jour, M. Sautuola, propriétaire à Santander et archéologue à ses heures, visitait la caverne d'Altamira. Tout à coup, sa petite fille, qui l'accompagnait, jeta un cri. Son père accourt. L'enfant lui montrait du doigt une image peinte au-dessus de sa tête. M. Sautuola eut la curiosité de vérifier si d'autres figures semblables n'apparaissaient pas aux alentours. Il parvint à identifier une vingtaine de peintures. Dans les galeries attenantes, les murailles révélaient également, ici et là, des silhouettes, des traits, bref toute une variété de dessins fort curieux.



Fig. 52. — Art sur objets manuels. Phoque gravé sur une vertèbre. Brassempouy, grotte du Pape (Landes). (D'après Piette, *op. cit.*, pl. LXXXI.) Gravure en champ-levé.

La trouvaille se heurta à un scepticisme à peu près universel. La présence de ces images dans les recoins les plus obscurs d'une caverne inconnue, leur extraordinaire état de conservation, soulevèrent une foule d'objections. La bonne foi de M. Sautuola n'était point suspectée. Mais on pensa que l'explorateur avait été la victime d'un mauvais plaisant. Aujourd'hui, l'authenticité des peintures d'Altamira est reconnue par tous. Cette conversion a été motivée par des preuves dont la force est inattaquable. Ce n'est pas seulement à Altamira que de telles figures ont été retrouvées. Le nombre des grottes qui en contiennent s'élève à une cinquantaine [17]. La plus septentrionale est

17. Voici la liste des grottes ornées qui ont été, jusqu'à ce jour, l'objet d'une description plus ou moins complète. Pour la bibliographie des découvertes accomplies entre 1879 (Altamira) et 1906 (Niaux), on voudra bien se reporter au *Manuel d'archéologie préhistorique, cel-*

celle de Pair-non-Pair (Gironde) ; la plus méridionale est celle de la Pileta (à 60 kilomètres d'Algésiras). Entre ces deux points

tique et gallo-romaine de DÉCHELETTE (t. I, pp. 241 et suiv.). Pour les autres grottes, nous indiquons les principales références. En regard de chaque grotte, nous plaçons le nom du pays où elle est située, celui de l'auteur de la découverte, et la date de celle-ci. La nomenclature se divise en trois parties : 1° grottes françaises ; 2° grottes espagnoles cantabriques ; 3° grottes de l'Espagne orientale et méridionale. A l'intérieur de chaque section, nous adoptons l'ordre alphabétique :

I. GROTTES FRANÇAISES. — *Bernifal* (Dordogne), CAPITAN, BREUIL, PEYRONY, 1903. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 247 ; CARTAILHAC et BREUIL, *la Caverne d'Altamira*, p. 33. — BEYSSAC (Dordogne), BREUIL, P. PARIS, 1915. Cf. *Anthropologie*, T. XXVI ; pp. 517-518. — *La Calévie* (Dordogne), CAPITAN, BREUIL, PEYRONY, 1903. Cf DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 247. — *Cap-Blanc* (Dordogne), LALANNE, BREUIL (1910). Cf. *Anthropologie*, T. XXII, pp. 385 et suiv. — *Chabot* (*Aiguèze*, Ardèche), CHIRON, 1879. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 249 : *la Caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 20. *Comarque* (Dordogne), BREUIL, P. PARIS, 1915. Cf. *Anthropologie*, T. XXVI, pp. 505 et suiv. — *Les Combarelles* (Dordogne), CAPITAN, BREUIL, PEYRONY, 1902. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 212 ; *la Caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 22. — *Font-de-Gaume* (Dordogne), CAPITAN, BREUIL, PEYRONY, 1902. Cf. la monographie publiée par les mêmes auteurs, dans la collection du PRINCE DE MONACO, texte, 244 fig., et 75 planches. Monaco, 1910. — *Gargas*, (Haute-Garonne). REGNAULT, 1906. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 252. — *La Grèze* (Dordogne), CAPITAN, BREUIL, AMPOULANGE, 1914. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 245. — LAUSSEL (Dordogne). G. LALANNE, 1908, Cf. *Anthropologie*, t. XXIII, pp.129 et suiv., et *Revue Anthropologique*, janvier 1912. — *Marsoulas* (Haute-Garonne), REGNAULT 1897. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*. p. 249. — *Mas d'Azil* (Ariège), BREUIL, 1902. Cf. *la Caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 32. *La Mouthe* (Dordogne), RIVIÈRE, 1895. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 242; *la Caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 15. — *Nancy* (grotte, Dordogne). BREUIL, P. PARIS, 1915. Cf. *Anthropologie*, t. XXVI, pp. 515-517. — *Niaux* (Ariège), MOLARD et CARTAILHAC, 1906. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 253 ; Commandant MOLARD, *Les grottes de Sabert*, *Niaux et ses dessins préhistoriques* dans *Spelunca*, t. VII, n° 53, 1908 ; *Anthropologie*, t. XIX, p. 15 et suiv. — *Pair-non-Pair* (Gironde), DALEAU, 1896. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 247, *la Caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 18. — LE PORTEL (Ariège), Dr JEANNEL, CARTAILHAC, 1908. Cf. *Anthropologie*, T. XIX, pp. 112-113. — *Teyjal* (Dordogne). CAPITAN, BREUIL, PEYRONY, 1903. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 246 ; *la Caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 34. — *Tuc d'Audoubert* (Ariège), Comte BÉGOUEN, 1912. Cf. *Anthropologie*, T. XXIII, p. 657 et suiv.

II. GROTTES CANTABRIQUES. — L'ouvrage auquel nous renvoyons le plus fréquemment est la série de monographies publiée dans la collection du PRINCE DE MONACO, sous ce titre : *Les cavernes de la région cantabrique* (Espagne), par ALCADE DEL RIO, l'abbé Henri BREUIL,

extrêmes, on peut distinguer trois groupes principaux : le groupe de l'Espagne orientale (Velez Blanco, Alpera, Albarracin,

et le R. P. Lorenzo SIERRA, texte, 258 fig. et 100 planches, Monaco, 1911 (en abrégé : *Gr. cant.)*.

Las Aguas de Novales, ALCADE DEL RIO, 1909. *Gr. cant.*, pp. 46 et suiv. — *Altamira*, de SAUTUOLA, 1879. Monographie publiée dans la collection du PRINCE DE MONACO, par CARTAILHAC et BREUIL, *op. cit.*, texte, 204 fig. et 37 planches, Monaco 1906. Cf. aussi *Gr. cant.*, pp. 194 et suiv. ; *Anthropologie*, t. XXV, p. 255. — Castillo, ALCADE DEL RIO, 1903. *Gr. cant.*, pp. 112 et suiv. — *Covalanas*, ALCADE DEL RIO, 1903. *Gr. cant.*, pp. 14 et suiv. — *Cova Negra*, SIERRA, 1906, *Gr. cant.*, p. 8. — *La Haza*, ALCADE DEL RIO, 1903. *gr. cant.*, pp. 11 et suiv. — *Hornos de la Peña*, ALCADE DEL RIO, 1903, *Gr. cant.*, pp. 85 et suiv. — *La Loja*, ALCADE DEL RIO, SIERRA et MINGAUD, 1905, *Gr. cant.*, pp. 53 et suiv. — *Mazaculos*, ALCADE DEL RIO, 1908, *Gr. cant.*, pp. 83-84. — *La Meaza*, ALCADE DEL RIO, 1907, *Gr. cant.*, pp. 50 et suiv. — *La Pasiega*, OBERMAIER, 1911. Monographie spéciale dans la collection du PRINCE DE MONACO, sous ce titre : *la Pasiega*, à *Puente-Viesgo* (Santander, Espagne), par l'abbé H. BREUIL, le Dr H. OBERMAIER et H. ALCADE DEL RIO, texte, 25 fig. et 29 planches, Monaco, 1913. — *El Pendo*, ALCADE DEL RIO, 1906, *Gr. cant.*, pp. 36 et suiv. — *Pindal*, ALCADE DEL RIO, 1909, pp. 59 et suiv. — *Quintanal*, ALCADE DEL RIO, 1908. *Gr cant.*, pp. 83-84. — *Salitré*, SIERRA, 1903. *Gr. cant.*, pp. 23 et suiv. — *San Isabel* ou *la Clotilde*, ALCADE DEL RIO, BREUIL, 1906, *Gr cant.*, pp. 40-46. — *Santian*, ALCADE DEL RIO, 1905. *Gr. cant.*, pp. 26 et suiv. — La Sotarriza, SIERRA, 1906. *Gr. cant.*, p. 9. — *La Venta de la Perra*, ALCADE DEL RIO, BREUIL, 1906. *Gr. cant.*, pp. 2 et suiv.

III. GROTTES DE L'ESPAGNE MERIDIONALE ET ORIENTALE. — Los Toricos d'*Albarracin* (Téruel), trois abris, BREUIL, CABRÉ, 1909-1910. *Anthropologie*, t. XXII, p. 641. — *Alpera* (Albacete), BREUIL, SERRANO GOMEZ, CABRÉ, 1911. Ce site comprend plusieurs abris, spécialement : *Carasoles del Bosque*, *Cueva Negra*, *Cueva de la Vieja*. Cf. *Anthropologie*, t. XXIII, p. 529 et suiv. ; t. XXVII, p. 329 et suiv. — *Las Batuecas* (Salamanque), CABRÉ, BREUIL, 1910 ; BREUIL, 1915. Ce site comprend un certain nombre d'abris et de grottes, dont on trouvera la nomenclature et la description dans l'*Anthropologie*, t. XXIX, p. 1 et suiv. — *Calapata, (à Cretas*, Aragon), CABRÉ, 1903 ; BREUIL, 1908. *Anthropologie*, t. XX, p. 1 et suiv. — *Cantos de la Visera (El Arabi*, Murcie), MILES BURKITT, BREUIL, 1914, *Anthropologie*, t. XXVI, pp. 313 et suiv. — *Cogul* (Catalogne), ROCAFORT, BREUIL, 1907. *Anthropologie*, t. XX, pp. 8 et suiv. — *Garcibuey* (Salamanque), BREUIL, CABRÉ, 1911. *Anthropologie*, t. XXIX, pp. 25-26. — *Grajas* (Cueva de las) (Grenade) BREUIL, CABRÉ, 1903, *Anthropologie*, t. XXVI, p. 332. — *La Pileta (Malaga)*, Colonel WILLOUGBY, VERNER, 1911. Monographie spéciale dans la collection du PRINCE DE MONACO, sous ce titre : *La Pileta* à *Benaojan* (Malaga), par l'abbé H. BREUIL, le Dr H. OBERMAIER et le colonel WILLOUGHBY, VERNER, texte. 26 fig et 22 planches, Monaco, 1915.

Cogul, Calapata) ; le groupe pyrénéen, dont Altamira est le joyau, mais qui compte d'autres grottes non moins importantes : Castillo, la Pasiega, Pindal, Hornos de la Peña, etc., en Espagne ; Niaux, le Portel, etc., en France. Enfin, le groupe du Périgord, avec ses stations désormais célèbres dans les annales de la Préhistoire : Font-de-Gaume, les Combarelles, la Mouthe, Bernifal, Commarque, Laussel, etc. Et la liste, sans doute, n'est pas close.

Or, si l'on pouvait admettre, à la rigueur, en 1880, qu'un faussaire avait eu la bizarre idée de surprendre la crédulité d'un amateur, cette hypothèse est maintenant inacceptable. Une supercherie ne se répète pas cinquante fois, que dis-je, des



Fig. 53. — ART STYLISÉ. Têtes de cervidés en alignement. (D'après PIETTE, *op. cit.*, pl. XXXIX. Grotte de LORTHET (Hautes-Pyrénées).

milliers de fois, car c'est par milliers que se chiffre le nombre des images pariétales. Inutile d'insister. Mieux vaut se demander si ces images remontent vraiment à l'époque pléistocène. Or, même sur ce point, la conviction est facile à acquérir.

Souvent les peintures sont recouvertes d'épais dépôts de stalagmites très anciennes. En outre le trait incisé des gravures offre la même patine que les rochers d'alentour : rocs et gravures ont vieilli en même temps. De plus, parmi les animaux dessinés sur les parois des cavernes, plusieurs appartiennent à

— *Tortosilla* (Valence), SERRANO, 1911. *Anthropologie*, t. XXIII, p. 561. — *Velez Blanco* (Almeria), BREUIL, DON FEDERICO DE MOTOS, 1914. Ce site comporte plusieurs grottes : *Los Lavederos de Tello, Estrecho de Santonje, Cueva Chiquita. Anthropologie*, t. XXVI, pp. 332 et suiv. — *Penches* (Briviesca), R. P. Miguel GUTIERRES, E. Hernandez PACHECO. *Los grabados de la Cueva de Penches*, dans *Comision de Investigaciones paleontologicas y prehistoricas*, Madrid, 1917.

des espèces aujourd'hui émigrées (Rennes, Antilopes, Elans) ou totalement éteintes, bien avant l'âge néolithique (Lion des Cavernes, Mammouth, Rhinocéros *tichorhinus*). Enfin, entre les images pariétales et les dessins gravés sur objets, il y a unité absolue de style. Ce sont les mêmes artistes qui ont exécuté les deux ensembles d'œuvres.

A ce faisceau d'arguments faut-il ajouter une preuve plus décisive encore? Comment nier l'authenticité paléolithique de gravures incisées sur des parois qui ont été enfouies sous un remplissage archéologique intact, et sûrement daté à l'aide des critériums habituels ? Or c'est le cas, à Pair-non-Pair, à la Grèze et à Teyjat [18] : les gravures ne sont apparues qu'après le déblayage de couches archéologiques dont le contenu disait exactement l'époque.

On objecte l'état de conservation des peintures. Cet état de conservation est en rapport direct avec le régime atmosphérique auquel les grottes furent soumises. Là où l'air extérieur, chargé de vapeurs d'eau, put aisément pénétrer, il s'est produit des condensations qui ont peu à peu corrodé les couleurs. Là où, grâce à leur éloignement de l'entrée, grâce aussi à l'écran protecteur des ressauts du rocher, les peintures sont restées à l'abri de cette influence corrosive, elles ont bravé l'usure des siècles [19]. A Niaux, longue galerie de 1400 mètres, les parties profondes étaient si bien préservées, que les explorateurs durent renoncer à fumer leurs cigarettes : le nuage de fumée restait suspendu dans une couche d'air absolument immobile [20].

On insiste. Les peintres quaternaires, travaillant dans l'obscurité, ont dû s'éclairer de torches dont la fumée aurait dû laisser des traces. Or, ces traces sont absentes. Et sans doute nos paléolithiques s'éclairaient. On a même retrouvé, à la Mouthe [21], une de leurs lampes, faite d'un galet creusé d'une cavité ovale enduite encore d'une matière graisseuse. Or, un chimiste, M. Moissan, a prouvé que « les charbons organiques produits

18. BREUIL, *Congrès de Monaco*, t. 1, pp. 367-368.

19. Sur les effets de la condensation relativement à la conservation des gravures, cf. *Font-de-Gaume*, *op. cit.*, ch. v.

20. Le fait est rapporté par MM. CARTAILHAC ET BREUIL, dans *Anthropologie*, t. XIX, p. 30.

21. E. RIVIÈRE, *La lampe en grès de la Mouthe*, dans *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1899, p. 544. Cf. *ibid.*, 1901, page 624.

par la combustion s'oxydent à l'air et disparaissent assez rapidement[22] ». Les traces de fumée ont donc pu s'évanouir, tandis que les peintures exécutées à l'ocre ont subsisté.

Ainsi donc, les peintures et les gravures des grottes ornées sont bien de l'âge quaternaire. Peut-on aller plus loin? Peut-on reconstituer les étapes successives de leur apparition, parallèlement à la double évolution de l'industrie et des objets ouvrés? Oui on le peut, et ce miracle est dû au génie de M. l'abbé Breuil.

Chose étrange : bien que la place ne manquât pas aux artistes paléolithiques pour exécuter leurs fresques, ils ont souvent préféré repeindre plusieurs fois le même emplacement. Et de même que dans les stations quaternaires, les assises horizontales se succèdent suivant un ordre régulier, de même, sur les parois des grottes, les couches de peinture se recouvrent, se superposent de manière à former des sortes de paquets dont il est d'ailleurs difficile de débrouiller les éléments (*fig.* 56, p. 90). Il y faut un œil exercé. Mais enfin, à force de patience et d'habitude, on y parvient. Quant aux simples gravures, leur position relative se détermine grâce à leur présence dans les complexes picturaux. Le trait mord-il la couleur d'une fresque? Il s'en suit que la gravure est plus récente que la peinture. Est-ce au contraire la couleur qui recouvre le sillon gravé? Dans ce cas, la peinture est plus récente que la gravure. Mais à côté de ces « paquets » où s'entremêlent les traits incisés et les couleurs, il y a des peintures et des gravures isolées. Leur classement s'opère par comparaison avec les documents engagés dans les complexes. Finalement des séries s'organisent, d'après l'ordre de leur succession chronologique. Sans rien préjuger de l'époque qu'il convient d'assigner à chacune d'entre elles, décrivons brièvement ces plans superposés d'images pariétales.

Cela débute par de capricieux méandres (*fig.* 57, p. 93) ou par de grossiers profils d'animaux tracés au doigt sur l'argile des grottes (*fig.* 58, p. 93) ; par des gravures (*fig.* 62, p. 103 ; *fig.* 63. p. 106) incisées d'un trait profond ; par des peintures qui représentent des mains humaines (*fig.* 100, p. 179 ; *fig.* 60 p. 99), des disques, des ponctuations, ou de grands signes rouges en zigzags. D'autres signes ressemblent à des barques d'eskimos (naviformes) (*fig.* 61, p. 99), à des huttes (tectiformes), à des blasons (scutiformes). A Castillo et à Altamira on relève aussi des sil-

22. Cf *Font-de-Gaume, op. cit.*, p. 13.

houettes, tantôt inintelligibles, tantôt beaucoup plus nettes, en noir, en rouge, en jaune. Un mot caractérise, du moins au point de vue pictural, cette première phase : c'est la phase des simples *tracés linéaires* (*fig*. 59, p. 96 ; *fig*. 91, p. 106).

Elle est suivie d'une autre phase : celle des peintures modelées. Le trait, jadis égal, se renfle ou s'amincit, s'étend ou se contracte pour rendre le relief des différentes parties du corps (*fig*. 65-66, p. 112). Le modèle peut être continu, ou bien encore for-

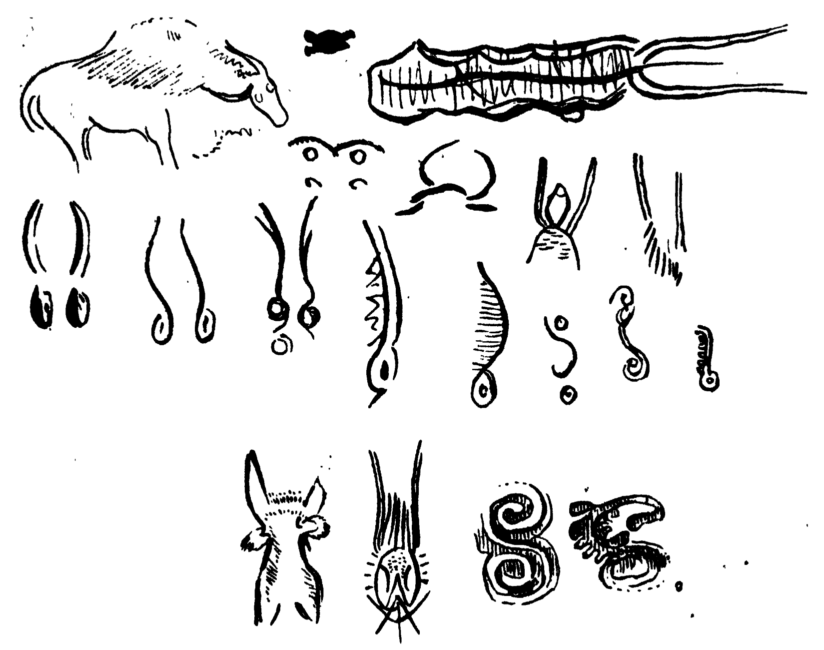


Fig. 54. — Exemple de STYLISATION progressive, à partir de la tête de bovidé, aboutissant à un décor en spirale. (D'après BREUIL, Congrès de Monaco, t. I, p. 400).

mé de grosses touches de pinceau en pointillé (*fig*. 90, p. 164), ou enfin présenter l'aspect de larges bandes baveuses (*fig*. 64, p. 109). A la limite, ce procédé de modelage donne les deux bisons de la caverne d'Altamira (*fig*. 67, p. 115). Cette phase comprend également un lot de signes et de gravures (cf. *fig*. 68, p. 117), sur lesquels nous n'avons pas, pour l'instant, à nous attarder. Notons cependant, parmi la série des gravures, un certain nombre de têtes de biches très finement striées (*fig*. 76, p. 135).

Une troisième phase survient. La peinture est alors appliquée en teintes plates et uniformes (*fig*. 69-70, p. 120). On dirait

que le modelé d'autrefois a fini par envahir toute la surface de l'image. Quelquefois, la gravure est associée à la peinture, et cela veut dire que l'artiste a dessiné, au trait, plusieurs parties de l'image, avant de brosser la fresque. La gravure en général offre un trait moins profond qu'aux phases antérieures. (*fig.* 71, p. 123 ; *fig.* 72, p. 126).

La quatrième et dernière phase est celle des polychromes (Altamira, Font-de-Gaume, Castillo) (*fig.* 73-74, p. 129). Ici, l'habileté et le talent des artistes se déploient tout à leur aise. En général, la confection de ces œuvres s'accomplit dans l'ordre suivant : l'artiste grave d'abord, à la pointe, certaines parties du corps de l'animal : les yeux, la tête, l'échine, le poitrail, les pattes, etc. La surface comprise entre ces traits est parfois soigneusement raclée ; ensuite le contour est esquissé à la couleur noire. Puis les couleurs (noir, rouge, brun), sont appliquées et se fondent avec une très belle harmonie. Enfin il arrive parfois que la surface extérieure à l'image est raclée, de sorte que celle-ci s'enlève en clair relief sur la paroi rocheuse. A cette phase de polychromes appartiennent encore des gravures proprement dites et des signes. Le trait des gravures, au lieu d'être continu comme autrefois, tend de plus en plus à se transformer en un assemblage de menues lignes plus ou moins parallèles et semblables à des poils (*fig.* 75, p. 132). Parmi les signes, notons quelques fourches à cinq ou six branches : ce sont des mains stylisées (pectiformes) (voir un de ces signes au-dessus du petit Bison de la *fig.* 67, p. 115).

En résumé, l'art pictural des grottes se déploie sur quatre plans principaux : linéaires, modelés, teintes plates, polychromes. La gravure va du trait profond au trait léger et filiforme. Les signes commencent par des mains naturelles et finissent par des mains stylisées. Dans l'intervalle se placent une foule d'autres signes décrits d'après certaines analogies qui ne présument en rien leur destination réelle : blasons, huttes, barques, clefs, rameaux, etc. [23].

23. Cette esquisse sommaire du développement de l'art pariétal peut suffire aux besoins de notre étude sur la religion quaternaire ; elle n'exprime pas, loin de là, toute la richesse des aperçus que l'on doit à la merveilleuse sagacité de M. l'abbé BREUIL. Il nous paraît bon de la compléter par quelques références bibliographiques, accompagnées d'un bref commentaire. C'est au Congrès de Périgueux (1905) que M. BREUIL, pour la première fois, présentait un essai sur

Mais pour avoir distingué ces plans, nous ne sommes pas renseignés sur la place qu'ils occupent dans l'évolution générale de l'art quaternaire Et après tout, ces paquets d'images enchevêtrées ne suggèrent-ils pas l'idée que la superposition des peintures et des gravures s'est faite à des intervalles très rapprochés? Le croire serait une illusion. En réalité, il nous faut disperser, échelonner sur toute la durée de l'âge du Renne ces

l'évolution de la peinture et de la gravure sur murailles dans les cavernes ornées de l'âge du Renne (Cf. compte-rendu dans les actes du congrès, p. 107 et suiv.) Les termes de comparaison sont fournis par les grottes de Pair-non Pair, la Grèze, Altamira, Font-de-Gaume, Marsoulas, la Mouthe, les Combarelles, Bernifal, c'est-à-dire en majeure partie par les grottes françaises. Dès ce moment, la classification en quatre phases est adoptée. L'année suivante, au Congrès de Monaco (1906), l'auteur revenait sur le même sujet, dans un mémoire sur *l'évolution de l'art pariétal des cavernes de l'âge du Renne.* De nouveaux éléments comparatifs sont empruntés à plusieurs grottes espagnoles, Covalanas, Castillo, Hornos de la Peña, et aux grottes françaises de Teyjat et de Gargas. (Cf. *Actes du Congrès,* t. 1, pp. 372 et suiv.). La même année, paraissait la grande monographie d'*Altamira.* Elle contient, p 113, un bref tableau que l'auteur considère « comme assez exact, aussi bien pour les cavernes françaises que pour les cavernes d'Espagne ». En 1910, la monographie de *Font-de-Gaume* (ch. IX, p. 118 et suiv.) fournit à l'abbé Breuil l'occasion de revenir sur le même problème. Jusqu'à cette date, chacune des principales divisions a pu s'enrichir de quelques précisions nouvelles. L'ensemble n'a pas été sensiblement modifié. La publication des *Cavernes cantabriques* marque un progres considérable surtout en ce qui concerne la 1re et la 2e phase (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 205, et suiv.) Les cadres s'amplifient, des remaniements sont introduits : ainsi, par exemple, les signes rouges du grand plafond d'Altamira, qui, jadis, avaient été attribués à la phase des rouges plats (IIIe), sont reportés à la fin de la première phase. Observons aussi que la base de comparaison, pour être plus profonde, est plus restreinte : elle est constituée exclusivement par la documentation das Pyrénées cantabriques. La monographie de *la Pasiega* (1913), complète, de la manière la plus heureuse, les renseignements relatifs à l'évolution des tectiformes et au passage des tracés linéaires aux dessins modelés (Cf. *La Pasiega*, p. 33 et suiv.). Entre temps la découverte des fresques de l'Espagne orientale mettait les archéologues aux prises avec une civilisation dont l'art, au moins dans sa dernière phase, présentait de notables différences avec le style classique des grottes septentrionales. La publication des documents étant loin d'être terminée, il convient de laisser à M. Breuil, le soin de donner lui-même à ses patients travaux la conclusion générale qu'ils appelleront un jour. Cette œuvre synthétique sera certainement l'une des plus belles et des plus importantes que l'archéologie ait jamais édifiées.

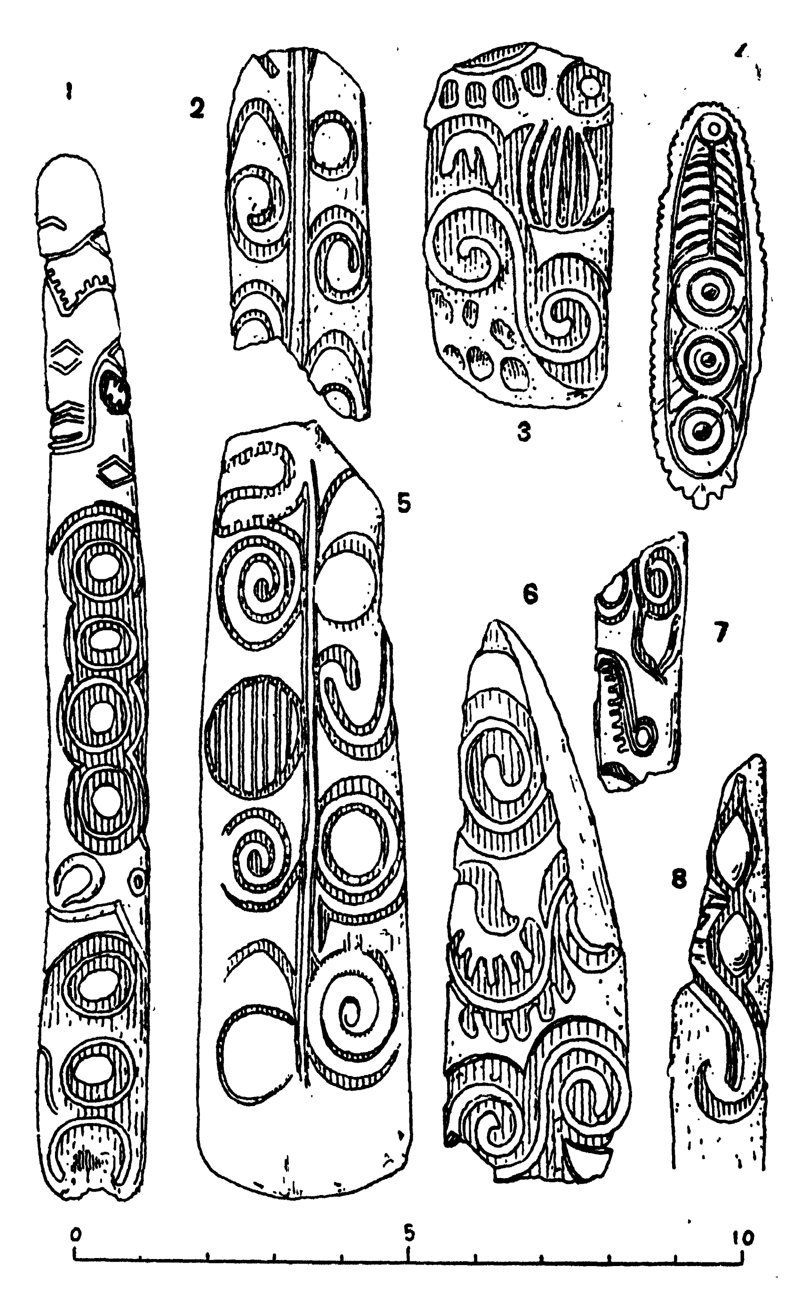


Fig. 55. — STYLISATION pleinement évoluée. Spirales et motifs curvilignes. (D'après DÉCHELETTE, *Manuel*, p. 230).

dessins que la volonté des artistes a si étroitement rapprochés les uns des autres. Et voici pourquoi.

Nous avons vu, tout à l'heure, qu'il était arrivé à certaines gravures pariétales d'être ensevelies avec des couches de détritus archéologiquement datées. Il est alors bien évident qu'entre le dépôt archéologique et la gravure incisée sur la muraille, il y a un rapport chronologique. La gravure est plus ancienne que le niveau archéologique dont elle a été recouverte.

Or, à Pair-non-Pair (Gironde), les gravures à trait profond de la première phase ont été ensevelies sous des couches renfermant une industrie de l'aurignacien supérieur. Elles étaient, d'ailleurs, encore visibles à l'époque où se formait un niveau de l'aurignacien inférieur : donc ces gravures appartiennent à la période aurignacienne.

A la Grèze (Dordogne), les gravures de la seconde phase sont enfouies dans un remblai du solutréen supérieur : donc elles appartiennent à un solutréen plus vieux encore. A Teyjat (Dordogne), les gravures de la troisième phase sont en connexion avec des niveaux à harpons magdaléniens. Donc elles appartiennent à un magdalénien un peu plus ancien.

Et voici déjà trois phases de nos gravures pariétales accrochées, s'il est permis d'employer cette expression, à des phases déjà connues de l'art paléolithique. Poursuivons notre enquête. A Altamira, les gisements archéologiques ont donné des gravures de têtes de biches, incisées dans des omoplates, et dont la technique et la facture sont tout à fait identiques aux gravures sur parois (*fig.* 76, p. 135) que nous avons assignées à la seconde phase, dans la même grotte. Or, les biches gravées sur les omoplates sont de la base du magdalénien [24], donc aussi les gravures sur paroi. Mais comme ces dernières sont toujours recouvertes

24. Tout d'abord, les biches gravées sur omoplates avaient été attribuées au solutréen supérieur (Cf. *Altamira, op. cit.*, p. 274). Cette assignation a été, depuis, reconnue inexacte : « Il est établi que les omoplates gravées avec têtes de biches, etc., appartiennent à la base du magdalénien. L'absence de couche stérile à Altamira entre le magdalénien et le solutréen, ainsi que l'irrégularité des dépôts de cette caverne, excusent suffisamment l'erreur d'interprétation qui avait été commise » (Cf. *Grottes cantabriques, op. cit.*, p. 209). — Un autre fait de concordance, touchant l'aurignacien, a été donné par *Hornos de la Peña*. Une gravure de cheval sur os est incisée d'une manière identique au tracé de certaines gravures pariétales. (Cf. *Gr. cantabriques*, p. 207).

par la peinture des polychromes, il s'en suit que les polychromes appartiennent à un magdalénien plus récent.

Le rapprochement de ces données autorise quelques conclusions assez fermes. Elles résument l'état actuel du problème. L'art pariétal des grottes quaternaires ne remonte pas au delà de l'âge du renne. La première phase est sûrement aurignacienne et la quatrième sûrement magdalénienne. La seconde et la troisième phase se répartissent entre le solutréen et le magdalénien. Il ne semble pas, jusqu'à présent, que la ligne de démarcation puisse être établie, dans tous les cas, d'une manière absolument sûre.

Tels qu'ils sont, ces résultats sont merveilleux. Plus merveilleuses encore sont les œuvres que les grottes d'Espagne et de France ont rendues à notre admiration. Le style naturaliste, déjà révélé par les gravures sur objets, éclate davantage sur les parois des cavernes, grâce à l'ampleur des images, à la vivacité et la savante combinaison des couleurs. Nombre de ces peintures, vieilles de plus de dix mille ans peut-être, ne seraient pas désavouées par nos meilleurs artistes d'aujourd'hui. Si bien qu'après avoir embrassé d'un seul coup d'œil tout ce que nous avons appris de l'industrie, de l'art manuel et de l'art pariétal de nos troglodytes, nous serions presque enclins à attribuer aux hommes de l'âge quaternaire une place privilégiée dans l'histoire de la civilisation. Ne nous hâtons pas de nous prononcer. Ce jugement n'est ni tout à fait faux ni tout à fait vrai. C'est qu'en effet, l'art lui-même n'est qu'un élément de la civilisation. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut le situer, à son tour, dans l'ensemble dont il fait partie. Essayons-nous à cette dernière tâche, en nous laissant toujours guider, non par l'imagination, mais par les données les plus sûres de la science.

III.

Dans l'état actuel de nos connaissances — et il ne semble pas que cette conclusion fondamentale doive être un jour modifiée — nous sommes en mesure de prouver que la vie de l'homme quaternaire s'organise autour d'une préoccupation dominante : la chasse.

Nous appelons chasseur l'homme qui vit exclusivement du produit de sa chasse, à laquelle peuvent s'adjoindre la pêche,

qui est encore une sorte de chasse, et la cueillette des fruits. Cet homme est nomade. Il ne pratique ni l'agriculture ni l'élevage des animaux. Il est nomade, parce que le déplacement des hordes d'animaux l'oblige lui-même à une mobilité perpétuelle. Il n'élève point de bêtes, parce que, plus soucieux de les abattre que de les conserver, il n'a pas appris à les réduire à



Fig. 56. — Comment on distingue les étapes de l'ART PARIÉTAL des grottes paléolithiques. Un panneau peint de la caverne d'ALTAMIRA. D'après l'abbé Breuil, ce panneau comporte quatre couches successives de peintures. La plus récente est un Bison dont l'arrière-train apparaît à droite de la figure. Au dessous de cette couche, une petite biche, dont le museau est en contact avec les reins du grand bison. Les pattes postérieures de cette biche recouvrent la tête d'une autre biche, plus grande et plus ancienne, en rouge plat. Enfin, sous-jacentes à tout cet ensemble de figures superposées, de larges surfaces noirâtres sans forme appréciable (notamment entre les pattes du Bison), marquent sans doute les vestiges du premier essai pictural dont ce coin de la grotte fut l'objet. (Cf. Caverne d'ALTAMIRA, p. 86-88). Largeur totale du panneau : 2m 05.

son service, à les domestiquer. Il n'est pas agriculteur, parce que la poursuite du gibier lui interdit l'existence sédentaire indispensable aux soins de la culture et que, d'ailleurs sans animaux domestiques, les travaux des champs sont à peu près impossibles. Il existe, on le sait, des sociétés primitives où la division du travail permet d'associer, en proportions variables,

l'élevage, l'agriculture et la chasse. Tel n'est point le cas de l'homme quaternaire. Il réalise le type chasseur dans toute sa pureté. Il est nomade, il n'a pas d'animaux domestiques et l'agriculture lui est inconnue.

Il n'a pas d'animaux domestiques[25]. Ses campements renferment d'innombrables débris d'animaux. Ces débris appartiennent, hâtons-nous d'en convenir, non seulement à des espèces sauvages encore à l'heure actuelle, mais à des espèces que nous appelons domestiques : le Renne, le Cheval, le Bœuf, le Porc. Domestiques, elles le sont aujourd'hui : l'étaient-elles à l'époque quaternaire ? Non, elles ne l'étaient pas. Tout d'abord on observe que chez les peuples pasteurs ou agriculteurs, les animaux jeunes ne sont pas ordinairement sacrifiés : ils sont l'espoir du troupeau. On ne conserve pas non plus indéfiniment les animaux vieux : on les abat pour les manger. D'autre part, il est possible de fixer l'âge d'une bête, par l'état de la dentition, par exemple, ou des apophyses, ou par le développement des bois ou des cornes, s'il s'agit de bovidés ou de cervidés. Or, dans les foyers paléolithiques, tous les âges sont représentés. On a tué indifféremment les animaux jeunes, adultes et vieux : c'est un véritable massacre : « Le hasard de la chasse peut seul mêler dans cette proportion, des âges d'individus si divers, et il est impossible de croire à une domestication raisonnée, poursuivie dans des conditions déterminées[26]. »

Autre indice. En général, les animaux domestiques se groupent à proximité des habitations humaines. Ils vivent et on les abat au voisinage des demeures, et tous leurs ossements se retrouvent dispersés sur une aire relativement restreinte. Or, il est extrêmement rare que l'on puisse, avec les ossements d'animaux enfouis dans les foyers paléolithiques, reconstituer des squelettes complets. Les thorax, les vertèbres font habituellement défaut. Par contre, les os longs des membres et les crânes défoncés abondent. Nos chasseurs paléolithiques n'avaient cure de rapporter jusqu'à leurs campements, situés parfois à des distances considérables, les corps entiers de leurs prises. Ils dépeçaient la bête sur place, et se contentaient d'emporter les membres avec leur chair, les têtes avec la cervelle dont ils étaient

25. Sur la domestication des animaux à l'âge quaternaire, cf. résumé et bibliographie dans DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 337 et suiv.

26. GIROD ET MASSÉNAT, *Les stations de l'Age du Renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze, Laugerie-Basse.* Texte, p. 32.

très friands. Et c'est pourquoi on ne retrouve guère dans leurs foyers que des os longs et des crânes brisés.

Ce n'est pas tout. Lorsqu'un troupeau est dûment constitué, le nombre des femelles l'emporte de beaucoup sur celui des mâles. Or, dans les campements paléolithiques, le nombre des animaux mâles est sensiblement égal à celui des femelles.

Enfin, et surtout, « la domestication entraîne dans la forme des os et dans la disposition des crêtes et des saillies d'ordres divers, des différences profondes qui permettent de trancher la question entre le type sauvage et le type domestique d'une espèce donnée. L'observation des ossements, faite à ce point de vue, permet de rapporter au type sauvage les ossements recueillis » dans les foyers [27].

Tout cela est fort impressionnant. Mais il y a des objections. Donnons-leur audience. Elles visent le cheval et le chien. Le cheval : si l'homme quaternaire ne l'avait pas assujetti, comment expliquer le gigantesque amas de Solutré, où les débris de chevaux s'accumulent à ce point qu'on a pu estimer à cent mille le nombre des équidés abattus à l'intérieur de cet espace restreint ? Du reste, M. Piette n'a-t-il pas identifié, sur certaines gravures (*fig.* 78, p. 141) les chevêtres dont les paléolithiques se servaient pour museler leurs chevaux ? Et ces chevêtres, ne les retrouve-t-on pas au naturel (*fig.* 77, p. 138) sous les espèces de ces bois de rennes, percés d'un ou plusieurs trous et qu'on appelle, improprement, des bâtons de commandement ? Et enfin, n'a-t-on pas vu des chevaux gravés qui avaient des couvertures ?

Aucune de ces objections ne résiste à l'examen. Les cent mille chevaux de Solutré ne sont pas représentés autrement que les animaux des stations moins riches. C'est le même mélange d'âges et c'est la même rareté de squelettes complets. Ils sont plus nombreux parce que le campement était lui-même plus considérable, et que sans doute la région abondait en ce genre de gibier [28].

L'attribution de chevêtres à certains chevaux gravés est une erreur de lecture. Les traits que Piette avait pris pour des cordes ou des pièces de bois [29] « délimitent la région à longs poils

27. *Ibid.*

28. Sur la station de Solutré, cf. A. ARCELIN, *Les nouvelles fouilles de Solutré* (près Mâcon, Saône-et-Loire), dans *Anthropologie*, t. I, p. 295 et suiv. — J. DÉCHELETTE, *op. cit.* p. 131 et suiv.

29. M. PIETTE a développé sa thèse dans un article publié par

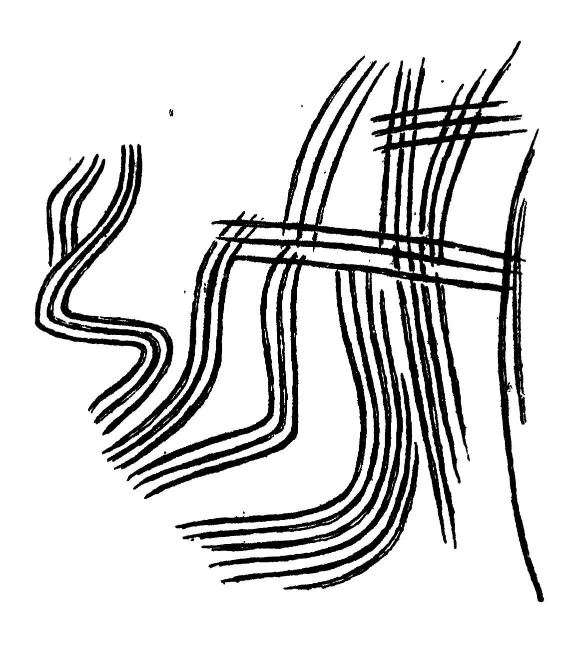




Fig. 57-58. — LES PHASES DE L'ART PARIÉTAL. *Première phase* : Dessins tracés dans l'argile. En haut, méandres gravés peut-être avec un instrument à trois pointes (Hornos de la Peña). En bas, silhouette de félin, tracée au doigt (LA CLOTILDE). Cf. *Grottes Cantabriques*, pp. 90 et 42.

foncés de la face et celle, presque glabre, du museau et de la bouche ; ce sont là, observe l'abbé Breuil, des particularités que les chevaux sauvages actuels et beaucoup d'ânes présentent encore [30] ».

Il faut en dire autant des « couvertures ». Ces prétendues couvertures signifient simplement le moucheté de la robe ou la limite des zones diversement colorées du corps [31].

Quant aux bâtons de commandement, ils ont été l'objet de trop d'explications pour qu'on en puisse tirer quoi que ce soit en faveur de la domestication des animaux. Actuellement, l'opinion prévaut qui les considère comme des bâtons magiques à l'usage des chefs ou des sorciers. Encore n'en est-on pas bien sûr [32].

La question du chien est plus délicate. Il est à peu près sûr que la domestication des animaux a commencé par le chien et s'est continuée grâce à lui. Mais il faut descendre jusqu'à l'époque des kjökkenmöddings (amas de cuisine) du Danemark, c'est-à-dire au début de l'âge néolithique, pour découvrir le chien à l'état domestique. En ce qui concerne l'âge quaternaire, le seul argument valable pourrait être celui que l'abbé Breuil suggérait, en 1912, à propos des fresques d'Alpera (Espagne orientale). Parmi les bonshommes peints sur la paroi de l'abri de la Vieja, on voit deux chasseurs (*fig.* 79-80, p. 144) accompagnés chacun d'une bête qui pourrait être un chien. Mais l'abbé Breuil se garde bien d'être affirmatif : « des deux dessins qui pourraient, s'ils étaient bien clairs, permettre de parler de chiens domestiques, aucun des deux, serrés de près, ne peut donner une vraie probabilité, et il nous faut seulement poser la question, sans lui donner une solution satisfaisante [33] ». Et puis, quand bien même le problème serait-il tranché en faveur de l'affirmative, la conclusion générale ne serait pas modifiée : car qui voit le chien, voit le chasseur. En dehors de cette exception très problé-

l'*Anthropologie : Le chevêtre et la semi-domestication des animaux aux temps pléistocènes*, t. XVII, p. 2 et suiv.

30. *Anthropologie*, t. XXVII, p. 591.

31. *Ibid.*, t. XVIII, p. 31, où l'hypothèse des « couvertures » (équidés des Combarelles), est « absolument rétractée » par MM. Breuil et Capitan, comme une « légende ».

32. Sur les « bâtons de commandement » cf. J. Déchelette, *op. cit.*, p. 157 et suiv.

33. Cf. *Anthropologie*, t. XXIII, p. 547 et suiv.

matique, il reste que l'homme quaternaire n'avait point d'animaux domestiques.



Et de plus, il était nomade. On ne veut pas dire, par là, que les peuplades de chasseurs paléolithiques n'avaient aucun point d'attache, aucune base d'action stable. Une semblable hypothèse serait démentie par ces innombrables stations où, durant des siècles et des siècles, l'homme est revenu avec une persévérance inlassable, allumant de nouveaux foyers sur les cendres des foyers éteints. Il existait des endroits privilégiés où l'on ne se lassait point de fréquenter, parce qu'ils constituaient précisément des positions stratégiques au milieu des territoires les plus giboyeux, et qu'ils remplissaient par ailleurs, avec leurs grottes spacieuses, leurs rochers en surplomb et leurs cours d'eaux, toutes les conditions propices au séjour des chasseurs. Ainsi les vallées de la Vézère et de la Beune ont été habitées de temps immémorial : les galeries souterraines y sont nombreuses et le pays se prête admirablement aux battues et aux embuscades [34]. De même la grotte de Niaux est située à proximité de la grande plaine et à l'orée du chemin naturel, creusé par l'Ariège, qui met la France en communication facile avec l'Espagne [35].

Mais cette préférence marquée pour certains lieux, choisis avec beaucoup de sens pratique, n'empèche pas que les paléolithiques aient été de grands voyageurs. L'un des exemples les plus suggestifs, à cet égard, est la grotte du Prince, à Grimaldi. On peut suivre, à travers tout le moustérien supérieur, les allées et venues des troglodytes, grâce aux minces couches de foyers séparées par de minces niveaux stériles (*fig.* 81, p. 147). Après un séjour plus ou moins prolongé, la tribu repartait, puis revenait, à moins que ce ne fût une autre, et cela à plus de vingt reprises. Ce va-et-vient n'était pas sans inconvénient. Il arriva qu'entre deux randonnées, un bloc énorme s'effondra de la voûte, et la caverne fut à demi obstruée. Les troglodytes tirèrent parti de l'incident. Ils décidèrent de s'installer dans les parties profondes, protégées par le roc effondré. Mais lorsque, au retour d'un long voyage, ils eurent escaladé le remblai, ils s'aperçurent que la place était prise. Deux ours avaient imité la belette de la fable.

34. Cf. *Font-de-Gaume*, *op. cit.*, p. 19.
35. Cf. *Anthropologie*, t. XIX, p. 15.

Nos hommes ne furent pas pris de court ; saisissant de grosses pierres, ils se postèrent sur le sommet de la barricade et de là, ils lapidèrent les importuns. Les squelettes des deux cadavres ont été retrouvés en place, avec les pierres qui servirent à les écraser [36].

Le nomadisme des quaternaires s'atteste par d'autres signes, assez inattendus. Il existe des espèces de coquillages qui ne vivent que dans les eaux de la Méditerranée, et d'autres espèces qui ne vivent que dans les eaux de l'Atlantique. Si donc nous constatons la présence d'espèces méditerranéennes dans des

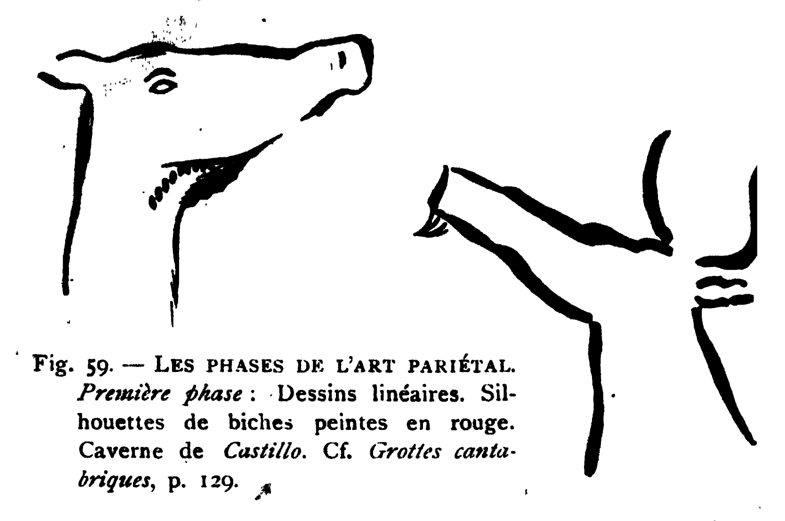


Fig. 59. — LES PHASES DE L'ART PARIÉTAL. *Première phase* : Dessins linéaires. Silhouettes de biches peintes en rouge. Caverne de *Castillo*. Cf. *Grottes cantabriques*, p. 129.

régions proches de l'Atlantique, ou réciproquement, nous conclurons que ces espèces, n'ayant pu faire toutes seules le voyage, ni par terre, ni par mer, ont été transportées par des voyageurs. Et c'est ce que les fouilles ont prouvé. Pourquoi le squelette de Laugerie-Basse (Dordogne) portait-il un collier formé de coquilles méditerranéennes [37], et le squelette de Cro-Magnon un ornement confectionné avec des coquillages océaniques [38]. Pourquoi, à Grimaldi (Côte-d'Azur), les gisements ont-ils fourni des coquillages pêchés sur les rivages de l'Atlantique [39] ? Et comment se fait-il qu'à Pont-à-Lesse, en Belgique,

36. *Grottes de Grimaldi*, I, 1, pp. 50-51.
37. E. Rivière, *De l'antiquité de l'homme dans les Alpes-Maritimes*, p. 305-306. Cf. E. Cartailhac, *la France préhistorique*, p. 110.
38. E. Rivière, *ibid.*
39. E. Rivière, *ibid.*

on ait trouvé des coquillages tertiaires recueillis dans les environs de Reims [40] ? Comment les fossiles miocènes du bassin de Vienne (Autriche) ont-ils passé à Schafhouse en Suisse [41], et les fossiles des faluns de la Touraine et de l'Anjou, à la Madeleine en Périgord [42] ? Et comment expliquer qu'à Menton on ait pu retrouver des vertèbres de Saumon, alors que ce poisson n'a jamais été vu dans les fleuves tributaires de la Mediterranée [43]. Et enfin, comment expliquer encore que dans la grotte des Bœufs (Lespugne, Haute-Garonne), un artiste du cru ait découpé une jolie gravure de sole, poisson marin, alors que la station de Lespugne est située à peu près à égale distance entre l'Atlantique et la Méditerranée [44]. Ces voyages de coquilles et de poissons trahissent, à n'en pas douter, les déplacements des hommes.

A son tour, l'archéologie dépose en faveur du nomadisme de nos paléolithiques : « L'unité artistique de l'Europe occidentale n'a rien de plus frappant que son unité archéologique : de la Belgique aux Pyrénées et au lac de Constance, on retrouve les diverses étapes, à peine marquées de légères particularités locales, venant se placer à un niveau très constant. Cette unité étonnante ne peut s'expliquer que par des relations suivies et d'incessantes migrations à la suite des animaux sauvages dont vivaient ces tribus nomades [45] ».



Dépourvu d'animaux domestiques, voué à l'existence nomade, l'homme quaternaire n'a pas connu l'agriculture. Nous pouvions nous y attendre, car, nous l'avons vu, les deux premiers caractères entraînent presque fatalement le troisième. Toujours par monts et par vaux, privé de bêtes de somme et de labour, un groupe humain ne saurait se livrer avec continuité et avec fruit aux travaux agricoles. Si d'ailleurs les paléolithiques avaient été des agriculteurs, leur art refléterait quelque chose

40. E. Dupont, *L'homme pendant les âges de la pierre*, p. 158.
41. P. Fischer, dans *Matériaux*, etc., 1876, p. 490.
42. P. Fischer, *Sur les coquilles récentes et fossiles trouvés dans les cavernes du midi de la France et de la Ligurie*, dans *Bulletin de la Société géolog. de France*, 1876, p. 330.
43. E. Rivière, *op. cit.*, p. 273 et suiv.
44. Cf. *Anthropologie*, t. XXIV, pp. 506-507.
45. Cf. *Altamira*, *op. cit.*, pp. 140-141.

d'une occupation aussi absorbante. Or, la représentation des végétaux occupe une place infiniment restreinte sur les objets et sur les parois des cavernes [46] (*fig.* 82 à 86, p. 150). Encore est-on parfois obligé de se demander si quelques-uns de ces rares végétaux ne sont point des flèches plus ou moins empennées, tellement l'image est vague et imprécise.

On objectera, il est vrai, que les troglodytes avaient des aiguilles ; des cousoirs formés de plaques d'os criblées de petits trous et qui ont joué le rôle des dés en métal dont les couturières se servent pour pousser leurs aiguilles (*fig.* 88, p. 156). M. Piette croyait avoir identifié certaines baguettes semi-convexes et coupées de sillons obliques, avec des navettes de tissage [48] (*fig.* 87, p. 153). Ce matériel prouve tout au moins que les quaternaires avaient du fil ; et ce fil ne provenait-il pas de plantes textiles cultivées avec soin ?

La conclusion dépasse les prémisses. Les navettes de M. Edouard Piette demeurent aussi hypothétiques que les chevêtres de Solutré, de Saint-Michel d'Arudy, etc. Les baguettes semi-convexes peuvent n'avoir pas été des navettes, et il en est, parmi ce lot, qui ont sûrement reçu une destination différente [49]. Plutôt que de risquer des explications aventureuses, il vaut mieux respecter l'anonyme des faits qui ne parlent pas. C'est la règle d'or de la Préhistoire.

Restent les aiguilles et les cousoirs. Ils ont sûrement servi à la confection des vêtements. Mais quelle était la matière première de ces vêtements ? Il est bien difficile d'en décider. En 1872, M. Gérardin, professeur de chimie, examina au microscope quelques échantillons de la terre recueillie au contact des squelettes de la grotte du *Cavillon* et du *Baousso da Torre* à Grimaldi [50]. Cette analyse révéla la présence de débris de poils d'animaux. Ces poils microscopiques suggéraient l'hypothèse que les cadavres avaient été recouverts de peaux au jour de

46. Cf. DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 228 et suiv.

47. Plusieurs de ces cousoirs ont été figurés par le capitaine BOURLON, Cf. *Anthropologie*, t. XXVII, p. 11, fig. 5, nos 1 à 6.

48. Cf. PIETTE, *l'Art pendant l'Age du Renne*, *passim*.

49. M. l'abbé BREUIL, qui a étudié, dans la collection du marquis de Vibraye, plusieurs de ces baguettes, ne se prononce pas sur leur destination. Peut-être étaient-elles accolées, deux par deux, par leurs faces planes. Cf. *Anthropologie*, t. XVIII, p. 31.

50. La lettre que M. Gérardin adressa, sur ce sujet, à M. Rivière, est citée *in-extenso*, dans l'ouvrage de ce dernier, p. 217 et suiv.

leur ensevelissement. C'est à peu près tout ce que nous savons sur la matière dont les vêtements quaternaires étaient confectionnés. Les deux squelettes d'enfants découverts dans la grotte de même nom, à Grimaldi, portaient bien un pagne, une sorte de jupon orné de milliers de petits coquillages *(nassa neritea)*. De même les femmes peintes sur les fresques de Cogul [51], ont



Fig. 60. — LES PHASES DE L'ART PARIÉTAL. Signes se rattachant à la *première phase*. Les « mains » de *Santian*. Cf. *Grottes Cantabriques*, p. 29.



Fig. 61. — *Idem*. Quelques-uns des grands signes rouges peints sur le plafond de la caverne d'Altamira. Cf. *Altamira*, p. 71.

des jupes attachées directement à la taille et s'arrêtant un peu au-dessus du genou. Plusieurs semblent avoir la tête recouverte d'un bonnet. Mais ces pagnes, ces jupes, ces bonnets étaient-ils en tissu ou en peaux assouplies? Nous n'en savons rien. En somme, un seul fait demeure acquis. Les troglodytes savaient coudre. Ils avaient donc du fil. Ce fil pouvait être d'origine

51. Cf. *Anthropologie*, t. XX, p. 15 et suiv

animale ou végétale. Même dans ce dernier cas, il n'est nullement obligatoire de supposer que l'homme quaternaire se livrait à une culture intensive des plantes textiles. La simple cueillette des plantes sauvages pourvoyait largement à ses besoins. Quant aux plantes destinées à la nourriture, il n'en est pas question.



Et maintenant il nous est loisible de restituer l'art quaternaire à la civilisation qui lui sert de cadre. Cet art est l'expression saisissante du milieu social qui l'a enfanté. Si, en effet, les images de végétaux sont clairsemées et imprécises, à l'époque du Renne, la figuration des animaux est prodigieuse : elle est accaparante. Elle témoigne, elle aussi, que toute l'attention, que toute la vie de l'homme paléolithique était tendue vers la chasse avec un exclusivisme presque absolu. Les qualités de cet art, dont la désespérante uniformité, quant au choix des sujets, ne doit pas nous faire oublier l'extraordinaire exactitude, dérivent de ce fait primordial. Pour ces graveurs et pour ces peintres, l'animal n'avait plus de secret. Ils étaient au courant de ses mœurs, de ses habitudes. Aucun détail de sa structure, aucune de ses poses familières ne leur avaient échappé. Le lion de la Clotilde qui, bien que grossièrement ébauché, entr'ouvre une gueule énorme et expressive (*fig.* 58, p. 93), le cheval de Teyjat, saisi en plein galop, et représenté avec la fidélité rigoureuse d'un instantané [52] (*fig.* 207, p. 368); les bœufs mugissants, les bisons d'Altamira debout, accroupis, couchés avec indolence (*fig.* 89, p. 159) ou ramassés sur eux-mêmes, prêts à bondir ; les biches et les cerfs de Pair-non-Pair et de Covalanas (*fig.* 90, p. 164) qui tournent vers le danger une tête inquiète ; l'ours de Font-de-Gaume (*fig.* 91, p. 166), campé sur son arrière-train; le sanglier d'Altamira qui s'enfuit éperdument les pattes déjetées en avant et en arrière (*fig.* 92, p. 170) ; tant d'autres exemples que l'on pourrait citer nous montrent que cet art animalier n'a point d'autre secret que l'orientation générale de l'existence du chasseur quaternaire.

Mais, — et ceci est capital — observons que l'homme de cette civilisation n'est pas un dégénéré. Il ne piétine pas sur place. Il ne s'immobilise point dans des moules vétustes. Il s'anime,

52. *Vide infra*, (Chap. VII).

il marche, il vit. S'il ne lui fut pas donné de réaliser un type plus élevé de civilisation, il faut proclamer que son type, à lui, il l'a réalisé avec une perfection qui ne fut jamais dépassée, en un style très grand et très pur.

Est-ce à dire qu'il n'aurait pu réaliser un autre type? Les théoriciens de l'évolutionnisme social ne le concéderaient pas. Ils veulent que partout et toujours l'homme ait parcouru la même série de progrès. Il est permis d'en douter. Et le doute est permis parce que la science n'a pas le droit de dépasser le monde des phénomènes. Elle a le droit de constater qu'en fait les civilisations se sont succédé, ici ou là, dans un ordre qu'elle enregistre sans le juger. Mais elle n'a pas le droit de décider si cette succession obéit aux lois d'un déterminisme fatal. L'homme pléistocène fut chasseur : soit. Il devait l'être parce que les conditions extérieures du milieu où il a vécu l'y invitaient. Placé dans un autre milieu, eût-il été incapable de réagir d'une manière différente? L'affirmer, c'est sortir du domaine de la science pour entrer dans la région des systèmes conçus à priori.

Nous ne donnerons pas dans cet abus, car nous faisons ici œuvre de science et non de philosophie, — même scientifique. Nous nous contentons d'enregistrer ce qui fut, et non ce qui devait être en vertu d'une nécessité, au sens déterministe de ce terme. Les groupements humains de l'âge du Renne ont mené une existence de chasseurs. A l'aide de cette donnée essentielle, il nous sera plus facile d'aborder l'étude de la Religion.

CHAPITRE TROISIEME.

La Méthode Ethnographique.

SOMMAIRE :

Les documents archéologiques ne révèlent que l'aspect extérieur de la civilisation quaternaire. — Nécessité d'interpréter les faits. — Le moyen : la méthode ethnographique.

I. — Légitimité de la méthode ethnographique. *L'homme quaternaire n'a pas totalement disparu. — Il se survit dans certaines peuplades de primitifs actuels. — Les prolongements de l'âge de la Pierre à travers les temps historiques.*

Comparaison des primitifs actuels et des primitifs de la Préhistoire. Elle s'impose : le cas des Polynésiens. — Elle tourne d'ailleurs au profit de la thèse. Opinion des ethnographes et des préhistoriens : Sir John Lubbock, Edward Tylor, Emile Rivière, le P. Guillaume Schmidt.

Témoignage direct des faits. L'outillage : *la fabrication du silex chez les Australiens, les Indiens, les Eskimos; la gravure sur objets chez les Tchoutchis et les Innuit; les boumerangs australiens.* — La parure : *coquillages, dents d'animaux, poinçons, plumes d'oiseaux. Les danseurs d'Alpera. Les crânes transformés en coupes.* — La peinture corporelle; *les flacons à couleur.* — Les gravures et peintures rupestres *en Australie, en Afrique, en Amérique, dans les pays hyperboréens. Les mains positives et les mains négatives en Nouvelles-Galles du Sud, chez les Bambara, les Malinké et en Californie. Dissimulation des images: Cham's Island et Altamira. — Les primitifs actuels restituent la vie aux vestiges archéologiques de l'âge quaternaire.*

II. — Limites et règles de la méthode ethnographique. *L'ethnographie demeure subordonnée à l'archéologie. — Les termes de comparaison qu'elle apporte ne peuvent être qu'approximatifs, parce que le niveau de la civilisation, chez les primitifs actuels, ne correspond pas complètement au niveau de la civilisation paléolithique.*

Moyens de corriger les défectuosités de la méthode ethnographique : recours aux différentes méthodes appliquées à l'étude des primitifs actuels : la méthode anthropologique apprend à tirer parti de l'universalité de certains phénomènes religieux; — la méthode sociologique, à mesurer les réactions du type social sur les coutumes religieuses ; — la méthode des cycles culturels, à isoler les plus anciennes couches de la civilisation primitive. — Les quatre grandes règles de la méthode ethnographique appliquées à la Préhistoire.

III. Le Problème des origines de la Religion. *La préhistoire quaternaire ne peut résoudre, par ses propres moyens, le problème des origines de la Religion. — L'ethnographie ne connaît pas de peuples absolument primitifs: témoignages de MM. Emile Durkheim, John H. King, Andrew Lang, R. P. Marett. — L'archéologie ne permet pas de remonter au delà de l'aurignacien, c'est-à-dire à une période où l'humanité est déjà vieille. — L'alliance de l'ethnographie et de l'archéologie ne peut donner davantage la certitude. — La Préhistoire n'a rien à produire contre l'existence de la religion aux premiers âges du monde, ni contre la réalité d'une révélation primitive.*

Notre excursion à travers le monde paléolithique nous a mis en contact avec toute une civilisation jadis insoupçonnée. Certes, les conclusions de l'enquête ne sont pas négligeables. Gardons-



Fig. 62. — LES PHASES DE L'ART PARIÉTAL. *Gravures* se rattachant à la première phase. Petit cheval grimpant, gravé sur les parois du TUC D'AUDOUBERT (Ariège). Cliché obligeamment communiqué par M. le comte BÉGOUEN.

nous de les exagérer. En dépit des précisions que les préhistoriens s'efforcent d'y introduire, l'image est incomplète. Elle est flottante. Elle se perd dans la brume des siècles et des millénaires. Surtout elle ne nous livre, des choses, que l'aspect extérieur, tangible. Les débris échappés au naufrage sont là, sous nos yeux. Ils ont été, autant qu'ils pouvaient l'être, classés, ordonnés en séries, dans le temps et dans l'espace. Ce résultat peut, à la rigueur, contenter les professionnels de l'archéologie. Il ne satisfait pas, loin de là, l'historien des religions ou le psychologue, avides de saisir l'âme que ces reliques du passé ont autrefois incarnée En réalité, nous venons de parcourir une immense nécropole, et les morts qui dorment là ne parlent plus.

Comment les arracher à leur silence et les contraindre, en quelque sorte, à révéler leurs pensées intimes ? Nous avons sans doute jeté, sur l'abîme creusé entre eux et nous, une première et solide passerelle. Nous savons que l'humanité quaternaire vérifie un type social intelligible encore à notre mentalité moderne. L'homme des cavernes fut chasseur : cette simple donnée éclaire déjà d'un jour moins obscur le prodigieux recul des âges pléistocènes. Mais à la distance où il lui faut parvenir, ce rayon de lumière a perdu beaucoup de son pouvoir. Parlons net. Le terme de « chasseur » est trop vague pour définir *a priori* non plus seulement la vie matérielle mais la vie profonde, la vie religieuse d'un groupement humain.

Que, d'ailleurs, le souci de pourvoir, par la chasse, à la subsistance commune ait réagi, dans une certaine mesure, sur l'orientation religieuse des peuplades paléolithiques, nous n'avons aucune raison sérieuse d'en douter. En dehors du christianisme, qui procède d'une révélation surnaturelle, le divin a été trop souvent conçu ou déformé à la ressemblance des désirs, des craintes, de toutes les passions humaines. Cette présomption, fût-elle valable pour les troglodytes de l'Age du renne, pose seulement le problème. Elle ne le résout pas. Elle laisse au savant la tâche de montrer comment cette réaction s'est produite et jusqu'où elle fut poussée. Et ce sont là des points sur lesquels ni l'étude directe des documents archéologiques ni — et moins encore — les déductions abstraites n'apportent aucune réponse décisive. L'étude directe des documents suggère des probabilités inconsistantes. Quant aux déductions abstraites, faute de bases positives, elles risquent de passer à côté des faits.

Existe-t-il un moyen de tourner la difficulté ? Ce moyen, les

préhistoriens estiment l'avoir trouvé : c'est la méthode ethnographique. Elle est, dit-on, notre unique chance de déchiffrer les hiéroglyphes inscrits sur les objets ou sur les parois des cavernes. Elle seule est capable de nous initier quelque peu aux mœurs, aux croyances et aux rites du chasseur paléolithique. Il nous est donc inévitable d'avoir à vérifier les titres qu'elle fait valoir. Car si, d'aventure, on devait lui refuser créance, il serait inutile d'aller plus loin.

La méthode ethnographique est-elle légitime ? A quelles conditions est-elle viable ? Et enfin — car dès maintenant, nous serons à même de résoudre cette question majeure, — nous permet-elle de remonter, par la Préhistoire qu'elle éclaire, aux origines de la Religion ?

I.

Si l'on venait nous certifier que l'homme quaternaire survit encore dans certaines régions de la planète, nous serions bien étonnés. Et pourtant c'est là, en gros, l'affirmation initiale qui fonde la légitimité de la méthode ethnographique.

Serait-il donc vrai, qu'à l'heure actuelle, il y eût des êtres humains, descendants authentiques des anciens chasseurs du Renne ? A poser le problème sous cette forme, on risquerait de se fourvoyer. Les races quaternaires ayant précédé les races historiques, il est assez probable qu'il existe, sur la terre, des hommes qui peuvent entretenir, avec les plus vieilles races de la Préhistoire, des affinités anthropologiques. Mais cela serait-il prouvé, nous ne serions guère plus avancés. M. Verneau croit avoir trouvé, en Italie et dans la vallée du Rhône, des cas individuels qui accusent la réapparition du type négroïde de Grimaldi [1] : est-il besoin d'observer que les mœurs de ces « négroïdes » n'ont rien de commun avec celles de leurs lointains ancêtres ? Et serait-il établi que les Australiens ont perpétué jusqu'à nos jours le type de Néanderthal [2], il ne s'en suivrait pas

1. Voir à ce sujet, la curieuse dissertation du d[r] René VERNEAU, dans *Les Grottes de Grimaldi*, t. II, fasc. I, p. 159 et suiv. Monaco, 1906.

2. Sous cette forme, la thèse serait d'ailleurs beaucoup trop généralisée. D'après le d[r] R. VERNEAU (*Les races humaines*, Paris, Baillières, p. 189), les Australiens « néanderthaloïdes » formaient une seule des tribus de l'Australie méridionale qui, aujourd'hui, serait complè-

davantage qu'ils aient reçu et conservé intégralement les coutumes en vigueur à l'époque moustérienne. Les races peuvent demeurer et les civilisations changer du tout au tout. A l'appui de cette vérité, on citerait vingt exemples pour un.

Ce n'est donc point de cette base, plutôt fragile, que la méthode ethnographique se réclame, lorsqu'elle affirme la survivance, parmi nous, des humanités préhistoriques. Elle veut dire — et ceci est beaucoup plus grave — qu'il existe, à l'heure actuelle, des peuplades entières qui, par leur organisation sociale,

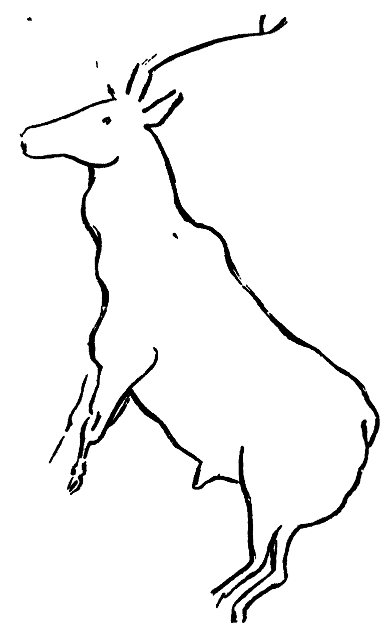


Fig. 63. — *Gravure* se rattachant à la fin de la première phase. HORNOS DE LA PEÑA. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 102).

par leurs croyances, par le fond même de leur mentalité reflètent, d'une manière plus ou moins fidèle, l'organisation sociale, les croyances, la mentalité des peuplades contemporaines des âges de la Pierre. Ce sont les « Primitifs » ou « Populations de culture inférieure » ou enfin les « Sauvages » [3].

tement éteinte, et sur laquelle nous ne possédons que des renseignements « bien incomplets ».

3. Sur ces diverses appellations, cf. Mgr A. LE ROY, dans *Christus*, 2e éd., p. 49 et suiv. Paris, Beauchesne, 1916.

Même ainsi formulée, la proposition ne laisse point de nous surprendre. L'objection principale, on le devine, c'est le nombre incalculable d'années qui s'interpose entre les temps actuels et les temps pléistocènes. Au temps des glaciers, la terre est soumise encore à l'influence des phénomènes géologiques. A peine ses continents et ses mers ont-ils pris l'aspect définitif que nous leur voyons aujourd'hui. Et l'on voudrait que l'humanité, vivante et agissante, ait été pétrifiée, dès le début de son histoire, comme les fossiles témoins des dernières convulsions du globe ? La terre elle-même a changé. Les espèces animales se sont modifiées. L'homme seul serait en retard ? Au cours des quelque 15.000 ans écoulés depuis l'époque chelléenne, l'intelligence et la volonté ont bien dû introduire, même chez les races les moins progressives, des transformations profondes.

Il y a plus. Le postulat de la méthode ethnographique n'érige-t-il pas en thèse la stagnation de la plus grande partie de l'humanité ? Si on les replace dans la durée, les grandes civilisations que nous disons « historiques » ou « classiques » représentent des périodes relativement courtes ; si on les considère dans l'espace, leur rayonnement paraît plutôt restreint. A écouter les ethnographes, il semble que ces civilisations, que nous jugeons surtout d'après leur valeur intrinsèque, baignent dans un vaste océan de barbarie, ou de cultures inférieures, ou de cultures arrêtées dès les premières phases de leur développement.

Nous avons peine à concevoir, sous ce jour un peu blafard, l'évolution totale du genre humain. Et pourtant ces vues comportent une bonne part de vérité. Si les peuples de haute culture profilent dans le passé leurs cimes imposantes, il y a, dans la plaine ou accrochés aux flancs des montagnes, nombre d'autres peuples dont le niveau de culture, prolongé par la pensée jusqu'aux plus anciens âges du monde, se raccorde avec le niveau de culture des Primitifs de la Préhistoire. Voilà le fait dont nous devons nous assurer, avant de tirer les conséquences qu'il comporte.

Observons tout d'abord que l'Age de la Pierre ne s'arrête pas aux frontières chronologiques que l'on serait parfois tenté de lui assigner. Nous sommes portés à croire que l'industrie lithique a non seulement précédé les industries du cuivre, du bronze et du fer, mais qu'elle s'est éteinte en tous lieux vers le même temps. La réalité est toute différente. La civilisation de la Pierre

échancre profondément le tissu des civilisations historiques. Elle se juxtapose, sous toutes les périodes, à des cultures beaucoup plus évoluées.

A cet égard, les synchronismes sont suggestifs. Si, par exemple, le Néolithique paraît cesser, en Egypte, aux alentours du sixième millénaire avant Jésus-Christ, il se prolonge, en Crète, jusque vers l'an 3.000 [4]. Or, en l'an 3.000, l'Egypte est déjà vieille. Et tandis que, dans la grande île méditerranéenne, où, mille ans plus tard, s'élèvera le premier palais de Cnossos, de pauvres tribus de pêcheurs s'essayent à bâtir de grossières maisons de pierre, les architectes égyptiens ont déjà construit les mastabas et les pyramides de Gizeh.

En Thessalie, le Néolithique vient à peine de finir au XV[e] siècle avant Jésus-Christ [5]. Et c'est l'époque où, à deux pas de là, s'épanouissent les splendeurs de la civilisation mycénienne, où les Pharaons de la XVIII[e] dynastie jettent les fondements du temple de Karnak. En Chaldée, le code de Hammourabi est rédigé depuis plus de cinq siècles.

Franchissons un nouveau stade de 3.000 ans. Le tableau change et le contraste reste identique. En Europe, le mouvement de la Renaissance est en plein essor. Les caravelles sillonnent l'Atlantique. A la suite de Christophe Colomb, elles se lancent à la découverte de terres nouvelles. Bientôt de hardis navigateurs normands et bretons aborderont aux rives du Saint-Laurent [6]. Ils seront suivis de l'armée des missionnaires. Or quelles populations ces explorateurs vont-ils trouver sur l'immense territoire de l'Amérique du Nord, couvert de forêts vierges et de steppes ? Ils trouveront les Peaux-Rouges. Et les Peaux-Rouges, au moment où ils entrent en rapport avec les messagers de cette civilisation occidentale qui a donné Raphaël et Michel-Ange, sont encore à l'Age de la Pierre [7]. Ils chassent le bison avec des lances et des flèches en silex.

---

4. Pour la comparaison des dates, consulter le tableau placé par M. R. Dussaud, à la fin de son ouvrage sur *les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*, Paris, Geuthner, 1914, 2[e] édition.

5. Sur la Thessalie préhistorique et les retards de sa civilisation, cf. R. Dussaud, *op. cit.*, p. 186 et suiv., et le tableau ci-dessus signalé.

6. Cf. H. Beuchat, *Manuel d'archéologie américaine*, p. 83 et suiv. Paris, Picard, 1911.

7. Cartailhac et Breuil, *La caverne d'Altamira*, p. 155, Monaco, 1906.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, il serait paradoxal d'imaginer que le rudimentaire outillage de l'homme paléolithique ait pu se ménager un asile où il échappe à la foudroyante invasion de notre culture moderne. Détrompons-nous. Un continent entier se dérobe, et les indigènes qui l'habitent, moins favorisés que

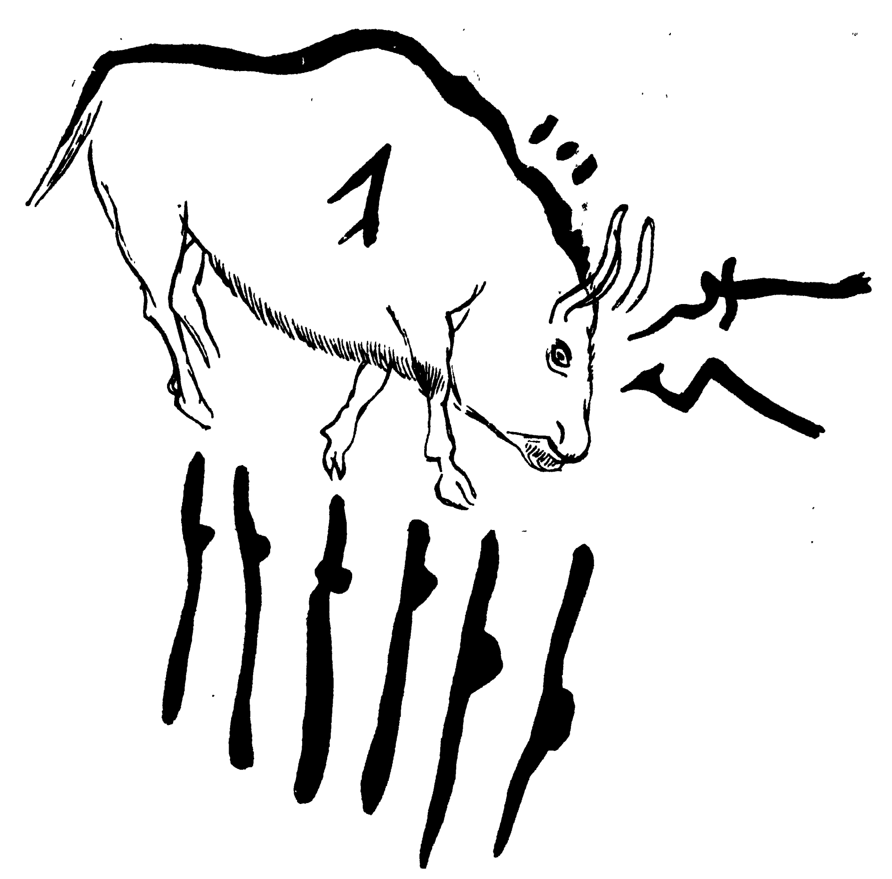


Fig. 64. — LES PHASES DE L'ART PARIÉTAL. *Peintures* appartenant à la seconde phase. Bison gravé et partiellement peint au *trait baveux*. Le chevron peint sur le corps du Bison est une flèche. Sous les pattes de l'animal, un lot de *signes claviformes*. (*Pindal*, cf. *Gr. cant.*, p. 76.)

ne l'étaient les Néolithiques d'Orchomène, ne connaissent ni la céramique, ni même la poterie. Ce continent, c'est l'Australie.

Ainsi la Préhistoire se perpétue au sein de l'humanité actuelle. La face du monde passe, les empires se fondent et s'écroulent, les générations se poussent, emportées par leur fièvre de pro-

grès : quelques coups de sonde nous avertissent qu'au-dessous de cette surface bouillonnante, il existe des bas-fonds où le remous est infiniment plus lent, et où règne parfois la plus complète immobilité.

***

Mais la portée de cette première observation est encore trop générale. Après tout, nous avons peut-être affaire à des similitudes superficielles. Parce que l'on constate, ici ou là, des enclaves de cultures primitives, il ne suit pas que le présent reproduise l'image exacte du passé. La ressemblance peut être fortuite. Ainsi les populations de l'archipel polynésien en étaient bien encore, au XVIIIe siècle, au stade de la Pierre. Or, les savantes études de M. de Quatrefages ont démontré que leur habitat d'origine devait être cherché vers l'occident, sur les confins de la Malaisie [8]. Le P. Schmidt va plus loin. D'après lui le foyer de la civilisation polynésienne se retrouverait aux pieds de l'Himalaya [9], et les polynésiens, au point de départ de leurs migrations, auraient possédé une culture relativement avancée. Les conditions géographiques ont provoqué leur morcellement en petits groupes sporadiques. Cet état de dispersion explique leur décadence. Il n'y a donc pas ici survivance d'un état primitif : il y a, proprement, régression. Même déchus, les Polynésiens conservent les vestiges d'une culture supérieure à celle des autres primitifs océaniens. L'appréciation des rapports qui peuvent relier les primitifs actuels aux primitifs de la Préhistoire dépend donc, en dernière analyse, d'une comparaison minutieuse instituée entre les deux groupes ethniques en présence.

La comparaison, d'ailleurs, tourne au profit de la thèse : l'opinion des ethnographes et des préhistoriens étant, sur ce point, quasi-unanime. On n'en finirait pas de citer leurs témoignages. Sir John Lubbock, dans son ouvrage sur les *Origines de la Civilisation*, déclare que « la condition sociale, les coutumes des peuples encore sauvages rappellent, sous bien des rapports, quoique non pas absolument celles de nos propres ancêtres, à

8. A. de Quatrefages, *L'Espèce humaine*. Paris, Alcan, 1877, 3e éd. p. 138 et suiv.

9. P. G. Schmidt, *L'Origine de l'Idée de Dieu*. Paris, Picard, 1910, p. 11.

une époque fort éloignée [10]. » Et plus tard, dans un autre ouvrage sur *l'Homme Préhistorique*, il pose, l'un des premiers, les principes de la méthode ethnographique : « Si, dit-il, nous voulons arriver à comprendre clairement les antiquités de l'Europe, nous devons les comparer avec les armes et les ustensiles grossiers dont se servent aujourd'hui, ou dont se servaient, dernièrement encore, les races sauvages dans les autres parties du monde [11] ».

Edward Tylor, auteur de *Primitive Culture* et chef de l'Ecole anthropologique anglaise, n'est pas moins affirmatif. D'après lui, « la vie sauvage n'est que la continuation, à notre époque, de l'état social de l'Age de la Pierre [12] ».

M. Emile Rivière, qui à partir de 1870, se consacra à l'exploration des grottes de Grimaldi, partage le même avis : « Les peuples sauvages modernes qui n'ont pas eu encore le moindre contact avec la civilisation, ou que celle-ci aborde pour la première fois, sont l'image frappante, toutes conditions à part de milieux et de climats, des peuplades qui vivaient aux âges préhistoriques. Elles sont elles-mêmes des peuplades préhistoriques, sans tradition aucune [13], souvent même orale, et leurs armes, leurs outils, leurs parures sont pour ainsi dire identiques aux armes, aux outils et aux parures que nous exhumons chaque jour du sol des cavernes [14] ».

Enfin, il ne sera pas inutile de recueillir la déposition du plus

10. Sir John Lubbock, *Les Origines de la Civilisation, Etat primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes.* Traduction Ed. Barbier. Paris, Germer-Baillière, 1873, p. 1.

11. Sir John Lubbock, *L'Homme préhistorique. Suivi d'une description des mœurs des sauvages modernes;* Traduction Ed. Barbier. Paris, Germer-Baillière. 1876.

12. Edward Tylor, *La Civilisation primitive.* Traduction de Mme Pauline Bruner. Paris, Reinwald et Cie, 1876, tome II. p. 462.

13. Ceci est exagéré et va d'ailleurs à l'encontre de la thèse défendue par M. Rivière. Si en effet les peuplades sauvages n'avaient aucune tradition, comment auraient-elles pu conserver pendant des siècles les mêmes usages, les mêmes coutumes ? Pour ne citer qu'un seul groupe de faits, nombre de populations primitives possèdent des mythes dont l'origine se perd dans la nuit des temps. (v. g. le mythe d'Omburé chez les Fans, cf. Trilles, *Le Totémisme chez les Fans.* Bibliothèque « Anthropos », t. I, fasc. 4. Münster, 1912.)

14. Emile Rivière, *L'Antiquité de l'Homme dans les Alpes-Maritimes.* Paris, J.-B. Baillière et fils, 1887, p. 3.

éminent des ethnographes, le R. P. Schmidt, directeur de la revue internationale *Anthropos*. L'identité des Primitifs actuels et des Primitifs de la Préhistoire est, à ses yeux, si claire, qu'il en tire une preuve contre la théorie de la dégénérescence [15] : « En comparant, écrit-il, cette civilisation [préhistorique] avec



Fig. 65-66. — *Peintures* appartenant à la *seconde phase*. Profils de chevaux peints en *noir modelé*. (Cf. *Altamira*, p. 69).

celle des peuples incultes, on trouva une harmonie si grande que souvent des lacunes et des points obscurs dans l'une purent être

15. Les tenants de cette théorie considèrent la civilisation des primitifs actuels comme une dégradation de la culture des peuples civilisés. Les tenants de l'opinion contraire affirment que l'état des primitifs actuels représente une civilisation *sui generis*, autonome, et qui a universellement précédé les autres cultures. Ce second point de vue tend à prévaloir parmi les ethnographes. Nous le croyons vrai. Mais nous verrons aussi combien il faut user de prudence lorsqu'il s'agit de déterminer dans le détail les éléments qui peuvent se réclamer de ce fond de culture primitive.

expliqués de la manière la plus frappante en les mettant en parallèle avec les faits observés chez l'autre. Dès lors la question de l'appréciation des peuples incultes était résolue : s'il était évident que, dans les pays de l'Europe, la civilisation primitive nouvellement découverte avait précédé la civilisation plus avancée des peuples historiques, il paraissait aussi clair que la civilisation des peuples incultes, en tous points semblable à la culture préhistorique qu'on venait de découvrir, ne pouvait être regardée que comme une stagnation, comme la continuation d'un état préhistorique primitif et non comme une décadence d'un degré de civilisation autrefois plus élevé [16] ». Il serait difficile d'être plus catégorique.

Cet acquiescement général est plutôt encourageant. Mais on comprendra qu'à l'argument d'autorité nous voulions ajouter l'argument direct des faits. Nous ne prétendons pas, dès maintenant, épuiser la serie de ces curieux « doublets » qui motivent la conviction des préhistoriens. Maintes fois, au cours de cet ouvrage, l'occasion s'offrira de compléter notre nomenclature.

On a vu qu'à notre époque certaines peuplades se servent d'un outillage en silex. Les Australiens du nord nous renseignent sur la manière dont les paléolithiques travaillaient la pierre (*fig.* 93-94, p. 173). Sur une enclume, on frappe le bloc de silex, pour enlever un premier éclat : « puis, tenant en main la pierre, on la cogne sur l'enclume et systématiquement on détache d'autres éclats. Chaque bonne lame doit être précédée de l'enlèvement d'au moins trois éclats inutiles. A en juger par le nombre des éclats imparfaits qui jonchent le sol, les échecs dépassent de beaucoup les coups heureux [17] ». Aussi, les campements australiens contiennent-ils de grands amas de déchets, tout comme dans nos ateliers préhistoriques abondent les instruments mal venus, inachevés ou brisés. Les Indiens de l'ouest américain

16. P. G. SCHMIDT, *L'origine de l'idée de Dieu*, *op. cit.*, p. 9.

17. Em. CARTAILHAC dans *Grottes de Grimaldi*. Tome II, fasc. II, p. 243. Pour les détails, voir SPENCER ET GILLEN, *The Northern Tribes of Central Australia*, London, Macmillan and C°, ch. XXII, et plus spécialement p. 641-643.

obtenaient leurs silex, il y a une quarantaine d'années, par des procédés analogues [18].

Les Eskimos nous apprennent l'usage des outils et leur système d'emmanchure [19]. Le grattoir dont ils font usage pour travailler les peaux rappelle le grattoir de l'âge quaternaire [20]. Leurs harpons barbelés, leurs propulseurs évoquent le souvenir des harpons et des propulseurs magdaléniens [21]. Leurs lampes sont de la même facture que la lampe de la Mouthe dont nous avons parlé [22]. Les fines gravures que les Tchoutchis (Sibérie) incisent sur les objets manuels ne sont pas indignes des gravures de l'âge du renne [23]. A ce propos notons que les Innuit (Eskimos du Labrador, de la baie d'Hudson et du Groenland) furent initiés sur le tard à la vie artistique. Or, détail singulier, à l'exemple des aurignaciens, ils ont commencé par exécuter des figurines humaines avant de pratiquer la gravure simple [24].

Enfin, on sait que certaines tribus océaniennes confectionnent des armes connues sous le nom de boumerangs, waddi, casse-têtes, massues, etc. Or dans les grottes paléolithiques de Santian, de Pindal, d'Altamira, de Niaux, des peintures ont été relevées qui ne peuvent guère représenter autre chose que des armes de ce genre [25]. (*fig.* 95-98, p. 176).

18. J. M. Powell, *Stone art in America*, dans *American Anthropologist*, janvier 1895.

19. Em. Cartailhac et H. Breuil. *La Caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 145.

20. *Id.*, *ibid.*

21. *Id.*, *ibid.* Sur les propulseurs préhistoriques et modernes, cf. J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, p. 155-157, avec la bibliographie annexe.

22. L. Capitan, H. Breuil et D. Peyrony, *La Caverne de Font-de-Gaume*, Monaco, 1913, p. 13. — Cf. Em. Cartailhac et H. Breuil, *La Caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 232.

23. Em. Cartailhac et H. Breuil, *La Caverne d'Altamira*, *op cit.*, p. 147 et *suiv.*

24. *Id. ibid.*, p. 150.

25. Les signes auxquels nous faisons allusion sont particulièrement ceux que l'on désigne sous le nom de *naviformes* et de *claviformes*. — Altamira : *cf.* Em. Carthailhac et H. Breuil, *op cit.*, p. 70, 71 ; Santian : H. Alcade del Rio, H. Breuil, L. Sierra, *Les Cavernes de la région cantabrique*, Monaco, 1911, p. 28 et *suiv.* ; Pindal, même ouvrage, p. 71 ; Niaux : Em. Cartailhac et H. Breuil, *Les peintures et gravures murales des cavernes pyrénéennes*, III, Niaux (Ariège), dans *Anthropologie*, t. XIX (1908), p. 36, 37, 39. — La comparaison de

De l'outillage, passons à la parure. Tous les primitifs actuels ornent leurs corps avec des colliers, des bracelets composés de coquillages et de dents d'animaux ; leur tête avec de grosses aiguilles ou des plumes d'oiseau. Les primitifs de la Préhistoire avaient les mêmes goûts. Ils les satisfaisaient de la même façon.



Fig. 67. — Peintures appartenant à la *seconde phase.* L'un des deux petits bisons du plafond d'Altamira marquant le plein épanouissement de la peinture en *noir modelé.* (Cf. *Altamira*, p. 70.) A noter, au-dessus de la bosse du Bison, un signe « *pectiforme* » (main stylisée).

Nous avons cité les poinçons du type aurignacien, dont l'un fut retrouvé en place sur le front d'un squelette de Grimaldi [26]. D'au-

ces signes avec les instruments australiens est signalée aux mêmes références, notamment dans la monographie de la caverne de Santian. — Sur les raisons qui ont amené M. Breuil à modifier sa première interprétation des grands signes rouges d'Altamira (*naviformes*, par analogie avec les kayaks eskimos), cf. *Cavernes de la région cantabrique, op. cit.*, p. 200-201. — A noter, également, le regrettable anachronisme commis par M. Juan Cabré Aguilo (*El arte rupestre en España*, Madrid), qui voit dans ces mêmes signes rouges, des chausse-trapes tendues aux animaux par les chasseurs quaternaires : sans doute il y a contact entre la biche polychrome d'Altamira et plusieurs signes « naviformes ». Malheureusement, ce contact est fortuit, car entre l'époque où fut tracé le signe et celle où fut peinte la biche, il y a toute la distance qui sépare l'aurignacien du magdalénien. (Cf. *Anthropologie*, tome XXVII (1916), p. 591).

26. Il s'agit de l'Homme de Menton, découvert par M. Em. Rivière, le 26 mars 1872, dans la grotte du Cavillon (v. *infra*, au chapitre des Sépultures). Sur la lithographie insérée par Rivière dans son ouvrage (*l'Antiquité de l'homme dans les Alpes-Maritimes*, op. cit., planche XI), le poinçon n'est pas représenté *in situ* : il repose sur le sol, en face

tre part, il n'est pas une seule station, tant soit peu explicite, où l'on ne recueille des coquillages de toute sorte, et des canines souvent percées d'un trou de suspension [27]. Ces objets assemblés formaient des plastrons, des bracelets, des jarretières. Plusieurs de ces parures ont été reconstituées (*fig.* 102, p. 186). Elles témoignent d'un véritable raffinement dans le choix et la combinaison des pièces. Probablement, alors comme aujourd'hui, les coquillages servaient de monnaie pour les échanges [28]. Quelques foyers quaternaires ont livré des trésors, soigneusement dissimulés, où les coquilles se comptent par milliers [29] et l'on sait si ces menus

du crâne du squelette. Les éditeurs des fouilles de Grimaldi ont restitué à cet ornement sa véritable place, (cf. *Grottes de Grimaldi*, t. II, fasc. I, planche I, n° 1, à gauche), en connexion avec la boîte cranienne. (cf. infra. fig. 112, p. 224).

27. Impossible de citer tous les cas. Cf. DÉCHELETTE, *Manuel... op. cit.*, p. 207-209.

28. Principalement les grosses coquilles percées et fragmentées (*Pectunculus*, *Ostraea*, etc.). Cette hypothèse, qui, d'ailleurs, n'a pas grande importance, a été suggérée par Em. RIVIÈRE, *op. cit.*, p. 281.

29. Notamment à Grimaldi, grotte du Cavillon. (Cf. Em RIVIÈRE, *op. cit.*, p. 129 et 169-171) : « A 7 m 90 au-dessous du premier niveau de la caverne, écrit l'auteur des fouilles, nous avons découvert... une couche de 20 centimètres d'épaisseur des plus intéressantes. Cette couche, d'une teinte un peu plus foncée que d'habitude, plus noirâtre, n'existait pas dans toute l'étendue de la caverne, mais seulement le long de la paroi droite, commençant à 1 m. 50 environ de l'entrée de la grotte, se terminant à 3 mètres à peu près du fond et présentant ainsi une surface de 0 m. 90 de largeur sur 6 mètres de longueur. Elle était limitée à gauche, depuis la partie centrale de la caverne jusqu'à l'entrée, par de gros blocs de pierre... Elle renfermait, un véritable trésor préhistorique... » L'inventaire de ce « trésor » donna les résultats suivants : 8.204 coquillages marins « recouverts, pour la plupart, d'une couche de peroxyde de fer qui leur donnait une teinte rouge très prononcée et, de-ci de-là, des reflets métalliques brillants ». Sur ces 8.204 coquillages, 857 avaient été perforés. Il y avait, en outre, plusieurs beaux poinçons en os ; 49 petites vertèbres de poisson, du genre Salmo, dont 26 étaient percées au centre ; toutes avaient le même aspect rouge et brillant. Quelques rares ossements d'animaux et quelques coquilles de mollusques représentaient des débris de repas. A noter enfin une molaire humaine, grosse et légèrement usée et une cinquantaine de silex taillés. — L'ensemble de ces détails suggérerait plutôt que la cachette de Grimaldi était une sorte d'atelier de parure. — Le cas de Cro-Magnon (LARTET et CHRISTY, *Reliquæ aquitanicæ*, 1875, p. 92), est moins significatif. Les 300 coquilles recueillies par Lartet étaient mêlées aux ossements des cinq squelettes. Elles

objets ont voyagé, jadis, à travers le monde paléolithique. Une fresque d'Alpera (Espagne) représente deux personnages qui semblent se livrer à une danse de chasse ou de guerre. Ils portent sur la tête une crinière de plumes [30] (*fig.* 103, p. 189). Cette fois, l'illusion est complète. On se croit transporté au milieu d'une tribu de Peaux-Rouges, Mandans ou Apaches. Et ces Apaches préhistoriques ne paraissent pas avoir témoigné envers leurs semblables, de plus d'égards que leurs continuateurs actuels : « Il est acquis, nous apprend l'abbé Breuil, qu'une série de crânes provenant d'assises solutréennes supérieures et

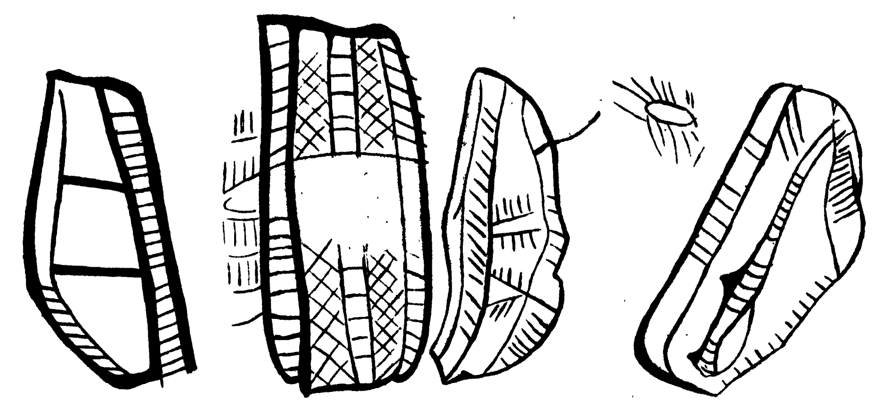


Fig. 68. — LES PHASES DE L'ART PARIÉTAL. *Signes* se rattachant à la seconde phase. *Tectiformes* de la galerie terminale d'*Altamira*. (Cf. *Altamira*, p. 64).

magdaléniennes anciennes du Placard, ont été transformés en coupes [31] ». Les chasseurs quaternaires goûtèrent-ils, eux

avaient donc pu entrer dans la composition des parures des cadavres. C'est l'opinion de CARTAILHAC (*La France préhistorique*, Paris, Alcan. 2e édition, 1903, p. 107).

30. H. BREUIL, P. SERRANO Gomez, J. CABRÉ AGUILO, *Les peintures rupestres d'Espagne*. IV. *Les abris del Bosque à Alpera. Anthropologie*, tome XXIII (1912), p. 552, fresque de l'abri de *la Vieja*. A noter sur la même peinture, un « bonhomme » qui monte, on ne sait où, à l'aide d'une corde (?) ou d'un mât (?) « dans l'attitude des Australiens qui grimpent avec les mains et les pieds sans s'aider des genoux ». (*id. ibid.*, p. 551). Cf. fig. 104, p. 200.

31. Les crânes sont au nombre de neuf. Ils appartiennent aux couches du magdalénien inférieur, moyen et supérieur. Cf. H. BREUIL et H. OBERMAIER, *Crânes paléolithiques façonnés en coupes. Anthropologie*, tome XX (1909), p. 523 et *suiv.*

aussi, la volupté de boire dans le crâne de leurs ennemis [32] ?

Ils ne dédaignaient pas non plus de se peindre le corps. A part les Eskimos, que la rigueur du climat oblige à se vêtir chaudement, tous les primitifs actuels observent cette coutume. Ils y tiennent à ce point que pour renouveler leur stock de couleur ils entreprennent des expéditions de plusieurs mois. L'Australien porte toujours sur lui la petite sacoche qui contient sa provision d'argile blanche et d'ocre jaune ou rouge [33]. Pour l'époque quaternaire, nous n'avons pas, il est vrai, de preuve directe. La représentation de l'homme est rare, et ne laisse pas reconnaître si le sujet est ou non barbouillé. Mais si la couleur servait à peindre les parois des grottes, la prodigieuse diffusion des matières colorantes à travers les stations de l'âge du renne [34], y compris

32. Il est bien entendu que nous suggérons cette explication sous toute réserve. L'un de ces crânes offre, à l'intérieur, des traces d'ocre rouge. Ce qui importe ici, c'est la conclusion que les savants archéologues tirent de cette curieuse découverte : « Ces indications inattendues, disent-ils, sur l'usage des crânes à la fin du Quaternaire sont certainement susceptibles de nombreux rapprochements ethnographiques ; une fois de plus, ils manifestent un lien entre les us et coutumes de l'humanité sauvage actuelle et ceux des tribus paléolithiques, et montrent aussi combien on a eu tort de vouloir simplifier à l'excès la représentation que nous nous formions de leur vie et de leur mentalité ».

33. E. Grosse, *Les débuts de l'art*. Traduction E. Dirr. Paris, Alcan, 1902, p. 41.

34. Et à tous les niveaux, aurignaciens, solutréens, magdaléniens. Cf. Cartailhac et H. Breuil, *La caverne d'Altamira, op. cit.*, ch. vii. *L'ocre rouge dans les gisements, sa préparation, ses usages*, p. 115 et *suiv.* Cette matière colorante est constituée par des fragments d'ocre ferrugineux et manganésifère qui donnent, suivant la qualité du produit, une variété plus ou moins grande de teintes et de nuances (à Noailles, par exemple, la gamme est assez riche : jaune vif, pâle, orange, rose, vermillon, grenat, brun violacé, brun noir, noir profond, noir bleu ou verdâtre). Les troglodytes recueillaient ces fragments au cours de leurs voyages. Quelquefois ils les taillaient en crayons. Le plus souvent, ils les réduisaient en poudre, à l'aide de lames, de burins ou de grattoirs en silex. Cette poudre granuleuse était ensuite broyée dans des mortiers (galets siliceux ou calcaires, avec dépression ronde). D'autres galets ou, plus rarement, des noyaux de corne de bison servaient de meules, de molettes ou de pilons. La poussière ainsi obtenue était conservée soit en tas, soit dans des peaux, soit dans des os creux. Quand le moment était venu de l'utiliser, on la mélangeait avec de la graisse, de la moelle ou de l'urine. A cette opération ont servi les spatules en os aplati et très mince que l'on retrouve dans les assises

celles qui ne contiennent pas et n'ont pu contenir aucune trace de fresque, permet d'affirmer que la couleur était destinée à d'autres buts que l'art pictural[35]. Nombre de squelettes sont imprégnés d'ocre rouge. D'où l'on conclut, avec beaucoup de vraisemblance, que la peinture corporelle était en honneur parmi les peuplades paléolithiques : c'est l'opinion de tous les préhistoriens[36]. Et de même que l'Australien emporte avec lui son indispensable provision, ainsi nos troglodytes conservaient précieusement la leur dans de petits flacons. De ces flacons, le comte de Rochebrune en a découvert dans la grotte des Cottés (Vienne)[37] (*fig.* 105, p. 203). Ils sont confectionnés avec des os métartasiens de cheval et décorés de motifs géométriques. D'autres ont été retrouvés à l'état de débris dans les niveaux magdaléniens. Ils sont ornés de splendides gravures[38]. Cette particularité dénonce l'importance que les primitifs de la Préhistoire, eux aussi, accordaient à leurs couleurs. N'oublions pas de noter que les flacons sont presque toujours souillés par les traces de l'ocre qu'ils ont renfermé.

Nous avons admiré les fresques exécutées par les artistes quaternaires. Or, parmi les Primitifs actuels, on en citerait peu qui n'aient eu l'idée de couvrir, de gravures ou de peintures, les rochers à l'air libre ou à l'intérieur des cavernes. En Australie, du golfe de Carpentarie aux environs de Sydney, on relève une abondance de ces images[39]. En Afrique, les Bushmens ont martelé de gravures ou orné de peintures les parois de leurs grottes[40]. Leur art l'emporte en perfection sur celui des Cafres dont la civilisation est pourtant plus avancée[41]. Au Soudan, au

magdaléniennes. Les palettes étaient des pierres plates ou de larges coquilles. On utilisait aussi des galets plus petits et des coquillages de moindre dimension qui peuvent représenter des « godets à couleur ». Ces observations ont leur importance, car les procédés des vieux troglodytes sont ceux-là mêmes qu'emploient encore les primitifs actuels.

35. On l'utilisait aussi pour la décoration des objets manuels, *id. ibid.*, p. 119.

36. Cf. DÉCHELETTE, *Manuel*, *op. cit.*, p. 203 et *suiv.*

37. Ils ont été décrits et figurés par H. BREUIL, dans *Revue mensuelle de l'Ecole anthropologique de Paris*, 1906, p. 51.

38. Cf. Em. CARTAILHAC et H. BREUIL, *la Caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 118.

39. Cf. *id. ibid.*, p. 202 et *suiv.*

40. Cf. *id. ibid.*, p. 179 et *suiv.*

41. Cf. *id. ibid.*, p. 198-199.





Fig. 69-70. — Les phases de l'art pariétal. *Peintures* se rattachant à la *troisième phase* (rouges plats). En haut, cheval grossièrement exécuté sur le grand plafond d'*Altamira* (Cf. *Altamira*, p. 75). Le trait qui semble se détacher de la tête de l'animal est le profil d'un polychrome plus récent et inachevé. Les graffites sont postérieurs au cheval rouge. — En bas, Cerf rouge de *Calapata* (longueur o m. 30) (vallée de l'Ebre). La technique est la même que ci-dessus, mais l'exécution est imcomparablement plus parfaite. (D'après Breuil, *Anthropologie*, t. XX, p. 3).

Maroc, en Algérie, des artistes anonymes ont laissé, en plein désert, les témoignages de leurs aptitudes pour le dessin [42]. Les Indiens de l'Amérique du Nord avaient exécuté, sur le roc, les peintures linéaires ou à teintes plates [43]. Les hyperboréens de l'Asie, de l'Europe, de l'Amérique du Nord, ont aussi leurs graveurs et leurs peintres [44] (*fig.* 101, p. 183). Bref, pour épuiser l'inventaire de ces figures étranges, il faut se résigner à entreprendre le tour du monde, pour revenir enfin aux troglodytes de la Vézère, des Pyrénées, de la vallée de l'Ebre et de la Sierra Nevada.

Assurément, les artistes quaternaires étaient bien plus habiles que les primitifs d'hier et d'aujourd'hui. Mais l'inspiration semble partout la même. Partout les animaux foisonnent. En Australie ce sont des Kangourous, de gros Lézards, des Emous, etc. En Afrique, ce sont des Eléphants, des Girafes, des Autruches, des Buffles. En Amérique, ce sont d'interminables files d'animaux plus ou moins reconnaissables. Ce sont aussi, et plus fréquemment qu'au paléolithique, des hommes qui chassent, pêchent ou dansent. Ce sont enfin des signes. L'un d'entre eux nous est familier : nous l'avons rencontré sur les parois des grottes d'Altamira, de Castillo, de Bédeilhac, de Gargas, de Font-de-Gaume. Nous voulons parler des mains humaines (*fig.* 99-100, p. 179). La concordance est poussée ici jusqu'à l'identité des procédés de fabrication. A l'époque quaternaire, la main figurée s'obtenait de deux manières [45]. Tantôt le dessinateur

42. Cf. *id. ibid.*, p. 169 et *suiv.*

43. Cf. *id. ibid.*, p. 155 et *suiv.*

44. Cf. *id. ibid.*, p. 145 et *suiv.*

45. Sur les mains d'Altamira, cf. Em. Cartailhac et H. Breuil, *La caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 63, la figure 57 (p. 73) et la planche V hors texte ; ajouter les renseignements complémentaires publiés dans le volume : *Les cavernes de la région cantabrique*, *op. cit.*, p. 199, et figure 204. Un examen plus approfondi du panneau d'Altamira a démontré l'existence, à gauche de la main appliquée ou positive, de deux mains cernées de couleurs ou négatives. — Sur les mains de Castillo, cf. *Les cavernes de la région cantabrique*, *op. cit.*, p. 117-121, avec de nombreuses figures et le diagramme qui montre la répartition des mains, toutes cernées de rouge, à travers les galeries de l'immense grotte. — Sur les mains de Bédeilhac, Cf. Capitan, Breuil et Peyrony, *La caverne de Font-de-Gaume*, *op. cit.*, p. 118. — Sur les mains de Font-de-Gaume, *id. ibid.*, p. 118-119. — Sur les mains de Gargas, cf. *Anthropologie*, tome XVII (1906), p. 624-625. Les mains

appliquait sa main sur le rocher et, sans doute avec sa bouche [46], projetait la couleur entre les interstices des doigts. Tantôt il trempait sa main droite dans un bain de peinture et l'appliquait ensuite sur la paroi qui gardait l'empreinte desséchée. Les deux manières sont toujours en usage chez les Australiens. Mains « positives » et mains « négatives » s'observent sur les rochers de la Nouvelle-Galles du Sud [47]. En Algérie, les mains positives prédominent [48]. Chez les Bambara et chez les Malinké [49], ce sont les négatives. La Californie, à son tour, possède des mains imprimées sur les rocs de la Paz [50].

Le parallélisme des images paléolithiques et des images récentes se poursuit dans d'autres détails. Ainsi, à Niaux, les troglodytes avaient exécuté des gravures sur le sol même des grottes [51]. En Australie, les indigènes dessinent sur des emplacements soigneusement préparés des figures d'émous et de serpents [52]. Dans certaines grottes quaternaires, les images se dissimulent parfois dans des recoins si étroits et si bas que l'artiste, pour les dessiner, a dû prendre une position des plus incommodes [53]. Or à *Chasm Island* (Golfe de Carpentarie), Walther E. Roth a vu des figures exécutées dans des anfractuosités si exiguës que le troglodyte, qui les traça, avait été obligé de se coucher sur le dos (lying on their back) [54].

Nous pourrions ajouter à cette liste déjà longue. La conclusion serait la même et justifierait l'unanimité des savants sur le point qui nous occupe. La culture des primitifs actuels, par des

de Bédeilhac sont positives(en noir) ; celles de Gargas sont négatives. Celles de Font-de-Gaume qui ont pu être étudiées de près sont également négatives.

46. Ou avec un tampon.

47. Cf. *La caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 208-209.

48. Franz de Zeltner, *Les grottes à peintures du Soudan français. Anthropologie*, tome XXII, (1911), p. 7.

49. *Id. ibid.*

50. Cf. Déchelette, *op. cit.*, p. 265.

51. Em. Cartailhac et H. Breuil, *art. cit. Anthropologie*, tome XIX, (1908), p. 41 et *suiv.*

52. Cf. *La caverne d'Altamira*, *op. cit.*, p. 218 et *suiv.* Cf. Spencer et Gillen, *The northern Tribes of Central Australia*, *op. cit.*, ch. VII, p. 226 et *suiv.*

53. Les exemples abondent. Nous en rapporterons plusieurs lorsque nous traiterons de la valeur religieuse de l'art quaternaire (ch. V).

54. Cf. *La caverne de Font-de-Gaume*, *op. cit.*, p. 15, note 2.

cheminements mystérieux, rejoint la culture des primitifs de la préhistoire.

Ce fait, une fois admis, entraîne un corollaire capital pour la suite de nos recherches. Si les primitifs de la Préhistoire sont morts et ne nous ont laissé de leur passage que des vestiges sans âme, les primitifs actuels sont vivants. Les manifestations extérieures de leur activité peuvent encore être reliées au mécanisme mental qui les a produites. Et si, parmi ces signes sensibles, il en est qui intéressent la religion, avec ses croyances, avec ses

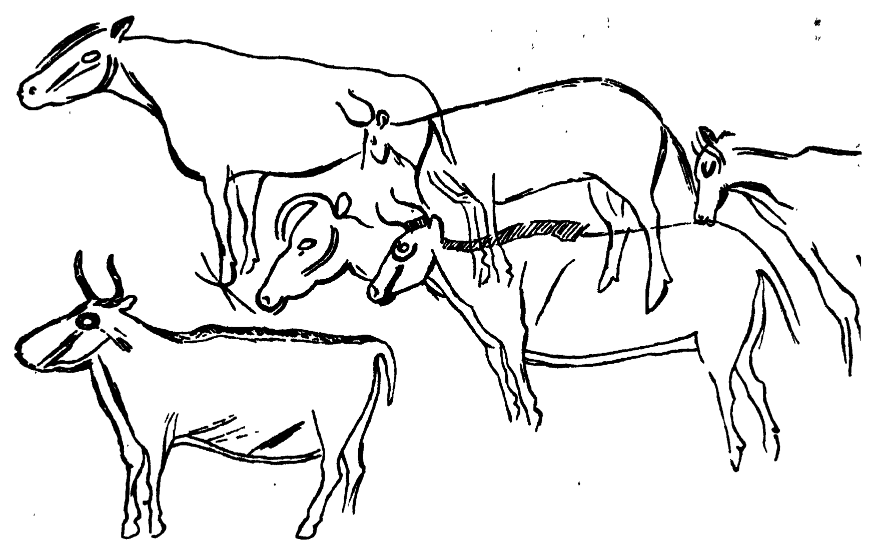


Fig. 71. — Les phases de l'art pariétal. *Gravures* se rattachant à la *troisième phase*. Les bœufs de la Loja. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 56). Longueur totale : 1 m. 70.

rites, la psychologie religieuse de l'homme quaternaire aura cessé de nous être inaccessible. La similitude des effets nous autorisera à invoquer la similitude des causes. Et peut-être les débris, roulés dans les alluvions glaciaires, touchés par la baguette évocatrice de l'Ethnographie, se mettront-ils à parler.

II.

La perspective est séduisante. Ne nous berçons pas d'espoirs prématurés. Autant le principe fondamental de la méthode ethnographique est clair, indiscutable, autant ses applications pré-

sentent le flanc à des critiques de toute sorte. Il paraît tout simple de transférer, à l'actif de la Préhistoire, les coutumes, les croyances des primitifs actuels. Quoi de plus naturel, quoi de plus obvie, puisque les deux groupes se correspondent et que, suivant l'expression de M. Rivière, les peuplades sauvages sont elles-mêmes « des peuplades préhistoriques » ? Une ou deux remarques préliminaires suffiront à modérer ce facile optimisme.

En premier lieu, si la méthode ethnographique était d'un maniement si aisé, on pourrait, vu l'identité foncière des deux termes de la comparaison, faire table rase des documents de la Préhistoire. Le Primitif a été tiré à deux exemplaires dont l'un est sous nos yeux, tandis que l'autre se perd dans la nuit des temps. A cela près, les deux images se recouvrent. Dès lors, il importe peu que les fragments du premier exemplaire soient peu nombreux ou peu explicites. On leur sait gré d'avoir engagé la science dans une voie inexplorée. Ce sont des poteaux indicateurs. La reconstitution du primitif de la Préhistoire sera l'œuvre presque exclusive de l'Ethnographie. Celle-ci, avec les richesses documentaires dont elle dispose, suppléera à l'indigence des monuments archéologiques.

Nous ne connaissons pas un seul préhistorien qui souscrirait à cette façon cavalière de traiter l'Archéologie. Et cela se conçoit. Si l'on commence par écarter, d'un geste dédaigneux, les matériaux qui lui donnent sa raison d'être, la Préhistoire n'a plus d'objet. La Préhistoire est une science. L'Ethnographie en est une autre. Avant de s'essayer à définir les rapports de ces deux sciences, il faut au moins concéder, à chacune, son existence distincte et autonome. Mais du moment que l'on reconnaît à l'Archéologie le droit de prendre part aux débats, on est conduit à formuler cette première règle qui coupe court aux interprétations unilatérales, fantaisistes et dangereuses : *Parmi les coutumes et les croyances religieuses des Primitifs actuels, celles-là seules peuvent être transposées avec sécurité dans le domaine de la Préhistoire, qui trouvent une pierre d'attente parmi les documents de l'Archéologie préhistorique*[55]. Et déjà, de ce chef,

55. Pour mieux mettre en lumière le sens de cette règle et de celles qui vont être formulées plus loin, nous croyons utile d'ajouter les remarques suivantes :

1° Toute étude sur les Primitifs a pour objet principal de reconsti-

on entrevoit que les contacts de la Préhistoire avec l'Ethnographie seront beaucoup moins fréquents qu'on n'avait pu se l'imaginer.

tuer, autant que cela est possible par la science (voir la 3e partie de ce chapitre), *les plus anciennes* croyances et coutumes religieuses de l'humanité.

2° Cette reconstitution peut être tentée par deux voies : l'Ethnographie *seule* ; la Préhistoire, *assistée*, par l'Ethnographie.

3° L'Ethnographie, partant de ce principe que l'état sauvage a précédé, historiquement, l'état civilisé, se propose, par l'étude comparative des peuples de culture inférieure, de discerner les caractères essentiels qui intègrent la religion des Primitifs.

4° La Préhistoire se place sur le terrain de l'Archéologie. Le point de départ et la raison d'être de ses recherches lui sont fournis par les monuments exhumés des fouilles. Ces monuments devraient pouvoir s'interpréter par eux-mêmes. En fait, et trop souvent, ils ne le peuvent pas. La Préhistoire, partant de ce principe que les Primitifs actuels reflètent la mentalité des Primitifs préhistoriques, demande à l'Ethnographie de restituer aux pièces archéologiques leur signification humaine, psychologique et religieuse.

5° En conséquence, les applications de l'Ethnographie à la Préhistoire sont strictement limitées par le nombre et la qualité des documents archéologiques. La Préhistoire n'attend pas de l'Ethnographie la restitution intégrale des croyances primitives, mais seulement le complément de clarté dont elle a besoin pour interpréter les documents qu'elle a découverts.

6° Ces deux voies (Ethnographie pure ; Préhistoire-ethnographique), ont chacune leurs avantages et leurs inconvénients. Le champ de l'Ethnographie est assurément plus vaste que celui de la Préhistoire archéologique. Mais s'il est plus étendu, il est aussi moins ferme. L'état « sauvage », tel qu'il existe sous nos yeux est beaucoup plus divers et complexe que l'on ne se l'était figuré tout d'abord. Il sera toujours bien difficile de dégager, de cette diversité et de cette complication, l'image exacte du vrai primitif. Comme le dit excellemment Victor Henry dans sa préface à la tradition de *la Religion du Véda* d'Oldenberg (Paris, Alcan 1913, p. XVII), « le sauvage en soi, abstraction composée du total de toutes les races sauvages actuellement survivantes et notablement différente de chacune d'elles » est une « hypothèse » : et une hypothèse qui, selon le goût et les préférences des écoles, peut se réaliser de dix façons distinctes. La sélection des faits qui serviront à ébaucher le portrait du « sauvage » sera souvent affaire de jugement personnel. Tel auteur considérera comme essentielle une donnée que tel autre reléguera au second plan. En face de ces flottements inévitables, l'Archéologie préhistorique a du moins l'avantage de fournir des points de repère positifs. Elle est en somme l'unique témoignage contemporain des peuples dont on se propose de reconstituer la vie religieuse. — Mais il y a une contre-partie. L'Archéologie

En second lieu, à l'intérieur de cette limite, on se heurte à des obstacles dont il est bon de ne point dissimuler la gravité. Les primitifs actuels ont assurément entre eux des traits communs. Ils constituent ce que l'on appelle, d'un terme assez vague,

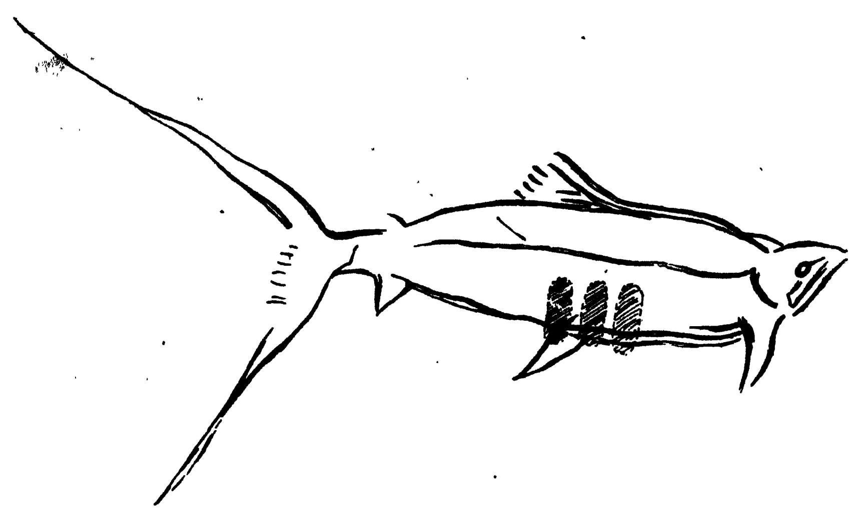


Fig. 72. — Gravure se rattachant à la *troisième phase*. Poisson de la grotte de *Pindal*. Longueur o m. 43. Ce poisson serait probablement un Thon. Le dessin recoupe trois grosses ponctuations rouges peintes antérieurement. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 67).

les populations de culture inférieure. Mais ils n'occupent pas tous le même niveau. Il y a, d'un groupe à l'autre, des nuances.

est relativement pauvre. Elle ne dit pas tout. Il est fort possible que nombre de croyances et de coutumes, attestées par l'Ethnographie, et dont l'Archéologie ne nous apprend rien, aient coexisté avec les croyances et coutumes dont la même Archéologie nous conduit à admettre l'existence. De plus ce sera toujours, pour l'Archéologie, une infirmité que d'être obligée d'emprunter l'interprétation des documents à une autre science. La lumière de l'Ethnographie ne pénètre dans le champ de l'Archéologie qu'indirectement, et, en quelque sorte, par ricochet. Et qui sait si ce rayon brisé frappe bien juste l'objet sur lequel on le dirige ?

7° En pratique, la reconstitution des plus anciennes formes connaissables de la vie religieuse résultera d'un emploi judicieux des deux procédés d'investigation que l'on vient de décrire. L'Ethnographie seule, par des comparaisons exactes, dégagera peu à peu les traits fondamentaux de la mentalité religieuse primitive. La Préhistoire, avec ses documents positifs, servira de contrôle aux hypothèses éla-

Les types varient, se différencient d'après leur structure sociale, leur industrie, leurs moyens de production. Les uns sont chasseurs, les autres agriculteurs, les autres pasteurs. Le plus souvent ces trois types se combinent en des proportions très diverses. L'homme paléolithique, avons-nous dit, a réalisé le type chasseur dans toute sa pureté et sans aucun mélange. Si donc l'on prétend instituer, entre le passé et le présent, des comparaisons vraiment scientifiques, on sera tenu, semble-t-il, de comparer la civilisation quaternaire avec le type actuel, qui correspond à son niveau ethnographique[56].

borées par l'Ethnographie. Peut-être aussi permettra-t-elle à cette dernière science de distribuer et d'espacer les plans de sa propre perspective, en dénonçant l'époque probable où telle coutume religieuse s'est introduite dans la vie religieuse des Primitifs. Mais pour que ces résultats soient possibles, il importe beaucoup de maintenir les deux sciences en cause dans leurs cadres respectifs. Il n'y a aucun intérêt à verser pêle-mêle et sans critique les documents de l'Ethnographie au dossier de la Préhistoire. Et c'est pourquoi nous croyons faire œuvre utile en essayant de définir les règles de la méthode ethnographique appliquée au domaine des recherches préhistoriques.

56. Encore sera-t-il prudent, si l'on veut ne pas forcer les termes de la comparaison, de s'en tenir aux qualifications les plus générales (chasseur, pasteur, agriculteur, etc.). L'assimilation, poussée trop loin, deviendrait vite sujette à caution. Ainsi M. Sollas, dans un ouvrage sur les anciens chasseurs (Ancient Hunters), s'efforce de rapprocher telle peuplade primitive actuelle de telle phase de la civilisation quaternaire : les Tasmaniens nous introduiraient dans la vie des Acheuléens et des Chelléens ; les Moustériens se retrouveraient dans les Australiens ; les Boschimans seraient en relation avec les Aurignaciens : les Eskimos répondraient aux Magdaléniens. On ne peut s'empêcher de trouver ces rapprochements arbitraires parce qu'un peu trop exclusifs. Là où M. Sollas reconnaît le type de la civilisation acheuléenne et chelléenne, M. Maurice Exsteens, qui a pourtant collectionné plus de 800 instruments tasmaniens, conclut à la ressemblance de cette industrie toute récente avec notre vieux moustérien ! Et il ne suffit pas d'admettre que les Australiens appartiennent au type de Néanderthal (cf. *supra*, p. 105, note 2), ni que les Boschimans sont apparentés aux négroïdes de Grimaldi, pour se prononcer sur les rapports qui unissent ces deux groupes de primitifs actuels avec leurs ancêtres hypothétiques. Quant aux Eskimos, la théorie qui prétend les rattacher, au point de vue ethnologique, à la souche magdalénienne, est aujourd'hui universellement abandonnée. En réalité, il est plus simple de reconnaître que, dans le détail, aucune population primitive actuelle ne correspond exactement à un *niveau déterminé* de la civilisation quaternaire. Pour les références, cf. J. W. Sollas, *Ancient Hun-*

Or, aujourd'hui, les peuples exclusivement adonnés à la chasse ne foisonnent pas[57]. En Afrique, nous avons les Bushmens ou Boschimans et les Pygmées ; en Amérique, les Aleutes, au sud du détroit de Behring ; les Botocudos du Brésil et les Fuégiens de la Terre-de-Feu ; en Asie, les Mincopies des îles Andamanes, dans l'Océan Indien. Et ce sont là des groupements ethniques peu importants. Il n'existe dans le monde qu'une seule contrée où la vie du chasseur puisse être étudiée sur une vaste échelle : l'Australie. Comme le disait Grosse, — et les récentes explorations de Spencer et Gillen, de Howitt et Strehlow n'ont pas infirmé la valeur de son jugement : — « Ici nous trouvons à l'abri de toute influence extérieure une forme de civilisation qui a disparu depuis bien des siècles dans la plupart des autres pays du monde[58] ».

Voilà nos sources. Elles nous suggèrent une impression plutôt décevante. Nous voulons bien que, depuis les temps préhistoriques, les Primitifs n'aient point dégénéré. On a peine cependant à reconnaître, chez les tribus misérables que l'on vient de citer, la physionomie du chasseur quaternaire, telle que nous permettent de la silhouetter les vestiges, même dégradés, contemporains de l'époque glaciaire. L'industrie lithique est le plus souvent quelconque. Les silex taillés et les silex polis se mêlent dans la plus inextricable confusion[59]. Il y a loin des productions

ters, Londres, Macmillan, 1911. — Maurice Exsteens, *Note sur les instruments de pierre des Tasmaniens éteints*; dans *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, t. XXX. 1911. — Sur les Tasmaniens, cf. *infra*. p. 143. note 81.

57. Cf. Grosse, *Les débuts de l'art*, *op. cit.*, p. 32-33.

58. *Id.*, *ibid.*

59. Cf. Powell, *Stone Art in America*, *op. cit.*, et le résumé de ses conclusions dans *Anthropologie*, tome VI (1895) : « M. Powel nous raconte qu'il y a vingt-cinq ans il a pu observer dans l'Ouest américain diverses tribus d'Indiens qui avaient des procédés industriels très différents, puisque les uns, comme les Shoshonis, fabriquaient des instruments en pierre en enlevant des éclats successifs, tandis que les Pahvants fabriquaient ces mêmes instruments par le polissage. Les premiers étaient des paléolithiques, les seconds des néolithiques. D'autres tribus, telles que les Uintahs, se servaient des deux procédés à la fois, et ces procédés variaient suivant la nature des matériaux employés ». Cf. également, Arnold van Gennep, *Mythes et légendes d'Australie*, (Paris, E. Guilmoto, 1906 ?), *introduction*, p. xvii : « Si l'on étudie l'état des choses dans des tribus connues en détail, comme celles que visitèrent Spencer et Gillen, on trouve en usage

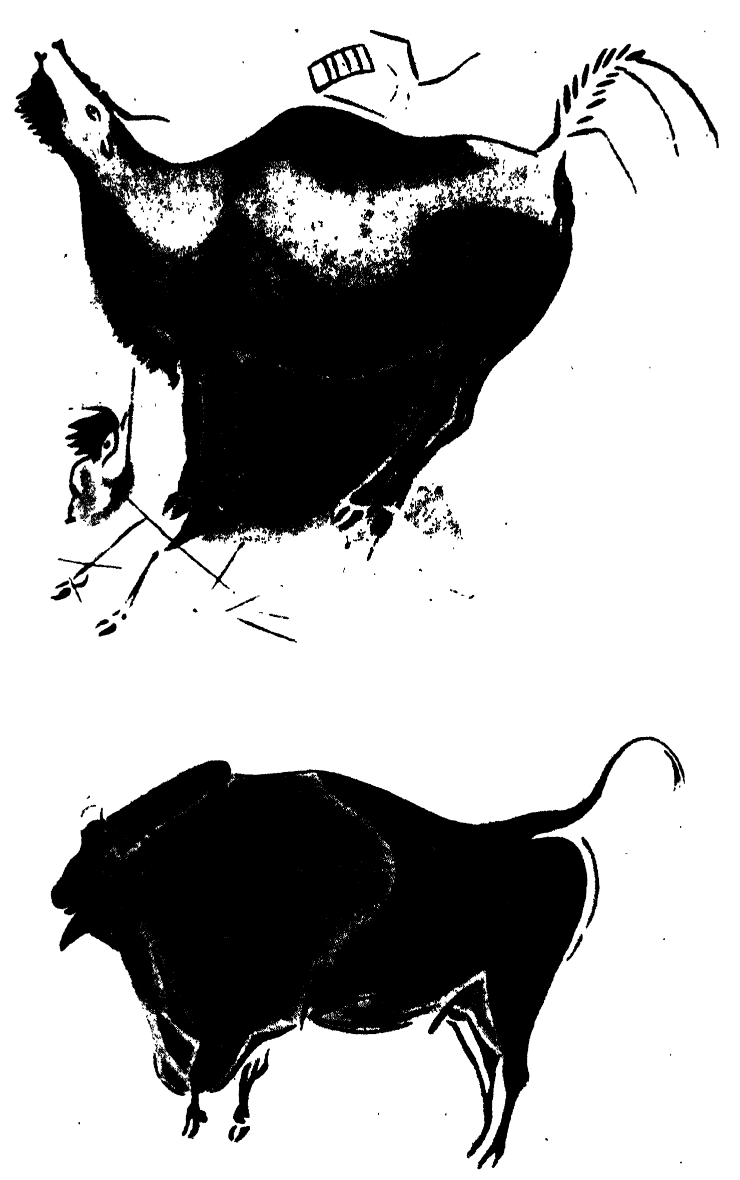


Fig. 73-74. — LES PHASES DE L'ART PARIÉTAL. *Quatrième phase :* Les Polychromes. En haut, Bison mugissant (largueur : 1 m. 90), superposé à un Bison galopant, également polychrome, mais d'une facture plus archaïque. Le tout recouvre d'anciens ornements au trait rouge. — En bas, Bison, le mieux conservé de la grotte d'Altamira. Largeur : 1 m. 50. (D'après BREUIL, *Altamira*, pp. 83 et 95).

artistiques des Australiens et des Bushmens aux magnificences de l'art de nos cavernes. Et puis, n'avons-nous pas appris que vers la fin de l'âge quaternaire, au brillant épanouissement de la civilisation magdalénienne, avait succédé une période de déclin, attestée par les médiocres productions des niveaux aziliens ? La question se pose donc de savoir si l'état de stagnation où vivent les primitifs actuels n'a pas été fixé, précisément au cours de cette période où les primitifs de la Préhistoire glissaient eux-mêmes sur les pentes de la décadence. Et l'histoire, qui ne se lasse point de se répéter, est là pour nous avertir qu'aux époques de déclin, les conceptions du passé se corrompent et que cette corruption n'atteint pas seulement l'art, mais les mœurs et les idées religieuses. Au point de suture où la civilisation des Primitifs actuels semble se raccorder avec la civilisation de l'Homme quaternaire, il y a une quantité troublante, une inconnue qu'il ne semble pas aisé de résoudre. Il y a lieu de se demander si l'image pâlie des primitifs actuels répond exactement à l'image vigoureuse des Paléolithiques au temps de leur plus grande prospérité, c'est-à-dire au temps où, loin d'être pétrifiés pour toujours, ils marchaient, d'un pas lent mais sûr, dans les voies du progrès. Les deux niveaux se rejoignent-ils absolument ? La science ne peut pas l'affirmer : « Les sauvages ne manquent pas dans le monde, écrit avec mélancolie M. Cartailhac, mais nulle part ce ne sont vraiment nos primitifs d'Europe. Un immense passé est à jamais perdu [60]. »

Les limites imposées par l'archéologie d'une part ; les incertitudes qui règnent sur l'équation des données ethnographiques avec les données de la Préhistoire, d'autre part : voilà, pensons-nous, des considérations capables d'inciter à la modestie et de contenir les enthousiasmes. Malgré le juste principe qui lui sert de levier, la méthode ehtnographique n'est pas un outil de précision.



tous les types d'outils, depuis les plus grossiers jusqu'aux mieux finis et aux plus délicatement travaillés. Un Australien central agira, suivant les besoins ou les possibilités du moment, tantôt comme un homme au stade paléolithique et tantôt comme un homme au stade néolithique, et dans certains cas il polit ses pierres ».

60. CARTAILHAC, dans *Les Grottes de Grimaldi*, t. II, fasc. II, p. 319. Monaco, 1912.

On n'en sera que plus désireux de passer en revue les moyens qui s'offrent de corriger les défectuosités de ce grossier instrument de travail. Ces moyens, ce sont les méthodes mêmes que l'Ethnographie applique à l'étude des Primitifs actuels. Voyons si elles ne pourraient pas être adaptées à l'étude des Primitifs de la Préhistoire. Elles sont au nombre de trois : la méthode anthropologique ; la méthode sociologique ; la méthode ethnologique-historique.

La méthode anthropologique [61] obéit à deux directives essentielles. Elle suppose qu'aux origines l'évolution fut constamment progressive et que chacun de ces progrès a revêtu partout le même caractère.

Elle fut constamment progressive. Nous retrouvons ici le dogme évolutionniste que semble justifier la succession ascendante des industries de la pierre taillée, de la pierre polie, du cuivre, du bronze et du fer.

Elle a revêtu partout le même caractère parce que la nature humaine, partout identique, doit nécessairement réagir de la même manière aux influences du milieu.

Avec ces deux notions, on se flatte de reconstituer les plus anciennes phases de l'histoire des religions. Plus une coutume sera généralisée, plus on aura chance d'atteindre, par elle, une tendance innée de la vie religieuse. Et lorsqu'il s'agira de classer, d'après l'ordre de leur apparition dans le temps, les séries de phénomènes observés, la loi de progrès continu jouera à son tour : « Plus un usage, une organisation sociale, une idée religieuse, une pratique cultuelle seront inférieurs, étranges, monstrueux, plus ils auront chance d'appartenir aux premiers débuts de l'évolution humaine [62]. »

Ce système, étroit et rigide, appelle les plus graves réserves.

61. Sur l'exposé et la critique de la méthode anthropologique, cf. P. G. SCHMIDT, *Phases principales de l'histoire de l'Ethnologie*, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Septième année, n° 1, p. 26 et *suiv.*; *La méthode de l'Ethnologie*, même revue, même année, n° 2, p. 218 et *suiv.* Ces deux articles ont été donnés, sous forme de conférences, à la Semaine d'Ethnologie religieuse (1re session à Louvain, août-septembre 1912), dont on consultera avec fruit, sur le sujet qui nous occupe, les comptes rendus publiés par la librairie BEAUCHESNE en 1913.

62. Cf. P. G. SCHMIDT, *Phases principales de l'histoire de l'Ethnologie*, *loc. cit.*, p. 41.

Il est faux que l'évolution ait été constamment progressive. Elle ne l'a pas été aux époques historiques. On n'a aucune raison sérieuse de croire qu'elle le fut aux époques primitives. La succession des industries ne signifie rien. Il n'est nullement prouvé que tel progrès matériel s'accompagne d'un progrès parallèle dans les idées morales, sociales ou religieuses. C'est souvent le contraire qui arrive [63]. Et lorsqu'on ajoute que la nature humaine, étant partout la même, doit réagir toujours et d'une manière semblable à l'influence du milieu, on commet un so-

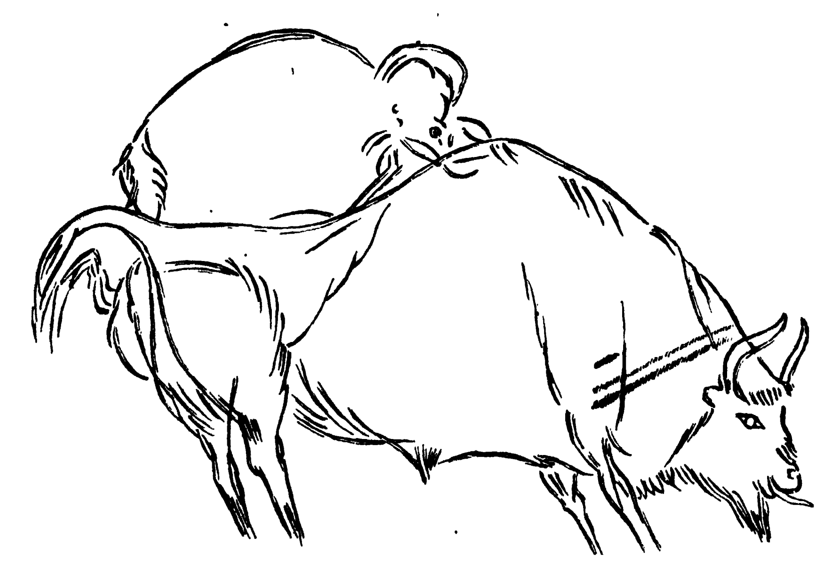


Fig. 75. — Gravures appartenant à la *quatrième phase*. Bison et petit Mammouth. L'encolure du Bison incise deux traits noirs parallèles plus anciens (D'après BREUIL, *Altamira*, p. 53).

phisme, car il entre dans la nature humaine un facteur spécial qui peut varier à l'infini les modalités de la réaction : c'est la liberté, et principalement, selon le mot profond du P. Schmidt : « cette liberté qui est le privilège des individus plus richement doués, des talents et des génies [64]. »

Est-ce à dire que la méthode anthropologique n'ait rien à nous apprendre ? Non, car elle a mis en relief une vérité qui mérite

63. Cette conclusion résulte en particulier d'une étude approfondie sur l'Idée de Dieu chez les peuples primitifs et chez les peuples civilisés. v. *infra*, ch. IX.

64. Cf. P. G. SCHMIDT, *La méthode de l'Ethnologie*, *loc. cit.*, p. 219.

d'être retenue : « Au fur et à mesure, écrit M. Lévy-Bruhl, que des sociétés de type inférieur étaient découvertes, ou mieux étudiées, sur les points du globe les plus éloignés, et parfois aux antipodes les unes des autres, des analogies extraordinaires entre quelques-unes d'entre elles, souvent même des ressemblances exactes jusque dans le dernier détail, se révélaient : mêmes institutions, mêmes cérémonies religieuses ou magiques, mêmes mythes, etc... [65] » Ceci n'est plus une théorie : c'est un fait. Nous le prenons comme tel et nous en tirons la seconde règle de notre méthode : *Dans la mesure où des coutumes et des croyances religieuses sont universellement répandues parmi les primitifs actuels, l'origine de ces croyances, de ces coutumes, avec la signification qu'elles revêtent aujourd'hui, peut être attribuée aux périodes préhistoriques.*

En effet, pour qu'une coutume ou croyance ait pu se propager à travers le monde, soit qu'elle provînt d'un groupe unique dont les membres se sont ensuite dispersés, soit qu'elle ait été empruntée à ses inventeurs par les autres groupes déjà dispersés, il a fallu de longs siècles. D'autre part, nous admettons que depuis le déclin de la civilisation préhistorique, les Primitifs ont vécu dans un état de stagnation à peu près total. Il est donc assez légitime de chercher le point de départ des coutumes ou croyances en cause aux âges de la Préhistoire. Remonterons-nous jusqu'au Paléolithique ? Oui, si les documents archéologiques nous y invitent. S'ils ne nous y invitent pas, leur silence nous obligera, en vertu de notre première règle, à attendre les résultats, toujours possibles, de fouilles plus heureuses. A plus forte raison si l'Archéologie refuse formellement de reprendre à son compte telle ou telle coutume, même universellement répandue parmi les primitifs actuels, nous conclurons que la coutume en question fut introduite à une époque plus récente [66].

65. L. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris, Alcan, 1912, p. 6.

66. C'est, du moins à notre estime, le cas du Totémisme (cf. *infra*, ch. xi). Par contre nous admettrons l'interprétation de tout un groupe de figures anthropoïdes par l'hypothèse des « masques rituels », parce que l'usage de ces masques est universellement répandu parmi les peuples sauvages. Ce dernier exemple montre comment fonctionne, en pratique, cette seconde règle de notre méthode. Etant donnée telle collection de documents préhistoriques (figures anthropoïdes), dont le sens n'est pas clair, on choisit, pour l'expliquer, une coutume dont

La méthode sociologique a de commun avec la méthode anthropologique ses tendances nettement évolutionnistes. Elle s'écarte de la méthode anthropologique sur un point capital. Pour elle, la nature religieuse de l'homme n'est pas une « donnée constitutionnelle [67]. » Elle est « un produit des causes sociales » [68]. Et cette proposition doit s'entendre au sens le plus littéral. D'après les tenants du sociologisme, la Religion a pour objet réel et pour origine la société, c'est-à-dire, la force collective supérieure à chaque individu pris séparément [69]. Dès lors la Religion est rigoureusement déterminée par l'état social du peuple qui la professe. La plus ancienne répond au type social le plus simple. Et plus la société se complique, plus aussi la vie religieuse s'élève à des degrés supérieurs.

Conçue sous cette forme, la méthode sociologique est inacceptable. Il n'est pas vrai que la société et la religion soient identiques. Si la théorie était exacte, il y aurait autant de morales et autant de religions distinctes qu'il existe de types sociaux déterminés. Or les principes de la morale sont universels. Ils peuvent être interprétés différemment ici ou là : partout ils se révèlent transcendants aux sociétés comme aux individus. Ce n'est point la société qui les forge à son image. Ce sont eux, bien plutôt, qui régissent l'ordre social. Quant à la Religion, elle est issue d'un besoin distinct de celui qui pousse les hommes à s'associer. Elle procède du sentiment, vécu par l'homme, de sa dépendance à l'égard des forces supérieures personnelles, divines qui le dominent et dont il dépend. Ces forces sont si peu identifiées avec les forces sociales que partout et toujours l'homme est allé chercher, pour les prier et pour les adorer, des êtres mystérieux aux mains desquels il remettait à la fois son sort individuel et celui du groupement social dont il était membre. Et si l'on prétend que les dieux ne sont rien que la puissance collective personnifiée, il y aura lieu d'expliquer pourquoi les

---

l'usage est commun au plus grand nombre des populations de culture inférieure (masques rituels). Il y a sans doute chance d'erreur. Mais cette explication est plus recevable que celle qu'on emprunterait à une coutume exceptionnelle, et propre à une fraction ethnique peu importante (v. g. l'hypothèse des « ratapas » de M. Reinach. Cf. *infra*, ch. VII).

67. Em. Durkheim expose son système dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Alcan, 1912.

68. *Id. ibid.*, p. 593 et *suiv.*

69. *Id. ibid.*, p. 293 et *suiv.*

peuples les plus primitifs reconnaissent l'existence d'un Dieu suprême, créateur du monde, Père commun de tous les hommes. On ne voit vraiment pas comment un type social, concrétisé et particularisé dans le temps et dans l'espace, aurait pu donner naissance à un concept aussi universel que celui-là [70].

La méthode sociologique, avec son erreur initiale, ne saurait diriger notre enquête sur les croyances et les rites des Primitifs de la Préhistoire. A la suivre aveuglément, nous risquerions de nous égarer, en donnant, de certaines manifestations propres à la vie religieuse de nos troglodytes une interprétation trop exclusive. Toutefois, là encore, nous avons à glaner une donnée

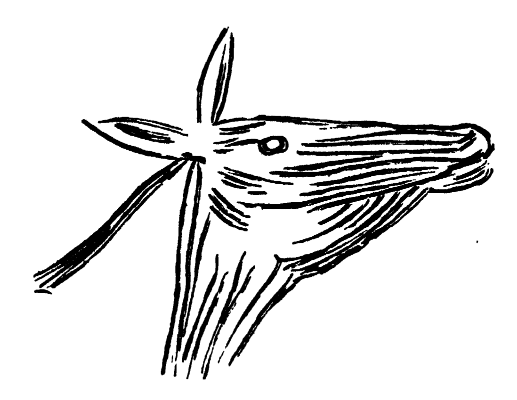


Fig. 76. — L'une des *biches striées* (gravure pariétale) qui, par leur ressemblance avec d'autres biches gravées sur objets et enfouies dans les couches archéologiques, ont permis de rattacher les phases de l'art pariétal aux phases de l'évolution industrielle. (D'après BREUIL, *Altamira*, p. 49).

précieuse. L'école de M. Durkheim a bien montré l'influence profonde que la société exerce sur la Religion. Nous prétendons simplement qu'au-dessus des idées religieuses, déterminées par la société, il peut y avoir place pour d'autres idées qui n'ont, en soi, rien à voir avec le type social. D'où cette troisième règle de notre méthode : *S'il est avéré que le type social imprime à la religion des Primitifs actuels tel caractère nettement défini, nous serons autorisés à transposer ce caractère dans la vie religieuse du type social correspondant chez les Primitifs de la Préhistoire* [71].

70. Cf. *infra*, ch. IX.
71. A cette loi se rattachera, par exemple, notre enquête sur le culte des animaux à l'époque préhistorique. (Cf. *infra*, ch. VIII).

Reste enfin la méthode ethnologique-historique [72]. Tandis que l'école anthropologique attribue l'uniformité des coutumes religieuses des Primitifs à des tendances innées de la nature humaine, l'Ecole ethnologique-historique la rattache à des causes positives, à des migrations. Les coutumes se ressemblent parce qu'elles ont eu un centre commun d'origine, à partir duquel elles ont essaimé, parfois à des distances considérables. Il s'en faut de beaucoup que ces similitudes se réclament d'un exemplaire unique. Tout au contraire, elles se classent en séries distinctes, en « cycles » dûment spécifiés par un ensemble de phénomènes concomitants. Ainsi, par exemple « la connexion existant entre l'arc et d'autres armes, s'accompagne de connexions parallèles entre d'autres éléments de la civilisation matérielle et même entre les institutions sociales, des thèmes mythologiques, des formes religieuses. Si bien qu'on n'a pas affaire à des groupes restreints, comportant quelques éléments particuliers de culture, mais à des ensembles culturels, à des cycles culturels » [73].

Une suite d'opérations s'organise sur cette base. Menées à terme, elles révéleraient l'ordre dans lequel les civilisations primitives se sont succédé historiquement : il suffirait d'établir que tel cycle culturel est plus ancien que tel autre ou plus récent.

La méthode ethnologique-historique est appelée à rendre aux études préhistoriques de signalés services. Après avoir distingué et classé chronologiquement les cycles culturels des Primitifs actuels, elle découvrira sans doute celui d'entre eux qui, par nature intrinsèque et grâce à son antiquité reculée, semble perpétuer, à l'heure présente, la civilisation paléolithique, — celle-ci, à se placer au point de vue de l'école de Frobenius, de Grœbner et du P. Schmidt, n'étant à son tour qu'un cycle culturel extrêmement ancien. Et comme les éléments de la civilisation matérielle d'un cycle donné sont liés à des idées religieuses précises, il deviendrait dès lors légitime d'interpréter les documents de l'âge quaternaire à l'aide des croyances propres au cycle culturel qui perpétue jusqu'à nous la civilisation paléolithique.

Malheureusement la méthode ethnologique-historique n'est

72. Voir références, ci-dessus, p. 131, note. Ajouter : P. G. Schmidt, *Voies nouvelles en Science comparée des religions et en Sociologie.* Kain, le Saulchoir (Belgique), 1911.

73. P. G. Schmidt, *Phases principales... loc. cit.*, p. 42-43.

pas au bout de ses recherches. Ses premières conclusions n'en sont pas moins fort intéressantes, puisqu'elles portent principalement sur l'Australie, terre promise des savants qui veulent interroger la vie sociale et religieuse des peuples chasseurs. Il ne nous paraît donc pas prématuré de formuler, à l'aide de cette méthode, la quatrième et dernière de la nôtre : *Les termes de comparaison, empruntés aux Primitifs actuels, seront d'autant plus applicables aux Primitifs de la Préhistoire, qu'ils auront été fournis par des cycles culturels plus anciens*. Mais il convient d'ajouter immédiatement un correctif. Ces comparaisons, si instructives qu'elles puissent être, ne seront qu'approximatives. Même en Australie, le plus ancien cycle culturel ne coïncide pas, au point de vue archéologique, avec le cycle culturel de la Préhistoire paléolithique [74].

Telle est notre méthode, avec ses quatre règles qu'on nous permettra de résumer une dernière fois en indiquant leurs relations mutuelles et leur enchaînement :

1° TOUTE INTERPRÉTATION DES PHÉNOMÈNES RELIGIEUX QUI N'EST PAS APPUYÉE PAR UN DOCUMENT ARCHÉOLOGIQUE EST CADUQUE. Cette règle assigne une limite obligatoire aux incursions de l'Ethnographie dans le domaine de la Préhistoire ;

2° LES RÉACTIONS DU TYPE SOCIAL SUR LA RELIGION DES PRIMITIFS ACTUELS SE SONT EXERCÉES SUR LA RELIGION DE LA PRÉHISTOIRE APPARTENANT AU MÊME TYPE SOCIAL. Cette règle permettra de déterminer, — avec quelques chances d'erreur, — le sens des phénomènes religieux préhistoriques, soumis à l'influence de la vie collective.

3° L'UNIVERSALITÉ D'UNE COUTUME RELIGIEUSE DÉPOSE EN FAVEUR DE SON ANCIENNETÉ. Par là, on dépasse le point de vue trop étroit de l'école sociologique, qui professe la subordination exclusive de la Religion à la Société.

4° LA RELIGION DES CYCLES CULTURELS LES PLUS ANCIENS PEUT REFLÉTER PLUS FIDÈLEMENT LA RELIGION DES CYCLES CULTURELS

74. La méthode des cycles culturels a été vivement critiquée par A. VAN GENNEP, *Mythes et légendes d'Australie*, *op. cit.*, introduction, p. XII et suiv. Le P. SCHMIDT, qui a connu ces critiques, ne semble pas en avoir été bien ému. Voici ce qu'il en dit (dans *Phases principales*, *loc. cit.*, p. 43) : « A. VAN GENNEP paraît la vouloir combattre (la méthode) avec des railleries assez banales et surtout en la taxant de cléricalisme. Mais il y a des raisons de douter que son opposition soit bien sérieuse ».

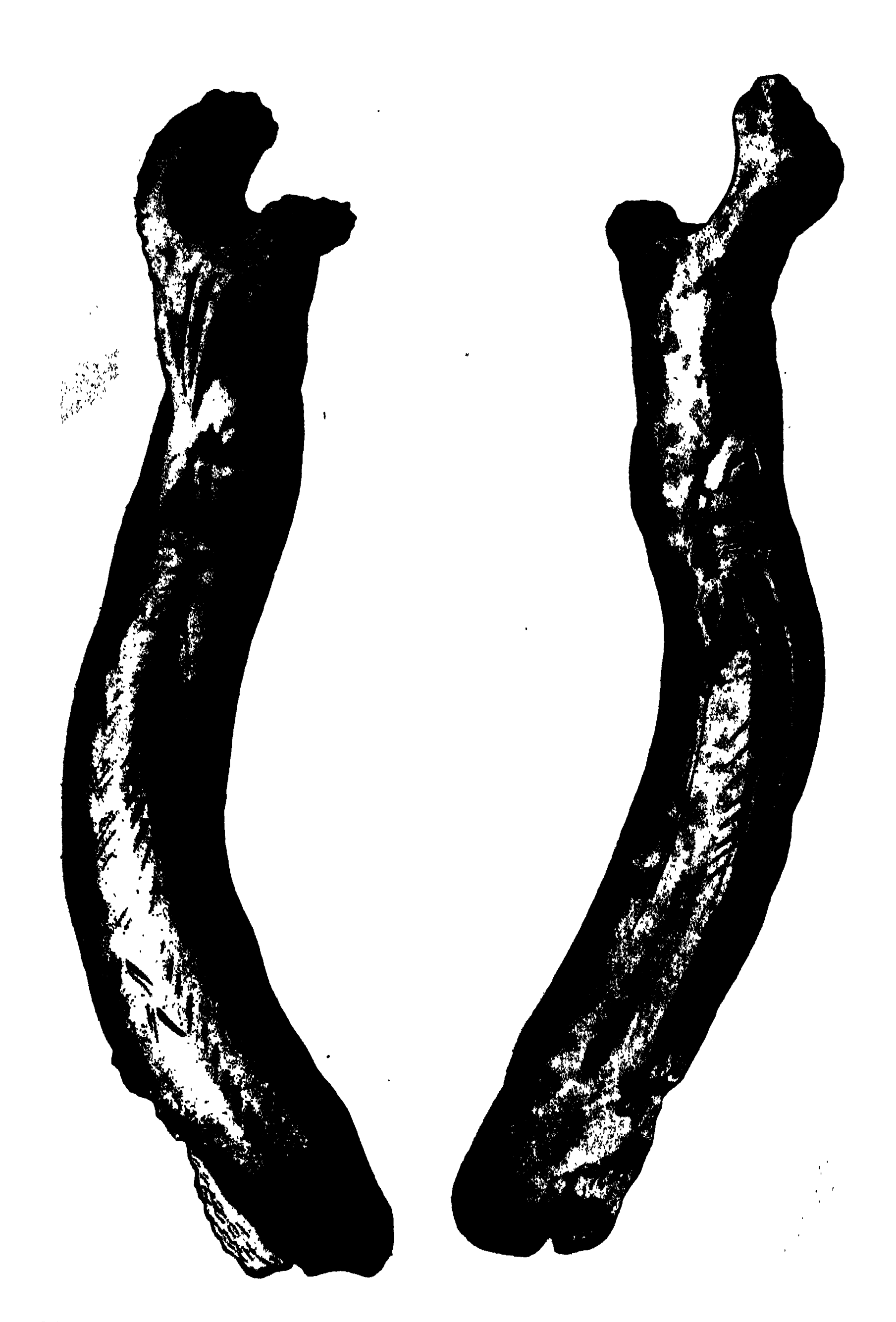


Fig. 77. — Objet qualifié par PIETTE de la désignation chevêtre. Têtes de chèvres sculptées en bas-relief. (Cf. PIETTE, *op. cit.*, pl. VIII).

PRÉHISTORIQUES. Cette quatrième règle s'offrira, en quelques occasions, à corriger le caractère un peu incertain de la troisième.

Assurément, ce ne sont point là des directives bien nettes, bien arrêtées. Bon gré malgré nous devrons nous en contenter et tirer de leur emploi le meilleur parti possible. C'est à quoi nous nous emploierons de notre mieux.

III.

En tout cas, il est un résultat acquis, dès maintenant, à notre enquête ; c'est l'impuissance de la Préhistoire à révéler, scientifiquement, les origines de la Religion.

On se rappelle l'espèce d'investissement dont les études préhistoriques, à leurs débuts, furent l'objet de la part de certains savants, soucieux d'exploiter l'Homme quaternaire au profit de leurs théories préconçues. A les entendre, cet homme n'avait pas eu d'idées religieuses. Celles-ci n'apparaissent qu'avec le Néolithique [75]. Et comme l'Age de la Pierre taillée avait été la toute première étape de la civilisation humaine, la conclusion s'imposait, logique et victorieuse : la Religion, fruit tardif de l'Evolution, ne pouvait remonter aux origines de notre espèce. L'homme, sorti des langes de l'animalité, avait été areligieux, athée. Cette découverte sensationnelle portait un coup mortel à la croyance fondamentale du christianisme : l'existence d'une révélation primitive.

La position adoptée par ces savants hâtifs était doublement défectueuse. D'abord elle faussait complètement les données les plus suggestives de l'Archéologie. Ensuite elle s'attribuait le droit de dirimer un problème qui échappe, qui échappera toujours, à la compétence des sciences préhistoriques.

C'est sur ce second aspect que nous croyons devoir nous arrêter un instant. Avant de nous livrer à l'examen des coutumes religieuses des tribus quaternaires, il nous est très opportun d'apprendre si cette religion dont nous allons essayer de reconstituer quelques bribes, peut prétendre à représenter, non seulement la plus vieille, mais la première religion du monde.

75. C'est le point de vue soutenu par G. de Mortillet et son école. Cf. G. DE MORTILLET, *Le Préhistorique*, 2e édition. Paris, Reinwald, 1883, p. 475 et 603.

Et l'on voit, de suite, combien ces deux expressions : « la plus vieille », et « la première », diffèrent. Une religion peut être en effet la plus ancienne parmi celles qui sont accessibles à nos investigations, sans être pour cela la première absolument parlant. Si elle était *la première* nous aurions atteint les origines. Mais si elle n'est que *la plus vieille*, il reste à prouver qu'elle ne fut point précédée par d'autres, plus anciennes encore et plus proches des origines.

La méthode ethnographique, dont on vient de définir la nature, les limites et les règles, nous enlève toute illusion touchant la possibilité d'identifier la religion de l'Age quaternaire avec la première religion de l'humanité.

La méthode ethnographique se propose d'établir une relation entre les Primitifs actuels et les Primitifs de la Préhistoire: l'Ethnographie et l'Archéologie, tels sont les deux éléments dont la fusion doit donner une connaissance approximative de la religion quaternaire. Or, ni l'Ethnographie, ni l'Archéologie, ni l'union de ces deux sciences ne sont capables de nous conduire aux origines absolues de la Religion.

L'Ethnographie dit vrai, lorsqu'elle affirme que les peuples de culture inférieure représentent de très primitives étapes de la civilisation humaine. Elle se tromperait si elle ajoutait que ces étapes sont les toutes premières que l'Humanité ait parcourues. Il convient d'ailleurs de lui rendre cette justice qu'elle se rend parfaitement compte de l'impuissance où elle est d'arracher aux sociétés sauvages l'impénétrable secret des origines.

M. Durkheim, qui a publié un gros volume sur *les Formes élémentaires de la vie religieuse*, écrit : « Les religions même les plus grossières que nous fassent connaître l'histoire et l'ethnographie sont déjà d'une complexité qui s'accorde mal avec l'idée qu'on se fait quelquefois de la mentalité primitive. On y trouve non seulement un système touffu de croyances et de rites, mais même une telle pluralité de principes différents, une telle richesse de notions essentielles qu'il a paru impossible d'y voir autre chose que le produit tardif d'une assez longue évolution [76]. »

M. King, auteur d'un ouvrage où il professe l'antériorité de la Magie sur la Religion, avoue cependant que « nous ne savons

76. Em. Durkheim, *les Formes élémentaires... op. cit.*, p. 67

pas... s'il existe encore des tribus quelconques qui offrent le type de l'évolution primitive de l'esprit humain »[77].

Andrew Lang, l'un des plus pénétrants analystes de la mentalité sauvage, est plus formel, s'il est possible : « Nos informations ne suffisent pas encore pour établir une théorie scientifique sur l'origine de la religion, et elles ne suffiront peut-être jamais. Derrière les races que nous devons considérer comme les plus proches des commencements, il s'en trouve d'autres dont les ancêtres, inconnus depuis une époque se perdant dans la nuit des temps, étaient des hommes comme nous, mais des hommes sur les qualités psychiques, mentales et morales desquels nous

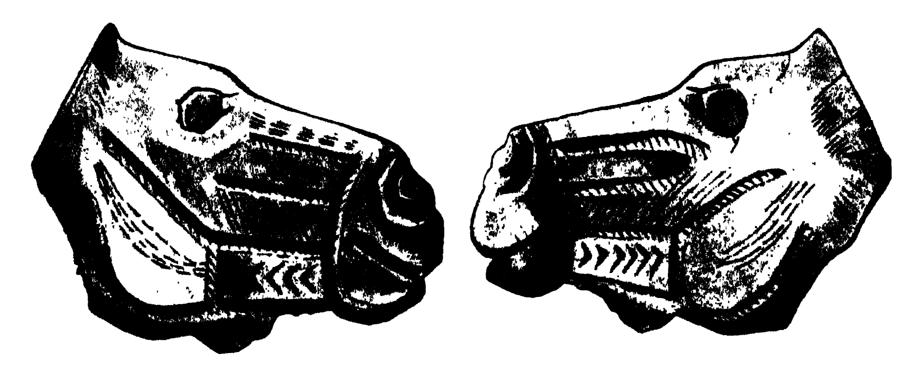


Fig. 78 — Tête d'équidé considérée par PIETTE comme « enchevêtrée ». *Saint-Michel-d'Arudy* (Basses-Pyrénées). (Cf. *Anthropologie*, t. XVII, p. 29).

ne pouvons faire que des suppositions. Chez eux la Religion se forma en des circonstances que naturellement nous ne pouvons pas connaître[78] ».

Après quoi les ethnographes, s'ils le jugent à propos, édifieront, au sujet des origines, d'ingénieux systèmes. Ils s'efforceront avec M. Durkheim, « de descendre par l'analyse *au delà des faits observables*, de les résoudre en leurs éléments communs et fondamentaux et de chercher si, parmi ces derniers, il n'en est pas un dont les autres soient dérivés »[79]. Toutes ces tenta-

77. J. H. KING, *The Supernatural, its Origin, Nature and Evolution*. Londres, Edimbourg et New-York, 1892. Cf. P. G. SCHMIDT, *L'origine de l'idée de Dieu*, *op. cit.*, p. 249

78. Andrew LANG, *Myth, Ritual, and Religion*. Londres, 1887, cité par SCHMIDT, *op. cit.*, p. 106.

79. *Les formes élémentaires... op cit.*, p. 67.

tives, à l'égard du but avoué qu'elles poursuivent, seront frappées du vice rédhibitoire qu'elles tiennent d'une documentation tronquée, insuffisante. Et les auteurs de ces hypothèses seront sages d'avertir, comme l'a fait M. Marett, qu'on ne doit pas leur prêter l'intention de « dogmatiser à l'étourdi sur l'origine de la religion, parce qu'ils ont présenté quelques formules expérimentales, pour voir si elles seront utiles à l'un ou l'autre savant qui peut-être n'a besoin que d'une simple ficelle pour lier ces *Scopae dissolutae* et en faire un balai maniable, bien que provisoire [80]. »

Voilà la réponse de l'Ethnographie. Celle de la Préhistoire n'est pas plus favorable. Mettons les choses au mieux. Supposons les documents archéologiques tellement lumineux par eux-mêmes que l'on puisse se passer, pour les éclaircir, du secours de l'Ethnographie. Gravures, peintures, sculptures de l'Age du Renne parlent un langage aussi intelligible qu'une page d'Hérodote ou de Tite-Live. Encore faudrait-il que la page à lire n'eût pas été lacérée ou à moitié effacée. Or, au livre de la Préhistoire, il manque beaucoup de feuillets, et les feuillets manquants sont précisément les premiers.

A quelle époque remontent les plus anciennes traces déchiffrables de la religion paléolithique? Les merveilleux travaux de l'abbé Breuil nous l'ont appris. Aucune image gravée ou peinte sur les objets ou sur les parois des grottes ne semble remonter plus loin que l'aurignacien. Au delà les niveaux moustériens livrent encore quelques sépultures. Au delà c'est le silence absolu. Car on comprendra bien que ce n'est pas avec des silex taillés que l'on reconstituera les idées religieuses des tribus acheuléennes ou chelléennes !

Ainsi donc, nous ne commençons à pouvoir balbutier quelque chose de la religion de nos ancêtres qu'à partir du paléolithique moyen, et nous n'entrons vraiment en contact avec cette religion, qu'aux dernières périodes de l'Age quaternaire. Si l'on se base sur les calculs chronologiques les plus raisonnables, l'humanité, à ce moment, est déjà vieille de cinq ou six millénaires. Et comme l'ensemble de la civilisation paléolithique révèle, non pas un état de stagnation mais une marche incessante, il y a tout lieu de supposer que durant ces cinq ou six mille ans, dont nous ne savons rien, la Religion n'est pas, elle non plus, demeurée immobile. Il est même probable que l'introduction des

80. Mr Marett, *The Threshold of Religion*. Londres, 1908, p. 163.

images sculptées, gravées ou peintes a dû être le point de départ d'une certaine transformation de la vie religieuse. Mais ce sont là des hypothèses, puisque, répétons-le, notre ignorance est totale. Nous glissons sur une surface lisse. Les saillies manquent où nous prendre.

On objectera peut-être : mais alors, qui sait si les hommes de Chelles et de Saint-Acheul n'étaient pas complètement dépourvus d'idées religieuses ?. A quoi l'on répliquera : avec quels arguments prouvera-t-on qu'ils n'en avaient pas ? Aussi loin que nous remontions à travers les siècles, aussi loin que s'étende notre connaissance des peuples primitifs, partout et toujours nous retrouvons la Religion. L'universalité du phénomène n'est pas à dédaigner. Pourquoi les hommes de Chelles et de Saint-Acheul auraient-ils été les seuls à faire exception ? Au surplus, de ces périodes prodigieusement reculées, mille témoignages de l'activité humaine ont certainement disparu. L'outillage en silex ne représente qu'un fragment de cette activité. Il a survécu parce qu'il était plus résistant. Et parce que — tout invite à le croire — la sculpture et le dessin n'étaient pas encore inventés en ce temps-là, s'en suit-il que le sentiment et le besoin religieux n'aient pas eu, pour se traduire, d'autres signes, plus immatériels, et que nous ne connaîtrons jamais ? [81]

81. On nous permettra, à ce sujet, de citer ici, en l'abrégeant, une belle page de M. Cartailhac. Elle montre combien il serait téméraire de juger l'état d'une civilisation disparue par les vestiges d'industrie lithique qu'elle nous a légués. M. Cartailhac rappelle que l'ethnographe Tylor avait comparé naguère les Tasmaniens avec les hommes de l'âge paléolithique. Pourquoi ? Les Tasmaniens « avaient laissé dans des monticules de coquillages, interminables amas de débris de cuisine, quantité de pierres simplement taillées, d'aspect analogue à celles des chasseurs de Rennes et de Mammouths ». Cet outillage était « très sauvage, le plus sauvage connu ». Donc, pensait-on, on avait là « quelque survivance de nos civilisations paléolithiques ». « Or il se trouve que cet outillage jugé des plus inférieurs, l'enfance de l'art, appartenait à des hommes doués d'une intelligence remarquable, d'une grande douceur, de sentiments élevés ». Ils avaient « leurs terrains de chasse... rigoureusement délimités. Ils avaient des chefs. Les règles observées pour le choix des épouses étaient compliquées, l'adultère était puni. Les vieilles femmes étaient les arbitres respectés de la paix et de la guerre. Dans l'ouest, où le climat est rigoureux, ils vivaient dans des huttes solides, charpentées en branchages et recouvertes de gazon, souvent grandes. » Les Tasmaniens étaient chasseurs et pêcheurs très habiles, pourvus d'un excellent outillage de za-

Mais ces réflexions nous entraînent hors du sujet. Nous voulons savoir si, par là Préhistoire, nous atteignons l'origine, le point de départ de la Religion. La réponse est catégorique. Non, nous ne l'atteignons pas, car pour l'atteindre, il faudrait que l'Archéologie eût remis sous nos yeux des documents contemporains de la première famille humaine qui ait paru sur la terre. Or ces documents, elle ne les possède pas. Et ceux qu'elle a recueillis sont aussi éloignés des origines, que l'époque actuelle l'est du temps des Pyramides, de Naram-Sin ou de Gudea.

Il va de soi que l'alliance de l'Archéologie avec l'Ethnographie ne saurait davantage élargir nos horizons. Chacune de ces

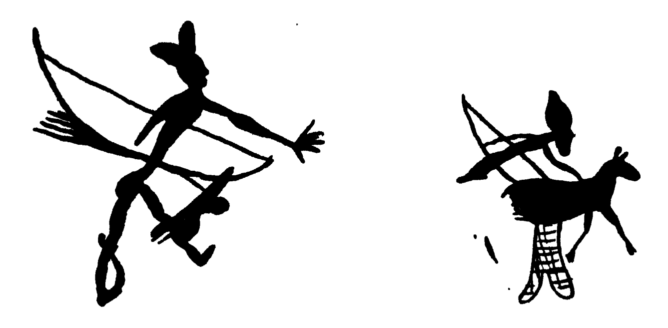


Fig. 79-80. — CHASSEURS ARMÉS DE LEUR ARC ET PARAISSANT ACCOMPAGNÉS D'UN CHIEN. Fresque d'*Alpera* (Espagne orientale). (D'après BREUIL, *Anthropologie*, t. XXIII, p. 548).

deux sciences s'arrête au seuil du mystère et décline l'honneur de l'expliquer. Deux incertitudes, ajoutées l'une à l'autre, ne peuvent donner que l'incertitude, et une incertitude d'autant plus complète qu'elle est répétée deux fois.

Aussi bien, nous l'avons vu, l'Ethnographie appliquée à la Préhistoire, à moins de sortir de son rôle, n'est qu'une auxi-

gaies, de waddys, de filets, de lignes. « On a remarqué des dessins d'animaux bien rendus dans leurs habitations. On les a entendus chanter, on les a vus danser. Les morts étaient l'objet de soins spéciaux qui variaient selon les tribus... Inutile d'ajouter que les Tasmaniens avaient leurs croyances surnaturelles et leurs superstitions ».

« Regardez maintenant ce qui reste d'eux, quelques poignées de pierres plus grossières que celles de la grotte du Prince et de la grotte du Moustier. *N'avions-nous pas raison de penser que ce reliquat ne donne aucune idée de la civilisation contemporaine?* » Cf. *Grottes de Grimaldi*, t. II, fasc., II, p. 245-246. Monaco, 1912.

liaire, — indispensable il est vrai, mais après tout une simple auxiliaire — de l'Archéologie. Ses appréciations se subordonnent aux possibilités de la science qu'elle sert. L'Ethnographie fait parler les documents archéologiques. Elle ne les remplace pas. On ne demande à un interprète que de traduire exactement la pensée du maître qui l'emploie.

On voit combien aventureuse serait la position des savants qui prétendraient résoudre, par la Préhistoire, la question des origines. Il y a là une illusion que, la passion « antireligieuse » — l'expression est sévère, mais elle n'est pas de nous [82] — mise à part, l'éloignement des âges de la Pierre a dû probablement engendrer.

En Orient, la pureté de l'atmosphère rapproche les plans successifs de l'horizon. L'on avance, et les massifs montagneux que l'on avait crus voisins accusent la longue distance qui les sépare. Ainsi, dans le recul où ils nous apparaissent aujourd'hui, les plans de la perspective préhistorique semblent se confondre Il n'en est rien. Entre la religion aurignacienne et les premiers tressaillements religieux de l'âme humaine, il y a un abîme de millénaires.

Il nous arrivera, au cours de cette étude, de constater ou d'entrevoir certaines coutumes qui, certes, ne témoigneront pas d'un niveau religieux bien éminent. De ce fait, nous ne serons point troublés. Ces coutumes, sans doute, sont très vieilles. Nul n'a le droit d'affirmer que c'est par elles que l'humanité religieuse a commencé. La possibilité d'une Révélation primitive demeure intacte [83].

82. Elle est de M. BOULE, *Anthropologie*, tome XXII (1911), p. 620, notice nécrologique du dr Paul-Emile GIROD. M. BOULE regrette, chez ce dernier, « cet esprit de combativité politique et antireligieuse, encore à la mode dans certains milieux, et qui, loin de contribuer aux progrès de nos études, ne peut que discréditer celles-ci. »

83. Et non seulement la possibilité *in abstracto*, mais cette possibilité qui résulte de l'examen des aptitudes physiques, morales et intellectuelles des plus anciens hommes connus. Ce point de vue, qui ressort au domaine de l'Apologétique, a été supérieurement traité par le P. G. SCHMIDT, dans un ouvrage traduit et adapté au public français par le R. P. LEMONNYER, O.P. : *La Révélation primitive et les données actuelles de la science*. Paris, Gabalda, 1914.

CHAPITRE QUATRIEME.

Les Sépultures.

SOMMAIRE :

Pourquoi commencer l'étude de la religion quaternaire par l'examen des sépultures.

I. — AUTHENTICITÉ DES SÉPULTURES QUATERNAIRES. — *Opinion de M. Gabriel de Mortillet. — Influence qu'elle exerce sur l'interprétation des découvertes jusqu'aux environs de 1900. — Pourquoi, jusqu'à cette date, la question des sépultures quaternaires n'est pas tranchée. — Les fouilles d'Emile Rivière et de M. Abbo aux Baoussé-Roussé. — La Dame rouge de Paviland. — Le squelette de Néanderthal. — Les squelettes de Cro-Magnon. — Les sépultures de Solutré. — L'homme écrasé de la Laugerie-Basse. — L'homme de Duruthy. — Les ossements de la grotte des Cottés. — L'homme de Tilbury. Importance décisive des nouvelles fouilles aux Baoussé-Roussé (1895-1902), au double point de vue stratigraphique et archéologique. — Autres découvertes. — Indices révélateurs des sépultures intentionnelles: fosses; — pierres protectrices; — disposition des corps, des membres supérieurs et inférieurs; — coloration des ossements (hypothèse du décharnement et de la sépulture au second degré); — le mobilier funéraire. — L'ensevelissement dans les foyers.*

II. — CROYANCES DES PALÉOLITHIQUES SUR L'AU-DELA. — *L'homme quaternaire a eu foi en la survivance. — Autres points à éclaircir et que les documents archéologiques ne peuvent pleinement résoudre.*

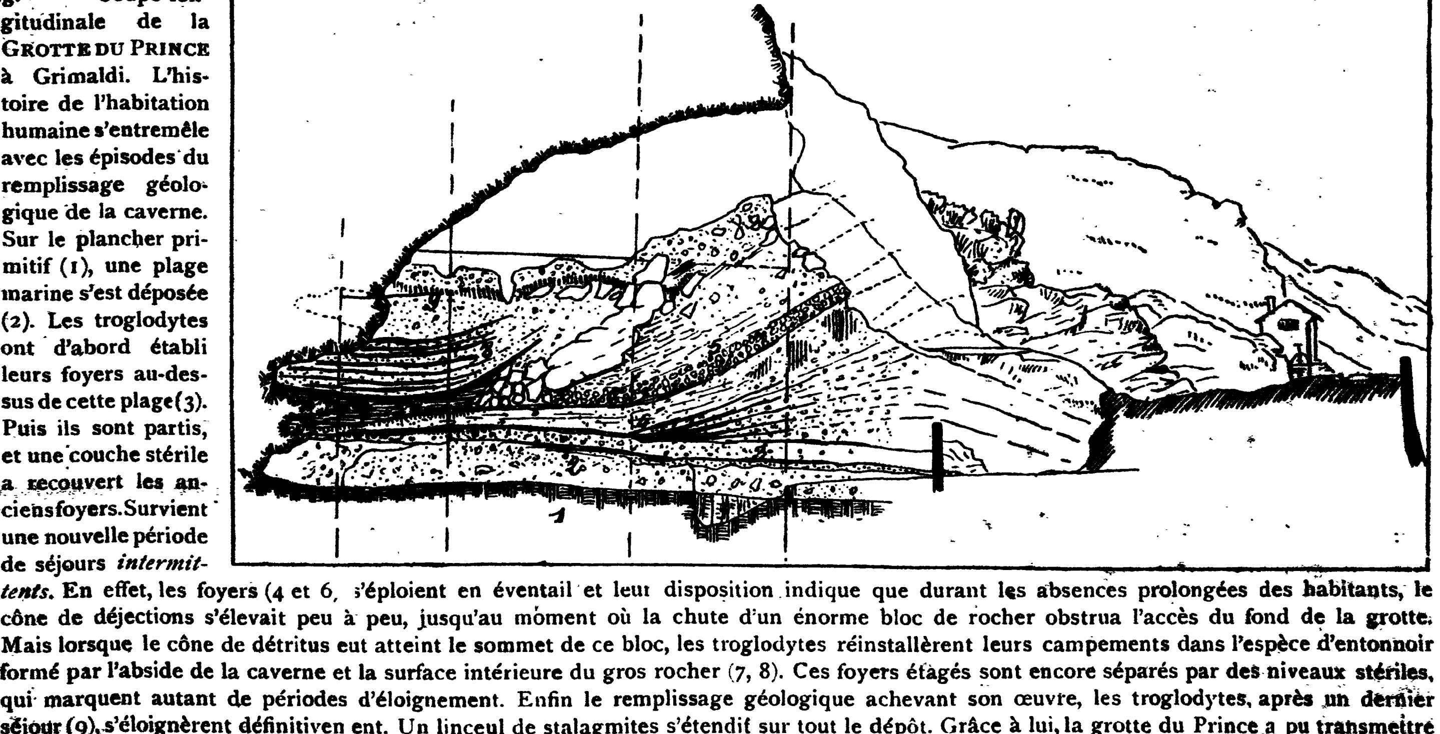
Comment l'homme quaternaire se représentait-il l'autre monde? — Coutumes des Primitifs actuels: Australiens, Tasmaniens, Fidjiens, Hyperboréens, Algonquins, Iroquois et Patagons. — Ces coutumes expliquent l'ensevelissement des anciens troglodytes avec leurs armes, leurs outils, leurs parures et avec des provisions.

L'usage de l'ocre rouge. — Le repliement des membres. — La peur des morts. Le ligottage des cadavres. Thonga d'Afrique et Indiens du cap Flattery. — La seconde sépulture. — La seule crainte des revenants n'a pas inspiré aux Paléolithiques d'inhumer leurs morts. — Résumé de l'enquête.

III. LE CULTE DES MORTS ET DES ANCÊTRES A L'ÉPOQUE PLÉISTOCÈNE. — *Ce que l'on entend par culte des morts. — Deux formes distinctes du culte des morts : le culte des ancêtres réels, le culte des ancêtres mythiques. — L'homme quaternaire ne semble pas avoir voué de culte aux ancêtres réels. — L'homme de la Chapelle-aux-Saints et les repas funéraires. — Les amulettes humaines à Grimaldi et en Australie. — Les crânes d'Ofnet et les crânes ancestraux des Fân.*

L'homme quaternaire ne semble pas non plus avoir voué un culte aux ancêtres mythiques. Les graphiques australiens et les semis de points sur les parois des grottes paléolithiques. Les galets peints du Mas-d'Azil et les churinga d'Australie.

Longuement nous nous sommes attardés au seuil de ce travail sur la religion de l'âge paléolithique. Ailleurs, ces enquêtes préliminaires où, tour à tour, la géologie et l'anthropologie,



ig. — Coupe longitudinale de la GROTTE DU PRINCE à Grimaldi. L'histoire de l'habitation humaine s'entremêle avec les épisodes du remplissage géologique de la caverne. Sur le plancher primitif (1), une plage marine s'est déposée (2). Les troglodytes ont d'abord établi leurs foyers au-dessus de cette plage (3). Puis ils sont partis, et une couche stérile a recouvert les anciens foyers. Survient une nouvelle période de séjours *intermittents.* En effet, les foyers (4 et 6, s'éploient en éventail et leur disposition indique que durant les absences prolongées des habitants, le cône de déjections s'élevait peu à peu, jusqu'au moment où la chute d'un énorme bloc de rocher obstrua l'accès du fond de la grotte. Mais lorsque le cône de détritus eut atteint le sommet de ce bloc, les troglodytes réinstallèrent leurs campements dans l'espèce d'entonnoir formé par l'abside de la caverne et la surface intérieure du gros rocher (7, 8). Ces foyers étagés sont encore séparés par des niveaux stériles, qui marquent autant de périodes d'éloignement. Enfin le remplissage géologique achevant son œuvre, les troglodytes, après un dernier séjour (9), s'éloignèrent définitiven ent. Un linceul de stalagmites s'étendit sur tout le dépôt. Grâce à lui, la grotte du Prince a pu transmettre ces feuillets intacts de l'histoire d(s Moustériens campés sur ce point de la côte d'Az

l'archéologie et l'ethnographie étaient conviées à déposer leurs conclusions, eussent été fastidieuses et inutiles. En Préhistoire, elles s'imposent. L'existence de l'Homme pléistocène, les manifestations de son génie, les phases successives de sa civilisation, le prolongement, jusqu'à nous, de ses mœurs, de ses coutumes, de ses croyances, tout était matière à discussion. Et suivant que l'on donnerait à ces divers problèmes telle ou telle réponse, la religion pouvait se présenter sous un jour très différent.

Il était donc indispensable de découvrir le point de vue le plus propice à une investigation vraiment scientifique de l'objet de nos études. C'est à quoi nous nous sommes appliqués au cours des trois précédents chapitres. Et si, même après avoir rassemblé, en un seul faisceau, tant de lumières convergentes, la mentalité des Paléolithiques apparaît toujours baignée dans une sorte de clair-obscur, du moins nous ne marchons plus à l'aventure. Et nous pouvons entretenir l'espoir, non pas de tout comprendre, mais de ne pas imaginer le peu que nous comprendrons.

Nous allons maintenant entrer dans le détail. Nous commencerons par inventorier les sépultures quaternaires, avec l'intention de dégager, s'il est possible, les croyances des primitifs préhistoriques sur la mort.

Il serait loisible, à ce propos, de soulever une objection de principe. Ce n'est point par les idées sur l'au-delà que s'inaugure habituellement l'exposé d'un système religieux. On va tout droit à l'essentiel, c'est-à-dire, aux dieux. Puis on passe aux rites et aux cérémonies sacrificiels ; les conceptions relatives à la destinée de l'âme ne viennent qu'en dernier lieu. Cet ordre, nous en convenons volontiers, est plus logique. Ici, de sérieuses raisons nous conseillent de nous en affranchir. L'avantage de la méthode synthétique n'est pas niable lorsque l'abondance et la variété des documents en facilitent l'emploi. Mais lorsqu'on ne dispose, pour reconstituer une mentalité religieuse, que de rares sources d'information, il vaut mieux employer le procédé inductif, qui va du connu à l'inconnu. Or il est manifeste que, parmi les signes de la mentalité religieuse de l'Homme quaternaire, les sépultures sont relativement les plus clairs et les moins hypothétiques. Voilà pourquoi nous leur accordons la première place. Peut-être leur examen nous permettra-t-il de disposer quelques jalons pour nos recherches ultérieures.

Les sépultures quaternaires soulèvent trois questions que nous traiterons successivement : Sont-elles authentiques ? — Que nous disent-elles des croyances des paléolithiques sur l'au-delà ? — Y a-t-il tracé, aux temps pléistocènes, d'un culte des morts ou des ancêtres ?

I

« La première résultante de toute idée religieuse est de faire craindre la mort, ou tout au moins les morts. Il en résulte que dès que les idées religieuses se font jour, les pratiques funéraires s'introduisent. Eh bien, il n'y a pas trace de pratiques funéraires dans tous les temps quaternaires. L'homme quaternaire était donc complètement dépourvu du sentiment de religiosité ». Ainsi s'exprimait G. de Mortillet dans la première édition du *Préhistorique* [1], parue en 1883. Il n'était guère possible à l'auteur de ces lignes imprudentes de se préparer à lui-même un piège plus dangereux que celui-là. Car s'il était avéré qu'il y avait eu, au pléistocène, des « traces » évidentes de « pratiques funéraires », l'argument [2] se retournait contre son auteur, et il était dûment prouvé que l'homme de ce temps-là était pourvu du sentiment de religiosité.

Jetterons-nous la pierre à M. de Mortillet, et lui reprocherons-nous d'avoir, dès le début, faussé l'exacte teneur des faits ? Le reproche serait grave. Il est de ceux qui disqualifient, pour jamais, l'œuvre d'un savant. La vérité nous semble un peu plus nuancée. Assurément, le fervent émule de Broca [3] était guidé

1. P. 476.

2. Argument *ad hominem*, dont nous aurons plus loin à discuter la valeur réelle.

3. Encore M. Broca était-il moins affirmatif que M. de Mortillet. Dans une conférence donnée par M. Broca, à Bordeaux, devant l'*Association française pour l'avancement des sciences* (conférence reproduite par Lubbock dans l'*Homme préhistorique*, p. 559 et suiv.), je relève ces lignes : « Avaient-ils (les Troglodytes de la Vézère) des croyances religieuses ? On n'a trouvé dans leurs demeures aucun objet qui puisse se rapporter à la pratique d'un culte. Mais ils portaient des talismans ou des amulettes... Cela suffit-il pour dire qu'ils avaient une religion ? Je n'ai pas de compétence théologique, mais je me suis laissé dire qu'il est souvent difficile de savoir où finit la superstition et où commence la religion. » Puis il ajoute, parlant des sépultures : « A la même époque, mais dans d'autres lieux, certains rites funé-

par une idée préconçue. Pour lui, d'avance, il était entendu que les premiers hommes n'avaient pas eu de religion. Dès lors, il était inévitable que toutes les découvertes, tendant à établir l'existence de sépultures paléolithiques, seraient passées au crible d'une impitoyable critique. En raison du fâcheux *a priori*



Fig. 82-86. — Quelques-unes des rares représentations de VÉGÉTAUX figurés sur les objets en os ou en bois de renne de l'âge du Renne. 1, Grotte du *Trilobite* (Yonne) ; 2, *Le Veyrier* (Savoie) ; 3 et 4, *Laugerie-Basse* (Dordogne) ; 5, Le *Mas d'Azil* (Ariège). Cf. DÉCHELETTE, *Manuel...*, p. 228.

qu'elle trouvait installé sur son domaine, la Préhistoire se voyait donc mise en demeure de produire des preuves capables de ré-

raires étaient en usage. On déposait les morts dans une caverne dont l'ouverture étroite était fermée par une dalle de pierre. En avant de la dalle était une petite esplanade sur laquelle les parents affligés se consolaient dans un festin. Ce genre de consolation s'est perpétué d'âge

duire au silence les contradicteurs les plus exigents. Or, il est juste de reconnaître qu'en 1883, la nouvelle science dont M. G. de Mortillet était l'un des plus brillants fondateurs, n'était pas à même d'apporter ces témoignages qui forcent l'adhésion de toutes les personnes de bonne foi. Ceux que ne dominaient pas les préjugés de l'Ecole régnante pouvaient, à la rigueur, se déclarer satisfaits. Mais ceux qu'avaient troublés les affirmations tranchantes du chef de cette Ecole pouvaient, avec lui, réclamer des précisions.

L'authenticité des sépultures quaternaires, en effet, ne peut être démontrée que si deux conditions ont été remplies. Il faut, en premier lieu, qu'aucun soupçon ne puisse planer sur l'âge ou l'intégrité des couches archéologiques où sont renfermés les squelettes humains. Il faut, en second lieu, que ces squelettes aient conservé les marques certaines d'un ensevelissement intentionnel. Or, même en 1883, la stratigraphie n'avait pas réalisé tout son progrès. Souvent les fouilles avaient été mal conduites. Aussi leurs résultats donnaient-ils prise à des interprétations divergentes et douteuses.

L'exemple le plus mémorable de ces discussions passionnées nous est fourni par les découvertes de M. E. Rivière à Grimaldi, près de Menton[4]. En moins de deux ans, M. Rivière exhumait

en âge et n'a pas encore disparu de nos mœurs ». (op. cit., pp. 591-592). Nous verrons tout à l'heure combien cette description des rites funéraires, légèrement teintée d'ironie, est faite « de chic » et comment elle répond, aussi peu que possible, à la réalité.

4. Les grottes de Grimaldi sont au nombre de 9. E. Rivière les désigna par de simples chiffres. En fait, la plupart ont un nom. Voici la correspondance des chiffres et des noms propres, de l'ouest à l'est : 1 : *grotte des Enfants* ; 2 : *abri Lorenzi* ; 3 : *grotte Florestan* ; 4 : *grotte du Cavillon* ; 5 : *Barma Grande* ; 6 : *Baousso da Torre* ; 7 : *Grotte du Prince* ; 8 : pas de nom ; 9 : *Barma dei Gerbai*. Lorsque M. Rivière commenca les fouilles, l'état des dépôts de remplissage était le suivant : L'abri *Lorenzi* (2), *Baousso da Torre* (6), la grotte du *Prince* (7), le n° 8 et *Barma dei Gerbai* (9), étaient intacts. La grotte *Florestan* avait été vidée à fond (fouilles du prince de Monaco, Florestan I[er], 1846). A la grotte du *Prince*, la partie Est du dépôt avait été entamée, sur une profondeur de 5 mètres, vers 1750, par un explorateur inconnu, sans préjudice pour l'intégrité des couches archéologiques. Dans la grotte du *Cavillon* (vers 1786), et dans la grotte des *Enfants* (début du XIX[e] siècle) des fours à chaux avaient été creusés, trous énormes qui, cependant n'altérèrent pas la stratification des niveaux archéologiques. A partir de 1854, plusieurs explorateurs se succèdent à Menton

six squelettes : l'Homme du Cavillon (26 mars 1872, *fig.* 112, p. 224) ; les trois squelettes d'adultes du Baousso da Torre (février à juin 1873) ; et les squelettes des deux enfants (27 janvier 1874, *fig.* 108, p. 212) qui ont donné leur nom à la grotte où ils avaient été ensevelis. Bien qu'à ce moment le niveau aurignacien auquel, on l'a prouvé depuis, appartenaient les précieux restes humains, n'eût pas conquis droit de cité dans la classification quaternaire, il semblait incontestable que les assises de Grimaldi fussent datées du Paléolithique. Et comme, de l'aveu de tous, les squelettes en question révélaient un ensevelissement intentionnel, il paraissait démontré, dès 1875, qu'il y avait eu, à l'époque pléistocène, de vraies sépultures. Les adversaires de M. de Mortillet triomphaient.

Malheureusement, à étudier de plus près les rapports de M. Rivière, on s'aperçut que l'exploration avait péché par défaut de minutie [5]. Parfois, les ouvriers avaient travaillé sans contrôle, et le produit des fouilles était entassé pêle-mêle sans aucune indication stratigraphique. M. Rivière lui-même n'avait pas distingué les niveaux. Il affirmait que les dépôts des grottes étaient, de haut en bas, de la même époque, alors qu'un examen attentif révélait au contraire, la pluralité des industries. Enfin, le plus malencontreux des hasards avait amené la découverte, sur le terrain des fouilles, d'instruments néolithiques [6]. Les tenants de la thèse négative eurent beau jeu pour prendre leur revanche. Et lorsque plus tard, entre 1892 et 1894, M. Abbo, assisté du professeur Verneau, eut exhumé, des couches de la

(Antonio Grand : 1854-1858 ; Forel : 1858 ; Pérès : 1858 ; Moggridge : 1862 et suiv. ; Broca : 1865 ; Bonfils et Costa de Beauregard). Ces fouilles demeurèrent superficielles : même au *Cavillon*, la grotte la plus assidûment visitée, l'épaisseur de la couche enlevée ne paraît pas avoir dépassé 2 m 50 ou 3 mètres, sur une profondeur totale de 18 mètres. On croyait cependant que les *Baoussé-Roussé* ne réservaient plus aucun secret à leurs explorateurs. M. Rivière ne se laissa pas convaincre. Bien lui en prit. Lui-même estime à 800.000, le nombre des pièces paléontologiques, et à 200.000 la quantité de silex taillés que donnèrent les fouilles de 1870-1875.

5. L'historique des débats sur l'authenticité paléolithique des sépultures de Menton est résumé par R. Verneau, *Grottes de Grimaldi*, *op. cit.*, t. II, *fasc*, I, pp. 3-18. Lire, dans ce résumé, les critiques formulées contre la méthode de Rivière par M. G.-A. Colini (p. 8-9).

6. Sur le néolithique à Grimaldi, cf. *Grottes de Grimaldi*, t. I, fasc. I, pp. 16, 20-21, 28-29.

Barma grande cinq nouveaux squelettes, dont la parure et les débris de faune qui les entouraient indiquaient un âge plus récent, la cause fut entendue[7]. Les sépultures appartenaient au néolithique[8]. Les couches plus anciennes avaient été simplement remaniées pour l'enterrement des cadavres. M. Rivière resta à peu près seul à soutenir l'authenticité paléolitique des hommes de Grimaldi. Au regard impartial de l'histoire, cet échec était dû sans doute aux préjugés de l'École de M. de Mortillet, Il était dû aussi à la marche défectueuse des fouilles. Et pour combattre victorieusement le préjugé, il eut fallu procéder avec une méthode scientifique inattaquable.

Ce revirement des esprits était d'autant plus regrettable qu'il ébranlait la seconde preuve qui permet à la Préhistoire de se prononcer en faveur de l'authenticité. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir retrouvé les restes de cadavres enfouis au sein de couches archéologiques intactes et datées. Il faut encore que l'état des squelettes révèle les traces formelles d'un ensevelissement intentionnel. Or il est facile de comprendre combien, surtout pour ces périodes reculées, la multiplicité des documents constitue une base solide d'argumentation. Deux ou trois squelettes exhumés, au hasard des fouilles, sur des points très distants de l'Europe peuvent, par la disposition de leurs membres, par la nature des objets qui les accompagnent ou par certaines par-

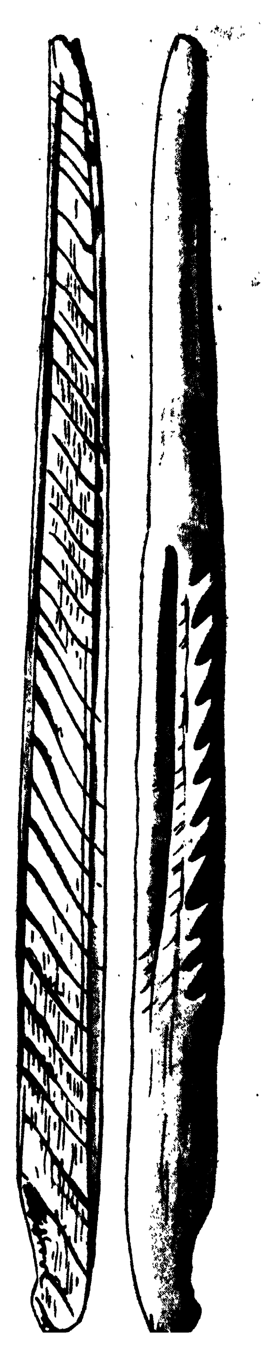


Fig. 87. — Objet (face et revers), considéré par Piette comme un outil à tisser. (Piette, *op. cit.*, pl. XXII).

7. Cf. Verneau in *Anthropologie*, t. III pp. 513 et *suiv*.

8. M. Colini in *Bull. de Paleoethnologia ital.* t. XIX, p. 360.

ticularités du sol environnant, suggérer une présomption favorable à la sépulture. Ils ne créent pas une certitude absolue. Il reste à savoir si l'homme qui dort là son dernier sommeil n'est pas tombé, armé de pied en cap, victime d'un accident par exemple, et si nous ne l'avons pas retrouvé dans l'attitude suprême, paisible ou convulsée, où la mort le surprit. Si, au contraire, à dix, à vingt reprises différentes, on voit réapparaître le même dispositif essentiel, les mêmes gestes, un mobilier funéraire analogue, le scepticisme n'est plus de mise. Et cela est si vrai qu'à Grimaldi, nous le disions tout-à-l'heure, nul n'a jamais douté que l'on fût en présence de véritables sépultures.

Or, en 1883, les squelettes de Grimaldi mis à part, les documents de ce genre étaient plutôt clairsemés. En 1823, Buckland avait bien retiré, d'une caverne percée dans les falaises du nord de l'Angleterre, un squelette de femme qui eût pu donner à réfléchir aux préhistoriens si, en 1823, la Préhistoire avait existé. « La dame rouge de Paviland » passa, fort endommagée, au musée d'Oxford et personne, jusqu'à une date récente, ne songea à lui porter le moindre intérêt [9].

En 1856, le fameux squelette de Néanderthal voyait le jour. Mais, au dire de M. H. Obermaier qui a soigneusement compulsé les sources, « aucun homme compétent n'a vu le squelette humain *in situ*... On ne sait pas et on n'a jamais su si l'on avait affaire à un squelette complet ou non, combien d'os et lesquels s'y trouvaient primitivement, et comment ils étaient assemblés, soit dans un ordre anatomique, soit au hasard [10] ».

Le cas des squelettes de Cro-Magnon (1868) aurait pu être plus suggestif. Sous un abri rouvert par la pioche des terrassiers du chemin de fer, cinq cadavres avaient jadis été glissés. Il y avait un vieillard, deux hommes adultes, et une femme blessée au front et morte enceinte, car le fœtus gisait parmi les ossements. Et l'on avait de sérieuses raisons pour songer à un ensevelissement. Mais les cinq morts n'avaient pas été enterrés. Ils avaient été simplement déposés au faîte des niveaux sous-jacents. Cette particularité fâcheuse n'autorisait pas à leur assigner une date certaine [11].

9. Cf. *Grottes de Grimaldi, op. cit.*, t. II, *fasc.* II, pp. 304-306 ; *Anthropologie*, t. XXVI, p. 33.

10. Obermaier, *Anthropologie*, t. XVII, p. 71.

11. Cf. Déchelette, *op. cit.*, p. 286.

Les nombreuses sépultures du gisement de Solutré n'étaient guère plus probantes. A la rigueur, avec M. Adrien Arcelin, on pouvait admettre que les tombes exactement superposées aux foyers solutréens, étaient contemporaines de ce dernier niveau [12]. Mais toute hésitation n'était point levée. Car, outre les sépultures présumées paléolithiques, il y en avait d'autres aux alentours, et celles-là étaient de tout âge : néolithiques, romaines, voire même mérovingiennes [13] ! Et M. Cartailhac présentait, fort judicieusement, l'état de la question lorsqu'il écrivait, en 1903, dans *la France préhistorique :* « Il est très possible que çà et là soient des squelettes de chasseurs de renne, mais nous n'avons pas les moyens de les reconnaître sûrement et de les distinguer. » Depuis, l'opinion des savants n'a guère changé [14].

L'Homme de Laugerie-Basse (*fig.* 110, p. 218), découvert par Massénat en 1872, aurait pu trancher le problème des sépultures. Ici, l'âge n'était pas niable, puisque le cadavre reposait en pleines couches magdaléniennes, 4 m. 45 au-dessous d'une bergerie construite sur le talus. Et le caractère funéraire de la découverte eût été, lui aussi, évident, si la colonne vertébrale et le bassin du squelette n'avaient pas été brisés, à une époque

12. Cf. *Anthropologie*, t. III, p. 307.

13. CARTAILHAC, *La France préhistorique*, p. 93 et *suiv.* Pour la bibliographie des Sépultures de Solutré, consulter DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 300, note 1.

14. *Id. ibid.* — Dans le fascicule II du tome II des *Grottes de Grimaldi*, pp. 306-307, M. CARTAILHAC a cependant émis, au sujet des sépultures de Solutré une opinion plus favorable. Après avoir rappelé l'influence exercée, sur la question, par G. DE MORTILLET il observe: « Ses négations du souci des morts et des funérailles jusqu'à la fin du grand premier âge de la pierre avaient fait mettre de côté les tombes de Solutré ». Et il ajoute : « Sans oublier les antiquités et même les sépultures plus ou moins récentes éparses dans ces champs du Cro-du-Charnier, il faut accepter nombre de corps rencontrés à des profondeurs diverses, mais sur les anciens sols très accidentés, très souvent sur les foyers eux-mêmes ; étendus sur le dos les bras rapprochés du corps, jamais dans une position horizontale, mais inclinés à droite ou à gauche, quelquefois incomplets. Certains sont plus ou moins accompagnés de blocs. Il y a jusqu'à des dalles brutes formant caisson. Evidemment nous n'avons pas toutes les précisions désirables. *Mais il résulte des observations mieux comprises que j'ai exagéré jadis mon scepticisme.* Il y avait à Solutré des morts sur des foyers paléolithiques contemporains. C'est ce que l'on devait constater, en particulier, aux Baoussé-Roussé, longtemps après. » (Les mots soulignés l'ont été par moi.)

indéterminable, par un gros bloc de pierre. On cria à l'accident. Le troglodyte n'avait pas été enseveli. Il était mort écrasé par la chute d'un quartier du roc qui surplombait l'abri ! Vraiment la cause des sépultures jouait de malheur [15].

Mais voici que dans les Landes, à Sordes, la grotte Duruthy rendait à la lumière, en 1873, les débris d'un squelette fort

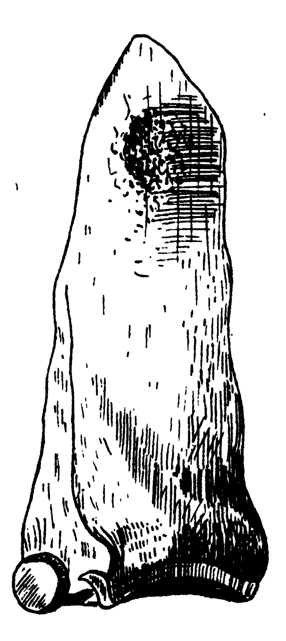


Fig. 88. — Canon de cheval ayant servi de cousoir. En haut de la pièce, l'accumulation des coups d'aiguilles a fini par creuser une sorte de cupule. A droite de cette cupule, zone striée très intense produite par le contact du fil. A gauche, le bord de l'instrument est poli par le frottement contre la peau. (Dessin et interprétation d'après le capitaine BOURLON, *Anthropologie*, t. XXVII, pp. 11 et 13).

intéressant. A 2 mètres 70 de profondeur, sur le sol primitif de la caverne, un paquet d'ossements humains parsemés de

15. Le témoignage des rapporteurs chargés de contrôler la découverte est formel : « Nous avons pensé que nous avions devant nous les restes d'une victime de l'éboulement sans doute. Elle avait été renversée sur le foyer et s'était en vain repliée pour éviter la chute des rochers ; mais finalement ceux-ci et la terre qui accompagne toujours un éboulement l'avaient ensevelie. Nous ne pouvons admettre que l'on puisse ici parler de sépulture ; trop souvent on a cru à des sépultures quaternaires ; dans le cas qui nous occupe, nous ne pouvons accepter que

dents d'ours et de lion, était apparu. Etait-ce enfin le document décisif? Les conditions du gisement étaient telles que l'on pouvait encore discuter si l'homme avait été enseveli, ou s'il n'avait pas été écrasé, comme son contemporain de Laugerie-Basse, ou s'il n'était pas mort, solitaire et abandonné, dans cet asile où personne n'était venu avant lui [16].

Voilà où en était, en 1883, le problème des sépultures quaternaires. Car ce n'étaient point les ossements découverts aux Cottés par le comte de Rochebrune, en 1881 [17], ni même l'homme de Tilbury, trouvé, en 1883, à 10 mètres 30 de profondeur, dans les alluvions de la Tamise, qui projetteraient sur le sujet une lumière éblouissante [18]. Le squelette des Cottés n'était qu'un tas informe, et celui de Tilbury, selon toute vraisemblance, appartenait à un noyé dont le corps était venu s'échouer là, dans le sable.

notre explication. » MASSENAT, LALANDE et CARTAILHAC, *Découverte d'un squelette humain de l'âge du Renne à Laugerie-Basse*, dans *Matériaux...* 1872, pp. 224 et *suiv.*

16. Voici ce qu'écrivait à ce sujet Louis Lartet, en 1874 : « L'idée d'une sépulture peut à la rigueur s'accommoder avec les circonstances du gisement en admettant que le crâne a pu être fracturé par suite du poids des blocs qui le surmontent. Cependant, parmi bien d'autres difficultés, il resterait à expliquer la dispersion des ossements à la base du grand foyer, et lorsque les chasseurs sont venus à leur tour prendre possession de la cavité, comment n'ont-ils pas respecté les restes de ce mort dont la sépulture devait être accompagnée de quelque marque intelligible pour eux ? Comment ont-ils dispersé ses ossements parmi les débris de leur repas ? Mais alors ils se seraient emparés du collier de dents d'ours. On le voit, la position de ces débris humains n'indique pas d'une façon précise l'événement auquel leur enfouissement est dû. Si l'on devait adopter une de ces hypothèses, nous donnerions notre préférence à celle d'une mort accidentelle. Le squelette dispersé, le crâne recouvert par les blocs, les dents d'ours légèrement recouvertes par la boue, tout cela aurait pu passer inaperçu pour les chasseurs qui sont venus établir domicile dans cette grotte. Ils ont même pu, en remuant les cendres de leurs premiers foyers, disperser parmi elles les ossements humains, sans en remarquer l'origine ». L. LARTET et CHAPLAIN DUPARC, *sur une sépulture des anciens Troglodytes des Pyrénées*, dans *Matériaux*, 1874, p. 101.

17. DE ROCHEBRUNE, *Les Troglodytes de la Guarsempe, fouille de la grotte des Cottés*, 1881.

18. OWEN, *Antiquity of man as reduced from the discovery of a human skeleton during the excavations of the East and West India docks extension at Tilbury, north banks of the Thames*, 1884.

Nous ne rapportons point ces faits pour justifier l'attitude systématiquement négative de M. de Mortillet. Nous les rapportons pour montrer qu'aux environs de 1880 l'existence de sépultures quaternaires n'était pas encore une vérité scientifique, et qu'au surplus on peut être catholique et, vis-à-vis d'un adversaire dominé par la passion anticléricale, faire preuve d'impartialité. Et puis, plus on aura mis en relief les exigences rigides de la science, plus on sera tranquillisé s'il est établi que ces exigenecs ont été pleinement satisfaites. Aujourd'hui, ni l'une ni l'autre des deux preuves requises ne fait défaut, ni la stratigraphie, ni la multiplicité des documents comparatifs.

Sur le terrain de la stratigraphie, un événement domine la période postérieure à 1883 : ce sont les fouilles reprises à Grimaldi, de 1895 à 1902, par M. le chanoine de Villeneuve, sous la haute direction du prince Albert de Monaco [19]. Elles ont été

19. De 1875 à 1895, les grottes de Grimaldi ne furent pas oubliées. En dehors des recherches, assez anodines d'ailleurs, exécutées par un allemand, M. Schultz en 1882-1883, les fouilles portèrent, durant cet intervalle de vingt années, sur les dépôts de la *Barma Grande*. Celles du professeur Orsini (1883) furent brusquement interrompues à la suite d'un bouleversement clandestin du chantier. En 1883, M. François Abbo se rendait acquéreur de cette grotte. Cette acquisition donna lieu à des litiges qui eurent des conséquences fâcheuses. En 1884, M. Julien exhumait un squelette enseveli à 8 m. 40 de profondeur. M. Abbo fit valoir ses droits. Le résultat le plus clair de la contestation fut la destruction à peu près totale du squelette, sauf le crâne, dont Rivière a publié la reproduction dans son grand ouvrage (*De l'antiquité*, etc., *op. cit.*, pp. 196-198). De son côté, le Prince de Monaco avait formé dès 1883 le dessein d'explorer à fond la *Barma Grande*. Il avait même formulé, à cette occasion, certaines règles que les auteurs des fouilles auraient à appliquer, et qui sont un modèle de méthode scientifique. Malheureusement, d'insurmontables difficultés s'opposèrent à l'exécution de son projet. Ce fut le propre fils de M. Abbo, Joseph Abbo qui, assisté par les conseils de MM. Verneau et Boule, entreprit d'explorer la caverne litigieuse. Il eut la bonne fortune de découvrir, en 1892, une sépulture renfermant trois squelettes (Cf. *Anthropologie*, t. III, pp. 513-540), et, en 1894, deux autres squelettes dont l'un était carbonisé (Cf. *ibid.*, t. V, p. 123, et t. X, pp. 439-452). Si l'on met à part les travaux dont la *Barma Grande* avait été l'objet, l'ensemble des grottes de Grimaldi était demeuré à peu près dans l'état

menées avec un soin, une exactitude et une intelligence au-dessus de tout éloge. Elles ont particulièrement porté sur trois grottes : celle du Prince, celle du Cavillon, qui n'ont livré aucune sépulture nouvelle, et enfin celle des Enfants.

Dans la grotte des Enfants (*fig.* 107, p. 209) il restait à extraire environ 8 mètres de remblai. M. de Villeneuve a pu con-

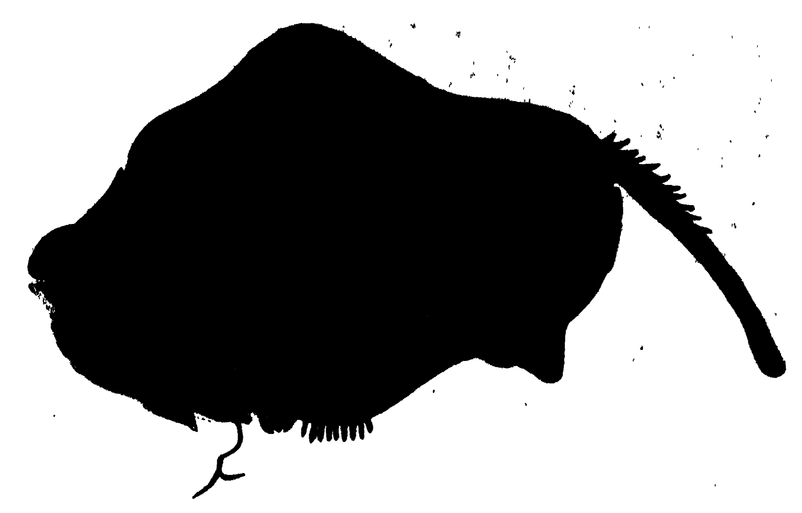


Fig. 89. — BISON COUCHÉ RETOURNANT LA TÊTE. Phase des peintures polychromes. Largeur. 1m60. (D'après BREUIL, *Altamira*, p. 105).

stater qu' « une fois les couches superficielles enlevées, toutes les assises étaient en place et n'avaient jamais subi de remanie-

où elles se trouvaient, en 1875, après l'interruption des fouilles de M. RIVIÈRE. Dans l'*abri Lorenzi*, une couche de 2 mètres 50 à 2 mètres 60 avait été enlevée. *Baousso da Torre* était vide ; *Barma dei Gerbai* (qui n'avait livré que des ossements d'animaux) également. La *grotte du Prince* était intacte ; à la grotte des *Enfants*, l'épaisseur de la couche explorée mesurait 2 mètres 70 d'épaisseur sur environ 11 mètres du remblai total. Au *Cavillon*, M. RIVIÈRE avait cru atteindre le plancher de la grotte. En réalité, il s'était buté à une énorme dalle sous laquelle s'étageaient plusieurs foyers anciens dont la hauteur maximum était de 4 mètres 60. Ces trois dépôts (*Enfants*, *Cavillon*, *Prince*) furent explorés avec un soin extraordinaire (voir à ce sujet, dans *Grottes de* Grimaldi, *Historique et Description des fouilles* par le Ch. de Villeneuve, tome I, *fasc.* 1). Grâce à cette méthode rigoureuse, nombre de problèmes, demeurés jusque-là obscurs, ont été résolus d'une manière définitive : âge des sépultures, rites funéraires, position strati-

ments[20]. » D'autre part, M. Boule a démontré le caractère franchement quaternaire des faunes[21], et M. Cartailhac, le caractère nettement paléolithique de l'industrie[22]. Sans doute les niveaux archéologiques sont d'époques différentes : tous appartiennent à la même grande période géologique.

Or, de ces niveaux datés et intacts, quatre nouveaux squelettes ont été exhumés : celui d'une femme, à 1 m 90 de profon-

graphique de l'horizon aurignacien (cf. *supra*, p. 54, n. 5), authenticité des statuettes de Menton, (cf. *infra*, chap. VII), découverte d'une nouvelle race paléolithique (cf. *supra*, p. 46), antériorité des hommes de Menton — race de Cro-Magnon — sur les hommes de la Vézère (cf. *infra*, chap. X). M. CARTAILHAC n'a rien exagéré lorsqu'en 1906, au Congrès préhistorique de Monaco il a prononcé ces paroles : « Les grottes de Grimaldi éclaireront désormais, comme un phare très important, le monde préhistorique.

20. *Grottes de Grimaldi, op. cit.*, t. II, *fasc.* I, p. 17.

21. *Ibid*, t. I, *fasc.* II. A noter, dans la faune de Grimaldi, la présence du Renne. M. RIVIÈRE en 1887 (*op. cit.*, p. 308), écrivait : « Aucun ossement, aucun débris de renne n'a jamais été trouvé dans les grottes de Menton ». Cette affirmation a été contredite par les résultats des fouilles récentes. Des ossements du *Cervus tarandus* ont été identifiés par M. BOULE, d'abord à la *Barma Grande* (mandibule, cf. *Anthropologie*, t. X, p. 449), puis dans les foyers A et F de la grotte des *Enfants* et dans les foyers A et B de la grotte du *Prince*. Cette constatation paraît avoir donné lieu à une légère divergence de vues entre M. BOULE et M. CARTAILHAC. D'après BOULE, le Renne apparaissant dans les couches précitées de la grotte des Enfants, « il est... très logique de supposer que ces niveaux supérieurs de la grotte sont contemporains de la plus grande extension de cet animal et qu'il faut les rapporter à l'âge du Renne, c'est-à-dire au Pléistocène supérieur » (*op. cit.*, I, II, p. 115). D'après CARTAILHAC, qui se place au point de vue archéologique, « le Renne a beau paraître dans la faune de la grotte des *Enfants*, ce n'est pas encore l'époque de sa plus grande extension ». (*Ibid.*, II, II, p. 318). Cette différence d'appréciation, est-il besoin de le dire, n'ébranle en rien la thèse de l'authenticité paléolithique des sépultures de Grimaldi. Les niveaux supérieurs de la grotte des *Enfants* seraient-ils contemporains de la plus grande extension du Renne, il resterait établi que les squelettes découverts par RIVIÈRE dans le foyer C, et par M. DE VILLENEUVE dans le foyer B, sont quaternaires. Si d'autre part on se rappelle que l'industrie aurignacienne se place à l'aurore de l'âge du renne et qu'à Grimaldi la race de Cro-Magnon semble plus vieille qu'elle ne le fut dans la vallée de la Vézère, on sera peut-être porté à croire que les niveaux en question se rattachent non pas au maximum mais au début de l'extension du *Cervus tarandus* en Europe.

22. *Op. cit.*

deur[23] ; celui d'un homme, à 7m 05[24] (*fig.* 113, p. 224) et les deux négroïdes dont nous avons déjà parlé, à 7m75[25] (*fig.* 109, p. 215). L'ensemble se rattache tout entier à l'époque aurignacienne[26].

23. *Grottes de Grimaldi*, op. cit., t. I, *fasc.* I, p. 64. Foyer B. A noter aussi la découverte, à 0 mètre 70 au-dessus de ce squelette, « deux fragments de mâchoires de très jeunes enfants, dont les ossements avaient disparu ». (DE VILLENEUVE).

24. *Ibid.*, p. 68.

25. *Ibid.*

26. Telle est bien en effet la conclusion à laquelle ont abouti les fouilles exécutées par M. DE VILLENEUVE dans la grotte des *Enfants*. Voici, en résumé, les principales découvertes qui ont motivé le jugement des explorateurs. (Cf. CARTAILHAC, *op. cit.*, *passim*). Dès le foyer K, on relève la présence de sept esquilles d'os, dont l'une est le *poinçon à tête*, pièce classique de l'industrie aurignacienne. Dans le même foyer, il y avait en outre deux pointes d'Aurignac à *fente basilaire*. Au foyer I, « quantité de lames sont retouchées fort habilement, même les plus petites... Les plus grandes ont des bords réduits ou creusés par l'usage ; cet aspect est caractéristique des lames du niveau d'Aurignac ». Le Foyer H a livré plusieurs lames du type de la *Gravette*, et une pointe à coche : ces deux sortes d'outils relèvent également de l'industrie aurignacienne. Quant aux silex ensevelis avec les cadavres des sépultures des foyers H et I, « ils concordent pleinement avec l'indication formelle des pointes en os, d'Aurignac, sous-jacentes, et ils ne diffèrent pas beaucoup de ceux qu'ont livrés le foyer et le terrain voisins ». A noter, particulièrement, un « très bon burin avec son large taillant sur le milieu de la lame. Il est même double, l'autre bout a aussi son biseau ». Or ce type d'instrument se trouve « dans l'outillage d'Aurignac et des stations similaires ». La concordance de l'industrie des foyers avec celle des sépultures est en outre confirmée par la présence, à l'intérieur des sépultures, des lames du type de *la Gravette*, si abondantes à Pair-non-Pair dans les niveaux supérieurs aurignaciens. Au foyer G, on voit reparaître un groupe d'objets significatifs : « pièces effilées, lames dont on a respecté un tranchant, mais dont l'autre moitié a été enlevée par une retouche intense. On dirait des lames de canif longues à dos épais. On les a souvent laissées munies d'une *gibbosité* qui semble destinée à faciliter l'emmanchure. M. PIETTE les avait signaleés dans une couche du vieux gisement de Brassempouy (Landes) ». Le foyer F offre un lot de *lames à coches multiples* : « Les coches ont à peu près la même grandeur, mais il y a quelques pièces de transition vers les lames partiellement creusées de l'aurignacien ». (Cf. Pair-non-Pair). « La concordance archéologique et stratigraphique est parfaite, et fournit une base solide pour la détermination de l'âge des assises de la grotte des *Enfants* ». Enfin, les foyers C, B, A reproduisent à peu près tous les types déjà décrits :

La question d'authenticité, tranchée pour ces nouveaux squelettes, l'était aussi pour les squelettes découverts jadis par

lames à coches, lames de la Gravette, lames à gibbosité, burins busqués sur bout de lame. Ainsi, du haut en bas du dépôt l'industrie est homogène ; elle est nettement aurignacienne à partir du foyer K. Et comme les foyers étaient intacts, il faut conclure que les sépultures sont de la même époque, d'autant plus que le mobilier funéraire des sépultures est du même type que le mobilier des foyers. Les autres grottes *(Cavillon, Barma Grande, Baousso da Torre)*, n'ont pas été l'objet de fouilles aussi méthodiques. Mais fort heureusement, plusieurs des squelettes qu'elles renfermaient portaient, si l'on peut dire, leur signature aurignacienne. Il suffit de rappeler que 1° l'homme du *Cavillon* avait le front bandé par une épingle à tête, du modèle aurignacien; 2° les silex accompagnant la triple sépulture de la *Barma Grande* étaient aurignaciens ; 3° le squelette inférieur de *Baousso da Torre* portait entre le bras gauche et la cage thoracique, une pointe à base fendue du type d'Aurignac. Devant ces constatations positives, les hypothèses anciennement émises par les préhistoriens sur l'âge des sépultures de Grimaldi ne peuvent plus être maintenues. Il serait superflu de les discuter. Rappelons simplement que les trouvailles d'objets néolithiques ne sauraient en rien ébranler les conclusions de M. de Villeneuve et de ses collaborateurs. A supposer que ces objets aient été découverts *in situ* — et cela n'est pas sûr, — ce n'est pas la première fois qu'un dépôt paléolithique est surmonté d'un niveau néolithique. De là à conclure, comme le faisait M. G. de Mortillet, que les néolithiques avaient creusé le dépôt paléolithique pour y enfouir leurs morts (à plus de 7 mètres de profondeur), il y a loin. (Cf. *Grottes de Grimaldi*, t. I, *fasc.* I, pp. 16, 20-21, 28-29 ; t. II, *fasc.* I, pp. 3-20). Point davantage on ne saurait faire état, en faveur de l'âge néolithique, du poinçon en os qui barrait le front de l'homme du Cavillon. D'autres exemplaires de ce poinçon ont été exhumés au Cap-Roux de Beaulieu, au Trou-Magrite, à Goyet, à Spy, à Cro-Magnon, à Gorge-d'Enfer : stations qui toutes se rattachent, par leur position stratigraphique, à l'horizon aurignacien. (Cf. ib., t. II, *fasc.* II, pp. 283-284). On n'est pas plus heureux lorsqu'on invoque, pour dater nos sépultures, la ressemblance des pointes à *gibbosité* (cf. *supra)*, avec les pointes à cran solutréennes, ou la similitude apparente des pointes en os, à fente basilaire, avec les pointes à base fourchue de l'époque magdalénienne. Ces rapprochements sont démentis par l'étude attentive des pièces archéologiques qui, bien loin d'autoriser la confusion des niveaux, servent précisément à les caractériser et à les distinguer les uns des autres. Tout au plus pourrait-on supposer que certaines sépultures de la *Barma Grande*, sans sortir des limites de l'âge paléolithique, sont un peu plus récentes que les sépultures du *Cavillon* et des *Enfants*. Mais l'aurignacien à son tour, couvre une longue période, durant laquelle l'industrie a pu s'améliorer et réaliser quelques sérieux progrès : l'évolution de l'art pariétal en est, à elle seule, une preuve très frappante.

M. Rivière et par M. Abbo, à cause de la similitude des industries et des rites d'ensevelissement. C'était donc, au total, seize sépultures[27] qui réintégraient, de plein droit, l'âge quaternaire. Elles allaient fournir une base sérieuse de comparaison à l'étude des trouvailles faites sur d'autres points de l'Europe.

27. En voici le tableau, d'après DÉCHELETTE, *op. cit.*, p. 290. J'ajoute, lorsqu'il y a lieu, l'indication du foyer archéologique qui a livré la sépulture.

	Grotte des Enfants	Grotte du Cavillon	Barma Grande	Baousso da Torre
Fouilles de M. E. RIVIÈRE	Sépulture n° 1, 1874 (deux squelettes d'enfants). Foyer C	Sépulture unique. 1872 (squelette d'adulte).		Sépulture n° 1 (1872-1873) : un squelette d'adulte. Sépulture n° 2 (1873): un squelette. Sépulture n° 3 (1875): un squelette.
Fouilles de M. JULIEN			Sépulture n° 1 (1884) : un squelette.	
Découverte de M. ABBO, maître carrier			Sépulture n° 2 (1892): trois squelettes, un homme. une femme et un adolescent. Sépulture n° 3 (1894): un squelette. Sépulture n° 4 (1894): un squelette carbonisé.	
Fouilles du PRINCE DE MONACO	Sépulture n° 2 (1901) : squelette de femme. Foyer B Sépulture n° 3 (1901) : squelette masculin. Foyer H Sépulture n° 4 (1901): deux squelettes négroïdes, un adolescent et une vieille femme. Foyer I			

Car depuis 1883 l'archéologie n'a point chômé [28]. En 1885, on exhumait les deux hommes de Spy (Belgique, niveau moustérien) ; en 1888, l'homme de Raymonden ou de Chancelade (Dordogne, niveau magdalénien *fig*. 111, p. 221) ; en 1891, l'homme de Brünn (Moravie, niveau solutréen) ; en 1894, l'homme des Hoteaux (Ain, niveau magdalénien) ; vers 1903, la sépulture de Predmost avec ses quatorze squelettes (Autriche, niveau solutréen) ; en 1907, l'homme du Moustier (Dordogne,



Fig. 90. — Fragment de la fresque de *Covalanas*. Une horde de biches, surprises par des chasseurs, tournent vers le danger une tête inquiète. L'attitude de la biche de droite est particulièrement bien observée. Au point de vue technique, ces images se rattachent à la *seconde phase* (dessins modelés ou ponctués). (D'après BREUIL, *Grottes cantabriques*, p. 17).

niveau moustérien) ; en 1908, l'homme de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze, niveau moustérien) ; en 1909 et 1910, les quatre squelettes de la Ferrassie, dont deux d'adultes et deux d'enfants (Dordogne, niveaux moustérien et aurignacien) ; en 1910, l'homme de Combe-Capelle (Dordogne, niveau solutréen) ; en 1913, l'homme de Neu-Essing (Bavière, niveau solutréen). Nous nous abstenons d'introduire dans cette nomenclature le

28. Pour la bibliographie, nous renvoyons le lecteur au ch. I, où nous avons retracé l'histoire des découvertes anthropologiques anciennes et récentes (Cf. *supra*, p. 38 et suiv.).

crâne de Saint-Moré (Yonne, 1895)[29], dont la date est incertaine, et l'homme de la Quina (Charenté, 1911) qui ne paraît pas avoir été inhumé[30]. Nous parlerons plus loin des crânes d'Ofnet (Bavière, 1907).

Ajoutons que plusieurs découvertes antérieures ont bénéficié de la lumière acquise grâce à ce nombre respectable de faits nouveaux. Actuellement il est admis que les squelettes de Cro-Magnon, l'homme écrasé de Laugerie-Basse et l'homme de Duruthy représentent des sépultures quaternaires authentiques[31].

Et maintenant, il nous faut décrire les indices qui ont permis de discerner les sépultures proprement dites des cas de simple enfouissement. Elucider ce point capital sera déjà nous initier aux rites qui présidaient à l'ensevelissement des morts paléolithiques.

L'un des signes les plus obvies est l'existence d'une fosse artificielle. On ne se donne pas la peine de creuser une fosse pour un cadavre jeté à la voirie. Or nous avons au moins trois cas certains en faveur de cette coutume. Le premier est celui de l'homme de la Chapelle-aux-Saints (*fig.* 106, p. 206). Le

29. Abbé PARAT. *La grotte des Hommes à Saint-Moré. Bulletin* de la Société des sciences histor. et natur. de l'Yonne, 2e semestre, 1895. Ce crâne qui, d'après les circonstances du gisement, aurait appartenu à une sépulture, pourrait être daté de la fin des temps paléolithiques.

30. C'est l'opinion du dr MARTIN, auteur de la découverte : « Le squelette, enfoui dans le sable argileux à 0 m 80 de profondeur, n'était entouré d'aucune sépulture et ne paraissait pas avoir été inhumé : sa situation et sa position semblaient plutôt indiquer soit un cadavre jeté à la rivière du haut de la falaise et resté en place, soit un cadavre charrié par le courant, puis échoué ». *(Communication à l'Académie des Sciences*, le 16 octobre 1911).

31. J'ai cité plus haut (cf. p. 155, note 14) le premier rapport publié en 1872 sur l'homme de Laugerie-Basse. Voici ce que M. CARTAILHAC écrit en 1906, à propos de cette même découverte : « Invité à contrôler l'exhumation du corps, je pus noter qu'il était couché sur sa gauche, ramassé sur lui-même, les bras à la tête, et les jambes fléchies au maximum ; ainsi sont maintes momies américaines. Il portait à divers endroits, de la tête aux pieds, des paires de coquilles, des Cyprées percées d'une petite fente pour être suspendues. La date de cet individu ne fut douteuse pour personne, mais comme il était au contact de blocs éboulés on ne voulut pas admettre une sépulture. On annonça un chasseur de Rennes écrasé et longtemps ce faux bruit fut seul entendu » *(Grottes de Grimaldi, op. cit.*, t. II, *fasc.* II, p. 307).

squelette était couché au fond d'une excavation rectangulaire, large d'un mètre, longue de 1 m 45 et profonde de 0 m 30. Les troglodytes avaient eu beaucoup de peine à la creuser, car le sol marneux est ici très difficile à entamer [32]. Ainsi donc, cette race



Fig. 91. — L'OURS DRESSÉ DE FONT-DE-GAUME. Phase des dessins linéaires rouges. (D'après BREUIL, *Font-de-Gaume*, p. 123).

de Néanderthal, qu'on nous représente si proche de la bestialité, se donnait le mal de gratter, avec ses pauvres instruments de silex, le dur plancher d'une caverne, pour que ses morts reposassent en paix. A la Ferrassie, au-dessus des deux squelettes d'enfants, une fosse fut également creusée en plein sol acheu-

32. *Anthropologie*, t. XIX, p. 516.

léen [33]. Enfin, à Grimaldi (époque aurignacienne), on retrouve le même usage. Une des sépultures de la Barma Grande renfermait trois squelettes : un homme de grande taille, une femme et un adolescent. Ils sont étendus côte à côte (*fig.* 114, p. 227). En arrière des trois corps, on observa une paroi, dépassant un peu la longueur des cadavres. Elle avait été taillée verticalement dans un dépôt grisâtre. La fosse dont cette paroi était le vestige, avait dû pareillement réclamer un gros travail, puisqu'elle devait contenir trois personnes [34].

33. *Revue Anthropologique*, novembre 1912. *Trois nouveaux squelettes humains fossiles* par le Dr Capitan et Peyrony. De ce bref et substantiel compte rendu nous extrayons les lignes suivantes : « ... le 8 août dernier, nous avons pu reconnaître, à la base du moustérien, l'existence de deux petites fosses mesurant 0 m 70 de largeur sur 0 m 30 à 0 m. 60 de hauteur, très exactement creusées (en forme demi-sphérique) dans le gravier argileux acheuléen sous-jacent et remplies d'un mélange, à peu près par parties égales, de la terre noire du foyer moustérien placé au-dessus et du gravier sous-jacent. *L'existence de fosses artificiellement creusées et remplies ensuite était d'une évidence absolue* ».

34. *Grottes de Grimaldi*, *op. cit.*, t. II, *fasc.* I, p. 21. — Il serait fort intéressant de savoir si les deux négroïdes de la grotte des *Enfants* ont été, eux aussi, ensevelis dans une fosse. Il est malheureusement bien difficile d'obtenir, à ce sujet, les précisions désirables. Les cadavres ont-ils été inhumés à l'intérieur du dépôt (0 m. 70 à 0 m. 75 d'épaisseur), qui séparait le foyer I du foyer H, (cf. *fig.* 107, p. 209) ? Dans ce cas il y aurait eu, indubitablement fosse. Cette solution paraît avoir été adoptée par M. de Villeneuve (*Grottes*... II, II, p. 261) : « Il y avait une fosse », déclare-t-il sans ambage. Le jeune homme y fut d'abord déposé, puis on la rouvrit, et la femme y fut ensevelie à son tour. Cette fosse était bien creusée dans le dépôt intermédiaire entre les foyers I et H. Toutefois le foyer H n'était pas encore constitué lorsque l'excavation fut ouverte, car on n'a trouvé « ni cendres ni charbon dans les terres qui ont rempli la fosse ». Voilà qui est net. Les deux corps ont été enterrés au cours de la période requise pour la formation de la couche stérile située entre les foyers I et H, et ils se sont trouvés accidentellement en contact avec la cendre du foyer inférieur (L). D'où il suit que l'inhumation aurait eu lieu à un moment où le foyer L était, depuis longtemps, délaissé. Cette version a pour elle d'avoir été suggérée *sur place* à M. de Villeneuve, qui, on le sait, dirigea les fouilles avec une attention scrupuleuse. On ne dit pas sur quels indices positifs elle se fonde. Si, comme à la *Barma Grande*, on avait constaté l'existence de parois incisées dans la couche stérile I-H, la démonstration serait faite. Elle ne l'a pas été. Aussi, voyons-nous poindre une autre version, celle du dr Verneau. Notons, au préalable, quelques divergences de détail dans les rapports de M. de Villeneuve. Dans son journal de

A défaut de fosse, on trouve souvent des pierres ou des os disposés à dessein pour soutenir ou protéger telle et telle partie

fouilles, M. de Villeneuve déclare que « les deux squelettes reposaient sur *une couche d'argile* qui n'avait pas été entamée » *(Grottes,...* I, I, p. 68). Dans l'historique des fouilles, il observe en outre qu'*un* crâne humain (un seul) était entouré par une espèce de ciste. Or dans une lettre adressée à M. Verneau, *(Grottes...,* II, I, 21), ce n'est plus sur *une couche d'argile* que reposent les squelettes mais sur « une couche de cendres ». Au Congrès de Monaco (t. I, p. 160), formellement, M. de Villeneuve déclare à M. Déchelette que « les corps reposaient sur la couche cinéritique elle-même ». Il ajoute que la petite ciste recouvrait « *les* têtes » (et non plus *une* tête). On ne sait trop comment raccorder ces deux groupes d'affirmations, qu'il s'agisse de la ciste ou de la couche d'argile. Il est vrai, d'après M. Verneau *(Grottes,* II, I, 21), que M. de Villeneuve avait constaté que « sous la tête de l'un des sujets, le foyer n'existait plus, de sorte que le crâne reposait sur l'argile rouge sous-jacente ». Et cela fait une troisième interprétation, car il y en a bien trois : 1° les squelettes reposent sur une *couche d'argile ;* 2° ils reposent sur une *couche cinéritique ;* 3° la tête seule d'un squelette repose sur l'argile sous-jacente au foyer I. S'appuyant sur ces données, M. Verneau a proposé une version nouvelle de l'ensevelissement des négroïdes. Il admet que seule la tête du jeune homme a été déposée dans une fosse dont le fond atteignait le niveau de la couche argileuse sous-jacente au foyer I, tandis qu'une fosse moins profonde n'entamant pas toute l'épaisseur du foyer I aurait été ouverte pour recevoir le reste des corps. Il ne s'agit plus, on le voit, d'une fosse, profonde de 0 m. 70, creusée dans la couche stérile superposée au foyer I, mais d'une fosse rudimentaire, égratignant la couche cinéritique du foyer I, et n'atteignant la couche d'argile sous-jacente à ce foyer qu'à l'endroit où repose la tête du jeune négroïde. Dans ce cas il y aurait eu encore fosse, et il faudrait, semble-t-il, admettre que l'ensevelissement eut lieu à une époque où la surface du foyer I était encore exposée à l'air libre. La version de M. Verneau ne résout pas toutes les difficultés. D'abord, peut-on appeler fosse un remaniement aussi superficiel d'une couche cendreuse dont l'épaisseur, à en juger d'après les relevés topographiques, ne dépasse pas 20 centimètres ? Ensuite, d'après M. de Villeneuve l'excavation creusée sous la tête du jeune homme n'aurait nullement la signification d'une vraie fosse. Elle aurait eu pour raison d'être « d'asseoir sur le sol argileux une petite ciste de pierre qui recouvrait la tête. » Mais surtout la présence de la vieille femme remet tout en question. On admet que le cadavre de cette vieille femme fut enseveli *après* l'inhumation du jeune homme. Elle reposait *au-dessus* de celui-ci et un peu *à droite*. Au surplus, la disparition de la moitié de la couronne qui ornait le front du jeune homme suggère que cet accident est dû à la dispersion des terres qui recouvraient le premier cadavre. L'ensemble de ces circonstances ne paraît guère autoriser que deux hypothèses : ou bien le

du corps. La tête de l'homme de la Chapelle-aux-Saints est calée par quelques pierres et abritée par trois ou quatre grands fragments plats d'os long [35]. A la Ferrassie, la poitrine du premier squelette était comme revêtue d'une masse d'esquilles d'os ; à proximité du crâne, il y avait une pierre plate et deux autres au niveau du bras [36]. La tête de l'homme du Moustier repose sur une sorte d'empierrement en silex, et le nez se prolonge par deux morceaux de silex [37]. Trois blocs équarris

jeune homme simplement *déposé* sur la couche cinéritique du foyer I avait été recouvert d'un *tertre* et l'on rouvrit ce tertre pour inhumer la vieille femme en compagnie du jeune homme. Ou bien, quand la vieille femme fut inhumée, le dépôt intercalaire I-II était déjà, en partie, formé, et on l'a creusé pour procéder à l'inhumation. Cette seconde hypothèse paraît peu vraisemblable. Elle oblige à supposer un intervalle de temps très considérable entre les deux inhumations ; or l'étude de la sépulture donne à penser que ce temps fut, au contraire, relativement court. Resterait donc la première hypothèse, et, sous toute réserve, bien entendu, on pourrait s'arrêter à l'explication suivante qui, nous le reconnaissons bien volontiers, ne requiert pas l'intervention d'une fosse. A l'époque où des tribus de négroïdes fréquentaient les grottes de Grimaldi, un jeune homme mourut. La surface du foyer I était alors à fleur du sol. Ce lit cendreux offrait un terrain propice à la sépulture. Le foyer était-il encore habité ? Etait-ce les habitants d'une grotte voisine qui songèrent à inhumer le cadavre dans cette couche refroidie et déserte ? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, la dépouille fut déposée là. On gratta sommairement le sol. La tête du jeune homme fut seule protégée par une ciste. Ce fait n'a rien d'étonnant lorsqu'on sait la vénération que certaines tribus sauvages accordent au chef du défunt, et l'indifférence relative qu'ils témoignent aux autres parties du corps. La tête fut donc protégée, et *peut-être* le tout (tête, ciste, corps) fut-il recouvert d'une sorte de tertre. Un peu plus tard, la tombe fut rouverte, et le cadavre d'une vieille femme, fortement replié, fut couché à plat ventre, sans ciste protectrice, au-dessus du premier cadavre qu'il recouvrait en partie. Puis le lent travail des siècles accomplit son œuvre. Peu à peu la couche argileuse monta. La tombe disparut et longtemps après (combien de siècles ?) un nouveau foyer s'alluma à 70 centimètres au-dessus des deux sépultures déjà bien anciennes et totalement oubliées.

35. Abbés A. et J. Bouyssonie et L. Bardon. *Découverte d'un squelette humain moustérien à la Bouffia de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze).* *Anthropologie*, t. XIX, p. 516.

36. Capitan et Peyrony, *Station préhistorique de la Ferrassie*, dans *Revue anthropologique*, février 1912, p. 87.

37. O. Hauser. *Découverte d'un squelette du type du Néanderthal sous l'abri inférieur du Moustier*, en *l'Homme préhistorique*, 1909, p. I.

entouraient la tête du jeune négroïde de Grimaldi [38]. Dans la même grotte des Enfants, l'homme du foyer II avait la tête surmontée d'un gros bloc de pierre, tandis qu'une autre pierre se profilait comme un nimbe derrière le crâne. Au niveau des pieds, cinq dalles étaient placées en champ [39]. Dans la sépulture de la femme, deux grosses pierres avaient été dressées verticalement, l'une au milieu du thorax, l'autre à la base du bassin, comme si l'on eût voulu attacher le corps au sol [40]. L'homme du Cavillon avait le dos accosté de grosses pierres non taillées [41]. Un squelette de la Barma Grande repose sur un lit de pierres [42]. Un autre squelette de la même grotte était en-

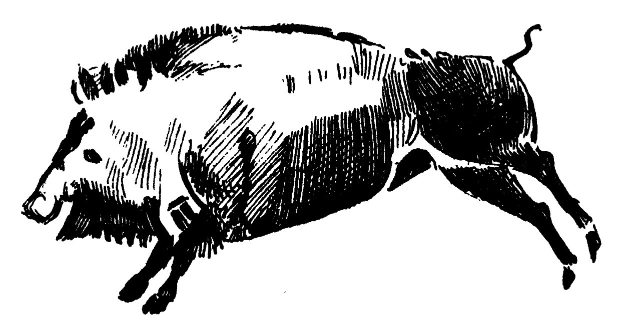


Fig. 92. — LE SANGLIER AU GALOP, d'Altamira. Phase des *polychromes*. Longueur : 1m60. (D'après BREUIL, *Altamira*, p. 92).

touré de trois blocs qui avaient soutenu une dalle calcaire de 70 centimètres de long sur 66 de large [43]. De même l'homme de Combe-Capelle repose sur une dalle de grès [44]. La sépulture

38. *Grottes de Grimaldi*, *op. cit.*, t. II, *fasc.* I, p. 23. C'est la petite ciste dont il a été question ci-dessus, (p. 167, note 34). « L'une des têtes, rapporte M. VERNEAU, était surmontée d'une petite ciste en pierres formée de deux blocs latéraux supportant une dalle horizontale qui reposait sur les autres « comme la table d'un dolmen ». Il devait « exister une pierre de chevet, mais je ne l'ai pas vue en place », m'écrivait le chanoine dans sa lettre du 11 juin 1901. »

39. *Id. ibid.*

40. *Ibid.*, II, II, 227.

41. E. RIVIÈRE, *Antiquité de l'homme...*, *op. cit.*, p. 131-132.

42. *Grottes de Grimaldi*, *op. cit.*, II, I, p. 22.

43. *Ibid.*, II, II, 298.

44. P. DE MORTILLET. *Origine du culte des Morts*, p. 13. Paris, Gamber, 1916. Cf. H. KLAATSCH, *Die Aurignac-Rasse und ihre Stellung im Stambaum der Menschheit* dans *Zeitschrift für Ethnologie*, 1910.

collective de Predmost est complètement encerclée par un rempart de pierres [45].

Le caractère intentionnel de la sépulture est encore démontré par la position des corps. Il est, en effet, des attitudes qui, par leur répétition ou par leur étrangeté, suggèrent invinciblement qu'elles ne sont pas dues au hasard.

A part deux exceptions, — l'homme de Spy qui gît sur le côté droit [46], et un enfant de quinze ans *Baousso da Torre* qui est étendu sur le ventre [47], — les squelettes quaternaires sont régulièrement couchés sur le dos ou sur le côté gauche (cf. *fig.* 112-113, p. 224). Le plus souvent, la tête est elle-même inclinée vers la gauche, quelle que soit l'orientation du cadavre. Les membres supérieurs présentent une disposition plus variée mais dont les exemples ne sont nullement isolés. Il est fort remarquable que sur trois squelettes sûrement datés du moustérien, les bras soient placés d'une façon à peu près semblable : l'un étendu et serré contre le corps ; l'autre infléchi, de sorte que la main est ramenée vers la tête [48]. A Spy la main est appuyée sur la mâchoire inférieure [49]. A Grimaldi, tantôt les bras sont plus ou moins parallèles au corps [50] ; tantôt, et plus fréquemment, les avant-bras se replient, et viennent aboutir à la tête, à la mâchoire inférieure ou au cou [51].

45. H. Obermaier. *Anthropologie*, t. XVI, p. 395.

46. De Puydt et Lohest. *L'homme contemporain du Mammouth, à Spy*. Namur, 1887. — Cf. Cartailhac. *La France préhistorique*, p. 119.

47. *Grottes de Grimaldi*, *op. cit.*, II, II, p. 299. D'après Rivière, *op. cit.*, p. 233 : « Le squelette ne reposait ni sur le côté comme les adultes (de la même grotte), ni sur le dos comme les deux autres enfants (de la grotte des *Enfants*), mais il était couché sur le ventre dans la direction du N. O.-S. E., les pieds rapprochés de l'entrée de la caverne et la tête dans le fond ».

48. L'homme de la Chapelle-aux-Saints, (Cf. *Anthropologie*, t. XIX, p. 513 et suiv.) ; Squelette d'adulte de la Ferrassie (Cf. *Revue Anthropologique*, 1913, n° 2, pp. 87-89) avec cette différence que c'est le bras droit qui est replié, de telle sorte que la main est « à peu près au niveau de l'épaule » ; l'homme du Moustier. Cf. O. Hauser, dans *l'Homme préhistorique*, 1909, pp. 5 et 7.

49. Cf. Cartailhac, *La France préhistorique* , p. 199.

50. Sépulture des deux enfants ; la femme de la grotte des *Enfants* (foyer B) ; l'homme de la triple sépulture de la *Barma Grande*.

51. Sépulture de la Grotte des *Enfants*, foyer H ; l'homme du *Cavillon* ; la femme et l'adolescent de la triple sépulture de la *Barma Grande* ;

Plus significative encore est la situation des membres inférieurs. Si quelquefois, et bien rarement, les jambes sont normalement étendues ou légèrement repliées [52], il est des cas où la flexion imprimée aux fémurs et aux tibias est poussée à ce point que l'on peut se demander si le cadavre n'a pas été ligotté, à la manière des momies péruviennes. Sur les négroïdes de Grimaldi (*fig.* 109, p. 215) les jambes du jeune homme sont absolument fléchies et les talons touchent le corps ; les pieds de la vieille femme rejoignent le bassin [53]. A Laugerie-Basse (*fig.* 110, p. 218) les coudes du squelette affleurent au genou, et les pieds voisinent avec le bassin [54]. Mais l'exemple le plus typique est celui de Raymonden (*fig.* 111, p. 221). « Le corps, replié sur lui-même en flexion forcée, reposait sur le côté gauche, la tête inclinée en avant et en bas. Les bras étaient relevés, la main gauche était appliquée contre la tête et au-dessous, la main droite reportée sur le côté gauche du maxillaire supérieur. De même les membres inférieurs avaient été infléchis de telle sorte que le niveau des pieds correspondait à celui de la partie inférieure du bassin et que les genoux arrivaient au niveau des arcades dentaires ». En fait, la rotule fut retrouvée en contact avec le front [55]. Les squelettes moustériens présentaient déjà un état sérieux de fléchissement des membres inférieurs. Et c'est pourquoi l'homme de la Chapelle-aux-Saints a pu tenir dans une fosse d'un mètre 45 de longueur. Ses rotules atteignaient le niveau de la poitrine [56].

Voilà des indices bien concluants et des coutumes assez curieuses. Il y a plus. Jadis, on refusait d'admettre qu'un squelette, dont les ossements avaient été colorés, pût remonter au-delà du néolithique. Cette opinion est aujourd'hui controuvée. Plusieurs squelettes quaternaires ont subi l'action d'une matière colorante. Cet usage, peu probable pour l'époque

un autre squelette isolé de la même grotte (cf. *Grottes de Grimaldi*, II, I, p. 25, cf. photographie, p. 26) ; l'homme écrasé de Laugerie-Basse.

52. Les Hoteaux (Cf. Abbé Tournier et Charles Guillon. *Les hommes préhistoriques dans l'Ain, Bourg, 1905)*; les hommes du *Baousso da Torre*; Neu-Essing (cf. *Anthropologie*, t. XXV, pp. 260-262).

53. Cf. *Grottes de Grimaldi*, t. II, pl. II.

54. Cf. Cartailhac, *La France préhist.*, p. 110.

55. Cf. Michel Hardy, *op. cit.*, p. 49.

56. *Anthropologie*, t. XXIV, p. 629.

moustérienne [57], est en vigueur à l'époque du Renne. Le corps de la dame de Paviland avait été saupoudré de rouge. L'oxyde de fer teignait la terre environnante et formait couche à la surface des os [58]. A Grimaldi, la niche protectrice de la tête du jeune négroïde contenait de la poudre rouge [59]. L'homme du foyer H de la même grotte était légèrement coloré [60]. Par contre les deux enfants ne le sont pas, ni la femme du foyer supérieur [61]. L'homme du *Cavillon* est rouge des pieds à la tête. Au-devant de sa bouche et de ses fosses nasales, un sillon avait

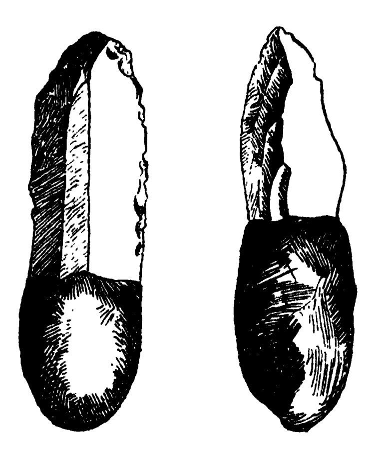


Fig. 93-94. — Comment les Australiens taillent et emmanchent leurs outils de pierre. (D'après SPENCER et GILLEN, *Northern Tribes*, pp. 648-649).

été creusé, qui était rempli de fer oligiste [62]. La triple sépulture de la Barma grande était empâtée dans un lit de terre rougie par le peroxyde de fer [63]. Des observations semblables ont été faites sur les squelettes de Predmost [64], de Brünn [65], de

57. On ne connaît pas, jusqu'à ce jour, de squelette moustérien dont les ossements offrent des traces de fer oligiste.

58. Grottes de Grimaldi, II, II, p. 305.

59. *Ibid.*, II, I, 23.

60. *Ibid.*, II, II, 302.

61. E. RIVIÈRE, *op. cit.*, p. 118. — *Grottes de Grimaldi*, II, II, 302.

62. E. RIVIÈRE, *op. cit.*, p. 131.

63. *Grottes de Grimaldi*, II, II, p. 302.

64. *Id. ibid.*, p. 310.

65. *Id. ibid.*, p. 310.

Neu-Essing [66], des Hoteaux [67], de Chancelade [68]. Il est donc avéré que les paléolithiques usaient de poudre rouge lors de l'ensevelissement de leurs défunts.

La manière dont ils en usaient soulève des problèmes intéressants. Le corps était-il simplement passé à la couleur ? Etait-il enterré dans une véritable couche ocreuse ? Les ossements étaient-ils directement colorés ? Dans ce dernier cas, il fallait que les corps eussent été, au préalable décharnés, à moins qu'ils ne fussent soumis au rite de la double sépulture (ensevelissement en pleine terre, puis exhumation des os et second ensevelissement). Si surprenantes qu'elles paraissent, ces hypothèses ne sont pas improbables. Quelquefois, les os présentent un tel désordre que l'on peut invoquer, pour en rendre compte, un remaniement intentionnel du squelette. C'est le cas de la femme de la grotte des enfants (foyer B [69]). Aux Hoteaux, il y a eu interversion des fémurs [70]. A Cro-Magnon, au dire des ouvriers, « les ossements formaient comme cinq tas [71]. » Les squelettes des Cottés et de Duruthy offraient le même aspect [72]. A Spy, plusieurs ossements ne sont plus dans leur connexion naturelle [73]. Et surtout, la position étrange des squelettes de Laugerie-Basse et de Raymonden conduit à supposer, au moins pour ce dernier, qu'avant d'être inhumé, le corps fut débarrassé de ses viscères et de ses principaux muscles. Il est donc possible qu'il y ait eu, en certaines occasions, décharnement ou sépulture au deuxième degré. Toutefois, et même si le problème était résolu dans le sens de l'affirmative [74],

66. *Anthropologie*, t. XXV, pp. 260-262.

67. *Id. ibid.*, p. 308.

68. Cf. Michel Hardy, *op. cit.*, p. 50.

69. *Grottes de Grimaldi, op. cit.*, t. I, *fasc.* I, p. 64 : « Le squelette de femme... semblait avoir été déterré, puis inhumé derechef » (de Villeneuve).

70. Tournier et Guillon, *op. cit.*

71. *Grottes de Grimaldi*, II, ii, p. 306.

72. *Id. ibid.*, pp. 308 (Cottés), 306 (Duruthy).

73. « Les os du second (squelette) n'étaient plus dans leurs connexions naturelles, et le crâne se trouvait brisé en quarante morceaux ». *Id. ibid.*, p. 309.

74. Cette hypothèse du décharnement a été proposée principalement par M. E. Cartailhac. (Cf. *La France préhistorique*, ch. XVI ; *Grottes de Grimaldi*, II, ii, pp. 302 et suiv.) Elle s'appuie sur deux ordres de faits : 1° Le désordre que présentent certains squelettes dont les osse-

il ne faudrait pas conclure que l'usage de ces modes extraordinaires de sépultures fût généralisé au quaternaire. Le plus souvent, les corps semblent avoir été simplement ou colorés

ments ne sont plus disposés dans leur connexion naturelle. 2° L'accumulation du peroxyde de fer sur certaines parties du squelette, notamment dans les cavités coronoïdes. Si en effet le cadavre avait été simplement saupoudré de rouge, la poudre oligiste serait uniformément répandue sur toutes les parties du squelette. En outre, l'ethnographie apporte des témoignages formels sur la coutume du décharnement en vigueur parmi les peuplades sauvages. — Le d[r] VERNEAU *(Grottes de Grimaldi*, II, I, pp. 37-44), n'admet pas l'hypothèse de son collègue. Toutefois, la réfutation qu'il en donne ayant précédé la publication du fascicule où M. CARTAILHAC développe la thèse esquissée dans *la France préhistorique*, il se trouve qu'au moins un des arguments de M. VERNEAU ne porte plus. Dans *la France Préhistorique*, M. CARTAILHAC s'appuie sur le fait de la *connexion naturelle* des ossements des squelettes pour proposer l'hypothèse d'un décharnement qui ne détruisait pas les tendons et leurs ligaments. Il est évident qu'une preuve semblable est peu démonstrative puisque, actuellement, il est impossible de vérifier si les tendons et les ligaments avaient été respectés à l'époque de la sépulture. Or, dans le passage cité des *Grottes de Grimaldi*, M. CARTAILHAC appuie sa thèse précisément sur le fait contraire, c'est-à-dire sur l'*absence* de la connexion naturelle des os de plusieurs squelettes paléolithiques : « Je ne saurais, dit-il *(op. cit.*, p. 303), mieux faire que d'insister sur les squelettes remaniés, incomplets ou mis en tas comme s'ils provenaient de sépultures antérieures ou s'ils avaient été l'objet d'attentions spéciales quelques mois après la mort. De tels usages furent si répandus sur la terre... qu'il n'y aurait rien de surprenant à les rencontrer ici. Les faits observés s'expliquent fort bien par cette hypothèse, et par elle seule ». On le voit, sur ce point spécial, l'argumentation de M. VERNEAU n'est plus *ad rem*. Elle est plus forte sur l'autre point, nous voulons dire, l'accumulation de la matière colorante dans les cavités coronoïdes. Cette abondance serait très bien expliquée par cela seul que, après le décharnement naturel, le fer oligiste est entré en contact direct avec les os : « Dans toutes les cavités, la terre ferrugineuse s'est accumulée, retenue qu'elle était par les bords de la dépression, ce qui ne saurait se produire sur les parties en relief » *(Grottes de Grimaldi*, II, I, p. 40). — A notre avis, il serait plus indiqué de distinguer ici *décharnement* et *sépulture au second degré*. On peut, en effet, admettre la seconde de ces hypothèses sans se rallier à la première. L'absence de connexion naturelle des os, observée sur certains squelettes, permet de supposer que les morts, après avoir été abandonnés à l'action dissolvante de la putréfaction, ont été l'objet d'un second rite d'ensevelissement. Quant au décharnement artificiel, il ne paraît pas encore établi. M. CARTAILHAC lui-même en convient : « La question reste posée, attendons la lumière des faits nouveaux ». *(Ibid.*, II, II, p. 314).

de rouge, ou saupoudés de couleur, ou ensevelis dans un lit d'ocre. Les chairs s'étant dissoutes, la poudre rouge s'est déposée sur le squelette et accumulée dans les cavités des ossements.

A toutes ces particularités il convient d'en ajouter une autre, non moins importante : le mobilier funéraire. Presque toujours, les morts paléolithiques sont enterrés avec des objets usuels :

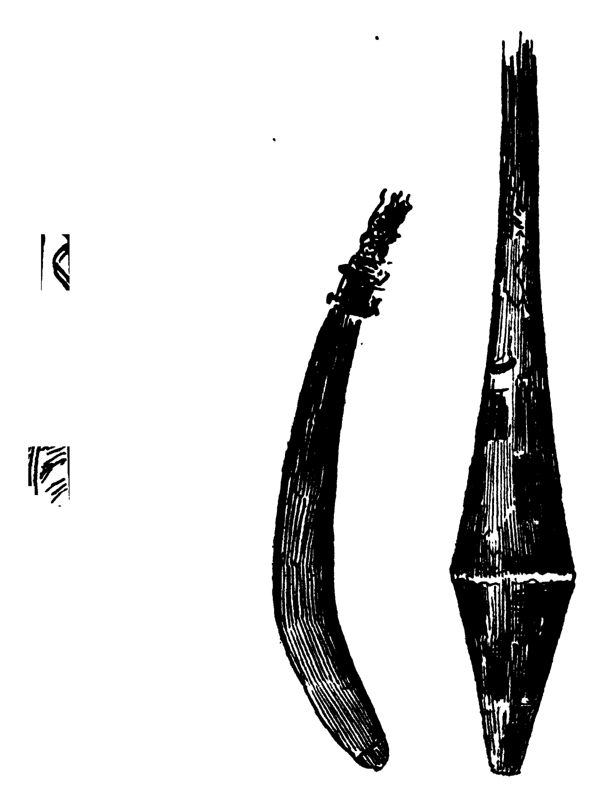


Fig. 95-98. — Armes australiennes (Waddy, Boumerang), rappelant certains « signes » peints sur les parois des grottes paléolithiques. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 32).

outils, armes, parures. Il y a des exceptions. Elles ne prévalent pas contre la coutume générale. Même à Predmost où la plupart des squelettes sont dépourvus d'ornements, un enfant portait un collier de quatorze perles en ivoire rétrécies dans leur partie médiane [75]. Et si, à Grimaldi, les deux petits enfants ne sont entourés d'aucun mobilier, ils avaient été ceints d'un très

75. *Grottes de Grimaldi*, II, II, p. 302.

riche pagne de coquilles [76] (*fig.* 108, p. 212). Un collier et une ceinture, formés d'une cinquantaine de canines percées, trois de lion et le reste d'ours, avaient constitué la parure funéraire de l'homme de Duruthy [77]. Une vingtaine de ces canines sont décorées, sur les deux faces, de fines images de harpons barbelés. La parure mortuaire de l'homme de Laugerie-Basse est tout en coquillages ; deux sur le front, une près de chaque humérus, quatre dans la région des genoux, deux sur chaque pied [78]. A Brünn, on recueillit, avec les ossements, « plus de 600 morceaux de *Dentalium badense*, formant des tubes coniques d'enfilage découpés aux deux extrémités », et une multitude de disques en pierre, en os, ou découpés dans des molaires de mammouth [79].

Presque tous les squelettes de Grimaldi ont aussi leur parure. Le jeune négroïde semble avoir porté une sorte de couronne faite de quatre rangs de nasses perforées. La vieille femme avait, à la tête, deux galets de serpentine et, au bras gauche, deux bracelets, l'un au poignet, l'autre au-dessus du coude. L'homme du foyer H avait dû porter un pectoral et un diadème composé de coquillages et de canines perforées. Citons encore l'homme du *Cavillon*, avec son front barré d'une pointe en os de 0 m 173 de longueur, son crâne recouvert d'une sorte de résille et son tibia gauche, cerclé d'un jambelet de 41 coquilles. La parure des squelettes de la triple sépulture de la *Barma Grande* est plus riche encore. L'homme avait porté un frontal fait de coquilles, de vertèbres de poisson, de canines de cerf et de pendeloques en os, hémisphériques, striée (*fig.* 102, p. 186) ; un collier et un pectoral de même facture. De chaque côté du tibia gauche, une grosse coquille percée avait dû être enfilée dans une sorte de jarretière. La femme n'a pas de collier, mais sur la poitrine, une pendeloque en os. Le jeune homme était muni d'un collier magnifique, assez compliqué et dont on a pu restaurer le modèle [80].

Outre les parures, les cadavres avaient à leur portée un

76. E. Rivière, *op. cit.*, p. 119.
77. E. Cartailhac, *la France préhistorique* ², p. 114.
78. *Id. ibid.*, p. 110.
79. Cf. Obermaier, *Anthropologie*, t. XVI, pp. 396-398.
80. Sur les parures et armes des squelettes de Grimaldi, cf. *Grottes de Grimaldi, op. cit.*, II, i, chap. III : *le mobilier funéraire*, pp. 28 et *suiv.*

certain nombre d'outils ou d'armes en os, en silex, et ces objets sont parfois superbes. Enfin, détail très curieux, on rencontre, en connexion avec les corps, des débris d'animaux qui ne peuvent être considérés ni comme des ornements, ni comme des outils. Ainsi, l'homme de la Chapelle-aux-Saints fut enterré avec une patte de Bovidé munie de sa chair [81]. Auprès de la Dame rouge de Paviland, gisait une tête entière d'éléphant, encore armée de ses défenses [82]. Enfin, la femme de la grotte des *Enfants* à Grimaldi (foyer supérieur), était entourée d'une profusion de coquillages (trochus) non percés, et qui n'avaient pas pour but de servir d'ornements [83].

Creusement de fosses, pierres protectrices, attitudes des membres, usage de l'ocre rouge, parures, outils : il semble qu'après avoir défini ces diverses séries de faits, on soit autorisé à admettre l'authenticité des sépultures quaternaires comme surabondamment démontrée. La position adoptée par les anciens préhistoriens n'est plus tenable. Les Paléolithiques entouraient leurs morts de soins minutieux et touchants.

On objectera que les cadavres ayant été presque toujours ensevelis dans les foyers, le voisinage des vivants devait entraîner d'inévitables profanations. Mais d'abord il faudrait prouver que les morts furent inhumés dans des foyers habités [84]. Or, à la distance où nous sommes des événements, il n'est pas facile de fournir cette preuve. L'ethnographie nous apprend que certaines peuplades, après avoir enterré leurs morts à l'intérieur des lieux d'habitation, décampent pour une période plus ou moins prolongée [85]. Ensuite, même si les tombes furent creusées dans des foyers fréquentés par les troglodytes, il ne s'en suit pas qu'elles aient été profanées. Sans doute ce voisinage devait incommoder les vivants. Encore n'avons-nous pas à apprécier, d'après nos susceptibilités modernes, les qualités olfactives de

81. Cf. *Anthropologie*, t. XIX, p. 513 et suiv.
82. *Grottes de Grimaldi*, II, II, p. 305.
83. *Ibid.*, II, I, p. 31.
84. On a vu, d'après la note 34 de la page 167, combien cette hypothèse est difficilement vérifiable.
85. Un exemple est cité par Cartailhac, *Grottes de Grimaldi*, II, II, p. 312 : A Ceylan, chez les Weddas, « quand un homme meurt dans une grotte, tout le monde s'enfuit après avoir quelquefois mis des pierres sur son cadavre et autour de lui. On revient cinq ou six ans après et on ne fait nulle attention aux vestiges du défunt. »

nos ancêtres quaternaires. Aujourd'hui, dans l'ouest africain, les chefs sont souvent inhumés dans des cases où l'on continue d'habiter [86].

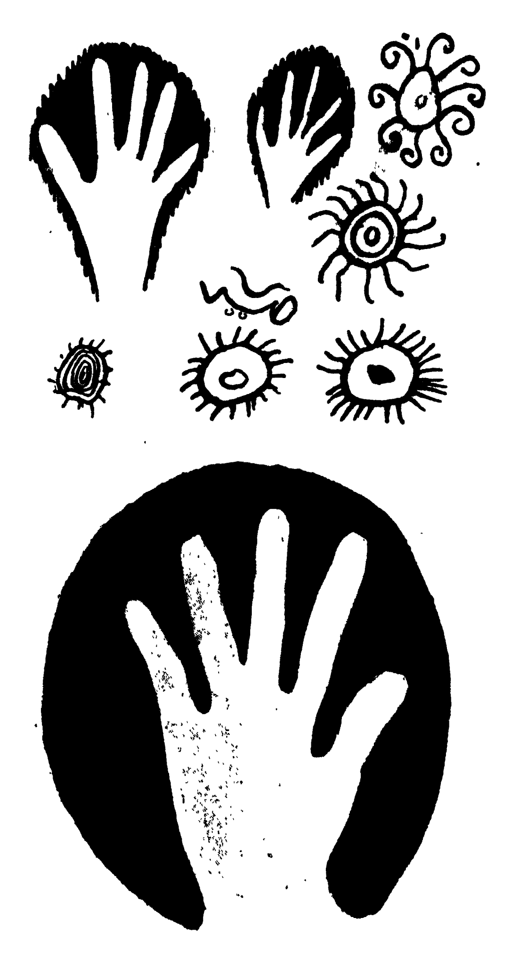


Fig. 99-100. — Mains négatives australiennes (en haut).
Une des mains négatives de *Font-de-Gaume* (en bas).
(Cf. *Altamira*, p. 210 ; *Font-de-Gaume*, p. 118).

Peut-être aura-t-on la curiosité de se demander ce qu'il en est advenu de M. de Mortillet et de ses opinions radicales. L'adversaire des sépultures paléolithiques a-t-il désarmé ? Il n'a pas assez vécu pour connaître les résultats définitifs des

86. *Id. ibid.*, p. 312.

fouilles de Grimaldi. Mais depuis 1883 jusqu'en 1900, date de sa mort, bien des trouvailles s'étaient produites qui auraient dû ébranler sa conviction première. Il s'obstina : « et c'est ainsi, comme l'observe finement M. Boule, que depuis 1885, nous avons eu ce spectacle étrange d'un évolutionniste fervent, donner le plus parfait exemple de l'immutabilité scientifique... Son œuvre était devenue une sorte de momie qu'il entourait tous les jours de nouvelles bandelettes [87]. » Nous ne nous serions pas permis d'employer une expression qui, sous notre plume, eût été impertinente. Mais puisque M. Boule l'a dit, nous osons le répéter après lui. Du reste cette « immutabilité scientifique » semble être devenue une tradition de famille. Lorsqu'en 1900, M. Adrien de Mortillet donna, enfin, une édition refondue du *Préhistorique*, on se rendit compte qu'il n'avait rien modifié aux idées de son frère. En 1914, M. Paul de Mortillet publiait à son tour un ouvrage sur l'*Origine du culte des Morts*. La thèse de l'irréligiosité des Paléolithiques et de l'absence de sépultures quaternaires y était toujours défendue avec le même entrain. Soyons indulgents et pensons que M. Paul de Mortillet a simplement péché par excès de piété filiale. C'est là sa seule excuse, car, pour le reste, cette partie de son travail retarde d'environ trente années sur les progrès de la science [88].

87. *Anthropologie*, t. XII, p. 428.

88. Paul de Mortillet, *Origine du culte des Morts*. Les sépultures préhistoriques. Préface du dr A. Chervin, in-8° xii-124 pp. 12 planches et 83 figures dans le texte. Paris, Gamber, 1914. (Bibliothèque préhistorique). La partie réservée aux sépultures paléolithiques occupe le premier et le second chapitre de cet ouvrage. Il nous paraît inutile de consacrer, à la critique de ces deux chapitres, de longs développements. Il sera bon néanmoins de noter l'esprit dans lequel ils ont été composés, et la manière dont l'auteur accommode les documents de la Préhistoire. Cela débute par une déclaration de principe : il est entendu que « pour les matérialistes..., l'homme descendant des animaux se rapprochait à son origine, beaucoup trop de ses ancêtres simiens pour avoir une religion et donner une sépulture à ses morts ». On ne pouvait avouer, plus ingénument, que le problème est résolu d'avance, et la démonstration subordonnée, coûte que coûte, à une idée préconçue. Donc, tout d'abord, seront suspects tous les préhistoriens qui ont quelque accointance cléricale (exemple, les abbés Bouyssonnie et L. Bardon, auteurs de la découverte de l'homme de la Chapelle-aux-Saints : « *La découverte a été faite par des abbés qui, naturellement, doivent admettre que les hommes, même au début de la période paléolithique, avaient des sentiments religieux et le respect des morts* »),

II

La démonstration de l'authenticité des sépultures paléolithiques nous a mis en possession de certaines données positives fort intéressantes. Non pas qu'avec elles nous puissions nous

ou qui ont eu le malheur de modifier leurs opinions antérieures (exemples : M. CARTAILHAC, à propos de l'homme de Laugerie-Basse, et M. VERNEAU, à propos des sépultures de Grimaldi. Et pourtant nous savons si ces deux savants ont eu de bonnes raisons pour changer d'avis. Ces raisons M. P. DE MORTILLET ne les connaît pas. Ni les fouilles concluantes du PRINCE DE MONACO, ni les données nouvelles acquises au sujet de la position stratigraphique du niveau aurignacien ne lui ont paru dignes de créance : les squelettes de Grimaldi, comme en 1892, sont datés du néolithique). — S'agit-il de résoudre les cas les plus embarrassants ? On les élimine en recourant à de faciles hypothèses. M. P. DE MORTILLET fait une consommation vraiment exagérée de ces « accidents », à l'aide desquels on se flatte de rendre illusoire la preuve des inhumations intentionnelles. L'homme de Laugerie-Basse a été authentiquement « écrasé » (interprétation un peu vieillotte). Les hommes de Spy sont « les corps des victimes écrasées par la chute de pierres provenant du rocher ». L'homme du Moustier a été précipité du haut de la terrasse supérieure de la grotte. L'homme de la Chapelle-aux-Saints fut surpris par la mort. L'homme de Duruthy est à son tour un écrasé. L'homme de Raymonden a été sans doute emporté par une inondation. L'homme des Hoteaux pourrait bien être un noyé... En vérité, M. P. DE MORTILLET se donne trop de mal pour aboutir à une conclusion dont l'uniformité suffirait à éveiller la plus juste défiance. -- Signalerons-nous, en outre, certaines inexactitudes de détails ? Où donc l'auteur a-t-il appris que l'homme de Néanderthal « était étendu dans le sens de la profondeur de la grotte, les jambes vers le fond et la tête du côté de l'entrée ? » M. H. OBERMAIER, qui a publié une étude très approfondie sur les restes de l'âge quaternaire dans l'Europe centrale, est bien moins catégorique : « Aucun homme compétent, dit-il, n'a vu le squelette humain *in situ*... » On voudrait savoir par quels moyens M. P. DE MORTILLET a pu suppléer à cette indigence des renseignements dignes de foi. Et de même, pourquoi l'auteur dit-il que MM. BOUYSSONNIE et BARDON, parlant de la fosse où l'Homme de la Chapelle-aux-Saints fut enseveli, « ne sont pas affirmatifs, ce qui fait le plus grand honneur à leur probité scientifique ? » On entrevoit trop aisément que la probité scientifique consisterait, ici, à abonder dans le sens de M. DE MORTILLET. Mais il faut bien reconnaître que les auteurs de la découverte sont bien plus affirmatifs qu'on voudrait bien nous le faire croire. Sans doute (*Anthropologie*, t. XIX, p. 513), relatant l'histoire des fouilles, MM. BOUYSSONNIE et BARDON écrivent : « Le 3 août 1908, nous étions arrivés à 3 m. environ dans

flatter de reconstituer tout le détail des croyances de nos troglodytes sur l'au-delà. Nous en savons assez pour dégager au moins quelques conclusions assez fermes. Ces conclusions, nous allons les formuler et les justifier, en les ordonnant d'après le degré de certitude ou de probabilité qu'elles comportent.

Et tout d'abord l'existence des sépultures prouve que l'Homme préhistorique n'a pas cru que tout fût fini avec la mort. Il a eu foi en la survivance. On s'attarderait inutilement à accumuler les témoignages comparatifs capables d'appuyer cette proposition. Il faudrait citer, tout entière, l'histoire de l'humanité religieuse, civilisée ou non civilisée. Partout et toujours, à tous les degrés de culture et à toutes les époques, l'ensevelissement intentionnel des défunts est en relation directe et intime avec l'idée d'un au-delà. Si les morts ont été l'objet de soins particuliers, c'est parce que, d'une part, on était persuadé que l'étincelle de vie ne s'éteignait pas avec le dernier soupir, mais que l'existence terrestre se prolongeait dans un monde invisible et mystérieux où les hommes gardaient conscience de leur personnalité, — et c'est parce que, d'autre

l'intérieur, où le sol naturel présentait *comme une fosse* ». Mais ils ajoutent immédiatement : « nous ne nous doutions pas que c'était une sépulture ». On a donc là la première impression d'explorateurs qui, absolument dégagés d'idées préconçues, ne parleront de fosse et d'inhumation qu'après y avoir été contraints par l'évidence des faits. Et quand leur conviction est solidement établie, ils ne reculent plus et franchement ils « affirment » que la fosse existait. A preuve, cette simple citation d'un article publié dans l'*Anthropologie*, t. XXIV, p. 631 : « *Une dernière constatation démontre l'existence d'une sépulture intentionnelle : c'est la présence d'une fosse à la Chapelle-aux-Saints* ». Si M. P. de Mortillet n'est point satisfait par le caractère « affirmatif » de cette phrase, quel langage faudra-t-il employer pour le convaincre ? — Enfin, pourquoi passer sous silence plusieurs découvertes dont l'authenticité n'est pas en cause ? M. P. de Mortillet est sobre sur les squelettes exhumés à l'étranger. Il se donne la partie belle en mentionnant l'Homme de Tilbury dont jamais personne n'a prétendu qu'il ait été enseveli. Mais les sépultures de Predmost ? Mais le squelette de Brünn ? Mais le squelette de Neu-Essing ?... Ils n'ont pas même l'honneur d'une mention, et c'est là, avouons-le, une lacune regrettable, dans un travail qui vise à établir une théorie générale. — La science oblige tout homme, croyant ou non croyant, à s'incliner devant les faits. Il semble que, dans le cas présent, cette attitude de soumission à la réalité objective ait notablement manqué à M. P. de Mortillet.

part, on croyait que les défunts, même entrés dans la vie d'outre-tombe, n'avaient point perdu tout contact avec les vivants. Nous serait-il interdit de préciser davantage, ce premier résultat, acquis à nos études, serait déjà considérable. Il l'est en lui-même et en raison des conséquences qu'il implique. En lui-même, car il est capital de constater que les idées dont les hommes ont vécu et vivent encore aujourd'hui, se retrouvent intactes, sous leur forme essentielle, aux premiers âges de la civilisation. En raison de ses conséquences, car s'il est vrai, suivant l'expression de M. de Mortillet et de tous les





Fig. 101. — Gravures exécutées par les Eskimos de l'Alaska (maisons et villages). (Cf. *Altamira*, p. 151).

bons esprits que « dès que les idées religieuses se font jour, les pratiques funéraires s'introduisent », réciproquement, les pratiques funéraires trahissent l'existence d'idées, de préoccupations religieuses, quel que soit, d'ailleurs, le contenu de ces idées et l'objet de ces préoccupations[89]. Et l'on voit pourquoi

89. MM. Bouyssonnie et Bardon, en terminant l'article cité plus haut (*Anthropologie*, t. XXIV, pp. 29-34), posent, à ce propos, la règle suivante : « Dans la mesure où il est démontré par la philosophie et par la science que l'acte d'ensevelir les morts suppose des croyances et des sentiments religieux, dans cette mesure-là on peut affirmer que, dès la période moustérienne, il y avait de la religion dans l'humanité » (ibid., p. 34). L'étude de l'aspect philosophique de la question ne rentrant pas dans le cadre de cet ouvrage, contentons-nous de recourir à la science, c'est-à-dire à l'*Histoire des Religions*. Or le témoignage de l'*Histoire des Religions* paraît bien clair. On ne citerait pas un seul

une enquête sur les sépultures se place, logiquement et psychologiquement en tête d'un travail sur les religions de la Préhistoire. L'homme quaternaire, nous en avons désormais la certitude, a connu le sentiment religieux. Nous sommes donc invités à pousser plus loin et à rechercher si ce sentiment ne se traduit pas par des manifestations d'autre sorte. La voie est ouverte et la science a repris sa liberté.

Cela dit, convenons de bonne grâce, que les données de l'archéologie n'autorisent pas à risquer nombre de conjectures sur l'idée que nos paléolithiques avaient de la survie.

Une doctrine pleinement développée de la survie doit répondre en effet à une foule de questions. Quelle est la partie de nous-mêmes qui survit ? C'est l'âme, sans doute ? Mais qu'est-ce donc que l'âme ? Une substance immatérielle ? Un principe immortel, indestructible ? Et lorsqu'elle a quitté le corps, où va-t-elle ? Quelles régions habitera-t-elle désormais ? L'existence qu'elle mène, là-bas, est-elle absolument différente de la nôtre ? Et puis, quelles relations réciproques morts et vivants peuvent-ils entretenir ? Enfin, et surtout, l'au-delà est-il la simple réplique du monde terrestre, où le mal, trop souvent,

peuple, sauvage ou civilisé, au présent ou au passé, qui, accordant à ses morts les honneurs de la sépulture, n'ait point professé ou ne professe point, EN MÊME TEMPS, des croyances d'ordre proprement religieux. Et que l'on veuille bien comprendre le sens de cette affirmation. On ne veut pas dire que l'existence de la religion soit prouvée par cela seul que les hommes considèrent les morts comme un objet *direct* de culte. Cela ne serait pas exact. Nombre de peuples, à commencer probablement par les tribus paléolithiques (voir plus loin), ont évité d'identifier les défunts avec la divinité. (Exemples : les anciens Babyloniens, pour qui les *edimmu* n'ont pas été des dieux, Cf. DHORME, *La religion assyro-babylonienne*, p. 39 ; de même en Egypte, on n'est pas sûr que le mythe osirien reflète la plus ancienne conception de la destinée humaine après la mort, cf. MASPERO, *Histoire ancienne*..., t. I, p. 113 ; etc...) On peut dire, plus généralement, que partout où les coutumes funéraires apparaissent, on trouve des croyances et des rites s'ajoutant aux croyances et aux rites dont les morts eux-mêmes sont entourés. En d'autres termes, l'existence d'usages funéraires serait comme l'indice révélateur de la religion. Quant à expliquer ce parallélisme constant, c'est un problème que nous nous réservons d'aborder dans un autre travail. Notons, pour l'instant, qu'entre le respect des morts et les pratiques proprement religieuses il y a au moins un trait commun : la foi en un monde, plus ou moins transcendant, où les morts et les dieux peuvent, les uns et les autres, prendre place.

l'emporte sur le bien? L'homme, au contraire, trouve-t-il après la mort un juge qui rétribue chacun selon ses actes, récompense les bons et punit les méchants? Tous ces problèmes, est-il besoin de le dire, les sépultures quaternaires ne les résolvent pas. Nous ne savons comment nos ancêtres les ont posés, ni même s'ils les ont tous posés. Il serait d'ailleurs antiscientifique d'exploiter la mutisme des documents pour bâtir on ne sait quel roman de style évolutionniste. Confessons nos lacunes, ne forçons pas l'inconnu, et contentons-nous de signaler le peu qu'il nous est donné d'entrevoir.

Ce peu tient en quelques mots. A l'époque quaternaire, il semble que l'homme ait conçu l'au-delà comme la continuation de l'existence d'ici-bas. Cette induction s'accorde avec les données à peu près universelles de l'Ethnographie, sans compter l'apport de certaines religions classiques de l'antiquité. Nous ne pouvons songer à résumer tous les témoignages. Choisissons quelques faits parmi ceux qui concernent les croyances des populations de culture inférieure [90].

L'Australien croit qu'il emportera avec lui ses armes en paradis. Les Tasmaniens déposaient une lame auprès des cadavres, afin que le mort s'en servît durant les combats d'outre-tombe. Chez les Fidjiens, le corps du chef est étendu, huilé, peint et vêtu comme il l'était pendant sa vie. A proximité de sa main droite, on place une massue ; la même main contient un ou plusieurs ornements en os de baleine, admirablement sculptés. Chez les Karènes de Birmanie, on dispose, à la portée du mort, des aliments, des outils, des ustensiles, ainsi que des objets en or ou en argent. Les tribus de l'Asie septentrionale enterrent des chevaux, des traîneaux, des vêtements, des haches, des ustensiles de cuisine, de la viande, du beurre, pour subvenir aux besoins du défunt, au cours de son voyage vers la terre des âmes et afin que, dans cette patrie lointaine, il puisse s'établir confortablement. Chez les Groënlandais, le kayak, les flèches, s'il s'agit d'un homme ; le couteau, les instru-

90. Nous avons emprunté ces exemples à TYLOR, *Civilisation primitive*, (trad. BRUNET), t. I, ch. XI, *passim*. Inutile d'ajouter que l'Ethnographie en peut citer une foule d'autres.

ments à coudre, s'il s'agit d'une femme, déposés dans la tombe, doivent servir aux morts dans l'au-delà. Certains Eskimos enfouissent la tête d'un chien dans la sépulture des enfants parce que le chien, qui retrouve toujours son chemin, guidera sûrement le petit en route vers la terre des âmes. Autrement il risquerait de s'égarer. Chez les Algonquins, le guerrier est enterré avec son mousquet, son casse-tête, son calumet, avec les couleurs dont il se peignait quand il partait pour la guerre. La femme est enterrée avec une pagaie, un chaudron et la courroie qui lui servait à porter ses fardeaux, « symbole, dit Tylor, de l'immortelle servitude ». Les couleurs, placées dans



Fig. 102. — RECONSTITUTION D'UN COLLIER PALÉOLITHIQUE. Ce collier appartient au jeune homme de la triple sépulture de la *Barma Grande* (Grimaldi). Il se compose de deux rangées de vertèbres de poisson et d'une rangée de coquillages (*nassa neritea*). Des canines de cerf perforées interrompent régulièrement, dans le sens vertical, les trois séries horizontales. (Cf. *Grottes de Grimaldi*, II, I, p. 35).

la tombe de l'Iroquois, permettront à celui-ci de se présenter décemment dans l'autre monde. Enfin les Patagons enterrent, avec le défunt, ses armes, ses bijoux, et l'on immole sur sa tombe tous les animaux lui ayant appartenu, afin qu'il puisse les retrouver au séjour de la béatitude.

Comment, malgré l'évidence, les sauvages dont on vient de rappeler les coutumes funéraires, arrivent-ils à se figurer que les objets ensevelis dans les tombeaux suivront le mort? Le P. Lallemant, qui habita longtemps parmi les Peaux-Rouges, l'explique dès 1623 [91]. Ce n'est pas, à proprement parler, l'objet matériel qui accompagne le défunt : c'est le fantôme de cet objet. Le corps des chaudrons, des fourrures, etc., demeure sur

91. TYLOR, *op. cit.*, t. I, p. 559.

terre, mais leur esprit, — car pour les sauvages toute chose a son esprit, son âme, — va retrouver le mort, — lui-même âme d'une espèce supérieure — qui s'en sert. Si bien que l'au-delà est peuplé de fantômes humains qui manient des fantômes d'armes et d'outils, se peignent avec des fantômes de couleur, s'ornent avec des fantômes de bijoux et galopent sur des fantômes de montures. A part cela, les conditions extérieures de la vie future sont celles de la vie présente.

Ces renseignements que l'Ethnographie livre en abondance, cadrent très naturellement avec les données de l'archéologie quaternaire. Le Paléolithique, lui aussi, est enterré avec ses outils, ses armes, ses parures. Pour le grand voyage, on a eu soin de le munir d'une bonne provision de nourriture. Voilà pourquoi, sans doute, l'Homme de la Chapelle-aux-Saints avait, à la portée de sa main, un gros quartier de venaison. Voilà pourquoi la femme de la sépulture supérieure de la grotte de Grimaldi était entourée d'une véritable profusion de coquillages comestibles.

Quant à la couleur, elle peut répondre au souci de bienséance qui anime le guerrier iroquois. Mais elle peut aussi revêtir un autre sens beaucoup plus profond. Pour les primitifs, le rouge est le symbole de l'énergie vitale, comme le sang, dont il reproduit la teinte [92]. D'où l'emploi constant qu'ils en font. Ils en décorent les portes de leurs habitations, ils en peignent le corps des vivants et celui des morts avec les ustensiles destinés aux besoins posthumes de ces derniers. Or nous avons vu que parfois les squelettes paléolithiques sont immergés sous une épaisse couche d'ocre rouge. Les besoins de la parure n'expliquent pas un tel gaspillage. Si le cadavre était, peut-on dire, saturé d'ocre, c'était probablement que, par ce moyen, on se flattait de soutenir la puissance vitale du défunt. Et de même qu'en Egypte la coutume de momifier les corps procède du désir de mieux étayer la vie du double [93] ; de même qu'en Chine l'introduction d'un fragment de jade dans la bouche du mort préservera son âme de la corruption [94], de même, chez les

92. Sur le symbolisme des couleurs chez les peuples primitifs on peut consulter : Grosse, *Les débuts de l'art*, trad. Dirr (Paris, 1902), pp. 45-50 ; et Berkusky, *Zur Symbolik der Farben*, Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin, 1913.

93. Cf. Maspero, *Histoire ancienne...*, t. I, p. 112.

94. Cf. De Groot, *The religious systema of China*, t. I, p. 271.

Paléolithiques, le bain d'ocre rouge est une promesse et une garantie d'immortalité.

A quels rites ou croyances se rattache le rite qui consiste à replier les membres du cadavre ? Il est plus malaisé d'en décider. Dans les cas où la flexion est peu accentuée on a voulu peut-être simuler l'attitude du sommeil. Mais dans les cas où l'on observe une flexion violente, il faut recourir à une autre explication. On a parfois suggéré que le ligottage des cadavres devait être attribué à l'intention de restituer à l'homme, après sa mort, l'attitude de l'enfant dans le sein de sa mère. L'hypothèse, appliquée aux Paléolithiques, paraît un peu hasardée. Il semble préférable de chercher dans une autre direction. Il y a lieu de se demander si, chez les Primitifs de la Préhistoire comme chez nombre de Primitifs actuels, le respect des morts n'était pas engendré tout aussi bien par la crainte que par l'amour.

La peur des revenants n'est pas étrangère aux peuples civilisés. Parmi les peuples de culture inférieure, elle existe à l'état endémique. L'esprit désincarné devient une puissance redoutable. Il est capable des pires méfaits. Aussi prend-on parfois, vis-à-vis de lui, des précautions spéciales. Chez les Thonga (Bantous de la côte sud-est de l'Afrique), « dès que l'agonie a commencé, les assistants fléchissent fortement les cuisses du mourant sur le bassin, lui replient les membres supérieurs contre le tronc et les fixent par des liens [95]. Et voici qui est plus fort. J. Sivan a observé chez les Indiens du cap Flattery, le fait suivant : « Une femme venait de perdre son mari. Elle était remarquablement robuste et en bonne santé. Je la vis assise au bord du ruisseau, pleurant la mort de son mari, et je montai dans le haut du village... J'entendis tout à coup les lamentations des femmes, annonçant une mort. Je me hâtai de revenir et j'appris qu'il s'agissait de cette femme que j'avais vue quelques instants auparavant... Avant que je fusse arrivé à sa cabane, elle était étroitement liée et serrée dans une boîte, prête à être enterrée. Les siens ne voulurent pas écouter un seul mot, ni me permettre de tenter quoi que ce soit [96] ». Ainsi la crainte de

95. D'après A. Junod, *The life of a south african tribe*. Vol. I. (Neuchâtel, 1912). Cf. *Anthropologie*, t. XXIV, p. 102.

96. J. Sivan, *The Indians of cap Flattery*, dans *Smithsonian contributions to knowledge...*, n° 220, pp. 84-85. Cité par Lévy-Bruhl, *les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. (Paris, 1912), p. 362.

l'esprit des défunts inspire de ligotter les corps, avant même qu'on ait eu le temps de s'assurer s'ils sont bien morts. Semblable infortune advint-elle à l'homme de Chancelade, à l'homme de Laugerie-Basse ou aux négroïdes de Grimaldi? Il n'est pas



Fig. 103. — Un coin de la fresque d'Alpera. Deux « sauvages » coiffés de plumes et armés d'arcs et de flèches semblent se livrer à la danse. (D'après Breuil, *Anthropologie*, t. XXIII, planche annexée à la p. 562).

nécessaire de pousser si loin les conjectures. Mais il est possible que le ligottage ait eu aussi pour cause, à l'époque quaternaire, la peur des morts.

Ce n'est point là, d'ailleurs, le seul procédé auquel on ait recours pour se protéger contre les revenants. Dans la pensée

des Primitifs, l'âme ne se sépare que lentement de son enveloppe terrestre. Elle ne devint tout à fait inoffensive que le jour où le corps est devenu, en quelque sorte inhabitable, méconnaissable. Aussi s'ingénie-t-on à hâter l'éloignement de l'esprit redouté. De là vient peut-être la coutume de la sépulture au second degré [97]. Les ossements sont alors enterrés sans ordre ou même simplement dispersés. Si l'hypothèse du décharnement naturel ou artificiel, proposée par M. Cartailhac, était vérifiée, elle serait un nouveau signe probable de la peur que les morts inspiraient aux Paléolithiques. Et il n'y aurait pas lieu d'en être surpris, car, comme le dit le P. G. Schmidt, « la peur des esprits n'est pas, il est vrai, également répandue chez tous les peuples, mais la nier à peu près complètement, nier que la sépulture est, chez beaucoup de peuples, un effet de cette peur, c'est tomber dans l'excès [98]. » On tomberait dans un excès contraire à soutenir que toutes les sépultures quaternaires ont été motivées par la crainte. En général, les morts reposent paisibles et intacts. Tout compte fait, il semble qu'à l'époque moustérienne comme à l'époque du Renne, la vénération l'ait décidément emporté sur la peur.

Voilà à peu près tout ce que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons affirmer ou proposer touchant les coutumes funéraires de nos Paléolithiques. L'homme quaternaire croyait à la survivance. Il concevait probablement l'âme comme une sorte de double, d'image effacée, éthérisée du vivant, et qui continuait, par delà la tombe, son existence terrestre. Il se croyait en mesure de pourvoir aux nécessités de l'être disparu en introduisant dans sa sépulture des armes, des outils, des provisions de bouche. Il entretenait même l'espoir d'intensifier ou de protéger le souffle vital [98*] par l'emploi de certaines substances qui, à ses yeux, symbolisaient la vie. La crainte des esprits a pu lui conseiller parfois le ligottage ou le décharnement des cadavres. Il y avait donc, dès ce temps-là, des opi-

97. Cf. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, pp. 371 et suiv. — Le bouleversement des os du mort empêche l'âme de ce dernier de venir rôder autour de sa dépouille.

98. Schmidt, *Origine de l'Idée de Dieu*, *op. cit.*, p. 62.

98* Ne serait-ce pas cet espoir qui inspira aux Troglodytes des Baoussé-Roussé l'idée de placer, en avant des fosses nasales de l'Homme du Cavillon, une rigole contenant de la poudre oligiste ?

nions divergentes sur le pouvoir bienfaisant ou nocif des âmes désincarnées, puisque le nombre des sépultures normales l'emporte sur celui des sépultures remaniées. Plusieurs points demeurent obscurs. Où se trouvait le pays des morts ? L'orientation des corps ne fournit à ce sujet aucune donnée utile, car elle n'est jamais fixe. Enfin nous ne savons pas, du moins par les sépultures, si l'homme quaternaire croyait à la rétribution des actes. Peut-être serons-nous plus heureux en interrogeant, plus tard, une autre source.

III

Il reste, pour compléter ces brèves indications, à examiner un dernier problème, dont la solution intéresse la suite de nos recherches. L'homme quaternaire a-t-il professé le culte des morts ? Ce mot « culte » doit être entendu ici au sens le plus rigoureux. Les soins dont on entoure la dépouille d'un défunt n'impliquent nullement l'intention de décerner à celui-ci les honneurs rendus à une divinité, même secondaire. Il y a culte, si le caractère divin est transféré aux âmes désincarnées. Certains rites traduisent la réalité de ce culte. En retrouve-t-on les traces aux temps paléolithiques ?

A serrer de plus près la question, le culte des morts présente, d'après son objet, deux formes distinctes. Il s'adresse tantôt à des ancêtres qui ont réellement vécu ; tantôt à des personnages mythiques. A vrai dire, la ligne de démarcation, entre ces deux groupes d'ancêtres, est un peu floue. Une épaisse couche de mythologie recouvre parfois un personnage historique. Parfois aussi la mémoire d'un personnage réel est entourée d'une atmosphère de légendes. Il n'en reste pas moins que les deux types se pussent suffisamment discerner. Dans le premier cas il y a, strictement, culte des morts. Dans le second cas il y a ce que, pour la clarté de l'exposition nous appellerons culte des Ancêtres.

Ni sur l'une, ni sur l'autre de ces deux formes cultuelles l'archéologie n'autorise aucune induction directe. Elle fournit plusieurs indices que l'ethnographie peut utilement éclairer.

En faveur du culte adressé à des personnages réels, on invoquerait certaines apparences. Les abbés Bardon et Bouyssonnie, heureux explorateurs de la Chapelle-aux-Saints, ont

noté « sur l'aire comprise entre le bord ouest de la fosse et la paroi..., une assez grande abondance de grands fragments d'os, des mâchoires, des vertèbres de Renne en connexion, une vertèbre de grand Bovidé et de très belles pièces de silex sous des blocaux de rochers ». D'où ils concluent : « Il semble que cette grotte a été non un lieu d'habitation, mais un tombeau où l'on serait venu faire de nombreux repas funéraires. Il n'y a pas en effet de déchets de fabrication des outils de pierre, ni d'os utilisés ; les os ont été dépouillés de leur viande, brisés pour extraire la moelle et jetés pêle-mêle avec les râcloirs et pointes qui avaient servi d'instruments de cuisine. D'ailleurs, la voûte était bien trop basse pour que la grotte pût servir de demeure commode[99]. »

Si les moustériens ont célébré, à la Bouffia, des repas funéraires, n'est-ce pas la preuve qu'ils pratiquaient le culte des morts ? Ce culte existe, nous dit M. E. Durkheim, lorsque « des sacrifices sont faits de temps en temps sur les tombeaux, quand des libations y sont versées à des dates plus ou moins rapprochées, quand des fêtes sont régulièrement célébrées en l'honneur du mort[100] ». Il y a là une équivoque. Le repas funéraire est une chose. Le sacrifice en est une autre. A supposer que les moustériens aient pris des repas rituels sur la tombe de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, il ne serait nullement établi qu'ils considéraient les morts comme des divinités même inférieures. Cette coutume n'est que la continuation du rite initial par lequel on pourvoit à la subsistance de l'esprit. Le mort est censé prendre part au festin. Il renouvelle les provisions qui furent déposées auprès de lui au jour des funérailles. Et si l'on veut employer ici le terme de sacrifice il faut ajouter que ce sacrifice ne diffère pas de celui que l'on accomplissait lors de l'ensevelissement et qui n'a rien de commun avec le sacrifice offert à un dieu[101].

99. Cf. *Anthropologie*, t. XIX, p. 517.

100. E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, (Paris, 1912), p. 89.

101. Il est d'ailleurs possible qu'en dehors du repas funéraire, d'autres rites aient été accomplis au moment de l'ensevelissement. En explorant la grotte de la Chapelle-aux-Saints, MM. Bouyssonnie et Bardon ont relevé l'existence d' « une petite fosse creusée, semble-t-il, intentionnellement... » ; « sous des blocs, gisait une corne de grand Bovidé, et, au-dessus ou autour, beaucoup de fragments d'os longs, de crâne et de vertèbres du même animal... » (*Anthropologie*, t. XIX,

Autre fait. Dans la grotte du *Cavillon*, à Grimaldi, M. Rivière, au-dessus du foyer rempli de 8.000 coquillages et de vertèbres de saumon, découvrit une couche fortement imprégnée de fer oligiste. Dans cette strate, épaisse de dix centimètres, étaient encastrés de rares ossements humains (radius d'enfant, os du pied d'un adulte), également colorés de rouge [102]. Ne pourrait-on pas rapprocher cette trouvaille d'un usage en vigueur parmi les Australiens? Les Australiens, après avoir démembré les squelettes de leurs morts, dispersent les ossements. Ils en conservent néanmoins quelques-uns. Ces débris humains, colorés ou décorés, sont transformés en amulettes [103]. Les aurignaciens de Grimaldi n'auraient-ils point procédé de la sorte avec certains de leurs morts? Le rapprochement vaut ce qu'il vaut, et la couche en question aura été, si l'on y tient, une fabrique

p. 516). Plus tard, les mêmes auteurs (*ibid.*, t. XXIV, p. 633), ont donné, de cette découverte, rapprochée d'autres faits similaires, une interprétation qui mérite d'être signalée. « Cette fosse de l'entrée ne doit-elle pas être rapprochée de l'autre et considérée comme faisant partie d'un rite funéraire ? En y plaçant une corne, nos primitifs avaient peut-être l'idée de protéger la demeure et le tombeau avec l'arme redoutable d'un des plus forts animaux qu'ils chassaient. N'y avait-il pas auprès du squelette de la « Dame Rouge » de Paviland (qui date, il est vrai, de l'Aurignacien) une tête d'éléphant avec ses défenses ; et déjà, LARTET et CHRISTY constatent que « les circonstances sont » étrangement analogues à ce que l'on observe dans l'abri dit Cro- » Magnon, où on trouve aussi une défense d'éléphant ». MM. BOUYSSONNIE et BARDON ajoutent en note : « Ces lignes étaient déjà écrites quand M. PEYRONY fit à la Ferrassie une découverte intéressante. Tout près des fosses qui contenaient les squelettes d'enfants et un peu en avant, il en apparut une autre, d'un caractère indiscutable. Il s'est trouvé qu'elle ne contenait que de la cendre et de gros os appartenant surtout au Bœuf ». Il nous semble que la portée de ces diverses observations dépasse le domaine, déjà bien intéressant, des rites funéraires. Cette présence, en avant des sépultures, ou dans leur proximité, d'animaux protecteurs ne découvre-t-elle pas le lien qui existe entre les coutumes mortuaires, et le culte des animaux dont nous aurons bientôt à étudier la nature et le caractère ? De même que les « esprits » d'animaux sont les protecteurs des vivants, de même ils étendent leur protection au monde des morts. Rappelons encore que la femme de l'abri de Laussel (*infra*, p. 327), tient probablement, dans sa main droite, une corne de Bison.

102. E. RIVIÈRE, *Antiquité de l'homme*, *op. cit.*, p. 172. Cette couche était située immédiatement au-dessous du « trésor » de coquillages dont il a été question au ch. III.

103. E. DURKHEIM, *op. cit.*, p. 89-90.

d'amulettes magiques. Mais de là, on ne saurait tirer rien de probant au point de vue qui nous occupe. M. Durkheim observe encore, et cette fois avec justesse, qu'au moment où les morts ont subi leur nouvelle adaptation, « ils ont cessé d'exister comme personnes ; ils sont tombés au rang d'amulettes anonymes et impersonnelles. En cet état, ils ne sont l'objet d'aucun culte ; ils ne servent plus qu'à des fins magiques [104] ».

Un troisième fait semblerait plus concluant. En 1907, on exhuma, à Ofnet [105], en Bavière, une curieuse sépulture, appartenant au niveau azilien. Deux fosses, en forme de cuvettes, distantes d'un mètre, contenaient, l'une, six, l'autre, vingt-sept crânes. Aucune trace de corps. Les crânes étaient rangés en lignes concentriques, orientés vers le soleil couchant, complètement englobés dans une couche d'ocre rouge en poudre, et soigneusement parés de coquilles et de canines d'animaux (*fig.* 115, p. 230). Cette découverte serait susceptible de suggérer une nouvelle comparaison avec les coutumes des Primitifs actuels. Il arrive en effet que la conservation du crâne soit en rapport avec le culte des morts. Ainsi, chez les Fân, on garde précieusement dans une boîte, appelée *évora biéri* [106], les crânes des ancêtres. Le fils aîné conserve le crâne de son père, de son aïeul, et ainsi de suite. Le dépôt sacré se transmet et s'augmente de fils aîné en fils aîné. Or, ces crânes, où réside l'esprit de la race, le *bo* [107], figurent dans une foule de cérémonies. Le R. P. Trilles les a minutieusement décrites [108]. Elles ont pour objet les ancêtres mêmes des tribus. Les crânes d'Ofnet n'auraient-ils pas eu la même destination ? Cela paraît fort peu vraisemblable. Il ne s'agit pas ici d'une boîte mobile et qui doit l'être dans l'hypothèse proposée, puisque les crânes sont destinés à subir de nombreux déplacements. Il s'agit d'un mode particulier de sépulture. Les crânes d'Ofnet, dûment enterrés, orientés et

104. *Id.*, *ibid.*

105. Cf. *Anthropologie*, t. XX, pp. 207 et suiv. Dr Schmidt. *Die spatpaleolitischen Bestattung der Ofnet.* Tubingen, 1909.

106. R. P. H. Trilles, C. S. SP., *Le totémisme chez les Fân* (Münster, Paris, Londres, 1912), p. 228.

107. *Id. ibid.*, p. 325. Cette croyance qui consiste à considérer le crâne des défunts comme le siège de l'âme n'est point particulière aux Fân. Otto Reche en a relevé la trace chez les indigènes de la Nouvelle-Guinée Allemande. Cf. *Anthropologie*, t. XXIV, p. 328.

108. *Même ouvrage*, pp. 226 et *suiv.*

parés n'étaient plus transportables. Ils furent inhumés à part. Pourquoi? On ne sait. Peut-être à cause de la terreur qu'inspirent aux Primitifs les esprits des morts. L'un des moyens les plus efficaces de rendre les défunts inoffensifs n'est-il pas de les décapiter ? Une autre indication nous paraît digne d'être retenue. A l'époque azilienne, les crânes étaient orientés : n'est-ce point qu'alors les mythes relatifs au séjour des morts [109] avaient été plus élaborés qu'aux époques antérieures?

***

Au Paléolithique, on ne relève donc point les traces positives d'un culte des morts. Ni les repas funéraires de la Bouffia, ni les amulettes de Grimaldi, ni les crânes d'Ofnet ne donnent prise à de sérieuses hypothèses. Mais qui sait si l'homme quaternaire n'a point professé le culte des ancêtres mythiques ? Le meilleur terme de comparaison nous est encore fourni par les Australiens. Il est précieux, si les Australiens, plus qu'aucun autre peuple, se rapprochent, par leurs mœurs et coutumes, de la civilisation de la Pierre. Or, en Australie, le culte des ancêtres est assez développé [110]. Voyons si l'archéologie ne va pas nous permettre d'établir des contacts entre le passé et le présent. Ces contacts seraient de deux sortes : les figures pariétales et les galets peints du Mas d'Azil.

109. Ces divers commentaires, très suggestifs, sont proposés par l'abbé Breuil, dans l'article cité plus haut (*Anthropologie*, t. XX, p. 209, note. « M. le dr Schmidt voit dans cette orientation l'indice d'un culte solaire. Je serais personnellement incliné à rapprocher ce fait de l'idée qu'avaient les anciens Egyptiens du séjour des morts, l'*Ament, l'Occident, la région où se dirigent les morts.* M. E. Naville (*Annales du Musée Guimet, la Religion des anciens Egyptiens*, p. 111), nous dit aussi que dans l'Egypte primitive, le corps était démembré, en certains cas, aussitôt après la mort, et *décapité*, peut-être pour obliger le double à quitter la terre (p. 48, 49). » L'hypothèse de la décapitation a pris une consistance plus ferme depuis que M. le comte Bégouen (*Quelques observations sur la décapitation aux temps préhistoriques*, Le Mans, 1912, *Extrait du Bulletin de la Société préhistorique française*), a pu démontrer, par un examen direct, et à la loupe, que les crânes avaient été détachés du tronc à coups de silex. Ce fait avait échappé à la perspicacité du Dr Schmidt qui, très loyalement, reconnaît au comte Bégouen la priorité et le mérite de la découverte (Dr Schmidt, *Die Diluviale Vorzeit Deutschlands*, p. 37).

110. E. Durkheim, *op. cit.*, notamment, chap. ix, (pp. 391 et suiv.).

« Il y a des tribus australiennes où sont périodiquement célébrés des rites en l'honneur d'ancêtres fabuleux que la tradition place à l'origine des temps. Ces cérémonies consistent généralement en des sortes de représentations dramatiques où sont mimés les actes que les mythes attribuent à ces héros légendaires [111]. » Ces représentations, à leur tour, s'accompagnent d'un rudiment de décor. Ainsi, chez les Warramunga, « sur la terre, préalablement détrempée et recouverte d'ocre rouge, on dessine des lignes courbes, formées par des séries de points blancs, qui symbolisent un ruisseau ou une montagne [112]. » C'est le paysage figuré qui va servir de cadre aux évolutions du grand serpent noir, Wollunqua, encêtre de la tribu. Or sur les parois des grottes paléolithiques [113], on rencontre fréquemment des lignes sinueuses, des semis de points rouges, plus ou moins régulièrement distribués. Ne serait-ce point, là aussi, un décor rudimentaire, brossé pour une cérémonie d'ancêtres ? Peut-être oui ; peut-être non. Mais, raisonnablement, est-on autorisé à faire sortir toute une religion de quelques lignes ou taches, de soi inintelligibles, et qui, au surplus, ne sont ni blanches ni peintes sur le sol ? Le contact est vraiment par trop superficiel.

Mais voici plus consistant. M. Piette a recueilli, dans les assises aziliennes du Mas d'Azil [114], une grande quantité de galets singuliers. Ils sont ornés de points, de bandes rouges unies ou plus ou moins baveuses, parallèles ou croisées (*fig.* 116-118, p. 233). Ces pierres se retrouvent dans d'autres stations datées de la même époque [115]. Or, chez les Australiens, il existe des objets assez semblables. Ce sont les *churinga* ou *bulle-roares* (*fig.* 119-121, p. 236), instruments sacrés entre tous, si bien cachés aux regards des profanes qu'il est interdit aux femmes et aux jeunes gens non initiés de les regarder, sous peine de mort. Parmi les caractères qui les désignent à la vénération des indigènes, les churinga ont celui de recéler l'âme des ancêtres mythiques. Ou encore, d'après Strehlow, ils repré-

111. *Id. ibid.*, p. 90.
112. *Id. ibid.*, p. 533.
113. Par exemple, à Castillo. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 192).
114. Ed. PIETTE. *Les galets coloriés du Mas d'Azil*, (Paris, 1890).
115. La Tourasse (Haute-Garonne) ; la Crouzade (Aude) ; Montfort (Ariège); grotte de Valle (province de Santander); Castillo ; grotte de Birseck (près Bâle).

sentent leurs corps [116]. Les galets du Mas d'Azil ne seraient-ils pas des *churinga*, et ne posséderions-nous pas enfin la preuve palpable d'un culte d'ancêtres à l'âge quaternaire [117] ?

Que les galets aziliens, avec leur décor bizarre, aient été des objets sacrés, rien n'empêche de le supposer. Mais qu'ils prouvent l'existence d'un culte d'ancêtres, cela demeure fort contestable. Même chez les Australiens, tous les *churinga* ne sont pas des réceptacles d'âmes ancestrales. Il y a même des tribus entières où ces objets ne sont « nullement conçus comme associés à des esprits [118] ». En outre, et c'est le moment d'appliquer la quatrième règle de notre méthode, on distingue, en Australie, trois cycles culturels. Le plus ancien est formé par les tribus du sud-est. Les tribus du nord constituent un second cycle déjà moins ancien, les tribus du centre appartiennent au cycle le plus récent. Or, dans le cycle le plus ancien, il n'y a point de culte d'ancêtres [119]. Les tribus parmi lesquelles ce culte est le plus développé, par exemple les Arunta, sont les dernières venues sur le sol australien. Enfin, s'il était prouvé que les galets du Mas d'Azil ont matérialisé les esprits ancestraux, on en conclurait simplement que le culte des ancêtres fut en vigueur au déclin de la civilisation paléolithique, car il faut descendre jusqu'à l'azilien pour découvrir les célèbres cailloux. Pour être tout

116. Sur les *Churinga*, voir E. Durkheim, *op. cit.*, pp. 167 et suiv., qui résume les observations des explorateurs récents du continent australien.

117. La question a été particulièrement approfondie par Paul Wernert, *Représentaciones de antepassados en el arte paleolitico. Comicion de Investigaciones paleontologicas y prehistoricas*, Memoria n° 12, Madrid, 1916. Outre les galets peints du Mas-d'Azil, M. Wernert étudie dans ce même travail les peintures schématiques de l'âge Azilio-tardenoisien, et les crânes isolés dans les gisements paléolithiques. Les peintures seraient celles de défunts et les crânes détachés dénoteraient l'existence d'un culte spécialement adressé aux âmes des morts incluses dans ces crânes (*supra*, p. 169, note). L'ensemble des déductions exposées, avec beaucoup de talent par M. P. Wernert, est encore trop hypothétique pour entraîner la conviction. L'auteur en convient lui-même. Du reste, nous le dirons dans un instant, les niveaux aziliens sont de la plus basse époque du paléolithique. Ils appartiennent à l'époque de transition qui sépare cette civilisation de la civilisation néolithique. L'existence du culte des ancêtres serait-elle établie pour ce temps-là, le problème ne serait pas résolu pour les temps antérieurs.

118. E. Durkheim, *op. cit.*, p. 173.

119. G. Schmidt, *Origine de l'idée de Dieu*, p. 81.

à fait complet, ajoutons que, d'après M. Piette, les galets peints du Mas d'Azil, ont été des tables de calcul [120].

Ainsi donc, rien n'est moins établi que l'existence d'un culte des Morts ou des Ancêtres à l'Age quaternaire. Cette conclusion ébranle un peu le système de M. Tylor qui voyait, dans le culte des ancêtres, la première étape parcourue par l'humanité religieuse. Ce n'est point la première fois qu'une théorie se heurte à la rébellion des faits. Nous l'avons appris déjà avec M. de Mortillet. L'homme pléistocène a vénéré ses morts. On ne peut affirmer qu'il en ait fait des dieux.

120. *Op. cit.*, voir la légende explicative des planches.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Valeur religieuse de l'art quaternaire.

SOMMAIRE :

Il n'est pas invraisemblable, a priori, *que l'art quaternaire ait une valeur religieuse. — Plan général d'une étude sur les* images *paléolithiques. Première étape : envisagé dans son ensemble, l'art quaternaire paraît orienté vers la religion.*

I. — Le témoignage de l'archéologie. *L'art quaternaire est-il le fruit d'une vie facile et oisive ? — L'homme paléolithique, voué exclusivement à la chasse, est à la merci de l'animal. — Il est guetté par la famine et par la misère : exemple des Tchoutchis et des Toungouses. — Il est donc avant tout utilitaire, et son art lui-même doit être principalement subordonné à un but pratique.*

L'art pariétal suggère cette interprétation et il semble répondre à des fins religieuses. — Localisation des images dans des lieux obscurs, et comme en marge des foyers habités. — Cas où les dessins occupent les parties les plus reculées des grottes : Cova Negra, la Haza, Covalanas, Pindal. — Cas où l'accès des fresques ou des gravures est défendu par des obstacles naturels : la Sotarriza, Salitré, El Pendo, la Clotilde, Marsoulas, Niaux, Font-de-Gaume. — Un exemple typique : la Pasiega ; autre exemple : le Tuc d'Audoubert. — Choix d'emplacements inattendus pour l'exécution des images : Santian, la Loja. — Les niches à gravures et à peintures : Niaux, Altamira, Marsoulas, la Pasiega, Hornos de la Peña, Castillo.— Diverticules : Altamira, Font-de-Gaume, la Pileta. — L'ensemble de ces observations dépose en faveur du caractère religieux des images paléolithiques. — Extension de ce caractère aux représentations sculptées ou gravées sur les objets manuels.

II. — Le témoignage de l'ethnographie. *Dans la plupart des cas, les images peintes, gravées ou sculptées par les Primitifs actuels revêtent une signification religieuse : Australiens, Peaux-Rouges, Bushmens, Eskimos.*

Certaines coutumes des Primitifs actuels éclairent plusieurs particularités des images quaternaires. Les peintures exécutées sur le sol par les Australiens et les gravures tracées sur le plancher de la caverne de Niaux. — Utilisation des accidents naturels. — Les mains figurées.

L'art quaternaire, fonction sociale et probablement sacerdotale.

Les rites funéraires, en vigueur à l'époque pléistocène, créent, avons-nous dit, une quasi-certitude en faveur de l'existence d'une religion dans ces âges reculés.

Mais quels pouvaient bien être la nature et le contenu de cette religion ? Ce nouveau et grave problème va désormais retenir toute notre attention.

En dehors des sépultures, une chance s'offre à nous de le résoudre : c'est le stock assez considérable d'images gravées ou peintes qui donnent à l'art quaternaire une physionomie si

spéciale et si nettement caractérisée. Cet art, nous le savons, est un art de chasseurs. Il n'est vraiment original et puissant que par son aptitude à comprendre l'animal, à traduire ses formes, ses attitudes, sa vie, avec une fidélité, une expression parfois saisissantes. Une préférence aussi marquée pour les modèles empruntés à la faune, un succès aussi éclatant et qui suppose une accumulation prodigieuse de tâtonnements et d'efforts, peuvent-ils s'expliquer par la culture progressive et heu-



Fig. 104. — UN COIN DE LA FRESQUE D'ALPÉRA. Chasseurs en campagne. Sur la droite, un personnage grimpe le long d'une corde à la façon des Australiens actuels. (D'après BREUIL, *Anthropologie*, t. XXIII, p. 537).

reuse d'une faculté purement artistique ? Ou bien, ici encore, l'art ne serait-il pas subordonné, comme il le fut souvent ailleurs, à une préoccupation plus intime et plus profonde ? De tout temps, l'art et la religion ont entretenu des relations constantes. De tout temps, les idées religieuses ont mobilisé à leur service des légions d'architectes, de sculpteurs, de graveurs et de peintres. Verrions-nous cette loi se vérifier dès les plus anciens âges du monde ? Et la magnifique effloraison de l'art quaternaire plongerait-elle ses propres racines dans ce sentiment du divin qui devait inspirer, plus tard, le ciseau d'un Phi-

dias ou le pinceau d'un fra Angelico de Fiesole? De semblables rapprochements nous étonnent. Et sans doute un abîme sépare les croyances de l'artiste quaternaire, de l'artiste grec et de l'artiste chrétien. Mais cette diversité ne laisse-t-elle pas entrevoir l'indestructible fond psychologique sous-jacent aux époques les plus disparates de l'Histoire? L'Univers invisible qu'il ne peut contempler avec des yeux de chair, l'homme le réalise par des symboles et l'art, vidé de tout ce qu'il doit à la Religion, ne serait plus en maintes circonstances que l'ombre de lui-même.

Attribuer aux productions artistiques de l'Homme pléistocène une valeur religieuse, n'est donc pas une hypothèse invraisemblable. Mais cette vraisemblance peut-elle, à son tour, se transformer en certitude? Et si elle le peut, quelle signification précise conviendrait-il d'accorder aux images gravées sur les objets ou sur les parois des grottes? Ce sens, plusieurs préhistoriens demandent au totémisme de le leur dévoiler. Ont-ils raison? Et si leur interprétation ne semble pas acceptable, sommes-nous en mesure de substituer une autre interprétation plus conforme à la physionomie générale des faits? Notre étude sur les images paléolithiques se divise donc naturellement en trois étapes : 1° Indépendamment de toutes les hypothèses qui tendent à préciser le caractère de ses manifestations, l'art quaternaire a-t-il, oui ou non, une valeur religieuse? 2° Cette valeur religieuse s'explique-t-elle par le totémisme? 3° Existe-t-il, pour rendre compte de cette valeur, une explication plus probable que celle du totémisme?

L'itinéraire est tracé. Parcourons, de suite, la première étape : l'art quaternaire a-t-il une valeur religieuse?

I

Lorsque les fouilles eurent commencé de ramener au jour les objets ouvrés de l'époque paléolithique, on se demanda, avec curiosité, à quelles tendances pouvaient se rattacher ces gravures dont la finesse et la fidélité frappaient déjà les spécialistes.

On ne se donna pas la peine de chercher bien loin. L'homme quaternaire, disait-on, après avoir vaincu les premières difficultés de l'existence matérielle, pourvu à ses besoins les plus pressants par l'invention d'un excellent outillage, avait joui

d'une aisance qui favorisa l'essor de ses aptitudes esthétiques. « Si la nécessité est mère de l'industrie, écrivait Lartet en 1864, on peut dire aussi que les loisirs d'une vie facile enfantent les arts ». Et ces loisirs dont ils disposaient entre deux campagnes de pêche ou de chasse, les troglodytes les employèrent « à représenter ces formes animales dont la vue leur était si familière [1] ». Ainsi l'exécution des images gravées ou peintes, n'aurait été, pour les paléolithiques, qu'un agréable passe-temps, une manière d'utiliser, avec esprit, les heures de repos et d'oisiveté.

L'explication serait, en effet, fort simple, si elle n'avait contre elle une vue plus exacte et plus réaliste de la condition des hommes aux âges de la Pierre.

On est en effet fort mal venu de décrire la « vie facile » et les « loisirs » de l'homme quaternaire. Loin d'être facile, cette vie est au contraire l'une des plus dures et des plus précaires qui se puissent concevoir. Le chasseur, exclusivement voué à la chasse, ne peut compter, pour assurer sa subsistance, que sur le gibier. Aurait-il, à son actif, un outillage perfectionné — et l'on conviendra que les silex de nos paléolithiques, malgré leur perfection relative, ne représentent pas le terme ultime du progrès industriel — il ne s'en suivrait nullement qu'il fût à l'abri du besoin ni surtout qu'il pût s'abandonner à une sécurité trompeuse. De l'animal, il tire non seulement sa nourriture, mais une foule d'objets indispensables à sa conservation ou à son bien-être : les peaux dont il se couvre pour lutter contre le terrible froid de l'époque glaciaire ; la moelle et la graisse qui entrent dans la confection de ses peintures corporelles ; les os qui lui servent à façonner ses aiguilles, ses cousoirs, ses spatules, ses poinçons, ses couteaux, ses épieux, ses flèches, ses lances, ses harpons, tout un arsenal d'armes et d'outils.

Le Primitif préhistorique, vivant de l'animal, est obligé de se tenir perpétuellement à l'affût de cette proie à laquelle son existence quotidienne est pour ainsi dire suspendue. Le gibier est-il à bonne portée ? Il ne faut pas se lasser d'organiser les battues, de tendre les pièges, de découper les pièces et de les rapporter, péniblement, par monts et par vaux, jusqu'au campement. Un

1. Ed. Lartet et H. Christy, *Sur les figures d'animaux gravées ou sculptées et autres produits d'art et d'industrie rapportables aux temps primordiaux de la période humaine. Revue archéologique*, avril, 1864.

moment d'inattention et de paresse pourrait être fatal aux troglodytes. Car qui sait si demain la fortune d'hier ou d'aujourd'hui se reproduira ? Les bandes d'animaux peuvent tout à coup s'éloigner et disparaître. En Amérique, il arrive que les bisons, durant des semaines et des mois, demeurent invisibles. Alors la désolation règne dans les camps. Il faut, coûte que coûte, se

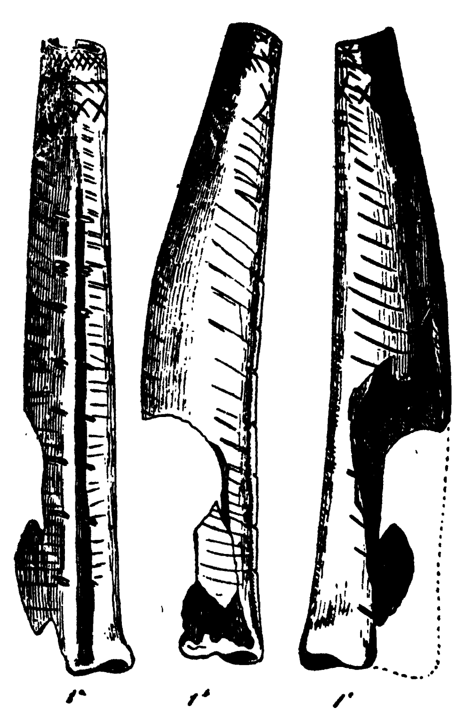


Fig. 105. — *Tube en canon de Renne* dont les Paléolithiques se servaient pour garder leur provision de couleur. (Dessin de H. BREUIL).

lancer à la poursuite du troupeau volage, le retrouver, le rejoindre : sinon, c'est la misère et c'est la faim. Et cette conjoncture n'est pas aussi rare qu'on serait tenté de le supposer.

Certains explorateurs, de nos jours, ont parcouru les pays qui, par leur climat et par leur faune, rappellent de plus près l'aspect de l'Europe au temps des glaces. Ils ont rapporté, de leurs voyages, d'émouvants récits sur les souffrances endurées par les tribus des contrées arctiques. Kjellmann a vu se presser, autour de *la Vega*, les Tchoutchis, qui criaient d'une voix

lamentable : « J'ai très faim, je n'ai rien à manger[2]. » Ils ne trouvaient plus de phoques à tuer, et la disette sévissait. Wrangell, lui aussi, décrit les famines affreuses dont il a été le témoin : « C'est alors, dit-il, qu'on voit des troupes de Tongouses et de Youkagures, chassés des rives de l'Aniouy et de la Toundra par le manque de subsistances, venir mendier dans les villages russes de la Kolyma. L'œil hagard, la face livide et décharnée, ces malheureux errent comme des morts échappés à la tombe ; et s'ils rencontrent par hasard quelque cadavre de renne mort de maladie, ils se jettent dessus comme une troupe de loups affamés et dévorent cette proie dont ils ne laissent rien : os et peau, tout a été broyé sous leurs dents contractées par l'excès de la souffrance !... C'est au point que les habitants en sont quelquefois réduits à recourir aux misérables restes de la nourriture réservée aux chiens et dont un grand nombre périssent[3]. »

Or, notons bien que ces peuplades boréales pratiquent l'élevage. Elles ont des troupeaux de rennes domestiqués. Et pourtant, malgré ce supplément de ressources, il leur advient de mourir de faim. L'Homme de l'âge du Renne n'était point pasteur. Il n'avait pas de troupeaux. La perpétuelle menace de la famine pesait sur lui plus lourdement encore qu'elle ne pèse sur les tribus d'Eskimos. Et c'est pourquoi l'on commettrait un singulier anachronisme si on se le représentait, plongé dans une atmosphère d'idylle et de rêve d'où l'art spontanément aurait jailli. Cet homme, tendu de toutes ses énergies vers la quête angoissée de sa nourriture, à la merci des caprices des bêtes dont sa vie dépend, nous apparaît bien plutôt comme un être obstinément, farouchement utilitaire. Et si le sens de l'art s'est éveillé en lui, c'est probablement que l'art lui-même avait un but pratique, un but intéressé, un rôle à jouer dans la terrible lutte contre la faim et contre la mort. Que peu à peu cet art ait conquis une certaine indépendance, nous n'en disconviendrons pas[4]. Mais il faut renoncer à chercher ses origines dans les loisirs d'un peuple saturé de bien-être.

Cette conception d'un art strictement adapté à des fins utili-

2. Cité par Edmond Demolins, *Comment la route crée le type social*, t. I, p. 121.

3. *Id., ibid.*

4. Nous reviendrons sur ce sujet à la fin du présent chapitre.

taires va tellement à l'encontre de certaines de nos idées modernes que l'on se reprend à douter en face de ces dessins qui couvrent les parois des cavernes du Périgord, des Pyrénées françaises ou espagnoles. A voir se profiler, au moins dans les livres, ces silhouettes de bisons, de rennes, de sangliers, de bouquetins, de chevaux, tracées d'une main si ferme, richement colorées, obtenues par les procédés assez savants que nous avons jadis décrits, on ne peut se retenir de penser que les auteurs de ces images ont voulu simplement embellir leurs sauvages retraites d'ornements harmonisés avec leurs préoccupations coutumières. Ainsi les Nemrods d'aujourd'hui aiment à s'entourer de trophées, de tableaux dont les sujets sont empruntés aux émouvantes péripéties de la chasse. Et pourtant, là encore, là surtout, il faut se défendre contre l'illusion. Beaucoup plus que l'art manuel, l'art pariétal s'inscrit en faux contre les hypothèses hâtives et simplistes.

***

Un ornement, un décor sont généralement faits pour être vus. Or pourquoi les Paléolithiques ont-ils choisi, de préférence, pour exécuter leurs dessins, des grottes absolument obscures, où le jour ne pénètre jamais ? En vain objectera-t-on qu'ils avaient des lampes. Sans doute ils en avaient, mais le pouvoir éclairant de ces luminaires archaïques était fort restreint. Il suffisait tout au plus à guider les pas des troglodytes qui parcouraient les longues galeries souterraines. Cet amour de l'obscurité ne s'accorde guère, on en conviendra, avec les exigences d'un art décoratif.

Notons encore, à ce propos, une différence singulière entre la localisation des images et celle des foyers habités. Parfois — nous disons parfois car la règle est loin d'être générale — les grottes ornées ont abrité des tribus quaternaires. Presque toujours, la couche cendreuse des foyers s'étend en avant de la caverne [5]. Par contre les figures sont reléguées à l'intérieur,

5. Pour éviter le reproche de présenter les faits archéologiques d'une manière trop systématique, donnons de plus amples détails. L'important serait d'observer soigneusement le rapport des lieux d'habitation avec la position des gravures ou peintures pariétales, correspondant à tel ou tel niveau déterminé de la stratigraphie. Malheureusement cette étude minutieuse n'est pas toujours possible, parce que toutes

dans des galeries qui ne furent jamais occupées d'une manière continue par les hommes. A l'entrée de la grotte, la vie matérielle s'épanouit, toute proche de l'air et du soleil. Au delà, un sombre gouffre s'ouvre où les animaux figurés se cachent, enveloppés de silence et de solitude mystérieuse, comme s'ils étaient là pour témoigner que l'activité bruyante des groupes campés sur le seuil se relie à une activité plus intime, moins visible, qui sert de base et de soutien à la première.

Mais ces indications, si suggestives qu'elles puissent être, ne



Fig. 106. — Coupe longitudinale de la Grotte de la Chapelle-aux-Saints, montrant la disposition du squelette au fond d'une fosse. (Cf. *Anthropologie*, t. XIX, p. 514).

sauraient nous contenter. Engageons-nous résolument, à la suite de nos Primitifs, dans ces repaires étranges où s'abritent

les grottes ornées n'ont pas été soumises à des fouilles approfondies. Voici néanmoins les principaux résultats que fournit, à l'heure actuelle, une enquête sur le sujet. Ils sont déjà fort suggestifs.

Mettons à part les rochers peints de l'Espagne orientale : abris ou rocs en plein air n'ont pas conservé la trace précise de l'habitation humaine. On ne peut donc savoir si l'on se trouve en présence de véritables campements ou de centres de « pélerinages » situés en marge des lieux habités. Quant aux grottes proprement dites, notons que seuls les foyers, et non pas des vestiges d'industrie plus ou moins sporadiques, déposent en faveur d'une habitation coutumière et continue. Il est bien évident, en effet, que pour exécuter gravures et peintures, les paléolithiques ont dû s'établir, provisoirement, à proximité des parois ornées. C'est ainsi qu'*Altamira* recèle, à distance du seuil, une sorte d'atelier pour la préparation des couleurs (Cf. *Grottes cantab.*, p. 195), et qu'à *Font-de-Gaume* le sol de la galerie ouverte au delà du Rubicon renferme de minces feuillets noirs attestant plusieurs séjours successifs de l'homme (Cf. *Font-de-Gaume*, p. 42). A propos de cette

les plus belles productions artistiques de l'âge quaternaire. Peut-être aurons-nous à recueillir une bonne moisson de précieux

dernière caverne, MM. Capitan, Breuil et Peyrony émettent « l'opinion que les hôtes de la grotte des *Eyzies* sont les auteurs des fresques de la caverne de Font-de-Gaume, qui est toute voisine, et ne contient que des traces insignifiantes du séjour de l'Homme ; ce devait être sur les terrasses ensoleillées du rocher des Eyzies qu'ils préparaient les ocres destinés à cette œuvre picturale ». (Cf. *Altamira*, p. 116). Rien ne montre mieux la différence qui, dans l'esprit des troglodytes, séparait la grotte ornée, sorte de sanctuaire réservé, du lieu propre d'habitation. — Notons également que certaines traces du passage des hommes pourraient fort bien témoigner des rites dont les cavernes peintes furent le théâtre.

D'après le comte Bégouen (v. *infra*), ce serait sûrement le cas pour le *Tuc d'Audoubert*. A la *Pasiega* (*cf.* p. 5), la salle C (salle du trône n° 6 du plan de la page 265 ; fig. 134) a seule livré « quelques reliefs de cuisine paléolithique ». Mais les explorateurs se hâtent d'ajouter : « La grotte se prête médiocrement aux nécessités d'une habitation : l'accès en est trop escarpé et pénible, les entrées trop étroites et resserrées, même à supposer que toutes aient été ouvertes autrefois » (*ibid.*, p. 5-6). Les débris de cuisine ne seraient-ils pas, comme au Tuc d'Audoubert, les reliefs d'une cérémonie rituelle ? — Plusieurs autres grottes ont livré des renseignements qu'il nous semble utile de présenter brièvement (pour les références, consulter la note 17 de la page 78). *Comarque :* deux figures près de l'entrée. Le plus grand nombre est localisé dans une galerie terminale, en retour vers la droite. Foyers dans un enfoncement de la paroi droite de la première salle, en arrière des gravures liminaires. — *Marsoulas :* foyers vers l'entrée. — *La Mouthe :* foyers dans un étroit couloir ; les figures sont au delà. — *Niaux :* pas de gisement archéologique, quelques objets dispersés. — *Pair-non-Pair*, *Teyjat*, *La Grèze :* foyers en contact avec les gravures. — *Nancy :* pas de gisement. — *Cap-Blanc* (abri) : frise sculptée en arrière des foyers. — *Laussel* (abri) : foyers en contact avec les gravures. — *Aguas de Novalès :* fragments d'os cassés et de patelles. — *Altamira :* au delà du vestibule et de l'entrée de la salle aux grandes fresques, point d'assise archéologique, mais simplement, comme à Aguas de Novalès, le long des parois, de nombreux débris osseux et des patelles. — *Castillo :* dépôt archéologique dans le vestibule ; couches ossifères dans la grande salle attenante à ce vestibule. — *La Haza :* lambeaux de dépôt archéologique dans le vestibule. — *La Loja :* vestiges d'habitation dans le vestibule. — *La Meaza :* tout au fond de la grotte, foyer magdalénien en conjonction avec l'unique signe rouge de cette grotte. — *El Pendo :* sol en pente vers l'intérieur ; foyers à mi-pente ; gravures tout au fond de la caverne. — *Pindal :* aucun vestige archéologique ni à l'entrée, ni au delà. — *Quintanal :* vestiges d'habitation dévalant de l'entrée vers l'intérieur ; gravure sur argile dissimulée, beaucoup plus loin, dans un boyau latéral. — *Hornos*

indices. Peut-être arriverons-nous à surprendre le secret de ces images qui, nous le pressentons déjà, procèdent d'un tout autre besoin que celui de goûter un plaisir purement esthétique.

Une première surprise nous est réservée. Si nous interrogeons les parois avoisinant le seuil, le plus souvent, nous ne découvrirons aucun dessin [6]. Pour en trouver, nous devrons presque toujours nous enfoncer très loin et le voyage sera parfois pénible, sinon dangereux. Et comme la précision est ici d'importance, disons, de suite, que si les gravures et les peintures les plus récentes de l'âge quaternaire tendent à se rapprocher de l'embouchure des cavernes, les images les plus anciennes [7] sont,

de la Peña : foyers moustériens, aurignaciens, vieux solutréen, magdalénien ancien, localisés dans un étroit couloir ouvert au fond du vestibule de la grotte. La masse des figures est en arrière, à distance respectueuse dans les derniers replis de la caverne. A noter cependant quelques gravures ou vestiges de gravures (cheval aurignacien, bison, traits vagues), sur les parois de ce vestibule, près de l'entrée, dans le voisinage de débris archéologiques, le tout en avant des foyers du couloir. — *Salitré* : important gisement à l'entrée. — *La Clotilde* : aucun vestige archéologique ; pas de gisement probable. — *Santian* : pas de sol archéologique, quelques traces de séjour à quelque distance de l'entrée ; les signes rouges sont à 80 mètres environ au delà. — Tels sont les résultats les mieux certifiés, dans l'état actuel de nos connaissances. Ils se peuvent résumer en ces termes : quelques grottes n'offrent aucune trace d'habitation ; dans plusieurs autres, les vestiges de séjour sont très superficiels, et ne témoignent pas en faveur d'une installation stable ; dans un nombre assez considérable de cas, la position liminaire des foyers habités est très nette ; enfin il y a des exceptions : il arrive aux gravures d'être en contact avec les foyers, ou d'être franchement localisées en avant de certains foyers. Si, comme nous pensons l'établir, les animaux ont été l'objet d'un culte à l'âge paléolithique, il est assez naturel que les troglodytes aient défendu parfois l'accès de leurs cavernes par l'image de leurs animaux protecteurs. Mais il semble très probable que les rites cultuels dont ces animaux étaient entourés, s'accomplissaient le plus souvent et de préférence, à l'intérieur des grottes, dans les parties situées au delà des foyers, et qu'en vertu de leur caractère sacré, ces sanctuaires aient été çà et là complètement interdits au séjour des hommes.

6. Pour les exceptions, voir note précédente.

7. On s'assurera de l'exactitude générale de cette remarque en vérifiant la position des groupes d'images classées par ordre de chronologie relative dans le ch. XIV des *Cavernes Cantabriques*. Une étude de détail nous entraînerait trop loin. Nous observons seulement que dans les grottes où seuls apparaissent les dessins les plus anciens, ces dessins occupent les parties les plus secrètes des grottes (exemple : La Clotilde,

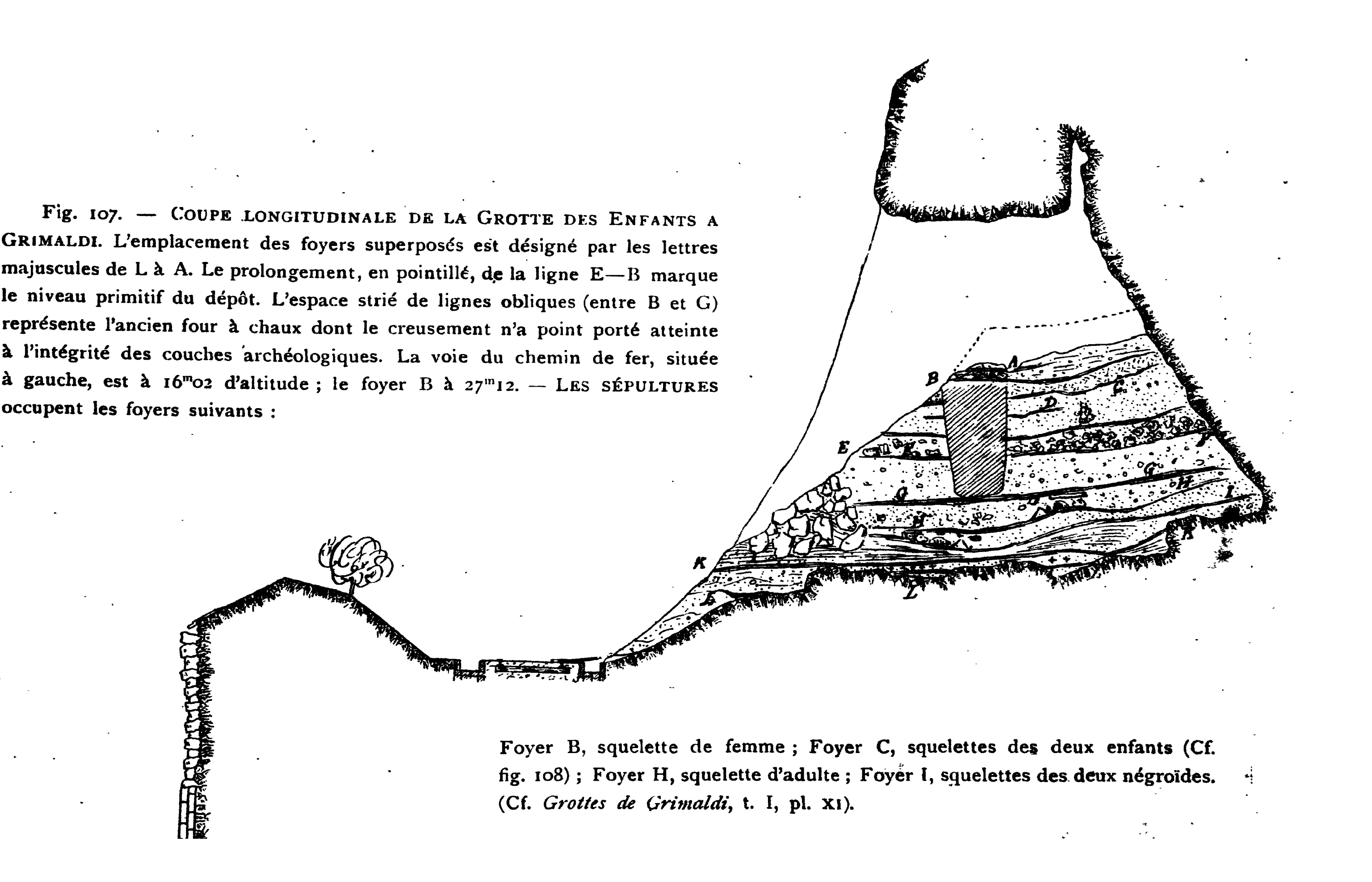


Fig. 107. — Coupe longitudinale de la Grotte des Enfants a Grimaldi. L'emplacement des foyers superposés est désigné par les lettres majuscules de L à A. Le prolongement, en pointillé, de la ligne E—B marque le niveau primitif du dépôt. L'espace strié de lignes obliques (entre B et G) représente l'ancien four à chaux dont le creusement n'a point porté atteinte à l'intégrité des couches archéologiques. La voie du chemin de fer, située à gauche, est à 16^{m}02 d'altitude ; le foyer B à 27^{m}12. — Les sépultures occupent les foyers suivants :

Foyer B, squelette de femme ; Foyer C, squelettes des deux enfants (Cf. fig. 108) ; Foyer H, squelette d'adulte ; Foyer I, squelettes des deux négroïdes. (Cf. *Grottes de Grimaldi*, t. I, pl. xi).

non pas toujours, mais habituellement localisées dans les parties les plus lointaines et les moins accessibles. En tout cas, il sera prudent de nous précautionner en vue de cheminements assez mouvementés.

A *Cova negra* (*fig.* 123, p. 239) une jolie salle ronde, spacieuse, ornée de colonnes naturelles incline fortement son sol vers l'intérieur. Le fond de cette salle se continue par un couloir qui forme une suite de culs-de-sac de plus en plus exigus. Où sont les dessins ? Dans la grande salle ? Nullement. Ils se blottissent dans l'un des replis entr'ouverts sur l'abside de la caverne [8].

A la *Haza* (*fig.* 124, p. 242), les images de plusieurs chevaux, d'un carnassier et d'un animal d'aspect indéterminable, — hyène ou cynocéphale, on ne sait, — se trouvent aussi tout à l'extrémité d'une seconde salle communiquant avec la première par un étranglement du rocher [9].

A *Covalanas* (*fig.* 125, p. 244), boyau de 81 mètres de longueur sur 6 de large, les peintures de biches en pointillé rouge (*fig.* 90, p. 164), ne commencent à s'apercevoir qu'à 70 mètres de l'ouverture [10].

A *Pindal*, grotte doublement pittoresque, parce qu'elle débouche sur l'Océan (*fig.* 126, p. 247), et qu'elle offre au visiteur le jeu véritablement féerique de ses magnifiques cristallisations, les dessins (entre autres celui d'un gros poisson), n'apparaissent qu'à 150 mètres de l'entrée, puis s'échelonnent à 255, à 300 mètres, et jusqu'au réduit terminal [11] (*fig.* 127, p. 249). Cet exemple est particulièrement significatif. La volonté de soustraire les images aux regards des profanes était poussée si loin que, même en face de la mer, alors qu'on n'avait pas à redouter les indiscrétions, on se croyait obligé encore de peindre ou de graver sur des parois rocheuses complètement séparées du monde

Quintanal, El Pendo) et que dans les grottes où toutes les phases sont représentées (Castillo, Altamira), les polychromes ne se rencontrent jamais à des profondeurs aussi éloignées de l'entrée que celles où atteignent les peintures ou gravures plus anciennes. Il ne semble pas d'ailleurs qu'il y ait lieu d'attribuer à ce fait une signification spéciale au point de vue religieux.

8. *Grottes Cantabriques*, *op. cit.*, p. 8.

9. *Ibid.*, p. 12.

10. *Ibid.*, p. 16.

11. *Ibid.*, p. 60.

extérieur. Or les profanes, ici, ne pouvaient être que les propres membres de la tribu [12].

Ces excursions sont relativement aisées. Mais voici que les difficultés vont surgir. A *la Sotarriza*, la grotte forme un long boyau à peu près rectiligne (*fig.* 128, p. 251). Le plafond demeure sensiblement horizontal. Mais le sol fuit littéralement sous les pieds, par un talus de pierrailles mobiles à pente voisine de 45 degrés, qui vous mène à 30 m. plus bas sur une pente moins oblique mais extrêmement glissante de convexités argilo-stalagmitiques. Bientôt le sol devient un peu plus aplani, mais on est arrêté par une fondrière de 1 m70 de profondeur sur 3 m. de long. Les parois sont à pic. On ne peut facilement les franchir sans aide. Au delà, la voie est libre, mais le plancher reste glissant. Or jusqu'au dernier mètre de cet étrange souterrain, pas une figure n'est apparue. Seulement, lorsqu'on est sur le point de buter contre la paroi terminale, tout à coup, sur la gauche, à la hauteur des yeux un petit cheval se détache en tracé linéaire. Ainsi, pour venir le peindre, l'artiste a dû dévaler la pente instable des cailloux, se tenir en équilibre sur le plancher glissant des stalagmites, franchir la fondrière. Et comme s'il n'eût pas été rassuré d'avoir amoncelé derrière lui tant d'obstacles, il est allé, aussi loin que possible, inscrire sur un pan de rocher, ce modeste dessin que nous retrouvons intact après des milliers d'années. Qu'est-ce donc que l'art décoratif peut avoir de commun avec cet appétit de clandestinité? Ou plutôt à quelle manipulation secrète l'homme est-il venu se livrer au fond de ce terrier inhabitable [13]?

A *Salitré* (*fig.* 129, p. 253), la grotte mesure 165 mètres de longueur. A peine a-t-on traversé une sorte d'antichambre de 10 mètres d'étendue, que l'on est arrêté par d'énormes éboulis de rochers, laissant à peine, de chaque côté, un étroit passage pour se glisser, sans trop de mal, à l'intérieur. Les peintures se trouvent au delà. Les premières ont été reconnues à 75 mètres, et les dernièrs à 155 mètres de l'entrée. Et les plus éloignées sont aussi les plus anciennes, car elles appartiennent,

12. Rappelons, en outre, que la grotte de Pindal ne semble pas avoir été habitée par les troglodytes. On n'en sera pas surpris si l'on veut lire la description que les explorateurs nous donnent de cette caverne extrêmement accidentée (cf. *ibid.* p. 62-63).

13. *Ibid.*, p. 9.

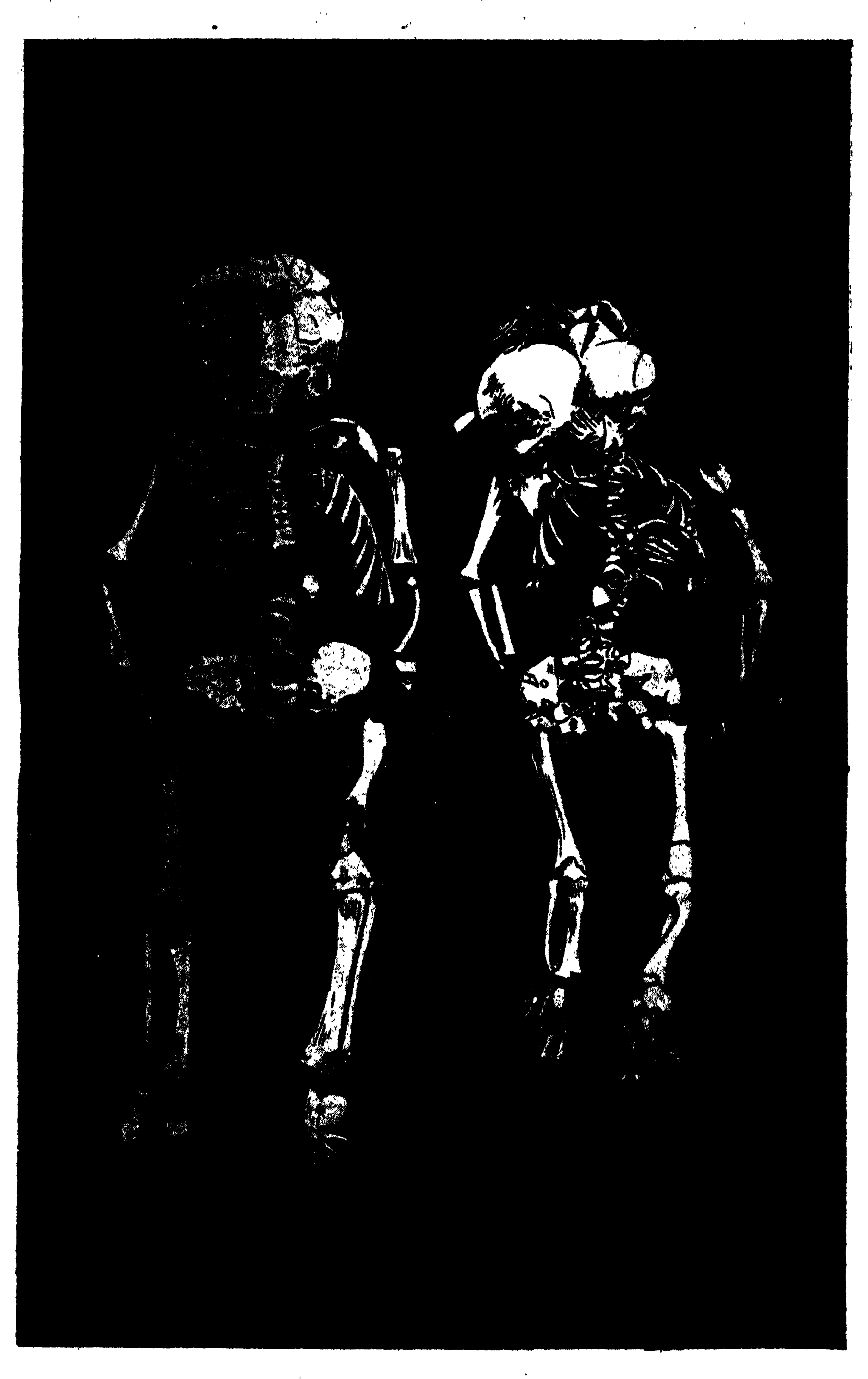


Fig. 108. — SÉPULTURE DES DEUX ENFANTS, exhumée par M. E. RIVIÈRE en 1874. (Actuellement à l'Institut catholique de Paris).

comme à la Sotarriza à la phase des tracés linéaires noirs [14].

A *El Pendo*, la grotte forme une énorme salle oblongue à pente très rapide (*fig.* 130, p. 255). Elle se prolonge par un étroit boyau extrêmement contourné, élevé souvent de 4 à 5 mètres, mais si resserré qu'on n'y peut, en plusieurs points, passer sans efforts. Et c'est dans ce boyau impraticable que se cache, à droite et à portée de la main, l'unique paroi gravée de la grotte. La gravure représente des oiseaux qui ressemblent à des pingouins [15].

A *la Clotilde* (*fig.* 131, p. 257), la situation se complique. La salle principale mesure 88 mètres de longueur. Un immense couloir s'y rattache. Dans ce couloir, on peut s'engager à genoux et parvenir sans trop de peine à une sorte de chatière resserrée, coïncidant avec une élévation de la voûte. Après avoir escaladé cette sorte de saut-de-loup, on pénètre dans un autre couloir large d'environ deux mètres et qui se poursuit, en serpentant, quelques centaines de mètres. Le sol, généralement argileux ou sableux, est fréquemment envahi par des flaques d'eau plus ou moins étendues qui, bien souvent, empêchent le visiteur de poursuivre son chemin à pied sec. Vers 80 mètres de l'entrée, le corridor bifurque mais les deux branches se rejoignent presque aussitôt. Plus loin, un cône de stalagmites très déprimé obstrue presque complètement la galerie et oblige à se traîner à genoux. Enfin on parvient à un point où le plafond présente une sorte d'enduit argileux, continu, qui se retrouve également en divers points des murailles. Si l'on a eu la patience d'accomplir l'agréable voyage que l'on vient de décrire, on discernera, sur ce plafond, de grossières figures de bœufs, une tête de lion des cavernes et deux signes cabalistiques, tracés au doigt sur l'argile : ce sont les plus vieilles gravures de l'aurignacien. Et l'on conclura, avec raison, que décidément, l'art paléolithique semble de moins en moins, par ses origines, se rattacher à des préoccupations d'ordre exclusivement esthétique [16].

Aussi bien, le cas de *la Clotilde* n'est-il point isolé. A *Marsoulas* (Dordogne), à 36 mètres de l'entrée, la caverne s'étrangle au point qu'on ne peut plus avancer qu'à genoux et en rampant [17].

14. *Ibid.*, pp. 23 et 25.
15. *Ibid.*, pp. 36-38.
16. *Ibid.*, pp. 40-41.
17. *Anthropologie*, t. XVI, p. 440.

A *Niaux* (Ariège), la galerie mesure environ 1400 mètres (*fig.* 132, p. 259). Or, au 250e mètre une stalagmite obstrue le passage et ne laisse subsister qu'un orifice très étroit. Les premières peintures se découvrent à 460 mètres au delà [18].

A *Font-de-Gaume* (Dordogne), le souterrain, large tout au plus de 2 ou 3 mètres, semble se terminer par une salle étroite et contournée (*fig.* 133, p. 262) : « A première vue, on n'y voit pas d'issue, il semble qu'on soit dans un cul-de-sac. Mais cependant, deux étroits pertuis s'ouvrent l'une à droite, derrière quelques draperies de calcite et au ras du sol, l'autre à gauche et en face, à 1 mètre 70 de hauteur, véritable chatière où des personnes de moyenne corpulence ne passent qu'avec difficulté. D'anciens visiteurs du pays avaient surnommé ce pertuis *le Rubicon*, sans doute à cause des hésitations que la perspective de le franchir faisait naître [19]. » Et en effet, il ne mesurait guère que 40 centimètres de large sur 90 de hauteur. Les Paléolithiques n'ont pas hésité à franchir *le Rubicon ;* les plus magnifiques peintures de la grotte de Font-de-Gaume s'étalent sur les parois situées derrière cet étroit guichet.

A rapprocher et à comparer ces curieux dispositifs qui manifestent le rapport des dessins avec l'architecture des grottes, on est en droit, non seulement de supposer, mais d'affirmer que si l'artiste quaternaire cachait si soigneusement ses chefs-d'œuvre, c'est parce qu'il les avait investis d'un caractère spécial, à part. Et, sans vouloir encore trancher le débat, notons simplement que l'isolement, le secret, le mystère conviennent tout à fait bien à des objets considérés comme sacrés.

A ce point de vue, l'un des exemples les plus typiques nous est fourni par la grotte de *la Pasiega* [20] (*fig.* 134, p. 265). On y accède, ou plutôt on y descend, non par un portique majestueux, mais par une espèce de trou d'homme qui conduit, grâce à un boyau d'une huitaine de mètres, à un carrefour assez spacieux. Sur ce carrefour s'embranchent nombre de corridors. Dans les environs immédiats de l'entrée, aucune image. A droite une galerie s'enfonce et donne naissance à trois salles latérales. Les deux premières ne comportent non plus aucun dessin. Ce n'est

18. *Ibid.*, t. XIX, p. 25.
19. *Font-de-Gaume, op. cit.*, pp. 22-23.
20. *La Pasiega, op. cit.*, Description détaillée, pp. 1 à 6, de cet ouvrage.



Fig. 109. — Sépulture des deux négroïdes de la Grotte des Enfants, à *Grimaldi*. (Fouilles du Prince de Monaco, 1901). Cf. *Grottes de Grimaldi*, t. II, pl. II. (Le crâne de la vieille femme, à gauche, a été relevé. Sa position primitive est donnée par Verneau, *Anthropologie*, t. XIII, p. 567).

qu'au niveau du 75e mètre que les figures enfin se découvrent, soit au fond de la galerie principale, soit dans la troisième galerie latérale, en retour vers les pentes de la vallée. Mais là, elles foisonnent. Si l'on revient au point de départ, et que de là on se dirige vers la gauche on se perd littéralement dans un lacis de couloirs fort accidentés. L'un de ces couloirs a été jadis un canal naturel où les eaux coulaient pour se déverser avec un bruit de cascade, dans des galeries inférieures, par des puits qui sont de véritables précipices mesurant jusqu'à 13 mètres de profondeur. Si jamais le souci du décor a pu germer dans le cerveau d'un Paléolithique, ce n'est pas au sein de ce dédale embrouillé et ingrat. Or comment se fait-il qu'aux endroits les plus périlleux, au-dessus même des précipices, on ait découvert des peintures d'animaux et des signes, d'ailleurs inintelligibles? Affronter ce passage était une entreprise si pleine de risques que les explorateurs eux-mêmes furent tentés d'y renoncer. Sans conviction ils se hasardèrent. Ils furent récompensés de leur effort. Contre toute attente, ce canal dangereux menait à une grande salle tout encombrée de peintures et de gravures. Cette salle était bien gardée !

Du reste, il est intéressant de noter les remarques, prises sur le vif, que la Pasiega suggère à ses courageux explorateurs. « La grotte, disent-ils, se prête médiocrement aux nécessités d'une habitation ; l'accès en est trop escarpé, les entrées trop étroites et trop resserrées, même à supposer que toutes aient été ouvertes autrefois [21]. » Mais si la grotte n'a pas été habitée, à quoi donc a-t-elle bien pu servir ? Ecoutons la réponse : « Nulle part peut-être, plus que dans le labyrinthe de la Pasiega, aux galeries parfois périlleuses, s'ouvrant par d'étroits pertuis au sommet d'une côte inaccessible, nous n'avons eu le sentiment du mystère voulu et recherché, dans une arcane interdite aux profanes [22]. »

Cette impression d'ensemble est soulignée par quelques détails plus spéciaux. Ainsi dans la salle centrale de la Galerie B, (n° 3 du plan de la page 265 (*fig.* 134), à 4 mètres du sol, se détache un assemblage de signes que leur auteur a sûrement voulu mettre en évidence (*fig.* 135, p. 268). Ce sont des points, des taches irrégulièrement disposés ; un signe en E majuscule avec barre centrale géminée. A gauche de ce signe, deux pieds

21. Cf. *supra*, p. 207, note 5.
22. *La Pasiega*, p. 54.

humains reliés par les talons. Puis un signe tectiforme rappelant ceux de Font-de-Gaume et de Marsoulas. Il y a là, certainement, une inscription. Sa position en vedette suggère l'idée d'une sorte d'écriteau destiné aux profanes qui oseraient franchir le seuil d'un sanctuaire réservé aux initiés [23]. De même au centre de la fameuse salle défendue par le canal et les précipices, s'élève un accident rocheux en forme de siège ou de trône : « Il semble très probable qu'une portion du dossier... a été plus ou moins régularisée. Si l'on entrait dans cette perspective, ajoute l'abbé Breuil, on pourrait imaginer que la salle G si difficile d'accès, surtout avec de mauvaises lumières, était l'antre mystérieux de quelque sorcier célèbre [24]. »

C'est là, nous le voulons bien, une hypothèse. Au moins retenons que si le Primitif préhistorique est venu à la *Pasiega*, — et il y est venu pendant des siècles, — ce ne fut point pour satisfaire la fantaisie de ses goûts artistiques, mais pour s'adonner à certaines pratiques dont les gravures et les peintures constituaient l'élément fondamental.

L'impression du « mystère voulu et recherché », on l'éprouve, aussi intense, au *Tuc d'Audoubert*, exploré, en 1912, par M. le comte Bégouen et ses fils [25]. L'entrée de la caverne est « défen-

23. *Ibid.*, pp. 36-37.

24. *Ibid.* p. 5 et planche XXIV, la photographie du « Trône ».

25. La description suivante résume l'article publié par le Comte Bégouen, *Anthropologie*, t. XXIII, pp. 657-665, Les *statues d'Argile de la caverne du Tuc d'Audoubert (Ariège)*. Notons également, à ce propos, une autre caverne découverte, en juillet 1914, par les trois fils du comte Bégouen, et qui, pour cette raison, a reçu le nom de Caverne des *Trois-Frères*. Elle est située à Montesquieu-Avantis (Ariège), entre celles du *Tuc-d'Audoubert* et d'*Enlène*. Elle est très difficile d'accès et de parcours. Elle mesure environ 300 mètres. Elle renferme une grande quantité de gravures pariétales d'époque aurignacienne et magdalénienne, représentant 14 espèces animales, y compris l'homme : Rhinocéros, Mammouth, Félin, Bison, Cheval, Renne, Chamois, Cerf, Bouquetin, Ours, Carnivore, Oiseaux, Poisson et homme. Ces dessins sont *toujours dans les recoins les plus inaccessibles et au fond de la grotte*. Dans les galeries latérales il y a des mains négatives rouges et des points noirs et rouges en ligne. Au fond se trouve un grand signe claviforme rouge de 40 cm. de long. Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. le comte Bégouen qui a bien voulu nous communiquer les deux photographies de la p. 103 (*fig.* 62) et de la p. 271, *fig.* 136, présentées déjà par lui à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

due par un bief formé par la résurgence du Volp ». On traverse, en barque, la distance d'une soixantaine de mètres. Au delà, de larges flaques d'eau parsèment encore le sol. Ce n'est là qu'un vestibule. A cent soixante mètres de l'ouverture, une petite falaise se dresse. Elle borde « de vastes salles ornées de superbes concrétions calcaires d'une éblouissante blancheur et affectant



Fig. 110. — L'HOMME « ÉCRASÉ » DE LAUGERIE-BASSE, (d'après CARTAILHAC, *La France préhistorique* [2], p. 110.)

les formes les plus pittoresques ». Déjà, ici, on relève quelques traces de peintures. Mais on est loin de compte. Dans un coin de l'une de ces premières salles, une cheminée monte, « d'abord droite, puis s'incurvant en hélice vers le haut ». Elle mesure 12 mètres 50 et on y grimpe « en s'agrippant aux aspérités du roc ». Au sommet, s'ouvre un couloir, suivi d'une salle très étroite et très basse. Sur les parois, plusieurs dessins de style aurignacien ont été gravés. Au fond, une barrière de stalagmites obstrue soudain la route. Sa présence prouve que *jamais*,

depuis les temps préhistoriques, aucun être humain n'a pénétré plus loin. Les explorateurs durent pratiquer une ouverture dans ce rideau rigide. Or, le couloir se continue et voici qu'au plafond, on discerne des lacis semblables à ceux qui furent tracés sur les rochers d'Altamira, de Gargas, de Hornos de la Peña. L'homme quaternaire avait donc jadis connu ce réduit, avant la formation des stalagmites. Mais le réduit, à son tour, s'évase et s'élargit en une autre salle élevée dont le sol argileux était labouré de griffades d'ours. Çà et là, des tas d'ossements d'animaux. Autour de ces tas, le sol a été piétiné, car on discerne des traces de pieds humains, les pieds mêmes des troglodytes qui avaient abattu les bêtes dans ce repaire.

Laissons maintenant la parole à M. Bégouen : « Un peu plus loin on rencontre sur la droite une petite salle en contrebas où l'on accède par une sorte de falaise d'argile où l'on voit des traces du passage des hommes et des ours. Pour se retenir sur ces pentes glissantes les ours ont incrusté profondément leurs griffes qui ont marqué des sillons longs et tortueux. Leurs poils mêmes ont laissé des empreintes. Quant aux hommes, ils ont enlevé de l'argile comme dans une carrière, et on voit encore sur le sol de petits boudins de terre qui après avoir été soigneusement pétris et roulés à la main ont été abandonnés à l'entrée de cette salle.

« Le sol en est uni, mais on y distingue de profondes dépressions au milieu d'un lacis de lignes courbes dont nous n'avons pu saisir le sens. Ces dépressions ne sont autre chose que des empreintes de talons humains... Mais pourquoi n'y a-t-il là que des talons, car nous n'avons encore trouvé en cet endroit ni un pied complet, ni empreinte d'orteils, tandis que, je l'ai déjà dit, en d'autres points de la caverne nous avons relevé la marque très nette de doigts de pieds. Le plafond de cette salle est suffisamment bas, pour que tout près de l'entrée on ne puisse plus se tenir debout. On devait donc être accroupi. D'autre part, les traits sinueux tracés sur l'argile avaient peut-être un sens rituel qui nous échappe. J'en arrive à me demander si nous ne sommes pas là en présence des traces de quelque cérémonie magique comme celles qui sont encore en faveur chez certaines peuplades de l'Australie ou de l'Afrique, et où les initiés doivent marcher selon un rite spécial.

« Nous sommes d'ailleurs tout près du fond de la caverne, qui pouvait être en quelque sorte le sanctuaire où loin des yeux

profanes la tribu conservait le fétiche ou l'idole, qui dans l'espèce auraient été des bisons d'argile ».

C'est en effet dans ce dernier réduit qu'ont été découverts les fameux Bisons (*fig.* 137, p. 274), qui ont valu, à l'exploration de la grotte du Tuc d'Audoubert, une place d'honneur dans les Annales de la Préhistoire. Et lorsqu'on a suivi la longue et captivante description que les explorateurs de cette caverne ont écrite d'après leurs souvenirs encore tout récents, il est bien difficile d'échapper à la conclusion suggérée par l'espect des lieux. Ces statues de Bisons, pétries dans l'argile, entourées d'empreintes de talons humains, reléguées à l'extrémité d'une série de salles, de grottes séparées ici par des terrasses, là par une cheminée abrupte, quelle pensée pourraient-elles éveiller sinon celle d'un mystère « voulu et recherché », mystère dont seule la mentalité religieuse de l'homme quaternaire nous livrera le secret.

Ainsi, peu à peu, nos premiers soupçons se confirment. Non seulement nous sommes sûrs désormais que l'art quaternaire n'est pas à lui-même sa propre fin, mais que le but supérieur auquel il est subordonné pourrait fort bien appartenir, en définitive, à la sphère des idées et des sentiments religieux. Ne lâchons point cette piste. Essayons de la serrer de plus près encore, s'il est possible.



L'artiste paléolithique dissimule ses œuvres dans les cavernes et souvent dans les parties les plus profondes de ces cavernes, défendues par des obstacles naturels. Ce n'est point assez dire. Souvent aussi, il choisit pour les dessiner, les emplacements les plus inattendus.

Parfois, les images occupent une position tellement abrupte que l'on se demande comment les artistes ont pu y atteindre. A *Santian*, les signes rouges, en forme de mains ou de boumerangs, sont dessinés en haut d'une paroi (*fig.* 138, p. 279 ; cf. *fig.* 60, p. 99) disposée de telle sorte qu'on ne peut toucher directement la partie supérieure des peintures. Il a fallu que l'artiste ou bien se servît d'un instrument allongé, ou d'un escabeau, ou bien qu'il grimpât sur les épaules de ses compagnons. Pourquoi ce luxe de précautions ? Aurait-on craint, par hasard, que

les signes ne fussent souillés par des contacts profanes [26] ?

A *la Loja*, les hommes ont choisi pour exécuter une série de six figures gravées de bœufs (*fig.* 71, p. 123), une surface perchée à 6 mètres du sol au sommet d'une pyramide de stalagmites. Or, l'espace manque pour se tenir au sommet de la pyramide à surfaces raides et glissantes et il faut constamment sur-



Fig. 111. — L'HOMME DE CHANCELADE (d'après Michel HARDY, *La station quaternaire de Raymonden*, p. 48).

veiller l'équilibre ; « on a littéralement le ventre et la figure contre la paroi ornée... C'est pourtant dans une position aussi instable que le dessinateur s'est tenu durant l'exécution [27]. »

Par contre, et beaucoup plus fréquemment, les images sont soigneusement abritées sous des saillies rocheuses. A *Niaux*, un certain nombre de peintures se trouvent dans des conques naturelles formées par les sursauts du roc. Il faut se donner la

26. *Grottes Cantabriques*, *op. cit.*, pp. 28-29.
27. *Ibid.*, pp. 55-56.

peine de les chercher, car elles ne peuvent être vues que par très peu de personnes à la fois et accroupies plus ou moins [28]. A *Altamira*, la hauteur du grand plafond où furent exécutés les splendides polychrômes que nous admirions naguère, varié seulement de un mètre à deux mètres. Pour circuler sous quelques-unes des plus belles figures, il faut fléchir les genoux et baisser la tête. Il s'en suit que pour les distinguer et les comprendre on doit s'asseoir ou même se coucher par terre. Les artistes paléolithiques ont donc rempli leur besogne dans les conditions extraordinairement pénibles qui s'imposent aux visiteurs désireux de voir et de saisir leurs travaux [29]. A *Marsoulas*, nous avons constaté l'existence d'un petit couloir qui coupe la grotte en deux parties. Or sur la paroi de cet étranglement où l'on peut à peine se tenir debout, quatre jolis bisons noirs ont été dessinés, on devine au prix de quelles difficultés [30]. A *la Pasiega* des dessins se dissimulent dans des niches ou dans des réduits surbaissés [31]. A *Hornos de la Peña* (*fig.* 139, p. 282), certaines images sont également situées dans les concavités de la roche. Une figure humaine occupe un espace de la dimension d'une simple niche, où l'on ne peut se tenir qu'accroupi [32]. A *Castillo*, on observe que « beaucoup des petits dessins en noir modelé sont soigneusement cachés à la vue dans des recoins très étroits où il faut se glisser pour les voir [33].

Notons enfin, dans plusieurs grottes, des anfractuosités un peu plus grandes où les images s'accumulent parfois avec une véritable profusion. A *Altamira* ce sont des signes en forme d'échelles [34] (*fig.* 140, p. 284) ; à *Font-de-Gaume* ce sont des bisons noirs et bruns [35]. A *la Pileta* la prolixité des dessins

28. *Anthropologie*, t. XIX, p. 27.
29. *Altamira, op. cit.*, p. 76.
30. *Anthropologie*, t. XVI, p. 440.
31. *La Pasiega, op. cit.*, p. 3.
32. *Grottes cantabriques, op. cit.*, pp. 96-98. cf. *infra*, fig.
33. *Ibid.*, p. 147.
34. *Altamira, op. cit.*, pp. 40, 65 et pl. IV. « L'aspect général des lieux, la situation des signes, tout contribue à impressionner le visiteur moderne qui cherche à deviner quelque chose de la vie et des mœurs de l'homme d'autrefois ; là, tout indique un lieu consacré. »
35. *Font-de-Gaume, op. cit.*; p. 83. C'est la partie de la grotte appelée « salle des petits bisons » : « Le recoin... est fort restreint ; sur la gauche, un entablement qui s'avance en diminue encore l'espace, et cinq

est telle que, spontanément, les explorateurs ont baptisé l'endroit du nom de « sanctuaire [36]. »

Et en effet, ces réduits, ces recoins, ces concavités, ces niches, s'il est permis d'employer cette comparaison, sont à la grotte tout entière ce que les chapelles qui bordent les nefs et les absides des cathédrales sont à la totalité de l'édifice majestueux qui les contient. Mieux encore on dirait qu'une âme religieuse anime la caverne paléolithique et se manifeste, affleure partout dans les moindres replis de ce rude tissu de pierre. Et l'on se représente l'homme quaternaire, prosterné dans une attitude suppliante, devant ces images gravées ou peintes qui semblent le mettre en rapport avec des forces mystérieuses tutélaires ou redoutables.

Et du moment que les images pariétales paraissent revêtues d'un sens religieux, les gravures sur objets, à leur tour, devront avoir le même sens [37]. C'est qu'en effet, entre ces deux groupes

personnes y sont bien mal à l'aise ; c'est cependant là que les figures peintes s'accumulent et se pressent davantage ; on y distingue une douzaine de Bisons et quelques autres figures, et cependant des efflorescences calcaires ont recouvert une bonne partie des parois et de la voûte surbaissée ».

36. *La Pileta*, *op. cit.*, p. 13 : « réduit où il est presque impossible de se tenir debout ; espace réduit et caché... ». On peut rattacher, semble-t-il, au groupe de ces recoins, le « salon noir » de *Niaux*. Cf. *Anthropologie*, t. XVII, p. 622.

37. Cette conclusion générale demande à être précisée. Elle le sera peu à peu au cours de ce travail, avec l'aide surtout des parallèles ethnographiques. Il suffira, pour le moment, de disposer quelques jalons. L'interprétation des images gravées ou sculptées sur objets doit, au moins en principe, tenir compte de deux éléments distincts : 1° le caractère des figures représentées ; 2° la destination des objets que ces figures décorent. La spécification de ce second élément peut, en effet, livrer de précieux indices sur les raisons qui ont inspiré aux artistes quaternaires le souci de décorer les instruments à leur usage.

I. A se placer au premier point de vue, la classification est relativement facile. Les images se répartissent en trois catégories fondamentales : *a)* représentations humaines ou anthropoïdes : *b)* représentations animales ou végétales ; *c)* ornements géométriques, ou ornements dont la stylisation est trop avancée pour se rattacher, à première vue, aux catégories *a* et *b*. Nous parlerons au ch. VII des figures humaines et anthropoïdes qui, dans l'ensemble, ont une signification religieuse. Les figures végétales, nous l'avons dit, sont extrêmement clairsemées dans l'art paléolithique. L'immense majorité des modèles est emprunté au monde animal, (*cf.* ch. II), et cette prédominance incontestable sug-




Fig. 112-113. — *A gauche*, sépulture de L'HOMME DU CAVILLON (R. RIVIÈRE, 1872).
A droite, sépulture de L'HOMME DU FOYER H.
(Cf. *Grottes de Grimaldi*, t. II, pl. 1.)

de figures, l'unité est frappante. La différence des dimensions ne saurait être invoquée pour établir de l'un à l'autre une ligne

gère, à elle seule, l'identité des fins de l'art manuel et de l'art pariétal. Quant aux ornements, nous avons déjà observé (ch. II), qu'un certain nombre d'entre eux pouvait être expliqué par la dégénérescence progressive de représentations animales. Il reste cependant un groupe considérable de décorations qui ne paraissent pas être dérivées de thèmes naturalistes, et cela d'autant moins qu'on les constate dès le début de l'âge du Renne, à une époque où le procédé de stylisation n'était pas encore en vigueur. Elles sont habituellement obtenues par des assemblages de points et de lignes, donnant, en gros, les combinaisons suivantes : lignes longitudinales de points (ex. : GIROD. *Laugerie-Basse*, pl. XXXII, 5) ; coches latérales *(ibid.*, IX, 9) ; mamelons *(ibid.*, XIX, 6) ; tubercules *(ibid.*, XXX, 2 a-b) ; stries longitudinales *(ibid.*, XIX, 7) ; stries transversales *(ibid.*, XXVII, 3, 36) ; stries obliques *(ibid.*, XLI, 3) ; lignes courbes allongées ou ondulées *(ibid.*, XLI, 7) ; points avec lignes droites ou courbes ; lignes droites reproduisant une figure déterminée : croix, chevrons, losanges, hexagones *(ibid.*, VII, 3 ; IX, 8 ; IX, 11 ; VI, 8). On ne voit pas que ces décorations purement géométriques puissent se rattacher à des idées religieuses. Les « coches » qui ornent certains bâtons (cf. DÉCHELETTE, *Manuel...*, p. 236-237), assez fréquemment recueillies dans les stations de l'époque aurignacienne, sont probablement des signes mnémotechniques. Et ce serait le lieu d'examiner si plusieurs groupes de signes ne représentent pas les premiers essais d'écriture. Les conclusions de PIETTE à ce propos ne sont pas généralement reçues par les préhistoriens, (cf. *Anthropologie*, t. VII, pp. 412 et suiv. ; t. XV, pp. 162 et suiv. ; DÉCHELETTE, *Manuel...*, p. 234). On se refuse à croire que les Paléolithiques aient inventé l'alphabet. Posée sous cette forme, la question est peut-être trop pressante. Il n'y a rien à tirer des prétendues inscriptions alphabétiformes des stations pyrénéennes. Mais, après la découverte de « l'inscription » de *la Pasiéga*, il nous semble difficile de refuser à nos troglodytes l'usage de signes hiéroglyphiques, ou tout au moins pictographiques, destinés à exprimer des idées, à éveiller des souvenirs. (Voir à ce propos, le curieux commentaire explicatif d'une peinture pariétale de *Niaux*, par E. CARTAILHAC, *Anthropologie*, t. XIX, p. 36, et l'interprétation des galets du Mas d'Azil, par PIETTE, *ibid.*, t. VII, pp. 385 et suiv.). Une étude minutieuse nous apprendra peut-être si quelques-uns de ces signes ont eu une valeur reconnue par l'ensemble les tribus paléolithiques ; ou si chaque tribu possédait son « système » indépendant ; ou, enfin, si la valeur des signes était soumise au simple caprice des temps, des circonstances et des individus, supposition peu vraisemblable, puisque, on le dira plus loin, l'art quaternaire était l'objet d'une fonction sociale.

II. Si maintenant nous passons au second point de vue (destination des objets), nous nous heurtons parfois à des difficultés inextricables. S'il est des pièces dont la « finalité » est absolument claire (aiguilles,

de démarcation précise. Si l'artiste a exécuté en grand, sur les parois des grottes, ses thèmes familiers, c'est parce qu'il

flèches, harpons hameçons, sagaies), ou se laisse aisément deviner (propulseurs, cousoirs, épingles, broches, poinçons, spatules, godets, flacons à couleurs, sifflets ; pièces percées d'un trou de suspension, telles que figurines en bois de renne, en os, en pierre de quartzite, de schiste cristallin, de lignite, de gneiss, etc., coquillages et dents perforées), et qui peuvent être hardiment assignées non seulement à la catégorie parure, mais à la catégorie amulettes, il en est d'autres dont la signification nous échappe complètement. Telles sont les fines baguettes, aplaties sur une face, convexes sur l'autre face, et que l'on rencontre, çà et là, accolées deux à deux par leurs faces planes ; ou encore les objets qualifiés par PIETTE d'instruments de tissage, de navettes ; ou encore les petits os d'oiseaux, que le même savant considérait comme des « appeaux » et des « flûtes de Pan » ; ou encore ces disques, ces rondelles, perforées ou non d'un trou central et qui portent soit des figures d'animaux, d'hommes, soit des rayons convergents vers le centre (cf. PIETTE, *L'art pendant l'âge du Renne*, pl. I ; IV, 1 ; XXXVII, 8, 8 a ; LXIX, 11, 11 a ; LXXXVIII, 11, 11 a ; XCVIII, 7, 7a ; C, 4, 4a ; GIROD, op. cit., pl. VI, 12 ; XXI, 6a, 6b ; XXIII, 7a, 7b, etc.) ; ou encore les bâtons de bois de Renne, dont les andouillers, simples ou doubles, perforés ou non perforés à leur base, sont souvent sculptés en têtes d'animaux (ex. : PIETTE, *op. cit.*, pl. VI, 1 et 1a, etc.) ; ou encore les bâtons, d'aspect plus grêle, percés d'un ou de plusieurs trous, connus sous le nom de « bâtons de commandement » (Cf. *Anthropologie*, t. XVI, p. 428 ; *Altamira*, *op. cit.*, p. 131), et qu'on estime ressembler aux « bâtons magiques » des Eskimos ; ou encore, et enfin, tout un lot de fragments assez informes, d'os, de galets schisteux, calcaires, qui portent soit des gravures isolées, soit de véritables fouillis d'images, comparables aux « complexes » et aux « paquets » de peintures et de gravures exécutées sur les parois des cavernes. Dans ce dernier lot, M. CARTAILHAC voit « des notes d'artistes, quelque chose qui correspondrait à des pages d'album, à ces feuilles volantes que nos dessinateurs couvrent d'esquisses aux heures d'études. Cette hypothèse, pour séduisante qu'elle soit, nous paraît controuvée au moins par un fait assez précis. Dans son album, M. PIETTE *(op. cit.*, pl. LVII) a reproduit une palme de Renne, portant l'image d'un cerf gravé. A l'encolure de la bête, le dessinateur a tracé, d'après son modèle, deux traits distincts, et qui tranchent sur l'ensemble des stries dont le col, les flancs, le poitrail et le ventre de l'animal ont été incisés par l'artiste quaternaire. Or, en réalité, ces deux traits sont convergents et forment une *tête de flèche* nettement reconnaissable. Cette flèche, que, nous le verrons plus tard, on retrouve si fréquemment sur certaines images (pariétales ou non), a une signification magique ou religieuse. Il est donc plus simple de penser que la pièce ainsi gravée, et, par extension, les pièces similaires (les « ostraca » suivant l'expression de l'abbé BREUIL), ont une valeur directement magique et religieuse. Elles servent, *en petit*, aux mêmes rites que ceux dont les figures pariétales étaient le centre et le moyen :



Fig. 114. — Triple sépulture de LA BARMA GRANDE à *Grimaldi.*
A droite, squelette d'adulte ; *A gauche*, squelette de jeune homme ;
Au centre, squelette de jeune femme. (Cf. *Grottes de Grimaldi*, t. II, 1, p. 25).

disposait d'un espace plus considérable. Encore convient-il de ne point trop insister. Il est de minuscules gravures murales dont les dimensions excèdent à peine celles des gravures sur objets. Tels sont par exemple les dessins incisés sur les palmes de renne ou sur les plaques de calcaire découvertes à Laugerie-Basse, à Bruniquel, au Mas d'Azil. De part et d'autre aussi ce sont les mêmes procédés, le même souci d'exactitude, le même sentiment de la réalité, la même préférence accordée aux modèles du règne animal.

Tout au plus pourrait-on objecter que sur les outils et les instruments, la stylisation est beaucoup plus avancée que sur les parois des cavernes. Pourquoi ? Il serait peut-être facile de découvrir la raison de cette anomalie. La stylisation simplifie, réduit à leurs éléments essentiels les traits de l'objet naturel. Elle réalise donc une économie de place et une économie d'efforts. Or l'artiste qui travaille une matière exiguë et généralement dure ou délicate, sera plus porté à simplifier que l'artiste qui a devant lui une surface vaste et relativement plus malléable et plus tendre. En tout cas, la stylisation, qui apparaît surtout aux dernières phases du magdalénien, ne s'inscrit pas en faux contre la valeur religieuse des images gravées sur les objets manuels. Bien au contraire, l'art stylisé, avec son symbolisme plus accentué, occupe partout, dans la religion des peuples civi-

ce sont, si l'on veut, des figures à envoûtement, de format plus réduit.

Quoi qu'il en soit, au terme de cette longue enquête, nous pouvons formuler une appréciation générale sur les rapports qui unissent les figurations et les objets que ces figurations décorent : à examiner l'ensemble des documents, on peut dire que *l'artiste quaternaire, toutes les fois qu'il le pouvait sans nuire à la destination technique d'un outil ou d'une arme ornait ceux-ci de figures sculptées ou gravées, empruntées de préférence à des modèles animaux.* Si les flèches, sagaies, harpons, etc., ne sont pas ornés de telles figures (mais uniquement de motifs linéaires, géométriques), c'est probablement qu'à subir une manipulation de ce genre, l'objet eût perdu de sa force naturelle. En revanche, les propulseurs, les spatules, les broches, les flacons, etc., sont décorés avec soin. *Et tout se passe comme si la présence d'une figure animale était, elle aussi, nécessaire à la finalité de l'outil ou de l'instrument.* Ce fait, souligné par de nombreux parallèles ethnographiques, rend vraisemblable l'interprétation magico-religieuse, proposée par les préhistoriens, et qui sera exposée au ch. VIII. Quant aux objets qui ont *de soi* une valeur religieuse (amulettes, bâtons magiques, etc.), leur décoration s'explique sans difficulté.

lisés comme dans la religion des peuples primitifs, une place prépondérante.

Et c'est pourquoi, embrassant d'un seul coup d'œil tous les indices que nous venons de recueillir, et toutes les impressions que nous avons éprouvées au cours de ce rapide voyage à travers les grottes paléolithiques, il nous est permis de formuler une conclusion générale : dans son ensemble, l'art quaternaire paraît dominé par des idées, par des croyances, par des préoccupations religieuses.

II

Nous avons voulu tout d'abord donner la parole à l'Archéologie, parce que, en vertu des principes de la méthode préhistorique, c'est elle qui, la première, doit être appelée à déposer son propre témoignage. Et cependant, parvenus au terme de cette partie de notre enquête, nous devons avouer, loyalement que le résultat obtenu est simplement probable. Sans doute, il serait difficile de refuser à l'art de nos troglodytes un caractère religieux. Aucune hypothèse ne répond davantage à la physionomie générale des faits. Mais, après tout, peut-être nous sommes-nous trompés. Peut-être serait-il loisible d'inventer une autre explication également probable. On ne voit pas ce que pourrait être cette explication. Mais enfin, une conclusion, du moment qu'elle est probable, ne force pas l'adhésion de l'esprit. Elle donne prise au doute et à l'incertitude. Et comme nous avons tiré de l'Archéologie tout ce qu'elle peut donner, nous devons recourir à une autre source d'information, je veux dire à l'Ethnographie. Voyons si elle ne nous apportera pas un supplément de lumière.

Nous avons appris autrefois que la coutume de peindre ou de graver des figures sur les flancs des rochers ou sur les objets manuels était répandue parmi les peuplades primitives d'aujourd'hui. Cette donnée fondamentale est acquise à nos études. Nous n'avons pas à y revenir. Mais la question est maintenant de savoir le sens attaché par les Primitifs actuels aux dessins qu'ils exécutent à l'exemple des Primitifs de la Préhistoire. Or la réponse n'est pas douteuse : dans la plupart des cas, les images peintes, gravées ou sculptées par les sauvages contemporains, revêtent une signification religieuse.

En Australie, ces images (*fig.* 141-142, p. 288) interviennent soit dans les cérémonies de l'initiation qui incorporent un

jeune homme à la vie de la tribu, soit pour l'accomplissement d'autres rites sur lesquels nous reviendrons plus tard.

Chez les Wiradthuri, les solennités de l'initiation doivent se dérouler à l'intérieur d'un camp sacré. En avant de l'enceinte, les sauvages dessinent ou modèlent sur le sol diverses figures : un grand Emou, long de deux mètres ; les empreintes du même animal, puis de gigantesques empreintes d'hommes et une image d'homme, aux bras étendus, longue de 7 mètres. Plus loin, une main immense apparaît, quatre fois plus grande que nature ; l'image de la lune dans son premier quartier ; le corps



Fig. 115. — SÉPULTURE D'OFNET (Bavière), découverte par le Dr R. R. Schmidt, en 1908. (D'après une photographie publiée dans *l'Anthropologie*, t. XX, p. 209).

d'un serpent fabuleux, et enfin celui d'un fils de Baiame, l'être suprême de la tribu. Ce n'est pas tout. Le long du chemin, sur les arbres, on distingue des figures taillées dans l'écorce. Les unes sont inintelligibles ; les autres représentent des iguanes, des serpents, des tortues, des soleils, des nids d'oiseaux. Or les initiés, qui défilent parmi ce tohu-bohu de figures hétéroclites, ont l'ordre de s'arrêter en face de chacune d'elles, pour exécuter une danse rituelle [38]. D'après l'explorateur Mathews, ces coutumes expliquent la signification des gravures plus anciennes

38. Faits *rapportés* dans *Altamira, op. cit.*, p. 206, d'après MATHEWS, *The rock painting... of the Australian aborigines*. Anthr. Inst., 1895 et 1898.

exécutées directement sur les rochers. Cette seconde série est également en rapport étroit avec les conceptions religieuses des peuplades australiennes. D'ailleurs, l'australien moderne continue d'exécuter même sur les rochers, de nombreuses peintures, sacrées et symboliques : écussons jaunes ou rouges, qui sont censés représenter des myriapodes ; des mains avec leurs bras, des séries de traits obliques [39].

Des usages semblables s'observent chez les Arunta et chez les Warramunga. Lors de la célébration de l'*intichiuma*, des peintures sont exécutées sur le sol : on se flatte, par ce moyen, de multiplier les espèces d'animaux et de plantes. Ces dessins sont frappés d'interdit. Il est défendu aux femmes de les regarder [40].

Les Peaux-Rouges attachent également un sens religieux aux représentations figurées sur les rochers : « Elles jouent un rôle dans les formules religieuses, dans les rites, dans les cérémonies. Elles ont leur symbolisme interprété par les initiés [41]. » Les Zuñis peignent les parois des cases sacrées [42].

Les anciens Bushmens — et ceci nous intéresse particulièrement — exécutaient avec le plus grand soin des peintures d'animaux sur un point central de la caverne habitée par le chef de clan. Ces images étaient sacrées. Elles ne devaient pas être recouvertes par d'autres dessins, avant que le souvenir de l'artiste qui les avait peintes fût oublié. La caverne elle-même était pour la tribu le symbole de sa gloire et de son prestige, et c'est là que les divers clans se rassemblaient lorsqu'un danger commun les menaçait. Chez les Bushmens graveurs, la tente du chef était aussi entourée de dessins rupestres [43].

Le témoignage des Eskimos n'est pas moins formel. Mais il porte principalement sur les objets manuels. Les Tchoutchis conservent précieusement certaines figurines, parfois très anciennes, et dont la plupart sont destinées à protéger la personne des chefs. Ils n'aiment ni les montrer, ni les céder. Les sorciers ou shamans des Toungouses portent des robes ornées d'un véritable harnachement de figures d'animaux découpées

39. *Ibid.*, p. 207 et suiv.
40. *Ibid.*, p. 215.
41. *Ibid.*, p. 156.
42. *Ibid.*, p. 161.
43. *Ibid.*, p. 178.

dans les plaques de métal. M. Murdoch, spécialiste de l'ethnographie arctique, déclare que l'on peut considérer comme solidement établi que beaucoup d'œuvres d'art, sculptées par les Eskimos et les peuples des pays boréaux, ne sont nullement des objets de fantaisie mais présentent une signification grave, en relation avec les conceptions métaphysiques et religieuses. Les sculptures dont il est parlé ici sont surtout des figurines de baleines[44].

Il existe donc, chez les Primitifs chasseurs d'aujourd'hui, des images murales ou gravées sur les objets, qui ont un sens nettement religieux. Cette constatation offre un caractère suffisant d'universalité, pour que nous soyons autorisés à interpréter dans le même sens, les images des Primitifs de la Préhistoire.

***

Il y a plus. Certaines coutumes des primitifs actuels éclairent plusieurs documents archéologiques qui, d'eux-mêmes, n'eussent point révélé leur rapport avec la religion.

Nous venons de voir que, chez les Australiens, une foule de dessins sacrés s'impriment sur le sol. Nous comprenons, dès lors, pourquoi, à *Niaux* par exemple, on a trouvé des gravures directement tracées sur l'argile qui constitue le plancher de la caverne (*fig.* 143-144, p. 290). Ici c'est un bison, plus loin ce sont des truites. Chose curieuse : de petites cupules ont été creusées à même le corps de l'animal représenté. Etaient-elles destinées à recueillir un liquide ayant servi à des libations ? On l'ignore[45]. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas là non plus, le

44. *Ibid.*, p. 153.

45. *Anthropologie*, t. XIX, pp. 41-44 et figures correspondantes. A noter que, sur les deux figures à cupules de Niaux (*fig.* 143-144, p. 290), et notamment sur une image de Bison, les cupules sont de petites cavités où aboutissent des pointes de flèches *très clairement indiquées*. On ne sera pas loin de la vérité en considérant les cupules comme des blessures symboliques produites par les flèches, et l'ensemble de la figuration comme les éléments matériels d'un rite destiné à tuer d'*avance* l'animal que les chasseurs se disposent à poursuivre de leurs traits. Cette donnée archéologique, recueillie à *Niaux*, permet d'entrevoir la raison d'être d'un autre fait, maintes fois constaté sur les images pariétales et, plus rarement, sur les objets manuels (voir ci-dessus, page 226, en note). Il arrive fréquemment que les flancs ou toute autre partie du corps d'un animal sont en contact avec une pointe de javelot. A *Niaux* (Salon Noir), un grand Bison

caprice qui a conduit les artistes quaternaires à étaler par terre ces figures d'animaux, qui font songer aux images sacrées des Emous, autour desquelles les Aruntas célèbrent l'*intichiuma*. Et pour que la ressemblance soit plus parfaite encore, voici

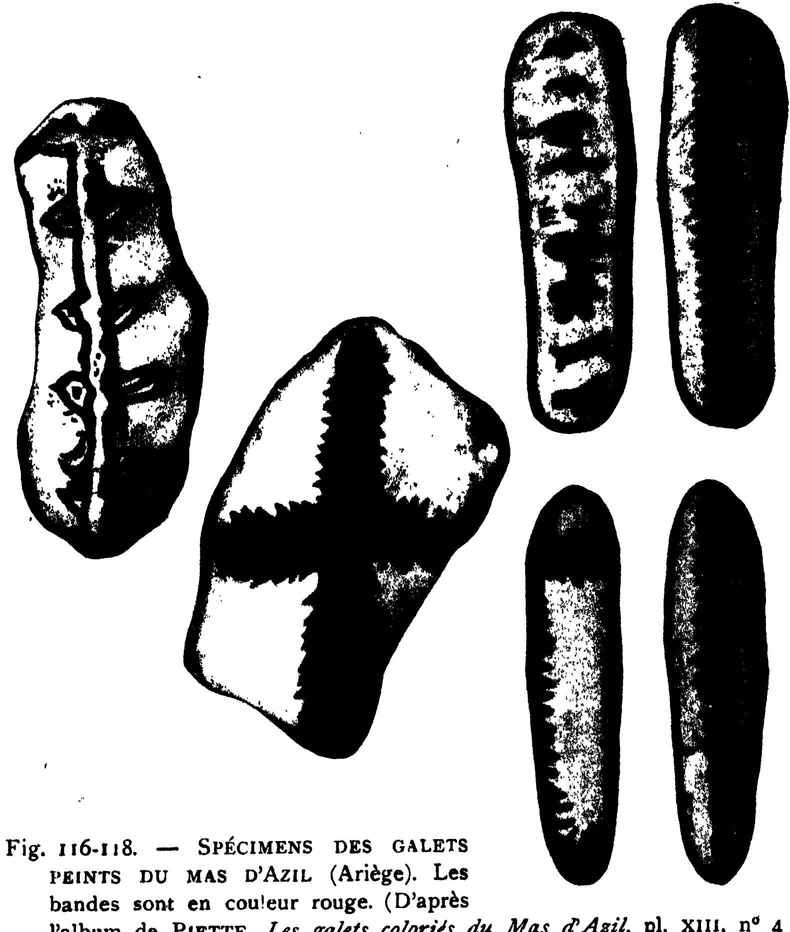


Fig. 116-118. — SPÉCIMENS DES GALETS PEINTS DU MAS D'AZIL (Ariège). Les bandes sont en couleur rouge. (D'après l'album de PIETTE, *Les galets coloriés du Mas d'Azil*, pl. XIII, n° 4 ; pl. XV, n° 4 ; pl. XII, n° 7, 7[a] et 8, 8[a]).

qu'à Niaux, comme au Tuc-d'Audoubert on distingue, après tant de millénaires, les traces de pas humains, laissées par les

porte au flanc deux pointes de flèches ; un second Bison en porte quatre (*ibid.*, pp. 28-29). A *Pindal*, un cheval soigneusement gravé, porte, au défaut de l'épaule, un trait et une sorte de chevron, et en

Paléolithiques qui sont venus s'agenouiller là, pour exécuter leurs rites mystérieux[46].

Autre détail. Les Zuñis, tribu de Peaux-Rouges, très primitive, et qui a conservé tout un fonds d'idées archaïques, choisissent pour confectionner leurs objets sacrés (amulettes, figurines, etc.), des concrétions naturelles qui offrent quelque vague ressemblance avec les animaux dont ils se proposent de reproduire les traits[47]. Cela, paraît, de prime abord, bien insignifiant. En réalité, cette coutume bizarre ouvre un nouvel horizon sur la valeur religieuse des images murales de l'époque quaternaire. Il est arrivé très fréquemment aux artistes paléolithiques d'utiliser, volontairement, des accidents de la paroi rocheuse pour accuser le relief de leurs peintures. Ici, une brusque saillie dessine le garrot et les reins d'un bison. Le corps d'un sanglier épouse une bosse de la paroi[48]. Ailleurs, un autre bison semble inachevé : on ne discerne que les jambes et la tête. A regarder de plus près, on s'aperçoit que la ligne du dos est indiquée par une fissure et un ressaut du roc[49] (*fig.* 145, p. 293). Ailleurs,

avant du poitrail, une ligne rouge oblique « qui fait songer à un javelot qui s'y trouverait enfoncé ». (*Grottes Cantab.*, *op. cit.*, p. 72) ; dans la même grotte, un Bison gravé et partiellement peint en rouge, porte une grande flèche au flanc droit (*ibid.*, p. 76) ; pointes de flèche sur le flanc gauche d'un cheval en tracé linéaire rouge, à *Castillo* (*ibid.*, p. 132); pointe de flèche sur le flanc droit d'un bœuf gravé (même grotte, *ibid.*, p. 177), etc... Evidemment, sur ces figures, il n'y a pas trace de cupules : leur absence serait suffisamment expliquée par la position verticale des dessins. Mais il ne paraît pas douteux que la représentation des flèches isolées corresponde au rite que suggèrent les flèches associées aux cupules. Peut-être serait-il permis d'interpréter dans le même sens ces mains stylisées (pectiformes) qui accompagnent certaines peintures polychromes d'*Altamira* (cf. *Altamira, op. cit.*, planches VII, XVI, XVII), et certaines images de *Marsoulas* (cf. *Anthropologie*, t. XVI, p. 33 et suiv.): si en effet la flèche exprime la main-mise de l'homme sur l'animal blessé, la main qui décoche la flèche rend également l'idée de possession (anticipée par les rites magico-religieux).

46. *Anthropologie*, t. XIX, p. 44.

47. *Altamira, op. cit.*, p. 161.

48. Ces deux exemples sont empruntés à la grotte d'Altamira (planches XIV et XVI). D'autres cas similaires ont été signalés par l'abbé BREUIL (cf. planches VII, XXIII, XXV, XXVI, XXVII, XXVIII). Tous ces dessins appartiennent à la période des polychromes.

49. Grotte de *Castillo* (p. 154, fig. 145 et planches LXXXV et LXXXVI). Dans la même grotte, un pendentif calcaire simule assez bien le mufle d'une tête d'herbivore de profil ; la ressemblance aperçue par l'artiste paléo-

deux lignes barbelées intriguent l'observateur. Elles surmontent une cavité grande comme la tête d'un animal vu de face. On s'approche et tout s'explique. Les deux lignes barbelées sont les ramures d'un cerf ; pour l'artiste, la cavité figurait vraiment la tête de l'animal et l'adjonction des ramures a complété l'image [50] Ailleurs, les rugosités de la pierre ont fourni les yeux d'un cheval. Plus loin, deux pendentifs stalagmitiques simulaient assez bien les pattes d'un animal, tandis que, entre les deux, un relief naturel horizontal donnait l'impression d'un corps : à l'aide de quelques traits noirs, cet ensemble s'est changé en un cheval [51] (*fig.* 146, p. 290).

On peut admirer l'à propos et l'ingéniosité du peintre. La coutume du Zuñi, qui cherche dans les jeux de la nature l'image de son fétiche, nous autorise à pousser plus avant. Ce n'est point pour faire preuve de virtuosité que l'artiste quaternaire s'applique à utiliser les trous, les bosses ou les fissures des rochers. A ses yeux, l'animal jouit, à l'intérieur des grottes, d'une sorte de préexistence mystérieuse. Il manifeste sa présence par de vagues contours que quelques coups de pinceau, habilement distribués, achèvent de révéler. Ici encore l'art est au service de la religion [52].

lithique, a été accentuée par l'adjonction d'un œil et d'une narine tracés en noir, (*ibid.*, p. 150).

50. Grotte de *Niaux* (*Anthropologie*, t. XIX, p. 29) D'autres exemples appartenant à la même caverne sont signalés, *ibid.*, pp. 28, 35.

51. Exemples empruntés à la caverne de *Font-de-Gaume* (*op. cit.*, p. 107 et suiv.). La liste de ces cas d'utilisation d'accidents rocheux pourrait être allongée indéfiniment. Signalons encore, à cause de son antiquité, le cas de *Covalanas* (*Gr. cantab. op. cit.*, p. 20) : le dos et l'arrière-train d'un Bœuf (trait rouge, baveux et ponctué, 2e phase), sont formés par un rebord de rocher : « l'accident rocheux a été vu par l'œil de l'artiste, et, une fois discerné, habilement complété : la saillie rocheuse se prêtait à représenter un Bœuf, avec son dos renflé, ses hanches anguleuses, et c'est cet animal qui a été fait ». Voir aussi plusieurs cas relevés à *Marsoulas* (*Anthropologie*, t. XVI, pp. 435-436).

52. En dehors des Zuñis, on trouve un usage qui, à notre estime, met en bon relief le caractère sacré que les primitifs attribuent aux cavernes et par suite, la signification religieuse de l'art pariétal et des Bisons du Tuc d'Audoubert. Il s'agit des Indiens Cora. L'Indien « souhaite-t-il d'augmenter le rendement de son bétail ou de ses troupeaux, il fabrique alors en argile ou en cire une image de l'animal désiré et la dépose dans une caverne au sein des montagnes, persuadé que celles-ci sont détentrices de toutes les richesses, y compris les bœufs, les

Signalons en terminant, un dernier rapprochement. Nous savons que l'image de la main apparaît très souvent sur les parois des cavernes [53]. Elle est représentée tantôt au naturel et tantôt sous une forme stylisée. Plusieurs polychrómes d'Altamira sont en rapport incontestable avec des mains de ce second type [54]. Or partout, chez les peuples primitifs, les mains figures ont une signification religieuse qui se comunique aux autres images èn contact avec elles : Cette simple observation prou-

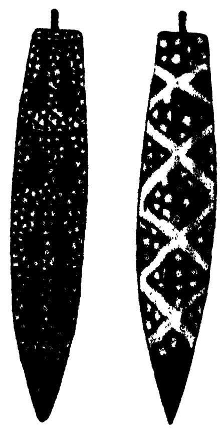


Fig. 119-121. — *Churinga* australiens que l'on rapproche des galets peints du Mas d'Azil. Les n[os] 2-3, 4 5 présentent la face et le revers de la même pièce. (D'après SPENCER et GILLEN, *Northern tribes*, p. 725).

verait à elle seule que les peintures quaternaires ont été exécutées sous l'influence d'idées religieuses.

Ainsi l'Ethnographie confirme les inductions de l'Archéologie. Les deux pôles de l'histoire humaine se raccordent. Le présent et le passé s'unissent pour aboutir à la même conclusion. L'art

moutons et le reste ; en foi de quoi, pour chaque bête souhaitée, ou vache, ou biche, ou chien, ou poule, l'Indien devra faire le sacrifice d'une image correspondante » (Cité par J. G. FRAZER, *Origines magiques de la Royauté*, trad. P.-H. LOYSON (Paris, 1920), pp. 39-40. La source originale est C. LUMHOLZ, *Unknown Mexico*, Londres, 1913, pp. 485 et suiv.).

53. Cf. *supra*, p. 83, 85, 121.

54. Cf. *supra*, p. 85.

quaternaire est assurément le produit d'une faculté esthétique, car, surtout aux dernières époque de l'âge de la pierre taillée, il a réalisé des chefs-d'œuvre. Mais il est quelque chose de plus encore. Il est adapté à une fin utile, il est étroitement subordonné à la religion ; il est l'expression même du sentiment religieux [55].

55. Après l'exposé que l'on vient de lire, et qui emprunte sa documentation aux travaux des préhistoriens les plus compétents, il semble que la thèse de la valeur religieuse de l'art quaternaire soit établie sur des bases sérieuses. Néanmoins, la thèse ayant été contredite, nous nous croyons obligé de mentionner les contradictions. Passons rapidement sur les objections formulées naguère par M. Max Verworn (*Archäolitische und paläolithische Reisestudien in Frankreich und Portugal*, *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XXXVIII, 1906, pp. 611 et suiv.). M. Verworn, qui n'admet pas, d'ailleurs, les sépultures paléolithiques, refuse tout sentiment religieux à nos troglodytes. Preuve : leur art est trop naturaliste. Quand la vie religieuse s'introduit, l'art devient conventionnel. Réponse : 1° Si le sentiment religieux devait se traduire exclusivement par un art conventionnel, les quaternaires auraient été religieux, puisque l'art conventionnel apparaît au moins à l'époque magdalénienne ; 2° le naturalisme de l'art ne prouve rien contre le sentiment religieux, surtout si l'on sait que les artistes avaient des raisons pour maintenir à leur art son caractère naturaliste. Or les quaternaires (cf. ch. VIII) avaient de ces raisons. M. Verworn a dû jeter un regard plutôt discret sur les productions de l'art quaternaire, au cours de son voyage. — Les objections de M. Luquet, (*Le problème des origines de l'art et l'art paléolithique*, *Revue philosophique*, 38e année, pp. 471-485) seraient plus impressionnantes parce qu'elles émanent d'un spécialiste de l'histoire de l'art. M. Luquet n'écarte pas *a priori* la destination « pratique » de l'art paléolithique. Il dit qu'une telle destination ne saurait être prouvée. Il n'y a rien à tirer de la localisation des images dans les parties reculées des grottes, car la loi n'est pas générale et qu'au surplus elle ne s'applique pas aux objets mobiliers. La thèse repose donc, en dernière analyse, sur les rapprochements ethnographiques qui ne constituent pas une preuve incontestable. Ces difficultés ne nous paraissent pas de nature à ébranler l'opinion professée par le plus grand nombre des préhistoriens. M. Luquet raisonne sur les faits en philosophe. Or, à tel fait ou tel groupe de faits, il sera presque toujours facile d'adapter, *in abstracto*, plusieurs explications possibles. Mais la question n'est pas là. La vraie question est de savoir si, parmi tant de possibilités, il en est une que le contact direct, prolongé, avec les objets en cause, suggère spontanément. Et celle de la destination religieuse de l'art quaternaire, on a pu s'en rendre compte, est assez obvie pour s'imposer, *au concret*, et pour éliminer, à condition de regarder l'ensemble des faits, et non pas tel détail partiel, les autres possibilités. Certes, toutes les images ne sont pas localisées au fond

Et c'est pourquoi cet art ne fut jamais abandonné au caprice individuel. Il fut, dans toute la force du terme, une fonction

des grottes, et la loi ne s'applique pas aux objets mobiliers. Il n'empêché qu'une immense quantité d'images sont localisées dans les grottes, et qu'elles y sont si bien dissimulées que, souvent, l'explorateur actuel se donne beaucoup de mal pour les retrouver, *même avec une lampe*, sans compter la position incommode qu'il lui faut adopter pour copier les peintures ou estamper les gravures. Quant à l'art mobilier, l'objection qu'on en tire nous paraît à peu près aussi valable que celle-ci : les statues des saints sont reléguées dans le fond des chapelles de nos églises : donc les statuettes, médailles, etc., portées au grand jour, n'ont pas de valeur religieuse, et réciproquement. M. Boule, analysant l'article de M. Luquet, suggère une hypothèse moyenne, (cf. *Anthropologie*, t. XXV, pp. 126-127). « Je veux bien, dit-il, qu'au début, à l'origine, une des causes qui ont provoqué la confection de dessins doive être rattachée à des pratiques magiques ou religieuses, mais l'âge du Renne n'est pas ce début, certainement. Dans les couches les plus anciennes de cette époque, il y a déjà de purs chefs-d'œuvre. Le souci de la vérité, de la pureté de lignes, de l'élégance des attitudes, dont témoignent ces plus anciennes productions, ne sauraient s'expliquer par de simples pratiques de magie. De mauvais dessins, des croquis enfantins, de simples schémas, comme ceux que font tant de sauvages actuels, auraient suffi. Il n'est pas possible que telle figure, gravée avec un souci des formes et une sûreté de burin vraiment extraordinaires, n'ait pas été exécutée avec amour par son auteur et celui-ci n'a pu arriver à une telle perfection, à une telle maîtrise, qu'après des études désintéressées. Il ne me paraît pas possible qu'une personne quelconque, ayant elle-même une pratique suffisante des arts du dessin et ayant pris le temps d'étudier les chefs-d'œuvre des paléolithiques, soit d'un avis différent. L'hypothèse des pratiques magiques pourra suffire à des savants ; je ne crois pas qu'elle soit acceptée par les artistes dont l'opinion ne saurait être négligée en pareille matière ». A cette objection, formulée au nom de l'art, il nous paraît que l'on peut apporter la solution suivante. Très vraisemblablement, pour ne pas dire davantage, les artistes paléolithiques, avec le temps, ont apporté à l'exécution de leurs peintures et de leurs gravures, des préoccupations d'ordre esthétique. Mais que ces préoccupations d'ordre esthétique aient *remplacé* les autres, il nous est difficile de l'admettre. Lorsque, par exemple, on découvre, en connexion avec des images appartenant aux dernières phases de l'art quaternaire *(Altamira, Marsoulas)*, des mains stylisées dont le sens magique n'est pas niable, on ne peut se soustraire à l'impression que, d'un bout à l'autre de son évolution, cet art a conservé le caractère essentiellement pratique de ses origines. Il est et reste jusqu'au bout, magique et religieux. Et peut-être : — nous le dirons plus tard — les Paléolithiques ont-ils été poussés à rechercher cette perfection, que M. Boule signale, sous l'influence encore de préoccupations religieuses. Ils n'y ont pas toujours réussi, pas plus au début

sociale, qui avait ses représentants attitrés, ses maîtres et ses docteurs. Si en effet n'importe quel membre des tribus paléolithiques avait pu prendre l'initiative de décorer, d'après son goût ou son génie personnels, les objets à son usage ou les rochers des grottes qui lui servaient d'abri, nous retrouverions une foule de styles diversifiés à l'infini. Il n'en est rien. Le style paléolithique est parfaitement caractérisé. Au regard d'un œil exercé, il se reconnaît entre dix autres styles. Bien plus il demeure identique à lui-même, dans toute une partie de l'Europe occi-

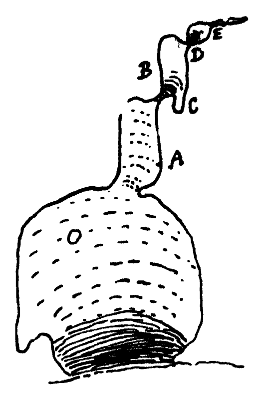


Fig. 123. — Plan de la Cova Negra, avec ses culs-de-sac où se dissimulent les images peintes. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 8).

dentale. Partout, des confins de l'Allemagne aux Pyrénées espagnoles, il traverse les mêmes phases, il connaît les mêmes pro-

qu'à la fin de l'évolution ; car, s'il est des chefs-d'œuvre contemporains de l'époque d'Aurignac, il y a aussi des pauvretés à l'époque magdalénienne. Tout dominé qu'il fût par la tradition et par l'école, l'art quaternaire n'en restait pas moins dépendant des aptitudes individuelles. Tout en visant à l'exactitude et la beauté des formes, pour des causes intéressées d'après nous, il a pu produire vers le même temps, les mauvais essais d'*El Pendo* et les magnifiques reliefs de *Laussel*, les vivantes silhouettes d'*Albarracin*, et les horribles chromos en rouge plat d'*Altamira*, et, à une époque plus récente, les polychromes, inégaux en valeur esthétique, des différentes grottes qui ont livré cette catégorie de peintures. En résumé, l'art quaternaire, sur toute l'étendue de sa durée, conserve une valeur pratique, intéressée. Ses progrès sont inégaux, mais ils obéissent à une préoccupation également d'ordre pratique ; enfin, le souci purement esthétique s'ajoute, *accidentellement*, avec des succès divers, à ces tendances générales dont il ne constitue ni le fond ni l'essence.

grès, les mêmes reculs ; partout il use des mêmes procédés, des mêmes techniques. Pour expliquer cette constance et cette unité impressionnantes, il faut admettre que l'évolution artistique fut soumise au contrôle de gardiens vigilants qui imposaient, à tous les modèles que l'on devait adopter.

Bref, il y eut, en ce temps-là, une véritable caste d'artistes [56]. Et puisque l'art était foncièrement religieux, ce n'est pas assez de dire qu'il était alors une fonction sociale ; il est permis d'ajouter qu'il fut aussi une fonction sacerdotale. Mais quelles idées prétendait-il traduire dans le langage des lignes et des couleurs ? Nous ne le savons pas encore. Peut-être l'apprendrons-nous bientôt.

56. Cf. *Altamira, op. cit.*, p. 142.

CHAPITRE SIXIÈME.

Totémisme.

SOMMAIRE :

Seconde étape : *Si les images paléolithiques ont un sens religieux, peuvent-elles s'expliquer par les idées que l'on désigne sous le nom de Totémisme ?*

I. — Comment se pose le problème du Totémisme a l'age quaternaire ? — *Existence du Totémisme. La croyance fondamentale du Totémisme : alliance d'un groupe humain avec une classe d'êtres : animaux, végétaux, choses inanimées. — Le Totémisme animal est surtout en cause. — Conséquences de l'alliance totémique : les tribus ou clans prennent le nom de l'animal-totem. — Le totem est la marque ethnique du clan. — Le culte totémique ne s'adresse ordinairement à l'animal que par l'intermédiaire des emblèmes qui le représentent. — L'animal est cependant l'objet de certaines interdictions : il ne doit être tué ni mangé par ses alliés humains. — Totémisme et exogamie. — Les deux aspects du Totémisme : système religieux et système social.*

Le Totémisme quaternaire. — Insuffisance des preuves alléguées par M. Salomon Reinach : les animaux comestibles ; la domestication des animaux. — Cet insuccès ne dirime pourtant pas la question. — Les deux points d'appui de la théorie : existence d'un culte d'animaux à l'époque paléolithique ; grande extension du Totémisme chez les Primitifs actuels. — Deux observations importantes : Totémisme et Zoolâtrie ; droits de l'Archéologie à juger en dernier ressort. — Comment se pose, en définitive, la question du Totémisme quaternaire : les traits essentiels du système sont-ils donnés à l'âge quaternaire ?

II. — La réponse de l'Archéologie. — *Vérifications impossibles et vérifications autorisées. — Loi primordiale du Totémisme : la différenciation des totems. — Elle est attestée par les usages des Australiens, des Fân, des Peaux-Rouges. — Or, cette tendance à la différenciation n'existe pas aux temps paléolithiques. — La cosmologie totémique n'enlève point sa force probante à cet argument.*

Les signes peints ou gravés sur les parois des cavernes ne sont point davantage des emblèmes totémiques. — Le retard des faunes figurées sur les faunes réelles ne saurait s'interpréter comme un cas de transmission des totems.

L'interdiction de tuer et de manger l'animal totémique ne paraît pas avoir été en vigueur parmi les troglodytes de l'âge du Renne : il n'y a pas de tabous alimentaires. — Enfin, le culte totémique se double habituellement d'un culte d'ancêtres. Or, les traces de ce culte, aux temps paléolithiques, demeurent incertaines.

Si les tribus de l'âge du Renne n'étaient point totémiques, il est probable que les tribus plus anciennes ne le furent pas non plus.

Ainsi donc, l'art quaternaire, dans son ensemble, paraît orienté vers la Religion. Ce caractère religieux des images gravées ou peintes, nous l'avons établi sans nous préoccuper encore de définir les croyances d'où il procède. Et c'est à dessein que l'on s'est abstenu d'introduire dès l'abord de semblables précisions. Nous serait-il interdit d'aller plus loin, il n'en

resterait pas moins vrai que l'Homme paléolithique, en dehors de ses idées sur l'au-delà, idées traduites par les rites funéraires, professait un culte spécial, dont les animaux auraient été l'objet et le centre.

Cette constatation, à certains égards, est plutôt décevante. Elle donne à supposer que, dès ces temps reculés, le senti-

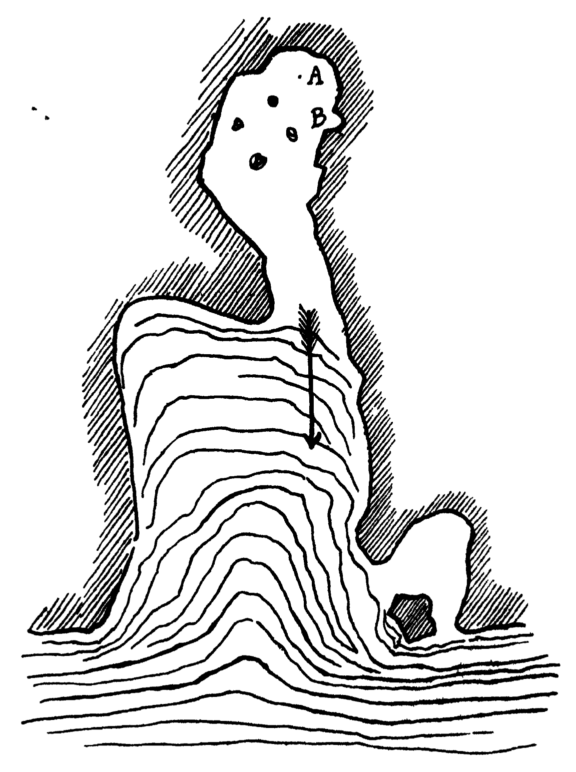


Fig. 124. — Plan de la GROTTE DE LA HAZA. Les peintures sont situées au fond de la seconde salle en A et B.

ment religieux avait subi de graves déviations. Mais ce sentiment, même dévié, même égaré, conserve l'intégrité de son essence. Il témoigne, une fois de plus, que la religion est un besoin inséparable de la nature humaine et que l'homme, être raisonnable et social, est aussi, en vertu d'une inclination innée, un être religieux.

Est-il possible d'approfondir et d'inscrire, dans ce cadre flou, quelques traits plus nets, de décider, en un mot, si ce culte

d'animaux rentre dans telle ou telle catégorie de cultes déjà connus par l'histoire ou par l'ethnographie? La tentative, il faut le reconnaître, est extrêmement délicate, et moins que jamais il ne convient de perdre de vue les règles qui assignent à la recherche scientifique des points de repère sûrs et indiscutables. Néanmoins, et sous le bénéfice de cette prudente réserve, on peut entretenir l'espoir d'aboutir à des résultats sérieux.

Tout d'abord, nous examinerons une hypothèse qui a pour elle l'adhésion de préhistoriens compétents et qui, au surplus, a joui d'une réelle faveur parmi les historiens de la Religion. Cette hypothèse, c'est le Totémisme. Nous l'abordons avec l'unique souci d'atteindre la vérité. Aucune préoccupation d'apologétique tendancieuse n'imprime à notre étude une orientation fixée d'avance. Au reste, même s'il était prouvé que le Totémisme fut connu et pratiqué par les tribus quaternaires, il ne s'en suivrait pas que l'évolution religieuse ait débuté, comme on l'a prétendu, par ce système de croyances et de pratiques, puisque, nous l'avons démontré, la Préhistoire ne résout pas le problème des origines. Si donc, toutes raisons ayant été dûment pesées et mûries, il nous paraît improbable que l'humanité paléolithique ait été totémiste, ce sera simplement parce que les faits nous obligeront à écarter l'opinion contraire.

Pour procéder avec méthode, nous diviserons notre travail en deux parties :

1° Comment se pose le problème du Totémisme à l'époque quaternaire?

2° Quelle réponse l'état actuel de la science préhistorique autorise-t-il à lui donner?

I

On a tellement, depuis un demi-siècle[1], discuté sur le Toté-

1. Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire du totémisme, car le Totémisme, né d'hier, a déjà une histoire, longue et très touffue. Notons simplement les travaux qui dessinent, si l'on ose dire, l'épine dorsale, — un peu sinueuse —, du système. Mac Lennan, *The worship of Animals and Plants, Totems and Totemism*, in *Fortnightly Review*. 1869, II, pp. 407 et 562 ; 1870, I, p. 494. — Lewis H. Morgan, *Ancient society*, 1877. — Robertson Smith, *Kinship and Marriage in Early Arabia*, 1885. — J. G. Frazer, *Totemism*, 1887 (traduction française par

misme, que l'on en est venu à se demander si, à vouloir réunir sous une désignation commune toutes les coutumes qualifiées par ce terme, on n'avait pas fait fausse route. Il y a là un écueil que la science évitera toujours difficilement. Sur la foi

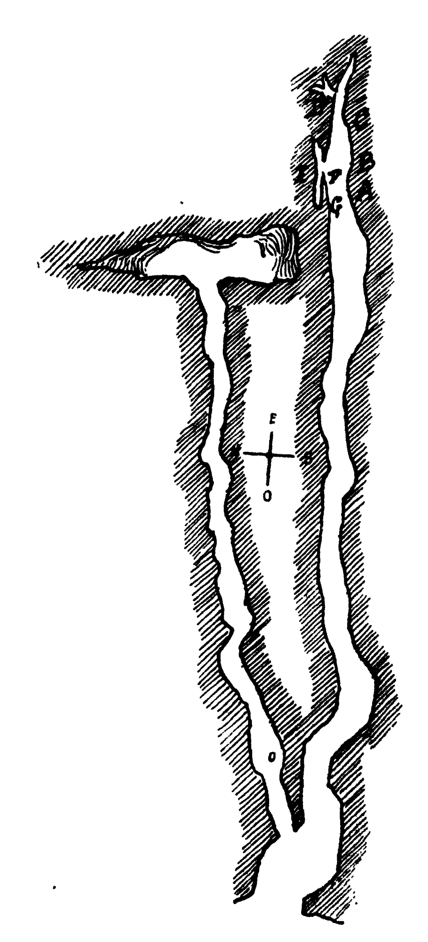


Fig. 125. — PLAN DE LA GROTTE DE COVALANAS. Les peintures de biches sont situées de A à G. (Cf. *Grottes cantabriqnes*, p. 15).

de similitudes générales, on proclame l'identité foncière d'un phénomène observé ici ou là. Puis les faits se multiplient. Ils

A. DIRR et VAN GENNEP, 1898). — A. LANG, *Myth, Ritual and Religion*, 1887. — Robertson SMITH, *The Religion of the Semites*, 1889. — J. G. FRAZER, *Golden Bough*, 1re édition, 1890 ; 2e édition, 1900 ; 3e édition, 1911-1915 ; trad. française, sur la 2e édition, par R. STIÉBEL et J. TOU-

comportent de nombreuses divergences de détail. La définition d'où l'on était parti semble débordée par la réalité. On ne voit plus que les différences et on néglige les traits communs. Et l'on oublie que partout où l'activité humaine entre en jeu, une institution unique peut subir des variantes à l'infini, sans cesser, pour autant, de reproduire les mêmes aspects fondamentaux.

Il est clair que le totémisme n'est pas tout à fait en Australie ce qu'il est en Amérique, aux Indes, ou dans l'Afrique centrale. Ici tel trait est plus appuyé ; là tel autre est plus effacé. Souvent aussi des combinaisons nouvelles, des superfétations se sont introduites, dont on ne peut dire, avec certitude, si elles appartiennent à la notion générique. Mais, avec le recul convenable, on peut voir se dégager la physionomie propre du Totémisme. Les divers portraits qu'on en a tirés, à travers le monde, se superposent d'ailleurs trop exactement pour qu'il soit permis de révoquer en doute l'unité du modèle original. Laissant de côté les divergences accidentelles, attachons-nous à décrire ces caractères universels sans lesquels le Totémisme n'aurait plus droit à revendiquer une existence distincte et autonome.

Le Totémisme (le mot est formé avec un terme emprunté à la langue des Indiens Chippeway) [2], est un système à la fois religieux et social. Il a pour base cette croyance, professée par nombre de Primitifs, qu'il existe entre tel groupe humain, — clan, phratrie ou tribu — et tel groupe d'objets déterminés, des liens de parenté. Ce groupe d'objets constitue le totem, et le groupe humain qui se dit apparenté à lui, prend le nom de totémique. Le totem n'est pas, insistons sur ce point, un être individuel mais un être collectif, une classe d'êtres, rarement inanimés, plus souvent une espèce végétale et, dans la grande

TAIN, 1903, 1908, 1911. — Sidney HARTLAND, *The Legend of Perseus*, 1894-1896. — JEVONS, *An Introduction to the History of Religion*, 1896. — Salomon REINACH, *Cultes, Mythes et Religions*, 1904, 1906, 1908, 1912. — J. G. FRAZER, *Totemism and Exogamy*, 1910. — E. DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, 1912. — VAN GENNEP, *L'état actuel du problème totémique*, dans la *Revue d'Histoire des Religions*, t. LXXV et suiv.

2. *Ote*, famille, tribu ; au possessif : *mid otem*, ma famille, *kit otem*, ta famille. « Totem » est donc un barbarisme « qui a fait fortune ». (Cf. Mgr LE ROY, *La Religion des Primitifs*, p. 110, Paris 1909).

majorité des cas, une espèce animale. Cette dernière forme nous intéresse plus particulièrement, et c'est d'elle surtout qu'il sera ici question. Aussi bien ne faudrait-il pas trop appuyer sur ces distinctions entre l'animé et l'inanimé : pour les peuples de culture inférieure, toute chose, vivante ou non vivante, naturelle ou artificielle, possède une âme.

Ainsi donc, les membres d'un groupe totémique se considèrent comme les parents de l'espèce animale qui leur sert de totem. Le clan du Crocodile, chez les Betchuanas, se dit allié par le sang avec les crocodiles ; chez les Amvons, clan bantou, on est persuadé que dans les veines de chaque membre du clan, coule le même sang que celui du Boa. Chez les Wutarous (Australie), ce sont les Kangourous qui sont les collatéraux des hommes. Et ainsi de suite, car ces exemples sont choisis entre mille. Et la conviction où l'on est d'entretenir ce lien avec les animaux est si profondément enracinée que le sauvage se figure participer à la nature de son totem. Les Bororos du centre brésilien « donnent froidement à entendre qu'ils sont actuellement des araras (perroquets), exactement comme si une chenille disait qu'elle est un papillon[3]. »

Comment de semblabes idées ont-elles pu s'enraciner dans la mentalité des Primitifs? Pour satisfaire à cette question, il faudrait avoir éclairci les origines du totémisme, et ce point demeure fort obscur. Tout ce que l'on peut affirmer, sans se lancer à corps perdu dans le champ des hypothèses, c'est que, à un moment donné, l'ancêtre de la tribu est censé avoir conclu, avec l'espèce animale, un pacte qui a pour effet d'engager l'une vis-à-vis de l'autre toute la descendance humaine et toute la descendance animale des deux parties contractantes. En vertu de ce pacte, « l'homme voit dans les animaux de l'espèce totémique de bienfaisants associés sur l'assistance desquels il croit pouvoir compter. Il les appelle à son aide et ils viennent guider ses coups à la chasse, l'avertir des dangers qu'il peut courir. En échange, il les traite avec égards, il ne les brutalise pas[4]. »

Voyons maintenant les conséquences de cette alliance. En premier lieu, les membres du groupe humain prennent le nom de leur totem. Ce nom sert à les désigner, à les reconnaître.

3. K. von Steinen, *Unter den Naturvölkern Zentralbrasiliens*, pp. 305-306. Cité par Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, p. 77.

4. E. Durkheim, *op. cit.*, p. 198.



Fig. 126. — La grotte de Pindal débouche en face de l'Océan.
(D'après une photographie publiée dans les *Grottes cantabriques*, pl. XXXV.)

Les Esingi (tribu bantoue), sont ainsi désignés parce qu'ils sont les consanguins de *ngi*, la Panthère. Les Multa de la presqu'île d'York (Australie), s'appellent de la sorte parce qu'ils sont alliés au Phoque *(multa)*, etc.

Si le totem donne son nom au clan, il est aussi, de ce dernier, la marque sensible, le signe ethnique. Chaque clan possède un emblème symbolique, figurant le totem, gravé sur les instruments, sur les outils, sur les boucliers. Quelquefois, l'animal lui-même est reproduit par le dessin. Chez les Fân, aujourd'hui encore, les chefs de clan et de tribu, souvent même les chefs de famille gravent au burin l'image du totem protecteur sur leurs javelots, leurs haches, leurs coutelas et sur le fer de leurs sagaies. Bien plus, l'image emblématique est imprimée sur le corps soit au tatouage, soit à la peinture. Il est d'ailleurs de règle que les membres d'un clan totémique s'efforcent de réaliser d'une manière plus ou moins conventionnelle la ressemblance avec leur allié. La coiffure est soigneusement ordonnée dans ce but. Si le totem est un oiseau, on en porte les plumes sur la tête. Pour ressembler au crocodile, les hommes d'un clan bantou se mutilent les dents. L'emblème totémique apparaît encore sous d'autres formes. Ce sont, chez les Australiens, les *churinga* dont nous avons parlé ; les *nurtunja* et les *waninga*, supports verticaux qui symbolisent le totem ; chez les Peaux-Rouges, ce sont des perches portant à leur sommet des enseignes. Enfin, l'animal est souvent gravé ou peint sur les rochers, sur les parois des cases. Il est modelé en relief sur le sol.

Or tous ces objets : emblèmes symboliques, poteaux, enseignes, images, sont tenus pour sacrés. C'est qu'en effet le totémisme est un culte, et il semble comporter un élément religieux [5]. Mais il est capital d'observer que ce culte ne s'adresse

5. Cet élément religieux a néanmoins été écarté par FRAZER dans son dernier ouvrage sur le Totémisme (1910). « Si, dit-il, la religion implique une adoration de l'homme pour un être qu'il estime supérieur, le pur totémisme ne peut s'appeler une religion » ; puisque l'animal « ne reçoit pas un culte et qu'on le respecte au même titre qu'un apparenté ». A quoi M. R. DUSSAUD réplique : « La preuve que le totem n'est pas traité uniquement comme un apparenté, c'est que, parfois, on tue le totem et on le mange pour mieux s'identifier à lui. Or, les membres du clan ne se mangent pas entre eux. Il en résulte que le totem n'est pas absolument identique au clan, qu'il est doué d'une vertu que le clan ne comporte pas à un degré égal ». (R. DUSSAUD,

pas ordinairement à l'animal : il n'atteint celui-ci que par son substitut figuré. Ainsi, les cérémonies totémiques australiennes se déroulent soit autour des poteaux sacrés, *nurtunja* et *waninga*, soit devant les représentations peintes ou modelées des animaux protecteurs. Et déjà, suivant la remarque de M. Durkheim, « la technique de l'opération témoigne des sentiments

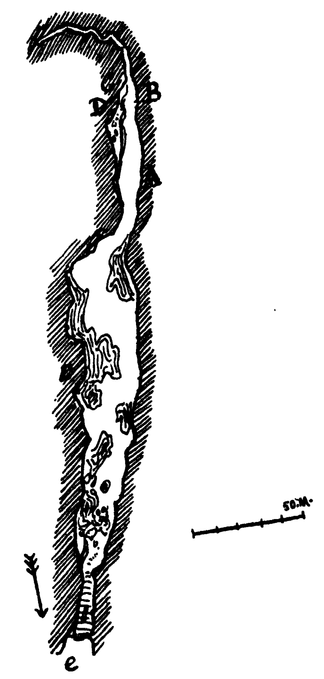


Fig. 127. — PLAN DE LA GROTTE DE PINDAL (l'entrée est en *e*). Les images sont localisées en A, B, C, D, E. La gravure de poisson représentée ci-dessus (fig. 72) se trouve en C. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 60).

qu'inspire ce dessin et la haute valeur qui lui est attribuée ; il est, en effet, tracé sur un terrain qui a été préalablement arrosé,

Introduction à l'Histoire des Religions, pp. 19-20, Paris, 1914). On peut ajouter que, dans la mentalité des Primitifs, l'objet réel et son substitut figuré étant de la même essence (voir plus loin, ch. VIII, p. 329), l'adoration atteint à la fois l'objet et l'image. Et lorsque M. E. DURKHEIM (*op. cit.*, pp. 197-199), à son tour, appuie avec tant d'insistance sur la distinction qui sépare, au point de vue « culte », l'animal et sa figuration emblématique, c'est que, d'après lui, l'emblème totémique doit concrétiser moins l'animal que la force collective, sociale (mana) qui est le

saturé de sang humain, liquide sacré qui ne sert qu'à de pieux offices. Puis, une fois que l'image est exécutée, les fidèles restent assis par terre devant elle dans l'attitude de la plus pure dévotion... on peut dire qu'ils l'adorent [6]. » De même, chez les Fân, avant de célébrer une cérémonie totémique, on commence par ébaucher, avec de l'argile, une grossière figure d'éléphant [7].

Ne croyons pas cependant que l'être réel totémique, c'est-à-dire l'animal en chair et en os, soit oublié. Tout au contraire, le respect que l'on professe envers lui se manifeste par des règles très importantes. Il est défendu de tuer, il est défendu de manger le totem. Cette prohibition peut être plus ou moins absolue, mais elle existe et certains auteurs inclinent à penser qu'il fut un temps où elle était absolue et ne comportait aucun adoucissement. Chez les Baya, si un homme est obligé, pour se défendre, de tuer le totem, il s'enfuit, laissant la sagaie sur le corps de l'animal. Rentré au village, il s'adresse au sor-

véritable et l'unique objet de la religion. D'autre part, même s'il était prouvé (et la preuve n'est pas faite) que le *totem* a commencé par n'être que le simple caractère distinctif d'une tribu (Cf. V. Loret, *L'Egypte au Temps du Totémisme*. dans le t. XIX de la *Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet*, pp. 151 et suiv., Paris, 1906 ; Ph. Virey, *La Religion de l'ancienne Egypte*, pp. 25 et suiv. Paris, 1910 ; cf. aussi, sur le Totémisme égyptien, qui est ici principalement en cause, G. Foucart, *Histoire des Religions et Méthode comparative*, ch. III, pp. 82 et suiv., Paris, 1912), il ne s'en suivrait pas que l'animal n'ait pas été objet de culte ; on accorde, en effet, que de l'emblème, le culte est passé à son suppôt réel. — La question des rapports du Totémisme avec la Religion a été reprise par le P. F. Bouvier à *La Semaine d'Ethnologie religieuse* (IIe session, 1913, compte rendu, Louvain, 1914, pp. 129 et suiv., et *Revue de Philosophie*, t. XIII, pp. 314 et suiv.). Le P. F. Bouvier estime également que le pur concept de Totémisme n'implique pas l'élément religieux. L'auteur de cette intéressante étude se propose surtout de réagir contre l'hypothèse qui voit dans le Totémisme le commencement absolu de l'évolution religieuse. Hypothèse aventureuse, en effet, et démentie, on va le voir, par la Préhistoire elle-même. Mais si, comme il est fort probable, le Totémisme est une création relativement récente, n'est-on pas autorisé à croire que le système entier a bénéficié, peu à peu, des apports antérieurs et qu'il est, tout ensemble, une dépravation de l'instinct religieux sous l'influence de la Magie, et une forme d'organisation sociale ?

6. E. Durkheim, *op. cit.*, 177-178.

7. R. P. H. Trilles, *Le Totémisme chez les Fân*, Bibliothèque-*Anthropos*, t. I, fasc. IV, pp. 226 et suiv. Paris, Münster, Londres, 1912.

cier qui le purifie de son acte. La sagaie coupable ne doit jamais repasser sur le territoire de la tribu [8]. Tout aussi grave est la faute qui consiste à manger le totem. « Quiconque passe outre à la défense s'expose aux plus graves dangers. Ce n'est pas que le groupe intervienne toujours pour réprimer artificiellement l'infraction commise ; mais on croit que le sacrilège produit automatiquement la mort. Dans la plante ou dans l'animal totémique est censé résider un principe redoutable qui ne peut pénétrer dans un organisme profane sans le désorganiser ou le détruire [9]. »

La défense de tuer et de manger le totem comporte néanmoins une exception qui d'ailleurs, met davantage encore en relief le caractère éminemment sacré de l'objet réel. En cer-

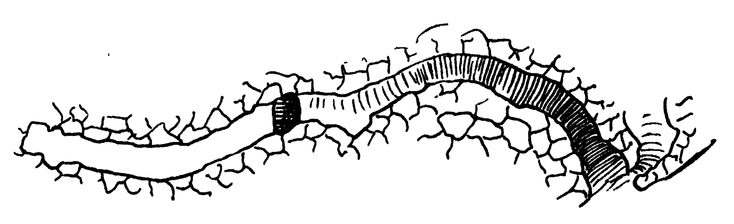


Fig. 128. — Plan de LA SOTARRIZA. Entrée à droite. Le petit cheval noir est peint à l'autre extrémité, sur la paroi gauche. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 2).

taines occurrences, il est permis de se nourrir de la chair de l'animal, mais alors il s'agit d'un rite magique inspiré par le désir d'assimiler la force, les qualités, les vertus natives de l'allié totémique.

A ces interdictions s'en ajoute une troisième, toute différente : l'exogamie. L'exogamie est une loi en vertu de laquelle il est strictement défendu à un homme d'épouser une femme de son propre clan, c'est-à-dire vouée au même totem. Le caractère totémique de la loi d'exogamie a été contesté. Le P. Trilles qui a étudié de très près le Totémisme chez les Fân, paraît indiquer la meilleure solution de ce problème lorsqu'il écrit : « Il peut y avoir exogamie sans totémisme, mais quand il y a totémisme, il y a exogamie [10] ».

8. A. POUPON, *Etude ethnographique des Baya de la circonscription du M' Bimou*, (Afrique équatoriale), *Anthropologie*, t. XXVI, p. 135.
9. E. DURKHEIM,, *op. cit.*, pp. 181-182.
10. *Op. cit.*, p. 593, cf. *ibid.*, pp. 38-39.

Tel est, esquissé à grands traits [11], ce curieux système dont on peut résumer les idées fondamentales en quelques mots. Un groupe humain s'allie avec un groupe animal, lequel devient le parent et le protecteur du clan. Et c'est parce que cet animal est tutélaire qu'il est l'objet d'un culte. Ce culte lui est principalement adressé par l'intermédiaire d'images, — emblèmes symboliques ou figures naturalistes. — Les cérémonies totémiques tendent à entretenir ou à revigorer l'alliance primitive, soit par les marques d'honneur et de respect dont on entoure l'image sacrée, soit en multipliant, par des procédés magiques, dont l'image est encore l'instrument, l'espèce totémique, soit enfin en assimilant la vertu du totem par des repas sacrés. L'animal réel témoigne de son caractère religieux par la double défense qu'il impose à ses alliés : on ne doit ni le manger ni le détruire. Voilà pour le côté religieux.

Au point de vue social, le totémisme introduit dans la vie collective deux éléments principaux : c'est le totem qui réalise l'unité du groupe et la fraternité de ses membres ; c'est lui qui fournit sa base à l'institution matrimoniale par la loi d'exogamie. De ces deux aspects, religieux et social, lequel est la cause de l'autre ? Le totémisme a-t-il été tout d'abord un type d'organisation collective pour devenir ensuite une forme de religion ; ou bien est-ce la religion du totem qui a donné ses lois à la société totémique ? Pour l'instant, nous écarterons de notre étude ce difficile problème, quitte à y revenir un peu plus tard.

***

D'après ce rapide aperçu, on devine combien forte était la tentation d'expliquer les images de l'âge quaternaire par les croyances totémiques des Primitifs actuels. Le soin religieux avec lequel les artistes paléolithiques avaient dissimulé leurs chefs-d'œuvre ; la prédominance à peu près exclusive des animaux sur les parois des grottes ou sur les objets ouvrés, les parallèles impressionnants que l'on puisait à pleines mains dans les matériaux rassemblés par l'ethnographie, tout cela ne donnait-il pas lieu de supposer que l'Homme pléistocène, lui aussi, avait professé le culte du totem animal ?

11. Pour une étude plus détaillée, on voudra bien se reporter aux ouvrages spéciaux. A recommander spécialement Mgr Le Roy, *op. cit.*, ch. III, pp. 93-134.

En 1903, M. le dr Hamy, à propos des récentes découvertes de Font-de-Gaume [12], se faisait, auprès de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'interprète de cette séduisante hypothèse que l'on retrouve, exprimée çà et là, dans les publications de l'Institut de Paléontologie humaine [13]. Mais l'honneur d'avoir lancé l'idée revient surtout à M. Salomon Reinach. Dès 1899, le futur auteur d'*Orpheus*, dans la *Revue archéologique*, suggérait déjà l'opinion dont il devait être l'un des principaux défenseurs. « Peut-être, disait-il, ces figures d'animaux, si fréquentes dans l'art des hommes des cavernes, témoignent-elles d'une sorte de totémisme ». Plus tard, dans un article publié par la revue *l'Anthropologie*, puis réédité dans le recueil, *Mythes*,

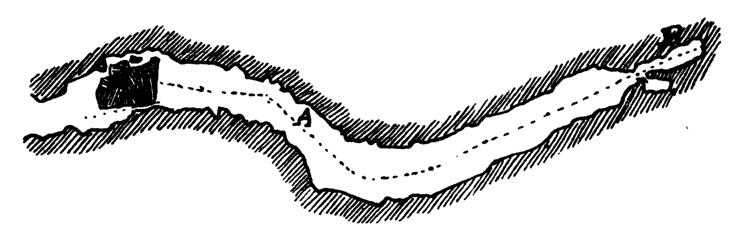


Fig. 129. — PLAN DE LA GROTTE DE SALITRÉ. Entrée à gauche, immédiatement suivie d'un massif d'éboulis. Les images sont situées en A et B. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 23).

Cultes, Religions, M. Reinach développait, avec habileté et savoir, tous les arguments qui lui semblaient militer en faveur du totémisme quaternaire [14].

A vrai dire, les raisons qu'il invoquait — et il faut en dire

12. *Quelques observations au sujet des gravures et des peintures* de *la grotte de Font-de-Gaume*. Reproduit *in extenso* dans *Font-de-Gaume, op. cit.*, pp. 14-17. Le mot de Totémisme n'est pas encore prononcé. M. HAMY s'exprime ainsi : « Je ne puis me défendre de voir dans ces singulières pratiques, que les Australiens du Queensland ont continuées presque jusqu'à nos jours, la manifestation de quelque croyance analogue à celles de certains peuples actuels, demi-civilisés ou sauvages ».

13. Avec réserve pourtant, ainsi dans *Altamira, op. cit.*, p. 243, l'opinion de M. S. Reinach est simplement rapportée, sans appréciation. Nous citerons plus loin quelques observations de M. l'abbé BREUIL à ce sujet.

14. Salomon REINACH, *Chronique des Arts*, 7 février 1903 ; *Revue Archéologique*, mars-avril, 1903 ; *Anthropologie*, T. XIV, pp. 257-266 ; *Cultes, Mythes et Religions*, t. I, pp. 125-136.

autant de celles du dr Hamy — étaient un peu hâtives, provisoires et caduques. Aujourd'hui, elles ne sauraient plus entraîner l'adhésion d'un seul des savants qui ont suivi, avec attention, depuis 1903, l'histoire des fouilles et des explorations dans les grottes ornées.

Toute la thèse de M. Reinach reposait sur une affirmation initiale : « j'ai constaté, disait-il, que... les animaux représentés sont, à titre exclusif, ceux dont se nourrit un peuple de chasseurs et de pêcheurs. Ces animaux-là étaient *désirables*, tandis que les autres ne l'étaient point ; ils étaient *undesirable*, suivant un mot anglais dont nous n'avons pas l'équivalent. Les *undesirable animals* comprenaient les grands félins, tels que le lion et le tigre, la hyène, le cheval, le loup, diverses variétés de serpents, etc. Je ne connais pas une seule représentation de ces animaux... ainsi l'on peut dire, d'une manière générale, que les chasseurs de l'époque du renne se sont abstenus de figurer les animaux carnassiers, voisins redoutables et qui n'étaient guère comestibles [15]. » Et plus loin : « Si, aujourd'hui encore dans certaines campagnes, on craint de nommer le loup de peur de le faire venir, combien les troglodytes ne devaient-ils pas redouter de représenter des fauves qui menaçaient non seulement leur vie, mais celle des herbivores qui constituaient leur gibier [16] ? » De ces observations, M. Reinach concluait que les Paléolithiques, à l'exemple des Australiens, accomplissaient certains rites magiques qui avaient pour résultat de multiplier l'espèce « comestible ». Et comme en Australie, ces rites semblent avoir une signification totémique, il s'en suivait qu'aux temps des glaces, la Religion du totem avait été en vigueur.

C'était aller trop vite en besogne. Il est faux que les artistes de l'âge du Renne n'aient reproduit sur les parois des grottes que des bêtes comestibles. Ils ont dessiné, avec le même souci d'exactitude, des animaux *undesirable*, des lions, des hyènes, des rhinocéros. Quant au loup, ils redoutaient si peu de le représenter qu'on en possède de superbes exemplaires, bien authentiques, à Font-de-Gaume, à Altamira et aux Combarelles [17] (*fig.* 147 à 153, pp. 299 à 314).

15. *Cultes, Mythes et Religions*, *op. cit.*, p. 126.

16. *Ibid.*, p. 133.

17. Sur le Rhinocéros dans l'Art quaternaire, voir *Font-de-Gaume*, *op. cit.*, pp. 143 et suiv. ; sur les carnassiers, *ibid.*, pp. 132 et suiv. (Félins, canidés et mustéliens). Voir aussi : *Grottes cantabriques*, grotte de la Clotilde, etc.

Si donc l'absence d'espèces indésirables était le seul motif que l'on pût faire valoir pour affirmer l'existence du totémisme quaternaire, convenons que l'hypothèse serait tout à fait compromise ! Et puis, à supposer que le rite qui consiste à multiplier les espèces comestibles ait été pratiqué par les Paléolithiques, on se demande en quoi ce rite servirait la cause du totémisme, puisque la propriété du totem est précisément de ne pas être mangeable par les hommes de son clan.

M. Reinach ne semble pas avoir été plus heureux lorsque, dans un autre article, il a cru devoir rattacher à l'évolution totémique

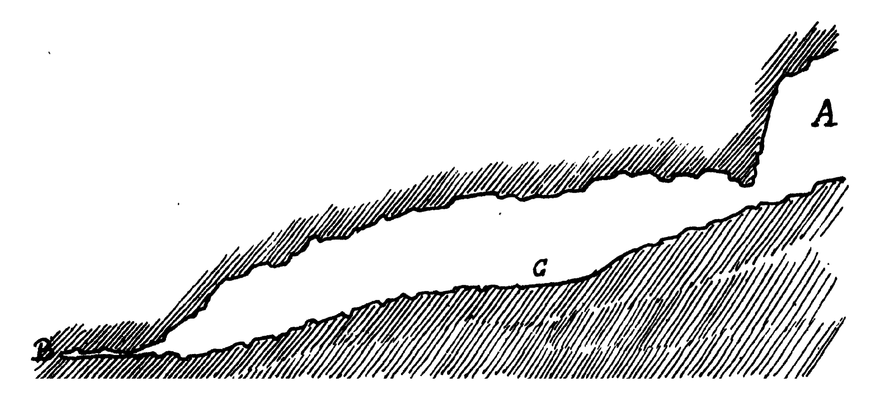


Fig. 130. — COUPE LONGITUDINALE DE LA GROTTE D'EL PENDO. Entrée en A. En C, vestiges de foyers. Les gravures occupent le fond du boyau terminal, surbaissé et situé tout au bas de la pente B. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 36).

l'histoire de la domestication des animaux[18]. D'après lui, ce serait le désir de garder avec lui l'animal sacré qui aurait insensiblement conduit l'homme préhistorique à apprivoiser les bêtes susceptibles d'être soumises à son pouvoir. Et par conséquent, la présence d'animaux domestiqués serait la preuve d'une phase totémique antérieure.

L'hypothèse est ingénieuse, elle ne résiste pas à l'examen. Comment admettre que, durant des milliers d'années, les Paléolithiques qui, d'après M. Reinach, durent éprouver le désir de capter l'animal-totem, soient demeurés dépourvus de tout animal domestique ? Ce n'était pourtant pas les espèces domesticables qui leur manquaient. L'argument tendrait plutôt à

18. *Cultes, Mythes et Religions*, t. I, pp. 86 et suiv.

démontrer que l'homme quaternaire n'a point connu le culte du totem.

Néanmoins l'insuffisance notoire des preuves alléguées par les partisans du totémisme quaternaire ne dirime pas la question. L'Ethnographie nous apprend en effet que les clans totémiques ne choisissent pas toujours, loin de là, leurs totems parmi les espèces comestibles. Il en est qui jettent leur dévolu sur des carnassiers et autres espèces indésirables. Cette préférence peut être dictée par l'espoir de se concilier les bonnes grâces de ces bêtes dangereuses, ou de leur emprunter, par une sorte de transfusion mystérieuse, leur vigueur, leur agilité, leur esprit de ruse, etc. La présence d'animaux carnassiers sur les parois des grottes serait donc assez favorable à l'hypothèse totémiste. Et comme, d'autre part la domestication des animaux pourrait bien avoir une cause toute différente de celle que M. Reinach a inventée [19], l'absence d'animaux domestiques, à l'époque quaternaire, ne prouve rien ni pour ni contre le totémisme.

Et ainsi nous nous retrouvons en face d'une explication qui, dégagée des échafaudages fragiles dont on a voulu l'étayer, repose, en dernière analyse sur deux faits incontestables : 1° l'existence, aux temps pléistocènes, d'un culte d'animaux ; et 2° le témoignage des Primitifs actuels. Et si l'on réfléchit que le totémisme occupe encore, sur le globe, une aire immense, ce second fait ne revêt-il pas une importance décisive ? N'avons-nous pas posé en règle que l'universalité d'une coutume religieuse dépose en faveur de son ancienneté ? Ainsi tout semble nous pousser à reconnaître, comme scientifiquement appuyée, la réalité d'un totémisme quaternaire.

19. Nous ne songeons pas à contester ici, ni ailleurs, la compétence de M. Reinach sur les questions d'archéologie préhistorique ou classique. Mais nous ne sommes ni le premier ni le seul à nous étonner de la hardiesse avec laquelle l'auteur d'*Orpheus* lance les hypothèses les plus aventureuses. Rendant compte des tomes I et II des *Cultes, Mythes et Religions*, dans *l'Anthropologie*, dont M. Reinach est l'un des principaux collaborateurs, M. Cartailhac écrit, non sans malice : « M. Reinach qualifie de *roman*, l'origine ordinairement supposée des animaux domestiques et des plantes cultivées... Est-il bien sûr de ne pas opposer un roman à un autre ? Nous voyons, dans son introduction du t. II, que les objections ne lui ont pas manqué... Mais M. Reinach nous ferme la bouche par une déclaration très acceptable : « Mille négations ne valent pas une affirmation ». (*Anthropologie*, t. XVII, p. 601).

Ces bases sont-elles inébranlables? Avant d'aller plus loin, deux remarques préliminaires s'imposent. Elles nous paraissent de nature à éclairer le fond du débat.

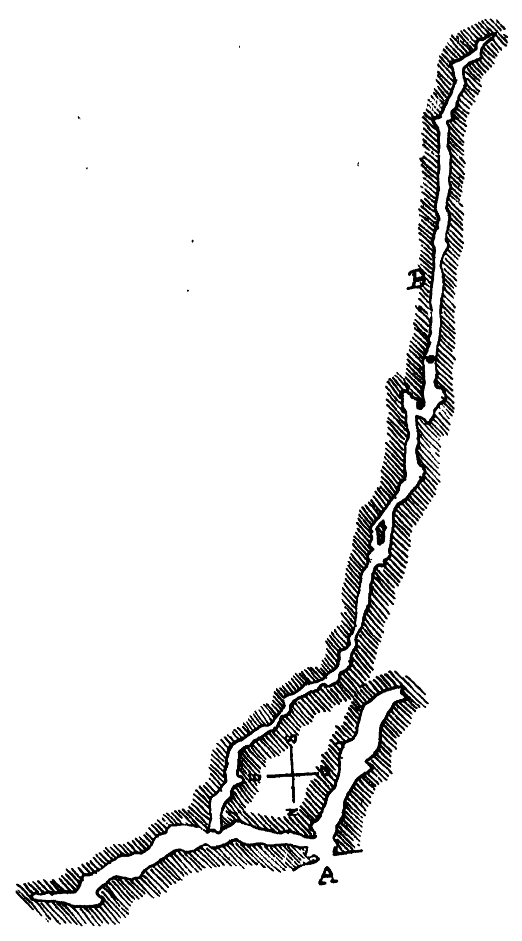


Fig. 131. — PLAN DE LA CLOTILDE. Entrée en A. En B, dessins tracés à la main dans l'argile, vers le 171e mètre de l'entrée. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 41).

D'abord on commet une équivoque regrettable à confondre deux choses qui sont, en soi, très distinctes : je veux dire la thériolâtrie et le totémisme. Cette confusion n'a pas été évitée même par certains savants qui se sont spécialisés dans l'étude du totémisme. A juste titre, M. Durkheim reproche à M. Frazer

d'avoir souvent assimilé « aux pratiques proprement totémiques de simples rites thériolâtriques, alors que la distance, parfois énorme, qui sépare les milieux sociaux correspondants, exclut toute d'idée d'assimilation [20]. » L'observation est d'autant plus fondée que le totémisme, nous l'avons vu, est à la fois un système religieux et un système social. Il peut être piquant de rapprocher, comme l'a fait M. Frazer, le respect que les Grecs professaient pour le homard, animal sacré, avec les pleurs que l'indigène de Samoa verse sur la mort du hibou, totem de la tribu [21] : en réalité ces comparaisons ne signifient rien, sinon que les Grecs, à l'exemple d'une foule d'autres peuples de l'antiquité classique, avaient des animaux sacrés : mais de là à supposer qu'ils étaient ou qu'ils avaient été « totémistes » il y a un abîme, tout l'abîme qui sépare le totémisme formel de la simple thériolâtrie. La thériolâtrie consiste à entourer certains animaux d'un culte dont les formes se diversifient selon les temps et selon les lieux, et, souvent, se juxtaposent à d'autres cultes fort différents, beaucoup plus évolués, occupant une place prépondérante dans la vie religieuse d'un peuple. Le totémisme est quelque chose d'infiniment plus précis. Il implique tout un système de rites spéciaux, de règles, de défenses.

Et par suite l'on n'est autorisé à parler de totémisme que là où toutes ces conditions sont exactement remplies. Et si elles ne le sont pas, on risque d'égarer les esprits en appliquant à un groupe de phénomènes un terme qui ne leur convient pas. Bref, entre la thériolâtrie et le totémisme, il y aura, si l'on veut, les relations du genre à l'espèce. Et cela revient à dire que si le totémisme suppose la thériolâtrie, la réciproque n'est pas vraie. Il se pourrait fort bien qu'à l'époque pléistocène, il y ait eu un culte d'animaux, mais il n'est pas certain, a priori, que ce culte ait été nécessairement un culte totémique.

En second lieu, quelle que soit la force démonstrative du critérium d'universalité, ce critérium ne suffit pas à dirimer la question de savoir si telle coutume religieuse existait à l'âge quaternaire. Quand bien même, à l'heure actuelle, le totémisme serait-il répandu à travers le monde entier, s'en suivrait-il que l'on doive, en vertu d'une nécessité quasi-mathématique, assigner l'origine du système aux temps paléolithiques ? Evidem-

20. Durkheim, *op. cit.*, p. 134.
21. Frazer, *Le Totémisme*, trad. franç., *op. cit.*, pp. 22-23.

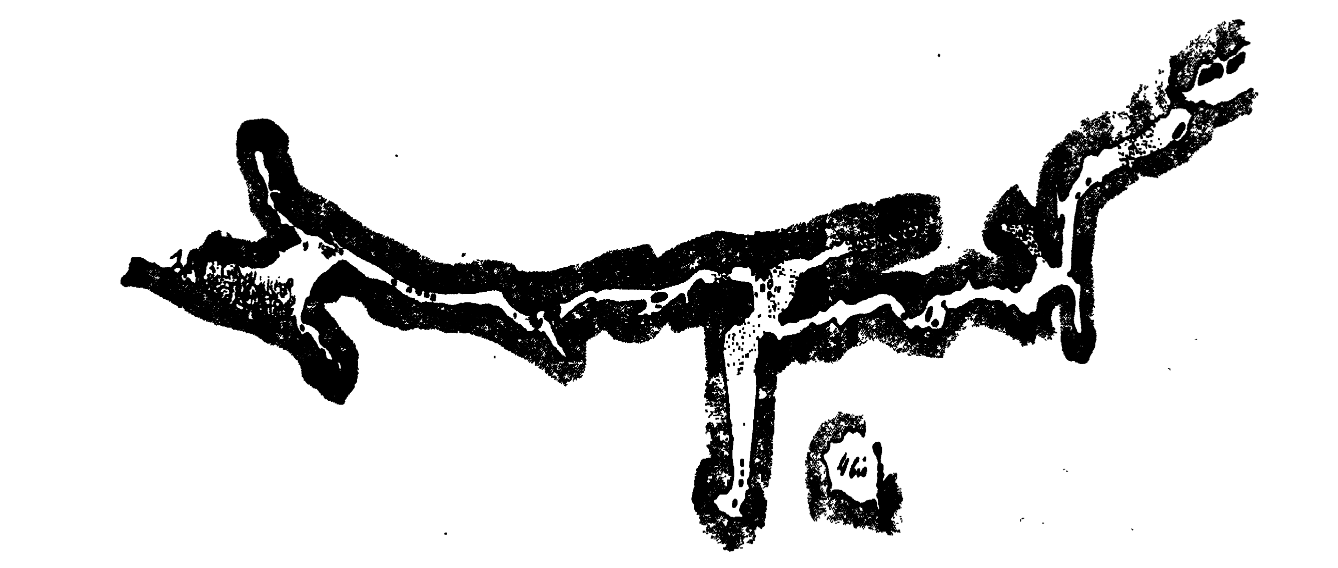


Fig. 132. — Plan de la CAVERNE DE NIAUX (Ariège). L'entrée est en (1). Les premiers signes se rencontrent seulement au delà de (2 Le point marqué (3) est à 61 mètres de l'entrée et porte la trace d'un bison peint. Le réduit (4 agrandi en 4 bis) ou « salon noir est particulièrement riche en mages. C'est au point marqué (6) que se trouvent les gravures exécutées sur le sol. D'autres image sont situées en (5) et en (7). — D'après le relevé d commandant MOLARD (Cf. *Anthropologie*, t XIX, p. 16).

ment si l'on part de cette idée que le totémisme représente la première phase de l'évolution religieuse, on s'empressera d'interpréter les plus faibles indices au bénéfice de la théorie que l'on soutient et que l'on veut faire triompher à tout prix. Mais alors on sortira du domaine de la science. Si, au contraire, on entend se soumettre humblement à la réalité des faits positifs, on prêtera une oreille attentive à l'unique source d'information qui puisse juger en dernière instance, c'est-à-dire à l'archéologie. Et si, d'aventure, les données de l'archéologie ne s'accordent pas avec les données de l'ethnographie, on conclura, tout simplement, que les origines du totémisme remontent à une époque plus récente que l'âge paléolithique. Tout au plus pourra-t-on ajouter que ce système religieux et social dérive, par voie d'évolution, d'une forme thériolâtrique antérieure et moins compliquée. Et il ne manque pas de savants, entre autres le R. P. Lagrange, pour soupçonner que le totémisme, bien loin de représenter la forme initiale du développement religieux, apparaît au terme d'une lente évolution qui a pu se prolonger durant des siècles[22].

A l'aide de ces remarques et de toutes les considérations précédemment exposées, nous voyons se poser nettement la question du totémisme quaternaire. Le totémisme formel comporte un certain nombre d'éléments qui constituent, si l'on peut dire, un système lié : le choix exclusif d'une espèce animale ; le culte rendu à cette espèce par le moyen d'images naturalistes ou emblématiques ; la désignation du clan par le nom et par le symbole du totem ; la prohibition de tuer et de manger l'animal sacré ; la loi d'exogamie. Cette combinaison d'éléments inséparables est-elle donnée à l'époque pléistocène ? voilà le vrai problème. D'une part, l'ethnographie semble nous suggérer qu'elle l'a été, puisque le totémisme est une institution universellement répandue parmi les Primitifs actuels. Mais comme, d'autre part, l'ethnographie n'est point qualifiée pour produire, à elle seule, l'argument emporte-pièce, il nous faut interroger l'archéologie préhistorique et lui demander si elle confirme les inductions de l'ethnographie ou si elle leur barre le chemin. Or, l'examen impartial des documents permet, croyons-nous, de proposer et de justifier l'affirmation suivante :

22. M. J. Lagrange, *Etudes sur les Religions sémitiques*, 1re édition, p. 113. Paris, 1907.

Dans l'état actuel de nos connaissances, l'existence à l'époque quaternaire d'un totémisme formel, réalisant toutes les conditions qui viennent d'être énumérées, n'est nullement démontrée ; elle est même tout à fait improblable, parce que sur ce point spécial, l'archéologie est en discordance avec l'ethnographie. C'est ce que nous espérons démontrer dans la seconde partie de ce chapitre.

II

A première vue, une semblable démonstration paraît impossible. Que savons-nous de l'organisation sociale des tribus quaternaires ? Rien. Nous entrevoyons que ces peuplades, vouées à la chasse, ont dû vivre disséminées par groupes relativement restreints. Mais quelle était la nature du lien qui unissait les membres d'une même tribu ou les tribus entre elles ? Nous l'ignorons. Et puis, comment s'assurer si l'homme paléolithique pratiquait, par exemple, la loi d'exogamie ? Ce sont là des faits qui échappent à la compétence de l'archéologie. Nous n'en disconviendrons pas. Aussi n'est-ce point de ce côté que nous dirigerons nos recherches. Fort heureusement nous avons d'autres voies, plus larges, plus faciles d'accès, plus praticables et plus sûres. Et s'il nous était permis d'adresser aux partisans du totémisme quaternaire un discret reproche, ce serait d'avoir trop négligé ces voies plus larges, pour tracer de petits sentiers qui dérobent à la vue la topographie générale du pays à explorer.

En premier lieu, s'il est une loi, rigoureusement imposée par l'essence même du totémisme, c'est celle de la différenciation des totems. Et cela se conçoit. Le totem en effet, est une classe d'objets, et, quand il s'agit de totémisme animal, une espèce avec laquelle les membres d'un clan, d'une tribu, contractent une alliance permanente. Chaque groupe humain est donc tenu de choisir un totem particulier qui deviendra en quelque sorte sa propriété exclusive. Il y est d'autant plus obligé que ce totem doit être non seulement son protecteur attitré, mais encore — certains diraient surtout — le signe distinctif, la marque ethnique qui permettra de nommer et de reconnaître tel clan ou telle tribu parmi la foule des autres tribus et des autres clans. Sous peine d'inextricables confusions, il faut que toutes et chacune des fractions collectives aient un totem spécialisé. Sur ce



Fig. 133. — GROTTE DE FONT-DE-GAUME. Le « Rubicon » s'ouvre au fond de cette étroite galerie, et donne accès aux parties de la grotte les plus riches en dessins. (D'après une photographie publiée dans *Font-de-Gaume*, pl. XLIII).

point, l'observation directe ne laisse prise à aucun doute, à aucune hésitation.

En Australie « chaque tribu a son totem qui lui appartient en propre ; deux clans différents d'une même tribu ne sauraient avoir le même[23]. » Rien que pour les tribus du sud-est, Howitt a pu identifier plus de 500 noms totémiques[24]. Chez les Arunta et chez les Loritja, Strehlow a relevé jusqu'à 442 totems[25]. Spencer et Gillen affirment que « dans le pays occupé par les indigènes, il n'existe pas un objet, animé ou inanimé, qui ne donne son nom à quelque groupe totémique d'individus ». La différenciation est poussée si loin que parfois, bien que rarement, on s'est vu obligé de choisir, non plus un animal entier, mais une partie de l'animal. Il existe des clans qui ont pour totem la queue, l'estomac de l'opossum, la graisse du kangourou, etc. Et pourquoi cette multitude de totems, prodigieuse quand on la compare au chiffre de la population ? Parce que « sous l'influence de circonstances particulières, les clans primitifs se sont divisés et subdivisés à l'infini » et les totems eux-mêmes « ont dû se fragmenter pour pouvoir fournir des noms à ces multiples divisions[26]. »

Chez les Fân, la différenciation, sans être aussi minutieuse qu'en Australie, est également très accentuée. Il faut renoncer à dresser la liste complète de ces animaux protecteurs. Elle épuise à peu près la faune équatoriale : boas, panthères, chimpanzés, escargots, coléoptères, sangliers, antilopes, poissons, lynx, éléphants, chats-tigres, singes noirs ou verts, singes à nez blancs, porcs-épics, scolopendres, fourmis-noires, aigles, scarabées, rats, caméléons, crocodiles, léopards, serpents, hippopotames, etc., etc...[27].

Chez les Peaux-Rouges il y a une tribu de la Carpe, du Buffle, du Corbeau, de l'Elan, de la Tortue, du Loup, etc ; et une foule innombrable de totems claniques : la seule tribu des Creeks en compte une vingtaine ; chat sauvage, renard, castor, crapaud,

23. E. Durkheim, *op. cit.*, p. 143.

24. A. W. Howitt, *The Native tribes of South-East Australia.* Londres, 1904, pp. 91 et suiv.

25. C. Strehlow, *Die Aranda- und Loritja-stämme in Zentral-Australien. (Veröffentlichungen aus dem Städtischen Völker-Museum Francfurt-am-Mein*, I, II, pp. 61-72. Frankfurt. 1908).

26. E. Durkheim, *op. cit.*, pp. 146 et 148.

27. H. Trilles, *op. cit.*, pp. 147 et suiv.

taupe, etc., etc. Et il en va de même dans tous les pays où le totémisme est en honneur [28].

Ceci posé, on ne peut guère se retenir de formuler le raisonnement que voici. Supposons le totémisme régnant à l'époque quaternaire. Dès ce moment, l'Europe centrale, occidentale et une partie de l'Europe méridionale sont couvertes d'une population nombreuse. Cette population se divise et se subdivise en une quantité de groupements, dont la multiplicité des stations paléolithiques (il y en a des milliers), se porte garante. En vertu de la loi de différenciation totémique, il est clair que chacun de ces groupes doit avoir son totem distinct, car les mêmes besoins qui inclinent et les mêmes nécessités qui imposent aux Primitifs actuels de choisir un animal qui n'est pas celui de la tribu voisine ou du clan voisin, ont dû agir sur l'esprit des Primitifs de la Préhistoire.

De plus, puisqu'il est un emblème, une marque symbolique, et l'objet d'un culte où l'image joue un rôle de premier plan, ce totem particularisé apparaîtra, gravé sur les objets ou dessiné sur les parois des grottes. Mais puisque, par définition, il est spécialisé, nous devons nous attendre à trouver, suivant que nous nous adresserons à telle ou telle station, à telle ou telle grotte de l'époque quaternaire, la prédominance exclusive d'images qui attesteront qu'effectivement le choix des paléolithiques obéissait à la loi de différenciation des totems.

Evidemment pour reconnaître avec certitude ces images spécialisées, il faudra, au préalable, avoir isolé les couches de peintures qui appartiennent à une même phase de l'évolution artistique, et les objets ouvrés qui relèvent d'un même niveau stratigraphique. Il faudra en outre, interroger de préférence les stations explicites, c'est-à-dire celles où le nombre des figures est assez considérable pour fournir une base solide de comparaison et de jugement. Ces deux conditions remplies, l'hypothèse totémiste sera vérifiée, si, embrassant, d'un seul coup d'œil, toutes les représentations artistiques d'une même époque, et cherchant à nous rendre compte de leur répartition dans l'espace, nous constatons, dans les diverses localités soumises à notre examen, *une tendance avérée, évidente à la spécialisation.*

Or, il est permis de l'affirmer catégoriquement, cette ten-

28. Frazer, *Le Totémisme, op. cit.*, passim.

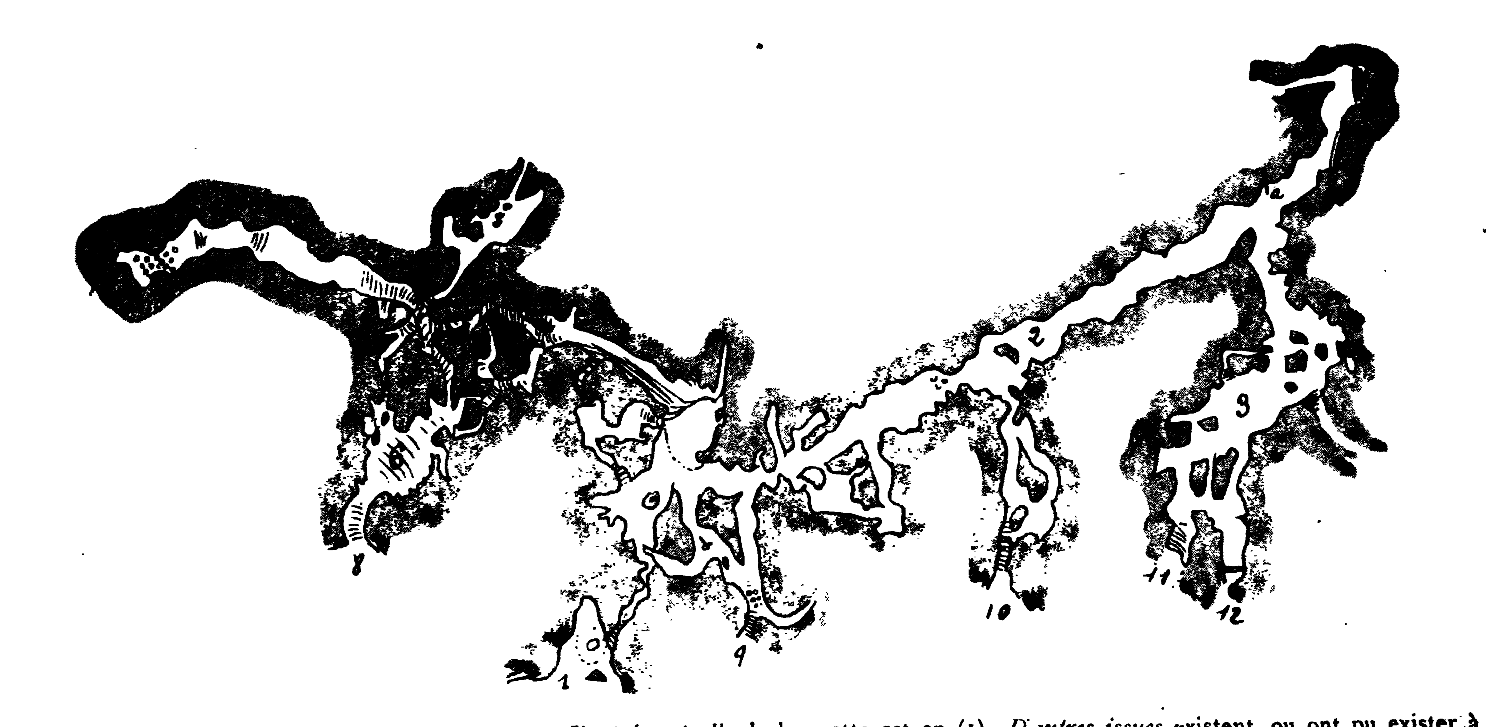


Fig. 134. — PLAN TRÈS RÉDUIT DE LA PASIEGA. *L'entrée actuelle* de la grotte est en (1). *D'autres issues* existent, ou ont pu exister à l'époque paléolithique en (7), (8), (9), (10), (11) et (12). Dans la grande galerie de droite (2), les dessins n'apparaissent qu'à partir de *a*. *L'inscription* (fig. 268) se trouve dans la salle (3). Le *canal naturel* est en (4), il aboutit aux *puits* (5), au-dessus desquels des signes ont été jadis tracés. *La salle du trône* est en (6). (D'après le plan publié en tête de la monographie de *la Pasiega*).

dance ne s'observe nulle part. Partout et toujours, aux mêmes niveaux archéologiques comme aux mêmes phases de l'évolution artistique, dans toutes les stations comme dans toutes les cavernes décorées qui ont livré une quantité suffisante d'objets ou de dessins, ce sont les mêmes animaux qui reparaissent, et ces animaux appartiennent non pas à une seule espèce mais à plusieurs espèces. Et l'on doit ajouter — car ceci n'est pas moins frappant, — que le nombre des espèces animales représentées est relativement restreint. On en compterait une trentaine tout au plus. Et lorsque l'on rapproche cette pauvreté de la richesse inouïe des totems actuels, lorsque, à Altamira, à Niaux, à Font-de-Gaume, à Marsoulas, à la Pasiéga, à Pindal, à Castillo, on se retrouve en face de l'omniprésente et monotone série de ces bêtes qui ont d'ailleurs été traitées avec un égal souci de vérité, avec, disons-le, la même dévotion, il semble que déjà la cause soit entendue. L'homme préhistorique n'a pas connu ce besoin de différenciation qui est pourtant le trait le plus caractéristique du système totémique. Et par conséquent il n'a point pratiqué la religion du totem [29].

29. Il serait fastidieux de dresser un tableau comparatif complet de toutes les espèces animales figurées sur les parois des diverses grottes. Pour permettre au lecteur de vérifier l'exactitude de la thèse, il est cependant nécessaire de citer quelques exemples. Nous les choisissons à dessein parmi les grottes « explicites », nous voulons dire celles qui ont fourni un nombre d'images suffisant pour constituer une base d'appréciation. Il est clair, en effet, que si l'on s'adresse uniquement aux grottes où les dessins sont rares ou réduits à un exemplaire unique, on aura beau jeu ensuite pour affirmer l'existence du Totémisme quaternaire. Mais serait-il juste de conclure, de la présence d'un cheval isolé à *la Sotariza*, que les troglodytes d'alentour avaient le cheval pour totem, ou, de la présence de « pingouins » à *El Pendo*, que les paléolithiques du lieu avaient choisi cet animal pour totem ? Le procédé serait trop facile. Les éléments d'un jugement sûr doivent être empruntés aux stations les plus riches ; c'est là, et non ailleurs, que la mentalité religieuse de l'Homme pléistocène nous sera le plus accessible. Cela dit, citons quelques termes de comparaison.

Altamira : Polychromes (4e phase) de la couche supérieure : 18 *bisons*, dont deux inachevés et un sans tête ; 2 *sangliers ;* 3 *cervidés* dont un cerf inachevé ; 1 *bovidé ;* 1 *cheval ;* 1 *loup*. A noter, d'après Breuil (*op. cit.*, p. 75), que ces peintures du grand plafond d'Altamira auraient été exécutées par plusieurs artistes collaborant *dans le même temps*. — Polychromes de la couche inférieure (même phase). La couche est détruite en majeure partie par la superposition des polychromes de la couche supérieure : 3 *bisons ;* 3 *sangliers*. — Peintures en rouge plat

On objectera sans doute que cet argument n'est point convaincant. Et voici pourquoi. La prédominance exclusive d'une

(3e phase), couche également mutilée : 2 *chevaux ; 3 cervidés* (2 biches et un arrière-train problématique de cerf). — Peintures en noir plus ou moins modelé, (2e phase) ; modelés peu développés : chevaux, bovidés, bouquetins, cervidés ; modelés pleinement développés : 2 petits bisons. — Dessins linéaires rouges ou noirs (1re phase). Esquisses frustes, parfois indéchiffrables ; profils plus distincts ; mêmes animaux qu'à la 2e phase.

Pindal, 4e groupe (en relation étroite avec les polychromes d'Altamira et de Marsoulas) : 5 *Bisons.* — Troisième groupe (peintures à large trait baveux, rattachées à la 1re phase) : 1 *Biche,* 1 *bison,* 1 *tête de cheval.* — Deuxième groupe (noirs modelés, même phase) ; *chevaux, cerf, biche.* — 1er groupe (linéaires, 1re phase) : *chevaux,* 1 *éléphant.*

Font-de-Gaume, Polychromes (4e phase) proprement dits : *bisons ;* fresques brunes et noires ; *bisons, rennes, cheval.* — Fresques en teintes plates (3e phase) : *chevaux, rennes, bœufs.* — Figures noires modelées (2e phase) : bœufs. — Dessins linéaires (1re phase) : *tête de rhinocéros ; ours ; chevaux, bovidés, caprides.* — etc... On le voit, d'une phase à une autre, il y a peu de différence ; et d'une station à une autre station, la nomenclature ne varie pas beaucoup. Et d'une manière générale on peut ajouter qu'il n'est guère de figure animale qui, représentée dans telle grotte, n'ait son double dans telle autre grotte fort éloignée. Chercher une « différenciation » de totems à travers le monde paléolithique est une entreprise vouée à l'insuccès. On en peut dire autant de l'espoir, entretenu par certains préhistoriens, de mettre en lumière la prétendue succession régulière, dans le temps, des animaux peints sur les parois des grottes. L'idée a été avancée par M. Cabré *(El arte rupestra en España,* cf. *Anthropologie,* t. XXVII, p. 588 et suiv.). M. Breuil, critiquant cet ouvrage, fait bonne justice de l'hypothèse et du but qu'elle vise : « Je n'insisterai pas non plus sur les théories « totémiques » où Chèvres, Cerfs, Bœufs se succéderaient régulièrement dans le temps, chose tout à fait contraire à la réalité », *(ibid,* p. 595-596). La remarque, valable pour l'Espagne, l'est aussi pour l'ensemble des grottes paléolithiques : les hommes de ce temps-là n'ont pas adoré successivement tel groupe d'animaux à l'exclusion des autres. Les conclusions présentées dans le même ordre d'idées, par Breuil au Congrès de Monaco *(Compte-rendu,* t. I, pp. 383-386), n'avaient qu'une valeur provisoire, et se trouvent actuellement modifiées par les découvertes plus récentes. Ainsi, par exemple, M. Breuil, d'après les documents acquis à cette époque (1906) à l'archéologie préhistorique, constatait l'absence *absolue* de poissons sur les parois des grottes : or, depuis, Pindal et la Pileta ont donné des dessins de poissons. De même le Félin apparaît, non pas à la seconde période, mais tout au début de la première (La Clotilde), etc.

espèce figurée n'est pas strictement requise pour qu'il y ait totémisme. Le totémisme, en effet, implique, suivant le mot de M. Durkheim « une conception de l'univers », et plus précisément encore, une classification des réalités visibles : « Le sauvage de l'Australie du sud, dit M. Fison, considère l'univers comme la grande tribu à l'une des divisions de laquelle il appartient, et toutes les choses, animées ou inanimées, qui sont rangées dans le même groupe que lui, sont les parties du corps dont il est lui-même membre ». Prenons un exemple. La tribu



Fig. 135. — L'INSCRIPTION DE LA GALERIE B (n° 3 du plan figuré, p. 265) de la grotte de *la Pasiega* (Cf. *La Pasiega*, p. 36).

des Wotjobaluk (Australie Méridionale) comprend deux phratries : Gurogithy et Gumaty. La phratrie Gurogithy à son tour se subdivise en plusieurs clans. Or le totem de chacun de ces clans est en relation avec un certain nombre de choses, notamment d'espèces animales, qui lui sont attribuées en propre. Ainsi, « dans le clan de l'igname sont classés le dindon des plaines, le chat indigène, le *mopoke*, le hibou dyim-dyim, la poule *mallee*, le perroquet rosella, la *peewee*. Dans le clan de la Moule, l'émou gris, le porc-épic, le courlis, le kakatoés blanc, le canard des bois, le lézard *mallée*, la tortue puante, l'écureuil volant, l'opossum à la queue en forme d'anneau, le pigeon aux ailes

couleur de bronze *(bronze-wing)*, le *wijuggla* », et ainsi de suite [30].

Ces curieux systèmes de classification semblent singulièrement compliquer notre tâche. Sur les parois des cavernes paléolithiques, il est rare qu'une seule espèce animale soit représentée. Mais ne sommes-nous pas dans l'erreur lorsque, de cette multiplicité d'images disparates rassemblées sur un seul et même point, nous prétendons tirer un argument contre l'existence du totémisme quaternaire ? Les Primitifs de la Préhistoire, comme les Primitifs actuels, rattachaient à l'espèce totémique d'autres espèces placées en quelque sorte dans la sphère de son influence : et ils se plaisaient parfois à figurer le totem avec tout son cortège d'animaux subordonnés.

Admettons encore que ce parallélisme soit fondé. Dans ce cas, il y aura autant de systèmes de combinaisons qu'il existe de groupements totémiques puisque, pour reprendre notre exemple, la classification adoptée par le clan de l'Igname diffère de la classification adoptée par le clan de la Moule. Or cette diversité d'associations n'est pas plus donnée, sur les parois des grottes et sur les objets ouvrés, que la différenciation des totems proprement dits : bisons, bouquetins, biches, bœufs, mammouths, etc., se juxtaposent sans qu'il soit possible de discerner, d'une station à l'autre, la moindre velléité de varier les combinaisons. D'où il suit que si l'homme préhistorique s'est préoccupé de classer les phénomènes de la nature, il n'a pas été conduit à construire une cosmologie sur la base des idées totémiques.

On insiste. Le totem figuré n'est pas obligatoirement une représentation naturaliste. Il est aussi un emblème, un symbole, lequel emblème ou symbole n'a d'ailleurs, souvent, rien de commun avec l'animal totémique. Il constitue, nous l'avons expliqué, l'attribut ethnique, le signe distinctif de la tribu ou du clan. Spencer et Gillen décrivent un certain nombre de ces signes. Ainsi « dans l'*intichiuma* du *Witchetty Grub* (c'est-à-dire une cérémonie destinée à multiplier l'insecte qui porte ce nom) interviennent trois boucliers *churinga* : le premier porte un grand nombre de cercles en séries concentriques, dont les uns figurent l'arbre sur lequel vit la larve, les autres, celui où l'insecte adulte aime à stationner et où il pond ses œufs ; sur

30. DURKHEIM, *op. cit.*, pp. 820 et suiv. ; FRAZER, *Totémisme*, *op. cit.*, pp. 120 et suiv.

les deux autres boucliers se voient des signes aussi obscurs, comme une ligne zigzaguée, indiquant la trace laissée sur le sol par l'insecte en marche, et de nombreux cercles ocellés de diverses tailles, indiquant la représentation des œufs de l'insecte et des graines de l'arbre[31]. »

Or, parmi les images de l'âge quaternaire, il y a tout un ensemble de dessins problématiques connus sous le nom de *signes*, et qui ont été scrupuleusement notés, décrits et relevés par les explorateurs. Ce sont des labyrinthes de lignes tracées au doigt sur l'argile (*fig.* 57, p. 93), des figures formées de traits rayonnants et qui ressemblent à des huttes de branchage ; des mains rouges ou cernées de rouge, et des mains stylisées (*fig.* 67, p. 115) ; des semis de points rouges ou noirs ; des bandes qui paraissent représenter des clefs, ou des barques et qui sont en réalité des armes (massues, boumerangs) (*fig.* 60, p. 99) ; d'autres bandes ondulées et recoupées par de petites barres transversales ; des assemblages de traits parallèles ou convergents, des rameaux, des écussons où l'on s'accorde à voir des images d'habitations humaines (*fig.* 154, p. 318).

Et de suite l'idée se présente de comparer ces signes avec les emblèmes totémiques des Primitifs actuels. De même que les Australiens, les Peaux Rouges, les Noirs africains, les Paléolithiques avaient leurs blasons qu'ils peignaient dans leurs grottes, à moins que ces objets figurés ne fussent plus simplement encore des images de totems empruntés au monde des choses inanimées. N'y a-t-il pas, en Amérique, un clan de la tente, un clan de la balle, un clan du filet, un clan du bon couteau ? Cette fois, semble-t-il, nous sommes bien en face d'un totémisme paléolithique.

Non, nous n'y sommes pas, parce que, ici encore, la loi de différenciation n'est pas vérifiée. Et s'il est pourtant un cas où elle devrait l'être, c'est bien celui-là, étant donné que l'emblème totémique est, pour ainsi parler, la signature qui fait sortir de l'anonymat les clans et les tribus dispersés à travers l'immensité du territoire où ils cherchent pâture.

Or, si l'on veut bien replacer dans l'espace les différentes catégories de signes exécutés par la main de l'homme quaternaire, on s'apercevra immédiatement qu'aucun souci de les varier, de les diversifier n'a guidé le pinceau des artistes. Les

31. Cf. résumé dans *Altamira*, *op. cit.*, p. 216 et suiv.

Fig. 136. — Intérieur de la caverne des Trois Frères (Ariège), récemment explorée par les trois fils de M. le Comte Bégouen et qui a livré *environ 300 nouveaux dessins paléolithiques.* Photographie inédite du vicomte Max Bégouen.

méandres tracés au doigt sur l'argile apparaissent dans des grottes séparées par de longues distances ; les mains rouges se retrouvent à Castillo, à Altamira, à Gargas, à Font-de-Gaume, à Beyssac. Les claviformes ou naviformes ont été indifféremment figurés à Altamira, à Niaux, à Pindal, à la Pasiega ; quant aux tectiformes [32], M. Breuil a démontré qu'ils se rattachent tous à une seule série qui peut offrir, suivant les époques, quelques variantes ; mais ces variantes ont le fâcheux inconvénient, pour la thèse totémiste, de se reproduire, à peu près identiques à elles-mêmes, dans plusieurs endroits. Ces ressemblances, curieuses et frappantes, bien loin de suggérer, de la part des paléolithiques, l'intention d'opposer le groupe des signes d'une localité donnée au groupe des signes d'une localité différente, témoignent plutôt d'un souci d'imitation et d'uniformité. Et tout ce qu'il est permis d'avancer, à ce propos, c'est que si les artistes quaternaires ont accordé à leurs signes une valeur d'emblème, ces emblèmes n'étaient certainement pas des emblèmes totémiques.

Enfin, — car nous voudrions épuiser, autant que possible, la série des objections, — on a remarqué qu'entre la faune réelle et la faune figurée d'une période déterminée de l'âge quaternaire, il existe un écart assez sensible [33]. D'une manière plus précise, il semble que la faune figurée retarde sur l'évolution de la faune réelle. On dirait que le culte des animaux s'est immobi-

32. Voir dans *Grottes cantabriques* (*op. cit.*, ch. XII), une étude comparative sur les tectiformes. Cette étude prouve au moins deux choses : 1° Il y a analogie ou continuité entre les types de tectiformes, d'un bout à l'autre de l'âge paléolithique ; 2° dans un seul et même endroit et pour une seule période, les tectiformes offrent des variantes assez sensibles, ce qui ne paraît pas s'accorder avec les exigences d'un emblème totémique. On peut ajouter, en outre, que la tendance des tectiformes à dégénérer en scaliformes n'est pas non plus favorable à l'hypothèse totémiste. On a donc affaire à un motif géométrique, ayant eu pour point de départ la hutte paléolithique, et qui évolue progressivement. Quel sens exact nos troglodytes attribuaient-ils à ces figures : mieux vaut avouer notre ignorance que de risquer une explication nettement inconciliable avec les faits. — A propos des méandres et entrelacs d'*Altamira*, d'*Hornos de la Peña*, de *Gargas*, il est intéressant d'observer que chez les Australiens, (cf. SPENCER et GILLEN, *Natives Tribes of cent. Austr.*, p. 145), les animaux sont représentés par des cercles entiers ou par des spirales.

33. *Grottes cantabriques*, *op. cit.*, p. 214. (Cf. plus loin, ch. VIII, p. 350).

lisé, figé autour de certaines espèces plus anciennes et devenues beaucoup plus rares dans un temps où l'on continuait à les tenir en vénération. N'y aurait-il point là un cas de transmission des totems? L'élection du totem est en effet durable, et l'animal choisi par un clan est généralement conservé, avec un soin religieux, par les générations plus jeunes.

M. l'abbé Breuil à qui l'on doit la fine observation que je viens de rapporter se garde bien de conclure si rapidement : « Nous rappellerons, dit-il, que le document iconographique que nous ont légué les singulières coutumes des artistes quaternaires est un reflet peut-être très modifié de la faune réelle de l'époque, sous l'influence de préoccupations et de suggestions inconnues ». Ces préoccupations et ces suggestions inconnues ne sont assurément pas relatives au totémisme, car, même si l'on admet la réalité de ce « retard », il reste que les espèces figurées ne sont point spécialisées au point de vue local. Et par conséquent, l'absence d'harmonie entre la faune réelle et la faune figurée peut bien prouver le caractère traditionnel du culte rendu aux animaux ; elle ne saurait établir le caractère totémique de ce culte.

Et c'est ainsi qu'après avoir retourné en tous sens la collection des images paléolithiques, nous revenons toujours à la même conclusion négative. Le totémisme quaternaire glisse entre nos mains : plus on essaie de l'étreindre et plus il se dérobe. Et cependant nous n'avons encore appliqué, au cours de notre discussion, qu'une seule loi — la mieux vérifiable, il est vrai, — de la psychologie totémiste : la loi de différenciation des totems.

Ajouterons-nous, à ce premier chef de preuve, d'autres indications qui, pour être un peu moins probantes, n'en méritent pas moins d'être signalées?

Il est interdit au membre d'un clan totémique de tuer et de manger son animal-totem. Or nous possédons les débris de cuisine de nos ancêtres paléolithiques. Il serait quelque peu hasardeux, par la simple analyse des ossements abandonnés pêle-mêle dans les foyers, de décider si les hommes de telle station déterminée se sont abstenus de manger certaines espèces animales. A vrai dire, on n'arriverait, sur ce point, à une probabilité satisfaisante que si un foyer considérable était en relation



Fig. 137. — Les Bisons en Argile de la Grotte du Tuc d'Audoubert, (1/9e). — Photographie obligeamment communiquée par M. le Comte Bégouen.

directe avec une série de gravures ou de peintures datées de la même époque que ce foyer. Or ce cas est très rare, et de plus, on ne voit pas que l'attention des explorateurs ait été attirée, jusqu'à présent, vers ce genre de recherches comparatives. Du moins peut-on observer — et ici nous nous retrouvons pleinement d'accord avec M. Reinach, — que les espèces comestibles, représentées sur les parois, sont justement celles dont se nourrissaient les tribus quaternaires. De sorte que l'interdiction totémique, si elle avait été portée, aurait eu pour conséquence rigoureuse de réduire les hommes à mourir de faim. Conjecture insoutenable et qui d'ailleurs est contredite par l'examen général des stations.

Pour assurer sa subsistance, le troglodyte mettait à contribution toutes les espèces à sa portée. On ne peut même pas soutenir qu'un groupe, en s'abstenant de tuer et de manger tel animal, travaillait fraternellement, comme on le dit des tribus australiennes, pour le bien des groupes voisins, puisque dans les foyers la même faune est à peu près régulièrement représentée. Et c'est pourquoi il nous paraît difficile d'adopter l'hypothèse d'après laquelle le totémisme aurait eu pour cause le désir d'empêcher, par une prohibition religieuse, l'extinction totale des espèces gaspillées par la rage destructrice des hommes [34] Durant tout l'âge quaternaire, les chasseurs ne se sont nullement fait scrupule d'abattre librement toute sorte de gibier. Et ce ne sont pas les cent mille chevaux de Solutré qui nous invitent à les soupçonner capables d'économie. Si pourtant le besoin de ménager les troupeaux de bêtes sauvages avait pu se faire jour, c'était bien en ce temps où la chasse pourvoyait à tous les besoins matériels. Le tabou alimentaire n'a pas eu cours à l'âge du Renne. Et si l'on veut absolument que ce tabou soit la cause du totem, une fois de plus il faudra reconnaître que les troglodytes ne furent pas totémistes. Mais il n'est pas besoin d'accomplir ce crochet pour aboutir à la conclusion : il suffit simplement de constater qu'à l'époque paléolithique, les hommes mangeaient de toutes les bêtes comestibles que leurs armes pouvaient atteindre et détruire.

Point de totems spécialisés, point de tabous alimentaires : est-ce assez pour ébranler par la base la thèse du totémisme

34. Cf. S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, t. I, art. cit., pp. 90, et suiv.

quaternaire ? Il nous le semble, mais il existe un dernier argument auquel nous entendons d'ailleurs conserver sa note de probabilité moindre.

Il y a entre le système totémiste et le culte des ancêtres un fréquent rapport[35]. Ce rapport s'explique en ce sens que l'ancêtre de la tribu est considéré comme l'auteur de l'alliance qui engagea dans les liens d'une parenté mutuelle la descendance du groupe humain et la descendance de l'animal-totem. En d'autres termes il ne put y avoir totémisme que par le bon vouloir et la prévoyance de l'ancêtre. Et tout naturellement la vénération dont le totem est l'objet rejaillit sur celui qui fut, si l'on peut dire, le signataire avisé du pacte. En fait, ces deux formes de culte, culte ancestral et culte totémique, sont presque toujours intimement mêlées. Tantôt, comme par exemple, chez les Fân, elles restent distinctes, mais alors le culte totémique apparaît nettement dérivé du culte ancestral. Tantôt, comme par exemple, chez les Australiens du Centre, les deux cultes sont si bien confondus qu'il n'est plus possible de les distinguer. La plupart du temps, l'ancêtre est conçu sous les espèces d'un animal fantastique ; ni homme ni bête, ou bête douée de facultés humaines amplifiées à plaisir par la fantaisie des sauvages. Ce personnage fabuleux peut être à la fois totem, fondateur et organisateur de la tribu. Quels que soient leurs avatars, l'ancêtre et le totem sont inséparables. Et l'on peut affirmer que presque partout où il apparaît le culte totémique se double d'un culte ancestral distinct ou implicite[36].

Or, nous avons eu jadis, en traitant des sépultures, l'occasion d'exprimer des doutes sérieux sur l'existence d'un culte des morts ou d'un culte d'ancêtres à l'époque quaternaire. Si donc, comme le dit et le démontre le P. Trilles, dans son étude sur le Totémisme chez les Fân, le culte du totem est une « dérivation » du culte ancestral, l'absence de celui-ci dépose contre la réalité de celui-là. Encore une fois nous n'accordons pas à cette preuve une force démonstrative égale à celle des autres preuves, nous indiquons simplement un sillon que les découvertes ultérieures permettront peut-être d'approfondir. Aussi bien l'existence d'un culte ancestral serait-elle démontrée, on n'aurait pas encore

35. Sur les rapports du Totémisme avec le culte des ancêtres, voir H. TRILLES, *op. cit.*, pp. 259 et suiv.

36. Cf. DURKHEIM, *op. cit.*, pp. 399 et suiv.

le droit de conclure à l'existence du totémisme quaternaire, puisque en droit et souvent en fait, le culte ancestral est indépendant du culte totémique.

Telles sont les raisons qui, malgré les témoignages si nombreux et si impressionnants de l'ethnographie, nous obligent à ne pas embrasser l'opinion des partisans du totémisme paléolithique. L'apparition de ces coutumes étranges remonte assurément très haut dans l'histoire religieuse de l'humanité. Elle ne paraît pas cependant revendiquer une antiquité contemporaine des plus vieux âges du monde. Et comme le système totémique, on l'a vu au cours de cette étude, est intimement lié au développement des arts glyptique et pictural, on peut ajouter, avec quelque chance d'être dans le vrai : si les tribus de l'Age du Renne n'étaient point totémiques, les tribus qui les précédèrent et dont il nous reste si peu de vestiges, ne le furent point davantage. Elles couraient même moins le risque de l'être, car elles n'avaient pas encore inventé la magie de ces formes artistiques qui, capables de servir magnifiquement la religion, peuvent tout aussi bien l'entraîner dans des déviations fatales. Rappelons-nous la défense portée par Dieu : « Tu ne feras pas d'images taillées...[37] » Et qui sait si les Paléolithiques, pour être devenus des artistes, ne furent pas, eux aussi, prématurément conduits à adorer le veau d'or !

37. Exode, xx, 4.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Anthropomorphisme.

SOMMAIRE :

Avant de présenter une explication des images quaternaires, il reste à examiner un groupe de ces images: celles qui représentent, plus ou moins fidèlement, les traits de l'homme. Elles sont rares et leur facture est généralement inférieure à celle des desseins d'animaux.

I. — Les Figurines humaines. — *Théorie de l'Anthropomorphisme, avatar de la Zoolâtrie. — L'archéologie quaternaire ne justifie pas cette hypothèse. Les figurines de Brassempouy, de Menton, de Brünn, de Willendorf, de Predmost. de Pont-à-Lesse, du Mas d'Azil, de Laugerie-Basse, de Teyjat, de Gourdan. — Ces statuettes sont probablement, pour la plupart, des idoles. — Les figurines stéatopyges de l'âge de la Pierre. — La satuette funéraire de Brünn. — Les bas-reliefs de Laussel. — La danse des femmes de Cogul. — L'Anthropomorphisme n'a point succédé à la Zoolâtrie.*

II. Les gravures et les peintures. — *Représentations isolées. Figures de membres séparés. — Figures complètes. — Figures associées. — Les fresques de l'Espagne orientale. — Contribution de ces diverses images à l'étude de la Religion.*

III. Les figures anthropoïdes. — *Définition. — Un exemple:* El Mono, *à Hornos de la Peña. — Autres dessins offrant le même aspect, soit sur les parois des cavernes, soit sur les objets ouvrés. — Comment les interpréter?*

Première hypothèse: les ratapas *ou* spirit-children *des Arunta. — Le bâton de Teyjat. — D'après M. Salomon Reinach, les serpenteaux, le petit cheval et les diablotins gravés sur ce bâton, seraient des* ratapas. — *Difficultés d'admettre cette hypothèse: la base ethnographique est trop étroite. — Elle ne peut être élargie. — Les Arunta ne connaissent point de* ratapas *d'animaux. Les cinq petits desseins gravés sur le bâton de Teyjat ne postulent pas une explication unique. — Les caractères attribués aux trois diablotins ne sont pas décisifs. — Il n'est pas possible de dire à quels animaux les* ratapas *du bâton de Teyjat se rapportent. — Résumé de la discussion.*

Seconde hypothèse: les masques. Origine probable des masques de chasse. — Emploi des masques rituels dans les danses religieuses. — Universalité de cette coutume, chez les Primitifs actuels. — L'explication par les masques rend compte des figures anthropoïdes de l'âge quaternaire. — Elle rend compte également de certains détails plus circonstanciés: représentations de têtes anthropoïdes isolées, aux Combarelles, à Marsoulas, à Font-de-Gaume. Un mot sur les « orantes ». — L'homme-phoque d'Altamira. — Le galet de la Madeleine.

Nous avons écarté, comme improbable, l'hypothèse d'après laquelle les dessins d'animaux, exécutés par les artistes quaternaires, se rattacheraient à ce système complexe que l'on désigne sous le nom de totémisme. Le moment serait venu de proposer l'explication qui nous semble le mieux répondre à



Fig. 138. — INTÉRIEUR DE LA GROTTE DE SANTIAN. Les signes rouges sont peints sur la voûte qui occupe le cent de la figure. (D'après une photographie publiée dans *Grottes cantabriques*, pl. XXIV).

la teneur des documents archéologiques si, avant de procéder à cette œuvre de construction positive, notre attention n'était attirée vers un autre groupe de figures qui tranche sur l'ensemble des représentations étudiées jusqu'à présent. Ces images tantôt reproduisent assez nettement les traits de l'homme, et tantôt n'offrent, avec la physionomie humaine, que des ressemblances plus ou moins vagues. Ce dernier groupe est celui des figures « anthropomorphes » ou « anthropoïdes ».

Disons-le, dès maintenant la représentation de l'homme, comparée à celle des animaux, est relativement rare à l'époque quaternaire. Entre les deux séries, il existe, au seul point de vue quantitatif, un écart considérable, qui a frappé tous les préhistoriens. Cet écart apparaît plus manifeste encore, si l'on se place, pour en apprécier l'importance, au point de vue artistique. Autant les animaux sont traités avec une expérience et une maîtrise consommées, autant les images humaines se font remarquer par la gaucherie de leur exécution. Il semble que les troglodytes, rompus à toutes les difficultés de l'art animalier, n'aient pu sortir, quand ils se représentaient eux-mêmes, des grossières approximations qui caractérisent les premiers essais de l'enfance. Sans doute cette loi n'est pas absolue. Les bas-reliefs sculptés à même le roc de l'abri de Laussel témoignent d'une incontestable habileté. De même, les peintures murales de la Viéja, de la Cueva del Queso, de Tortosilla et de Cogul ne sont nullement à dédaigner. Mais ce sont là des exceptions. En général l'image de l'homme reste inférieure à l'image des bêtes. Il est même fort possible que l'habitude invétérée de tracer la silhouette de l'animal ait fortement influencé la main du dessinateur qui, çà et là, s'efforçait de reproduire le portrait de ses semblables.

Et pourtant, cette indigence ne doit pas nous arrêter. Ne pose-t-elle point déjà un problème ? Pourquoi, en effet, la place réservée à l'homme dans les productions artistiques de l'âge quaternaire est-elle mesurée avec tant de parcimonie [1] ? Pourquoi, d'une part, un tel déploiement de talent et pourquoi, d'autre part, un tel laisser-aller ou une telle impuissance ? Et pourquoi, enfin et surtout, malgré le peu d'attrait qu'il semble avoir éprouvé pour l' « académie », — si l'on ose employer une expression aussi anachronique, — l'homme pléistocène a-t-il voulu

1. Sur ce sujet, voir plus loin, ch. VIII.

quand même buriner ces pâles esquisses dont la faiblesse est si notoire ?

Répondre à ces questions sera l'objet de la présente étude. Elle ne nous écartera point d'ailleurs de notre but principal. A y regarder de près, nous verrons que les images humaines ne sont pas toujours étrangères à ce culte d'animaux dont nous cherchons à pénétrer le véritable sens. Néanmoins nous serons obligés d'élargir un peu le champ de notre perspective. Nous aurons, chemin faisant, à critiquer encore certaines théories admises, un peu trop prématurément, par les tenants de l'évolutionnisme religieux. Mais cela fait, nous serons attentifs à établir les liens qui rattachent la figuration de l'homme au culte des animaux.

Le plan de notre enquête sera très simple. Nous interrogerons successivement les diverses séries d'images humaines, et nous recueillerons ce que chacune d'elles nous apprend des idées religieuses de l'humanité quaternaire.

I

J'ai nommé tout à l'heure l'anthropomorphisme. Au sens le plus large, ce terme désigne la tendance des hommes à représenter les dieux sous des formes humaines. Cette tendance n'est pas niable : tous les panthéons de l'antiquité en sont la preuve. Plus strictement, l'anthropomorphisme se réfère à une hypothèse d'après laquelle les divinités, représentées sous des traits humains auraient été primitivement des divinités animales. Cette transformation, à écouter certains savants, devrait être reportée à l'aurore même de l'histoire religieuse. On aurait commencé par adorer les bêtes, puis on aurait remplacé le corps de l'animal par un corps humain, tout en conservant la tête de la bête, et cette forme de culte aurait survécu très longtemps à travers les religions historiques. D'aucuns se croient autorisés à définir plus étroitement les phases de l'évolution, avec le secours du totémisme. A l'origine, le totem avait seulement la valeur d'un emblème : il n'était rien que le signe de ralliement, l'enseigne de la tribu. Dans la suite, ce signe aurait pris un sens religieux, et l'animal qu'il figurait serait devenu naturellement l'objet d'un culte. Mais l'animal protecteur, étant conçu comme capable d'accomplir des actes d'hommes, tels que

de démolir des murailles ou fracasser, à coups de massue, les ennemis du clan, aurait revêtu les apparences humaines qui convenaient à de semblables fonctions [2].

Quel qu'en soit le détail, toutes ces hypothèses procèdent d'une idée commune : l'anthropomorphisme est un avatar de la Zoolâtrie. Il apparaît à une époque postérieure à celle où florissait



Fig 139. — UN COIN DE LA GROTTE DE HORNOS DE LA PEÑA. (D'après une photographie de H. ALCADE DEL RIO, *Grottes cantabriques*, pl. LIII).

le culte des animaux. C'est en ce sens que M. Reinach, par exemple, déclare formellement que la zoolâtrie et la dendrolâtrie sont antérieures à tout anthropomorphisme [3]. Et nous reconnaissons ici le schème de la méthode évolutionniste appliquée à l'étude des religions : l'anthropomorphisme est une forme religieuse un peu moins ravalée que la zoolâtrie, donc celle-ci a dû obligatoirement précéder celui-là.

2. Cf. V. LORET, *L'Egypte au temps du Totémisme*, *art. cit.*, p. 173.
3. S. REINACH, *Cultes, Mythes et Religions*, t. I, Introduction, p. III.

Il n'est pas sans intérêt de consulter à ce propos les documents de l'archéologie préhistorique. Peut-être seront-ils en mesure de nous dire ce que valent ces ingénieuses suppositions.

Il y a d'abord un fait notoire : c'est la présence de figurines humaines à tous les niveaux de la stratigraphie paléolithique. Ces figurines, nous les avons signalées en décrivant jadis les phases de la civilisation pléistocène. Le moment est venu d'en dresser une nomenclature plus complète.

A la base même de l'aurignacien (niveau éburnéen), nous voyons apparaître les statuettes de Brassempouy (*fig.* 155-167, n[os] 1 à 7, p. 320). Elles sont toutes en ivoire, plus ou moins complètes, plus ou moins achevées. La plus curieuse est la tête de femme, coiffée d'une sorte de capuchon qui rappelle la perruque égyptienne. Ni la bouche ni les yeux ne sont indiqués, mais on a des raisons de penser que cette lacune était autrefois comblée par la peinture[4]. Plusieurs autres figurines représentent également des femmes. Elles offrent ce trait, caractéristique des hottentotes ou boschimanes, connu sous le nom de stéatopygie. Il y a aussi une sorte de poupée, taillée en quatre coups de silex : il s'agit d'une fillette dont les cheveux longs retombent sur le dos. Signalons encore, à Brassempouy, deux fragments de statuettes masculines, dont il ne reste que la partie inférieure du corps (torse, jambes), et un morceau d'ivoire à peine dégrossi qui devait devenir une statue de femme. On distingue encore, sur le bloc, les morsures du burin, de la gouge et de la scie. Les niveaux aurignaciens ont donné également, à Menton, cinq figurines de femmes stéatopyges et une tête négroïde qui paraît coiffée d'un bonnet[5] (*fig.* 155-167, n[os] 8 à 13, p. 320) ; à Brünn

4. « M. Capitan a émis dans ses cours l'idée que la tête féminine recouverte d'un voile, sculptée sur ivoire et découverte par M. Piette à Brassempouy, avait dû être peinte ; nous sommes tout à fait de cet avis, car le sculpteur, qui a parfaitement rendu la saillie des arcades sourcilières et du nez, n'a aucunement indiqué la bouche et surtout les yeux et il suffit de compléter, sur un moulage, le relief par une bouche, et des yeux peints, pour voir la physionomie de la figurine prendre un aspect tout différent ». (Cartailhac et Breuil, *Altamira*, *op. cit.*, p. 119).

5. Les statuettes de Menton sont-elles authentiques ? La question a été jadis fort discutée. Ces statuettes sont au nombre de six. Sauf le n° 9 de notre figure 155-167 (p 320), qui est en os, elles sont toutes sculptées dans des fragments de talc cristallin (stéatite). Les numéros 8, 10, 11, 12, 13 sont classés, au Musée de Saint-Germain, sous

(Moravie), une statue d'homme incomplète (longueur : 25 centimètres) ; à Willendorf (*fig.* 168-174, n° 14, p. 323) une statuette féminine du type de Brassempouy et de Menton.

Au solutréen on peut assigner la statuette anthropoïde, très grossière, de Predmost (*fig.* 168-174, n° 14, p.323) et celle, presque aussi informe, de Pont-à-Lesse (Belgique) (*fig.* 175, p. 325).

Le magdalénien a donné, au Mas d'Azil, la femme sculptée

les étiquettes 49. 281 à 49. 284. Elles furent publiées par Piette, leur premier acquéreur, dans *Bull. soc. arch.*, 1898, p. 643 et 1902, pp. 771. Le n° 8 (en os), a été publié par S. Reinach, dans l'*Anthropologie*, t. IX, pp. 26-31 (cf. même tome, pl. I et II). — L'origine de ces figurines est assurément mystérieuse. Piette n'eut pas le droit de révéler les circonstances de leur découverte. On ignore encore aujourd'hui si elles proviennent de la *Barma Grande*, du *Baousso da Torre*, ou d'une petite grotte située du côté de l'Italie. G. de Mortillet se prononçait pour une imitation frauduleuse des statuettes de Brassempouy. E. Rivière déclarait que les Baoussé-Roussé n'avaient jamais rien livré de semblable. On faisait observer en outre que la stéatite est une pierre trop tendre pour avoir pu tenter le ciseau d'un artiste désireux de créer une œuvre durable.

L'affaire en était là, quand M. de Villeneuve, dans la grotte des *Enfants*, découvrit « une petite pierre bleuâtre, savonneuse au toucher, un morceau de stéatite, couvert de stries. On avait commencé à le sculpter et il portait un sillon comme si on avait voulu le diviser ». (Cf. *Gr. de Grimaldi, op. cit.*, II, II, p. 266, *fig.* 79). MM. Breuil et Cartailhac ont étudié ce fragment et l'ont comparé avec les statuettes en litige : « On dirait, notent-ils, que le morceau de la grotte des Enfants fut une statuette qu'on avait remise au burin, qui avait peut-être été cassée et dont on songeait à faire deux blocs. Ce détail, ce sciage commencé établit que la pierre était assez précieuse. Enfin, nous pouvons ajouter qu'il y a, sur une au moins des figurines de la collection Piette, de très fines concrétions ferrugineuses qui en démontrent l'ancienneté, ce que M. le d^r^ Capitan, (cf. *Bull. soc. arch.*, 1902, p. 777) avait très bien vu et dit ». Ainsi les objections soulevées par G. de Mortillet sur la fragilité de la matière employée par l'artiste tombent d'elles-mêmes. Plus loin, (*ibid.*, p. 269), les deux auteurs observent : « C'est au niveau d'Aurignac, à l'aurignacien, qu'il faut attribuer les figurines humaines de Brassempouy. Les statuettes dites de Menton seraient également aurignaciennes, c'est sûrement l'âge du morceau de stéatite de la grotte des Enfants. Il faut avouer que cette concordance imprévue a sa valeur ». Actuellement l'authenticité des figurines de Menton est acceptée par plusieurs autres préhistoriens, notamment Déchelette et Boule, (Cf. *Manuel...*, page 214, note 1). M. S. Reinach a donc été bien inspiré en recueillant, au musée de St-Germain, les statuettes en stéatite des Baoussé-Roussé.



Fig. 140. — Le « diverticule » d'Altamira, recoin étroit où sont peints plusieurs signes « scaliformes » et « tectiformes ». (D'après Breuil, *Altamira*, p. 40).

dans une dent d'équidé (*fig.* 168-174, n° 16, p. 323) ; de Laugerie-Basse, la Vénus du marquis de Vibraye (*fig.* 168-174, n° 17, p. 323) : elle n'a et n'eut probablement jamais ni tête, ni bras, ni pieds ; deux ébauches de statuettes ; à Teyjat, un vague profil humain découpé dans la pierre [6]. A la série des sculptures magdaléniennes on peut rattacher une tête bizarre, sculptée à l'extrémité d'un bois de renne qui servit de propulseur (Gourdan) (*fig.* 168-174, n° 18, p. 323). Mais la fantaisie de l'artiste s'est donné trop libre carrière pour permettre de se prononcer avec certitude sur la nature de ce petit monstre.

En résumé, nous possédons un lot, peu nombreux, il est vrai, mais nettement caractérisé de figurines humaines. L'image féminine est plus fréquente. Elle n'est pas exclusive. La stéatopygie se vérifie sur les statuettes les plus anciennes. La déformation est-elle voulue, conventionnelle, ou bien révèle-t-elle un trait de race qui apparenterait plusieurs tribus aurignaciennes avec certaines peuplades actuelles de l'Afrique méridionale ? Aurions-nous le portrait, d'après nature, de ces négroïdes dont le dr Verneau a exhumé les squelettes à Grimaldi ? La question relève de l'anthropologie et nous n'avons pas à l'approfondir [7]. Il nous intéresse davantage d'apprendre la signification que les paléolithiques attribuaient à leurs images sculptées. Sont-ce des idoles, ou de simples curiosités artistiques ?

Il paraît difficile de leur refuser une valeur religieuse. Et voici pourquoi. Envisagées dans leur ensemble, toutes ces figurines, à quelque époque qu'elles appartiennent, néolithique ou proto-historique, se déclarent nettement comme des idoles. En particulier, les sculptures stéatopyges revêtent ce caractère en Egypte, à Malte, en Thrace, en Illyrie, en Bosnie, en Roumanie, en Pologne, en Crète, dans les îles de la mer Egée [8]. Nous ne voulons pas dire que les statuettes postérieures au paléolithique dérivent par voie de tradition des figurines quaternaires. Nous voulons simplement observer que la signification des objets plus récents étant religieuse, il n'y a aucun motif sérieux de refuser le même sens aux objets semblables et plus anciens.

Il y a d'ailleurs des arguments plus directs. Ainsi la statuette

6. Reproduit par S. Reinach dans le *Répertoire de l'Art quaternaire*, p. 181, 1.

7. Déchelette, *Manuel...* p. 217.

8. Nous retrouvons plus tard « l'idole néolithique ». Voir à ce sujet la substantielle dissertation de Déchelette, *ibid.*, pp. 594 et *suiv.*

de Brünn, dont il ne reste que la tête, le torse et le bras gauche, a été retrouvée à l'intérieur d'une sépulture, en connexion avec les ossements du squelette. Jouait-elle, comme en Egypte le rôle de double? On ne sait, mais il paraît évident qu'elle correspond à un rite funéraire [9]. De même, en 1911, on a découvert, sur les parois de l'abri de Laussel (Dordogne), plusieurs bas-reliefs, très profondément sculptés dans la pierre, et contemporains de l'époque aurignacienne (*fig.* 176-179, p. 327). Trois de ces bas-reliefs représentent des femmes. Leurs formes stéatopyges les rattachent au groupe des figurines de Brassempouy, de Menton et de Willendorf (surtout de Willendorf). Tout ici suggère l'impression que l'on est en face de véritables idoles. Une des femmes élève dans sa main droite un croissant strié d'incisions et qui paraît être une corne de bison. Détail caractéristique, cette figure, bien que simplement sculptée dans le roc, avait été enduite d'une couche de peinture rouge. Elle devait, autrefois, c'est-à-dire aux temps quaternaires, se détacher en plein relief sur la paroi rocheuse. La ressemblance qu'elle offre, à tous égards, avec les figurines, confirme, de ces dernières, le caractère essentiellement religieux [10].

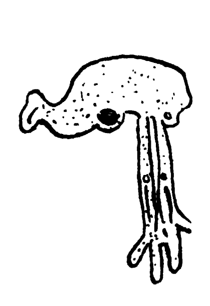
9. Rite, semble-t-il, exceptionnel et local, car nulle part ailleurs, à notre connaissance, on n'a rencontré de statuettes en connexion avec des sépultures quaternaires.

10. Cf. Gaston Lalanne, *Découverte d'un bas-relief à représentation humaine, dans les fouilles de Laussel. Anthropologie*, t. XXII, pp. 256-260. — *Id. Bas-reliefs à figurations humaines de l'Abri sous roche de « Laussel ».* (Dordogne), *ibid.*, t. XXIV, pp. 128-149. — Dr Capitan, *Les bas-reliefs à figurations humaines de l'abri de Laussel* (Dordogne), *Revue Anthropologie*, août 1912. — Voici d'après les travaux précités quelques détails complémentaires sur ces figures.

1° (Cf. *fig.* 176-179, n° 3). Image sculptée en bas-relief de 0,006 de saillie, dans une dalle de calcaire de 0 m. 46 sur 0 m. 31, et 0 m. 06 d'épaisseur. Hauteur du sujet : 0 m. 23. Deux personnages, couchés et opposés l'un à l'autre, symétriquement. Le plus reconnaissable est une femme. L'autre est moins apparent : le buste seul est nettement sculpté, tandis que le reste du corps disparaît sous le corps de la femme. Deux interprétations possibles : scène de coït ou scène d'enfantement. MM. Lalanne, Boule et Cartailhac se prononcent pour la première hypothèse. Breuil considère les deux interprétations comme rationnelles.

2° (n° 1). Statuette de femme, sculptée fort habilement, dans un bloc mesurant 1 m. 20 sur 1 m. 60, et tombé peut-être de la voûte de l'abri. L'image mesure 0 m. 46 de hauteur. La tête, en profil (nuque à gauche), n'offre aucun trait de visage. Cette sculpture est celle que

Enfin, à Cogul (Espagne orientale) une fresque représente neuf femmes, vêtues de jupons et exécutant une danse autour d'un petit bonhomme qui occupe le centre du tableau (*fig*. 180, p. 330). M. l'abbé Breuil a étudié très attentivement cette scène. Il est d'avis que le petit bonhomme en question est l'image d'une divinité. On aurait affaire à une danse rituelle destinée à célébrer la puissance de la fécondité. Il se pourrait, en dernière



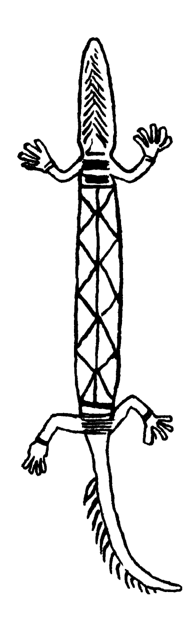


Fig. 141-142. — DESSINS SUR ÉCORCE exécutés par les Australiens. (Cf. *Altamira*, p. 223).

analyse, que ce dernier sens fut celui qui répondrait le plus exactement, sinon à la totalité, du moins à une grande partie

nous venons de décrire dans notre texte. A noter que la corne de bison « présente des entailles transversales assez profondes rappelant les incisures dites « marques de chasse » si fréquentes à l'époque aurignacienne ».

3° (n° 4). Bas-relief sculpté à la surface d'une dalle calcaire 0 m 43 × 0 m 39 × 0 m 33). Pièce incomplète. Image de femme analogue à la précédente. Mais ici la chevelure est représentée par un quadrillé qu'entoure une sorte de bandeau, (cf. Willendorf, *fig*. 168-174, n° 14). Cette sculpture fut, elle aussi, peinte en rouge.

4° (n° 2). Figure d'homme sculptée dans un bloc de calcaire (0 m 47 × 0 m 25 × 0 m 13). Toutes les extrémités manquent : elles ont été brisées. Le corps est représenté de trois-quarts. L'attitude de l'homme « amène logiquement à supposer que le personnage était un archer dans l'action du tir ».

des statuettes de l'âge quaternaire [11]. Les troglodytes auraient-ils donc préparé l'avènement des déesses-mères et préludé aux rites mystérieux de l'Isis égyptienne?... Ne nous lançons pas dans les conjectures. Il nous suffit d'entrevoir que les statuettes sculptées par nos ancêtres étaient ordonnées à un but religieux.

S'il en est ainsi, on ne voit plus comment l'hypothèse anthropomorphique pourrait encore se soutenir. Les plus anciennes figurines sont contemporaines de l'aurignacien inférieur (éburnéen de Brassempouy), c'est-à-dire des tout premiers débuts de l'art paléolithique. Et c'est aussi l'époque où le culte des animaux se révèle par les images gravées ou peintes sur les parois des grottes [12]. Et par conséquent la zoolâtrie n'est nullement antérieure à l'anthropomorphisme. Ces deux aspects de la religion quaternaire ne sont pas successifs, ils sont parallèles et simultanés. Ils ne rentrent donc pas dans le cadre rigoureusement évolutionniste qu'on prétend leur imposer.

Bien plus, de même que le culte des animaux est intimement lié à la naissance et au développement de l'art, de même l'an-

11. M. l'abbé Breuil est revenu deux fois sur l'interprétation de la fresque de Cogul : 1° *Anthropologie*, t. XX, p. 19 : « Il semble bien... qu'il s'agisse d'une danse, ou de quelque cérémonial analogue, où neuf « dames » entoureraient un homme ; on songe à quelque rite d'initiation, à une danse du genre de celle que Stow rapporte, destinée à célébrer la puissance créatrice de Kaang, où quelque sorcier Bushman, personnifiant le dieu, entouré d'une bande de femmes dansant frénétiquement, leur imposait, l'une après l'autre, l'acte procréateur ». — 2° *ibid.*, t. XXIII, p. 557 : « On se souvient que les neuf « dames » de Cogul dansent autour d'un tout petit satyre ; diverses personnes ont émis la pensée que sa petitesse dénotait non la peinture d'un homme, mais celle d'une divinité fécondante ». Cette seconde interprétation qui d'ailleurs ne diffère pas pour le fond de la précédente a été suggérée par la découverte à la Cueva de la Vieja et à l'abri del Queso, de peintures représentant des personnages qui semblent tenir en l'air, soit une informe statuette *(ibid*, p. 556, *fig.* 12), soit un petit bonhomme, très bien fait, probablement encore une statue, (cf. *fig.* 181, p. 333).

12. Il n'est d'ailleurs pas impossible que le culte des idoles soit en relation avec le culte des animaux, au moins en certains cas. L'une des femmes sculptées sur les bas-reliefs de Laussel, on l'a vu, tient dans sa main droite une corne de bison. Mais la fresque de Cogul autorise à supposer que les rites où interviennent les figures féminines avaient une portée plus large et visaient peut-être à renouveler la fécondité de la nature tout entière.

thropomorphisme n'en saurait être davantage séparé. Il n'a pu être question d'anthropomorphisme qu' à partir du jour où l'homme apprit le secret de reproduire, par le pinceau ou par le burin, l'image de ses dieux. Avec les figurines aurignaciennes, nous atteignons donc les toutes premières origines de cette cou-

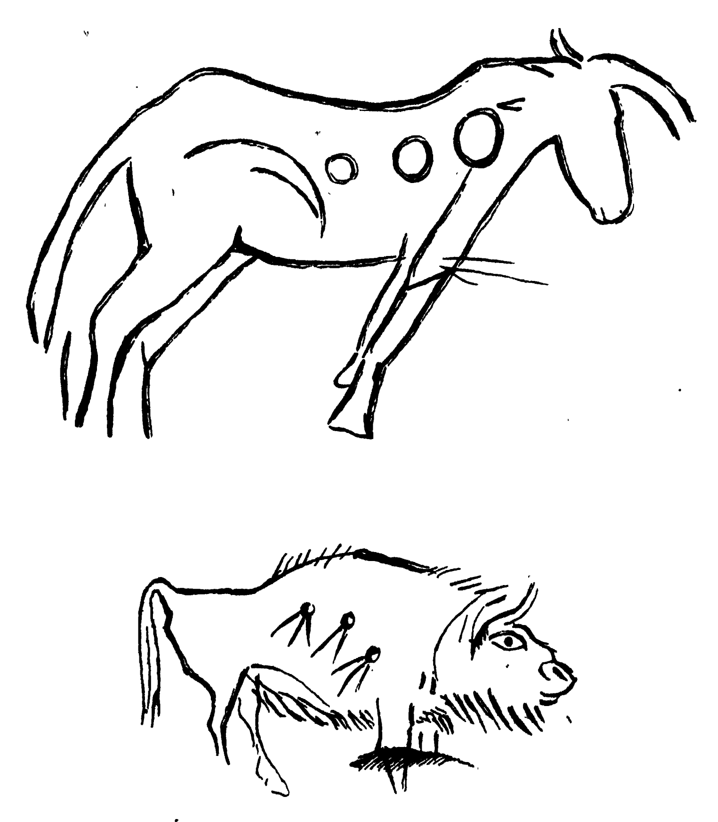


Fig. 143-144. — Dessins exécutés sur le sol de limon desséché dans l'une des galeries, aux parois très surbaissées, de la grotte de *Niaux*. (N° 6 du plan, *supra*, p. 259). En haut, cheval ; en bas, bison. A noter les *cupules* creusées dans le flanc des deux animaux. Le poitrail du cheval est percé d'une flèche. Sur le corps du bison, des pointes de flèches aboutissent aux cupules. (Cf. *Anthropologie*, t. XIX, pp. 42 et 44).

tume, puisque, avant l'aurignacien, il n'y avait pas encore d'images. Il paraît donc légitime d'affirmer absolument que la zoolâtrie n'a point précédé, dans l'histoire des religions, l'anthropomorphisme ; ce sont là deux formes religieuses apparues au même moment de la durée.

II

A côté de cette première série de représentations humaines, il en est une seconde qui comprend toutes les gravures ou peintures où l'image de l'homme est exécutée, pour ainsi dire, au naturel, c'est-à-dire, sans avoir été modifiée sous l'influence de préoccupations spéciales. Cette série nous apprendra peu de chose au point de vue religieux. Et si nous la mentionnons, c'est surtout parce qu'elle nous fournira tout à l'heure des termes de comparaison utiles. Du reste, l'énumération sera brève. On citerait peu de dessins qui portent l'image absolument authentique de l'homme.

Pour la commodité de l'exposition, nous distinguerons les figures isolées, et les figures qui semblent trahir, de la part des artistes, l'intention de tracer un ensemble, un tableau plus ou moins rudimentaire.

Il n'est pas absolument exceptionnel de rencontrer des gravures de jambes ou de bras séparés du corps (*fig.* 182-183, p. 335). L'idée assurément est plutôt singulière. De quel sentiment procède-t-elle ? C'est là un mystère que nous ne chercherons pas à éclaircir [13]. Au Mas d'Azil, un bois de renne reproduit, en gravure, l'empreinte d'un pied humain. Aux Combarelles (gravures pariétales), à Lourdes (grotte des Espélugues [14]), ce sont des jambes solitaires. A la Pasiéga, une main peinte est emmanchée à un bras qui se rattache lui-même à un morceau d'épaule, sans trace de corps [15].

Les figures complètes ne sont guère plus fréquentes : on en citerait à peine deux ou trois ; encore en est-il de discutables. A Laugerie-Basse, sur un fragment de bois de renne, on croit distinguer le corps d'une femme ; mais l'auteur de la découverte, M. Massénat, suggère que cette figure pourrait presque aussi bien être celle d'un poisson [16]. Au Mas d'Azil, sur le revers

13. Rappelons simplement que dans certaines cérémonies d'initiation australienne (cf. *supra*, ch. v) on voit intervenir le dessin de membres séparés.

14. Piette, *L'Art pendant l'âge du Renne*, pl. C, *fig.* 2. La gravure (sur fragment de pierre), représente un profil de jambe avec une portion du torse.

15. *La Pasiega, op. cit.*, pl. xxv, partie supérieure du complexe n° 75.

16. Girod, *Stations... de la Vézère, Laugerie-Basse, op. cit.*, pl. xxxi, n° 1. Cf. *Explication des planches*, p. 15.

d'un disque à demi-brisé, on aurait identifié les traits d'un homme, assis sur un rocher, et qui paraît manier un arc (*fig.* 184, p. 337). Si cette lecture était justifiée, on en devrait conclure que l'usage de l'arc n'était pas inconnu à l'époque paléolithique, même dans nos régions françaises. L'archer problématique de Laussel déposerait dans le même sens [17] (*fig.* 176-179, n° 2, p. 327). Mentionnons encore, à Castillo, de petites peintures schématiques qui semblent être des hommes (*fig.* 185-186, p. 339) : et c'est à peu près tout.

En revanche, les figurations humaines associées, soit entre elles, soit avec d'autres objets pour former des sortes de tableaux sont plus nombreuses. A Laugerie-Basse, sur une palme de Renne, une femme en état de grossesse, est foulée aux pieds par un renne dont le corps, s'il fut jamais réprésenté en entier, a presque totalement disparu (*fig.* 187, p. 341).

Un autre fragment offre un assemblage curieux : un personnage projette en avant deux bras gigantesques, tandis que au-dessus de lui, s'esquisse un profil de ce qui paraît être un gros poisson. Les deux bras immenses sont peut-être les filets qui servent à capturer l'animal (*fig.* 188, p. 344).

Mais l'un des tableaux les plus intéressants de cette station est celui qui représente le chasseur d'Aurochs (*fig.* 189, p. 346). Il est tracé sur un manche d'outil en bois de renne. « L'aurochs a la tête basse, hérissée, volumineuse ; les cornes menaçantes ; les naseaux très ouverts ; la queue relevée et arquée, annonçant bien un bœuf effrayé, s'efforçant d'échapper par la fuite à un ennemi redoutable. L'homme est nu. La tête est bien indiquée ; elle est rejetée en arrière et la physionomie a une certaine expression de joie qui frappe tout d'abord ; les cheveux sont raides et en touffe sur le sommet du front ; le menton est orné d'une barbiche très apparente ; le col un peu long ; la partie du bras, du coude à l'épaule, relativement courte ; les mains mal dessinées ; le bras droit rejeté en arrière semble vouloir lancer un trait dont il est armé et dont on suit la ligne en avant de la tête, tandis que le bras gauche coudé, se termine vaguement à la pointe de la queue de l'aurochs [18]. »

La Madeleine, Gourdan et Raymonden ont fourni trois petits tableautins qui peuvent être utilement rapprochés. A Raymon-

17. Cf. *supra*, p. 287, n. 10.
18. Girod, *op. cit.*, *Explication des planches*, p. 5.



Fig. 145. — Autre exemple d'un accident rocheux utilisé. Le corps d'un bison a été adapté aux reliefs d'une colonne stalagmitique. (Cf. *Grottes cantabriques*, CASTILLO, p. 154).

den (*fig.* 190-19, n° 1, p. 348), une sorte de long trait barbelé aboutit à une tête de bison : en avant de cette tête, se profilent deux pattes du même animal ; de chaque côté du trait barbelé, apparaît une série de silhouettes humaines opposées par la tête. L'une des silhouettes porte une espèce de rameau à trois branches et se juxtapose à de grandes feuilles lancéolées. A Gourdan (*fig.* 190-191, n° 2, p. 348), nous revoyons le défilé des silhouettes humaines, orientées presque toutes vers la gauche. Mais ici, la série est unique, et il n'y a ni trait barbelé ni membres de bison. Enfin, à la Madeleine (*fig.* 192, p. 354), un homme nu, esquissant un sourire sardonique, est en marche vers la droite. Il porte sur l'épaule droite un bâton. Il tourne le dos à une immense anguille, couchée sur le dos dans un paquet de roseaux stylisés. L'homme se profile entre deux têtes de chevaux orientées dans la direction de l'anguille.

Le triomphe de la représentation humaine a été réalisé, avec une richesse presque opulente, sur les fresques de l'Espagne orientale. La différence qui sépare les peintures de ces stations des gravures et des peintures des autres régions est tellement marquée, que l'on peut à bon droit attribuer à cette partie de l'Europe paléolithique un état de civilisation plus avancé qu'ailleurs [19]. Les hommes d'Alpera connaissent l'arc et le manient avec dextérité ; leurs femmes sont vêtues de robes comparables aux toilettes des femmes crétoises [20]. Mais ce qu'il serait difficile de rendre par de simples descriptions verbales, c'est l'allure véritablement « endiablée [21] », de ces petits personnages qui assiègent des hardes de cerfs, marchent dans toutes les directions, s'arcboutent sur leurs jambes, s'agenouillent, s'accroupissent à deux ou à quatre pattes, grimpent avec agilité à des lianes suspendues ; ou s'en vont, avec des gestes satisfaits, l'arme sous le bras, après avoir, sans doute, abattu leur gibier [22]. Au milieu de ces petits hommes bruns, deux grandes figures se détachent que nous connaissons déjà : ce sont les

19. *Anthropologie*, t. XXIII, p. 561.

20. *Anthropologie*, t. XX, p. 20. Simple rapprochement et analogie superficielle, car « la série minoenne se distingue... par mille détails, et le sentiment si vivant des formes humaines qu'on y trouve fait contraste avec les formes étriquées, raides, de la plupart des « dames » de Cogul. Pour oser rapprocher les deux séries, il faudrait avoir des indications autrement précises que rien ne fait prévoir ».

21. L'expression est de M. Breuil, ibid., p. 555.

22. Voir supra, fig. 104, p. 200. L'ensemble de la fresque de la Vieja

deux sauvages qui, par le plumage de leur coiffure, font songer aux Peaux-Rouges de l'Amérique du nord [23]. Les images humaines de la Viéja et de Cogul forment donc un groupe à part dans l'art quaternaire, bien que leur technique soit identique à celle des autres régions plus septentrionales (*fig.* 79-80, p. 140).

De ce rapide aperçu, nous l'avons dit, nous avons peu de chose à moissonner au point de vue religieux. Deux faits cependant sont à retenir, ou plutôt deux conjectures assez probables. Il est possible qu'à l'époque quaternaire, un sens religieux ait été attribué aux trophées de chasse. La tête de Bison gravée sur l'outil de Raymonden en compagnie de deux pattes séparées est un trophée de ce genre. Au Portel (Ariège), des ramures de cerf isolées ont été peintes sur les parois de la caverne [24]. A la Grotte du Prince (Grimaldi), des monceaux de cornes enchevêtrées avaient été placés en évidence sur des saillies rocheuses [25]. Le trophée pourrait donc bien être en rapport avec le culte des animaux.

Nous constatons en outre qu'il existait à l'âge du renne, des danses religieuses. Les femmes de Cogul, groupées en des poses hiératiques autour d'une idole, sont un premier exemple de cette coutume. Les deux grands sauvages d'Alpera sont aussi vraisemblablement des danseurs. Et peut-être conviendrait-il d'interpréter dans le même sens les théories de silhouettes humaines gravées sur les outils de Raymonden et de Gourdan. Et comme, à Raymonden, la procession des silhouettes est connexe à un trophée de chasse, il est permis de supposer que les chasseurs paléolithiques exécutaient des danses rituelles autour de ces trophées. Tout cela demeure hypothétique. Néanmoins, dans un instant, nous allons acquérir la quasi-certitude que l'usage des danses sacrées était familier à nos troglodytes. Il n'était donc pas superflu d'enregistrer les premiers indices que nous venons de recueillir à ce propos.

est reproduit par Breuil, *Anthrop.* t. XXIII, planche faisant face à la p. 562.

23. Outre l'image anthropoïde représentée *fig.* 205 (p. 363), le Mas d'Azil avait donné à M. Piette un os portant une gravure humaine (Cf. *Anthropologie*, t. XV p. 141) ; reproduit par S. Reinach, *Répertoire...*, *op. cit.*, p. 147, n° 4.

24. Cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 172.

25. *Grottes de Grimaldi*, *op. cit.*, I, II, p. 93.

III

Et maintenant nous abordons la partie la plus ardue, mais la plus importante de notre tâche. Ni les figurines, ni les images de l'homme exécutées d'après nature n'épuisent loin de là, la question de l'anthropomorphisme quaternaire. En explorant

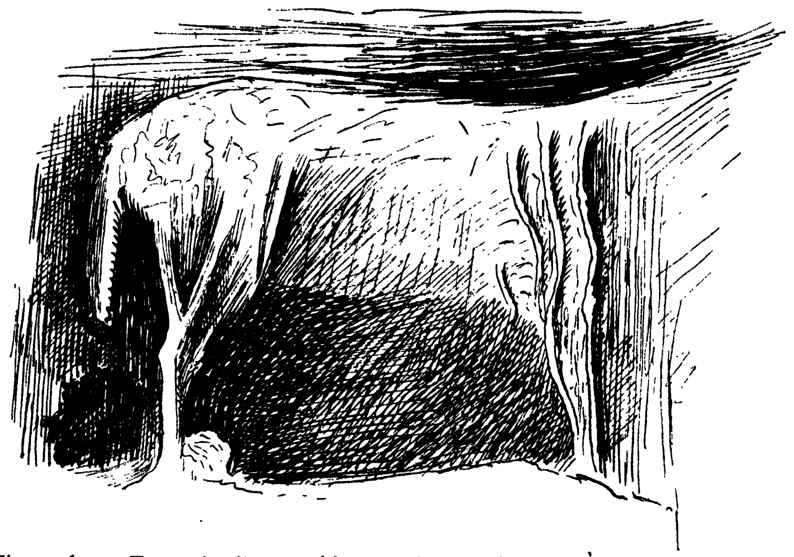


Fig. 146. — Exemple d'un accident rocheux utilisé par les artistes quaternaires. Quelques saillies ingénieusement raccordées ont donné l'image sommaire d'un cheval. (Cf. *Font-de-Gaume*, p. 109).

les stations et les grottes, on découvre une troisième série de gravures, — car, sauf une seule exception [26], ce sont bien des gravures — qui ne laisse pas de nous plonger dans un profond étonnement. Les sujets représentés sont des plus bizarres. On en trouve un peu partout. Ils sont dessinés soit sur des outils, soit, et beaucoup plus fréquemment, sur les parois des cavernes, à Gourdan, au Mas d'Azil [27], à Cro-Magnon, à la Madeleine, à Teyjat, aux Combarelles (*fig.* 206, p. 365) à Altamira, à Font-

26. Cette exception a été récemment donnée par la Pasiega (*op. cit.*, pl. XXIII, n° 77).

27. Cf. S. Reinach, *Répertoire...*, *op. cit.*, p. 172, n°s 5 et 6.

de-Gaume, à Marsoulas, à Hornos de la Peña, au Portel [28], à la Klause [29]. Sont-ce des hommes ? Non, puisque, dans une foule de cas, la tête est manifestement celle d'un animal. Sont-ce des animaux ? Point davantage, car en comparant ces profils étranges avec les gravures dont nous nous occupions naguère, on se persuade que l'artiste a entendu tracer les lignes d'un corps humain.

Pour concrétiser de suite l'objet de la discussion, mettons sous nos yeux un exemple de ces singulières images.

A Hornos de la Peña (*fig.* 193, p. 356), dans une niche formée par un creux du rocher, se cache la gravure désignée sous le nom de « El Mono [30] ». La tête n'est pas humaine. Le front est

28. Les figures anthropomorphiques du Portel ont été publiées par L. Jammes et R. Jeannel, (*Assoc. fr.* Lille, 1909). Il y est fait allusion dans la monographie de la Pasiega, p. 24, cf. S. Reinach, *Répertoire...*, *op. cit.*, p. 172. — Nous reviendrons tout à l'heure sur le galet de la Madeleine, (*inf.* p. 313).

29. Fouilles de M. H. Obermaier, cf. *Anthropologie*, t. XXV, p. 259 : « Plus remarquable encore est un beau bâton de commandement, fait de la perche d'un bois de Renne. Sur le premier tiers à partir du trou se trouve une singulière figure en léger relief ; elle représente une tête de face à large mufle d'où tombent de très longues moustaches ; une bande en saillie rejoint le mufle au front bombé en forme de croissant dont les pointes se terminent par de longues oreilles à pinceau de poils très accentués. Au-dessus s'étagent quelques motifs en manière de plumes et de chevrons. Avec son aspect semi-humain et semi-animal, cette figure rappelle beaucoup les masques cérémoniels en usage chez les primitifs actuels. La partie inférieure du bâton se renfle sensiblement. »

30. La description de cette figure est donnée dans *Grottes cantabriques*, *op. cit.*, pp. 96-98. Elle est complétée par une note insérée dans la monographie de la Pasiega (*op. cit.*, p. 25). La gravure d'*El Mono* est ithyphallique, caractère qu'elle partage avec nombre de représentations anthropoïdes des grottes paléolithiques, (Cf. *fig.* 194, p. 359, n[os] 9 et 5 ; fig. 203, p. 361, n° 11 ; fig. 205 ; fig. 206). Il faut ajouter à cette nomenclature l'image de la Pasiega, signalée plus haut, et dont l'aspect « érotique » est particulièrement accentué. Ce caractère ithyphallique n'infirme en rien l'explication qui sera donnée plus loin des figures anthropo-zoomorphiques. On sait que, dans certaines tribus, notamment chez les Bushmens, il existe certaines danses dont l'obscénité n'est pas niable, encore que, primitivement, elle ait pu n'être pas recherchée pour elle-même, mais en vue d'accomplir des rites religieux, rites que les religions classiques, à leur tour, ont parfois conservés (Mystères d'Eleusis, d'Adonis-Tammouz, etc.). A noter que, sur la tête de l'anthropoïde de la Pasiega, un frontal de Bison fut ajouté

plat ; le nez trapu s'accole à un véritable museau ; avec l'œil ovale, on dirait vaguement une tête de singe. Mais la queue superbe dont le personnage est orné, nous interdit de penser à un vrai singe, car des singes à queue, il n'en existe plus en Europe depuis le Pliocène [31]. On songerait plutôt à un félidé, chat ou tigre. Peu importe : en tout état de cause, la tête n'est pas humaine.

Mais à coup sûr, le propriétaire de ce chef n'est pas non plus un animal. Il se tient debout. Le torse est solidement cambré, la jambe recourbée de manière à indiquer le mollet, le genou saillant ; et le pied est certainement un pied humain [32]. Le bras, levé, se termine par quelque chose qui est une main mal détaillée. Le mélange des caractères humains et des caractères animaux est donc ici incontestable.

Ce cas n'est nullement isolé. Voici, à Altamira (*fig.* 194-202, p. 359), tout un stock d'images qui ressemblent de très près au modèle de Hornos de la Peña. Ce sont les mêmes têtes, franchement animales d'allures, encore qu'il soit impossible de les attribuer à une espèce déterminée. Et d'autre part, ce sont les mêmes profils humains, les mêmes bras levés, et, du moins dans deux cas [33], les mêmes pieds d'hommes. L'un de ces personnages porte, plantée sur la nuque, une sorte de houppette.

Plusieurs images, gravées sur des objets, semblent se rattacher à la même série : Tels sont le bâton de Gourdan (*fig.* 203-204, p. 361), le disque brisé du Mas d'Azil (*fig.* 205, p. 363) et la côte de Renne de Cro-Magnon (*fig.* 203-204, n° 10, p. 361). Nous aurons, plus loin, l'occasion de citer d'autres exemples. Ceux-là suffisent pour poser le problème. Que signifient exactement ces figures mystérieuses complexes, tout à la fois humaines et animales, anthropoïdes ou anthropo-zoomorphiques?

à une date ultérieure « peut-être, observent les auteurs de la monographie, à la suite de l'usage des mascarades ». (*op. cit.*, p. 25).

31. *Grottes cantabriques, op. cit.*, p. 98. Dans un ouvrage récent, M. Juan Cabré Aguilo adopte, pour expliquer ensemble des figures anthropoïdes, l'hypothèse des singes. M. Breuil, à cette occasion, ne peut que renouveler les remarques que lui a suggérées l'étude d'*El Mono*. Cf. *Anthropologie*, t. XXVII, p. 589.

32. *Ibid.* « Le gros orteil n'est pas séparé, et la proportion des orteils va en croissant de dehors en dedans, si bien que le gros orteil est en même temps le plus gros et le plus allongé de tous ».

33. Fig. 194, n°s 9 et 5.

Sont-ce des jeux d'imagination? Ont-elles une raison d'être dictée par des coutumes que nous aurions, dès lors, grand intérêt à connaître?

On a émis à leur sujet deux explications. Nous commençons par la plus récente.

D'après les observations de MM. Spencer et Gillen et de M. Strehlow, il paraîtrait que les Australiens de la tribu Arunta ignorent encore « le rapport précis qui unit le fait de la génération à l'acte sexuel [34]. » Les vrais auteurs de la conception seraient les ancêtres de la tribu, et voici comment. Chaque per-



Fig. 147. — RHINOCÉROS PEINT AU TRAIT ROUGE. *Font-de-Gaume* (Dordogne). (D'après BREUIL, *Font-de-Gaume*, p. 144).

sonnage mythique, après avoir mené autrefois l'existence terrestre, s'enfonça tout à coup dans le sol. L'endroit où il disparut est marqué par un arbre, un rocher ou un trou d'eau qu'il continue de fréquenter. Or dans ces lieux sacrés et redoutables, vivent une multitude d'embryons d'enfants, composés d'une âme et d'un corps, mais invisibles. Les ethnographes les appellent, en anglais, des *spirit children*, en allemand, des *Kinderkeime* et, plus communément, des *ratapas*. Une femme indigène vient-elle à passer? Si elle appartient au totem de l'ancêtre qui habite là, un *ratapa* abandonne l'arbre, le rocher ou le trou d'eau où il était embusqué, il s'introduit, par la hanche, dans le corps de celle qui va devenir sa mère. Parfois, l'ancêtre

34. DURKHEIM, *op. cit.*, p. 258.

intervient personnellement. Il sort de sa retraite souterraine et, de loin, lance sur la passante un petit *churinga* qui pénètre en elle et y prend forme humaine, tandis que l'ancêtre disparaît à nouveau dans le sol. On aurait là, si l'on veut, une réplique inattendue de la légende que les mamans, aujourd'hui encore, racontent à leurs petits trop curieux. Les filles naissent sous les roses... Quant aux garçons, tout le monde sait qu'on les trouve blottis dans des feuilles de chou. Seulement, du moins on le prétend, les Arunta prennent la légende tout à fait au sérieux.

Et l'on s'est demandé si les figures fantastiques gravées par les artistes quaternaires, ne seraient pas elles aussi, des *ratapas*. L'auteur de cette hypothèse, M. Reinach [35], a cru pouvoir s'appuyer sur un objet découvert dans les fouilles de Teyjat (Dordogne). Il s'agit d'un bâton de commandement, et voici ce que l'on y trouve, quand on l'a préalablement développé sur une surface plane (*fig.* 207, p. 368).

Le centre du tableau est occupé par un cheval lancé en plein galop. A gauche de ce cheval, on remarque, en haut, une tête de biche, et, en bas, deux têtes de cygnes avec leur long cou. A droite, entre les pattes de l'animal, il y a une figure informe et qu'il n'est pas possible d'identifier. Mais ce qui donne à cette pièce un intérêt tout spécial, c'est la présence de minuscules images, très bizarres, au nombre de cinq. Recoupés par les oreilles de la biche, trois serpenteaux, étroitement serrés, côtoient le trou du bâton. En arrière du grand cheval, on distingue la miniature inachevée d'un autre cheval, auquel il manque l'arrière-train. Enfin, sous le museau, à l'extrémité de la queue et dans le prolongement de la patte gauche postérieure du grand équidé, ont été gravés trois diablotins, au corps poilu, à la tête encornée, aux jambes incertaines : on dirait des cynocéphales. Or, d'après M. Reinach, serpenteaux, cheval incomplet et diablotins seraient des ratapas. Puis généralisant son explication, l'auteur est d'avis que la plupart des figures anthropoïdes de l'âge quaternaire sont aussi des *ratapas* et, « dans l'histoire de l'art, les plus anciennes représentations d'êtres spirituels et fantastiques que nous connaissions [36] ».

35. S. Reinach, *Le bâton de Teyjat et les Ratapas, Culte, Mythes et Religions*, t. IV, pp. 361-268.
36. *Ibid.*, p. 368.

Certes, chacun a le droit de proposer l'explication qui lui semble la plus conforme aux données de l'archéologie. Celle-ci a l'avantage d'être étayée par l'ethnographie. Mais elle a contre elle des objections qui ne permettent pas, croyons-nous, de la considérer comme acquise à la Préhistoire.

En premier lieu, la base ethnographique qu'elle invoque est beaucoup trop étroite. L'étrange théorie de la conception et des *ratapas* est particulière aux Aruntas et, suivant Mathews, aux Tjingilli (ou Chingalee[37]). Est-ce assez pour motiver une généralisation applicable tout ensemble aux Primitifs actuels et aux Primitifs de la Préhistoire, surtout si l'on se rappelle que les Arunta appartiennent au cycle culturel le plus récent de l'Australie? On peut même se demander si les Aruntas sont aussi ignorants qu'on le dit des vraies lois de la génération, et si les *ratapas* ne sont pas tout simplement un mythe qui recouvre, sans la supprimer, la juste notion des choses. M. Durkheim, avec une parfaite loyauté, rapporte, d'après Strehlow, que les vieillards savent très bien à quoi s'en tenir sur le rapport qui unit l'acte générateur à la naissance des enfants[38].

37. Depuis que ces lignes ont été écrites, nous avons pu consulter le récent ouvrage de M. B. Spencer, *Native tribes of the Northern territory of Australia* (Londres, 1914). Dans ce nouveau volume, M. Spencer revient sur la question des *spirit children* (p. 263 et suiv.), et il résume son opinion dans les termes suivants : « This belief in reinanimation, and in procreation not being actually the result of sexual intercourse, has now been shown to be prevalent over the whole of Central and Northern part of continent... amongst many Queensland tribes and in a large part of West Australia. It is now too late to secure reliable information, in regard to matters such as this, from any part of Australia where the natives have been at all closely in contact with whites, but, though the belief was first described in connection with the Arunta tribes, it has now been shown to be widely prevalent over the continent, and I have little doubt but that at one time it was universally held amongst Australian tribes ». La croyance en cause serait donc généralisée à travers la plus grande partie du continent australien. Cette constatation ne diminue pas la valeur de notre raisonnement. Les Australiens ne sont pas tous les primitifs, et de plus il faudrait savoir si leurs idées relatives à la conception n'ont pas été répandues à une date relativement plus récente, et si elles n'ont pas été propagées sous l'influence des derniers envahisseurs de l'Australie, c'est-à-dire, par ces tribus du Centre dont les Arunta constituent le groupe le plus important.

38. Durkheim, *op. cit.*, p. 358, n° 2.

La base ethnographique est donc trop étroite. M. Reinach, il est vrai, essaie de l'élargir par des inductions et des hypothèses. Les lois de la transmission de la vie étant mystérieuses, seraient demeurées longtemps inconnues. En outre, les Australiens n'ayant pas d'animaux domestiques ne peuvent être éclairés, à cet égard, comme le sont de très bonne heure les enfants de nos campagnes.

Ces arguments sont faibles. Le premier est tellement vague qu'il conduit à des conclusions démenties par l'expérience. La conscience de la paternité est, semble-t-il, aussi vieille que le monde. Quant au second argument, Strehlow nous avertit justement qu'en Australie, où il n'y a pas d'animaux domestiques, les enfants eux-mêmes sont très au courant [39].



Fig. 148. — TÊTE DE RHINOCÉROS GRAVÉE SUR STALAGMITE. Grotte de *Gourdan* (Haute-Garonne). D'après BREUIL. (Cf. PIETTE, *L'Art pendant l'âge du Renne*, p. 87).

Les hypothèses de M. Reinach ne sont pas plus probantes. Avec M. Sydney Hartland, l'auteur d'*Orpheus* estime que la foi aux naissances miraculeuses, assez répandue dans les religions anciennes, serait le vestige d'une époque où la part du père dans la génération était inconnue. Mais qui le prouve ? Et ne faudrait-il pas plutôt conclure que si partout on trouve des naissances miraculeuses, c'est précisément parce que, partout, on avait une idée exacte du lien conjugal, puisque le miracle est par définition un fait exceptionnel ? M. Reinach nous cite encore les légendes celtiques où les fées n'ont pas de maris. C'est aller chercher bien loin l'explication d'une croyance propre à l'Australie, c'est-à-dire au pays du monde où le mariage et les classes matrimoniales jouent le rôle le plus prépondérant

39. *Id.*, *ibid.*

dans l'organisation sociale des tribus. Les fées celtiques n'avaient pas de maris. Pourquoi ? Qu'on aille le demander aux Celtes, mais non pas aux Australiens.

La tentation d'élargir la base ethnographique est donc précaire. Il y a plus. M. Reinach éprouve un certain embarras, lorsqu'il est amené à reconnaître que le mythe des *ratapas*, applicable aux hommes, ne l'est point aux animaux. Il se tire, avec aisance, de cette difficulté : « *Evidemment*, dit-il, les Australiens ne voient pas aujourd'hui ou n'ont pas vu seulement autrefois dans les *ratapas* des embryons d'enfants, mais des germes de toute espèce vivante [40]. » C'est là une affirmation absolument gratuite. Si chacun se mêle de remanier, au gré de ses théories, les renseignements des explorateurs, l'étude des Primitifs actuels s'évapore dans la région nébuleuse des conjectures invérifiables. Ni Spencer, ni Gillen, ni Strehlow, ni Mathews ni personne n'ont jamais dit qu'il y eût en Australie de ratapas d'animaux. Or sur le bâton de Teyjat, M. Reinach observe que les ratapas figurés sont des *ratapas* d'animaux : c'est avouer en d'autres termes, que son interprétation n'a aucun fondement ethnographique.

Mais revenons à la pièce fameuse qui fait l'objet du litige. M. Breuil voit dans les trois petits diablotins des danseurs déguisés. M. Reinach proteste. Il faut trouver, dit-il, une explication unique, valable pour les cinq petites figures, c'est-à-dire pour les serpenteaux, le petit cheval incomplet et les diablotins. La nécessité d'une explication unique ne s'impose pas. Ce n'est pas en effet une fois, mais dix fois, mais cent fois que les artistes paléolithiques ont gravé sur les objets des images disparates, et rien n'empêche de supposer que chacune de ces images correspond à une idée spéciale. Ici, les trois diablotins postulent une explication commune, en raison de leur facture identique. En va-t-il de même pour les serpenteaux et pour le cheval inachevé ? Nullement. Le motif du serpent ou de l'anguille se retrouve sur un certain nombre d'objets gravés de l'Age du Renne. La station de la Madeleine nous en a fourni tout à l'heure un exemple frappant [41], et il y en a d'autres [42]. Et par

40. *Op. cit.*, pp. 366-367.

41. *Sup.*, *fig.* 192.

42. Cf. S. Reinach, Répertoire..., *op. cit.*, p. 88, n° 9 (Gourdan; p. 128, n° 5 (Lorthet) : p. 144, n° 7 (La Madeleine) ; p. 158, n° 12 (Montgaudier) ; p. 170, n°s 9 et 10 (Placard) ; p. 184, n°s 4 et 5 (Teyjat).

conséquent la présence de serpents ou d'anguilles sur le bâton de Teyjat non seulement n'a rien d'extraordinaire mais peut fort bien se rattacher à une idée toute différente de celle qui a inspiré la gravure des diablotins. La représentation d'un petit cheval incomplet n'est pas plus anormale. Ces sortes de figurations partielles, fantaisistes ou stylisées abondent à l'époque quaternaire. Telle, par exemple, une antilope gravée sur le bâton de Gourdan (*fig.* 208, p. 371): les pattes de devant ont été omises, l'animal ne possède qu'un cuissot sans jambes, et la tête est stylisée ; le Bison, gravé au registre supérieur de la même pièce

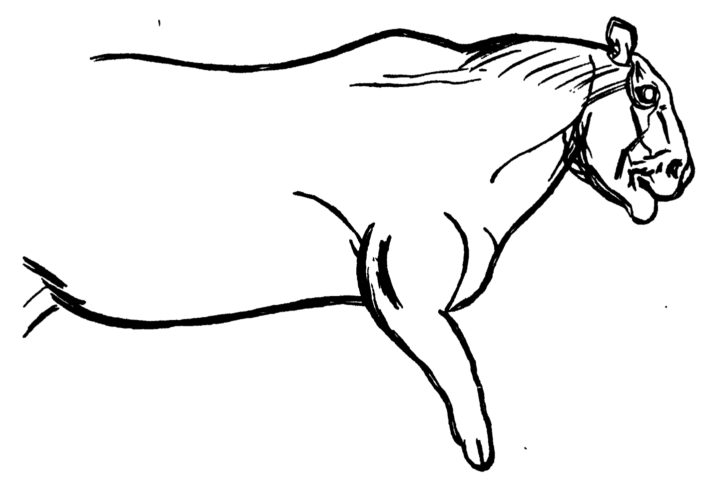


Fig. 149. — GRAVURE DE GRAND FÉLIN. Grotte des *Combarelles* (Dordogne). (D'après BREUIL, *Font-de-Gaume*, p. 157).

est traité avec une semblable désinvolture. Du reste sur le bâton de Teyjat n'avons-nous pas relevé plusieurs têtes de cygnes et une tête de chamois ? Dès lors, la figure du petit cheval ne requiert pas non plus une interprétation qui lui soit commune avec celle que l'on pourrait attribuer aux diablotins. Et M. Breuil a parfaitement raison de considérer à part les trois « cynocéphales. »

Mais eux-mêmes que sont-ils ? Faisons crédit à M. Reinach. Négligeons avec lui les protestations de l'ethnographie et supposons que nos trois diablotins soient des *ratapas*. Encore faut-il apporter en faveur de cette explication, des preuves décisives. M. Reinach en allègue trois. Ces figures sont petites ; elles ne

représentent pas des hommes ; elles volent : tous ces caractères conviennent fort bien à des *ratapas*[43]. Et pourquoi leur conviendraient-ils ? On a beau feuilleter les ouvrages d'ethnographie, on n'y découvre nulle part la figure d'un seul *ratapa* australien. Où donc M. Reinach a-t-il été puiser ses termes de comparaison ?

Mais passons. On argue de la petitesse des images gravées sur le bâton de Teyjat : cela ne prouve rien, car dans l'art quaternaire, comme dans tous les arts primitifs, la disproportion des figures est un fait constant.

Les diablotins ne sont pas des hommes : soit, mais personne n'a jamais prétendu qu'ils le fussent : ce sont, tout comme les personnages d'Altamira et de Hornos de la Peña, des « anthropoïdes », et la question est précisément de savoir ce qu'ils signifient.

Les personnages de Teyjat, ajoute M. Reinach, volent. Il paraît difficile, pour ne pas dire impossible de décider si, dans tel cas donné, un sujet vole, danse ou plane. Ainsi, par exemple, le bâton de Lorthet (*fig.* 209, p. 374, et 210, p. 376) représente un défilé de rennes. Entre leurs jambes, on ne sait pourquoi, l'artiste a inséré des poissons : deux de ces animaux semblent campés sur leur queue. Sont-ce des poissons volants ? Il faut tenir compte des conventions artistiques, et surtout de l'indifférence en laquelle les artistes primitifs tiennent les lois de la perspective. Bref, les caractères invoqués par M. Reinach ne sont pas décisifs.

Mais puisque nous sommes entrés dans la voie des concessions, allons jusqu'au bout. Admettons que non seulement les diablotins mais encore les serpenteaux et le petit cheval soient tous des *ratapas* d'animaux. Mais alors qu'on veuille bien nous dire de qui ou de quoi ils sont les *ratapas ?* Du grand cheval qui occupe le centre de la figure ? Si l'on accepte cette hypothèse, une réflexion surgit spontanément : voilà un nombre bien respectable de *ratapas* pour une seule bête ! Cette abondance est déjà suspecte. On n'a jamais vu une jument mettre au monde cinq petits à la fois. Encore, pour être capable d'une telle fécondité, faudrait-il que l'animal fût une jument. Or il se trouve, par malheur, que cette jument est un cheval, et un cheval très bien constitué. En outre, d'après l'idée australienne,

43. S. Reinach, *Cultes...*, IV, p. 362.

il devrait y avoir, entre l'animal réel, vivant, et le *ratapa*, identité de nature. Or ce n'est pas ici du tout le cas. Si nous avons affaire à des *spirit children* il s'en suivra logiquement que le cheval de Teyjat, — qui n'est pas une jument — devra donner le jour à des chevaux sans doute, mais aussi à des anguilles et à des anthropoïdes. L'invraisemblable devient par trop criant. Dira-t-on qu'il faut dissocier les éléments du tableau et que seul le petit cheval inachevé est en connexion avec le grand cheval ? Mais les autres figures minuscules devront jouer le même rôle d'esprits fécondateurs vis-à-vis des animaux représentés dans leur voisinage. Or les serpenteaux sont en connexion avec une tête de chamois, et deux des diablotins sont en connexion avec des cygnes : la coïncidence est plutôt malencontreuse. Dira-t-on enfin que l'artiste n'a voulu établir aucun lien précis, et que le bâton de Teyjat représente simplement une nuée de ratapas au milieu desquels un infortuné cheval s'est fourvoyé dans la fougue d'un galop éperdu ? Soit, mais alors le tableau n'a plus de sens, car la seule raison sérieuse d'admettre l'hypothèse des ratapas est précisément le rapport que les minuscules images semblent entretenir avec les animaux figurés sur la pièce. Isolés de leur contexte il n'y a plus de motif pour leur attribuer un rôle fécondateur.

En résumé, la théorie de M. Reinach, pour séduisante qu'elle soit, n'est pas scientifiquement établie. La base ethnographique est trop étroite. Elle est même inexistante, puisque les Australiens ne connaissent point de *ratapas* d'animaux. Appliquée aux figures du Bâton de Teyjat, l'hypothèse se heurte à des contradictions évidentes. Le cheval n'est pas une jument ; les diablotins et les serpents n'ont rien à voir avec la perpétuité de l'espèce chevaline, des cygnes ou du chamois. Et par conséquent la généralisation abstraite de ces impossibles comparaisons disparaît avec le fondement sur lequel on avait cru pouvoir l'appuyer. Les images anthropoïdes de l'âge quaternaire ne sont pas des ratapas. Mais que sont-elles ? L'énigme résistera-t-elle à notre curiosité ? Essayons d'une autre voie.

⁂

Presque tous les Primitifs, voués à la chasse, ont recours à certaines ruses pour s'emparer plus sûrement de leur proie. Tantôt le chasseur s'enveloppe de paquets de feuillage : le buis-

son mobile s'avance lentement sans éveiller l'attention de l'animal (*fig.* 211, p. 378). Tantôt, l'homme s'affuble d'un déguisement qui reproduit l'aspect extérieur de la bête. Sur une fresque peinte par les Bushmens, on distingue un indigène, armé de son arc, mais dont le corps disparaît presque totalement sous une dépouille d'autruche (*fig.* 212, p. 380). Les Indiens de l'Amérique du nord emploient des procédés analogues. Les Hidatsa s'enveloppent de la peau du cerf ou de l'antilope pour approcher les hardes errantes ; ils se servent de la peau du loup pour chasser les bisons. Les Zuñis, déguisés en cerfs, imitent, jusqu'à brouter, les attitudes de ces animaux, afin de les attirer

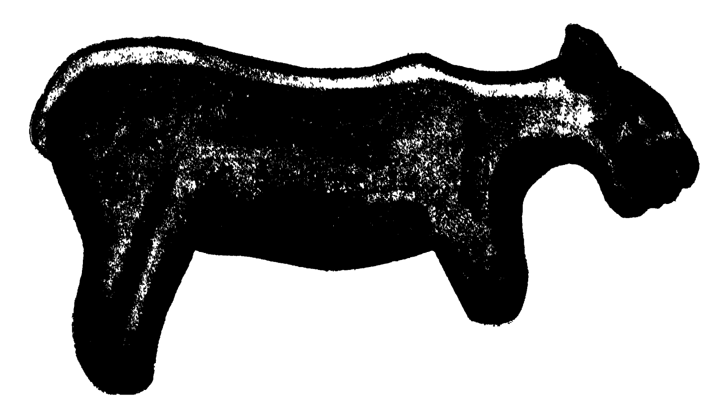


Fig. 150. — FIGURINE DE FÉLIN. *Isturitz* (Basses-Pyrénées). *Ibid.*, p. 153.

dans des pièges habilement dissimulés. Les Innuit se coiffent de masques pour chasser le Phoque [44].

Ces traits de mœurs cynégétiques sont-ils l'origine de la coutume dont nous allons parler ? Plusieurs inclinent à le croire. Toujours est-il que, chez les sauvages, il existe des cérémonies, et plus exactement, des danses religieuses, où les figurants apparaissent revêtus de masques d'animaux. Ces danses sont relatives à la chasse. Nous en dirons plus tard le but. Pour l'instant, il nous suffit de souligner le fait par des exemples empruntés principalement aux peuples chasseurs.

Chez les Eskimos, les danses représentées en gravure sur les

44. Ces exemples et tous ceux qui vont être cités sont empruntés, sauf indication contraire, aux chapitres x et *suiv.* d'*Altamira, op. cit.*, : *Comparaisons ethnographiques.*

instruments et les outils, s'accomplissent dans la réalité. Elles comportent une grande variété de masques. A l'occasion de certaines fêtes, on imite, à l'aide de déguisements appropriés, les attitudes des oiseaux d'eau, des castors, des morses et des phoques. A Point-Barrow, une cérémonie religieuse est exécutée par cinq danseurs armés de crécelles magiques. Leur face est couverte de la peau tannée de la tête de carnassiers : loups, lynx, ours, renards, castors. Au détroit de Behring, pour la célébration d'un rite semblable, les indigènes commencent par revêtir un masque de loup. Au cours de la cérémonie, ce masque s'entr'ouvre et laisse apparaître un masque humain sous-jacent.

Chez les Indiens de l'Amérique du nord, il existe une danse de l'ours et une danse du bison. Lors de la danse de l'Ours, le chef sorcier se couvre d'une dépouille de cet animal : la tête de l'ours retombe sur sa figure, formant un masque. Les autres danseurs, munis seulement de masques confectionnés avec des peaux de têtes d'ours, imitent les gestes du redoutable carnassier. Pour la danse du Bison, huit hommes se déguisent en bisons. Mais il y a aussi d'autres figurants : il y a des hommes-ours, des hommes-aigles-chauves (peints en noir avec une tête blanche). Des gamins se peignent en jaune et se coiffent d'une tête blanche pour imiter les antilopes. Des masques rituels sont également en usage chez les Tlinkit, les Haïda, les Maka, les Kwakiutl, les Hopis, les Zuñis (*fig.* 213-216, p. 382 : *fig.* 217-219, p. 384). On en trouve parmi les tribus de la Guyane et du Brésil[45].

Chez les anciens Bushmens, la coutume des mascarades sacrées était courante. Il y avait une danse des babouins, du crapaud ; une danse de l'abeille dont les acteurs sautaient et bourdonnaient à plaisir pour imiter l'insecte. Mêmes observations chez les Fân de l'Afrique équatoriale[46].

Quant aux Australiens, dès 1798, Collins observait parmi eux des coutumes semblables. Il a vu des hommes imiter le chien-Dingo. Ailleurs, une troupe de sauvages, munis de longues queues faites d'herbes, bondissaient, se couchaient, se vautraient comme les kangourous ; ils poussaient l'instinct d'imitation jusqu'à se gratter, pour expulser leurs parasites, à la manière des

45. D'après H. Kunike, dans *Anthropos*, t. VII (1912), pp. 206 et *suiv.*
46. Trilles, *Le Totémisme chez les Fân*, pp. 423 et 431.

marsupiaux. Les explorateurs plus récents ont largement ajouté à ces premières observations. Leurs ouvrages sont remplis de représentations de danses australiennes masquées.

Les naturels de la Nouvelle-Guinée ont différentes catégories de masques : les uns contiennent des portions osseuses de faces humaines ; les autres représentent des visages humains plus ou moins schématisés. Il y a aussi des masques tressés, de formes très diverses, et enfin des masques d'oiseaux, de crocodiles, que l'on peut considérer, dit M. Otto Reche, comme des « accessoires de cotillon [47]. »

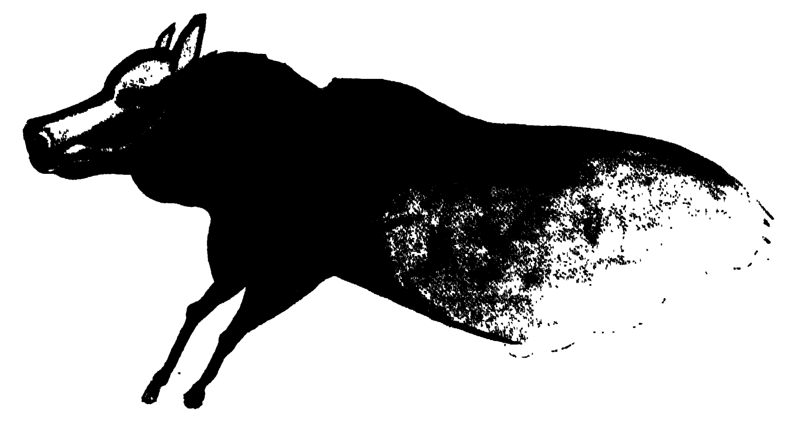


Fig. 151. — LOUP POLYCHROME. *Font-de-Gaume* (Dordogne). *Ibid.*, p. 163.

En somme, l'usage des mascarades religieuses est universellement répandu parmi les Primitifs actuels. Il ne s'agit plus ici, comme pour les *ratapas*, d'une coutume observée chez quelques rares tribus qui, d'ailleurs, nous l'avons noté, ne connaissent point les *ratapas* d'animaux. Il s'agit d'une coutume familière aux sauvages de l'Ancien et du Nouveau-Monde ; aux tribus hyperboréennes comme aux Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord et aux Indiens de l'Amérique du Sud ; aux Boschimans (*fig.* 217-219, n° 3, p. 384) comme aux Bantous ; aux Australiens (*fig.* 220-221, p. 389) comme aux Papous. Encore l'énumération est-elle incomplète. On remplirait un volume à décrire la gigantesque mascarade de ces populations de culture inférieure qui, aujourd'hui encore, s'étudient, avec succès, à repro-

47. D' Otto Reche. *Der Kaiserin Augusta Fluss*, Hambourg, 1913. Cf. *Anthropologie*, t. XXV, p. 208.

duire d'aussi près que possible la ressemblance des animaux. Et voilà pourquoi, dès que, sur les parois des grottes quaternaires, apparurent les énigmatiques figures anthropo-zoomorphiques, on eut l'idée de comparer ces dernières avec les « mille faits ethnographiques » recueillis parmi les sauvages. Les Paléolithiques, adonnés à la chasse, avaient, eux aussi, exécuté des danses rituelles accompagnées de déguisements et de masques. La comparaison rendait compte de l'aspect insolite des gravures d'Altamira et des autres stations. Il est bien évident en effet, qu'un homme déguisé en bête, devait offrir ce mélange de caractères humains et de caractères animaux qui, chez les Primitifs actuels, ne nous étonne nullement parce que nous savons le mot de l'énigme. Etant donné, d'une part, la teneur des documents archéologiques et, d'autre part, l'universalité de la base ethnographique, on ne voit pas ce que l'on pourrait objecter à l'encontre d'une hypothèse de tout point satisfaisante [48].

Et quand on l'a une fois admise, on s'explique mieux certaines particularités qui, en retour, renforcent singulièrement la valeur de ce commentaire.

Ainsi, il arrive très fréquemment que les têtes anthropoïdes sont représentées isolément et sans corps. Les grottes des Combarelles, de Marsoulas, de Font-de-Gaume ont livré toute une collection de ces profils, apparemment saugrenus, mais où il serait plus que téméraire de vouloir discerner des caricatures (*fig.* 222-237, pp. 391 et 393). En réalité, ce sont des masques.

48. Elle rencontre cependant des contradicteurs. On pourra lire, à ce sujet, une discussion très intéressante engagée, il y a quelques années, entre M. W. Deonna et M. l'abbé Breuil (*Anthropologie*, t. XXV, pp. 107-113, 420-422, 597-598). M. W. Deonna, après avoir rapporté les deux opinions en présence (masques et *ratapas*), préfère voir, dans les représentations anthropoïdes de l'âge du renne, « des humains tout simplement, mal dessinés et mal sculptés », ce qui revient à supprimer les termes mêmes du problème à résoudre. En faveur de son interprétation, il invoque le principe de l' « indétermination primitive de l'art ». A cette période de l'évolution artistique, on « prête indifféremment aux hommes et aux animaux les mêmes traits » ; et c'est pourquoi certaines têtes de bisons ont parfois « des traits d'hommes ». Si, d'autre part, on tient compte des « formes conventionnelles données à la tête par l'artiste primitif », l'hypothèse des masques n'a plus la portée qu'on lui attribue généralement. Sans donte elle n'est pas invraisemblable : elle peut s'appliquer à quelques rares cas, mais, ajoute M. Deonna, « je crois que l'explication par les nécessités tech-

Mais à la différence des masques d'Altamira et de Hornos de la Peña, ils ne sont point placés sur les épaules des danseurs.

niques, sans être une clef à ouvrir toutes les serrures, s'adapte mieux à la majorité des cas. — M. Breuil, dans sa réponse à l'article que nous venons de résumer, concède que plusieurs dessins de Marsoulas, Combarelles, etc., peuvent s'expliquer par l'inhabilité de l'artiste, et par la routine de dessinateurs habitués à représenter surtout des animaux. Mais il observe que cette hypothèse ne saurait aucunement expliquer « la physionomie des *bonshommes* d'Altamira et de certains des Combarelles, encore moins du Danseur à tête d'Ours du Mas d'Azil. M. Breuil proteste énergiquement contre la théorie avancée par M. Deonna, touchant les animaux à ressemblance humaine : « il n'existe pas, dans l'art quaternaire, de Bisons ou Taureaux androcéphales, aucun Bison, gravé ou peint par un paléolithique, n'a de tête humaine ». Ainsi donc le principe de l'indétermination primitive de l'art ne saurait rendre compte de tout un groupe de figures anthropoïdes, et l'auteur ajoute : « Ce n'est pas l'existence des Masques au Quaternaire supérieur qui devrait étonner, mais c'est au contraire que ces peuples aient manqué de manifestations si universellement répandues chez tous ceux du même stade social, et que ceux d'évolution plus avancée ont presque toujours conservées sous quelque forme ».

Quant à l'hypothèse *des ratapas*, M. Breuil a eu plusieurs fois l'occasion d'exprimer l'opinion, qu'il professe sur la théorie de M. Reinach. Dans la réponse à M. Deonna (*Anthrop.* t. XXV, 421), il tient que l'idée « d'êtres spirituels ou imaginaires... n'est pas si différente de celle des masques, car, dit-il, de telles conceptions me paraissent être une conséquence de déguisements et comme la sécrétion d'imaginations nourries de leur spectacle ». En d'autres termes, de même que le déguisement des chasseurs en animaux suggère ultérieurement la coutume des danses rituelles et masquées, de même, la coutume de ces danses suggère l'existence réelle d'êtres « spirituels » qui sont sans doute devenus les *spirit-children* des Australiens. Mais que cette transformation, ou plutôt cette idéalisation des masques se soit produite dès l'âge quaternaire, M. Breuil ne semble pas en être convaincu. Dans un compte rendu de l'ouvrage du Marquis d'Aguilo, déjà cité, il écrit les lignes suivantes : « L'idée des mascarades ne plait pas au marquis, sous le prétexte, *contredit par des milliers de faits ethnographiques*, que les mascarades se réduisent à l'utilisation des dépouilles d'animaux chassés pour les approcher et les tromper. Je ne puis que renvoyer mon contradicteur aux chapitres du livre d'Altamira consacrés à ce sujet. Les Ratapas de M. Reinach lui plaisent davantage, peut-être par ce que cette hypothèse a de hardi ; je ne la rejette ni ne l'admets absolument, me contentant de l'enregistrer et de rappeler qu'il est impossible d'indiquer un exemple d'une croyance à un être spirituel à aspect semi-humain, semi-animal, qui n'ait eu comme source d'inspiration des mascarades rituelles dans les mêmes peuplades. — Si donc l'hypothèse « Ratapas » est plausible, *à fortiori* doit-on sup-

Ils représentent, comme le disait M. Otto Reche, les « accessoires du cotillon ». A Altamira et à Hornos, au contraire, ils sont en place, ils fonctionnent.

Les bras levés des troglodytes qui les portent esquissent-ils un geste de supplication ou d'adoration ? Cela n'est pas sûr, et l'on peut admettre, avec M. Luquet, que le relèvement des membres antérieurs est une simple réminiscence d'artistes qui, habitués à figurer l'animal rattachent les membres aux torses humains comme ils rattachaient les pattes aux corps des animaux [49]. Cette remarque semble justifiée par plusieurs figures anthropomorphes des Combarelles. L'Homme de Hornos, renversé, ressemble assez bien, lui aussi, à un animal aux pattes



Fig. 152. — Tête de Loup. *Combarelles* (Dordogne). *Ibid.*, p. 162.

étendues. Mais que les bonshommes de Hornos et d'Altamira soient ou non des *Orantes*, il n'en reste pas moins qu'ils sont, tout comme les cynocéphales du bâton de Teyjat, des hommes masqués, des danseurs.

Et si l'on entretenait encore, touchant cette interprétation, quelques doutes, les découvertes les plus récentes suffiraient à les dissiper.

Dans la grotte d'Altamira une nouvelle exploration a révélé une figure anthropoïde qui avait échappé jadis à l'attention des

poser l'usage des mascarades dans des peuples à un stade de civilisation où de telles manifestations sont la règle universelle » *(Anthrop.*, t. XXVII, p. 589).

49. Luquet, *art. cit.*, *Revue philosophique*, 1913

explorateurs. L'image est une silhouette de phoque, avec sa queue étalée et ses ailerons. Ce phoque n'est pourtant pas une copie naturaliste. Déjà la tête offre une vague ressemblance avec un profil humain. Au-dessous du ventre, trois ou quatre lignes dessinent grossièrement des cuisses. Il est probable que nous sommes en face d'un homme affublé de la dépouille d'un phoque [50].

Mais l'argument sans réplique est dû au hasard d'une découverte dont l'honneur revient à M. Peyrony, instituteur aux Eyzies. Il s'agit d'un calcaire gravé de la Madeleine, qui représente une figure masculine. Il a été l'objet d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. le d[r] Capitan, professeur au Collège de France. Nous citons les termes de ce bref rapport qui servira de résumé et de conclusion à notre travail : « On voit nettement la face [de l'homme] avec son œil rond, son long nez pointu et la barbe. Mais ce qui fait le vif intérêt de cette pièce, c'est que, de la façon la plus claire, le sujet porte devant la face un masque. Cette constatation très nette démontre l'exactitude d'une hypothèse que l'un de nous (C.) avait formulée depuis longtemps, et qui est la suivante. On rencontre parfois sur les parois de nos grottes décorées de gravures des personnages humains, et presque toujours elles présentent des faces extraordinaires, avec nez énorme souvent recourbé ; parfois elles paraissent burlesques. Or, la comparaison avec l'ethnographie américaine, avec celle d'un très grand nombre de peuples asiatiques, africains ou même océaniens, démontre que la pratique des masques est extrêmement répandue, et que, le plus souvent, il s'agit de masques rituels dont le rôle et la signification sont d'ordre magique et religieux. Les masques ont toujours une face plus ou moins singulière, exagérée, anormale et très souvent munie d'un long nez. Nos premières découvertes (1901) de gravures et de peintures sur les parois des grottes magdaléniennes nous avaient mis à même de constater ces particularités ; dès ce moment, j'avais émis l'hypothèse que ces figures de nos cavernes n'étaient pas autre

50. C'est du moins l'interprétation que nous suggère l'examen de la figure reproduite dans les *Grottes cantabriques* p. 210. M. Cabré, frappé par cette récente découverte, a cru pouvoir généraliser et affirmer que les dessins anthropoïdes d'Altamira sont aussi des phoques, M. Breuil démontre que cette explication générale est inacceptable (*Anthropologie*, t. XXVII, pp. 589-590).

chose que des représentations d'hommes munis de masques sacrés. Notre petit galet nous donne la démonstration la plus complète de ce fait qui, dorénavant, est hors de doute [51]. »

Il est donc certain que les troglodytes de l'âge quaternaire se servaient de masques. Aux Combarelles, à Marsoulas et à Font-de-Gaume on les voit au repos. A Altamira et à Hornos de la Peña, ils sont en acte. A la Madeleine, nous assistons sans doute, à une scène de dépouillement. L'Homme après avoir exécuté sa danse rituelle, dépose ou va déposer son accoutre-

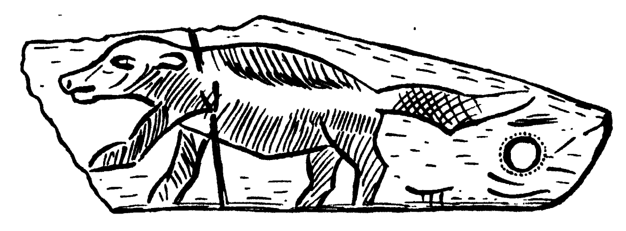


Fig. 153. — GLOUTON GRAVÉ SUR UNE PENDELOQUE. Vallée de la Vézère, collection Christy. (D'après BREUIL, *Font-de-Gaume*, p. 164).

ment ; il va redevenir un simple mortel. La série des documents est complète.

Au terme de ce travail d'analyse sur les images humaines

51. Cf. *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1912, p. 24 et *suiv.* Le galet de la Madeleine n'a pas encore été publié. Nous devons à l'obligeance de M. le dr CAPITAN, à qui nous voulons renouveler ici nos remerciements, d'avoir eu sous les yeux une reproduction de « l'homme masqué » de la célèbre grotte. L'examen de la gravure ne laisse prise à aucune erreur de lecture: le masque se détache nettement en avant de la face humaine qui le porte. — Une découverte, plus récente encore, ajoute, au dossier des masques quaternaires, un document d'une inestimable valeur. M. le comte BÉGOUEN et ses fils ont relevé, sur les parois de la Grotte des *Trois-Frères* (Ariège), une figure anthropoïde, dont M. l'abbé BREUIL a exécuté le calque, non sans difficulté, car l'image occupe une position difficile d'accès. Elle a été, en septembre 1920, l'objet d'une communication à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Le texte de cette communication ne nous étant point parvenu, au moment de donner le bon-à-tirer du présent chapitre, nous reproduirons la description que M. le comte BÉGOUEN a bien voulu nous adresser, antérieurement, de cette pièce capitale : « La principale figuration humaine est gravée et peinte au trait noir sur une paroi de rocher, dominant la petite salle où sont

de l'époque paléolithique, nous avons acquis deux résultats positifs :

1° Dès le début de son évolution artistique, l'homme possède des idoles. Il n'est donc plus permis de soutenir que la zoolâtrie a précédé, chronologiquement, l'anthropomorphisme.

2° Il existait, en ce temps-là, des cérémonies religieuses au cours desquelles on revêtait certains déguisements zoomorphiques. Reste à fixer le sens de ces cérémonies. Nous verrons plus loin ce que l'on peut apprendre à leur sujet.

presque toutes les gravures. Elle est à 3 m. 50 environ du sol. L'homme (on ne peut douter de son sexe) est nu, il porte une queue postiche de cheval, dont les crins sont noués au bout pour faire une petite houppe. Sa tête est ornée d'une ramure de cerf et d'une longue barbe, postiche elle aussi, et, semble-t-il, en crins de cheval. Elle est longue et soignée, les moustaches sont relevées, le nez est en bec d'aigle, les yeux ronds. Cet être est évidemment masqué et sa position, presque à quatre pattes, indique une sorte de danse. Sans nul doute c'est un « sorcier », et l'endroit élevé où il est placé, dominant les parois du « sanctuaire » où des centaines d'animaux les plus divers sont représentés, fait encore ressortir l'importance qu'on a voulu donner à cette représentation ».

CHAPITRE HUITIÈME.

Rites de Chasse.

SOMMAIRE :

Troisième étape : Essai d'une explication générale du culte des animaux à l'âge quaternaire.

I. — Origine du culte des animaux. — *Le sentiment religieux. — Ses déviations. — Influence des besoins matériels. — Importance de l'animal pour les peuples chasseurs : il est le père-nourricier de la tribu. — Parallèles ethnographiques : Indiens de la Guyane, Péruviens, Peaux-Rouges.*

Le Primitif conçoit l'animal comme un être supérieur à l'homme : Zuñis, Kamtchadales, Indiens de l'Amérique du Nord ; — il lui attribue des pouvoirs mystérieux : Huichols, Cherokees, Bouriates, Malais, etc. — Relation de ces croyances avec l'animisme. — Applications aux Primitifs de la Préhistoire.

II. — La part de la Magie. — *Magie et Religion. — La tendance magique opposée au sentiment religieux. — La magie et la science. — Par quelle voie la magie quaternaire est accessible.*

Psychologie de l'image chez les Primitifs actuels. — L'image, substitut de la réalité : témoignage de Catlin et des missionnaires jésuites. Les Chinois. — Sentiments de crainte inspirés par les images insolites. La marmite du P. Hennepin. Les Bisons de Catlin. — Aversion des sauvages pour la photographie.

Pouvoirs magiques des images. Les figures humaines : Ostiaks ; Noirs de la côte des Esclaves. — Instruments et figurines d'animaux : le Wommera en Nouvelles-Galles du Sud ; le canot magique des Tlinkit ; les sculptures du détroit de Torrès ; les baleines de Point-Barrow ; les fétiches des Innuit ; les massues et les épieux des Indiens. — Gravures et peintures rupestres. — L'intichiuma *des Australiens.*

Transposition de ces données ethnographiques dans le domaine de la Préhistoire quaternaire. — Caractère magique des figurines, des bas-reliefs, des gravures et des peintures. — Interprétation des danses masquées. — Dans une large mesure, l'art quaternaire est un art magique.

III. — La part de la Religion. — *Origine de la Religion, d'après M. Frazer. — Hypothèse invérifiable. — En fait, chez les Primitifs actuels, les pratiques magiques et les pratiques religieuses s'entremêlent dans une confusion inextricable. — Mais la magie n'exclut nulle part la religion.*

Preuves tirées de l'ethnographie. Rites préparatoires à la chasse : Indiens du Canada ; Cherokees ; chasseurs indo-chinois ; Ten'a du fleuve Yukon ; Indiens de Notka-Sound ; le prédicateur des poissons chez les Hurons. — Pendant la chasse : Huichols ; pêcheurs de la Nouvelle-Zélande. — Rites expiatoires après la chasse : Aïnos de Yesso ; Stiens du Cambodge ; Noirs de l'Afrique occidentale ; Canadiens ; Indiens de Nootka-Sound ; Huichols ; Eskimos ; Zuñis. — L'ensemble de ces faits démontre, chez le Primitif, que les pratiques magiques n'éteignent point le sentiment religieux. — Explication psychologique de ce mélange : la logique des sentiments.

IV. — *Applications spéciales aux peuplades quaternaires : les panneaux plusieurs fois repeints par les artistes paléolithiques ; — la fidélité des images ; — la différence de la faune figurée avec la faune réelle.*

L'attention du lecteur qui a bien voulu suivre nos précédentes analyses sur le Totémisme et sur l'interprétation des images humaines serait peut-être un peu déroutée, si l'enquête devait

s'arrêter brusquement au point où nous l'avons abandonnée dans notre dernier chapitre. Sans doute, nous avons éliminé les hypothèses improbables. Sans doute aussi, nous avons vu jaillir, çà et là, des lueurs qui éclairaient certains aspects de la religion des peuplades paléolithiques. Mais ce n'étaient là que des notions fragmentaires. Cette sorte de triage, indispensable, il est vrai, ne permettait pas d'acquérir une vue d'ensemble. Il ne suffit pas de rassembler des matériaux éprouvés. Il faut songer à construire. L'intelligence n'est satisfaite qu'à ce prix.

Mais tant d'obscurités enveloppent encore la mentalité religieuse de l'homme quaternaire, que l'on hésite beaucoup à risquer une synthèse nécessairement incomplète et, dans une large mesure provisoire. D'un autre côté, ces essais de construction aident au progrès de la science. Ils constituent beaucoup moins un terme d'arrivée qu'un point de départ pour des recherches ultérieures. Seraient-ils soumis à révision, ils auront eu l'avantage d'avoir soulevé des problèmes, classé les documents, en un mot disposé des cadres souples que l'avenir se chargera de remanier et de perfectionner. Du moment que l'on veut faire œuvre scientifique, on doit renoncer à atteindre, du premier coup, le définitif et l'absolu. Trop heureux si l'on a pu rendre exactement la physionomie des choses, telle qu'elle apparaissait au moment où l'on se proposait de la décrire. Car mieux vaudrait se taire que de jeter sur le marché intellectuel des idées fausses et capables d'égarer l'opinion.

Sous le bénéfice de ces observations préliminaires, nous tenterons de rassembler, dans un tableau ordonné, tout ce que nous pouvons savoir ou légitimement induire, touchant ce culte d'animaux dont l'existence ne paraît pas contestable à l'Age du Renne. Seulement, au lieu de prendre les chemins sinueux de l'analyse, nous emploierons ici le procédé synthétique, plus apte à mettre en relief la liaison, l'enchaînement des phénomènes. Nous entendons bien, d'ailleurs, ne jamais quitter le terrain solide des documents et des faits. Suivant notre habitude, nous ferons appel à l'archéologie et à l'ethnographie, et, si l'occasion s'en présente, aux données plus générales de la psychologie religieuse.

Ce que vaudra le résultat, nous laissons à la critique le soin d'en juger. Il nous suffit de revendiquer, pour cette esquisse, le droit de ne pas trancher des questions qui ne comportent pas, à l'heure actuelle, des solutions infaillibles.

I.

L'homme est religieux parce qu'il a conscience d'être assujetti à des puissances supérieures qui le dominent absolument. Ce sentiment de dépendance se traduit par des mouvements d'âme communs à toutes les religions : l'adoration qui consiste

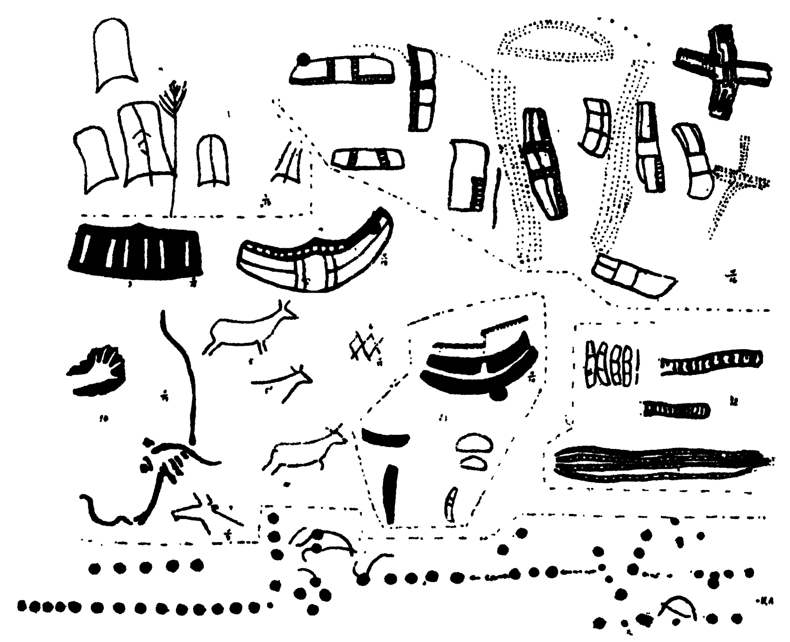


Fig. 154. — GROUPES DE SIGNES DE LA CAVERNE DE CASTILLO ET D'ALTAMIRA. En dehors de quelques profils d'animaux et de lignes ponctuées, cette figure contient les principaux types de signes dits « tectiformes », qui en dépit de leur variété, reproduisent le même objet : probablement des huttes paléolithiques. (D'après DÉCHELETTE, *Manuel...*, p. 258).

à reconnaître, à confesser l'excellence et la souveraineté de ces forces personnelles auxquelles on se sait assujetti ; la crainte, inspirée par la puissance illimitée de l'être divin ; l'espoir, inspiré par la persuasion où l'on est que l'auteur de tout bien peut dispenser ses faveurs et ses largesses aux besogneux qui l'implorent.

A nous, qui bénéficions des lumières de la raison pleinement développée et de la foi surnaturelle, il paraît tout simple que

le sentiment religieux se termine à la cause première de la nature inanimée et de la nature vivante, au Dieu unique dont l'essence incommunicable tranche de toute la hauteur de l'infini sur les êtres issus de son intelligence et de sa volonté créatrices. Que de tous temps les peuples même les plus déshérités aient conservé, plus ou moins obnubilée et plus ou moins confuse, l'idée du vrai Dieu, c'est là un problème que nous aurons plus tard à élucider. Mais un rapide coup d'œil donné à l'histoire des Religions nous apprend que le sentiment religieux a réagi sous la pression d'une foule d'influences qui l'ont orienté en des directions tout à fait étrangères à son véritable objet.

Parmi ces influences, il faut placer au premier plan le milieu social et plus précisément encore, l'impérieuse poussée des besoins matériels. Si en effet la religion naît du sentiment vécu d'un assujettissement total à des forces dominatrices, la pente est facile qui conduira l'homme à arrêter l'élan de son adoration et de sa prière sur des réalités auxquelles sa subsistance quotidienne, son souffle, sa vie sont rattachés par d'inéluctables liens. Certes, Dieu apparaît comme le dispensateur primordial de tout bienfait. Mais combien forte sera la tentation, là où le contrôle des croyances n'est pas exercé par une autorité indiscutable, de négliger ce bienfaiteur universel, invisible, majestueux et lointain, pour s'adresser à des êtres tout proches dont l'expérience quotidienne démontre la main-mise absolue sur le sort de la tribu? Peu à peu le respect, la crainte, l'adoration se concentreront sur les causes secondes, au lieu de remonter vers la cause première. L'idolâtrie, au sens le plus général du mot, se substituera au culte du vrai Dieu.

Et c'est en vertu de cette déviation insensible, que la plupart des peuples chasseurs en sont venus à introduire, dans leurs mœurs, le culte des animaux. N'est-ce pas, en effet, à l'animal que le sort du groupe humain perdu dans la steppe, dans la savane ou dans la sombre forêt équatoriale est suspendu tout entier? L'animal, si l'on peut dire, est le père nourricier de la tribu. Consent-il à se laisser prendre dans les pièges qu'on lui tend, c'est la joie, l'abondance et la prospérité. Se dérobe-t-il? Le spectre de la famine surgit à l'horizon et se dresse comme un danger menaçant. Dès lors on se croit tenu de vivre, à tout prix, en bons rapports avec lui.

On citerait à l'appui de cette assertion, nombre de faits. Si les Indiens de la Guyane et du Brésil, nous dit M. Hugo Ku-

nicke, professent à l'égard du poisson, un respect religieux, c'est parce que la pêche subvient presque uniquement à l'alimentation des habitants de ces contrées[1]. Les Indigènes du Pérou, rapporte Garcilaso de la Vega, adoraient aussi les poissons et les vicuñas qui leur fournissaient la plus grande partie de leur

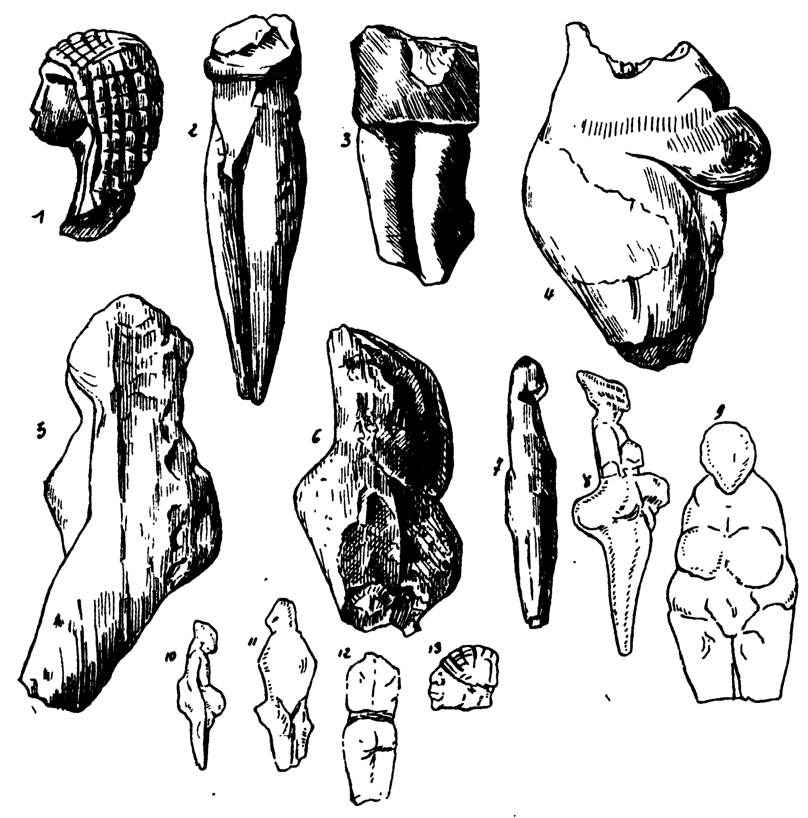


Fig. 155-167. — FIGURINES HUMAINES DE L'AGE DU RENNE. 1 à 7, *Brassempouy* (Landes) ; — 8-13, *Grimaldi* (1 à 7, d'après PIETTE ; 8 à 13, d'après S. REINACH, *Répertoire...*, p. 25).

nourriture[2]. M. Hill Tout nous apprend que les Indiens de l'Amérique du Nord regardent toute leur nourriture, animale

1. Hugo KUNICKE, *Der Fish als Fruchtbarkeitssymbol bei den Waldindianern Südamerikas.* *Anthropos*, t. VII, pp. 206 et *suiv.*

2. GARCILASO DE LA VEGA, *Comentarios reales*, I, IX. Cité par TYLOR, *La civilisation primitive*, trad. BARBIER, t. II, 299-300.

aussi bien que végétale, comme des présents qui leur sont volontairement accordés par les esprits des animaux et des végétaux. Ils se considèrent comme absolument dépendants du bon vouloir de ces êtres pour l'entretien de chaque jour [3].

Ainsi l'animal est adoré parce que l'on se sent dépendre de lui. Cette idée fondamentale se corrobore par d'autres idées connexes et qui peuvent fort bien être dérivées de la première. Si l'animal exerce sur la vie humaine un tel empire, n'est-ce point que, par droit de nature, il est supérieur à l'homme ? Cette conclusion nous paraît étrange, choquante, inacceptable. Mais que l'on veuille bien revêtir pour un instant la mentalité du Primitif, surtout du Primitif chasseur, et l'on sera moins surpris de constater un tel intervertissement des valeurs.

Voici un être déjà persuadé que l'animal est le maître de sa destinée, car sans lui, l'existence deviendrait impossible. Que de terreurs, que d'imaginations, que de légendes vont se greffer sur cette croyance initiale ! Et pourtant tout n'est pas fantaisie pure, tout n'est pas illogisme dans ces déductions de l'intellect sauvage. L'animal est un être merveilleux. A l'observer de près, — et Dieu sait si le primitif est observateur ! — ne révèle-t-il point déjà des capacités extraordinaires, auxquelles l'homme ne saurait s'égaler? Dans la lutte pour la vie, il sait presque toujours se tirer d'affaire avec bonheur. Tantôt il fait preuve d'une force de résistance inouïe. Tantôt il témoigne d'une ruse, d'une habileté consommées. Il semble à l'abri des besoins qui affligent la pauvre humanité souffrante. Il ne construit pas de huttes et pourtant il brave les intempéries des climats. Il ne confectionne point d'armes et pourtant il sait se défendre contre ses ennemis. Il a tous les privilèges. Il grimpe avec agilité les arbres ou les flancs des montagnes. Il vole, il nage, il plonge, il galope comme le vent. Et il est tout cela sans effort, sans recherche pénible. Il est tout cela naturellement.

Nous autres, civilisés, nous attribuons ces qualités au jeu de l'instinct, et ce nous est une occasion d'admirer, dans la

3. Hill Tout. *The Ethnology of the Stlatlum of British Columbia*, (*Journ. of the Anthropolog. Instit. of G. Britain*, xxxv, 136). Cité par Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, 1912, p. 266.

créature, l'œuvre d'intelligence, *opus intelligentiæ* du Créateur. Le Primitif ne pousse pas si loin le raisonnement ou plutôt il laisse se creuser un abîme entre la Cause suprême et ses effets sensibles. Il suppose que si l'animal porte à un tel degré les capacités si enviables et que l'homme lui-même ne réalise que très imparfaitement, c'est parce que l'animal est muni de pouvoirs supérieurs aux siens.

Rien n'est plus probant que d'interroger à ce sujet l'ethnographie. Ainsi les Zuñis considèrent les bêtes comme proches des dieux en raison de leurs aptitudes spéciales et mystérieuses [4]. Elles disposent d'énergies que l'homme ne possède pas. De là à les entourer d'une vénération craintive, il n'y a qu'un pas. Les Kamtchadales adorent les baleines qui parfois font chavirer leurs canots. Ils adorent aussi les ours et les loups parce qu'ils en ont peur [5]. Les Péruviens regardaient le tigre et l'ours comme des dieux féroces, et comme les véritables maîtres d'un pays où les hommes n'étaient que des étrangers et des intrus. Si un ours attaque et dévore un Indien, on s'imagine que l'animal s'est jeté sur lui avec intention, peut-être pour venger le traitement infligé par l'homme à un autre ours [6].

Et du moment que l'on est entré dans cette voie, il n'existe plus de raison de refuser aux bêtes les pouvoirs les plus inattendus. Les animaux comprennent la langue des hommes. L'Indien de l'Amérique septentrionale discute avec son cheval comme si ce dernier était un être raisonnable [7]. Le Kamtchadale qui rencontre un animal s'abstient de l'appeler par son nom, car il est persuadé que les bêtes entendent parfaitement le langage humain [8]. Et non seulement elles l'entendent, mais elles sont omniscientes et omnipotentes. Chez les Huichols, « les oiseaux dont le vol est puissant, comme l'aigle et le fauçon, voient et entendent tout. Ils possèdent des pouvoirs mystiques, inhérents aux plumes de leurs ailes et de leur queue. Ces plumes portées par le shaman le rendent capable de tout voir et de tout entendre, ce qui se passe sous la terre comme à la surface, de gué-

4. F. Hamilton Cushing, *second annual Report of Ethnology*, 1880-1881 ; cité dans *Altamira*, p. 161.
5. Tylor, *op. cit.*, II, p. 299.
6. Garcilaso de la Vega, cité par Tylor, II, p. 300.
7. Tylor, *op. cit.*, I, p. 543.
8. Tylor, *op. cit.*, II, p. 299.

rir les maladies, de transformer les morts, de faire descendre le soleil, etc[9].

Et si les animaux guérissent les maladies, ils peuvent tout aussi bien les déchaîner. Ainsi, les Cherokees pensent que les maladies, — en particulier les rhumatismes, — proviennent

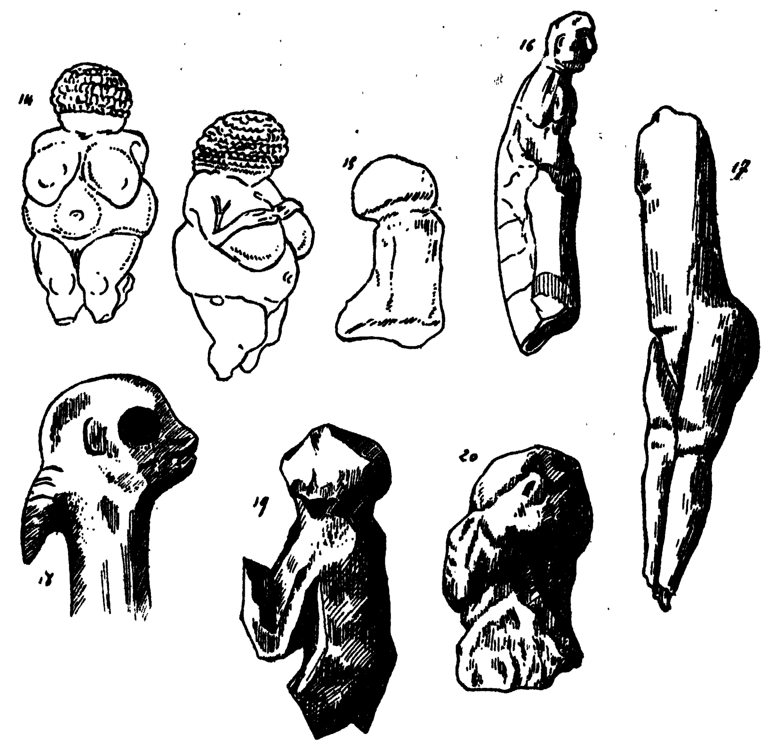


Fig. 168-174. — FIGURINES HUMAINES DE L'AGE DU RENNE (suite) : 14, *Willendorf* (Basse-Autriche) ; 15, *Predmost* (Moravie) ; 16, *Mas d'Azil* (Ariège) ; 18, *Gourdan* (Haute-Garonne) ; 17, 19, 20, *Laugerie-Basse* (Dordogne). (14 et 15, d'après REINACH, *Répertoire*, p. 173 et 187 ; 16, 18-20, d'après PIETTE ; 17, d'après BREUIL, *Anthrop.*, 2-XVIII, p. 10).

d'une action mystique exercée par les animaux irrités contre les chasseurs, et leurs pratiques médicales témoignent de cette croyance[10]. Lorsqu'un enfant tombe dangereusement malade,

9. C. LUMHOLTZ, *Unknown Mexico*, II, pp. 7 et 8. — Cité par LÉVY-BRUHL, *ut supra*, p. 31.

10. JAMES MOONEY, *The sacred formulas of Cherokees. (Report of the Bureau of Ethnogr. of the Smithsonian Institute*, VII, p. 347). Cf. LÉVY-BRUHL, *op. cit.*, pp. 273 et 316.

les Bouriates pensent que le sommet de sa tête est dévoré par Anokhoi, petite bête qui a la forme d'une taupe ou d'un chat [11]. « En Malaisie dans l'Afrique du Sud, le crocodile, ailleurs le tigre, le léopard, l'éléphant, le serpent sont l'objet de croyances et de pratiques analogues, et si nous nous en rapportons aux mythes dont les animaux sont les héros, dans les deux mondes, il n'est pas de mammifère, d'oiseau, de poisson, d'insecte même à qui les propriétés mystiques les plus extraordinaires n'aient été attribuées [12]. »

Ainsi les croyances relatives aux pouvoirs des bêtes vont se déployant, s'amplifiant, jusqu'à ce que le règne animal qui, à nos yeux, occupe dans la hiérarchie des êtres une place inférieure, s'égale au règne humain, le dépasse et finalement s'identifie avec la notion du divin. Assurément de telles conceptions supposent au préalable, chez le Primitif, l'idée arrêtée que les bêtes ont des âmes. Mais après ce que l'on vient de rapporter, cet article de la foi des sauvages ne saurait être contesté. Comme le dit excellemment le R. P. Schmidt, « la croyance des peuples non civilisés à l'âme des animaux qui ressemble dans ses traits essentiels à l'âme humaine et lui est parfois supérieure peut être prouvée par une multitude de témoignages authentiques [13]. » Nous venons d'en citer un certain nombre. Il y en a une foule d'autres.

Tout au plus pourrait-on se demander si l'animisme a précédé le culte des animaux, ou si l'adoration vouée aux animaux a été l'origine même de l'animisme. Sous cette forme, la question serait d'ailleurs fort mal posée. L'animisme est un phénomène beaucoup plus universel que le culte des animaux. Il implique l'attribution d'une âme intelligente tout à la fois aux animaux, aux plantes et aux objets bruts. Mais d'autre part, il semble plus vraisemblable d'admettre que l'animisme est né sous la poussée du sentiment religieux. C'est parce que l'homme se sentait dépendre de la nature qui l'entourait qu'il fut conduit à attribuer à tout objet une âme forgée à l'image de la sienne. S'il n'eût pas éprouvé ce sentiment de dépendance, il n'eût probablement jamais été animiste. Il l'est parce que, l'expérience

11. V. Mikhailowski, *Shamanisme in Siberia and european Russia*, cité par Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 60.

12. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, pp. 31-32.

13. Schmidt, *L'origine de l'Idée de Dieu*, *op. cit.*, p. 61.

religieuse de tous les temps est là pour le prouver, l'adoration et la prière ne peuvent s'adresser qu'à des forces vivantes et personnelles [14].

Quoi qu'il en soit, nous comprenons maintenant pourquoi, chez les peuples primitifs chasseurs, le culte des animaux a pu naître et se développer. L'animal est un maître, il est un modèle, il jouit de propriétés mystérieuses ; c'est là plus qu'il n'en fallait pour prosterner l'humanité devant ces êtres que nous, par excès de condescendance, nous consentons parfois à regarder comme des frères inférieurs.

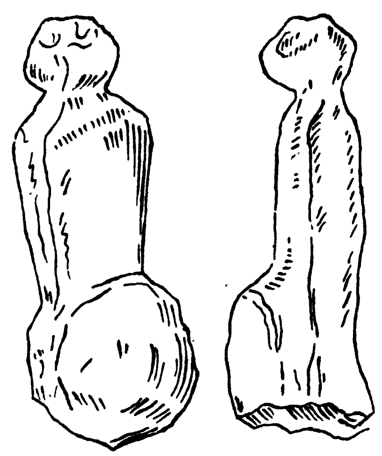


Fig. 175. — FIGURINES HUMAINES DE L'AGE DE RENNE (suite). *Pont-à-Lesse* (Belgique). (D'après E. DUPONT, *L'homme pendant les âges de la pierre*, Bruxelles, Paris, 1875, p. 37).

Or les mêmes causes que nous voyons agir aujourd'hui, ont agi également à l'époque quaternaire. Elles ont pu agir avec une efficacité plus grande qu'aujourd'hui. La raison, nous l'avons déjà indiquée : l'homme paléolithique plus totalement que beaucoup de peuplades actuelles, s'est senti à la merci de l'animal qui seul pourvoyait à sa subsistance.

L'ensemble de ses productions artistiques porte l'empreinte

14. Cette idée de la subordination primordiale de l'animisme au sentiment religieux n'est pas universellement adoptée. Le P. SCHMIDT, en particulier, pense que « l'animisme est entré en scène, non pas tout d'abord comme un facteur proprement religieux, mais comme une conception intellectuelle, comme une mentalité générale ». (Cf. *La Révélation primitive*, *op. cit.*, p. 330).

de cette mentalité spéciale. Images dissimulées dans les replis des grottes, gravées sur les objets, sculptées dans l'ivoire, l'os ou le bois des Rennes ; figures rudimentaires ou exécutées avec un talent remarquable ; dessins naturalistes ou conventionnels, ces derniers témoignant peut-être de l'extension illimitée des pouvoirs reconnus aux bêtes [15] : tout cela nous apporte la preuve qu'entre le passé lointain et le présent, — un présent qui plonge ses racines dans la profondeur des siècles, — il y a continuité non seulement au point de vue des manifestations extérieures de l'activité religieuse mais encore et surtout au point de vue des états d'âmes. De part et d'autre on s'est agenouillé devant ces êtres redoutables et tutélaires qui, au gré de leur vouloir, pouvaient prononcer l'arrêt de mort ou l'épanouissement vital de leurs adorateurs. De part et d'autre on a cherché à se concilier leurs faveurs, à désarmer leurs colères, à conjurer leurs menaces et, sans doute aussi, à leur arracher le secret de leur puissance.

Mais en quoi consistait exactement le culte qu'on leur vouait : voilà ce dont nous devons nous enquérir.

II

La réponse serait aisée si la religion seule était en cause. Mais un autre élément intervient, dont l'importance n'est point négligeable. Cet élément nouveau, c'est la magie. Nous ne nous attarderons pas, du moins dans cette partie de notre étude, à exposer les diverses théories qui ont été émises, surtout durant les dernières années, pour établir l'antériorité de la Magie sur la Religion. Que dans les pratiques cultuelles des Primitifs, ces deux ordres de phénomènes s'entremêlent avec une confusion inextricable, rien n'est plus certain. Il n'en reste pas moins que la Magie et la Religion diffèrent du tout au tout et ne sauraient être ramenées à l'unité d'une notion commune ou identique [16].

15. Un peu partout, la représentation d'animaux plus ou moins « fantastiques » correspond à des croyances spéciales relatives aux pouvoirs supra-naturels que l'on attribue à ces êtres mi-réels, mi-imaginaires (dragons, cynocéphales, etc.).

16. Même les ethnographes qui professent l'antériorité de la Magie sur la Religion admettent cette distinction fondamentale.

La Religion est une soumission spontanée à des forces personnelles, supérieures et dominatrices. Elle ne connaît qu'une seule attitude rationnelle : l'attitude humble et suppliante du

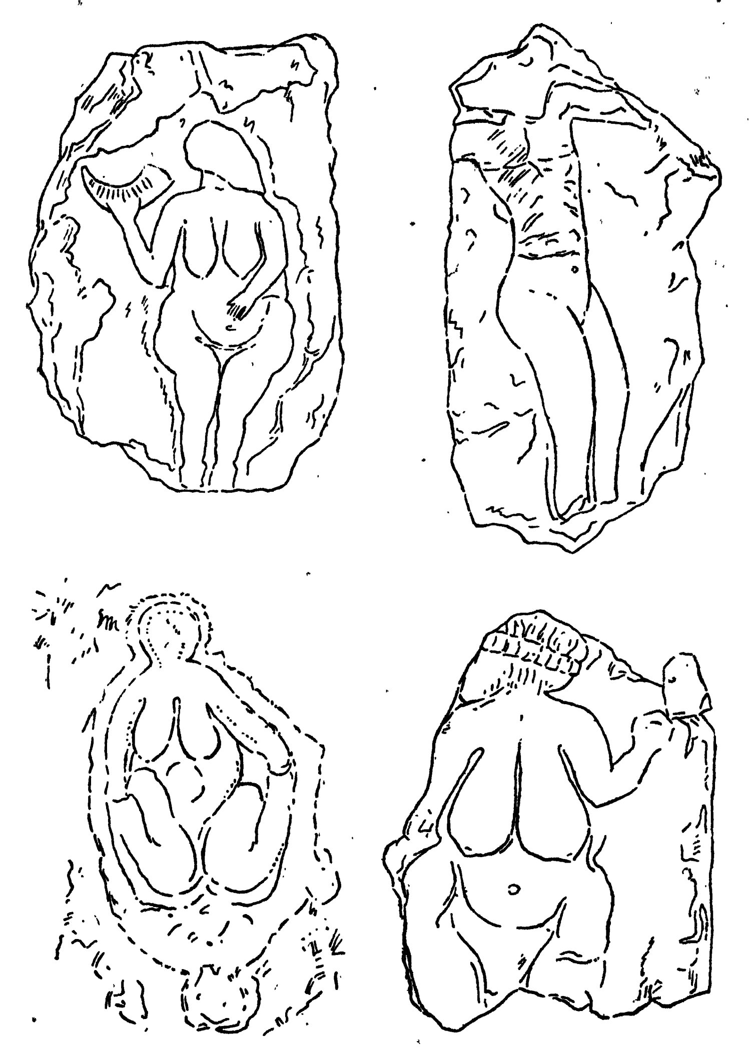


Fig. 176-179. — BAS-RELIEFS SCULPTÉS SUR LES ROCHERS DE L'ABRI DE LAUSSEL (DORDOGNE). (D'après S. REINACH, *Répertoire de l'Art quaternaire*, pp. 120 121).

fidèle aux prises avec une puissance souverainement libre et autonome, qu'on ne peut fléchir et apitoyer sinon par la prière et par le sacrifice. L'efficacité de ces actes intérieurs ou exté-

rieurs reste conditionnée par le bon vouloir des dieux invoqués. Jamais l'homme religieux n'a prétendu contraindre les êtres qu'il adore. Toujours il a reconnu le caractère relatif, aléatoire de ses invocations même les plus passionnées et les plus déchirantes. Violenter le divin serait contradictoire. Autant prétendre enclore l'océan dans un verre d'eau.

Cette prétention exorbitante constitue le fond de la Magie. La Magie est l'art de capter les forces divines pour les obliger à subir docilement la volonté humaine. Elle se flatte, par l'emploi de certains procédés, formules ou manipulations secrètes, de renverser les rapports qui unissent la créature à l'objet de la Religion. Ce n'est plus le divin qui règle le sort des hommes : ce sont les hommes qui organisent leur destinée avec la complicité forcée des dieux.

Chose digne de remarque, il est inouï qu'au sein des pires aberrations, on ait jamais osé faire violence à l'Etre Suprême. La magie ne s'épanouit à l'aise que dans les sphères secondaires de la hiérarchie supranaturelle. Elle ne dépasse guère le domaine des esprits et des âmes désincarnées. On dirait que pour avoir infusé à ces divinités inférieures quelque chose de sa propre substance, même idéalisée, l'homme a pressenti qu'il gardait sur elles un droit inaliénable ; ou, mieux encore, on dirait qu'il n'a pu, si aveuglé qu'il fût, oublier totalement que la nature, conçue à son image, était toujours le domaine soumis à ses conquêtes et à sa suzeraineté. Et c'est pourquoi, en un sens, la magie représente les premiers balbutiements du génie scientifique. Et lorsque la science existera elle ne sera nullement, comme on l'a prétendu, l'affranchissement de l'intelligence à l'égard de la religion périmée, mais simplement la revanche de la raison assainie contre la poussée superstitieuse des générations ignorantes et crédules à l'excès. Au fur et à mesure qu'elle escalade le ciel, la Science abat sur son passage les théories falotes des faux dieux. Mais plus elle monte, plus la religion authentique se dresse, inviolable et sereine, sur les sommets inaccessibles du mystère et de l'infini.

En attendant, les Primitifs s'imaginent sérieusement gouverner le monde spirituel. Décrire les rites compliqués de leur magie nous n'y pouvons songer. Du reste, si la magie fut en honneur à l'époque quaternaire, nous ne pouvons l'apprendre que par nos moyens habituels d'information c'est-à-dire par le matériel archéologique. Or ce matériel est constitué à peu

près exclusivement par des images. Dès lors, le champ de nos investigations se trouve nettement circonscrit. Il s'agit de savoir si les peintures et gravures de l'âge paléolithique avaient un caractère magique, et dans quelle mesure elles possédaient ce caractère.

***

Il parait impossible de le leur contester. Tout d'abord, il est prouvé que, chez tous les Primitifs actuels, on professe, au sujet des images, une croyance universelle, attestée par des témoignages multiples et significatifs. Cette croyance peut se formuler de la manière suivante : l'image est un substitut de la réalité. Elle est la réalité elle-même. Elle participe à l'essence et aux propriétés de cette dernière. Bref, il n'y a pas, entre l'image et l'objet, le simple rapport qui unit le dessin à son modèle ; il y a identité de nature. Et par conséquent, quiconque possède l'image d'une chose, peut à son gré agir sur cette chose et la contraindre aux fins qu'on lui assigne.

On ose à peine reproduire les exemples qui illustrent cette singulière idée, tellement notre mentalité de civilisés répugne à les comprendre. Et pourtant ils ont été trop bien notés par des observateurs disséminés sur tous les points du monde sauvage pour prêter le flanc au scepticisme.

Catlin, au cours de ses voyages à travers l'Amérique du Nord, dessine le portrait des chefs de tribus : les Indiens, dit-il, « déclarèrent que j'étais le plus grand sorcier du monde, car j'avais fait des êtres vivants. Ils pouvaient voir leurs chefs vivants en deux endroits à la fois ; ceux que j'avais faits vivaient un peu. On pouvait les voir remuer les yeux, sourire et rire ; puisqu'ils pouvaient rire, ils pouvaient sûrement aussi parler, s'ils le voulaient. Il fallait donc qu'il y eût en eux de la vie [17]. « Nous avions mis, rapportent les missionnaires jésuites, les images de saint Ignace et de saint Xavier sur notre autel. Ils (les Indiens), les regardaient avec étonnement ; ils croyaient que ce fussent personnes vivantes ; ils demandaient si c'étaient des *ondaqui* (pluriel de *wakan*, êtres surnaturels) : en un mot, ce qu'ils reconnaissent par-dessus la nature humaine. Ils demandaient encore si le tabernacle était leur mai-

17. Catlin, *The North American Indians. Edinburgh*, 1903, I, pp. 122-123. Cité par Lévy-Bruhl, p. 42.

son, et si ces *ondaqui* s'habillaient des ornements qu'ils voyaient autour de l'autel[18] ».

En Chine, où les croyances populaires sont encore si voisines

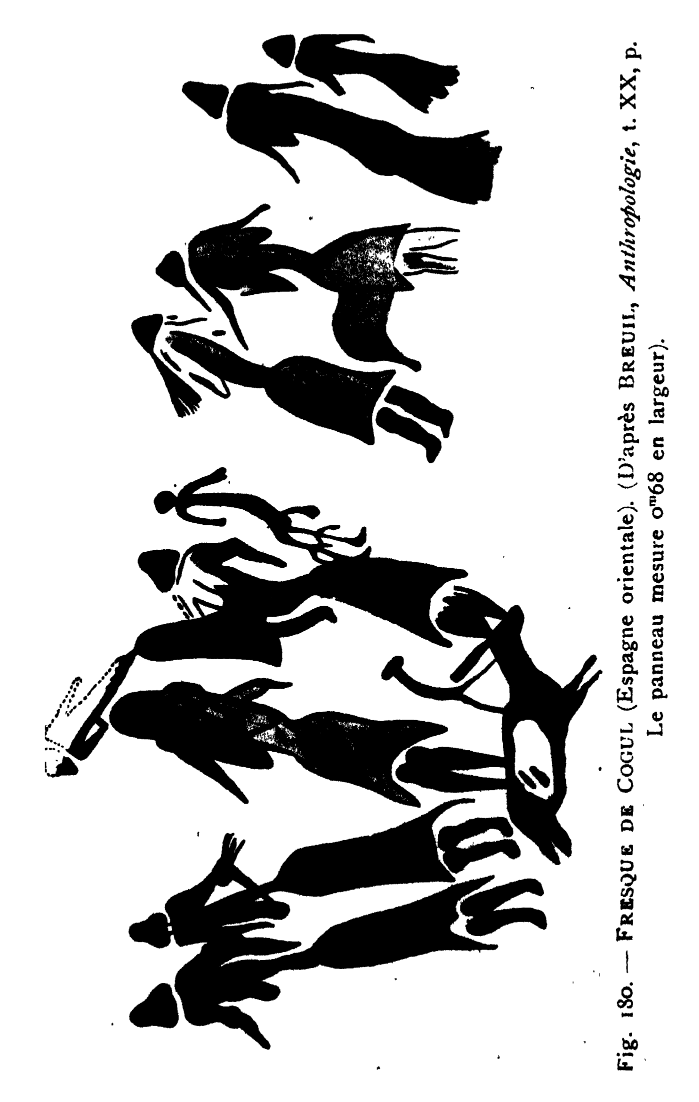


Fig. 180. — FRESQUE DE COGUL (Espagne orientale). (D'après BREUIL, *Anthropologie*, t. XX, p. Le panneau mesure $0^{m}68$ en largeur).

de la sauvagerie « l'association des images avec les êtres devient une identification véritable. Une image peinte et sculptée,

18. *Relations des Jésuites*, éd. Burrows, V, p. 256 (1633) ; cité par LÉVY-BRUHL, p. 42.

et se rapprochant ainsi de très près de son modèle, est un *alter ego* de la réalité vivante, une demeure de son âme, bien mieux, c'est cette réalité elle-même[19] ». Aussi les Chinois trouvent-ils très naturel que des portraits deviennent des êtres vivants ; qu'un chien en bois se mette à courir ; que des animaux en papier, des chevaux par exemple, se comportent comme des animaux vivants ; qu'un peintre, rencontrant dans la rue un cheval d'une certaine couleur, qui porte une blessure à la jambe, reconnaisse une de ses œuvres[20].

Mais si les images s'identifient avec la réalité de leurs modèles, n'est-il pas tout indiqué que l'on éprouve, à leur endroit, les mêmes sentiments de crainte que la réalité inspire surtout s'il s'agit d'une image inconnue ou insolite : « J'avais une marmite à trois pieds de la figure d'un lion, dit le P. Hennepin, dont nous nous servions dans le voyage pour cuire notre viande... Les barbares ne l'osèrent jamais toucher de la main sans l'avoir auparavant enveloppée de quelque robe de castor. Ils en donnèrent une si grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faisaient attacher à quelques branches d'arbres. Autrement, elles n'auraient osé se rendre ni dormir même dans la cabane, si elle y eût été. Nous voulûmes en faire présent à quelques chefs, mais ils ne voulurent ni l'accepter, ni s'en servir, parce qu'ils croyaient qu'il y avait quelque esprit malin caché, qui les aurait fait mourir[21]. » Ces Indiens n'avaient jamais vu ni de blanc, ni de lion, ni de marmite.

L'impression de crainte subsiste, si une image, connue et familière, tombe entre les mains d'un étranger. « Je sais, disait de Catlin un Peau-Rouge, que cet homme a mis dans son livre beaucoup de nos bisons, car j'étais là quand il l'a fait et depuis nous n'avons plus eu de bisons à manger[22]. » On n'ignore pas d'autre part combien les sauvages se prêtent difficilement à la

19. De Groot, *The religious systema of China*, II, pp. 340-355. Cf. Lévy-Bruhl, p. 41.

20. A défaut du grand ouvrage de M. de Groot, on trouvera les légendes, auxquelles il est ici fait allusion, dans L. Wieger, S. J., *Histoire des Croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine, depuis l'origine jusqu'à nos jours*. Ho-kien-fou, 1917, 68e leçon, Folklore hybride, pp. 589 et *suiv.*

21. L. Hennepin, *Nouveau voyage de l'Amérique septentrionale*, pp. 366-367, cf. Lévy-Bruhl, pp. 45-46.

22. Catlin, *op. cit.*, cf. Lévy-Bruhl, p. 42.

curiosité des photographes : ce serait confier une part de leur propre substance, et se mettre à la discrétion de quiconque s'emparerait de leur portrait. Un chef de l'Afrique centrale se laissa photographier. Plusieurs mois après, il tombait malade. Entre temps, le cliché avait été envoyé en Angleterre. La maladie fut attribuée à un accident qui avait dû arriver à la plaque [23].

Pour la même raison, la possession d'une image assure à son heureux propriétaire des pouvoirs merveilleux. Et ceci nous conduit à étudier, sur le vif, la manière dont les images sont adaptées à des fins magiques. Parlons successivement des figurines humaines, des figurines d'animaux ou des instruments, et enfin des peintures ou gravures murales. On verra, partout, se vérifier la loi ci-dessus énoncée : la copie ayant la valeur de la réalité, on peut obtenir, avec la première, les effets conséquents à la seconde.

Les figurines humaines. Chez les Ostiaks, une poupée disposée dans la tombe d'une femme défunte remplace son mari. D'autres poupées, conservées par les survivants, reçoivent les soins que l'on donne à une personne ordinaire et participent à la vie familiale [24]. A la côte des Esclaves, lorsque l'un de deux jumeaux vient à mourir... la mère pour donner à l'esprit de l'enfant mort une demeure où entrer sans incommoder le survivant, porte avec celui-ci une petite figure en bois, longue de sept à huit pouces, de forme humaine grossièrement taillée, et du même sexe que l'enfant mort. Ces figures sont nues, comme le serait l'enfant, avec une ceinture de perles autour de la taille [25]. Et voici qui est plus fort. En Chine, on raconte qu'une veuve a eu un enfant d'une statue en argile de son mari [26].

Les instruments et les figurines d'animaux. Dans la Nouvelle-Galles du Sud, quand un homme partait pour la chasse, il emportait un *wommera* (jette-lance) magique, dont le crochet était fait d'un os de bras humain, taillé en pointe. La graisse du ca-

23. HETHERWICKS, *Some animistic beliefs of the Yaos, (Journ. of the anthropology Institute*, XXXII, pp. 89-90). Cf. LÉVY-BRUHL, p. 43. — Peut-être avons-nous là l'explication d'un fait que nous avons signalé plus haut (ch. VII, p. 280) : la rareté des représentations humaines sur les objets manuels et sur les parois des grottes paléolithiques.

24. *Revue d'Ethnographie*, t. VIII, p. 136. — Cf. *Altamira*, p. 149.

25. A. B. ELLIS, *The Yoruba-speaking peoples*. Cf. LÉVY-BRUHL, p. 43.

26. WIEGER, *Histoire des croyances, op. cit.*, p. 616-617.

davre était mélangée avec la colle qui avait servi à fabriquer l'arme. Aussitôt que le chasseur apercevait un émou, un Kangourou, un coq d'Inde ou quelque autre gibier, il levait son *wommera* pour le faire voir de l'animal, qui devenait alors ensorcelé et incapable de s'enfuir[27].

Chez les Tlinkit, quand un homme pensait aller chasser la loutre de mer, il se mettait, après un mois de préparation (jeûnes, abstinences, etc.), en quête d'un aigle, en tuait un, lui



Fig. 181. — FRESQUE DE L'ABRI DEL QUESO (Alpera, Espagne orientale). Sur la gauche un personnage gauchement dessiné semble tenir et élever en l'air une petite image très bien faite et qui paraît être celle d'une idole. (D'après BREUIL, *Anthropologie*, t. XXIII, p. 549).

coupait la patte, et y attachait une certaine fleur. Ensuite, il faisait un canot en miniature avec des images de lui-même et peut-être d'autres aussi dedans, et il s'y représentait en train de viser une loutre de mer. Il faisait étreindre le bout du canot par la serre de l'aigle, afin de bien viser et d'atteindre l'animal[28]. Cet exemple est des plus caractéristiques. Le canot en

27. GASON, Manners, Customs... of the tribes Dieri, Auminie, etc., (*Journ. of the Anthrop. Instit.*, XXVI, 172). Cf. LÉVY-BRUHL, *op. cit.*, p. 270.

28. SWANTON, *The Tlingit Indians*, (*Report of the Bur. of Ethnog.*, XXVII, p. 447). Cf. LÉVY-BRUHL, *op. cit.*, p. 276.

miniature est aussi réel, pour le chasseur Tlinkit, que le grand canot destiné à l'expédition. Mais il a sur ce dernier l'avantage d'être revêtu d'une force magique qu'il doit à l'adjonction de la serre de l'aigle. Et par une réversibilité naturelle, cette force magique sera communiquée à la fois au grand canot et au chasseur.

D'autre part, « il est extrêmement probable que les figures sculptées, insérées dans la poupe de la plupart des canots, dans le détroit de Torrès, avaient une signification magique... tête de l'oiseau frégate, parfois de l'aigle de mer, queue du martin-pêcheur... Tous ces animaux sont de grands mangeurs de poisson. De même l'esquisse d'une tête à l'extrémité des harpons servant à chasser le dugong avait certainement un sens magique [29]. » Dans la Colombie britannique, « presque toutes les massues que j'ai vues, dit M. Boas, représentent le lion de mer, ou la baleine meurtrière, les deux animaux marins dont les Indiens ont le plus peur, et qui tuent les animaux que les Indiens eux-mêmes frappent de leurs massues. Ceux-ci ont donc voulu donner à leurs armes une forme appropriée à leur fonction, et peut-être leur assurer, par le moyen de cette forme, une plus grande efficacité [30]. » De même, chez les habitants de Point-Barrow, M. Murdoch a vu de très vieilles figures de Baleine, utilisées sur les bateaux pour la réussite de la pêche de ce cétacé [31]. Les Indiens de la côte ouest, pour assurer le succès de leur chasse, usent d'amulettes, entre autres, de cailloux naturels, rappelant la forme d'un phoque, légèrement complétée d'yeux et de narines gravés [32]. Chez les Innuit, divers fétiches d'animaux ont pour mission de surveiller le gibier, de le découvrir de très loin, de l'amener vers le chasseur guidé lui-même par leur influence, et de diriger les traits des armes [33]. Enfin, car on ne peut tout dire, dans plusieurs tribus améri-

29. *The Cambridge Expediton to Torres Straits*, V, p. 338. Cf. Lévy-Bruhl, p. 279.

30. Boas, *The N. W. Tribes of Canada*, (*Reports of the British Assoc. for adv. of sciences*, 1898, p. 679). Cf. Lévy-Bruhl, p. 279.

31. Murdoch, *Ethnolog. results of the Point-Barrow Exped.* Cf. *Altamira*, p. 151.

32. Balfour, *Origine of Decorative Art.* Cf. *Altamira*, pp. 159-160. Ce cas d'utilisation d'objets naturels, simplement complétés, est à rapprocher du cas des Zuñis (*sup.* ch. v, p. 234).

33. Nelson, *The Eskimos about Behring strait*, pp. 163, 436, 437 et *suiv.* Cf. *Altamira*, p. 153.

caines, chaque animal, pris à la chasse ou à la pêche, est achevé avec une massue spéciale sculptée à son effigie. De même les bâtons pointus placés au fond des pièges sont sculptés à l'image des animaux qu'ils doivent servir à capturer [34].

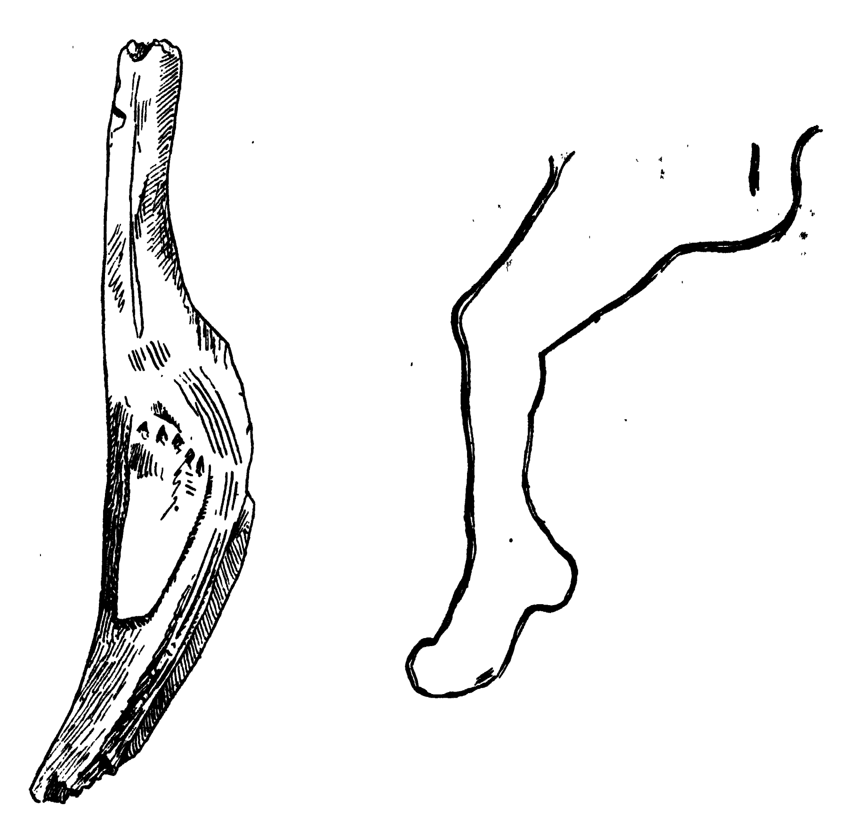


Fig. 182-183. — REPRÉSENTATION DE MEMBRES HUMAINS ISOLÉS. A gauche, empreinte d'un pied humain gravé dans un bois de Renne. *Mas d'Azil* (Ariège). Cf. PIETTE, *op. cit.*, pl. XLVI. A droite, jambe gravée sur une paroi de la grotte des *Combarelles* (Dordogne). Cf. *Congrès de Monaco*, t. I, p. 410.

Quant aux gravures ou peintures murales, autant que les mœurs des Primitifs actuels permettent d'en juger, leur caractère magique est principalement ordonné à la multiplication des espèces représentées ou — cela est d'importance et nous y reviendrons — des espèces dont l'animal figuré est considéré

34. BALFOUR, *op. cit.*, Cf. *Altamira*, p. 160.

comme le maître et le chef. Notons, toutefois, que l'efficacité magique n'est obtenue que par l'adjonction de certains rites concomitants.

Pour éclaircir, par un exemple, cet aspect du rituel sauvage, je reproduis la description d'un *intichiuma* australien (*fig.* 239, p. 398). « Pour multiplier les Emous, les hommes du clan de cet oiseau font des cérémonies extrêmement curieuses. Sur une surface sableuse préalablement nivelée et nettoyée, plusieurs individus, après s'être incisé le bras, épanchent leur sang jusqu'à ce que le sol en soit imprégné ; ensuite, on le laisse sécher et on obtient ainsi une aire d'environ 3 mètres carrés, dure et imperméable sur laquelle on peut peindre. Alors, avec de la terre de pipe, de l'ocre jaune, du charbon de bois mêlé de graisse, on peint, sur le fond rouge de sang, l'image sacrée de l'Emou. Deux grandes taches noires représentent des amas de graisse, dont les indigènes sont très friands ; de petits ronds jaunes signifient des œufs en chapelet dans l'ovaire, d'autres ronds de même couleur, plus ou moins grands, indiquent des œufs prêts à être pondus, ou qui l'ont été ; l'un d'eux, déjà couvé, est censé contenir déjà un poussin ; outre ces détails, des lignes blanches, noires, rouges, figurent les intestins tandis que des points noirs marquent les excréments et des points blancs, les plumes. — Autour de ce dessin les hommes du clan de l'Emou s'accroupissent et chantent en chœur, tandis que le maître des cérémonies leur explique les détails du dessin [35]. » Mais comment cet ensemble de pratiques assure-t-il la multiplication de l'Emou ? M. Durkheim suppose que c'est du sang qui a servi à faire l'image « que sont censés partir les principes vivants qui, en animant les embryons de la génération nouvelle, empêcheront l'espèce de disparaître [36] ». Peut-être. Mais à coup sûr, ce pouvoir multiplicateur, l'image le possède elle aussi,

35. Cette description abrégée est empruntée à *Altamira*, *op. cit.*, p. 218. Les cérémonies d'*intichiuma* sont minutieusement décrites par SPENCER ET GILLEN dans leurs ouvrages sur les tribus australiennes. Consulter spécialement : *The native Tribes of Central Australia.* (Londres, 1899), pp. 169, 170, 179, 184, 185, 186, 189, 199, 202, 428 ; — *The northern Tribes of Central Australia*, (Londres, 1904), pp. 160, 173, 227, 271, 275, 284, 288, 291, 294, 296, 297, 309, 311, 315-319 (résumé), 322 ; — *The native Tribes of the Northern Territory of Australia* (Londres, 1914), pp. 19, 21, 179, 197, 199.

36. E. DURKHEIM, *Les formes élémentaires*, *op. cit.*, p. 473.

car autrement, elle n'aurait aucune raison d'être au centre et comme pivot de toute la cérémonie.

***

Telle est, à grands traits, ce que l'on peut appeler la psychologie de l'image chez les Primitifs actuels. Parce qu'elle est le substitut de la réalité, l'image est munie de pouvoirs équivalents à la chose figurée. Elle agit comme elle, ou plutôt —



Fig. 184. — ARCHER (?) GRAVÉ SUR OS. *Mas d'Azil.* (D'après S. REINACH, *Répertoire...*, p. 147).

et surtout — elle agit en la manière dont l'homme conçoit sa puissance et ses propriétés. En certains cas, ce principe d'identité absolue se relâche et semble évoluer peu à peu vers une autre formule plus élastique : le semblable agit sur le semblable. Mais si l'on réfléchit que toute similitude est fondée sur une communauté de nature, il reste, en dernière analyse, que la magie des semblables a pour fondement ultime l'égalité de l'image avec son modèle.

Grâce à ces observations ethnographiques, nous pouvons entrevoir la signification de l'art quaternaire. Assurément, pour la dégager, il ne faut point s'embarrasser de détails trop minu-

en faisant mine de tomber ; un autre alors le vise avec son arc, et le frappe d'une flèche émoussée. Il tombe comme un bison... les assistants s'emparent de lui, le tirent hors du cercle par les talons, en brandissant leurs couteaux sur lui, et en mimant tous les gestes qui serviraient à l'écorcher et à le dépecer. Puis on le laisse aller, et sa place est aussitôt occupée par un autre, qui entre dans la danse avec son masque... et ainsi de suite, jusqu'à ce que les bisons viennent [38] ».

Que signifie ce rite; quelle en est la portée ? M. Lévy-Bruhl nous le dit excellemment [39] : « C'est une sorte de drame, ou

38. La danse du Bison est citée, d'après CATLIN, dans maints ouvrages. Cf. LÉVY-BRUHL, *op. cit.*, p. 264.

39. *Id. ibid.* — Quand nous disons « excellemment » nous ne prétendons nullement reprendre à notre compte la théorie de M. LÉVY-BRUHL sur la *mentalité prélogique.* Ce n'est pas ici le lieu de critiquer cette étrange explication de la psychologie des peuples de culture inférieure. Qu'il nous suffise, pour l'instant, de recueillir le jugement porté sur elle par M. E. DURKHEIM, *op. cit.* : « Si la pensée primitive avait pour la contradiction l'espèce d'indifférence générale et systématique qu'on lui a prêtée, elle contrasterait, sur ce point, et d'une manière accusée, avec la pensée moderne, toujours soucieuse de rester d'accord avec elle-même. Mais nous ne croyons pas qu'il soit possible de caractériser la mentalité des sociétés inférieures par une sorte de penchant unilatéral et exclusif pour l'indistinction ». (p. 341). Cette observation est fondée. Si l'on cherche, en effet, à dégager l'idée qui a guidé M. LÉVY-BRUHL dans son enquête sur la mentalité primitive, on a vite fait de s'apercevoir que toute la différence qui sépare cette mentalité de la nôtre réside *dans la proportien de l'élément émotif* concourant à la formation des *représentations collectives.* M. LÉVY-BRUHL, après M. RIBOT, a pu dégager, avec plus de perspicacité qu'on ne l'avait fait avant lui, le rapport étroit qui relie la représentation objective à l'émotion. Le donné expérimental, psychologique est imprégné d'influences émotionnelles ; d'où complexité de la résultante, et son caractère moteur, actif. Mais ce qu'on ne voit pas, c'est que ce trait puisse constituer le sauvage dans un état qui l'isole absolument du civilisé. L'homme « universel » offre partout les mêmes facultés, les mêmes tendances : *seule la proportion de leurs apports diffère.* Chez le sauvage, tous les observateurs l'ont constaté, la prédisposition émotionnelle est plus accentuée, tandis que l'élément rationnel est moins développé, pour des causes sans doute assez notoires, comme par exemple, l'ignorance. Mais parce que la proportion diffère, s'en suit-il que le primitif soit, au point de vue mental, d'une autre structure et d'une autre espèce ? Voilà le sophisme perpétuel sur lequel M. LÉVY-BRUHL a construit tout un édifice laborieux, obscur et dont la solidité inspire les doutes les plus sérieux.

plutôt de pantomime, qui figure le gibier et le sort qu'il subit quand il est tombé aux mains des Indiens. Comme, pour la mentalité prélogique, il n'y a pas d'image pure et simple, comme l'image participe de l'original, et réciproquement, posséder l'image est déjà, d'une certaine manière, s'assurer la possession de l'original ».

Et l'on peut aller plus loin encore. Pour reprendre notre comparaison de tout à l'heure, le tableau vivant l'emporte, en efficacité, sur le tableau inerte. L'homme, au moment où il a revêtu son masque ou son déguisement, endosse, si l'on peut

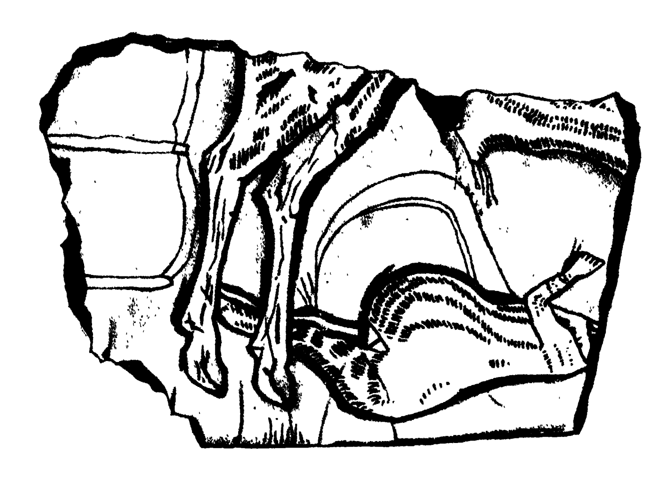


Fig. 187. — LA FEMME AU RENNE. *Laugerie-Basse* (Dordogne). PIETTE *op. cit.*, pl. XXVIII.

employer l'expression, la personnalité de l'animal qu'il convoite. Il est devenu lui-même l'image ; il s'est identifié avec elle, il dispose librement de tous les pouvoirs mystérieux qu'elle partage avec l'objet réel. La mascarade rituelle est une image renforcée. Elle incarne tout à la fois l'ardent désir du sauvage et la toute-puissance de la bête[40]. Et de ces deux élé-

40. Cette sorte d'investissement de la bête par l'homme est parfois signifié par des rites expressifs. Ainsi, chez les Eskimos du détroit de Behring, étudiés par NELSON, une danse masquée simule « la poursuite de Rennes par un Loup ; celui-ci, au cours de la cérémonie, substitue un masque humain au masque du carnassier, comme pour indiquer qu'il s'agit d'une substitution magique de l'Homme au Loup qui chasse le renne avec succès ». (Cf. *Altamira*, p. 165).

ments fusionnés jaillit une action irrésistible, à laquelle l'objet de l'incantation ne saurait résister. C'est comme si la bête, en chair et en os, était tout à coup investie, possédée par une âme humaine qui s'empare de ses mouvements et la dirige à son gré.

Et de tous ces rapprochements justifiés par l'ethnographie, résulte une conclusion que nous admettons volontiers parce qu'elle nous semble vraie : l'art quaternaire est, dans une large mesure, un art magique.

III

Cette induction semble compliquer singulièrement les données du problème. Nous en avons jadis appelé aux peintures et aux gravures paléolithiques pour nous prononcer sur la valeur religieuse de ces représentations figurées. Ne nous serions-nous pas laissé tromper par de fausses apparences ? Car si l'ensemble de ces images répond à des préoccupations d'ordre magique, ce prétendu culte d'animaux dont nous avons expliqué la genèse et les accroissements, n'a plus rien de commun avec les idées religieuses.

A moins qu'avec Frazer on ne voie dans la Magie la cause éloignée qui achemina les Primitifs vers la Religion. D'après Frazer, l'homme aurait d'abord essayé d'assujettir à sa volonté les forces de la nature par des pratiques de magie pure ; puis, constatant la vanité de son effort, il aurait tempéré cet appétit de domination, par une attitude plus humble. Il aurait compris que les pouvoirs supérieurs qu'il prétendait accaparer à son profit, ne pouvaient être fléchis que par la prière. La religion serait née d'une déception et d'une défaite de l'orgueil humain [41]. L'hypothèse ne manque pas de grandeur. Elle a l'inconvénient de placer, une fois de plus, à l'aurore de la civilisation, un état areligieux et athée. Elle a aussi le tort de ne pas être vérifiable par les faits ethnographiques. Quelle

41. Sur cette théorie, voir Frazer, *Golden Bough*, trad. franc. t. I, L. I, ch. III (pp. 64 et *suiv.*). La question de l'antériorité de la Magie sur la Religion a été discutée par le P. F. Bouvier, dans un excellent article publié par les *Recherches de science religieuse*, 1913, n° 2. — Voir également Schmidt, *Origine de l'Idée de Dieu*, ch. VI. (Les théories préanimistiques de la Magie).

que soit l'importance accordée par les Primitifs aux opérations magiques, partout la religion conserve ses droits, partout elle révèle ses traits caractéristiques, irréductibles aux caractères de la magie. Et c'est précisément sur la base inébranlable de cette vérité universelle que nous nous appuyons pour affirmer qu'à l'époque quaternaire l'art, si profondément imprégné qu'on le suppose d'idées magiques, n'en garde pas moins son orientation foncièrement religieuse.

Puisqu'en effet, chez les Primitifs actuels, magie et religion forment une sorte de *complexus* dont les éléments sont inséparables, on ne peut, sans arbitraire, se prononcer sur leur dissociation à l'époque pléistocène, et prétendre que l'une ait existé sans l'autre. Il nous paraît donc que la valeur religieuse de l'art quaternaire reste intacte, si nous démontrons que chez les Primitifs actuels, l'horizon de la magie est toujours débordé par l'horizon plus vaste de la vie religieuse, non seulement en général, mais dans les cérémonies et les rites de chasse où la magie intervient de la façon la plus évidente. Or les preuves surabondent. On les puise à pleines mains dans les relations des explorateurs.

Signalons, en premier lieu, les rites préparatoires à la chasse et à la pêche. Au Canada, les chasseurs observent un jeûne de huit jours pendant lequel il n'est pas même permis de boire une goutte d'eau... ; ils ne cessent de chanter tant que le jour dure... ; plusieurs se découpent la chair en différents endroits du corps... ; tout cela pour obtenir des esprits qu'ils fassent connaître où l'on trouvera beaucoup d'ours [42]. Le soir qui précède le départ, le chasseur Cherokee va à l'eau et récite la formule appropriée... Il adresse ses prières au feu d'où il tire ses présages, au roseau dont il fait ses flèches, à Tsu'lkala le grand maître de la chasse, et enfin il invoque dans ses chants les ani-

42. La classification des rites accomplis avant, pendant et après la chasse est fort bien tracée par M. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, chap. iv, i et ii, et ce n'est ni la faute de l'auteur, ni la nôtre, si la plupart de ces rites offrent un caractère nettement religieux. — La coutume du jeûne chez les chasseurs du Canada est rapportée par Charlevoix, *Journal d'un voyage dans l'Amérique septentrionale* (1721), t. III, p. 115-116. Cf. Lévy-Bruhl, pp. 266-267.

maux mêmes qu'il se propose de tuer[43]. En Indo-Chine, au moment du départ, les chasseurs laotiens font des offrandes de riz, eau-de-vie, canard, poulets, aux esprits des longues cordes à nœuds coulants qui doivent servir à capturer les éléphants[44].

Les coutumes relatives à la pêche ne sont pas moins suggestives. Chez les Ten'a du fleuve Yukon, un homme-médecine, au moment où la pêche va commencer, est censé se rendre, sous la glace, au pays où les saumons, en grandes bandes, passent l'hiver, évidemment pour s'assurer de leurs bonnes disposi-



Fig. 188. — PÊCHEURS ARMÉS DE FILETS (?). *Laugerie-Basse.* (D'après GIROD, *Stations...*, t. I, pl. XIV).

tions[45]. Chez les Indiens de Nootka-Sound, le roi s'en va, seul à la montagne, où il passe toute une journée, pour prier son dieu de lui accorder le succès dans la campagne de pêche qui va commencer[46]. Chez les Hurons, raconte frère Sagard, récollet qui vivait au XVIIe siècle, en chacune des cabanes de

43. JAMES MOONEY, *The sacred formulas of Cherokee.* Cf. *ibid.*, 267-268.

44. AYMONIER, *Voyage dans le Laos*, I, 62-63. Cf. *ibid.*, p. 272.

45. Rev. J. JETTÉ, *On the medecine men of the Ten' a (Journ. of Anthrop. Instit.*, XXXVII, p. 174). Cf. *ibid.*, p. 277.

46. JEWITT, *Adventures and sufferings*, pp. 154-155, Cf. *ibid.*, pp. 276-277.

pêche, il y a ordinairement un prédicateur de poissons, qui a accoutumé de faire un sermon aux poissons... Celui que nous avions s'estimait un des premiers ; aussi faisait-il beau le voir se démener, et de la langue et des mains, quand il prêchait, comme il faisait tous les jours après souper, après avoir imposé silence, et fait ranger un chacun en sa place, couchés de leur long sur le dos... son thème était : que les Hurons ne brûlent point les os des poissons ; puis il poursuivait avec des affections non pareilles, exhortait les poissons, les conjurait, les invitait et les suppliait de venir, de se laisser prendre et d'avoir bon courage, et de ne rien craindre, puisque c'était pour servir à de leurs amis, qui les honorentet ne brûlent point leurs os [47] ».

Durant la chasse, les mêmes pratiques se poursuivent. Chez les Huichols, pendant la chasse aux cerfs, qui a pour eux une importance capitale, les principaux de la tribu, la femme qui a officié ne doivent pas transgresser la loi du jeûne. Ils suivent les chasseurs dans leurs pensées, prient le feu, le soleil et les autres dieux de leur accorder le succès, qui signifiera le bonheur pour tous. De temps en temps quelques jeûneurs se lèvent, et se mettent à prier à haute voix, avec une telle ferveur que les larmes en viennent aux yeux de tous les autres [48]. En Nouvelle-Zélande, quand les pêcheurs arrivent en mer et que tous les hameçons ont été arrangés comme il faut, l'indigène spécialement désigné pour la pêche commence à prier, debout, et les bras étendus [49]. En Afrique, les Cafres, tout en chassant un éléphant, le supplient de ne pas les fouler aux pieds pour les tuer [50].

Et quand la chasse est terminée, les Primitifs ne se croient pas quittes envers leurs victimes. Ils se livrent à des cérémonies d'expiation. Les Aïnos de Yesso, après avoir tué un ours, se prosternent devant lui, puis le coupent en morceaux [51]. Les Stiens du Cambodge demandent pardon à l'animal qu'ils viennent de tuer [52]. Les Kariaks, qui viennent d'abattre un ours ou

47. Fr. Sagard, récollet. *Le grand voyage au pays des Hurons* (1632), pp. 257-259. Cf. *ibid.*, p. 278.

48. Lumholtz, *Unknown Mexico*, II, p. 43. Cf. *ibid.*, pp. 272-273.

49. R. Taylor, *Te ika a mani*, pp. 197-200. Cf. ibid., p. 280-281.

50. Cité par Tylor, *La civilisation primitive*, I, 544.

51. *Id.*, *ibid.*

52. *Id.*, *ibid.*

un loup, écorchent la bête, revêtent un des leurs de la peau, et dansent autour de lui ; puis ils se mettent à chanter des excuses, affirmant que ce n'est pas eux qui ont commis le meurtre, et ils rejettent ordinairement le blâme sur un Russe [53]. En Afrique occidentale l'hippopotame abattu est d'abord décapité, les quartiers et les intestins sont enlevés. Alors le chasseur, nu, entre dans la cavité formée par les côtes, et s'agenouillant dans la flaque sanglante qui y est contenue, se baigne tout le corps dans ce mélange de sang et d'excréments ; suppliant en même temps l'esprit de l'Hippo de ne pas lui en vouloir pour l'avoir tué et l'avoir ainsi empêché de mettre au monde des petits, et de ne pas irriter contre lui d'autres hippopotames qui viendraient attaquer son canot pour se venger [54]. Au Canada, dès qu'un ours est tué, le chasseur lui met dans les dents le tuyau de sa pipe, souffle dans le fourneau, et remplissant ainsi de fumée la gueule et le gosier de la bête, il conjure son esprit de n'avoir aucun ressentiment de ce qu'il vient de faire à son corps, et de ne point lui être contraire dans toutes les chasses qu'il fera par la suite [55]. Chez les Indiens de Nootka-Sound, après avoir bien nettoyé l'ours de la boue et du sang dont il est généralement couvert quand il est tué, on l'amène et on l'assied en face du roi, tout droit, avec un chapeau de chef sur la tête, et sa fourrure toute poudrée de duvet blanc. Un plateau chargé de provisions est alors placé devant lui, et de la voix et du



Fig. 189. — LE CHASSEUR D'AUROCHS. *Laugerie-Basse.* (Cf. GIROD, *Stations...*, pl. XI).

53. *Id., ibid.*

54. NASSAU, *Fetichism in West-Africa*, p. 204. Cf. LÉVY-BRUHL, *op. cit.*, p. 274.

55. CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage dans l'Amérique septentrionale*, III, p. 118. Cf. *ibid.*, p. 274.

geste, les Indiens l'invitent à manger[56]. Chez les Huichols, raconte Lumholtz, l'animal (tué à la chasse) fut placé de façon que ses jambes fussent tournées vers l'est ; toute sorte de nourriture et des coupes de *tesvino* furent servies devant lui. Chacun à son tour s'avança vers le cerf, le flatta de la main droite, depuis le museau jusqu'à la queue, en le remerciant d'avoir bien voulu se laisser prendre[57]. Enfin il existe des fêtes périodiques pour rendre propices les esprits animaux, et obtenir, pour l'année nouvelle, une abondance de gibier. Telles sont la fête des invitations chez les Eskimos du détroit de Behring[58] et certaines cérémonies des Zuñis[59].

On peut s'étonner à bon droit de la tournure plus ou moins bizarre de ces rites. Mais on ne saurait leur refuser un caractère formellement religieux. Si les Primitifs étaient voués exclusivement aux pratiques de la magie, ils n'accompliraient pas ces rites. Ils ne se livreraient pas à des jeûnes prolongés, à des macérations parfois terribles. Ils ne prieraient pas, ils ne supplieraient pas le gibier de se laisser prendre. Ils n'auraient pas la précaution de s'enquérir si les saumons sont bien disposés à leur endroit. Le prédicateur Huron ne sermonnerait pas les poissons ; et l'on ne se préoccuperait point davantage d'apaiser les mânes des animaux irrités et capables de contrarier les expéditions futures des chasseurs. Ces rites sacrificiels, déprécatoires et expiatoires n'ont rien à voir avec la magie. Ils sont l'expression directe et spontanée du sentiment religieux.

Sans doute, nous comprenons mal comment la mentalité sauvage peut allier deux ordres de choses qui semblent bien s'exclure. Ou la magie est efficace ou elle ne l'est pas. Si elle l'est, pourquoi recourir encore aux pratiques de la religion ? Et si elle ne l'est pas, pourquoi subsiste-t-elle ? A poser ce dilemme, l'âme sauvage n'a jamais songé. Plus que nous, le Primitif est soumis à cette logique, à laquelle M. Th. Ribot consacrait naguère une étude intéressante, et qui s'appelle la logique des sentiments. Or la logique des sentiments obéit, à son tour, à

56. JEWITT, *op. cit.* p. 133. Cf. *ibid.*, p. 274.
57. LUMHOLTZ, *Unknown Mexico*, II, p. 45. cf. *ibid.*, p. 275.
58. E. W. HAWKES, *The dance festivals of the Alaskan Eskimo. (Univers de Pensylvanie, Publications anthropol.* VI, n° 2, *Philadelphie*, 1914).
59. Cf. *Altamira*, p. 168.

la loi de finalité sous l'impulsion des forces émotionnelles [60].

Le Primitif chasseur veut assurer sa subsistance. Il emploie tous les moyens. Parce qu'il est industrieux, il perfectionne ses armes et il en use. Parce qu'il est religieux et que pour lui les animaux sont des êtres supérieurs, il prie, il jeûne, il se mortifie. Et parce que la magic lui paraît mener sûrement au résultat, il pratique la magie. Quant à raccorder entre elles ces diverses tendances, il n'en a nul souci. Conclure de là, comme

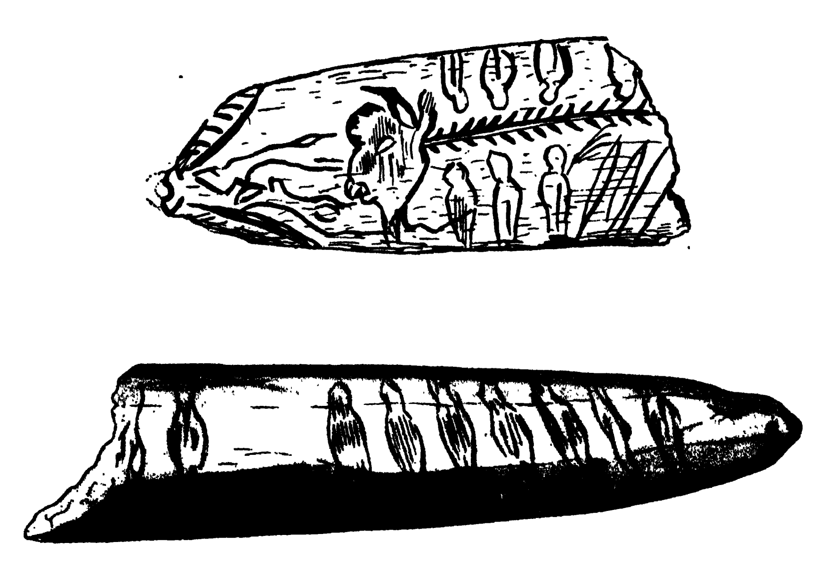


Fig. 190-191. — En haut : TROPHÉE DE CHASSE (?) ET SILHOUETTES HUMAINES. *Raymonden* (Dordogne), gravure sur os. Cf. HARDY, *La station quaternaire de Raymonden*, pl. III. — En bas, SILHOUETTES HUMAINES, *Gourdan* (Haute-Garonne). (D'après PIETTE, *op. cit.*, pl. LXXXIII).

l'a fait M. Lévy-Bruhl, qu'il est indifférent au principe de contradiction et que sa logique ne ressemble pas à la nôtre, il y a un abîme [61]. Sommes-nous bien sûrs nous-mêmes, civilisés, d'être toujours, dans nos actions, conséquents avec les lois de la logique rationnelle? Chez le Primitif, l'impulsivité émotionnelle est plus fréquente, elle est passée à l'état d'habitude et consacrée par la tradition et la coutume, voilà tout. Et du reste, à défaut d'explication psychologique, le fait demeure ce qu'il

60. Th. RIBOT, *La logique des sentiments*, Paris, 1908.
61. Voir *supra*, p. 340, note 39.

est. Magie et Religion entremêlent leurs pratiques respectives. Elles les entremêlent chez les Primitifs actuels. Elles les ont entremêlées chez les Primitifs de la Préhistoire. Le chasseur quaternaire, lui aussi, a juxtaposé, avec plus ou moins d'inconséquence, la Magie et la Religion.

IV

Et lorsqu'on a déterminé ce double aspect magique et religieux des croyances et des rites quaternaires, on peut chercher une explication à certaines particularités qui se rattachent soit à l'un, soit à l'autre.

Nous avons vu, par exemple, avec quelle persévérance les paléolithiques repeignaient souvent les mêmes surfaces, utilisant même la couleur des dessins antérieurs. Etait-ce là un simple procédé pour gagner du temps ou pour économiser la matière colorante? Peut-être. Mais qui sait s'il n'y a pas eu, de la part des artistes, une intention tout autre? Qui sait si la figure, nouvellement tracée, n'héritait pas de la force magique accumulée dans les figures plus anciennes : tout comme la forme d'un rocher, rappelant vaguement les contours d'un animal, invitait le peintre à achever, d'un coup de pinceau, l'image déjà commencée par les esprits de la caverne?

Nous avons également constaté le progrès réalisé au cours des siècles par les graveurs et les peintres, au point de vue de la fidélité et de l'expression des formes. On peut rattacher ce progrès à une préoccupation désintéressée. Il y a une part de vrai dans le jugement porté par M. Boule sur tout un ensemble de gravures et de peintures : « Le souci de la vérité, de la pureté des lignes, de l'élégance des attitudes dont témoignent les plus anciennes productions ne saurait s'expliquer par de simples pratiques de magie. De mauvais dessins, comme en font les sauvages, auraient suffi [62]. » Il nous semble pourtant que

62. Ces observations complètent ce que nous avons dit plus haut, ch. v, au sujet de la valeur utilitaire de l'art paléolithique. Dans une magistrale étude de M. Ed. Pottier sur *les vases peints de l'acropole de Suse*, on relève le passage suivant : « Assurément, il n'est pas niable qu'un certain sentiment esthétique, un goût inné pour les couleurs et la symétrie, une sorte de joie à reproduire par des lignes les objets qu'on veut rappeler, n'entrent très vite en ligne de compte

même le souci de l'exactitude n'est pas aussi étranger à la magie que l'on serait porté à le croire. Le personnage qui, en Egypte, présidait aux cérémonies religieuses ou magiques s'appelait « juste de voix, *just of voice* ». Et l'on entendait par là que l'officiant devait être capable de réciter, d'une façon impeccable, les formules d'incantation, sans quoi le succès de l'opération eût été compromis [63]. Cette qualité était-elle requise des sorciers quaternaires ? Nous l'ignorons. Mais on peut se demander si, à un moment donné, l'exactitude de l'image magique ne fut pas requise pour l'efficacité du rite dont elle était l'indispensable élément, et si le magnifique progrès de l'art quaternaire ne fut pas motivé en partie, par le désir de réaliser le plus parfaitement possible, la similitude des choses que l'on se proposait d'atteindre.

Enfin, d'après M. l'abbé Breuil, nous avons signalé la discordance qui paraît exister entre la faune réelle et la faune figurée [64]. Ce phénomène n'a rien de surprenant, si l'on se réfère aux idées religieuses des Primitifs actuels. Dans la pensée du sauvage, le règne animal se hiérarchise. Il a ses chefs qui commandent aux autres espèces. Dès lors il suffit d'exercer sur ces esprits dominateurs une action religieuse ou magique, pour atteindre, par eux, les esprits subordonnés.

Ainsi, chez les Zuñis, quand on poursuit l'élan, le cerf, l'antilope, il convient de posséder un fétiche figurant un grand carnassier, couguar ou loup ; la figurine d'un aigle suffit pour le petit gibier, les lapins, etc. Sur les parois des cases sacrées, les animaux carnassiers comme le couguar, le loup, le lynx,

dans la création de l'ornementation. Mais il s'agit de savoir si cet instinct naturel n'agit pas surtout sur le développement et la constitution du style ornemental ? Peut-être ne faut-il pas mettre l'instinct du beau en première ligne, mais en seconde. Le beau a pu se greffer sur l'utile. On peut supposer *qu'il ne le détermine pas*. L'ornement, avant d'être ce qu'il est devenu aujourd'hui, aurait été avant tout, comme la parure même de l'homme, un instrument *pratique*, un moyen d'action qui procurait des avantages réels au possesseur ». Cf. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XIII, *Recherches archéologiques*, v[e] série, *Céramique peinte de Suse et petits monuments de l'Epoque archaïque*, Paris, 1912, p. 50.

63. Sur l'expression « juste de voix » *Mâ Khroôn*, cf. G. MASPERO, *Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, t. II, Paris, 1893, p. 373.

64. Cf. *Altamira*, p. 139. (V. *sup.* ch. VI, p. 272).

le coyote sont peints en vue de la chasse à l'élan, au mouflon, au daim, au lapin, etc. ; on figure également certains oiseaux : la pie-grièche, qui est censée donner des coups sur la tête du cerf endormi jusqu'à ce que mort s'en suive ; le faucon, qui lui crève les yeux, en harcelant le cerf qui pâture, en le frappant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; l'Aigle, qui s'attaque non seulement au Cerf, mais à toute espèce de gibier[65]. Chez les Warramunga, les cérémonies destinées à vénérer le serpent fabuleux Wollunqua, ont pour résultat de multiplier toutes les espèces animales et végétales. Le Wollunqua est si grand que s'il venait à se tenir debout, droit sur sa queue, sa tête atteindrait le ciel. Il est le totem principal, il domine en quelque sorte les autres[66]. Tous ces traits nous permettent de saisir, à l'œuvre, la tendance des Primitifs à organiser, d'après leurs idées (qui ne sont pas toujours celles des savants du Muséum) le monde des animaux. Le couguar répond pour les Cervidés, l'Aigle pour toute espèce de gibier. Le serpent Wollunqua répond pour l'universalité du règne animal et végétal. Faut-il voir une trace de ces substitutions, de ces échanges, dans la discordance des faunes réelles et des faunes figurées à l'âge quaternaire ? On peut le croire, et c'est peut-être pour ce motif qu'à Font-de-Gaume, le Mammouth apparaît sur les parois des grottes à une époque où il était devenu fort rare[67].

65. *Ibid.* p. 161. Coutume analogue chez les Eskimos, cf. *ibid.*, p. 165.
66. *Ibid.*, p. 219.
67. Voici comment nous apparaît l'interprétation de cette curieuse loi (qui n'est pas d'ailleurs absolument rigoureuse), signalée par M. Breuil. De même que dans l'art mobilier, les formes tendent à s'immobiliser, voire même à se styliser et à revêtir un caractère symbolique, de même sur les parois des cavernes, l'art obéit à une tendance analogue. Aux époques les plus reculées, la correspondance paraît plus étroite entre l'image représentée et la faune réelle. Mais peu à peu, sans doute par la force des traditions, les formes primitives, elles aussi, s'immobilisent et en viennent à symboliser moins *tel animal* que la *force animale* dont on se propose de capter les effluves. Le règne tout entier, peu à peu, s'incarne en certains modèles qui reviennent plus fréquemment et sont conçus comme le réceptacle des énergies les plus recherchées par les hommes des tribus. Bref, ce sont des animaux-types, jouant un rôle semblable à celui que les Zuñis, les Australiens, les Eskimos, etc., attribuent aux leurs. Il y a là une simplification qui peut-être s'accorderait avec le nombre relativement peu considérable des espèces peintes ou gravées par les artistes quaternaires.

Mais ne nous hasardons pas trop loin sur le terrain mouvant des conjectures. Nous nous étions proposé de rassembler, dans une vue d'ensemble, ce que nos sources nous avaient appris du culte d'animaux en vigueur parmi les tribus troglodytes de l'âge paléolithique. Malgré d'immenses lacunes, nous avons entrevu les lignes maîtresses de la construction. A trop vouloir préciser, nous risquerions de retomber dans le chaos.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Au delà de l'Archéologie.

SOMMAIRE :

Peut-on parler de monothéisme à propos des Paléolithiques ? — Cette question dépasse les données de l'Archéologie, mais elle les suppose.

I. — A L'ENVISAGER AU POINT DE VUE ETHNOGRAPHIQUE, LE MONOTHÉISME PALÉOLITHIQUE EST PROBABLE. — *D'après l'évolutionnisme, les croyances monothéistes n'apparaissent pas au début mais au terme de l'évolution religieuse. — L'animisme de Tylor. — Le sociologisme ou manisme de Durkheim. — Autres théories apparentées à celle de Durkheim.*

Réaction contre les systèmes évolutionnistes. — Les données positives de l'ethnographie. — L'idée de Dieu se rencontre aux niveaux les plus bas de la civilisation primitive. — Extension universelle de cette idée. — L'idée de Dieu chez les peuplades les plus primitives : Australiens, Andamanais, Bantous, Virginiens, Zuñis, Pawnee, Patagons. — L'idée de Dieu est d'autant plus pure que le cycle culturel est plus ancien · Altjira, Bunjil, Baïame ; les cycles Bantous. — L'idée de Dieu, chez les Primitifs, est une idée déjà vieille et, en quelque sorte, démonétisée par l'usure des siècles.

L'idée de Dieu ne saurait s'expliquer par les causes que l'évolutionnisme assigne à son apparition. — Elle n'est pas une importation européenne. — Elle n'est pas une transposition de l'idée de chef. — Dieu n'est pas un ancêtre ni un héros mythique. — Il n'est pas non plus sorti du Mana. *— Le monothéisme quaternaire est une induction fondée sur la logique de la méthode ethnographique.*

II. — A L'ENVISAGER AU POINT DE VUE ARCHÉOLOGIQUE, L'EXISTENCE DU MONOTHÉISME PALÉOLITHIQUE EST PLUTÔT CONFIRMÉE. — *Comment se pose, au point de vue archéologique, le problème du monothéisme paléolithique. — Causes qui ont provoqué, au cours des siècles, la dégénérescence de l'idée monothéiste. — L'Animisme. — Le culte des ancêtres. — La magie. — Les mythologies astrales. — Mythes lunaires. — Mythes solaires. — Les vicissitudes de la politique.*

A l'époque quaternaire, le jeu des influences politiques ne peut être évalué. — Par contre, il ne semble pas que l'influence des mythologies astrales se soit exercée ; — ni, probablement, celle du culte des ancêtres ; — ni celle du totémisme formel. — Les deux seules causes dont l'influence soit indéniable sont l'animisme et la magie. — Mais ni la magie, ni l'animisme ne déracinent complètement l'idée de Dieu. — Chez les Primitifs de la Préhistoire, le monothéisme a pu être plus pur qu'il ne l'est chez les Primitifs actuels.

III. — CONSÉQUENCE : LA MORALE, AUX TEMPS QUATERNAIRES. — *La vie morale, solidaire des croyances monothéistes. — La morale des Primitifs actuels n'est pas différente de la morale des peuples civilisés. — Morale familiale. — Justice et bienveillance : Euahlayis, Kurnaïs, Wurrunjeris, etc. — L'idée de Dieu, fondement de la morale des Primitifs actuels. — Application aux Primitifs de la Préhistoire.*

Nous avons, tour à tour, interrogé les sépultures et les images de l'Age quaternaire, et de cette double enquête nous avons rapporté plusieurs indications intéressantes. L'homme

paléolithique entourait ses morts de soins spéciaux qui attestent sa foi en la survivance. Il professait en outre, à l'égard des animaux considérés par lui comme des esprits très puissants, un culte dont les représentations gravées ou picturales, conservent l'expression, aujourd'hui encore, visible et tangible. Le sentiment religieux ne lui était donc pas inconnu. Bien plus, la Religion imprégnait profondément la vie de ces troglodytes auxquels des théories sommaires avaient jadis refusé de participer à l'élan universel qui emporte toutes les races humaines vers les régions de l'invisible, du divin et du sacré.

Après avoir utilisé, de notre mieux, les documents archéologiques, il semble que nous devions nous arrêter. La méthode,



Fig. 192. — HOMME, SERPENT (?) ET CHEVAUX. *La Madeleine* (Dordogne). Cf. *Altamira*, p. 125.

appliquée au cours de ces études, nous interdit d'aller plus loin. Car du moment que la base archéologique se dérobe, n'est-il point sage de clore la recherche, et d'avouer simplement notre ignorance sur le reste? Et pourtant ce « reste », enseveli dans les brouillards de l'inconnu, nous attire et nous tente. La certitude acquise sur les idées religieuses des chasseurs de l'Age du Renne est assurément fort précieuse. Mais que de problèmes elle laisse sans solution! Problèmes majeurs, et qui dépassent en importance ceux que nous avons pu, tant bien que mal, aborder par le biais de l'ethnographie comparée.

Serait-il vrai qu'à une époque, plus rapprochée des origines que ne fut jamais aucune autre civilisation, l'homme se fût contenté d'entretenir de vagues espoirs sur l'au-delà de la tombe, et de vouer son adoration à des créatures réellement inférieures à lui? Serait-il possible qu'il ne se fût pas élevé plus haut, c'est-à-dire, tranchons le mot, jusqu'à la conception d'un Dieu suprême, Maître absolu de la nature et des hommes?

Cette hypothèse, par elle-même, est déjà bien audacieuse. Elle heurte de front les idées admises par nombre d'historiens de la Religion.

Et de plus, elle est invérifiable par des moyens directs. Il est excessivement rare que l'Etre suprême soit représenté par les groupements primitifs qui en ont conservé la notion plus ou moins pure. Tout au plus pourrait-on invoquer, en ce sens, deux ou trois exemples. Ainsi, telle tribu australienne trace sur le sol l'image d'un homme qui est censé figurer Daramulun [1]. De même les Wiradthuri dessinent une main gigantesque qu'ils disent être celle de Baiame [2]. Enfin le dieu Kaang apparaîtrait sur une fresque de Bushmen, en train de châtier les indigènes coupables [3]. Mais qui pourrait démêler, à l'époque quaternaire, si une main ou un personnage quelconque reproduisent les traits anthropomorphisés de Dieu?

Ce n'est donc pas par le moyen des images que nous pouvons nous flatter de découvrir les traces d'un monothéisme paléolithique. Et si ce moyen nous est refusé, à quoi nous résoudre, puisque, nous l'avons dit, et nous le répétons, toute interprétation des phénomènes religieux qui n'est pas appuyée par l'archéologie préhistorique est caduque?

Nous n'avons nullement la prétention de supprimer un obstacle qui est de soi insurmontable. Nous voudrions du moins montrer qu'il n'est pas impossible de le tourner, et que l'hypothèse d'un monothéisme quaternaire, conséquente avec la logique de la méthode ethnographique, n'est pas non plus incompatible avec les conclusions de l'archéologie préhistorique, telles qu'elles se dégagent de nos études précédentes. Et c'est uniquement parce que l'archéologie interviendra ici sous une forme déjà élaborée par le raisonnement scientifique, que nous donnons à cette partie de notre travail, ce titre un peu déroutant de prime-abord : au-delà de l'Archéologie.

L'induction se démembre en trois parties :

1° A l'envisager au point de vue ethnographique, le monothéisme paléolithique est probable ;

1. A. W. Howitt, *The native tribes of South-East Australia*, p. 524.

2. R. H. Mathews, *The Rock painting... of the Australian aborigines*, Journ. Anthrop. Instit. 1895, 1898.

3. Cf. *Altamira*, p. 197.

2° A l'envisager au point de vue archéologique, son existence serait plutôt confirmée ;

3° Enfin, s'il a existé, plusieurs conséquences s'en suivent, qu'il importe de signaler.

I

L'existence du monothéisme aux plus anciens stades de la

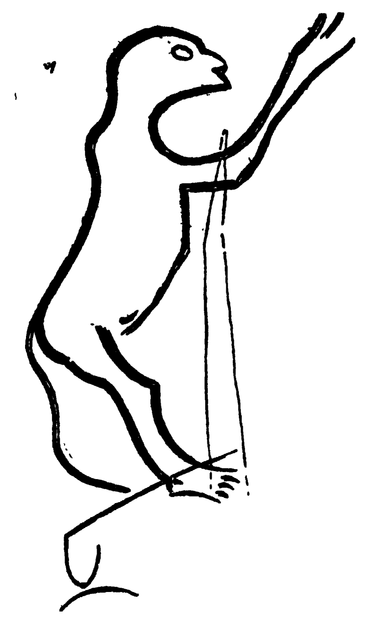


Fig. 193. — « El Mono ». *Hornos de la Peña*. (Cf. *Grottes cantabriques*, p. 106.)

civilisation humaine est rejetée, avons-nous dit, par un grand nombre d'historiens des Religions. La croyance en un Etre Suprême, disent-ils, ne saurait se rencontrer au début de l'évolution, pour cette raison bien simple qu'elle est, de l'évolution même, l'aboutissant et le terme. Et l'on se targue de reconstituer les étapes de la pensée religieuse qui ont peu à peu conduit à ce concept d'un Dieu unique, Souverain Maître du monde. La manière de disposer les étapes, de situer leur point de départ et de décrire leur enchaînement, diffère d'après les systèmes. Le point d'arrivée est toujours identiquement situé.

Il suppose derrière lui une vaste durée au cours de laquelle l'idée de Dieu est restée profondément inconnue aux Primitifs.

D'après Tylor [4], on aurait commencé par inventer l'idée d'âme humaine, par l'analyse des phénomènes du rêve, de l'évanouissement, de la catalepsie, de la mort. Puis, le sauvage reconnaît dans l animal une âme « par l'extension naturelle de l'idée qui lui en fait admettre une chez l'homme ; il admet que les arbres et les plantes ont des âmes ; amené dans cette voie par une vague logique, il pousse enfin la doctrine jusqu'à ses dernières conséquences, en attribuant une âme aux objets inertes [5]. » De cette foi en l'existence de l'âme, le Primitif a tiré ses croyances relatives à la vie future et le culte des ancêtres.

Il ne s'en est pas tenu là. De la notion d'âme, il a passé à la notion d'esprit pur, par l'intermédiaire des revenants et des âmes désincarnées. Et cette nouvelle conquête lui a permis d'ébaucher une explication « philosophique » de « la vie humaine » et « de tous les phénomènes naturels [6]. » Certains esprits s'occupent de l'homme, d'autres président aux manifestations de la nature : volcans, eaux, arbres, animaux.

Puis, peu à peu, sont apparus les grands dieux polythéistes. Ce sont d'anciens esprits dont la fortune est due à deux causes principales : d'abord, l'organisation hiérarchique de la société, car « les grands dieux occupent, au milieu des esprits moins élevés, la même position que les chefs et les rois au milieu des hommes [7] ; » ensuite, l'importance des phénomènes cosmiques que les esprits étaient censés animer, et qui « surpassent en pouvoir tous les fétiches inférieurs, tout en restant eux-mêmes des fétiches [8] ». C'est ainsi qu'on a eu un Dieu du Ciel, de la Pluie, du Tonnerre, des Vents, de la Terre, de l'Eau, du Feu, du Soleil, de la Lune, etc.

Enfin, le monothéisme surgit. Il est tantôt comme l'achèvement de la constitution politique du monde surnaturel : le peuple est formé par les âmes humaines ; l'aristocratie par les grands dieux polythéistes ; le roi par la divinité suprême. Tan-

4. Tylor a exposé son système dans *Primitive culture*, principalement dans les chapitres intitulés *Animism*. Nous renvoyons le lecteur à la traduction française : t. I, ch. xi et t. II, ch. xvi et xvii.

5. Tylor, I, p. 583.

6. *Id.*, II, pp. 241-242.

7. *Id.*, II, pp. 322-323.

8. *Id.*, II, pp. 331-332.

tôt aussi, on a conçu une sorte d'âme du monde : l'Univers est animé par une divinité toute-puissante, personnelle ou confuse, munie des perfections les plus hautes, ou bien sans forme et planant dans un lointain nébuleux [9].

Ame, Esprit, Dieux de la nature, Etre Suprême : tels sont les quatre anneaux de la chaîne animiste.

Ces quatre anneaux, M. Durkheim [10] les admet, à son tour, mais il les relie d'une manière toute différente. L'origine première de la religion, c'est la société. L'homme réuni à ses semblables se sent investi d'une force supérieure à celle de l'individu. Cette force, dont il ignore la cause réelle, il la nomme, suivant les régions, *mana*, *wakan*, *orenda*, *manitowi*, etc., et l'évolution religieuse débute non par le culte des dieux personnels, mais par l'adoration d'une énergie « vaguement panthéistique [11]. » Cette énergie est pensée par le sauvage sous l'espèce du totem, qui doit lui servir de trait d'union sensible avec le groupe social.

La notion d'âme n'est nullement issue de l'expérience des rêves et des phénomènes subliminaux. L'âme n'est rien d'autre que le *mana* dont chaque membre du clan a conscience d'être imprégné :« Elle est la force anonyme qui est à la base du culte, mais incarnée dans un individu dont elle épouse la personnalité : c'est du *mana* individualisé [12]. »

La notion d'âme conduit également à la notion d'esprit. Mais ni les revenants, ni les âmes désincarnées n'ont plus ici à remplir aucun rôle. Les esprits sont faits d'un *mana* de qualité supérieure, et leurs fonctions sont avant tout sociales. Ils sont les ancêtres mythiques de la tribu. Ils assurent le recrutement périodique des clans, ils protègent l'être humain dans lequel ils se réincarnent, grâce aux *churinga* et aux *ratapas*.

Puis les esprits se hiérarchisent, mais ce n'est point pour les motifs invoqués par M. Tylor : « Il y a... dans chaque société, un certain nombre de rites qui se distinguent par leur homogénéité et leur généralité. Une aussi remarquable concordance ne parut pouvoir s'expliquer que par une unité d'origine. On imagina donc que chaque groupe de rites similaires

9. Tylor, II, pp. 430-435
10. E. Durkheim, *Les formes élémentaires*, *op. cit.*
11. *Id. ibid.*, ch. vi.
12. *Id. ibid.*, p. 378.

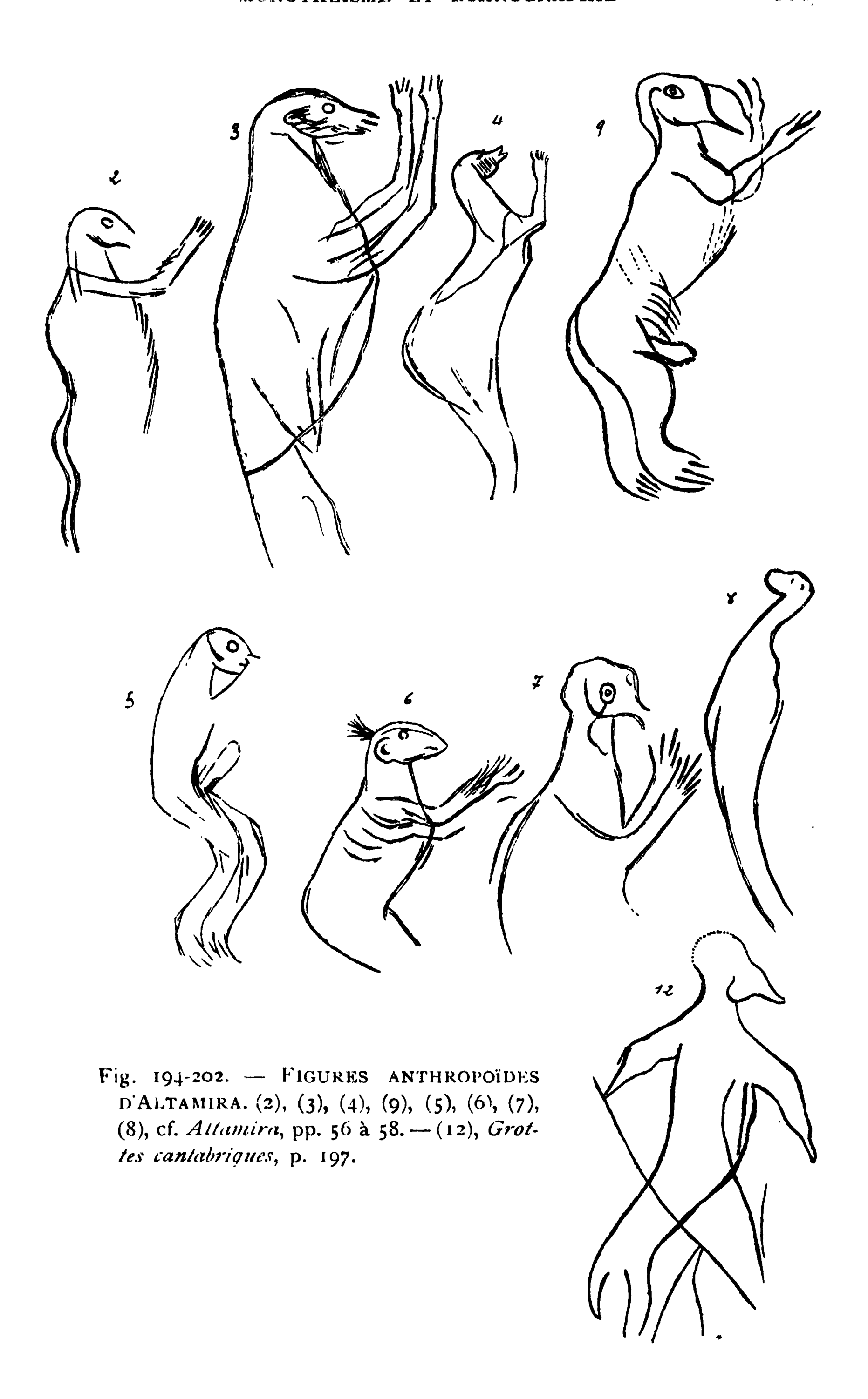


Fig. 194-202. — FIGURES ANTHROPOÏDES D'ALTAMIRA. (2), (3), (4), (9), (5), (6), (7), (8), cf. *Altamira*, pp. 56 à 58. — (12), *Grottes cantabriques*, p. 197.

avait été institué par un seul et même ancêtre qui était venu les révéler à la tribu entière [13] ». « Ces ancêtres spéciaux... devinrent l'objet d'une considération toute particulière [14]. »

Et ce sont ces ancêtres spéciaux qui ont préparé l'avènement du monothéisme Si en effet les grands dieux sont certainement supérieurs aux ancêtres mythiques, « cependant il n'y a, entre les uns et les autres, que des différences de degrés : on passe des premiers aux seconds sans solution de continuité [15]. » Or « là où la tribu prit un plus vif sentiment d'elle-même, ce sentiment s'incarna tout naturellement dans un personnage qui en devint le symbole [16]. » Puis ce grand dieu tribal s'internationalisa, grâce aux fêtes qui réunissaient de nombreuses tribus. Et M. Durkheim, redescendant, du faîte à la base, la savante pyramide qu'il vient d'édifier, constate la cohérence des matériaux de l'édifice : « Le grand dieu tribal... n'est qu'un esprit ancestral qui a fini par conquérir une place éminente. Les esprits ancestraux ne sont que des entités forgées à l'image des âmes individuelles, de la genèse desquelles ils sont destinés à rendre compte. Les âmes, à leur tour, ne sont que la forme que prennent en s'individualisant dans des corps particuliers, les forces personnelles que nous avons trouvées à la base du totémisme. L'unité du système en égale la complexité [17]. »

Animisme et Sociologisme : voilà les deux principales théories qui prétendent expliquer la genèse du monothéisme. On pourrait, il est vrai, leur adjoindre un certain nombre d'autres théories qui. sous le nom de prélogisme, préanimisme magique, vitalisme, etc., ajoutent plus ou moins d'anneaux aux séries évolutives que l'on vient de décrire [18]. En réalité, et quelles que soient les nuances qui les distinguent, tous ces systèmes ont pour point de départ, comme le système de M. Durkheim, la

13. DURKHEIM, *Les formes élémentaires*, pp. 406-407.
14. *Id. ibid.*, p. 408.
15. *Id. ibid.*, p. 415.
16. *Id. ibid.*, p. 421.
17. *Id ibid.*, p. 423.
18. LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales...*, *op. cit.*, (prélogisme) ; — J. H. King, *The supernatural, its Origin, Nature and Evolution*, Londres, 1892 ; — Mr MARETT, *Pre-animistic Religion*, in *Treshold of Religion*, Londres, 1908, p. 1-32 (préanimisme) ; R. DUSSAUD, *Introduction...*, *op. cit.*, (panvitalisme), etc.

notion exclusive de *mana* impersonnel, et par conséquent ils s'inscrivent en faux contre la possibilité d'un monothéisme initial.

Sommes-nous contraints de choisir entre ces diverses formules ? Serons-nous animistes avec M. Tylor ? ou manistes avec M. Durkheim ? Nous ne serons ni l'un ni l'autre, parce que ni

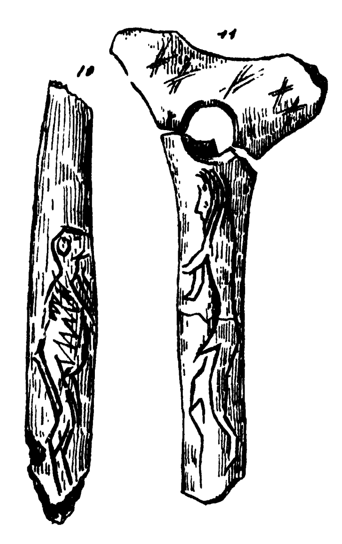


Fig 203-204. — FIGURES ANTHROPOÏDES. (10) gravure sur os. *Cro-Magnon* (Dordogne). Cf. *Altamira*, p. 125. — (11), gravure sur bois de renne. *Gourdan* (Haute-Garonne). Cf. PIETTE, *op. cit.*, pl. XXX.

l'animisme ni le manisme ne résistent aux données positives de la science.

Tandis que se construisaient, à grands frais, ces laborieuses synthèses, un mouvement de réaction se dessinait parmi les savants qui veulent garder la liberté de soumettre leurs idées au contrôle des faits Le nom de ces indépendants mérite d'être signalé : Andrew Lang [19], le célèbre ethnologue anglais, le

19. Andrew LANG, *The Making of Religion*, Londres 1898, (1re éd.), 1900 (2e éd.) ; *Myth, Ritual and Religion*, Londres, 1901 ; *Social, Origins*, Londres, 1903 ; *Custom and Myth.*, Londres, 1904 ; *The secret of Totem*, Londres, 1905.

R. P. G. Schmidt[20], directeur de l'*Anthropos*, et Mgr Le Roy[21], évêque d'Alinda. Sans contester la part de vérité que pouvait contenir la théorie animiste (en ce temps-là M. Durkheim n'avait pas encore publié ses *Formes élémentaires de la vie religieuse)*, ils prenaient hardiment le contrepied de l'hypothèse évolutionniste, et ils le prenaient parce que la réalité, regardée en face, leur montrait que le monothéisme, bien loin d'apparaître au terme ultime de l'évolution religieuse, y prenait place dès le début. L'espace nous manque pour exposer, dans toute son ampleur, la démonstration magistrale qui bouleverse les positions de l'école adverse. Nous voulons du moins esquisser le schéma du raisonnement. Même concentré en quelques mots, il paraîtra, nous l'espérons, concluant.

Pour réfuter le point de vue évolutionniste, deux choses sont nécessaires. Il faut prouver que l'idée de Dieu se retrouve aux niveaux les moins élevés de la civilisation primitive ; et qu'elle ne saurait s'expliquer par les causes invoquées pour rendre compte de ses origines. Or, sur ces deux points la lumière a été faite.

En premier lieu, l'idée de Dieu s'est rencontrée aux niveaux les plus bas de la civilisation. Notons, au préalable, qu'elle est universellement répandue parmi toutes les populations de culture inférieure. Existe-t-il des tribus qui ne la possèdent pas ? On en cite quelques-unes[22]. Les exceptions n'infirment pas la

20. P. Guillaume SCHMIDT, *L'Origine de l'idée de Dieu*, étude historico-critique, 1re Partie, historico-critique, Paris, 1910.

21. Mgr. A. LE ROY, évêque d'Alinda, supérieur général des Pères du Saint-Esprit. *La Religion des Primitifs*, Paris, 1909.

22. On cite certaines tribus du Brésil et de la Guyane (d'après W. ROTH, *Bureau of Amer. Ethnol.*, XXX, 1908-1909, Washington, 1915) ; le dr F. JOUSSEAUME, (*Impressions de voyage en Apharras*, Paris, 1914), affirme des Danakil (à l'est de l'Ethiopie) que « l'idée d'un être suprême, de l'âme, de la vie future, n'a pas encore germé dans leur esprit » ; A. N. GILBERTSON (*Some ethical phases of Eskimo culture, Journal of Religious Psychology*, oct. 1913, janv. 1914), dit que les Eskimos n'ont pas l'idée d'un Etre Suprême. Il ajoute néanmoins que les *inua* (êtres surnaturels, en innombrable quantité), semblent être sous la domination de *Tornasuk*, grand esprit sur la nature duquel les indigènes ne sont pas d'accord. D'autre part, E. W. HAWKES (*The Labrador Eskimo*, Ottawa, 1916), déclare que tous les Eskimos, depuis le Labrador jusqu'au nord-est de l'Asie, admettent l'existence de deux grandes divinités, l'une mâle qui préside aux êtres aquatiques : l'autre femelle, qui dirige toutes les actions terrestres.

règle. Encore devrait-on s'assurer si les indigènes ont été étudiés à fond et s'ils ont bien livré aux explorateurs toute leur pensée intime. En fait, la carte de l'idée de Dieu recouvre l'ensemble des pays sauvages. Or l'universalité d'une telle conception religieuse ne crée-t-elle point déjà une présomption en faveur de son antiquité reculée?

Cette remarque préliminaire nous introduit dans le vif du sujet. Entre les peuples primitifs, il y a des différences. Les

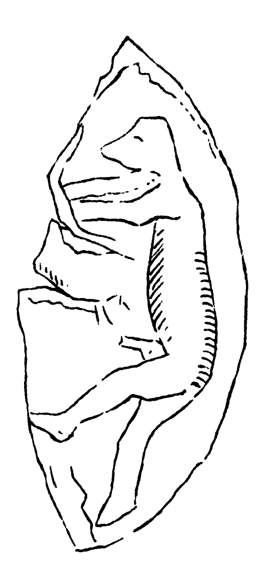


Fig. 205. — FIGURES ANTHROPOÏDES. Gravure sur os. *Mas d'Azil* (Ariège), d'après S. REINACH, *Répertoire...*, p. 147. (La figure 184, *supra*, est gravée sur le revers de cette pièce).

uns sont situés à un degré plus haut de l'échelle civilisatrice, les autres à un degré plus bas. Ces derniers sont les plus dignes d'attirer l'attention puisque d'après l'hypothèse évolutionniste, les sociétés les moins développées doivent aussi voisiner de plus près avec l'animisme ou le manisme primitifs.

Ce parallélisme ne se vérifie pas. En Australie, chez les tribus du Sud-Est, la physionomie de l'Etre suprême se caractérise, dans l'ensemble, par les traits suivants : « Cet être suprême est en même temps législateur, gardien, rémunérateur ou vengeur de la conduite morale des hommes, et cela non-seulement en cette vie, mais encore dans l'autre. Il est clément

et bienveillant ; autrefois il habitait sur la terre, mais il vit maintenant au-dessus du ciel dans un autre monde, d'où il voit tout ce qui se passe sur terre. Il n'a point de temples ni de lieux quelconques spécialement consacrés à son culte ; il n'y a pas non plus d'images qui le représentent : on n'en fabrique qu'une pour la célébration des mystères, mais il faut qu'elle soit détruite immédiatement après sous peine de mort. Il n'a pas même un sacerdoce spécial ; les assemblées sont dirigées par les anciens et les chefs ; chez quelques tribus, ceux-ci se vantent d'être investis d'un pouvoir céleste qu'ils prétendent avoir reçu précisément de cet être suprême. Il y a aussi des chantres que cet être inspire [23]. » C'est là, sans doute, un portrait générique, composé avec les traits « les meilleurs et les plus nobles ». Mais il répond à la réalité, à la réalité conçue par le peuple le plus sauvage, le plus déshérité du monde.

Les Andamanais (golfe de Bengale), à peine un peu plus civilisés que les Australiens ont un être suprême appelé *Puluga :* « Il est, disent-ils, « comme du feu », mais à présent invisible. Il n'est jamais né, et il est immortel. A l'exception des forces du mal, tout a été fait par lui, le monde entier, tous les êtres animés et inanimés, même les hommes. Le jour, il est omniscient, et il connaît même les pensées du cœur. Il est irrité par le péché et l'injustice, comme le serait la fausseté, le vol, le meurtre, l'adultère, comme serait aussi de couper mal les aliments et de brûler la cire dans un but de sorcellerie. Il éprouve de la compassion pour ceux qui sont dans la peine et la tristesse et condescend souvent à leur porter du secours. Il est le juge des âmes : la crainte des châtiments futurs influence la conduite morale des indigènes [24]. »

L'idée de Dieu est également très nette chez les Bantous (Afrique équatoriale). Sous ses multiples noms, l'être suprême garde partout la même identité : Il est le maître, le père des hommes, l'auteur de la vie et de la mort. C'est lui qui « envoie la pluie en prévenant les hommes par la voix du tonnerre, et c'est lui qui la retient ; c'est lui qui fait pousser l'herbe dans les plaines pour les troupeaux ; c'est lui qui fait verdir les forêts, mûrir les fruits et prospérer les cultures ; c'est lui qui nourrit tous les arbres, les bêtes et les hommes... Le monde entier, en

23. SCHMIDT, *Origine...* p. 81
24. *Id., ibid.*, pp. 91-93.

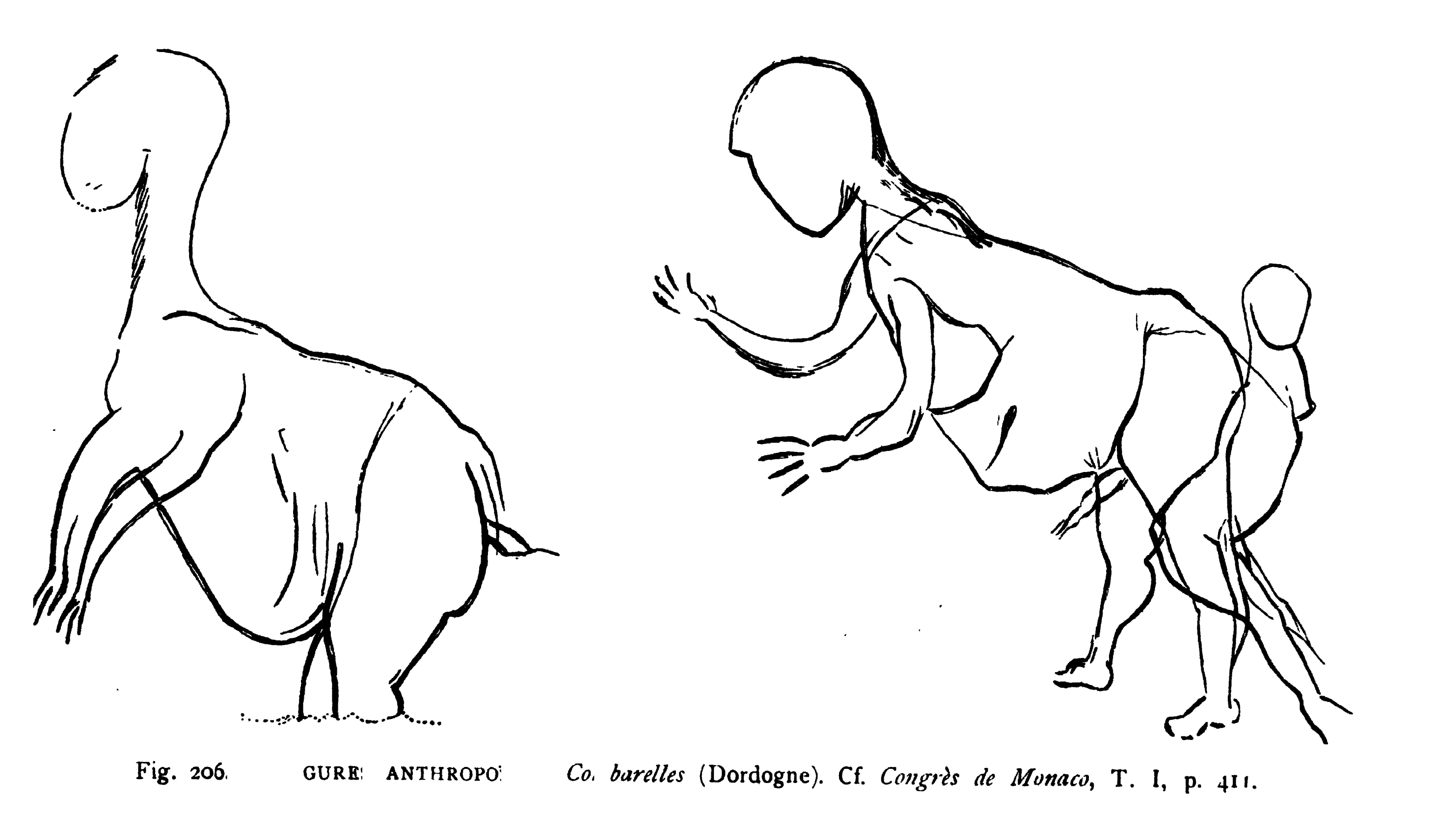


Fig. 206. GURE ANTHROPO *Co. barelles* (Dordogne). Cf. *Congrès de Monaco*, T. I, p. 411.

un mot est sous sa dépendance[25]. » Les négrilles, l'une des plus anciennes races humaines, professent les mêmes croyances[26].

En Amérique, Thomas Hériot, dès 1586, décrit en ces termes le dieu suprême des Virginiens (Floride) : « Ils croient à l'existence de beaucoup de dieux qu'ils nomment *Mantoac* et dont ils distinguent différentes espèces et degrés. Ils admettent aussi l'existence d'un dieu suprême qui était là de toute éternité, qui, en voulant fabriquer le monde, produisit d'abord d'autres dieux éminents qui devaient être ses instruments dans la création subséquente et le gouvernement ; ensuite le soleil, la lune et les étoiles comme petits dieux. Les bonnes âmes vont chez les dieux pour y être heureuses, les méchants brûlent dans le *popogusso*, un grand fossé où le soleil se couche[27]. » Les Zuñis, dont nous avons rapporté les usages religieux parfois si bizarres, ont pourtant un dieu suprême : « Avant le commencement de la nouvelle création, disent-ils, il n'y avait que *Awona wilona*, le créateur et le conservateur de tout, le père de tous. Il fit toutes choses, en se concevant lui-même au-dehors dans l'espace (ou en se transportant par la pensée en-dehors de lui-même, dans l'espace[28]. » Les Pawnee adorent *Ti-ra-wa'*, « l'esprit père ». « Il a créé les Pawnee et est appelé « la force qui fait mouvoir l'univers et surveille toutes choses. » Il a en abomination le vol, il loue la bravoure, punit les méchants en les anéantissant ; les bons habitent avec lui dans sa demeure céleste. On le nomme *A-ti-us ta-ka-wa* « notre père en tous lieux ». On lui sacrifie le blé, des cerfs, des buffles, parfois aussi on lui offre des sacrifices d'action de grâces[29]. Enfin n'oublions pas les misérables sauvages de la Terre de Feu : « Un grand homme noir erre continuellement à travers les forêts et les montagnes ; il connaît chaque parole et chaque action : on ne peut pas lui échapper et il envoie le beau et le mauvais temps d'après la conduite des hommes. Il défend qu'on mette à mort des canards drus ; il déteste les péchés de luxure et le meurtre, même d'un ennemi[30]. »

25. Mgr Le Roy, *La religion des Primitifs*, pp. 170 et suiv.
26. *Id., ibid.*
27. Schmidt, *Origine...* p. 101.
28. *Id. ibid.*, p. 102.
29. *Id., ibid.*, p. 102-103.
30. *Id., ibid.*, p. 103. — Il serait loisible d'allonger indéfiniment cette liste. Parmi les ouvrages les plus récents qui signalent l'idée de Dieu

Voilà ce que l'on trouve chez les populations de culture très inférieure. Et ce que l'on trouve, ce ne sont pas les rudiments d'un animisme à ses débuts, ni la foi exclusive au *mana* impersonnel ; c'est la notion d'un Etre qui d'un bond, franchit les interminables phases que l'on voudrait lui faire parcourir.

Ce n'est pas tout. Si l'évolutionnisme était vrai, le concept de Dieu serait d'autant plus achevé que le groupement humain serait lui-même plus éloigné de ses origines. Or c'est le contraire qui arrive. En Australie, nous l'avons vu, il existe trois cycles culturels successifs : sud-est, nord et centre. Or, chez les tribus du second et du troisième cycle, l'idée de Dieu est beaucoup moins pure que chez les tribus du premier cycle. Ainsi *Altjira*, le dieu des Arunta n'est ni créateur, ni gardien et juge de la moralite[31], tandis que *Bunjil* (sud-est) est créateur[32], et que *Baiamé* fait comparaître tous les hommes à son tribunal après la mort[33].

De même, il y a deux cycles culturels chez les Bantous[34]. Le plus ancien (occidental), est celui où l'idée de Dieu se maintient dans sa plus grande pureté.

Il y a plus. Cette foi au Dieu suprême, même aux niveaux inférieurs de la civilisation, ne porte nullement l'empreinte d'une invention tardive. Elle y semble au contraire, très vieille. « Presque partout où l'on reconnaît un Etre suprême, celui-ci mène une existence plus ou moins oisive, et n'est pas l'objet d'un culte prononcé, bien que son existence soit admise par tous[35]. » Cet état de choses ne peut être que le résultat d'un

---

chez les Primitifs, citons les suivants : Dr H. NEEL, *Note sur deux peuplades de la frontière libérienne, les Kissi et les Toma*, *Anthropologie*, t. XXIV, p. 461 ; A. W. FRIC, *Onoengodi-Gott und Idole der Kad' uveo in Matto-Grosso* (*Internat. Congress of Americanists*, XVIIIe session, t. II, pp. 397-407, Londres, 1913) . A. POUPON, *Etude ethnographique des Baya de la conscription du Mt Bimou*, *Anthropologie*, t. XXVI, p. 128 : PAY-COPPER COLE, *The wild tribes of Davao District, Mindanao* (*Field Museum of Natural History*, vol. XII, n° 2, Chicago, 1913) ; V. I. ANOUTCHINE, *Esquisse du Chamanisme chez les Ostiaks de Jénisséi*, (Publication du *Musée d'Anthropologie* de l'Acad. des Sc. de Saint Pétersbourg, 1914).

31. SCHMIDT, *Origine*..., p. 88.

32. *Id.*, *ibid.*, p. 208-209.

33. RIDLEY, *Kamilaroi and other Australian Languages*. Cité par HOWITT, *Native tribes of South-East Australia*, p. 502.

34. SCHMIDT, *Origine*..., pp. 96-101.

35. *Id.*, *ibid.*, p. 70.

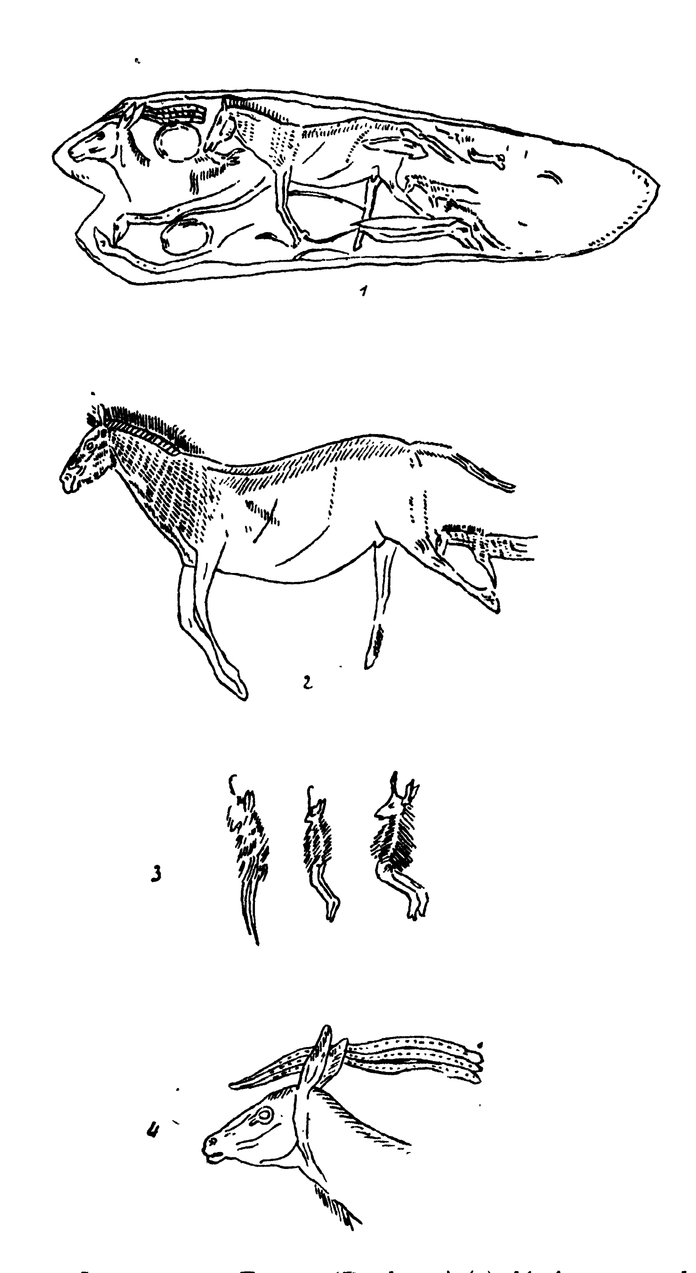


Fig. 207. — LE BATON DE TEYJAT (Dordogne). (1), développement du bâton en surface plane ; (2), le cheval au galop, suivi d'un petit cheval dépourvu de pattes de derrière ; (3), les « diablotins » ; (4), la tête de biche avec les « serpenteaux ». D'après S. REINACH, *Répertoire...*, pp. 18, 19 et 20.

délaissement progressif. Un Dieu nouvellement inventé ne serait pas ainsi relégué à l'arrière-plan des préoccupations religieuses. Si on le néglige, c'est parce que peu à peu, on s'est éloigné de Lui. Et dès lors on doit penser que l'idée de Dieu, même au sein de ces tribus dont l'antiquité se perd dans la nuit des âges, est une idée déjà ancienne, démonétisée, si l'on peut dire, par l'usure des siècles.

L'ensemble de ces preuves porte un coup très grave à l'évolutionnisme. Dieu n'est pas au terme, mais au commencement de l'évolution religieuse. Toutefois un doute subsiste. Qui sait si, à ces stades inférieurs de la civilisation où on l'a retrouvée, l'idée de Dieu n'est pas le produit des causes invoquées par l'animisme ou par le sociologisme ? A première vue, cela paraît impossible. Où serait le temps nécessaire pour que la notion d'âme ou de *mana* se transforme en monothéisme, en passant par les esprits, les ancêtres, les chefs et les dieux tribaux ? Mais prenons acte de l'objection.

Donnons même un regard à l'irrecevable hypothèse de Tylor qui voit dans l'idée de Dieu une importation européenne [36]. Cette idée, les Virginiens ne l'ont certainement pas empruntée aux Jésuites puisqu'ils l'avaient déjà avant l'arrivée des missionnaires dans le Nouveau-Monde [37]. Les Australiens ne l'ont point davantage apprise des missionnaires, pour une raison semblable et aussi pour une autre : en Australie, l'Etre suprême ne doit être révélé ni aux enfants, ni aux femmes, ni aux étrangers. Si donc les missionnaires avaient enseigné l'idée de Dieu aux indigènes, ceux-ci n'auraient pas pris la précaution de cacher leur secret. Car les enfants et les femmes auraient été aussi instruits que les hommes. Or il n'en est rien. Pendant longtemps, le secret a été bien gardé. Mais venons à l'examen des objections [38].

On dit que le concept d'être suprême est la transposition de l'idée de chef : mais le chef a son conseil de vieillards et le dieu australien n'en a pas. Le chef terrestre perd son pouvoir quand il retourne dans l'au-delà, et Dieu, qui habite l'au-

36. Tylor, *Limits of savage Religion*, *Journal of Anthrop.* Institute, vol. XXI, 1892. — Exposé et réfutation par Schmidt, *Origine...*, pp. 142 et *suiv.*
37. Schmidt, *ibid.*, p. 143-144.
38. *Id.*, *ibid.*, pp. 144-148.

delà, conserve toute sa puissance. Et puis, quelle marge entre ce chef terrestre qui dirige une poignée d'individus, et ce chef céleste qui a créé le ciel et la terre ? Et enfin, comment, de la multitude grouillante des chefs de la terre, la notion d'un dieu unique a-t-elle pu sortir [39].

On dit que Dieu est un ancêtre mythique ou un héros civilisateur : la réponse est la même. Point de commune mesure entre les attributs de ces personnages et ceux de l'Etre suprême. L'ancêtre n'est ni éternel, ni omnipotent, ni gardien des lois universelles de la morale. Et de plus, il existe nombre de tribus qui n'ont point de culte d'ancêtres, et qui pourtant croient en un être suprême. Ici l'échelon manque totalement et le concept de Dieu n'a plus d'attache avec la terre [40].

On dit que l'idée de Dieu n'a pu se faire jour dès le début de l'évolution religieuse parce qu'alors l'adoration se concentrait toute sur la force impersonnelle du mana [41]. A quoi l'on réplique, et tout le développement industriel des Primitifs en fait foi, que cette notion confuse de force, à supposer qu'elle ait un cours à cette période initiale, n'a nullement empêché l'homme d'acquérir une notion exacte de la causalité, voire même de la causalité personnelle, puisqu'il avait conscience d'être l'auteur de ses actions. Or justement, c'est la notion de causalité personnelle qui, dûment appliquée à l'univers, postule l'existence de Dieu. Comme le dit très bien Mgr Le Roy, « les expressions (qui servent à désigner Dieu chez les Bantous), en mettant en évidence les sens d'auteur, de fabricant, de générateur, montrent l'impression profonde qu'a faite chez le Primitif l'argument de causalité. Instinctivement il sent, lui aussi, que la merveilleuse machine du monde n'a pu se monter toute seule. Et là est, croyons-nous, la base première et véritable sur laquelle repose, chez les Bantous, l'idée de Dieu [42]. » Et non seulement chez les Bantous, mais chez tous les Primitifs actuels, et enfin chez les Primitifs de la Préhistoire.

Car si l'idée de Dieu est universelle, si elle apparaît dans les couches les plus profondes de l'humanité sauvage, si elle y appa-

39. Thèse de Howitt. Exposé et réfutation par Schmidt, *Origine...*, pp. 126-128.

40. Thèse de van Gennep, *Mythes et Légendes d'Australie, Introduction*. Cf. Schmidt, *op. cit.*, pp. 188 et *suiv.*

41. Thèse des pré-animistes. — Cf. Schmidt, *ibid.*, pp. 255 et *suiv.*

42. Mgr Le Roy, *La Religion des Primitifs*, p. 191.

raît relativement pure, si elle s'y montre déjà vieille et comme usée par l'habitude, si elle y est, d'ailleurs, libre d'attache avec les phases transformatrices réclamées par les divers systèmes



Fig. 208. — BATON DE GOURDAN (Haute-Garonne) en bois de renne. Développement en surface plane. Poisson, bovidé, antilope stylisés. Cf. PIETTE, *op. cit.*, pl. LXXXII.

évolutionnistes, on ne voit vraiment plus pourquoi les peuples de la Préhistoire n'auraient point connu, eux aussi, l'Etre suprême. Leur intelligence n'était pas inférieure à celle des Ban-

tous, des Andamanais, des Australiens, des Patagons. La notion de causalité ne leur était pas étrangère, puisque, dès l'époque de Chelles et de Saint-Acheul, ils confectionnaient d'admirables instruments de pierre. La causalité personnelle, on entend celle qui consiste à attribuer à des êtres extérieurs une action consciente, délibérée, leur était également familière puisque, tout porte à le croire, ils avaient conçu les animaux eux-mêmes à l'image des hommes. Enfin l'univers était sous leurs yeux.

Le sauvage quaternaire, pas plus que le sauvage d'aujourd'hui, bien loin d'être la créature aveugle et bornée qu'on a prétendu qu'il était, agrandit ses horizons et cherche, par-delà les phénomènes de la nature, le créateur unique qui gouverne toutes les choses, récompense les bons et punit les méchants. L'existence d'un monothéisme paléolithique n'est pas seulement une induction fondée sur la foi en une révélation primitive. Il rentre de plein droit dans le champ de la perspective scientifique. Il est la conclusion logique des principes de la méthode ethnographique. A ce dernier titre nous l'admettons au moins comme une hypothèse très vraisemblable. Essayons de serrer de plus près la question, s'il est possible.

II

Ce premier coup de sonde, en effet, n'autorise qu'une affirmation de portée fort générale : les Paléolithiques ont eu l'idée de Dieu. Mais la durée de l'Age paléolithique est immense. Elle couvre plusieurs millénaires. Des croyances religieuses qui furent alors en honneur, nous ne commençons à pouvoir balbutier quelque chose qu'à partir de l'aurignacien, c'est-à-dire aux débuts de l'Age du Renne. La parcimonie des documents archéologiques, — à part les sépultures moustériennes, — ne nous permet pas d'interroger avec fruit les périodes antérieures. Une étude sur les religions de la Préhistoire ne dépasse point, en remontant vers les origines, les niveaux éburnéens de Brassempouy.

En raison de ces limites le problème du monothéisme revêt un aspect déjà plus précis. Quelle idée pouvaient avoir de Dieu les troglodytes dont nous nous sommes principalement occupés, contemporains des gisements d'Aurignac, de Solutré, de la Madeleine et du Mas d'Azil ?

Non pas, hâtons-nous de le remarquer, que nous voulions totalement exclure de notre perspective l'humanité qui fabriqua les silex chelléens, acheuléens et moustériens. A la lumière de l'ethnographie, il est même permis d'affirmer que ces peuplades durent avoir de Dieu une idée assez pure, car leur industrie semble les assigner au rang le plus humble de l'évolution civilisatrice. La conclusion est paradoxale. Elle ne l'est qu'en apparence. Ce n'est pas la faute des Andamanais ni des Australiens, si leur conception de l'Etre suprême est superieure à celle d'autres peuplades plus avancées en culture matérielle. De sorte que, en dernière analyse, et vu le champ relativement étroit où nous avons été contraints de situer nos recherches, le problème du monothéisme quaternaire se ramène aux termes suivants : l'idée de Dieu, à l'*Age du Renne*, est-elle en décadence par rapport à ce qu'elle fut sans doute aux âges antérieurs ?

Poser ainsi la question revient à se demander comment l'idée de Dieu se corrompt chez les peuples primitifs. Car il est évident, nous l'avons observé, qu'elle ne se révèle point, partout, aussi nette, aussi vierge de tout mélange. On le voit, il ne s'agit plus, comme le font les évolutionnistes, d'accumuler les étapes intermédiaires entre l'éveil du sentiment religieux et la croyance en l'Etre suprême. Tout au contraire, il s'agit de noter les influences qui ont provoqué la dégradation d'une croyance présente et intacte à l'origine. Le P. Schmidt consacre à ce sujet les pages les plus pénétrantes de son ouvrage sur l'*Origine de l'idée de Dieu*, et les dernières d'un travail plus récent sur *la Révélation primitive et les données actuelles de la Science* [43]. Avant de revenir à nos Paléolithiques, il nous est indispensable de résumer la pensée de l'éminent ethnographe catholique. Elle s'inspire d'ailleurs, tout en les précisant, des considérations développées par Andrew Lang, l'auteur de *The Making of Religion*.

Les causes de la dégénérescence du monothéisme se ramèneraient, d'après le savant ethnographe, à trois groupes principaux : l'animisme, les mythologies astrales, les vicissitudes de la politique.

L'animisme peut être, à son tour, envisagé sous trois points

43. Cf. *sup.*, ch. III. p. 145, note 83. Nous désignerons cet ouvrage, auquel nous allons faire maint emprunt, par l'indication suivante : SCHMIDT-LEMONNYER, *La Révélation...*

de vue. Il y a tout d'abord cette tendance qui, « à un certain point de l'évolution », fait attribuer « un esprit à tous les êtres naturels, pour peu qu'ils paraissent aptes à en posséder un ». Or, « dès le principe, ce courant de pensée constitua... un péril pour la vraie religion et le culte de l'Etre suprême. Peu à peu il attira à soi leur caractère religieux, en attribuant aux esprits un pouvoir exclusif sur les êtres soumis à leur influence. Par

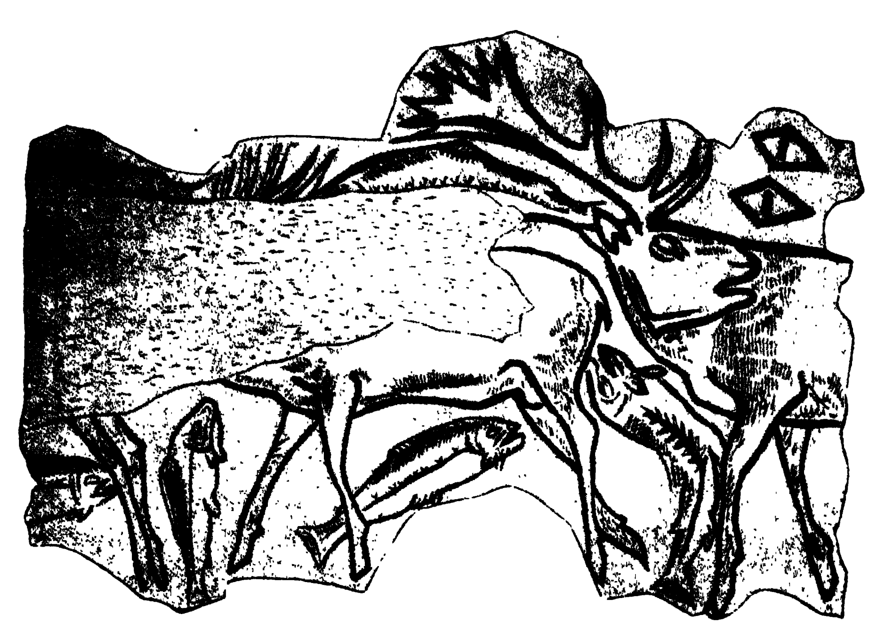


Fig. 209. — BATON DE LORTHET (Hautes-Pyrénées), développé en surface plane. Bois de renne. La gravure, mutilée, représente des cerfs et une biche fuyant, des saumons et deux signes en losange. Cf. PIETTE, *op. cit.*, pl. XL.

cette voie, l'homme se trouva conduit à essayer de capter la faveur des esprits par toutes sortes d'actes de culte. Et bientôt il en vint à croire qu'il pouvait se passer de l'Etre suprême[44]. »

Le culte des ancêtres, autre forme de l'animisme, introduit de nouvelles déviations. « Par le moyen des ancêtres, on liait avec l'au-delà un commerce plus intime. Ce commerce on le pouvait entretenir plus facilement et avec plus de chances de succès que les relations avec l'Etre suprême, plus élevé et plus

44. SCHMIDT-LEMONNYER, *La Révélation*..., p. 330.

distant aussi[45]. » A l'appui de cette assertion, il serait loisible d'invoquer plusieurs exemples empruntés à l'ethnographie. Ainsi, chez les Hottentots, on voit les propriétés de l'Etre suprême passer aux « bienfaiteurs » et aux ancêtres. Il en va de même pour les Algonquins ; chez eux la fusion de l'Etre suprême avec les héros légendaires est assez avancée. Le dieu australien, Daramulun, présente le même caractère composite, non pas à l'origine, mais lorsque, par suite de fusions ethniques, il fut devenu pour la tribu des Kamilarois, le simple fils de Baiamé[46].

Enfin la magie, soit qu'elle ait été, dès le principe, essentiellement anti-religieuse, soit qu'elle soit issue de la Religion, contribue à corrompre l'idée de Dieu. Dans le premier cas, elle est une tentative avérée « de se procurer accès, même contre la volonté de Dieu, jusqu'aux forces secrètes de la nature[47]. » Dans le second cas, « il suffisait que les paroles et les actes religieux, spécialement les formules de prières et de rites se trouvassent peu à peu vidés de leur contenu et coupés de leur vivante relation à l'Etre suprême, et que finalement les pures formules matérielles ou les simples rites extérieurs prétendissent opérer par eux-mêmes l'effet désiré[48]. »

Cet ensemble de déviations est présenté, par Andrew Lang, dans une page pittoresque et de vive allure : « Un créateur moral, qui n'a pas besoin de dons, est insensible au plaisir comme à la douleur ; il n'aidera aucun homme livré aux enchantements magiques, ou qui dans sa méchanceté veut produire des maladies par la magie. Il ne favorisera aucun homme plus que son prochain, ni une tribu plus que ses ennemis, en récompense d'un sacrifice qu'il n'agrée pas, ou parce qu'il serait forcé par un enchantement qui ne peut avoir prise sur sa toute-puissance. Des esprits, au contraire, et des dieux-esprits qui ont besoin de nourriture et de sang, qui craignent le pouvoir magique, sont une société corrompue, mais utile à l'homme. Eu égard à la nature humaine, il était sûr d'avance que l'on courrait à ces esprits pratiques et utiles, à ces dieux-esprits qu'on pouvait mettre dans sa besace ou dans sa poche à médecine. Il était sûr

45. Schmidt-Lemonnyer, *La Révélation*, p. 331.
46. Hottentots, cf. Schmidt, *Origines...*, p. 95 : — Algonquins, *ibid.*, p. 102 ; — Daramulun, *ibid.*, pp. 229-230.
47. Schmidt-Lemonnyer, *La Révélation.*, p. 332.
48. *Ibid.*, p. 333.

que pour eux on négligerait d'abord l'idée de créateur, et que l'on considérait ensuite celui-ci comme le chef de cette canaille d'esprits et de dieux... C'est précisément ce qui est arrivé [49]. »

Voilà pour l'animisme. Et pourtant, l'influence des mythologies astrales a été beaucoup plus désastreuse. Les astres, et en particulier, le soleil et la lune, sont « des objets qui apparaissent, de façon absolument identique, sur de vastes étendues de territoire à tous les peuples qui y habitent. Il est clair que dès que l'attention respectueuse qu'on leur accordait eut commencé de revêtir un caractère religieux, des conceptions et des formes cultuelles semblables apparurent du même coup, qui intéressaient également toute une vaste région et ses nombreux habitants. Par ce côté déjà, ce mouvement d'idées s'adapte plus

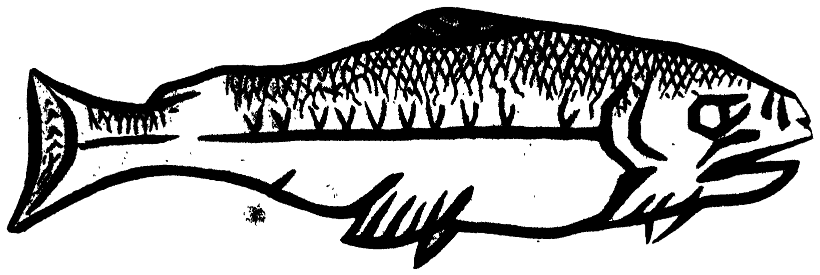


Fig. 210. — L'UN DES POISSONS DU BATON DE LORTHET, agrandi. PIETTE, *ibid.*

facilement et plus étroitement au culte de l'Etre suprême [50]. » Mais justement parce qu'il s'y adapte, le culte des astres est plus apte qu'aucun autre, à dénaturer l'idée de Dieu. En fait, l'Etre suprême est déjà conçu par plusieurs peuples très primitifs, comme un Dieu du Ciel. Pirmeheeal (sud-est Australien), est un homme gigantesque qui vit au-dessus des nuages. Bunjil habite au-dessus du ciel. L'arc-en-ciel est son fils. Daramulun vit au ciel : le tonnerre est sa voix. Baiamé a été vu au ciel par un sorcier sous l'aspect d'un vieillard à haute stature et à longue barbe. Il était assis, les jambes croisées ; deux grands cristaux de quartz, partant de ses épaules, s'élevaient vers le ciel, au-dessus de lui, etc [51]. Mais cette localisation de l'Etre

49. LANG. *The Making of Religion*, 1re édition, pp. 281-282 ; 2e édit. pp. 257-258.

50. SCHMIDT-LEMONNYER, *La Révélation...*, p. 335.

51. Pirmeheal, cf. SCHMIDT, *Origine*, p. 82 ; — Bunjil, *id.*, *ibid* ; — Daramulun, *ibid.*, p. 83 ; — Baiamé, *id.*, *ibid.*

suprême ne porte pas encore une grave atteinte à ses attributs.

Il en va tout différemment des mythologies lunaires et solaires. « La « lune obscure », c'est-à-dire la lune décroissante, de la pleine lune à la nouvelle lune, « devient » de façon plus ou moins exclusive le symbole de l'homme mortel. Et comme primitivement l'on croyait que l'homme avait été créé par l'Etre suprême, par l'antique Dieu du ciel, à la période de la « lune brillante », c'est-à-dire à la période de la lune croissante, on en vint peu à peu à combiner et à identifier l'Etre suprême lui-même avec la lune brillante[52] ». « Quant à l'entrée de la mythologie solaire dans la sphère proprement religieuse, elle semble s'être souvent effectuée dans une étroite dépendance de ce fait qu'à l'époque où l'on croyait en un pur Etre suprême, le soleil était souvent regardé comme un œil ou comme sa demeure. On en vint par cette voie à identifier l'Etre suprême avec le soleil[53]. » D'après un autre thème, franchement hostile à l'idee de Dieu, « le soleil apparaît en premier lieu comme le grand dispensateur de la fertilité et ensuite de la croissance, de la fécondité sous toutes ses formes[54]. »

Restent les vicissitudes de la politique. Les peuples victorieux asservissent à leurs propres divinités les divinités des peuples vaincus. Puis, la chose publique prospérant de plus en plus par des conquêtes répétées, on éprouve le besoin d'ordonner la multitude sans cesse accrue des personnalités divines. Dans ce laborieux travail d'unification, tantôt la notion de l'Etre suprême ne se conserve plus qu'à l'état de vestige, tantôt elle est résorbée, tantôt elle est complètement oubliée. L'intervention de ce facteur politique n'est pas absente chez les Primitifs. Détail curieux et suggestif, en Australie, on constate une tendance formelle à éviter en ce cas toute dualité ou pluralité. Même pour deux races ennemies, il n'y a qu'un seul Etre suprême qui les a créées et les gouverne sous un seul sceptre[55].

⁂

Ce bref exposé intéresse grandement le sujet qui nous occupe. Si vraiment les causes qui ont entraîné la dégénérescence de

52. SCHMIDT-LEMONNYER, *La Révélation...*, p. 339.
53. *Id. ibid.*, p. 342.
54. *Id. ibid.*, p. 344.
55. Ce fait est mis en lumière par SCHMIDT, *Origine...*, pp. 240-241.

l'idée de Dieu sont bien celles que nous venons de définir d'après les consciencieuses analyses du P. Schmidt, il ne nous est pas tout à fait interdit d'entrevoir l'état du concept de Dieu à l'époque où l'Europe occidentale était peuplée par les chasseurs du Renne.

De ces causes, il en est dont nous ne pourrons jamais supputer l'action. Nous ignorons, par exemple, l'histoire des relations, hostiles ou amicales, que les tribus quaternaires entretinrent entre elles. L'unité de l'art, les voyages de certains groupes d'objets prouvent que les campements se connaissaient et que l'on se livrait à des échanges pacifiques. Cette bonne harmonie fut-elle troublée par des rivalités, par des guerres sanglantes?

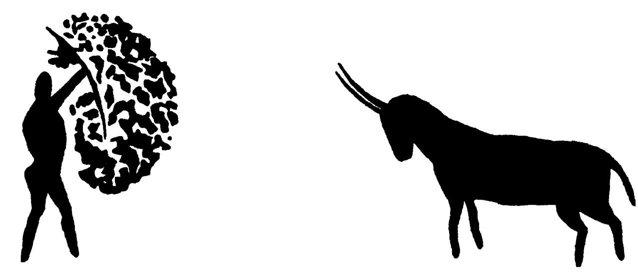


Fig. 211. — CHASSE A L'ELAN CHEZ LES BUSHMEN. Le chasseur, dissimulé derrière une touffe de feuillage qu'il porte devant lui, s'approche de la bête. Fresque peinte en rouge par les Bushmen. — Cf. *Altamira*, p. 182.

Y eut-il des luttes pour la possession des territoires de chasse? Cela est fort probable. Une juste défiance contre le roman de la Préhistoire nous interdit de nous prononcer sur les conséquences qui purent résulter de ces querelles, au point de vue religieux. Du reste, l'exemple des Australiens, qui même victorieux de leurs congénères, gardent précieusement l'unité de leur dieu, nous invite à la discrétion.

Par contre, il y a des causes dont le jeu est vérifiable. S'il y avait eu, à l'époque quaternaire, des cultes astraux, cultes solaires ou lunaires, nous le saurions sans doute par l'archéologie. Or, là-dessus, le silence, jusqu'à ce jour est complet. Nulle part l'image de la lune ou du soleil n'apparaît d'une façon indiscutable. On a bien çà et là, sur les parois des grottes, identifié de petits cercles munis de rayons divergents [56] : on a dé-

56. Par exemple, à Altamira et à la Pasiega. Cf. *supra*. *fig* 68, p. 117); Cf. également *la Pasiega*, *op. cit.*, *fig.* 18, p. 51.

couvert aussi quelques disques ornés de lignes étoilées [57] ; l'interprétation de ces rares pièces demeure incertaine. Et ce n'est point assez pour construire tout un système de mythologie astrale. Or nous avons vu combien ces cultes naturistes auraient été funestes à l'idée de Dieu.

S'il est exact, comme nous l'avons suggéré naguère, que l'époque paléolithique n'a pas connu non plus le culte des morts et des ancêtres, l'influence de cette cause perturbatrice se trouve également écartée.

D'autre part, nous avons cru pouvoir établir qu'à l'âge du Renne, le totémisme formel n'existe pas. L'absence de mythes solaires, intimement liés, nous apprend encore le P. Schmidt, aux phénomènes totémiques, confirme, une fois de plus notre hypothèse. Si l'on tient absolument à parler de totémisme au quaternaire — et, nous le répétons cette confusion de termes nous paraît dangereuse, — on dira qu'en ce temps-là, les premiers indices de cette forme cultuelle, s'annoncent par les pratiques religieuses et magiques dont les animaux sont l'objet. Mais ce sont là de simples signes avant-coureurs. Ils ne trahissent pas encore l'avènement d'un système que l'état de certaines sociétés primitives actuelles permet de caractériser avec une rigueur scientifique suffisante.

En somme, et si l'on est soucieux d'écarter les équivoques, on reconnaîtra franchement qu'à l'Age du Renne deux éléments apparaissent qui ont pu altérer l'idée de Dieu : l'animisme et la magie. Nos troglodytes étaient animistes. S'ils ne l'avaient pas été, ils n'auraient pas voué un culte religieux aux esprits des animaux. Ils s'adonnaient à la magie. Les témoignages ethnographiques, superposés aux données archéologiques sont trop clairs pour qu'on puisse les éluder.

Mais il faudrait savoir si ces deux éléments signifient à l'idée de Dieu son arrêt de mort. Or l'ethnographie nous autorise encore à répondre non. Ni l'animisme, ni la magie ne sont incompatibles avec la foi en l'Etre suprême, ni même avec certains rites dont cet être continue d'être entouré, en dépit des frondaisons superstitieuses qui menacent d'engloutir les croyances primitives. Les traces de ce culte sont plutôt rares. Elles existent. Pour ne citer qu'un seul exemple, chez les Euahlayis (Australie centrale), « aux cérémonies d'initiation, le plus ancien des sor-

57. Exemple : *Laugerie-Basse*, cf. S. Reinach, *Répertoire...*, p. 118.

ciers récite avec ferveur et la face tournée vers l'orient une prière à Byamee, pour qu'il daigne accorder une longue vie aux noirs, puisqu'ils ont fidèlement gardé sa loi. On récite une prière sur la tombe pour l'âme du défunt, afin que Baiamé le recoive dans le bullimah (le ciel), puisqu'il a observé les lois de la boorah ; on dit aussi que Baiamé envoie la pluie à la prière d'un orphelin, et une vieille femme raconte qu'elle avait envoyé son esprit tutélaire à Baiamé avec le même prière et que celui-ci l'avait exaucée aussitôt[58]. » En tout cas, la pensée de



Fig. 212. — CHASSE A L'AUTRICHE CHEZ LES BUSHMEN. A gauche, un indigène, déguisé en autruche et armé de son arc, s'approche du troupeau interrogateur. Fresque polychrome peinte par les Bushmen. Cf. *Altamira*, p. 185.

ce Dieu que souvent l'on néglige parce qu'il est trop haut, trop loin, trop universel, coexiste avec un état animiste ou magiste très nettement caractérisé. Ainsi les Bantous, qui croient à la vertu des amulettes, des charmes, des talismans, et pratiquent l'envoûtement, gardent de Dieu un sentiment très pur[59]. On en peut dire autant de la plupart des tribus australiennes du Sud-Est.

Ainsi l'homme quaternaire, tout animiste et magiste qu'il fût, a pu garder le souvenir fidèle de Dieu. Et lorsqu'on a pesé, mûri, comparé les raisons capables d'éclairer le débat, on est

58. SCHMIDT, *Origine...*, p. 117.
59. Mgr LE ROY, *op. cit.*, p. 182.

en droit de conclure qu'au temps des glaciers, la décadence religieuse était peut-être moins prononcée qu'elle ne l'est parmi nombre de peuplades de Primitifs actuels. Le germe morbide était semé. Il n'avait pas encore donné tous ses fruits. Le totémisme, la mythologie astrale, le culte des morts et des ancêtres n'avaient pas encore surgi à l'horizon de cette humanité plus saine, plus vigoureuse que l'humanité sauvage d'aujourd'hui. Et si l'on réunissait, dans un seul chœur, les voix de tous les Primitifs du présent et du passé, celle de l'homme préhistorique monterait, sans doute, plus puissante et plus pure vers le Dieu créateur.

Voyons, pour terminer, les conséquences qu'implique cette solution du problème monothéiste aux temps pléistocènes.

III

Au cours de nos pérégrinations à travers les stations paléolithiques, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de nous demander quelles pouvaient bien être les idées morales de nos troglodytes. Connaissaient-ils les lois fondamentales du droit naturel. Vivaient-ils au contraire, en marge de ces lois dont l'homme ne peut s'affranchir sans renier sa nature d'être raisonnable et se ravaler au niveau des bêtes ? Le rapport étroit qui, de tout temps, a uni la vie morale à la vie religieuse, rendrait fort précaire toute investigation en ce sens, s'il était avéré que les Paléolithiques n'avaient pas eu d'idées religieuses en-dehors de celles que nous avons pu reconstituer à l'aide de l'archéologie.

Assurément les préceptes de la morale naturelle s'impriment si profondément dans la conscience humaine que, même où l'idée de Dieu s'estompe et s'efface, ils demeurent encore à l'état de vestiges et de tendances innées. Mais il n'est pas moins certain que du jour où la foi en Dieu disparaît, la vie morale, à son tour, rompt ses digues et subit les plus graves atteintes. Il y a là un inconvénient majeur auquel les théories animistes et sociologiques ne peuvent se soustraire. Dans l'hypothèse animiste, « il est bien clair que les esprits des ancêtres, dont le culte provient principalement de la peur des fantômes et les esprits de la nature, qu'on vénère à cause de leur influence utile

ou pernicieuse, n'ont rien à faire avec la morale[60] ». Dans l'hypothèse sociologique, il est tout aussi évident que la morale devient chose essentiellement relative, parce qu'elle est exclusivement une fonction de la société, vouée dès lors à suivre la marche progressive ou régressive de la mentalité collective.

Cette conséquence, les systèmes évolutionnistes l'envisagent



Fig. 213-216. — Masques des Indiens de l'Amérique : Corbeau, loup, renne. Cf. *Altamira*, pl. XXXII.

avec sérénité. Ils prétendent même l'appuyer sur des faits positifs. Que n'a-t-on pas dit ou écrit de l'immoralité foncière des sauvages, et de leur indifférence monstrueuse à l'égard des lois les plus sacrées de la morale universelle, individuelle et sociale !

Or, il se trouve que cette base soi-disant ethnographique est à son tour ébranlée par une étude plus consciencieuse des populations de culture inférieure. Jadis, il était de mode d'affirmer que, chez les sauvages, la promiscuité la plus révoltante avait

60. Schmidt, *Origine...*, p. 105.

précédé la stabilisation de la famille autour du principe monogamique. On doit reconnaître aujourd'hui que les peuplades les plus primitives pratiquent presque toutes la monogamie. Andamanais, Semangs de Malacca, Négrilles d'Afrique, Veddas de Ceylan, Toalas de Célèbes, sont venus déposer que la priorité chronologique n'appartenait pas au mariage par groupes, mais au mariage par couples [61].

Avec la même assurance on prétendait que les sauvages étaient fort étrangers aux sentiments d'humanité et de justice. Il n'en est rien. En Australie, la maman Euahlayi berce son petit au rythme d'une mélopée dont voici la traduction. Pour inspirer à l'enfant une liberalité généreuse elle lui chante : « Donne-moi, baby ; donne à elle, baby ; donne à lui, baby ; donne à n'importe qui, baby ; donne à tous, baby ». Pour le remplir de bonté et d'honnêteté, elle chante : « Sois bon, ne vole pas, ne touche pas ce qui appartient à d'autres, laisse toute chose à sa place, sois bon [62]. »

La morale des Kurnaïs n'est pas moins élevée. Outre les préceptes relatifs au mariage, elle enjoint l'obéissance aux anciens de la tribu et le partage des biens avec les amis. Et ces commandements ne sont pas lettre morte. Miss Parker, Howitt et Brough-Smith le démontrent par de nombreux exemples. Même quand il est marié, le jeune australien doit transmettre la meilleure part des produits de sa chasse à ses parents et aux parents de sa femme. « Si, rapporte Howitt, chez les Wurrunjeris un homme devient si vieux qu'il ne peut plus marcher, son fils ou le frère de sa femme ou le mari de sa fille le portent de campement en campement... J'ai connu plusieurs cas de ce genre, y compris plusieurs cas chez les Kurnaïs, où des maris transportaient leurs femmes quand celles-ci étaient trop âgées ou trop malades pour pouvoir marcher. Chez les tribus des environs de Maryborough dans le Queensland, les gens étaient très bons envers des parents vieux ou malades et ils les portaient sur des brancards. Dans la tribu des Daleburas, une femme qui était estropiée depuis sa naissance fut portée à tour de rôle par les membres de sa tribu et ceci se fit jusqu'à sa mort, quand elle était âgée de plus de soixante ans. Une fois, plusieurs d'entre eux se précipitèrent dans une rivière grossie pour sauver une

61. SCHMIDT, *Origine*, pp. 132-136.
62. *Id.*, *ibid.*, p. 177.

vieille femme pour laquelle la mort aurait été un soulagement. Je connais aussi le cas d'une mère qui prenait soin de son enfant malade, refusa toute nourriture et fut inconsolable quand il mourut. Chez les Kulins, ceux qui ont eu du succès [à la chasse] partagent avec ceux qui n'en ont pas eu ; de manière que personne ne souffre de la disette pendant que d'autres ont quelque chose ; ce don n'est pas regardé comme une faveur mais comme un droit qu'on apporte à l'indigent et qu'on jette à ses pieds [63]. » Brough-Smith rapporte le trait suivant : « Un indigène avait volé à un autre du sucre. La législation de la tribu conférait à



Fig. 217-219. — (1) et (2), MASQUES DES INDIENS D'AMÉRIQUE. (3) HOMME MASQUÉ. Dessin gravé par les Bushmen. Cf. *Altamira*, p. 195.

ce dernier le droit d'administrer quelques coups de massue sur la tête du voleur. Il donna les coups, éclata en sanglots, baisa le voleur et se frappa lui-même plusieurs fois la tête avec la pointe de la massue [64]. »

Nous voilà loin du sauvage, brute féroce et insensible, et le P. Schmidt a bien raison de dire : « La morale que nous avons appris à connaître chez les Australiens du Sud-est a bien ses taches, mais elle ne manque pas non plus de traits beaux et aimables. Dans son ensemble, elle n'est pas essentiellement différente de celle qui dans le monde entier produit des hommes bons et qui a trouvé sa perfection et son apogée dans le christianisme. Il est donc superflu de parler d'une morale spéciale aux Australiens du Sud [65]. »

63. HOWITT, *op. cit.*, pp. 766-768 ; cf. SCHMIDT, *Origine*, pp. 178-179.
64. Cité par SCHMIDT, *Origine...*, pp. 179-180.
65. *Id.*, *ibid.*, p. 183.

Or ce qui confère aux faits que l'on vient de rapporter une importance capitale c'est que, toujours, on saisit le lien qui rattache les préceptes de cette morale, exactement conforme à la morale de tous les temps et de tous les pays, à l'idée de Dieu. Chez les Wurrunjeris les vieillards disent que *Bunjil* se réjouit beaucoup lorsqu'il voit que l'on pourvoit largement à la nourriture des anciens et des enfants[66]. Dans les mystères des Euahlayis, la bonté envers les vieillards et les faibles est enseignée comme un commandement de *Baiamé*[67]. Chez les Kurnaïs, les candidats à l'initiation apprennent les préceptes de *Mungan-ngaua* dont nous avons parlé tout-à-l'heure[68]. C'est aussi dans les mystères que les jeunes Kamilarois sont instruits des règles qui concernent la nourriture, le soulagement des vieillards et des infirmes et des devoirs qu'ils ont à remplir envers les familles nombreuses[69]. Enfin, chez les nègres Yao, on dit d'un homme égoïste qu'il n'a pas été initié aux mystère[70]. D'ailleurs, il faudrait ici ajouter tout ce que nous avons appris du caractère que revêt l'Etre suprême aux yeux des Primitifs. Dieu n'est pas seulement Créateur : il surveille et rétribue les actes des hommes, et c'est pourquoi « dans l'immense majorité des cas, les lois ethniques sont référées formellement à l'Etre suprême[71]. »

Ainsi la morale sauvage n'est pas un produit de l'animisme ni de l'âme collective de la tribu : son principe n'est pas sur la terre mais au ciel où réside l'Etre qui a promulgué les lois et se réserve de châtier les transgresseurs.

Si donc l'archéologie préhistorique ne nous apprend rien de la morale des peuplades de l'Age du Renne, nous n'avons pas le droit d'arguer de son silence pour refuser à ces chasseurs lointains d'avoir connu et pratiqué les lois qui régissent à la fois leurs congénères d'aujourd'hui et les nations civilisées. Et puisque nous sommes autorisés à leur attribuer l'idée de Dieu, il faut être logique jusqu'au bout : aux temps pléistocènes, la vie morale, même si son intégrité avait été battue en brèche par des idées et des coutumes moins nobles, se rattachait à la source

66. SCHMIDT, *Origine*, p. 178.
67. *Id.*, *ibid.*
68. *Id.*, *ibid.*, p. 177.
69. *Id.*, *ibid.*, p. 179, n° 1.
70. *Id.*, *ibid.*, p. 105.
71. *Id.*, *ibid.*, p. 180, n° 1.

éternelle de toute obligation et de toute sanction : Dieu inaccessible aux vaines superstitions des hommes.

Assurément de telles inductions changent un peu le point de vue sous lequel on a accoutumé d'envisager les Primitifs en général et les Primitifs de la Préhistoire en particulier. Nous estimerions avoir trahi la vérité, si nous n'avions pas complété notre étude sur la religion paléolithique par ces renseignements assez nouveaux, mais que la science, mieux avertie, ne saurait désormais ignorer.

CHAPITRE DIXIÈME.

Extension des coutumes religieuses de l'Age quaternaire.

SOMMAIRE :

Les conclusions précédemment acquises ne sont applicables qu'à une aire géographique relativement restreinte. — Le sont-elles à l'universalité du monde paléolithique ?

I. — L'UNIFORMITÉ DES COUTUMES RELIGIEUSES, A L'ÉPOQUE QUATERNAIRE DEMEURE PROBLÉMATIQUE. — *La carte du monde paléolithique. — Insuffisance relative du critérium typologique. — Nécessité de recourir aux critériums habituels : la géologie et la paléontologie. — Difficultés que présente, en dehors de l'Europe, l'emploi de ces deux normes.*

Le paléolithique dans l'Afrique du nord ; — en Egypte ; — en Afrique australe ; — en Palestine et en Syrie ; — à Ceylan et à Sumatra ; — en Australie et en Tasmanie ; — en Amérique. — Résultats de l'enquête. — Ils ne nous apprennent rien sur les idées religieuses des peuplades quaternaires étrangères à l'Europe.

Les vieilles gravures ou peintures rupestres ne sont pas davantage utilisables. — Dans l'Afrique du nord les plus anciennes semblent appartenir au néolithique. — Dans l'Afrique australe, les plus vieux dessins exécutés par les Bushmen ne remonteraient pas au delà de quatre cents ans. — En Australie, on ne peut évaluer l'antiquité des images rupestres.

II. DANS QUELLE DIRECTION SE SONT FAITES LES MIGRATIONS QUATERNAIRES. — *Le foyer de l'art paraît être en Europe occidentale. — Mais l'expansion des peuples semble s'être produite d'Orient en Occident.*

Indications fournies par les fouilles de Grimaldi. — A Grimaldi, le moustérien est contemporain d'une faune chaude ; — la race de Cro-Magnon y est plus ancienne que sur les bords de la Vézère ; — l'aurignacien y est moins récent que partout ailleurs en Europe occidentale. — D'où venaient les tribus qui ont peuplé la Gaule ? — Relations de l'Italie avec l'Afrique, à l'époque quaternaire. — Un pont existe alors entre la Tunisie et la Sicile. — Possibilité d'une migration africaine en Europe par l'Italie. — La migration africaine paraît plutôt venir de l'Orient. Le Cassis rufa *de la grotte du Prince. — Mirage oriental et mirage occidental.*

Conclusion générale de ce travail. Le peu que nous savons de la religion à l'époque quaternaire. — L'homme paléolithique était religieux. — Il a eu la notion de l'Etre suprême. — Il pratiqua le culte des animaux. — Il crut à la survivance. — Ces idées, souvent disparates, ne forment pas un système lié.

Notre étude sur la religion de l'Age quaternaire serait terminée s'il ne restait à résoudre une dernière et inéluctable question. On a pu remarquer, en effet, que la base des enquêtes antérieures était, au point de vue géographique, plutôt restreinte. Elle ne dépassait pas une aire comprise entre l'Es-

pagne et l'Autriche, d'une part, l'Angleterre et les rivages français de la Méditerranée, d'autre part. A l'intérieur même de ce domaine, nous avons emprunté la plupart de nos documents aux stations de l'Europe occidentale : l'Espagne, la France, la Belgique et la Suisse. Les inductions peuvent être valables pour l'ensemble de ces pays. Le sont-elles pour l'universalité du monde paléolithique ?

C'est à cette question que nous voudrions répondre, avant de clore ce travail. Il est d'ailleurs facile de formuler à ce sujet le verdict actuel de la science. En réalité, nous allons brièvement le démontrer, il est absolument impossible de décider si les croyances et les coutumes religieuses, professées ou pratiquées par les troglodytes de l'Europe pléistocène, ont été celles des peuplades disséminées, à la même époque, à travers les autres contrées de la terre. Cette conclusion négative est assurément peu encourageante. Elle vaut la peine d'être établie. Elle fait, une fois de plus, toucher du doigt notre indigence, et, par cela seul, invite à nous mettre en garde contre les généralisations prématurées.

I

Nous venons de faire allusion à un « monde » paléolithique, dépassant les frontières de l'Europe occidentale et centrale (fig. 240, p. 400). Serait-il donc vrai que, dès les temps géologiques, l'humanité eût déjà envahi une grande partie de notre globe ? S'il en était ainsi, quelle impressionnante antiquité ne conviendrait-il pas d'attribuer à notre race ? Le peuplement des continents n'a pu s'accomplir en quelques années, ni même en quelques siècles. Nous en tombons d'accord. Ajoutons cependant que la dispersion des peuples, si vaste qu'on la suppose, ne saurait ébranler le système de chronologie raisonnable que nous adoptions au début de nos recherches. Le temps nécessaire au déplacement des tribus nomades n'échappe pas à tout contrôle. De nos jours encore, certains groupes de Primitifs chasseurs franchissent, en l'espace de quelques mois, des distances de quatre et six cents kilomètres [1].

1. Le P. TRILLES (*Totémisme chez les Fân*) cite quelques exemples de la rapidité avec laquelle les clans se transportent et s'établissent à des

Cela dit, essayons de dresser, en quelques traits, la carte du Paléolithique, et surtout de déterminer le degré de créance qu'il convient de lui accorder.

De prime abord, l'entreprise paraît toute simple. Les fouilles pratiquées dans le sol de nos pays européens ont permis une classification des instruments, et cette classification, on doit le reconnaître, s'applique à la presque totalité des stations explorées. Elle comporte une série de types, nettement caractérisés. Nous avons appris à discerner, par exemple, un outil chelléen, moustérien, magdalénien. Chacun de ces types correspond à une phase de l'âge quaternaire. Si donc l'on découvre, en Afrique ou en Asie, des instruments dont la forme

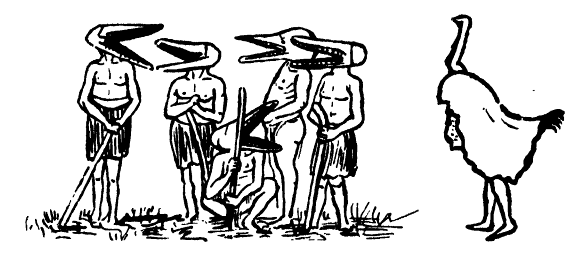


Fig. 220-221. — MASQUES DES AUSTRALIENS DE QUEENSLAND. (Cf. *Altamira*, p. 225.)

rappelle à s'y méprendre les pièces européennes, il sera légitime d'admettre que, là aussi, l'homme paléolithique a vécu et que, d'après l'aspect de son outillage, il fut contemporain de telle ou telle phase de l'évolution industrielle en nos contrées.

Si l'on classait, d'après ce principe de similitude, dans les galeries d'un musée unique, les objets recueillis, presque tous les pays du monde seraient représentés dans l'une ou l'autre série. Il y a des silex paléolithiques dans l'Espagne méridionale et en Italie. Il y en a au Maroc, en Algérie, en Tunisie, au Sahara, dans la vallée du Nil et jusque dans l'Afrique australe. Il y en a en Palestine et en Syrie ; à Ceylan, à Suma-

distances très longues de leur point de départ. Ainsi (p. 123), « le village des Abé, sur la rivière Tsini, à quelque vingt kilomètres de Libreville, avait été conduit par son chef actuel, lors de sa jeunesse, depuis les sources de l'Aîna jusqu'à l'emplacement actuel, à 500 kilomètres environ du lieu d'origine ».

tra ; il y en a en Australie et le sol de l'Amérique du nord en est jonché. Si bien qu'après avoir procédé à ce premier et superficiel inventaire, nous devrions déjà admettre que l'homme quaternaire, entre le chelléen et le magdalénien, avait fait le tour du monde.

Observons toutefois que ce critérium morphologiques se révèle tout à fait insuffisant à dirimer un problème aussi complexe que celui-là. Qu'il y ait entre deux séries de silex découvertes, l'une dans les alluvions de la Somme, l'autre sur les bords d'un fleuve américain, des affinités indéniables, s'en suit-il que ces deux séries doivent être strictement datées de la même époque? Point du tout. Aurait-on même écarté l'hypothèse, d'ailleurs soutenable en certains cas, d'une coïncidence fortuite attribuable à l'identité des besoins et des buts qui ont conduit à la confection d'un même type d'outil, il faudrait encore démontrer que la série américaine n'a pas été confectionnée à une époque antérieure ou postérieure à la série européenne. Bref la ressemblance des formes peut créer une présomption en faveur de la contemporanéité des pièces: elle ne donne pas, elle ne peut pas donner toute seule la certitude.

Il y a donc lieu de recourir à un autre critérium. Or ce critérium décisif, c'est la géologie, avec son auxiliaire inséparable, la paléontologie. Aussi longtemps qu'un instrument n'aura pas été daté, d'une manière incontestable, par le terrain où il fut enseveli et par la faune qui l'accompagne, son âge restera douteux, et l'archéologie n'en pourra faire usage qu'avec beaucoup de prudence et de circonspection. Nous retrouvons ici les idées directrices qui ont servi à démontrer l'existence de l'homme quaternaire. Ces idées ont une portée universelle. Qu'il s'agisse de l'Europe, de l'Amérique et de l'Océanie, elles dominent la discussion. Elles assignent aux trouvailles leur valeur scientifique.

Or, il faut avouer qu'en nombre de circonstances, ce critérium géologique et paléontologique ne fonctionne pas ou fonctionne mal, soit parce que les pays auxquels on l'applique ne furent pas directement soumis à l'influence des phénomènes glaciaires, soit parce que les faunes exotiques ne concordent pas avec les faunes de l'Europe pléistocène. Les cas sont rares où l'on peut se prononcer, sans courir le risque d'erreur, sur l'âge des instruments. Et voilà pourquoi la carte du monde paléolithique ressemble et ressemblera longtemps encore à ces

vieilles mappemondes où les contrées inconnues étaient figurées par de larges espaces blancs, semés d'indications hypothétiques.

Voici d'abord l'immense continent africain[2]. Par le nord il



Fig. 222-228. — TÊTES ANTHROPOÏDES. (1), *Font-de-Gaume* (Cf. *Font-de-Gaume*, p. 130). (2 à 7), *Combarelles* (Cf. *Congrès de Monaco*, T. I, pp. 412-414).

se tient aux confins de l'Europe. Tout porte à croire que le contre-coup des glaciations scandinaves, alpestres et pyrénéennes, s'est fait sentir au Maroc, en Algérie et en Tunisie. Le refroidissement qui annonça la dernière période glaciaire (würmien), a dû entraîner dans ces contrées certaines transformations de climat et de faunes. Mais il est difficile, pour ne

2. Une vue d'ensemble du Paléolithique dans l'Afrique du Nord a été tracée par M. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, pp. 177 à 215. Paris, 1913.

pas dire impossible, de mesurer l'amplitude de ces variations climatériques qui peuvent avoir été fort minimes. En fait, d'après M. Boule, « les animaux actuels ressemblent tellement à leurs prédécesseurs quaternaires, que l'étude stratigraphique et chronologique des formations géologiques pléistocènes de l'Algérie rencontre de sérieuses difficultés[3]. »

Une autre lacune fâcheuse accroît encore le désarroi. Le plus souvent les instruments n'ont pas été ensevelis dans des couches de terrains stratifiées. Ils gisent à fleur de terre et ne sont associés à aucun ossement d'animaux[4]. Outils chelléens, acheuléens, moustériens sont mélangés, pêle-mêle, à ce point que l'on peut se demander s'ils n'ont pas été utilisés indifféremment dans le même temps. Seuls les outils moustériens se révèlent assez autonomes pour légitimer une coupure[5]. Dans les stations où les observations stratigraphiques sont permises, ils se superposent au chelléen et à l'acheuléen[6]. Quant aux séries du paléolithique supérieur, ou âge du renne, elles ne correspondent pas adéquatement aux séries européennes[7]. Le gétulien de M. Pallary, ou capsien inférieur, se rapproche de notre aurignacien. L'ibéro-maurusien, ou capsien supérieur, se rapproche de notre magdalénien[8]. Ces analogies ne sont pas fortuites sans doute. Mais en somme ce n'est que par approximation que l'on parvient à établir un synchronisme entre le développement industriel de l'Europe et celui de l'Afrique du Nord. Tout ce que l'on peut avancer, c'est que cette partie du

3. M. Boule, *Les Mammifères quaternaires de l'Algérie, d'après les travaux de Pomel. Anthropologie*, t. x, pp. 563 et *suiv.* Voir, en particulier, p. 571.

4. Il y a quelques exceptions ; Ternifine (à l'est de Mascara) ; Lac Karar (au nord de Tlemcen ; Aboukir (sud-est de Mostaganem). Cf. Gsell, *op. cit.*, pp. 178-179.

5. « Dans quelques grottes de l'Algérie, des instruments moustériens apparaissent avec une faune quaternaire, et d'ordinaire au-dessous de couches renfermant une industrie néolithique. D'autre part, l'absence d'outils chelléens et acheuléens permet de croire qu'elles sont postérieures à celles dont nous avons parlé précédemment », (c'est-à-dire celles qui contiennent des outils du type cheliéen et acheuléen), Gsell, *ibid.*, p. 184.

6. Maurice Reygasse, *Etudes de Palethnologie Maghrébine, Anthropologie*, t. XXVII, p. 356.

7. *Id.*, *ibid.*, pp. 351-352.

8. Gsell, *op. cit.*, pp. 186-189.

continent noir fut habitée à un moment de l'époque quaternaire. Et il semble bien que la principale raison d'en convenir est, d'une part, le voisinage de ces pays avec l'Europe et, d'autre part, l'innombrable quantité d'outils semblables aux outils de nos gisements. La faune fournit quelques indications



Fig. 229-237. — TÊTES ANTHROPOÏDES. (8), (9), (10), (11), (14), (15), *Combarelles* (Cf. *ibid. ut supra*). — (12), (13), (16), Marsoulas, (Cf. *Anthropologie*, T. XVI, p. 437).

utiles. Parfois aussi la stratigraphie intervient. Tous ces indices, en se complétant les uns par les autres, équivalent à une forte probabilité.

Les mêmes remarques s'appliquent au paléolithique égyptien. M. Flinders Petrie qui, après M. J. de Morgan, l'a minutieusement étudié, résume son opinion en quelques mots. Au point de vue géologique, les grandes oscillations du sol de l'Egypte seraient en relation avec celles de Gibraltar, et par

conséquent, avec les périodes glaciaires du nord de l'Europe. D'où il suit que les silex taillés de la vallée du Nil seraient bien de l'âge quaternaire. Mais moins encore qu'en Algérie et en Tunisie, le parallélisme ne saurait être établi avec l'Europe, au point de vue de l'évolution industrielle. Ainsi les formes aurignaciennes auraient persisté jusqu'à l'aurore de la civilisation historique, avec les formes magdaléniennes. Les types solutréens du Fayoum seraient mélangés avec des types néolithiques. Le moustérien, disséminé un peu partout, résisterait à toute tentative de le dater. Enfin les formes chelléennes et acheuléennes seraient identiques aux formes européennes correspondantes [9].

Quant à l'Afrique australe, les découvertes qu'on y a faites ne sont pas de celles qui forcent l'adhésion du monde savant. On a trouvé à Faal-River (Transvaal), une dent de mastodonte associée à des pierres taillées et fort usées. Mais rien ne prouve que le mastodonte, en Afrique australe, n'a pas survécu longtemps après la disparition de ses congénères de l'époque pliocène en Europe [10]. Et comment saurons-nous le moment où il s'éteignit au Transvaal? D'autres instruments, du type de Saint-Acheul ou du Moustier, se sont rencontrés dans des couches de graviers aux environs de Prétoria [11]. L'absence de faune et

9. Cf. *Anthropologie*, t. XXVI, pp. 189-190.

10. Cette observation est de M. Boule, *ibid.*, t. XXI, pp. 248-249. Elle s'appliquerait sans doute à la découverte signalée par M. Peringuey, (*ibid.*, t. XXIV, p. 594), d'outils « paléolithiques », en contact avec les restes de deux antilopes d'espèces éteintes.

11. E. R. Collins et R. A. Smith, *Stone implements from South Africa gravels. Journ. of the Royal Anthrop. Institute*, vol. XLV, 1915, pp. 79-92. « C'est dans le gravier même, parfois à sa base, à son contact avec le calcaire sous-jacent, que beaucoup d'instruments en pierre ont été recueillis... Dans cette région, des instruments dits néolithiques se rencontrent à la surface du sol ; ils sont particulièrement abondants, au Transvaal, à l'ouest de Pretoria » (Cf. *Anthrop.* t. XXVIII, p. 452). La trouvaille de silex de type paléolithique *in situ* est en effet fort remarquable. Mais on peut lui appliquer ce que le Dr L. Laloy disait déjà, en 1910, d'une autre trouvaille, également *in situ*, dans la même région (H. Obermaier, *Ein « in situ » gefundener Faustkeil aus Natal. Anthropos.*, 1909, p. 972) : « Il est fort possible que dans les régions où l'âge de la pierre a duré jusque dans l'ère moderne, le coup-de-poing ait continué à être utilisé jusqu'à une époque beaucoup plus récente », (*Anthropologie*, t. XXI, p. 541).

la difficulté de vérifier l'âge des formations géologiques superficielles de l'Afrique du Sud ne donnent pas à cette trouvaille une valeur décisive. L'exhumation d'un homme fossile à Boskop (Transvaal), n'est guère plus probante[12]. Ces débris sont très vieux. Il n'est pas possible de les dater avec précision.

De l'Afrique, passons à l'Asie. Sur les bords orientaux du grand lac méditerranéen, en Palestine, en Phénicie, dans la Syrie du nord, les pierres taillées abondent[13]. Ici le terrain est plus ferme. Nous connaissons, dans leur ensemble, les phénomènes géologiques qui ont façonné le relief du sol. Depuis le pliocène, trois périodes pluvio-glaciaires semblent s'être succédé, corrélatives aux principales oscillations du bassin atlantique. Tout d'abord, les plaines actuelles de la Chéphélah et de Saron ont été immergées. Puis, la dépression au fond de laquelle le Jourdain coule aujourd'hui, s'est creusée, atteignant une profondeur de 300 mètres. Une seconde invasion des eaux a remonté, d'une centaine de mètres, le niveau de cette mer intérieure, ravinant la chaîne occidentale, déposant une haute terrasse formée des débris arrachés au plateau. Une

12. Sur l'homme fossile de Boskop, cf. *Anthropologie*, t. XXV, p. 595, t. XXVI, p. 492 ; t. XXVIII, pp. 189-190. D'après M. Péringuey (résumé par M. Boule), « la haute antiquité de cette pièce ne saurait être douteuse sans qu'il soit possible de préciser à quel degré. Il est extrêmement difficile d'établir des relations géologiques entre les dépôts superficiels de l'Afrique du Sud et ceux de l'Europe. Si l'on admet que Boskop et Cro-Magnon sont contemporains, chacun d'eux représente une évolution dans une direction différente et le crâne de Boskop est déjà nettement un ancêtre de l'Homme africain. Si l'on croit qu'ils ne sont pas contemporains, les deux types se ressemblent assez pour qu'on puisse admettre entre eux des relations directes, l'émigration ayant pu se faire soit d'Europe en Afrique du Sud, soit d'Afrique en Europe ».

13. Sur le paléolithique palestinien, on consultera, au double point de vue géologique et archéologique, l'excellente étude du P. Vincent, *O. P.* dans *Canaan d'après l'exploration récente*, ch. vi, pp. 361 et *suiv.* Depuis la publication de cet ouvrage qui résume les travaux antérieurs (principalement ceux du R. P. Germer-Durand, l'un des plus infatigables explorateurs du préhistorique en Palestine), plusieurs articles ont paru sur la même matière, notamment : Fr. Neophytus et P. Pallary, *La Phénicie préhistorique*, *Anthropologie*, t. XXV, pp. 1 et *suiv.* ; — C. Peabody, *Notes on prehistoric Palestine and Syria*, *American Anthropologist*, vol. XVII, n° 4, 1915); — Fr. Neophytus, *La Préhistoire en Syrie-Palestine*, *Anthropologie*, t. XXVIII, pp. 313 et *suiv.*

phase sèche survient, caractérisée par la recrudescence de l'activité des volcâns et des sources thermales. Une dernière période de pluies diluviennes provoque un abaissement général de la température. C'est alors que les terrains dominant la vallée du Jourdain, et la vallée elle-même, revêtent leur aspect définitif, tandis que les côtes méditerranéennes achèvent leurs contours. L'effondrement du sol, dans le bassin méridional de la mer Morte (Pentapole), se rattache à cet épisode ultime de l'histoire géologique palestinienne. D'autre part la faune ancienne, reconnue jusqu'à présent, se rapproche beaucoup de la faune quaternaire d'Europe. Il y a cependant des différences.



Fig. 238. — La danse du bison, chez les Mandans (Amérique du Nord), d'après Cattlin. Les chasseurs, déguisés en bisons, imitent les gestes de l'animal et sont visés par un indien, armé de son arc. (Cf. *Altamira*, pl. XXXII.)

L'Hyène manque, l'Eléphant, le Renne et l'Elan n'ont jamais été retrouvés. En revanche on a identifié les restes fossiles du Lion des cavernes, du Bubalus, de l'Hippopotame, du Rhinocéros à narines cloisonnées, du Bison, du Cerf élaphe, du Bouquetin, d'équidés et de bovidés. Il semble donc que le cadre soit suffisamment défini pour permettre le classement des pièces archéologiques.

Malheureusement, ici comme en Afrique, les gisements sont presque toujours en surface et ne fournissent pas les indications fauniques nécessaires. Il existe néanmoins quelques stations à ossements : grottes de Jaïtta, d'Antélias, du Nahr Ibrahim, brèches en plein air du Nahr-el-Kelb et d'Adloun. Partout ailleurs, il faut se contenter de comparer les formes syriennes avec les formes européennes. Comparaison instructive (*fig.* 241-

243, p. 403), puisque, nous dit le P. Vincent, « il n'est guère d'objets en Palestine qui ne puissent être substitués tout à fait strictement aux types correspondants de l'industrie Gauloise[14]. » Notons quelques divergences. Si, de même qu'en Algérie et en Egypte, l'harmonie existe aux premières phases (chelléenne, acheuléenne et moustérienne), elle n'est plus aussi accentuée aux phases du paléolithique supérieur. Le solutréen n'est pas représenté ; les types les plus caractéristiques de l'aurignacien et du magdalénien font défaut. « Une base sérieuse de classification manque donc jusqu'à présent, pour les derniers âges du paléolithique en Orient, et on comprend qu'une industrie trop restreinte et assez mêlée, laisse dans l'incertitude[15]. »

L'un des exemples les plus frappants de cette incertitude nous est fourni par la célèbre grotte d'Antélias, où furent trouvés les restes d'un squelette préhistorique. Le P. Zumoffen. l'auteur de la découverte, après avoir assigné la station au néolithique, l'a reportée depuis à l'aurignacien, tandis que M. Charles Peabody semble plutôt se prononcer pour le magdalénien[16]. Toutefois une conclusion importante ressort nettement de la masse des faits accumulés : l'Homme a vécu en Syrie et en Palestine aux temps préhistoriques.

Si nous nous enfonçons plus avant dans les profondeurs du continent asiatique, nous rencontrerons les gisements de l'Ile de Ceylan Les pièces qu'on y trouve présenteraient, d'une manière frappante, tous les caractères des petits et fins silex de l'époque magdalénienne. Il en serait de même des silex de Sumatra[17]. Ici et là, les étages paléolithiques plus anciens manquent absolument. Aucun certificat géologique et paléontologique n'accompagne ces vestiges.

Ni la Mongolie, ni la Mandchourie, ni la Corée, ni le Japon

14. P. VINCENT, *op. cit.*, p. 384.

15. Fr. NEOPHYTUS, *art. cit.*, *Anthrop.*, t. XXVIII, p. 336.

16. *Id.*, *ibid.*. p. 334. Cette dernière attribution semblerait légitimée par la découverte, dans la brèche d'Antélias, de deux harpons. L'auteur de ces deux trouvailles est M. Raoul DESRIBES, prof. à l'Université de Beyrouth. Les pièces sont figurées dans l'*Anthropologie*, t. XXV, p. 213. Autant qu'on en peut juger d'après la reproduction qui en est faite, le second harpon rappellerait plutôt la facture azylienne.

17. P. SARASIN, *Neue lithochrone Funde im Innern of Sumatra.* in *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft im Basel*, t. XXV, pp. 97-111, Bâle, 1914.

ne paraissent avoir connu la civilisation quaternaire[18]. En Chine, on croit avoir retrouvé, dans le Ho-nan, avec un fragment de bassin humain, associé à des débris d'espèces pléistocènes récentes, les traces de l'homme quaternaire. Mais les conditions géologiques de la trouvaille sont mal déterminées.



Fig. 239. — Cérémonie d'« Intichiuma », chez les Australiens. Les indigènes, ornés de leurs peintures rituelles, sont accroupis autour d'un dessin tracé sur le sol. (Cf. *Altamira*, p. 218).

Il est probable, il n'est pas certain qu'il y ait eu des hommes en Chine, au pléistocène[19].

18. R. et K. Torii, *Etudes archeologiques et ethnologiques. Populations primitives de la Mongolie orientale*, in *Journal of the College of Science, Imperial University of Tokio*, XXVI, Tokyo, 1914. C. r. in *Anthropologie*, t. XXVIII, pp. 154 et suiv. — Sur le Japon préhistorique. A. Bénazet, *Le Japon avant les Japonais*, Paris, 1911.

19. Matsumoto, *On some fossil mammals from Ho-nan*, in *Science reports of the Tohoku Imper. Univers.*, 2e série, II, 1, 1915. — Cf. Boule, *Anthrop.* t. XXVIII, p. 165.

En Océanie, l'attention des préhistoriens a été éveillée par plusieurs découvertes effectuées en Australie et en Tasmanie. Nous n'avons pas de renseignements précis sur le moustérien tasmanien [20]. En Australie on a cru un instant avoir identifié la présence de l'homme tertiaire. N'avait-on pas distingué, sur un grès calcaire du district de Warnamboul, les empreintes laissées par un homme assis, les pieds en avant du corps. Mais on n'a pu tomber d'accord sur l'âge de ce grès calcaire. Les uns le tiennent pour pliocène, les autres pour pléistocène. Et puis on s'est demandé si les empreintes ne seraient pas, plus simplement, celles d'un Kangourou [21]. Le crâne de l'homme fossile de Talgai, trouvé dans la compagnie de marsupiaux éteints, ne se distingue pas du crâne d'un indigène actuel [22]. La présence, dans le dépôt, de grossiers instruments paléolithiques (désignation bien vague), et, ailleurs, d'un outillage microlithique magdalénien avec divers débris squelettiques, pose d'une manière intéressante le problème de l'existence de l'homme quaternaire en Australie. On fera bien d'attendre, pour se prononcer, un supplément d'information.

Poursuivant notre route vers l'Est, nous abordons enfin en Amérique. Peu de régions, au point de vue qui nous occupe, ont soulevé de plus ardentes controverses [23]. L'humanité avait-elle réussi à s'introduire dans le Nouveau-Monde, dès la période glaciaire? Il devrait être facile de le savoir, puisque,

20. Voir le compte-rendu de J. Nippgen sur l'ouvrage précité de P. Sarasin, *Anthrop.* t. XXVI, pp. 264 et *suiv.*

21. W. Branco, *Die fraglichen fossilen menschlichen Fusspuren...* in *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XXXVII, 1905, p. 162. La découverte de ces « empreintes » est antérieure de quelques années à la publication de cet ouvrage. Elle a été signalée dès 1899 par le dr Laloy. L'attribution des « empreintes de pas » à un Kangourou est de M. Wilser, *Die Urheimat der Menschengeschlechts*, cf. *Anthrop.*, t. XVI, p. 675, n° 1.

22. D'après le dr Smith de l'Université de Sydney. Cf. *Anthropologie*, t. XXVI, pp. 492-493.

23. Plutôt que de multiplier les références, sur un sujet qui a provoqué la publication d'un nombre considérable de travaux, nous préférons renvoyer, comme nous l'avons fait ci-dessus pour le paléolithique Africain et Palestinien, à une étude d'ensemble, très claire et très bien documentée : H. Beuchat, *Manuel d'archéologie américaine*, L. 1er, *L'Amérique préhistorique*, pp. 89 à 199, (Amérique du Nord), et pp. 229 à 245, (Amérique du Sud).

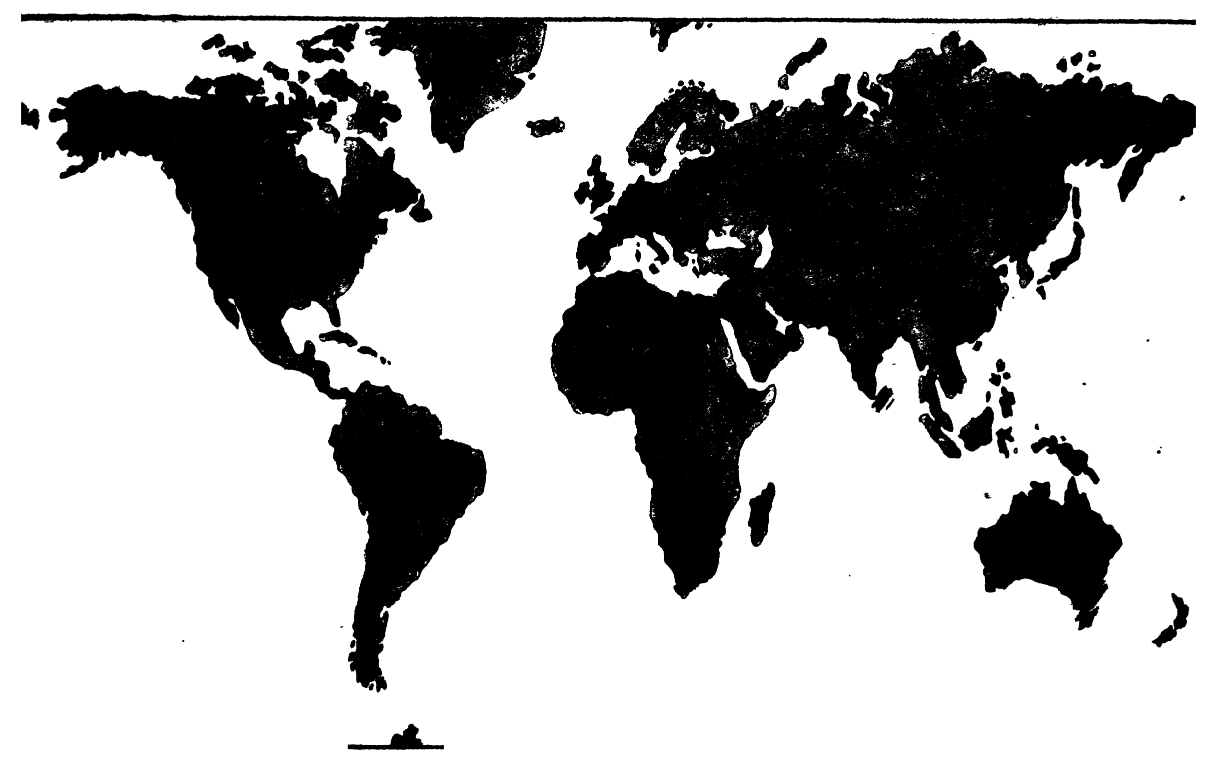


Fig. 240. — CARTE DU MONDE PALÉOLITHIQUE égions st :s de raits noirs sont celles où la présence de l'industrie paléolithique paraît (ho rope où e est c taine) le plus probable.

nous l'avons vu, l'Amérique du Nord fut témoin des gigantesques envahissements glaciaires. L'Amérique du Sud, elle aussi, a connu des phénomènes semblables, dont les traces s'observent, notamment, dans la Cordillère argentino-chilienne. Il y avait donc là un champ propice aux enquêtes des paléontologues et des préhistoriens.

En fait, les résultats obtenus sont assez modestes. Tout d'abord il convient d'éliminer, sans hésitation aucune, les prétendues découvertes d'ossements humains tertiaires ou quaternaires. Qu'il s'agisse de l'Amérique du Nord ou de l'Amérique du Sud, on peut leur appliquer le jugement que le docteur Laloy prononçait sur les débris exhumés de la Nouvelle-Orléans au Mexique : « Aucune trouvaille ne saurait résister à la critique[24]. » On sait, par ailleurs, l'acharnement que M. Ameghino a mis à soutenir d'aventureuses théories sur la descendance tertiaire de l'homme pampéen. D'après M. Ameghino, l'Argentine aurait été le berceau de l'humanité. Le clou du système était un lot d'ossements humains *(Tetraprothomo platensis)*, trouvés dans les dépôts miocènes du Monte Hermoso, au milieu de débris de foyers. M. Hrdlicka, qui traversa l'Atlantique pour étudier sur place ces pièces sensationnelles, est revenu de son voyage, pleinement édifié : « Les ossements humains et les objets archéologiques considérés comme très anciens, géologiquement parlant, offrent tous les caractères principaux des ossements et des produits industriels des Indiens d'Amérique. Et quand ces trouvailles sont en relation avec des terrains quaternaires ou tertiaires, il semble que ce soient des relations d'intrusion[25]. » Aussi l'homme pampéen est rentré dans le néant d'où il n'aurait jamais dû sortir. Jusqu'à nouvel ordre, on dira que du Canada à la Terre de Feu, les vestiges osseux de l'homme paléolithique demeurent inconnus.

En est-il de même des outils de silex ? Là encore, la discussion fut passionnée et nous n'entreprendrons pas de la raconter. Lorsqu'on a éliminé les pièces sporadiques dispersées à la surface du sol, à travers les provinces des Etats-Unis, on se trouve en face de trois découvertes qui, seules, paraissent

24. *Anthropologie*, t. XIX, pp. 634-635. Voir, *eod. loc.*, la liste des restes humains « fossiles » de l'Amérique du Nord, avec la date de leur découverte.

25. *Anthropologie*, t. XXII, pp. 116-117.

déposer en faveur de l'existence de l'homme quaternaire dans l'Amérique du Nord. Les silex grossièrement éclatés de Claymont et de Médora se sont rencontres dans les moraines de la seconde période glaciaire (qui correspondrait au maximum de l'extension, c'est-à-dire au rissien des Alpes) ; les silex de Trenton (*fig.* 244-245, p. 405), très nombreux (formes chelléennes), ensevelis dans les dépôts de l'époque de Champlain, (glaciaire d'après les uns, post-glaciaire, d'après les autres) : enfin les silex de Little-Falls (objets de tout genre, depuis les éclats grossiers jusqu'aux outils finement travaillés), en relation avec les terrains formés entre la huitième et la neuvième avancée des glaces dans cette partie du Minnesota.

La plus grave objection contre l'authenticité paléolithique de ces lots de pièces a été formulée par un géologue américain. M. Holmes. M. Holmes « par une étude soigneuse des anciennes carrières indiennes, a constaté une grande ressemblance entre les débris de haches et de flèches en silex et en argillite qu'il y a trouvés et les instruments paléolithiques. Il en conclut, et avec lui des géologues distingués comme T. Chamberlain et Mac Gee, que les dits instruments n'étaient que des déchets relativement récents, provenant de carrières indiennes, et qui se trouvent mélangés avec les graviers anciens par suite de glissements de terrains[26]. » D'autres savants se sont néanmoins prononcés pour l'authenticité paléolithique. M. Boule, après avoir comparé les silex de Trenton avec ceux de la Somme et vérifié sur place les couches dans lesquelles les outils furent découverts, s'est prononcé catégoriquement pour l'origine paléolithique des silex et l'âge pléistocène des gisements[27].

Il paraît donc très vraisemblable qu'au sud des grands glaciers américains, il y eût, au pléistocène, des hommes contemporains de la dernière période interglaciaire, et dont l'outillage reproduit les types de Chelles et de Saint-Acheul.

Notre tour du monde est achevé et la carte du Paléolithique est sous nos yeux, avec ses lacunes et ses déterminations hypothétiques. L'Europe occidentale et centrale échappent à toute conteste. Le Nord de l'Afrique, l'Egypte, la Syrie entière nous apportent des témoignages à peu près certains. En Asie Orientale, en Océanie, il nous est loisible d'entourer plusieurs ré-

26. Beuchat, *op. cit.*, p. 103.
27. Boule, *Anthropologie*, t. IV, pp. 36-39.

gions d'un trait plus ou moins ferme. L'Amérique du Nord se prête à une délimitation assez probable. Vouloir préciser davantage serait témérité. Nous avons le pressentiment qu'en ce temps-là, les hommes avaient déjà bien voyagé. D'où venaient-ils? Quel avait été le point de départ de leurs migrations? Laissons, pour l'instant ce difficile problème, et constatons qu'un coup d'œil jeté à l'extension de la civilisation paléolithique ne nous apprend rien, absolument rien sur l'objet immédiat de nos recherches.

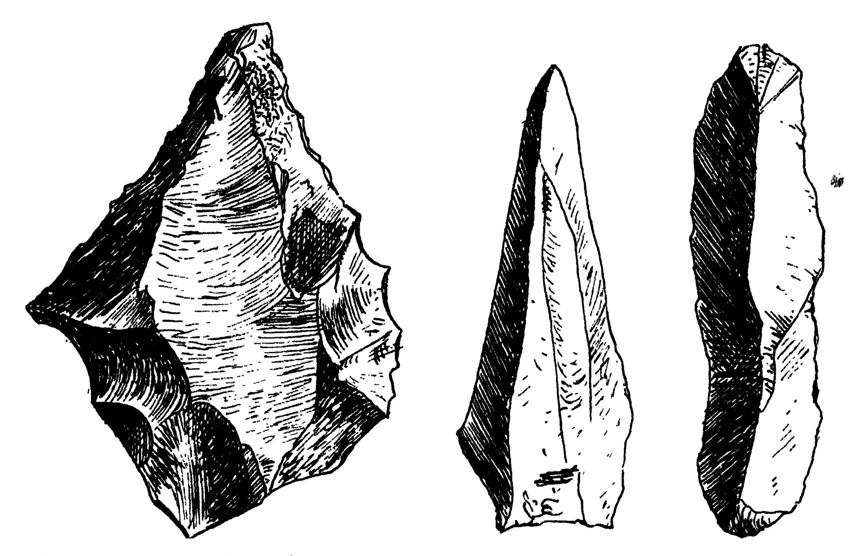


Fig. 241-243. — *Silex palestiniens.* (1), Hache chelléenne. mont Scopus ; (2-3), grattoirs et burins, Qseimeh (sud de la Palestine). D'après H. VINCENT, *Canaan*, pp. 387-389.

Quand bien même aurait-on rattaché aux phases de l'évolution industrielle occidentale les phases parcourues par les peuplades quaternaires du monde entier, nous ne serions pas en mesure d'apprendre si la religion des troglodytes de la Vézère ou des Pyrénées cantabriques, des stations belges, moraves ou bavaroises était celle des indigènes de l'Algérie, de la vallée du Nil, des montagnes palestiniennes, ou des tribus campées sur les rives du Mississipi. C'est qu'en effet, le matériel archéologique de ces primitifs africains, asiatiques, américains consiste à peu près uniquement en outils de pierre. Nulle part on n'a pu signaler des productions artistiques. Point de sta-

tuettes, point de gravures, point de peintures pariétales. Un impénétrable mystère enveloppe les idées religieuses de ces hommes qui, en dehors de l'Europe, n'ont pas laissé le moindre indice de leurs croyances et de leurs rites.

* *

Mais peut-être sommes-nous trop prompts à nous décourager. Il existe en effet de très vieilles gravures ou peintures rupestres, disséminées un peu partout à travers le globe et qui n'ont sûrement pas été exécutées par les Primitifs actuels. On en trouve en Algérie, au Soudan, en Egypte sur une étendue totale de 4.500 kilomètres ; en Afrique Australe, en Australie, en Amérique *(fig.* 246 à 252, p. 407 et suiv.). Qui sait si ces dessins ne sont pas, tout comme les dessins de nos grottes européennes, l'œuvre des artistes qui se servaient, dans le même temps, des instrumnts paléolithiques recueillis sur les sols environnants ?

Cet espoir nous est interdit. Sans doute les graffites foisonnent sur les rochers du Soudan. Mais d'après l'opinion généralement reçue, ils ne sauraient remonter au delà de l'âge néolithique. Ainsi une gravure de Keragda « représente un homme tenant à la main une hache de pierre parfaitement caractérisée par son genre de monture et sa forme. C'est une hache néolithique et elle date les croquis d'animaux qui l'accompagnent[28]. »

En Egypte, les graffites situés entre Edfou et Silsilis, dans le Wady Hammanat, « ont souvent des ressemblances incon-

28. *Altamira, op. cit.*, pp. 169-171. — Sur les gravures rupestres nord-Africaines. M. E. F. GAUTIER a publié, dans l'*Anthropologie*, une suite d'études monographiques : *Gravures rupestres sud-oranaises et sahariennes*, t. XV, pp. 497 et *suiv.* ; — *Etudes d'Ethnographie saharienne*, t. XVIII, pp. 37 et *suiv.* ; — *Nouvelles stations de gravures rupestres nord-africaines*, t. XXVII, pp. 27 et *suiv.* — D'après M. GSELL, *op. cit.*, pp. 186 et suiv., les gravures rupestres du sud-oranais seraient néolithiques berbères, à cause des campements de cette civilisation que l'on découvre fréquemment au pied des rochers gravés. Signalons, à ce propos, la découverte de grafiti en plein Congo Belge : imitation d'empreintes de pas, figures de haches emmanchées, semblables en tout aux haches en oligiste qu'on a trouvées dans les fouilles et dans les gisements à proximité des dessins rupestres. (Cf. *Anthrop.*, t. XXVII, p. 505).

testables avec les ornements peints ou gravés de la céramique préhistorique locale où l'on voit des animaux figurés en gravure ou en blanc[29]. » Là aussi nous sommes au néolithique.

Serons-nous plus heureux, à consulter les gravures et peintures des anciens Bushmen ? D'après Stow, les plus vieilles de ces images remonteraient à environ quatre cents ou cinq cents ans[30].

En Australie, certaines gravures rupestres sont certainement très archaïques. Celles de la région des Flinders Ranges offrent une patine très accentuée. Seraient-elles âgées de plusieurs

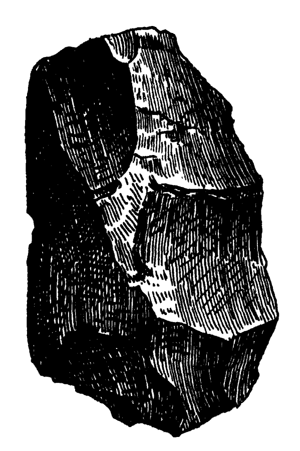




Fig. 244-245. — Silex de Trenton. Cf. Beuchat, *Manuel d'archéologie américaine*, p. 106.

milliers d'années, il ne s'en suit pas qu'elles puissent attester leur origine paléolithique[31]. Dans la Nouvelles-Galles du Sud, Wood, vers 1803, signalait des dessins d'animaux, dégradés et plus ou moins recouverts de terre et de végétation[32]. En 1880, Nicholson dégageait, dans les environs de Sidney, d'autres gravures ensevelies sous une couche de terre végétale où de grands arbres avaient poussé leurs racines[33]. Ce sont là d'incontesta-

29. *Altamira, op. cit.*, pp. 171-172.

30. D'après Stow, *The races of South Africa*, Cf. *Altamira*. p. 178.

31. H. Basedow, *Aboriginal rock carvings of great antiquity in South Australia. (Journ. of the royal Anthropology Institute*, XLIV, pp. 195-211).

32. *Altamira*, p. 202.

33. *Ibid.*, p. 203.

bles signes d'antiquité. Ce n'est pas assez pour revendiquer, en faveur de ces vieilles images, la firme quaternaire. Il existe enfin des cavernes australiennes ornées, qui furent habitées bien longtemps. Les cendres éparses sur le sol forment des couches cendreuses épaisses de plus de 0 m. 50. Les murs portent la trace des foyers jadis allumés[34]. Ce dernier indice est plutôt malencontreux, car dans les vraies grottes paléolithiques, tant de siècles se sont écoulés depuis l'exécution des peintures, que toute trace de fumée a complètement disparu.

Ainsi notre espoir de surprendre, en dehors de l'Europe, le secret de la religion quaternaire s'évanouit. Nous revenons à notre point de départ les mains vides. Nous ne savons pas si les paléolithiques des autres parties du monde ont pensé à l'unisson de leurs congénères de la Dordogne, d'Altamira, de Castillo ou du Schweizersbild. Une rapide éclaircie, une coulée de lumière fugitive percent seules l'universelle obscurité. Et il se trouve que cet unique rayon illumine ces pays occidentaux qui devaient être un jour le foyer intense de la civilisation moderne. L'histoire n'est pas à court de ces rapprochements inattendus.

II

Mais cette localisation spéciale de la culture paléolithique à son plus haut degré de développement ne nous invite-t-elle pas à supposer que le centre d'expansion de la race humaine a dû être situé dans nos contrées européennes ? A se placer au seul point de vue de la Préhistoire artistique, on est bien tenté de le croire. Il n'est guère contestable, en effet, que « l'espace dans lequel paraît cantonnée la civilisation glyptique est... relativement restreint : son foyer est au sud-ouest de la France et au nord-ouest de l'Espagne ; de là, elle a rayonné avec assez d'intensité jusqu'à la Loire et au Rhône ; au delà, de petits groupes de stations, peu riches au point de vue artistique, ont été constatés dans le nord et l'est de la France, ainsi qu'au sud de l'Angleterre et au bord du Rhin ; seule une « colonie Pyrénéenne » florissante *paraît* avoir poussé jusqu'au lac de Constance. Plus à l'est, les stations de l'âge du Renne appartiennent à une autre province archéologique, dont les rares et

34. A Chasm-Island, golfe de Carpentarie. Cf. *Altamira*, p. 207.

inférieures productions d'art plastique ou graphique n'ont qu'une lointaine parenté avec celles du foyer occidental[35]. »

Mais on peut, dans une autre direction, élargir ce cercle d'influence. A propos des grottes peintes du Soudan français, on observe que les dessins de signes schématisés, inscrits sur les parois de ces grottes, présentent dans leur ensemble une analogie tellement frappante avec ceux des peintures rupes-

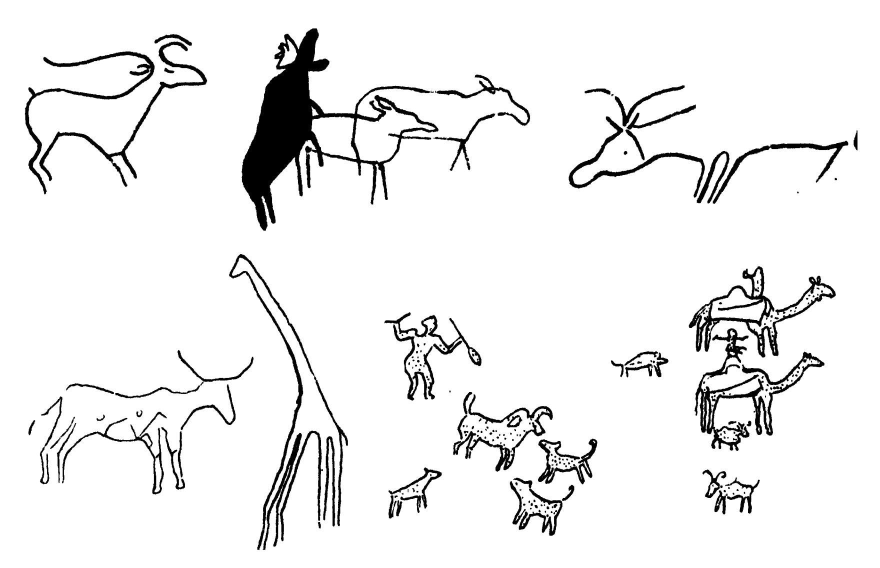


Fig. 246-247. — Registre supérieur : GRAVURES ET PEINTURES, d'après les relevés de M. SAVENKOW. Cf. *Altamira*, p. 148. — Au registre supérieur : DESSINS GRAVÉS ET PIQUETÉS DE L'INTÉRIEUR DU SAHARA, d'après P. GAUTHIER. Cf. *ibid.*

tres de l'Espagne, que M. l'abbé Breuil a été conduit à proposer une curieuse hypothèse. Les auteurs de ces signes, espagnols ou soudanais, seraient des tribus paléolithiques (capsiennes), refoulées les unes vers le nord, les autres vers le sud par des envahisseurs néolithiques et qui auraient subi l'influence artistique de ces derniers. Mais si l'on se rappelle qu'en Espagne les signes schématisés de la Pileta et d'Alpera sont probablement néolithiques, il serait peut-être plus simple d'admettre que les néolithiques, nouveaux venus sur le sol africain, ont subi l'influence artistique plus ou moins lointaine des anciennes

35. *Altamira*, p. 141.

tribus magdaléniennes ou aziliennes[36]. Quoi qu'il en soit, il paraît bien que l'évolution artistique, à l'époque quaternaire eut son principal centre de rayonnement dans les contrées de l'Europe occidentale (France et Espagne).

Cette constatation entraîne-t-elle des conséquences radicales au point de vue ethnographique ? Peut-on affirmer, en bloc, que l'humanité, au lieu d'être venue d'Orient en Occident, s'est propagée, tout au contraire, d'Occident en Orient ? Il y aurait là une atteinte sérieuse aux idées communément reçues touchant la dispersion des peuples. Nous admettons en effet que la double expansion de la race humaine, soit aux origines adamiques, soit après le déluge, s'est accomplie d'Orient en Occident. Plus précisément encore, nous admettons que l'Orient est le foyer d'où essaimèrent, apres Adam comme après Noé, tous les groupements humains qui ont ensuite peuplé la terre. L'archéologie préhistorique s'inscrit-elle en faux contre ces traditions ?

Nous ne le croyons pas. Autre chose en effet, est de se prononcer sur les origines de l'art. Autre chose est de résoudre le problème, scientifiquement inextricable, de l'origine des races. A envisager les éléments de solution qui sont sous nos yeux, nous voulons dire l'aire de répartition des stations paléolithiques, on ne peut prouver absolument que le mouvement se soit accompli dans un sens ou dans l'autre. Nous osons cepen-

36. Dans un récent article sur *les peintures rupestres de la Péninsule ibérique, La vallée peinte de Batuecas* (Salamanca), M. Breuil maintient son point de vue. Il admet « un foyer méridional où se serait formé l'art schématique à partir, sans doute, d'un point de départ plus naturaliste, dès l'époque pré-néolithique et même paléolithique finale. La civilisation *capsienne* aurait évolué *in situ* vers l'Azilio tardenoisien, qui aurait, sous l'influence des premiers arrivants néolithiques, émigré partiellement vers le nord, essaimant dans les Pyrénées, l'Europe occidentale et même centrale : mais tandis que ces fugitifs y laissaient leurs galets peints, ceux qui étaient demeurés dans le sud et le centre de la péninsule subirent fortement les influences des nouveaux venus et enrichirent leur art d'un certain nombre d'éléments empruntés à leurs idées... » *Anthrop.*, t. XXIX, pp. 22-23). Cette hypothèse, qui place les derniers représentants de l'art paléolithique sous l'influence des néolithiques venus du sud, ne contredit en rien l'observation générale de M. l'abbé Breuil sur le sens de la propagation de l'art quaternaire : les influences dont il parle, appartiennent déjà à un autre âge du Préhistorique, et il reste que l'art paléolithique s'est répandu principalement d'Occident en Orient.

dant ajouter que certains indices tendraient plutôt à suggérer que le courant migrateur a suivi une direction inverse du courant artistique. Et nous disons « suggérer », car on ne peut prétendre à produire des arguments sans réplique. L'importance capitale de la question nous engage à relever ces « indices » auxquels on vient de faire allusion.

***

Tout d'abord, les fouilles de Grimaldi ont mis en relief un

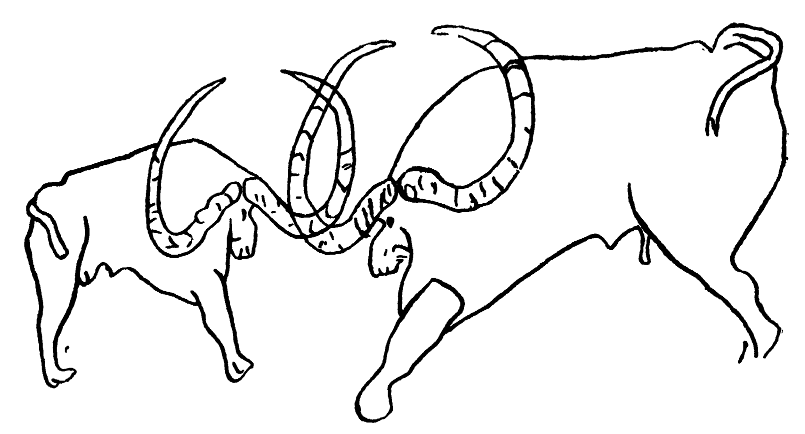


Fig. 248. — GRAVURE RUPESTRE DU SUD-ORANAIS.
Combat de *Bubalus*. Cf. *ibid.*, p. 170.

ensemble de faits vraiment remarquables. Jusqu'en 1901, on croyait que l'industrie du type moustérien était toujours associée aux vestiges de la faune froide du pléistocène moyen (Mammouth, *rhinocéros tichorchinus*, etc.). Or, à la grotte du Prince, les dépôts inférieurs, franchement moustériens, sont caractérisés par une faune chaude, qui, on le sait, est toujours associée à l'industrie du type chelléen (Eléphant antique, Rhinocéros de Merck, Hippopotame, etc.).

Cette anomalie ne peut s'expliquer que par deux hypothèses. Ou bien, à Grimaldi, la faune chaude est contemporaine de la faune froide des autres contrées de l'Europe occidentale. Ou bien l'industrie moustérienne est apparue, dans les grottes de Menton, dès le pléistocène inférieur. M. Boule rejette la première hypothèse : « On s'est, dit-il, souvent demandé si... les

faunes chaudes du Midi n'avaient pas été contemporaines des faunes froides du Nord. L'étude stratigraphique et paléontologique de la Grotte du Prince nous montre que cette succession doit être admise pour la côte d'Azur comme pour les Pyrénées, les bords de la Seine ou de la Tamise [37]. » Si donc la première hypothèse est écartée, la seconde s'impose. A Grimaldi, l'industrie moustérienne n'est pas apparue au pléistocène moyen, mais au pléistocène inférieur. Et comme on ne connaît pas d'autres cas semblables [38], on peut supposer que les troglodytes de Menton furent les premiers qui introduisirent en Europe les silex moustériens.

Autre fait. Les stations de la Dordogne ont été peuplées par la race dite de Cro-Magnon. Or ces stations du Périgord ne datent que de l'âge du Renne, c'est-à-dire du pléistocène supérieur. Même en vieillissant, le plus possible, la race qui les habita, on n'arrive qu'à la faire remonter « à une époque assez reculée » de cet âge. A Grimaldi, au contraire, la race de Cro-Magnon est contemporaine du pléistocène moyen (époque du Mammouth). Ainsi le grand squelette de la grotte des *Enfants* reposait sous un dépôt épais de cinq mètres et qui contenait des ossements de renne, non pas à sa base, mais à son sommet. D'où il suit que les troglodytes de Grimaldi, appartenant à la race de Cro-Magnon, sont bien antérieurs aux hommes de la même race dont les squelettes ont été retrouvés à Laugerie-Basse, à Gourdan, à Chancelade, etc [39].

Enfin, comme à Grimaldi, l'industrie qui accompagnait les sépultures est aurignacienne, on doit reconnaître que ce n'est pas seulement le moustérien qui, sur la côte d'Azur, a devancé

37. Et voici la raison : « La première idée qui s'offrira à l'esprit des Préhistoriens, pour qui l'argument archéologique a plus de valeur que tout autre, sera de supposer que la faune chaude à Eléphant antique et Hippopotame a vécu sur la côte d'Azur, pendant que la faune froide régnait dans le reste de la France. *On pourrait peut-être admettre cette explication si l'on n'avait trouvé que des débris d'espèces chaudes dans les gisements des Baoussé-Roussé. Mais nous avons vu que la faune froide y est représentée dans des couches superposées, comme partout ailleurs, à celles de la faune chaude* ». *Grottes de Grimaldi*, II, II, pp. 101-102. (C'est nous qui soulignons).

38. Sauf deux stations assez proches, d'ailleurs, de Grimaldi (*ibid.*, II, II, p. 239).

39. *Grottes de Grimaldi*, II, I, pp. 123-124.

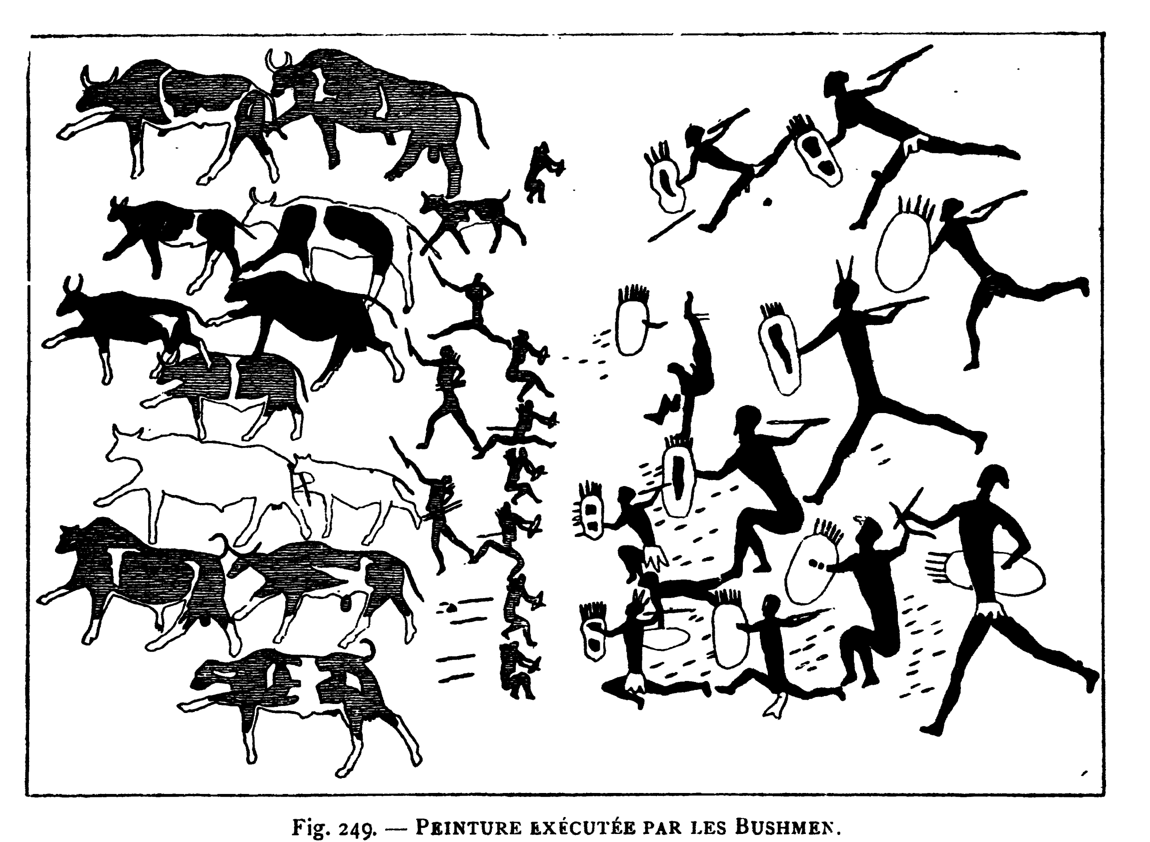


Fig. 249. — Peinture exécutée par les Bushmen.
Les Bushmen défendent contre les Cafres un troupeau de bœufs volés. (Cf. Déchelette, *Manuel*..., p. 264.)

l'apparition de ce type d'industrie dans les autres stations européennes, mais encore l'aurignacien.

Il serait superflu de souligner davantage la gravité et la portée de ces découvertes récentes, surtout si l'on admet qu'à Grimaldi, il y eut probablement aussi des assises chelléennes et acheuléennes, dont les lambeaux furent balayés par les invasions marines [40]. Ainsi donc, aux époques respectives où elles ne comptaient pas encore une seule station en Europe occidentale, les industries moustérienne et aurignacienne s'épanouissaient à l'aise dans cette région de la côte méditerranéenne. A l'époque où elle n'avait pas un seul représentant dans l'Europe occidentale, la race de Cro-Magnon en avait déjà, et de magnifiques, dans les grottes des *Enfants*, du *Cavillon*, de la *Barma Grande* et du *Baousso da Torre*. S'il est une conséquence qui semble bien résulter de ces observations, c'est que le courant migrateur, du moins en France, est orienté non pas de l'ouest à l'est, mais d'Orient en Occident. Cette conséquence, M. Verneau n'hésite pas à la tirer : « ce sont les arrière-petits fils (de l'homme de la grotte des *Enfants*) qui ont selon toute vraisemblance, gagné le Périgord, où nous retrouvons plus tard le même type ethnique. Par suite, il me semble qu'il faille admettre aujourd'hui qu'au lieu d'avoir émigré de l'ouest à l'est pour atteindre les Baoussé-Roussé, la race de Cro-Magnon a accompli sa migration de l'est à l'ouest, et que l'homme, dit de Menton, au lieu d'être le descendant du chasseur de renne de la Vézère, en est, au contraire, l'ancêtre [41] ». Etant donné l'antériorité du moustérien à Grimaldi, la même induction paraît également fondée pour les premières périodes de l'âge paléolithique. Les plus anciens envahisseurs du sol gaulois sont arrivés par l'est, ou plus exactement, par le sud.



Mais d'où venaient-ils eux-mêmes? Et d'où auraient-ils pu venir, sinon de l'Italie? On objectera : l'Italie ne se termine-t-elle pas par une impasse, c'est-à-dire par la Calabre ou tout

40. « Il est... probable que nous ne possédons pas le plus ancien chapitre de l'histoire humaine des Baoussé-Roussé... » CARTAILHAC, *Grottes de Grimaldi*, II, II, p. 221, cf. *ibid.*, p. 315.

41. *Ibid.*, II, I, p. 124.

au moins par la Sicile. L'Italie serait-elle donc le berceau de l'humanité quaternaire? Cela semble bien inadmissible.

Et certes, nous serions dans une impasse, si la géologie ne venait nous apprendre que le bassin méditerranéen tout entier, au pliocène et aux premières périodes du pléistocène, fut le théâtre de mouvements maritimes, négatifs ou positifs, qui tour à tour ont abaissé ou élevé le niveau actuel de la mer. Et cela veut dire qu'à certains moments, les eaux ont pu se retirer à ce point que la Sicile et l'Afrique étaient reliées par une vaste langue de terre ferme, qui jetait comme un pont entre l'Europe et le continent noir [42]. Sur ce pont provisoire, les espèces animales ont pu passer. Elles y ont même positivement passé, car autrement il serait impossible d'expliquer les analogies qui existent entre les faunes africaines et les faunes européennes. Mais si les animaux ont passé, les hommes, eux aussi, ont pu s'engager à leur suite. Comment se fait-il, en effet, qu'antérieurement à la race de Cro-Magnon, on trouve, à Grimaldi, les représentants d'une race de négroïdes?

Reste à savoir à quel moment de l'âge quaternaire le contact fut établi pour la dernière fois, et combien de temps il a pu durer. Ici l'archéologie semble venir à notre aide. Et pour bien comprendre la portée des renseignements qu'elle nous donne, il faut englober dans une vue d'ensemble les principaux phénomènes dont elle nous révèle l'existence.

N'est-il pas remarquable qu'en Italie, jusqu'à ce jour, les phases les plus récentes de l'industrie paléolithique fassent totalement défaut? Point de solutréen. Point de magdalénien. La stratification s'arrête obstinément avec l'aurignacien [43], tout comme aux Baoussé-Roussé. D'autre part, dans toute l'Afrique septentrionale, on s'aperçoit que la concordance des industries avec celles de l'Europe ne se poursuit pas au delà du moustérien. A partir de l'aurignacien, la différenciation s'accentue. On a l'impression que les contacts possibles de l'Europe avec l'Afrique sont devenus beaucoup moins fréquents, beaucoup

42. Boule, *Grottes de Grimaldi*, I, I, pp. 146-162. Un abaissement de 200 mètres rattache l'Italie à l'île d'Elbe, à la Corse, à la Sardaigne. Quelques dizaines de mètres de plus, et le pont s'établit de la Sicile à l'Afrique, *(ibid.*, p. 152).

43. L'aurignacien a été constaté, il y a quelques années, dans la grotte *All' Onda* (province de Luques), par MM. Mochi et Schiff-Giorgini. (Cf. *Anthropologie*, t. XXVIII, pp. 571-573, c. r. par Boule).

moins étroits. Les civilisations, de part et d'autre, deviennent autonomes.

En un mot, tout semble se passer comme si un courant migrateur, venu de l'Afrique, et remontant vers le nord par l'Italie, s'était peu à peu raréfié pour s'interrompre à l'aurore de l'aurignacien, c'est-à-dire, suivant les indications de Grimaldi, au pléistocène moyen. Successivement, les tribus chelléennes, acheuléennes, moustériennes, dont les débris parsèment le sol des pays désertiques, puis les premières tribus aurignaciennes,

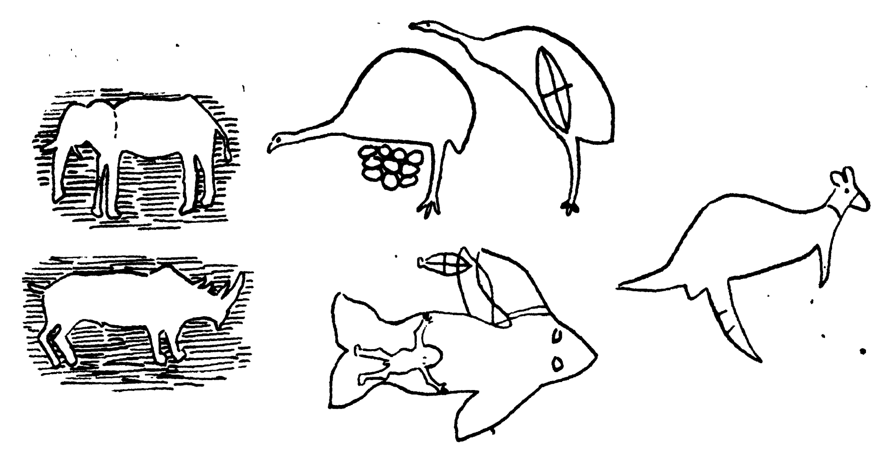


Fig. 250-251. — A droite : PEINTURES EXÉCUTÉES PAR LES BUSHMEN, éléphant et antilope. — A gauche : GRAVURES SUR ROCHERS, EXÉCUTÉES PAR LES AUSTRALIENS : Emous, poisson (avec personnage humain), Kangourou. Cf. *Altamira*, p. 202, d'après R. H. MATHEWS.

ont traversé la plaine tendue entre la Sicile et l'Algérie, entre l'Europe et l'Afrique septentrionale, y compris le Sahara et le Soudan, qui, en ce temps-là, étaient beaucoup plus habitables qu'aujourd'hui. En cours de route, elles ont semé les stations italiennes. Enfin, elles ont pénétré en France, par la côte sur laquelle débouchent les grottes de Menton. Puis en France, comme en Algérie, à partir de l'aurignacien, les industries se sont plus nettement différenciées.

Mais ces populations qui séjournèrent en Afrique avant d'envahir l'Europe, d'où étaient-elles venues ? L'Afrique peut-elle revendiquer d'être le berceau de l'humanité ? Ici nos inductions deviennent encore plus fragiles. Elles ne sont pas dépourvues de toute base. Le paléolithique, avons-nous dit, existe en Syrie

et en Egypte. Or, là aussi, le phénomène que nous avons constaté en Afrique occidentale reparaît. Tandis que les types d'industries appartenant aux phases supérieures du quaternaire ne se prêtent pas à des comparaisons très exactes, les instruments appartenant aux phases inférieures conservent partout la même et frappante uniformité. Elles la conservent surtout jusqu'au moustérien. S'il était un jour établi que les stations les plus anciennes semblent s'enfoncer vers le sud de la vallée du Nil et rejoindre par le pays des Somalis, les confins du golfe d'Aden, on pourrait se demander si ce n'est pas dans cette direction, c'est-à-dire, vers l'Arabie, qu'il faudrait chercher le point de départ du courant migrateur.

A l'appui de cette hypothèse, on citerait une découverte vraiment étonnante qui a eu lieu encore à Grimaldi. Dans l'un des foyers inférieurs de la grotte du Prince, les fouilles ont mis au jour plusieurs fragments d'un coquillage connu sous le nom de *Cassis rufa*. Or le *Cassis rufa* n'est ni un coquillage méditerranéen, ni même un coquillage du golfe de Suez ou de la mer Rouge. Son principal habitat est l'île de Socotora, au sud de la péninsule arabique, dans le prolongement du golfe d'Aden [14]. D'où il résulte que ce coquillage, n'ayant pu voyager tout seul, à dû être apporté, — après combien de pérégrinations séculaires ! — aux *Baoussé-Rousse*. Mais n'est-ce pas là une conjecture bien hardie ? Ecoutons ce qu'en dit M. Boule, qui est à la fois un vrai savant et un homme de grand jugement : « On

14. D'après M. Dollfus (cf. *Grottes de Grimaldi*, I, II, p. 123, n° 2). « Il n'y a rien d'analogue dans la Méditerranée, ni à l'état vivant, ni à l'état fossile, et il n'existe dans l'Atlantique-Nord ou au Sénégal aucune espèce avec laquelle on pourrait la confondre. Les échantillons ont conservé les traces d'une coloration rougeâtre bien évidente et ne sont pas fossilisés ; l'un d'eux présente une ébréchure qui a déterminé un trou et qui est peut-être intentionnelle. L'espèce n'a jamais été trouvée dans le golfe de Suez ni dans les plages soulevées de l'isthme. M. Jousseaume l'a trouvée dans le golfe de Tadjoura à Aden, mais il ne l'a jamais rencontrée, ni vue citée dans la mer Rouge ni des plages soulevées subfossiles de cette région. L'habitat abondant du *Cassis rufa* est Socotora, puis les Seychelles, Madagascar, Maurice ; il se trouve en Nouvelle-Calédonie et peut-être jusqu'à Tahiti. Comme il est cantonné à une certaine profondeur et que sa coquille est lourde, il est rarement rejeté à la côte sur les rivages. Les échantillons découverts à Menton ont donc été apportés de très loin, à une époque très ancienne, par l'Homme préhistorique ».

conviendra que, pour une époque aussi reculée, l'explication ethnographique de la présence de cette coquille dans les foyers inférieurs de la grotte du Prince, explication dont je ne doute nullement, étant donné l'autorité de son auteur (M. Jousseaume), est aussi extraordinaire que l'explication géologique. Elle concorde d'ailleurs avec ce que nous savons de la vaste répartition des pierres taillées des types chelléens et des migrations des faunes du quaternaire ancien dont l'homme a fait partie [45]. » Mais si l'explication ethnographique est recevable, elle con-

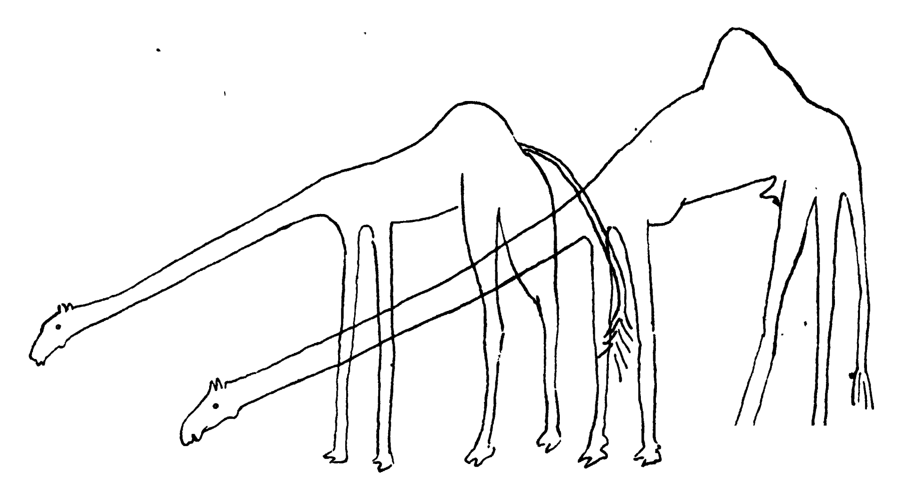


Fig. 252. — CHAMEAUX GRAVÉS SUR ROCHER DANS L'ARABIE CENTRALE. Cf. *Altamira*, p. 172, d'après HUBER.

firme une fois de plus l'hypothèse d'après laquelle le courant d'émigration se serait propagé de l'est à l'ouest, et non inversement ; et que l'homme quaternaire, parti de quelque centre situé, on ne sait où, dans le sud-est du continent asiatique, se serait répandu en Afrique, d'où il aurait gagné par l'Italie nos régions occidentales [46].

45. *Id. ibid.*, dans le texte.

46. Il est intéressant de voir un savant qui a étudié le paléolithique surtout en dehors de l'Europe, M. J. DE MORGAN, aboutir à la même conclusion : « Toute migration procède d'un centre, d'un foyer original ou transitoire, d'un point d'où trouvant les chemins libres pour les moyens à leur disposition, les êtres ou les idées ont pu se transporter en pays étrangers. Ce centre de l'industrie paléolithique, où devons-nous le placer ? Ce n'est certes pas dans les pays européens ;

En rapprochant les deux ordres de faits que nous venons d'enregistrer, on pourra formuler, en gros, de la manière suivante, les résultats de l'enquête : si l'on se place au point de vue de l'art glyptique et pictural, il semble que l'étincelle civilisatrice, jaillie en France ou dans le nord de l'Espagne, se soit propagée vers le nord, l'est et le sud. Mais si l'on se place au point de vue, beaucoup plus vaste, de la dispersion du genre humain, le sens de l'évolution est interverti, il est tourné vers l'est.

La première de ces deux inductions ne doit pas nous faire perdre de vue la seconde. On a pu, non sans raison, protester contre les illusions du mirage oriental. On tomberait dans l'excès contraire à se laisser prendre aux séductions du mirage occidental. En réalité, ces deux mirages s'évanouissent, si l'on restitue à l'art et à l'ethnographie leurs domaines respectifs. L'art quaternaire est né en Occident. L'homme s'est éveillé à la vie en Orient.

Outre l'intérêt général qu'il présente, cet essai de mise au point n'est pas étranger à notre but. Car si, — et l'on est en droit de le supposer — l'invention de la sculpture, de la gravure et de la peinture a dû fortement influencer le développement des cultes d'animaux, avec leurs rites religieux ou magiques, il serait fort possible que les hommes — ils furent nombreux — à qui cette découverte fut refusée, aient possédé une religion différente de celle de nos paléolithiques européens, religion sans doute plus pure, moins entachée de pratiques superstitieuses.

***

Notre tâche est terminée. Elle nous laissera peut-être un

puisque c'est là même que nous trouvons les traces d'immigration, sans rencontrer les vestiges des premiers essais dans l'industrie de la pierre. Ce n'est pas en Amérique, région qui semble être l'un des points extrêmes de l'expansion, si toutefois les instruments chelléens de cette région peuvent être attribués au pléistocène. Ce n'est pas en Iran, contrée glacée ; ce n'est pas non plus en Sibérie, pays alors privé de communications avec le reste du monde ; ce serait plutôt en Orient, peut-être dans les pays qui forment aujourd'hui la Syrie, l'Arabie et l'Egypte, peut-être même plus loin vers l'est, dans ce continent, aujourd'hui disparu, qui semble avoir relié jadis Sokotora aux Indes ». (J. de Morgan, *Les premières Civilisations, Etudes sur la Préhistoire et l'Histoire*, Paris, 1909, p. 115).

regret. Le regret d'avoir entassé tant de matériaux pour aboutir à des conclusions plus que modestes. Ce que nous savons de la religion de l'âge quaternaire est, en vérité, bien peu de chose. Il est facile de le résumer en quelques lignes.

L'homme paléolithique était religieux. Il l'était comme le furent les hommes de tous les temps. Il n'est pas, à ce titre, un être à part, un être inférieur, méritant à peine le nom d'homme. Il a senti vibrer en lui l'émotion que nous ressentons nous-mêmes, en face de l'au-delà, en face des puissances supérieures et cachées qui régissent l'univers.

A l'exemple des Primitifs actuels, ce sentiment religieux dut orienter l'intelligence de l'Homme quaternaire vers la recherche de la cause ultime qui expliquait ce monde où il vivait, où il se débattait pour défendre sa vie et développer ses facultés natives. Cette cause, cet Etre Suprême, de quel nom l'appela-t-il? Nous ne le saurons jamais. Mais on serait en contradiction avec les données les plus certaines de l'ethnographie si on refusait à nos lointains ancêtres d'avoir connu et adoré ce Maître, créateur et justicier, devant lequel s'inclinent encore les peuples les plus déshérités de la terre, ce Dieu qui, la foi nous l'enseigne, se révéla lui-même au premier couple humain.

Cette croyance monothéiste, sans disparaître, dégénéra en un culte naturaliste que nous avons essayé de décrire, avec ses pratiques étranges, issues d'une mentalité de chasseurs condamnés à tirer de l'animal toutes les choses nécessaires à leur subsistance.

Ce culte se développa au cours des âges, avec la complicité d'un art tourné, de très bonne heure, vers la magie.

Enfin, l'homme quaternaire ne crut pas que tout fût fini avec la mort. Il entrevit les lendemains de la tombe, et il eut à cœur d'assurer aux êtres disparus le bonheur d'un au-delà qu'il concevait sans doute sous une forme assez matérielle.

Monothéisme, culte des esprits animaux, magie, rites mortuaires s'entremêlent d'ailleurs d'une façon assez hétéroclite. Ce serait peine perdue que de vouloir ramener à l'unité d'un système cohérent tant d'éléments disparates. La mentalité primitive ne connaît guère ce besoin de synthèse harmonieuse. Plus émotive que la nôtre, parce qu'elle est plus ignorante, elle se perd davantage aussi dans le labyrinthe des sentiments incompatibles.

L'humanité quaternaire a simplement vécu le premier épi-

sode de la lutte engagée, sur le terrain religieux, entre les instincts inférieurs de l'homme et les droits du Dieu de vérité. Lutte dont l'issue ne serait pas douteuse, s'il n'avait plu à Dieu lui-même de conserver dans le monde, par le peuple élu et par l'Eglise de Jésus-Christ, la religion authentique qui donne au monde le salut.

TABLE ANALYTIQUE.

INDEX [1]

1. Les noms d'auteur en petites capitales ; les noms de lieu en lettres ordinaires ; les noms de peuplades en italiques. Les renvois aux notes sont indiqués par un astérisque *.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.